



LA

RENAISSANCE LATINE

LA

RENAISSANCE LATINE

Juillet — Août — Septembre

PARIS

25, RUE BOISSY-D'ANGLAS, 25

— 1904 —

ENCORE GEORGE SAND
ET MUSSET

NOTES ET DOCUMENTS INÉDITS

Le Centenaire de George Sand est « sympathique », et on a raison de le sentir ainsi. Sa légende amoureuse y est pour beaucoup plus que la gloire même de son œuvre : on La juge, confusément, plus représentative du féminisme éternel que d'un art littéraire qui ne tient sa consécration que des siècles. Elle n'en reste pas moins, essentiellement, la grande *authoress* moderne, une « femme de génie », avec tout ce que comportent d'illogique, de généreux et de touchant ces termes.

Encore convient-il de distinguer tout d'abord « la bonne dame de Nohant », que nos aînés ont vénérée, et l'adorable révoltée que fut la jeune George Sand, plus aimée aujourd'hui que jamais, à en juger par les passions qu'elle inspire...

Cette centauresse protestante, « nourrie de Rousseau et du dix-huitième siècle, » a-t-on dit, — ce qui est bien exagéré si l'on songe aux leçons qu'elle avait pu s'assimiler des Encyclopédistes, — cette faunesse évangélique, « chaste » de nature (c'était l'opinion de Balzac), nous est précisément admirable par ce qu'elle a d'obstinément hennissant vers la Liberté et l'Amour. — Encore que son instinct classique lui ait interdit les licences du vocabulaire dont disposerait sans scrupule une Lélia de 1904... — Son éducation « philosophique » portait naturellement au pédantisme la femme très femme qu'elle était. Mais le fruit desséché de l'enseignement des divers vieillards qui présidèrent à cette « éducation » acquérait

une vivacité singulière des « irrégularités » de son atavisme, de la condition mélangée des femmes de sa lignée.

Naturellement sensible et bonne, — mère admirable, amante maternelle, amie éperdument amie, — elle ne réalisa sa perfection qu'à l'âge de l'apaisement, parmi l'air et le milieu natal, devant ses horizons d'enfance, dans le cadre inspirateur de ses premières sensations. Mais combien plus intéressantes pour nous, ses heures tumultueuses d'inquiétude passionnelle et de révolte sociale ! Elle reste l'auteur responsable du plus subtil roman d'amour du dix-neuvième siècle. Et la précoce légende de son charme et de son génie a révélé par la douleur deux des plus grands poètes confessionnels de l'art moderne, Alfred de Musset et Chopin.

Mais cette passionnée de l'Amour avait à un égal degré le souci de la postérité. Nous ne pouvons donc étudier son œuvre — et quelle place prépondérante y prend sa correspondance ! — qu'à la condition de la connaître toute et de l'interpréter. L'interpréter, c'est y chercher la femme; la connaître, c'est y découvrir sans cesse l'inspirateur. Pour celle-ci plus que pour tout autre, le style, c'est l'homme même. Ses *Lettres d'un voyageur*, pour trahir cinq ou six influences, ne restent-elles pas son chef-d'œuvre ?...

Eh ! non, pourtant ! Son plus durable chef-d'œuvre, il est dans sa vie même,— soit, littérairement, dans les quelques centaines de pages directement émanées d'elle, qui en reflètent immortellement la trouble passion, la fièvre généreuse, dans ses lettres au faible Musset, au fort Michel de Bourges, dans son *Journal* désespéré de 1834... (1).

La femme ignore l'art volontaire, la réalisation plastique, le *talent* proprement dit. Eloquente souvent, sublime quelquefois, la passion seule fait son génie. D'où « cette puissance d'orage » dont parlait Michelet à propos de Mme Valmore, âme d'amour, génie si peu artiste, si grand poète tout de même.

George Sand s'est répandue ainsi en laves brûlantes, que le permanent foyer de sa légende d'amour empêchera de se consumer. C'est dans ses lettres intimes qu'il en faudra chercher le compte. On est loin de les avoir toutes recueillies. Sa correspondance avec Michel de Bourges (en partie publiée, voilà dix ans, par *la Revue illustrée*, et brusquement interrompue) est admirable. Elle connut en lui un maître : c'est une George Sand soumise que ce livre

(1) « Est-ce curieux, elle écrit sur du papier à lettres... » dit Paul de Saint-Victor.

révélera. Ses lettres à Chopin auraient été par elle-même détruites. Connaît-on l'anecdote? Retrouvées par Alexandre Dumas fils dans une auberge de Pologne où leur détenteur les avait oubliées, elles furent rapportées fidèlement à George Sand, qui, sans même ouvrir le paquet, les brûla. Qui saura jamais tout ce que nous y avons perdu?..

Reste l'innombrable correspondance idéologique ou familière de sa vie. Les sept ou huit volumes publiés ne sont que provisoires : au choix des lettres a présidé un souci des « convenances » dont se passera bien l'indiscrète enquête que la gloire du grand écrivain a forcé la critique à entreprendre sur les sources de son inspiration. Or nous n'avons qu'une infime part des lettres à Boucoiran, précepteur de Maurice Sand, le confident timide et perpétuel de George, rien ou presque rien des lettres à Aurélien de Sèze, à Buloz, à Mme Dorval, à Sandeau (celles-ci sans doute réellement détruites), à sa famille, enfin, et à tant d'amis que l'étonnante femme, abondante et prodigue comme une « force de la nature », entretenait de ses affections, de ses pensées et de ses rêves.

L'histoire de sa vie, qu'elle a pris l'inutile peine de nous conter au mieux des intérêts de la respectabilité, — comme si l'histoire d'un génie s'accommodait de telles pudeurs ! — n'apparaîtra bien toute que dans ses lettres, ainsi d'ailleurs que l'histoire intime du Romantisme, dont elle fut la Muse souveraine. Mais quelle intégralité scrupuleuse exigera cette publication, si déjà nous jugeons de ce qu'il faut refaire, sur les suppressions et les retouches des lettres éditées...

Ayant naguère sous les yeux les originaux de ses lettres à l'avocat Duteil, de la Châtre, un des familiers de sa jeunesse, celui qu'elle appelait « Boutarin », la curiosité me venait de rapprocher le texte des autographes de celui des six lettres recueillies dans la *Correspondance*. J'y ai fait quelques découvertes, celle-ci notamment :

Aurore Dudevant, à peine installée à Paris avec Jules Sandeau, est dans toute la fièvre de la vie littéraire qu'elle vient d'adopter. Elle travaille beaucoup, dit-elle. « *Besogne de chien!* qui ne mène à rien jusqu'ici. J'ai pourtant toujours de l'espérance. Et puis, voyez l'étrange chose : la littérature devient une passion. » Suivent quelques lignes sur ses premiers efforts. Elle reprend : « Il faut une passion dans la vie. Je m'ennuyais faute d'en avoir *et d'être trop heureuse*. La vie agitée et souvent même assez nécessiteuse que je

mène ici chasse bien loin le spleen. Je me porte bien et vous allez me revoir avec une humeur tout à fait rose. » (Lettre du 25 — et non du 15 — février 1831.)

Les mots cités en italiques ont été tout simplement biffés dans le texte imprimé. Ce parti pris de justification systématique pourrait être vérifié tout au long de la *Correspondance*. Les fanatiques de George Sand, surtout depuis sa mort, se sont si bien acharnés sur ce pauvre M. Dudevant qu'il ne reste plus guère de lui que la silhouette d'un mari grossier, débauché, tyrannique, et qu'il eût été péché pour sa femme de ne pas abandonner. Cette légende s'est formée peu à peu dans l'entourage adulateur de Mme Sand. Maints portraits du ménage dus aux contemporains (tel celui de M. de Loménie) témoignent de l'exagération. Plutôt *différents* que foncièrement antipathiques l'un pour l'autre, les époux avaient connu le bonheur.

C'est des témoins immédiats de leur demi-séparation (1831) qu'on en peut recevoir l'assurance. On a recherché, dans tous les romans de George Sand et de ses amis, les moindres allusions biographiques relatives à cette époque ; elles sont innombrables. Celui dont il est le moins parlé, *Marianna*, de son intime ami Sandeau, n'est pourtant qu'un fidèle tableau de l'existence de George avant leur rencontre. Tout s'y retrouve, à peine déguisé çà et là : la vie conjugale d'Aurore à Nohant, les voyages à Bordeaux, l'amour platonique avec Aurélien de Sèze ; la conclusion seule diffère. Les portraits sont criants de véracité. M. de Belnave, le mari, « se pétrifie dans la réalité, » tout comme Casimir Dudevant ; quant à Marianna... écoutez Jules Sandeau :

« Le dessin, le piano, la lecture des romans modernes, les courses à cheval, les promenades solitaires remplissaient ses journées oisives. Elle avait dû conserver, d'ailleurs, une humeur douce, un caractère égal, et M. de Belnave n'imaginait pas que sa femme pût ne pas être heureuse. *Oui, sans doute, elle était heureuse; seulement, elle se mourait d'ennui.* »

De sa liaison même avec Sandeau, connaît-on bien tout ce qu'il faut connaître... quand il ne s'agirait que de purger la mémoire du romancier des soupçons qu'y laissent planer les « propos de mépris et de dégoût » dont, au dire de ses défenseurs, George Sand, depuis la rupture, aurait parlé de lui. On devine quelle *potinière* permanente s'était établie autour des aventures passionnelles de Lélia ! Ses amis amplifièrent toujours ses rancunes. Comme elle

avait un brave cœur, c'est à ses actes et à ses écrits directs qu'il faut demander la vérité sur le fond de ses sentiments. Car il lui arrivait à elle-même, dans des conversations ultérieures, de changer d'appréciation... J'en vois la preuve, par exemple, dans les deux jugements de Balzac sur cette rupture (*Lettres à l'Étrangère*), le premier tout favorable à Sandeau, le second, tel qu'on le devine, issu d'un séjour à Nohant... Nous n'en savons pas moins, aujourd'hui, que, six mois après cette orageuse et outrageuse séparation, George écrivait cordialement à Mlle Félicie Sandeau, de Niort : « Notre bon Jules est à Florence... pour sa santé... voyage très utile pour écrire et raconter... » et priait la sœur de son ancien amant d'embrasser ses parents pour elle.

Deux ans se passent ; sa liaison avec Alfred de Musset, qui touche à sa fin, se débat pour elle dans les affres d'agonie que traduit son *Journal* intime. J'en ai publié de longs morceaux dans mon *Histoire d'amour*. Avant moi, Mme Arvède Barine, dans son livre sur Musset, en avait révélé quelques fragments. Je détache cette page inédite de ce poignant mémorial d'une âme ; elle est de la fin de novembre 1834 :

Samedi.

J'ai rencontré ce matin J. S. (*Jules Sandeau*) chez Papet. Il m'a abordée sans embarras, avec beaucoup de franchise, d'affection et de respect. Nous sommes entrés en explication tout de suite. Pour l'engager à se confesser, je me suis confessée la première et j'ai commencé par lui dire qu'entendant dire les méchancetés qu'on lui attribue sur mon compte, j'en avais été blessée, irritée, et que j'avais exprimé ma colère à quelques personnes seulement, qui ne le répéteraient jamais ou qui étaient en position de se défendre, notamment Papet. J'ai ajouté que je croyais bien ces accusations exagérées, mais que probablement il y en avait de méritées. Je n'ai pas voulu lui dire lesquelles, elles sont malheureusement trop convaincantes. Il n'a rien voulu avouer et s'est défendu obstinément d'avoir jamais dit un mot contre moi. — En cela il a été emphatique et peu sincère. Ensuite il se défend d'avoir jamais fait cause commune avec Planche ou avec Frémy, Pyat, etc., contre moi. Il ne les voit pas, il est très blessé des articles qu'ils écrivent, etc... Tout cela est vrai, il m'en a donné des preuves et nous avons parlé d'autre chose. Je me suis chauffé les pieds en fumant une cigarette pendant que Gustave (*Papet*) faisait des calembourgs, comme à l'ordinaire. J. (*J. Sandeau*) a été très circonspect, tout en étant très franc de manières et très naturel dans ce qui est vrai de lui. Je lui ai donné une poignée de main et je lui ai dit que nous ne pouvions pas nous revoir, à cause des propos qui en résulteraient, mais que quand nous nous rencontrerions, je le priais de ne pas m'éviter et de venir me

dire bonjour amicalement. Il m'a demandé la permission d'aller voir Solange à sa pension, ce que je lui ai accordé de bon cœur.

Je suis bien aise de cette rencontre. Il est affreux de s'en vouloir, quand on s'est aimé ; bien ou mal, on s'est aimé. Ah ! Dieu ! Qu'est-ce que l'amour, pour changer ainsi de nature et pour entrer dans l'âme sous une forme si diverse, avec un objet nouveau ? Peut-être n'y a-t-il qu'un vrai, qu'un fort amour dans tout cela : lequel est-ce dans ma vie ? Aurélien *(de Sèze)* ! C'est le plus beau dans mon cœur. Mais un amour, sans union des corps, c'est mystique et incomplet. Ah, le premier ! Oui, c'est le plus beau et le plus pur, et le dernier, c'est le plus involontaire, le plus inguérissable. C'est celui-là qui me tue.

Ah ! faudra-t-il donc mourir si jeune ? Mon Dieu, est-ce que vous ne viendrez pas à mon secours ? Ah, si je pouvais aimer Jésus, comme les religieuses l'aiment !

Il y a loin, de cette impression, à l'âpre désenchantement, à l'espèce de rancune qu'on lui attribua dans la suite. Souvenons-nous aussi que George Sand avait, dès lors, la plus vive amitié pour Mme Dorval, — amitié qui ne cessa point quand, plus tard, la grande artiste devint la maîtresse de Jules Sandeau.

On est un peu déconcerté par la désinvolture sentimentale de ce petit monde des grands Romantiques. La *Vie de bohème* ne fut pas un vain mot ; les étudiants de Murger avaient d'illustres exemples à revendiquer. Eprise d'individualisme par éducation, et consciente, par réflexion, de la faiblesse constitutive de la femme (« la femme est imbécile par nature », déclarait sa philosophie trop zélée dans *Indiana*, en 1832), George Sand basa ses premiers romans sur cette idée, confuse encore, que les rapports étant mal établis entre les sexes, il y allait du devoir de la femme de lettres de prêcher l'émancipation à ses sœurs d'esclavage.

Son hérédité la prédisposait à ce sophisme social. L'ennui de sa vie conjugale lui en imposa bientôt l'obsession. La plupart des femmes n'écrivent que pour justifier des faiblesses ou des erreurs. Au succès d'*Indiana* et de *Valentine* s'ajoutant la légende de sa vie dans le monde des lettres, elle tint à honneur de se réclamer, au nom de son sexe, des principes libertaires qui étaient dans l'air du temps. En 1842, sa préface pour l'édition définitive d'*Indiana* devait formuler théoriquement les modernes revendications féministes. George Sand allait devenir la grande patronne des indépendantes de la vie, de la pensée et de la morale. Aussi cette Mère de l'Indulgence aura-t-elle toujours des fidèles.

Mais, de par son besoin inné de justification, doublé du vif ins-

tinct de tout poétiser, qui était le fond de son génie, déjà, aux heures tumultueuses de sa jeunesse, en imposait-elle à travers son œuvre. Comment expliquer autrement son sortilège sur maints graves esprits, l'aveugle persuasion de sa bonté rayonnante — et l'étrange consentement qu'elle sut arracher à la mère d'Alfred de Musset? On connaît l'aventure; une lettre récente de la sœur du poète me la précisait encore, avec les griefs de sa famille sur le fameux voyage en Italie, toujours inapaisés après soixante-dix ans...

Quand, en 1896, cette fameuse histoire, désormais éternelle, entra décidément en littérature par la publication des premiers documents inédits, je fus frappé d'une lettre de George Sand à Sainte-Beuve, datée de 1861 (donnée par M. Spoëlberch de Lovenjoul, dans *Cosmopolis*), où figurent ces lignes étranges: « ...Pauvre enfant! *Il* se tuait! Mais *il* était déjà mort quand elle l'avait connu! *Il* avait retrouvé avec *elle* un souffle, une convulsion dernière! etc. » Déjà mort! le poète de 23 ans, qui vient de publier *Rolla*, qui a la *Confession d'un enfant du siècle* à écrire, tout son immortel théâtre à produire, les plus beaux de ses vers à chanter !... Cette passion qui voulait trop prouver m'excita dès lors à étudier de près la querelle des deux amants, et j'écrivis mon *Histoire d'amour*.

Huit ans se sont écoulés. Une profusion polyglotte d'articles, de brochures, de livres même, dont plusieurs excellents, n'a pas épuisé le sujet. L'opinion de la critique s'est assagie: qui peut avoir raison, qui avoir tort, dans ce conflit amoureux de deux passionnés, bientôt repris tous les deux par la vie, puis par la mort. N'ont-ils point, après tant de souffrances, échangé les paroles du pardon, et ne s'aiment-ils pas immortellement par leurs chefs-d'œuvre?...

Mais le débat persistait entre les deux familles. Le mois dernier, la correspondance complète des amants était publiée soudain, par l'initiative des héritiers et des amis de George Sand, — pour que fût éclairée l'opinion sur le vrai caractère de la femme illustre, à la veille de son Centenaire. Il était d'ailleurs dans les vues de feu Mme Maurice Sand que tout fût connu des moindres témoignages de l'aventure de Venise.

La vénérable Mme Lardin de Musset protesta aussitôt contre cette publication d'une « correspondance intime et par sa nature même confidentielle » (1). Il lui fut répliqué qu'Alfred de Musset

(1) On sait qu'elle a poussé le culte de la mémoire de son frère jusqu'à refu-

lui-même avait désiré cette publication... Dans le doute où elle est qu'il existe un document confirmant ce désir du poète, — elle reste persuadée, dit-elle, de l'existence d'une lettre de George où celle-ci affirmait à Alfred avoir brûlé ses lettres, — Mme Lardin de Musset nous adressait dernièrement la déclaration qu'on va lire, affirmation d'une opinion invariable qu'elle souhaite savoir connue :

« Tours, le 18 juin 1904.

« Il y a une chose que nous ne pardonnons jamais, même à nos meilleurs amis, ce sont les torts que nous avons eus envers eux. — George Sand en est la preuve convaincante. Elle ne s'est jamais pardonné son voyage à Venise avec Alfred, le remords l'a poursuivie toute sa vie. Elle a cherché à se disculper..... A peine mon pauvre frère était-il mort et ses cendres refroidies, elle a attaqué sa mémoire, oubliant que Paul de Musset, qui avait été le témoin de tout ce qui s'était passé à Paris après le retour de Baden, était encore vivant et bien armé pour défendre son frère.

« Aujourd'hui, on termine la publication de la correspondance des deux amants par une lettre de George Sand évidemment écrite après coup, dans laquelle elle reproche à Alfred de l'avoir arrachée à sa famille, à ses enfants, à son pays, — elle a donc oublié ce qui s'est passé avant son départ.

« Mon frère Alfred a demandé à ma mère si elle consentirait à le laisser partir pour l'Italie avec George Sand ; ma mère a poussé les hauts cris : « Jamais, jamais, cher enfant ; je serais dans une « inquiétude mortelle... » — « Ne pleure pas, ma mère, lui « répondit son fils, je renoncerai à cette idée. Si quelqu'un doit « pleurer, ça ne sera pas toi. »

« Quelques jours après, le concierge venait dire à ma mère qu'il y avait à la porte une dame, dans une voiture, qui désirait lui parler. Ma mère descendit toute tremblante, moi, je restai dans la chambre à attendre son retour ; la dame était George Sand ; l'entretien dura une heure ; ma pauvre mère rentra tout en larmes, on lui avait arraché son consentement. Mme Sand avait insisté sur cette idée qu'Alfred avait envie de voyager en Italie ; il ne saurait faire ce voyage, disait-elle, dans de meilleures conditions. « J'aurai soin de lui comme une mère, comme une amante,

ser les offres des meilleurs compositeurs pour l'adaptation musicale du théâtre de Musset, afin de respecter une simple répugnance du poète.

« comme une femme qui l'adore. Si vous lui refusez votre consente-« ment, il le regrettera toute sa vie.

« Et il est donc parti, beau comme le jour, avec la fleur de la jeunesse et de la santé sur les joues, et nous est revenu quatre mois après, se soutenant à peine et ayant l'air d'un vieillard.

« Voilà ce qu'elle ne s'est jamais pardonné au fond du cœur... »

« H. Lardin de Musset. »

Cet inébranlable attachement de la sœur du poète aux sentiments de Paul de Musset à l'égard de George Sand infirme la valeur de sa défense aux yeux des Sandistes, je le sais. Mais de quel droit taxer un frère de mensonge ? Et pourquoi ne pas admettre tous les documents d'où qu'ils viennent, du moment qu'il reste entendu qu'on ne convaincra finalement personne de « torts » qui ne sauraient réellement exister qu'au regard des familles des deux partenaires. La galerie aura beau jeu encore quand sortiront les lettres de George à Pagello, celles de George et d'Alfred à Buloz... — Rien, toutefois, ne saurait changer l'essentiel de ce qu'il faut savoir, la réalité de leur amour. La plus belle justification d'Alfred comme de George est dans l'admirable *Journal* de celle-ci. Elle y apparaît la plus malheureuse, la plus désemparée et la moins perverse des femmes. On cherche en vain sur ce bon, chaud et tumultueux visage aux yeux endormis, ce qui attriste sur tant d'autres, réputés plus candides, les troublants stigmates de la Ruse.

Les fragments qui restaient inédits de cette admirable entre les plus belles confessions d'amour ne peuvent que servir la mémoire de George Sand. C'est dans cette pensée que nous les publions, d'après la copie de Mme Jaubert, la marraine d'Alfred de Musset, que nous a communiquée la sœur du poète.

Mardi soir (25 novembre 1834. Paris).

J'ai été aux Italiens et j'ai fait connaissance avec le bonhomme Delécluze. — Première représentation d'*Hernani*. — Stupide, embêtant. — Buloz dort aux Italiens comme dans son lit. On marche sur sa redingote, sur son chapeau, sur ses pieds ; il se réveille pour dire : Sacré nom de Dieu ! Et il se rendort. Moi, pauvre garçon, on me regarde, et puis on dit : C'est George Sand ! — Voyons ? Voyons ? Où donc ? Ah ! — J'ai entendu une vieille femme qui disait : Mais comme elle a un joli petit air décent, avec ça ! Un profond diplomate (à en juger par son gilet) m'a lorgné et a dit : C'est qu'elle est, ma foi, jolie ! — Eh bien, c'est possible, hélas !

mais pour qui ? A présent, il n'y a plus personne qui me fasse plaisir en me le disant ; il y a huit jours, cela me charmait.

·Ce matin, j'ai posé chez Lacroix (Delacroix). J'ai causé avec lui en fumant des cigarettes de paille délicieuses. Il m'en a donné ; si je pouvais te les envoyer, cher petit, cela t'amuserait un instant ; mais je n'ose pas. Lacroix m'a montré le recueil de Goya. Il m'a parlé d'Alfred à propos de cela, et m'a dit qu'il aurait fait un grand peintre, s'il eût voulu. Je le crois bien ! Il veut copier, lui Lacroix, les petits croquis de l'album d'Alfred. Moi, je vais m'amuser ; m'amuser ? M'appliquer à copier servilement quelques-unes de ces jolies femmes de Goya. Je les enverrai à mon pauvre ange, quand je partirai ; il ne les refusera peut-être pas. Je sais qu'il aime ces femmes-là. Si je pouvais prendre la figure d'une de ces petites images, et aller le trouver la nuit ! Il ne reconnaîtrait pas le malheureux George, et il m'aimerait, — ne fût-ce qu'une heure !

Je ne guéris pourtant pas ! Eh bien, eh bien ! Comme vous voudrez, mon Dieu ! Faites de moi ce qui vous plaira ! Je racontais mon chagrin à Delacroix, ce matin, car de quoi puis-je parler, sinon de cela ? Et il me donnait un bon conseil. C'est de n'avoir pas de courage.

On connaît, par les citations de mon *Histoire d'amour* et celles de plusieurs travaux ultérieurs, le long cri de passion désespérée qui suit cette première page, dans le *Journal*. Que faire? pense-t-elle. L'isolement la tue ; elle ne peut pas travailler : sa confession la consolera tous les soirs. — Quelques phrases seulement du long fragment qui suit ont été détachées çà et là ; on le lira donc intégralement pour la première fois :

Samedi, minuit.

J'arrive des Italiens ; je me suis profondément ennuyée. J'avais eu une journée assez doucement triste. Boucoiran m'avait lu quelque chose de M. de Maistre ; je n'ai retenu que trois lignes : « Dans quelques provinces de l'Inde, on fait souvent le vœu de se tuer volontairement, si l'on obtient telle ou telle grâce des idoles du lieu ; ceux qui ont fait ce vœu se précipitent du haut d'un rocher appelé... » O mon Dieu ! Mon Dieu ! Si vous vouliez m'accorder un seul jour de ce bonheur que vous m'avez ôté, je ferais bien ce vœu-là. Mais je mourrai sans l'avoir retrouvé.

Décidément la musique me fait du mal ! Et c'est si bête, un théâtre ! que toutes ces figures-là sont stupides ! Tout le monde a l'air tranquille, indifférent ; il y en a qui ont l'air content ; et moi, j'ai une vipère qui me mange le cœur. Me voilà en bousingot, seul, désolé d'entrer au milieu de ces hommes noirs, et moi aussi, je suis en deuil ! J'ai les cheveux coupés, les yeux cernés, les joues creuses, l'air bête et vieux. Et là-haut, il y a toutes ces femmes blondes, blanches, parées, couleur de rose, des plumes, de grosses boucles de cheveux, des bouquets, des épaules nues. Et moi où suis-je, pauvre George ? Voilà au-dessus de moi le champ où Fantasio ira cueillir ses bluets ! Ah, pauvre jeune homme, pourquoi ne peux-tu pas

m'aimer ? Je sais bien que cela est juste suivant la raison, suivant la justice humaine. Mais vous, mon Dieu, mon Dieu, vous savez, vous, si quelqu'une d'ELLES l'aimera jamais comme je l'aime aujourd'hui ! Insensé, tu me quittes dans le plus beau moment de ma vie ! Dans le jour le plus vrai, le plus passionné, le plus saignant de mon amour ! N'est-ce rien que d'avoir mâté l'orgueil d'une femme, et de l'avoir jeté à tes pieds ? N'est-ce rien que de savoir qu'elle en meurt ? — Mais il ne le sait pas ! Tu mens ! Tu le sais bien ! c'est toi qui mens, cœur sans pitié, quand tu dis que je joue une comédie. Pourquoi ? Pour qui ? Eh, si je m'embarrassais du monde, je serais déjà partie ! Ne suis-je pas sûr de votre honneur ? On dirait que j'ai fait un coup de tête ; et vous, Alfred, je sais bien que vous m'épargneriez. Cela serait moins humiliant sans doute, que de faire dire à toutes ces belles dames que je me déguise en homme pour vous aller trouver la nuit, et que je me traîne à genoux dans votre chambre. — Mais, ô mon Dieu, qui donc leur dit tout cela si vite ? Ce n'est pas toi qui me railles devant elles !... Non, ce propos chez Delphine Gay ! Mais ce mépris, un rire moqueur ; toutes ces femmes qui disaient du mal de moi, et lui qui répondait : « Vous ne vous trompez peut-être guères. » Et tu m'écrivais en Italie : « Chantez, mes braves coqs, vous ne me ferez pas renier Jésus. » Oh ! ces lettres que je n'ai plus ! Que j'ai tant baisées, tant arrosées de larmes, tant collées sur mon cœur nu, quand l'autre ne me voyait pas ! oh, je les aimais tant ! Je ne les ai plus !

Il y en avait une où il me disait : « Je me rappelle bien la nuit de la lettre ; mais quand même tu m'aurais menti, d'un bout jusqu'à l'autre, tu ne m'as pas trompé, tu ne m'as pas dit que tu m'aimais... » Et puis il y avait une distinction sur les femmes qui trompent et sur celles qui mentent. Mais depuis, il a trouvé à cela une explication qui le décharge de toute indulgence envers moi. C'est parce qu'il aurait dit à l'autre : « Elle s'est redonnée à moi ! » Ah, seigneur mon Dieu ! Vous savez si j'avais pensé à cela ! Vous savez si j'ai jamais fait cela de ma vie ! Vous savez si j'avais fait d'autres mensonges ! Aussi pourquoi m'avez-vous jetée dans une position horrible où il fallait mentir ou tuer ! Et pourquoi ne m'avez-vous pas préservée du danger quand ma raison, ma conscience et ma vue m'abandonnaient ? Vous savez bien ce que nous sommes ; pourquoi nous laissez-nous nous perdre et nous suicider ? Il n'y a que vous qui puissiez savoir tout ce qui se passe dans un cœur ulcéré, dans une tête en délire ! Que vous qui puissiez m'absoudre sur bien des points, car l'interprétation humaine trouve tout ce qu'elle veut, et vous seul, vous savez ce qui est ! Que vous ! Il n'y a que vous qui puissiez me consoler et me relever ! Ah, tuez-moi donc vite, maître cruel ! N'ai-je pas assez expié ? Ne voilà-t-il pas assez de semaines de terreur et de frissons, de mensonges qui passaient sur mes lèvres comme un fer rouge, et de prières insensées, pendant que mes dents claquaient de froid dans les églises ? Et ce soir, à Saint-Sulpice, quand je vous ai crié : « M'abandonnerez-vous ? Me punirez-vous à ce point ? N'y a-t-il pas autre chose qui puisse vous désarmer ? » Il y avait une voix au fond de mon cœur, qui répondait : « Confesse, confesse, et meurs ! » — Hélas, j'ai confessé le lendemain, mais il était trop tard, et je n'ai pas pu mourir ! Car on ne meurt pas ; on vit, on souffre tout cela, on boit son calice goutte

à goutte, on se nourrit de fiel et de larmes, on passe toutes les nuits sans dormir, et le matin, on s'assoupit avec des rêves affreux ! Ah, l'autre nuit, j'ai rêvé qu'il était auprès de moi... Quel réveil, mon Dieu ! Cette tête de mort auprès de moi, et cette chambre sombre où il ne remettra plus les pieds, ce lit où il ne dormira plus ! Je n'ai pu me retenir de crier ; pauvre Sophie, quelles nuits je lui procure !

Je ne peux pas souffrir tout cela ! Et tout cela, pour rien ! J'ai trente ans, je suis belle encore, du moins je le serais dans quinze jours, si je pouvais m'arrêter de pleurer. J'ai autour de moi des hommes qui valent mieux que moi, et qui pourtant, à me prendre telle que je suis, sans mensonge, sans coquetterie aucune et faisant l'aveu le plus rigide de mes fautes, m'offriraient hardiment leur appui. Ah ! si je pouvais me mettre à aimer quelqu'un !

Suit la page célèbre : « Mon Dieu ! rendez-moi ma féroce vigueur de Venise... » où George Sand raconte comment elle a cédé à l'amour du Dr Pagello (1). On sait qu'après cette effusion lamentable le *Journal* présente une lacune de plusieurs jours. Sainte-Beuve était allé voir George Sand, et, pris de pitié pour ce profond chagrin, il avait consenti à prier Musset de ne point abandonner son amie. Musset essaya de la revoir, sans amour; il y réussit, puis feignit de la jalousie, enfin renonça pour un temps à renouer des liens douloureux. — Quelques phrases, quelques passages seulement ont été publiés des pages éloquentes qui vont suivre, où, plus calme d'abord, et presque résignée, mais bientôt reprise à l'idée fixe du « jamais plus ! » George Sand exhale toute son âme dans sa confession d'amour. On nous saura gré de donner intégrale cette partie inconnue du *Journal*.

. . . . (2)

Mais ce malheureux amour-propre masculin ! Au premier *(abord)*, comme tu m'as traitée ! Tu voulais me souffleter, m'appeler catin devant tout le monde, et tu mourais de colère, si je n'avais menti. Et quelques jours plus tard, tu serais mort de douleur si je n'avais continué à mentir. Crois-tu donc que ce soit agréable de mentir ? O mon Dieu ! vous savez

(1) *Une Histoire d'amour* (p. 122). Le passage se termine par ces lignes inédites : « ... Plus encore, car le parricide n'est tué qu'une fois, et moi, voilà dix semaines que je meurs jour par jour, et à présent minute par minute. C'est une agonie trop longue. » — Pour la suite : « Vraiment toi, cruel enfant... » cf. *Une Histoire d'amour* (p. 228).

(2) Dans la copie de Mme Jaubert, la moitié supérieure du premier feuillet de cette lettre a été arrachée ; c'est ce qui fait qu'il manque deux longs passages, remplacés ici par deux lignes de points. Chacune des deux parties manquantes est égale à celle qui se trouve comprise entre ces deux lignes.

que vous n'avez pas inventé de plus grand supplice pour les coupables. C'est leur enfer en ce monde.

Et puis, et puis, sais-tu que c'est horrible de perdre l'estime de celui qui vous aimait la veille, quand on l'estime soi-même ? Je me souciais bien de l'estime de l'autre, quand il est parti ! Lui ai-je fait un mensonge, à lui ? Me suis-je donnée la peine de feindre un instant pour ne pas avoir en lui un ennemi ? Ne m'a-t-il pas fait tout le mal qu'il pouvait me faire ?. . .

. . . .

plein de toi. Si tu veux que je guérisse, fais-moi..... (1) méchancetés, après demain, je serai consolée. Mais comme te voilà, ô mon pauvre roseau ? Luttant contre ta colère et ta bonté, me faisant du mal, et puis m'en consolant ; me traitant avec injustice, et puis te rétractant, p. c. q. tu ne peux pas te nier à toi-même la vérité d'aujourd'hui. Eh bien ! Je vois bien que tu es bon comme un agneau, avec tes colères de lion, je vois bien que le monde est entre nous et que tu ne peux pas ôter de devant tes yeux l'injure qui t'a été faite par moi, mais tu ne peux pas ôter de ton cœur la compassion et l'amitié. Pauvre Alfred ! Si personne ne le savait, tu me pardonnerais. Mais il y a M. Tattet, qui disait d'un air bête : « Dieu, quelle faiblesse ! » lui qui pleure, quand il est saoul, dans le giron de Mlle Déjazet. Il y a Messieurs tels et tels, et ces dames des salons esthétiques, qui disaient : « C'est bien pitoyable ! c'est bien ridicule ! » — Et on aime mieux être malheureux et fou ; car, qu'est-ce donc de pardonner quand on est sûr d'être aimé ? Ah ! si j'avais été sûre que tu dusses m'aimer réellement quand tu as quitté Venise, que tu dusses souffrir ce que je souffre aujourd'hui, je me serais coupé une main, je te l'aurais présentée en te disant : Voilà une main menteuse et sale ; jetons-la dans la mer, et que le sang qui en coulera lave l'autre. Prends-la, et emmène-moi au bout du monde. — Si tu devais accepter cette main ainsi lavée, je le ferais bien encore. Veux-tu ? — Mais à qui s'adresse tout cela ? Est-ce à vous, murs de ma chambre, échos de sanglots et de cris ? Est-ce à toi, portrait silencieux et grave ? A toi, crâne effrayant, plein d'un poison plus sûr que tous ceux qui tuent le corps, cercueil où j'ai enseveli tout espoir ? A toi, Christ sourd et muet ? J'aurai beau dire, beau pleurer et me plaindre, il n'y a que vous qui me pardonnerez, mon Dieu ! Que votre miséricorde commence donc par donner l'oubli et le repos à ce cœur dévoré de chagrin ; car tant que je souffre, tant que j'aime ainsi, je vois bien que vous êtes en colère. Ah ! Rendez-moi mon amant, et je serai dévote et mes genoux useront le pavé des églises.

Mercredi matin.

Qu'est-ce que Buloz me disait donc hier de M. Liszt ? Est-ce qu'Alfred lui en aurait parlé ? Est-ce qu'il a pensé sérieusement un instant que j'allais aimer M. Liszt ? Est-ce qu'il le penserait encore ? Ah, mon cher bien, si tu pouvais être jaloux de moi, avec quel plaisir je renverrais tous ces gens-là ! Mais vous n'êtes pas jaloux de moi, vous avez fait semblant de croire une chose que vous n'avez pas crue : p[r] vous débarrasser de moi plus vite.

(1) Ici nous lisons : « (*moins de*) » sur la copie. Est-ce bien ce qu'il y faut lire ?

Et cela est très mal; et si j'avais pu aimer M. Liszt, de colère je l'aurais aimé ; mais je ne pouvais pas ! Faites des remerciements là-dessus à M. Tattet ; je serais bien fâchée d'aimer les épinards, car si je les aimais, j'en mangerais, et je ne les peux souffrir. — A Nohant, l'autre jour, étant grise, je disais au Gaulois, qui parlait d'assassiner L. Philippe : « Cela est affreux, je serais bien contente de te connaître si bon, car si je ne te connaissais pas bon, je te croirais méchant, et si je ne t'aimais pas, je te haïrais. » Voilà qui est logique. Soyez-le, si vous pouvez, vous autres ! Moi, je souffre et je pleure ; si je pouvais faire autrement, je ne souffrirais pas, je ne pleurerais pas. Croyez-vous que les principes soient la meilleure sauve-garde d'une femme ? Demandez à l'Amour si les cœurs qu'il garde sont mal gardés ? — Oui, disent-ils ; mais s'il s'en va, adieu la fidélité ! Propos de mari ! Eh mon amant, qu'aurais-tu à faire de la fidélité d'une femme qui ne t'aimerait plus ?

Mettre Liszt à la porte, à présent ! Quelle bêtise ! chez Buloz (pourquoi ? à cause de qui ?), je me suis figuré, pendant une ou deux entrevues, qu'il était amoureux de moi, ou disposé à le devenir. Peut-être que si j'avais pu, je l'aurais agréé, mais, par la grande raison des épinards, je me sentais obligée de lui dire, c'est-à-dire de lui faire comprendre qu'il fallait n'y pas penser. Lorsque tout à coup, après la jolie réception que je lui ai faite, devant vous, chez Buloz, je me suis clairement convaincue, à la troisième visite, que je m'étais sottement infatuée d'une vertu inutile, et que M. Listz ne pensait qu'à Dieu et à la Sainte Vierge, qui ne me ressemble pas absolument. Bon et brave jeune homme ! Certes, s'il en est ainsi, je l'estime et l'aime beaucoup ; si c'est une affection, cela m'est fort égal, car je ne le connais pas. Et quel besoin de le renvoyer, dans tout cela ? Comment m'y prendrais-je, et quelle singulière raison lui donnerais-je ? — D'ailleurs, j'ai une idée fixe, une seule et dernière espérance ! Bien modeste, pauvre George, p^r toi qui fus si ambitieuse d'être aimée, et que voici bien humble, Magdeleine sans cheveux, mais non pas sans larmes, sans croix et sans tête de mort ! Ce crâne que vous méditez tristement, ô pauvre pécheresse ! ne vous donnait certes pas une si rude et profonde leçon que celui qui est sur ma table. Vous aimiez Jésus, et il vous disait : « Il te sera pardonné, p. c. q. tu as aimé ! » Moi, j'aime et on ne me pardonne pas. Ah ! que je changerais bien ma chambre tapissée et ma robe de chambre, pour votre désert, et pour vos haillons, s'il m'était permis d'emporter la parole d'espoir et de pardon que votre Christ laisse tomber en vous souriant. Le mien me dit seulement : « Laissez approcher cette femme, laissez-la me laver les pieds. »

Je vous disais, Buloz, que j'avais une idée fixe. Je veux ravoir son amitié et un peu de son estime. Mais p^r cela, il me faut du temps, six mois peut-être, au moins, peut-être plus encore. N'importe, fût-ce toute la vie ! Mais c'est la seule chose qui me soutienne, le seul espoir qui ait réussi à entrer dans cette pauvre tête. C'est pour cela que je ne peux pas me décider à partir. Car, quand je serai bien loin, il me l'a dit, que saura-t-il de moi ? Il pourra supposer que je fais des folies, et qu'il les ignore. En restant ici, je me ferais bien rendre justice. Et pour cela, je ne veux pas m'isoler, me cacher, me cloîtrer ! Ce serait, à ses yeux, un coup

de tête, une idée romanesque, dont la durée lui semblerait douteuse. Il penserait qu'au premier pas que je ferais dehors, j'aurais une tentation et j'y succomberais. D'ailleurs, qui sait s'il n'en serait pas ainsi ? La claustration, l'ascétisme, la mortification, exaltent les sens, et pourquoi exciterais-je les miens par une solitude dangereuse, lorsqu'au milieu des hommes, ils me laissent fort tranquille ? Ce serait par trop bête.

S'il venait m'y trouver, dans ma cellule ; s'il venait m'y donner un baiser seulement tous les jours, oh, comme j'y courrais ! Mais il n'y viendrait pas, ou il y viendrait avec cette méfiance continuelle du lendemain. Il faut que je mette entre nous un temps et des faits qui pourront s'appeler *hier*, et qui lui prouveront que je peux aimer, souffrir et subir. Je vais m'entourer d'hommes purs et distingués. Loin de moi les fats ! Je veux voir des artistes : Liszt, Delacroix, Berlioz, Meyerbeer, je ne sais qui encore. Je serai homme avec eux, et on en jasera d'abord, on le niera, on en rira. Alfred entendra ces mauvaises plaisanteries, et il jugera à mal. Il se détachera de moi, il prendra une maîtresse alors, si ce n'est déjà fait. Mais la Vérité triomphe, ô mon Dieu, qui le sait mieux que moi ! Ce qui est mensonge, se révèle, hélas ! Mais qu'on fasse de bonnes actions, et cela se révèle par le même principe de fatalité, qui m'a perdue. Ces hommes-là même qui m'entoureront, me défendront, et me justifieront, s'ils ne sont pas des fats et des gredins. Et, s'ils le sont, ils seront connus pour tels, et leur parole ne fera pas foi. C'est à moi, d'ailleurs, de les bien choisir et de les bien examiner. Je rétablirai ma cuisine aussitôt que j'aurai de l'argent, je donnerai à diner, comme je faisais tous les jours, à deux ou trois personnes. Je travaillerai, je sortirai, je tâcherai de me distraire, de me fortifier contre le désespoir, qui est le plus funeste conseiller qu'il y ait, et, quand j'aurai mené cette vie honnête et sage, assez longtemps pour prouver que je peux la mener, j'irai, ô mon amour, te demander une poignée de main. Je n'irai pas te tourmenter de jalousies et de persécutions inutiles ; je sais bien que quand on n'aime plus on n'aime plus. Mais ton amitié, il me la faut, pour supporter l'amour que j'ai dans le cœur, et p^r^ empêcher qu'il me tue. Oh ! si je l'avais aujourd'hui. Hélas ? que je suis pressée de l'avoir ! Qu'elle me ferait de bien ! Si j'avais quelques lignes de toi de temps en temps ! Un mot, la permission de t'envoyer de temps en temps une petite image de 4 sous, achetée sur les quais, des cigarettes faites par moi, un oiseau, un joujou ! Quelque chose pour tromper ma douleur et mon ennui ; p^r^ me figurer que tu penses un peu à moi en recevant ces niaiseries ! — Oh ! ce n'est pas du calcul, de la prudence, la crainte du monde, sacré Dieu, ce n'est pas cela ! Je dis mon histoire à tout le monde ; on la sait, on en parle, on rit de moi ; cela m'est à peu près égal. C'est une contrariété bien petite, auprès de la douleur qui est en moi. Que mes ennemis se réjouissent ! Je souffre, je ne pense guère à eux. Et quand j'y pense, je les plains de trouver là leur joie. Je ne demande pas que tu viennes chez moi, que tu fasses des démarches pour prouver que je ne suis pas une malheureuse chassée à coups de pieds. Tu m'as offert encore, le dernier soir où je t'ai vu, de me rendre ces services-là. Ai-je accepté ; dis-moi ? Rends-moi enfin justice quand je la mérite. — Mais, hélas mon Dieu ! Tu dors car il est onze heures du matin, et tu ne m'entends guère ! Oui, je voudrais ton amitié !

Mais je n'ai pas encore le droit de te faire croire à quelque chose de bon de ma part. J'irais maintenant te la demander, que ce seraient des orages à n'en plus finir, et cela te ferait du mal. Pour moi, mon Dieu, j'aimerais mieux des coups que rien. Rien ! C'est ce qu'il y a de plus affreux au monde ! Mais c'est mon expiation. Ah ! qu'on ne m'en demande pas d'autre ! Un cilice, le jeûne et des coups de fouet, voilà tout ce que les pénitents ont su inventer; ils n'ont pas imposé à des gens qui aiment de demeurer à trois pas de l'objet de leur amour et de se tenir tranquille, et de vivre et de manger !

Et d'ailleurs, il faudra du temps avant que j'aie la fermeté et le courage de n'être pas jalouse. Oh, mon Dieu, vous me faites sentir des tortures dont je n'avais que l'idée ! Mais ceci sera éternellement refoulé au plus profond de mon cœur. J'ai senti l'autre jour, en dînant avec lui chez Pinson, combien la jalousie peut rendre vil, injuste et sot, si l'on s'y abandonne. J'aurais voulu rabaisser la femme dont il disait du bien, au-dessous des plus viles créatures. Et pourquoi ? Cela est aussi laid que stupide. Non, mon seigneur Dieu, ne me laissez pas m'abrutir et me perdre ! La passion est un don sévère, mais divin, les souffrances de l'amour doivent ennoblir et non dégrader. C'est ici, mon orgueil, que vous êtes une sainte et digne chose ! Que cette femme l'aide et le console ; qu'elle lui apprenne à croire. Hélas, moi, je ne lui ai appris qu'a nier ! *Mea culpa!*

Alfred, je vais faire un livre, tu verras que mon âme n'est pas corrompue, car ce livre sera une terrible accusation contre moi. — Saints du ciel, vous avez péché, vous avez souffert !

L'heure de ma mort est en train de sonner. Chaque jour qui s'écoule frappe un coup, et dans quatre jours le dernier coup ébranlera encore l'air vif à l'entour de moi. Alors s'ouvrira une tombe où ma jeunesse et mes amours descendront pour jamais. Et que serai-je ensuite ? Triste spectre, sur quelle rive vas-tu errer et gémir ? Grèves immenses ! Hivers sans fin !

Il faut plus de courage pour franchir le seuil de la vie des passions et entrer dans le calme du désespoir, que pour avaler la ciguë. O mes enfants, vous ne saurez jamais combien je vous aime !

Pourquoi m'avez-vous réveillée, ô mon Dieu, quand je m'étendais avec résignation sur cette couche glacée ? Pourquoi avez-vous fait repasser devant moi ce fantôme de mes nuits brûlantes ? Ange de mort, amour funeste, ô mon destin, sous la figure d'un enfant blond et délicat ! Oh, que je t'aime encore, assassin ! Que tes baisers me brûlent donc vite et que je meure consumée ! Tu jetteras mes cendres au vent ; elles feront pousser des fleurs qui te réjouiront.

Quel est ce feu qui dévore mes entrailles ? Il semble qu'un volcan gronde au dedans de moi et que je vais éclater comme un cratère. O Dieu, prends donc pitié de cet être qui souffre tant ! Pourquoi les autres meurent-ils ? Pourquoi ne puis-je succomber sous le fardeau de mes peines ? On dit que la douleur s'épuise et qu'à force de saigner le cœur se dessèche et devient insensible. Quand sera-ce, mon Dieu, que je ne le sentirai plus frémir et se déchirer !

O mes yeux bleus, vous ne me regardez plus ! Belle tête, je ne te verrai

plus t'incliner sur moi et te voiler d'une douce langueur ! Mon petit corps souple et chaud, vous ne vous étendrez plus sur moi comme Elisée sur l'enfant mort, pour me ranimer. Vous ne me toucherez plus la main, comme Jésus à la fille de Zaïre, en disant : « Petite fille, lève-toi. » Adieu mes cheveux blonds ! Adieu mes blanches épaules ! Adieu tout ce que j'aimais, tout ce qui était à moi ! J'embrasserai maintenant dans mes nuits ardentes le tronc des sapins et des rochers, dans les forêts, en criant votre nom, et quand j'aurai rêvé le plaisir, je tomberai évanouie sur la terre humide !

Pourquoi cette idée fixe dans le cerveau ? Pourquoi, après toutes les révoltes de la raison, tous les conseils de la vanité, toutes les agitations de l'égoïsme souffrant, pourquoi, après tous les discours humains, ce profil divin vient-il se dessiner entre mon œil et la muraille ? Pourquoi ceux qui me parlent l'enveloppent-ils d'un nuage tout à coup ? Et pourquoi vois-je sur leurs épaules une tête qui n'est pas la leur ? Pourquoi suis-je obligé d'étouffer dans ma poitrine des sanglots, des cris de joie ou de frayeur ? Et quels rêves passent donc autour de mon chevet et pendant la fièvre ? L'être qu'on aime renferme-t-il un démon qui nous domine et nous torture tout le temps que dure l'amour ?

Quelle fièvre avez-vous fait passer dans la moelle de mes os, esprits de la vengeance céleste ? Quel mal avais-je fait aux anges du ciel pour qu'ils descendissent sur moi et pour qu'ils missent en moi, pour châtiment, un amour de lionne ? Pourquoi mon sang s'est-il changé en feu et pourquoi ai-je, comme au moment de mourir, des embrassements plus fougueux que ceux des hommes ? Quelle furie t'anime donc contre moi, toi qui me pousses du pied dans le cercueil, tandis que ta bouche s'abreuve de mon corps et de ma chair ? Tu veux donc que je me tue ? Tu me dis que tu me le défends, et cependant que deviendrai-je loin de toi, si cette flamme continue à me ronger ? Si je ne puis passer une nuit sans crier après toi et me tordre dans mon lit ? Que ferai-je quand je t'aurai perdu pour toujours ? Pâlirai-je comme une religieuse dévorée par les désirs ? Deviendrai-je folle et réveillerai-je les hôtes des maisons par des hurlements ? Oh, tu veux que je me tue !

Et pourquoi ne le ferais-je pas ? Je ressens tant de douleur à l'idée d'abandonner mes enfants, que le déchirement de mon cœur, en consommant ce sacrifice, m'absoudrait devant Dieu de la faute pour laquelle il m'a châtiée. Ma fille souffrira-t-elle de ma mort ?... Bien peu.—Mon fils ?... Oh ! toi, pauvre enfant, tu pleureras bien fort, et ton âme sera blessée pour toujours. Un enfant sans mère est si malheureux ! Et pourtant je vais partir pour longtemps, et il faudra bien que tu te passes de moi. Mais ces pleurs, ces sanglots de mon enfant quand on viendra lui dire : « Ta mère est morte ! » pourquoi m'en inquiéter ? Je ne les verrai pas, je ne les saurai pas. Mais ils me tombent d'avance sur le cœur ; je les sens déjà comme si ces larmes me roulaient toutes chaudes sur le visage. Pauvre petit ! Je me souviens des larmes de mon enfance, elles n'étaient pas moins amères que celles d'aujourd'hui. Et quand un étranger sera venu t'annoncer doucement que tu n'as plus de mère, tu t'en retourneras seul dans ces grands corridors froids, retrouver un pédagogue qui te punira si tu pleures. Non,

je ne me tuerai pas, à moins que le délire ne s'en mêle encore, comme tant de fois où j'ai été bien près. — Mais l'Ange d'Abraham étendait son épée pour protéger l'enfant!... Protège-moi donc, Dieu des orphelins! Détourne de moi ces affreuses tentations! Réveille-moi à ces heures d'oubli, où il me semble que mes enfants n'existent plus, où je ne sais plus rien que mon amour et mon désespoir! Heures féroces où je voudrais arracher mon cœur et le dévorer. L'autre nuit, je rêvais que je l'enterrais sous un pavé; pauvre cœur, vous allez être enseveli tout vivant, et combien vous souffrirez jusqu'à ce que la pierre du sépulcre vous ait anéanti à force de peser sur vous! O mon fils! Mon fils! Je veux que tu lises ceci un jour et que tu saches combien je t'ai aimé. O mes larmes! Larmes de mon cœur, signez cette page et que les siennes retrouvent un jour vos traces auprès de son nom (1)!

De Lundi (*Samedi*) à Dimanche, la nuit.

Tu ne m'aimes plus! Tu ne m'aimes plus! C'est bien aisé à voir. J'étais bien malade hier soir quand tu es parti. Tu le voyais bien; tu es parti cependant. Tu as bien fait, tu étais fatigué. Mais aujourd'hui, pas un mot. Tu n'as pas seulement envoyé savoir de mes nouvelles. Je t'ai espéré et attendu minute par minute, depuis onze heures du matin jusqu'à minuit. Quelle journée! Chaque coup de sonnette me faisait bondir. Grâce à Dieu mon cœur est physiquement bien malade. Oh, si je pouvais mourir! Tu m'aimes encore avec les sens, et plus que jamais ainsi. Et moi aussi, je n'ai jamais aimé personne, et je ne l'ai jamais aimé de la sorte. Mais je t'aime aussi avec toute mon âme, et toi, tu n'as pas même d'amitié pour moi. Je t'ai écrit ce soir, tu n'as pas voulu répondre à mon billet. On a dit que tu étais sorti, et tu n'es pas venu seulement passer cinq minutes avec moi! ... Tu es donc rentré bien tard, et où étais-tu mon Dieu? Hélas, c'est bien fini! Tu ne m'aimes plus du tout. Je te deviendrais abjecte et odieuse si je restais ici. D'ailleurs, tu le désires, que je parte. Tu m'as dit l'autre nuit, d'un air incrédule : « Bah, tu ne partiras pas! » Ah, tu es donc bien pressé? Sois tranquille, je pars dans quatre jours, et on ne me reverra plus. Pardonne-moi de t'avoir fait souffrir et sois bien vengé : personne au monde n'est plus malheureux que moi.

Les dernières lamentations de cette crise de douleur nous apprennent que Musset avait consenti tout de même à revoir une fois George Sand. Mais il n'est plus revenu; il a désiré qu'elle partît : elle est retournée à Nohant pour la troisième fois depuis sa rentrée de Venise.

Déjà elle croit s'être ressaisie; mais un mois ne s'est pas écoulé, que nous la retrouvons avec le poète, à Paris (janvier 1835), — plus désespérément que jamais amoureux l'un de l'autre. Cette

(1) Suit ici, dans le *Journal*, la page relative à Sandeau qu'on a lue plus haut, p. 9.

reprise dura six semaines; trop de littérature était décidément entre eux : elle finit comme elle devait finir, par des menaces, des attitudes de tragédie. L'obligeant Sainte-Beuve les supplia de ne plus se voir. Musset manquait de courage; c'est George qui se décida à aller rejoindre ses enfants, épuisée cette fois par sa passion, mais sauvée par l'amour maternel.

Que conclure de tout ceci ? Chacun fut sincère, — à son heure et dans ses moyens, en dépit de tant de romantisme. Musset aima le premier, en amant jeune, sensuel et peu constant, bientôt repris, endolori, désespéré et enfin lassé par tant de « raisons » morales ou sentimentales qu'invoquait sa maîtresse... George n'éprouva, ne... pressentit qu'au moment de perdre Musset le véritable et complet amour.

« Que j'aie été ta maîtresse ou ta mère, peu importe ! Que je t'aie inspiré de l'amour ou de l'amitié...» etc., lui écrivait-elle de Venise.

Quelle impuissance devant la sensation trahit cette obsession de maternité dans l'amour... C'est là qu'il faut chercher le secret des inquiétudes de Lélia. « Tous ses amis étaient plus ou moins frappés dans leur chair, me fait observer une contemporaine qui l'a beaucoup aimée : Musset, nerveux jusqu'à l'évanouissement; Maurice Lachâtre et Pierre Leroux, malades du foie ; Michel de Bourges, cardiaque ; Chopin, phtisique... »

L'amour infirme n'attire que son semblable. L'insécurité est son lot. D'où tant de traverses aux liaisons de George Sand. Et sa nature de bonté, aussi curieuse que passive, la portant d'instinct aux malades, elle ne s'en attachait pas moins aux plus différents d'elle-même. — Pour un parfait contraste, saurait-on rêver mieux que le couple qui nous occupe !... Je trouve, dans une suite de propos familiers d'Alexandre Dumas fils, (recueillis par le comte Primoli,) cette anecdote saisissante, avec quoi je terminerai. Qui a mieux que lui connu et aimé George Sand ?

« A Marly, on causait de l'éternelle question des amours de Musset et de Mme Sand, dont Alexandre Dumas possède la correspondance. On discutait pour savoir de quel côté avaient été les torts : « Prenez une charrue, dit Alexandre Dumas, interpellé, attelez-y « une vache et un chevreau. La vache tirera consciencieusement, « tandis que le jeune chevreau gambadera insupportablement jus- « qu'à ce que la vache, impatientée et troublée dans sa tâche, le re- « jette d'un coup de pied au loin et continue son travail toute

« seule ou avec un autre compagnon. Tels Mme Sand et Musset. »

Comme à cette Madeleine qu'elle invoquait dans son désespoir, il sera beaucoup pardonné à Lélia parce qu'elle a beaucoup souhaité d'être aimée et d'aimer.

Quant à ceux de ses compagnons qu'elle a fait souffrir par son amour, nous lui devons le meilleur, le plus profond de leur génie. Pourquoi s'apitoyer sur eux? N'ont-ils pas eu l'orgueil d'éterniser leur peine...

Null'altro che pianto al mondo dura... a dit Pétrarque. Elle-même, la grande Amie, bonne et cruelle comme la vie même, alors qu'il ne resterait plus rien de son œuvre, survivrait, légendairement, dans la Mère et l'Inspiratrice. Tout le génie de la femme est là, tout le vrai du génie des femmes.

PAUL MARIÉTON.

LES CENTAURES

PREMIÈRE PARTIE

C'est la joie puissante du printemps qui mûrit. Au ciel, radieux, l'astre décline. Le dôme vert des chênes géants et des grands hêtres se transperce de rayons obliques. A leur flamme la vie s'exalte. Les troncs gris et bruns s'illuminent. Les mousses et les fougères reluisent, semées de rose, de jaune et de bleu, au hasard des fleurettes éparses. Par bouffées, les violettes embaument. Dans les feuillages qui s'embrasent, les oiseaux pépient. Les fourrés craquent : écartant les ronciers et les ajoncs, les quadrupèdes hument la fraîcheur qui descend. Un grouillement de vie se hâte dans les sous-bois...

Large comme un fleuve, une coulée de soleil troue la forêt. Jadis un incendie, né de la foudre, fut propagé par la fureur complice du vent. Sur le sol engraissé de cendres, fertilisé par la lumière et l'infiltration des eaux, la splendeur des plantes nourricières s'est épanouie.

Axor et Pilta paissent côte à côte. De temps en temps, le cerf s'interrompt, lève son front ou il refait ses andouillers et contemple sa femelle de ses yeux noyés. Câlin, il frotte son mufle humide sur la nuque de Pilta, qui se prête à sa caresse. Puis il allonge le cou et se remet à paître à pleines gueulées.

Pilta tressaille. En même temps qu'elle, Axor se redresse.

A dix pas, dans le fourré épineux, deux yeux jaunes sont dardés sur eux. Se voyant découvert, Raram, le jaguar, émerge tout entier, bâille nonchalamment, cligne des paupières, balance plusieurs fois de droite et de gauche sa queue mouchetée, la redresse, bâille de nouveau et fait un pas. Axor et Pilta, l'œil défiant, se ramassent sur leurs jarrets. Il y a longtemps qu'on n'a vu Raram. Et

plusieurs le disaient émigré sous des cieux plus ardents. Jadis il a juré la trêve imposée. Il a promis de ne point tuer sans la permission de Klévorak. Mais sa mémoire est courte et son humeur sournoise comme la griffe qu'il cache dans sa patte soyeuse. Il aime le sang. Le charnier est loin. Peut-être, oublieux des lois, il préfère la venaison fraîche?

Mais soudain, du même geste, Axor et Pilta abaissent de nouveau leurs mufles dans l'herbe, les relèvent goguenards, la gueule débordant des tiges savoureuses. Raram a couché les oreilles des deux côtés de sa face plate; il écoute, gronde sourdement, crache de colère, et se love dans un taillis. Au tronc d'un jeune frêne, Axor gratte gaiement le velours neuf de ses andouillers.

Comme Axor et Pilta, comme Raram, le peuple de la forêt a entendu. A petits bonds comiques et précipités, toute la tribu des lapins regagne la lisière des arbres. Lull, le lièvre, toujours peureux, les a précédés, appelant sa hase. Chevreuils et daims se bousculent pour essayer leurs jeunes cornes. Le grand troupeau des bœufs blancs se lève lourdement. A pas lents, s'arrêtant pour chasser une mouche ou cueillir d'un coup de dents une touffe parfumée, eux aussi se mettent en marche. Et ils suivent d'un œil distrait les galops furibonds de Konnionk, la laie, enragée après ses marcassins indisciplinés qu'elle invective furieusement. Ainsi tout ce qui vit s'écarte pour faire place à ceux qui vont venir.

Parce que le soleil est plus bas, les ombres commencent de s'allonger sur la percée lumineuse, et des lueurs rouges font plus éclatant le tapis vert que çà et là elles incendient. Grises et prestes, deux belettes filent et disparaissent. Les bœufs cessent de ruminer : d'un trop allongé, Herta et ses louvarts ont traversé la clairière. Konnionk secoue par les oreilles ses petits, qui braillent à plein gosier.

D'abord c'était seulement la rumeur confuse de la forêt. Puis quelque chose comme un grondement lointain a dit l'approche d'une horde. Tout à l'heure, on a commencé de distinguer un claquement de sabots, un murmure de voix, le bris des branches. Maintenant c'est le rythme cadencé des galops, et voici que se répercutent dans l'air les cris, les appels et les rires des animaux-rois.

Les hôtes de la forêt se sont arrêtés le long de l'allée triomphale. Aucune crainte n'est dans leurs regards. Même les chevreaux ne se serrent point contre leur mère. Tout à fait braves, les petits de

Tutul grignotent le thym et narguent de leur nez bougillon Volp, le renard, qui feint de ne pas les voir. Et sans l'odeur affreuse qui se dégage d'elle, Pilta demeurerait au flanc de la louve, insoucieuse de ses crocs baveux. Qui donc, à l'approche des dominateurs, oserait violer la loi qu'ils ont imposée?

Le galop est plus sonore. Le sol tremble. Les cous se tendent. Une curiosité confiante est dans les regards... Ce sont eux! A l'extrémité de la percée lumineuse et surgit, dans une clameur souveraine, la horde triomphale des Centaures, le peuple aux six membres, le peuple chef, fils du Soleil. A leur passage les museaux se dressent, les mufles s'allongent, les grouins s'agitent : des deux côtés de l'avenue où ils se précipitent, un murmure de bienvenue les salue...

Une foulée en avant de son peuple, s'élance Klévorak, le roi. Il porte haut sa tête illustre, que les années ont blanchie sans la courber. Eparpillées au vent de la course, les mèches abondantes de ses cheveux volent autour de son front embroussaillé; semblable à des ailes de neige, sa grande barbe flotte des deux côtés de son cou rigide. La face aux plis creusés, aux yeux étincelants, est tannée par d'innombrables soleils. Sous le nez largement ouvert un sourire fier découvre les dents intactes. Le torse se dresse noueux et dur comme le tronc d'un châtaignier. La peau boucanée des bras se bosselle des rondeurs formidables des muscles, et les larges mains aux doigts énormes font tournoyer le tronc d'un jeune frêne déraciné. Malgré l'âge, le poil brun du bas-corps demeure lustré; quatre membres aux sabots robustes enlèvent le chef d'un galop rythmé, et c'est une queue toujours épaisse qui bat nerveusement ses flancs polis. Alternativement son regard perçant s'égare à droite ou à gauche, ses grosses lèvres s'entr'ouvrent, et d'un sifflement amical il salue les tribus des bêtes qui vénèrent la force paisible des Centaures.

Derrière le chef, en un joyeux tumulte, la horde se rue. Aux Grottes-Rouges, selon l'usage, Hékem est demeuré avec la moitié. Le reste est là. Au-dessus des autres, Hark le rude lève son visage balafré, sa barbe éclatante et sa poitrine large comme celle d'un taureau de trois ans. L'autre jour, Spirr, la panthère, violant la trêve, venait d'égorger un chevreau : Hark l'a surprise qui déchirait sa victime sous un fourré de lauriers-roses. Ivre de sang, Spirr, avec un crachement, a sauté à la gorge du centaure et lui a labouré le visage de ses griffes. D'une seule main, Hark l'a em-

poignée par la queue, l'a fait tournoyer à bout de bras et l'a écrasée contre le tronc d'un chêne. Le miaulement de Spirr n'effrayera plus les chevreaux dans la forêt. Jeté au charnier, son cadavre a remis en mémoire aux mangeurs de chair la loi inflexible de Klévorak.

Le rival de Hark est Kolpitru, le géant. Si la taille de Kolpitru atteint à peine celle du centaure rouge, il le surpasse par la puissance inouïe du bas-corps, la profondeur du thorax, le volume de ses bras gros comme des cuisses. Sans s'arc-bouter sur ses jarrets, Kolpitru, le saisissant par les deux cornes, arrête dans sa course affolée Mumm, l'aurochs bossu, à la crinière noire. Entre Hark et Kolpitru, il y a une vieille jalousie. Plus d'une fois, dans la saison des amours, ils en sont venus aux prises. Hark l'emporte par l'agilité, mais peut-être Kolpitru est le plus fort.

Et tout autour d'eux, échangeant des propos folâtres, ruant, piaffant, cabrés pour cueillir au passage une branche feuillue, ou demi tournés, frappant leur garrot du plat de la main pour se défier à la course, il y a Tregg le gris, Horok le borgne, Halkar, Yahor et tous les autres. D'un œil courroucé, Sakarbatul le glabre fouille les buissons. L'autre jour, Tregg l'assure, quelques faunes, ivres de cerises, ont raillé son menton poli et vanté leurs barbes pointues. Sakarbatul a juré d'épiler les joues du premier capripède qu'il rencontrera. Toute la horde sait son projet et d'avance se réjouit du combat comique.

Entre les mâles, Haïdar est le plus beau. Son torse se dresse droit et lisse comme le fût d'un jeune palmier ; ses flancs s'évident pareils à ceux du lévrier ; quatre balzanes blanches cerclent ses jambes luisantes, et le panache de sa queue couleur de nuit balaye sur le sol les feuilles tombées.

Volontiers, dans leur course capricieuse, les centauresses s'approchent de lui, frottent leurs flancs moites contre les siens et de leurs yeux câlins cherchent le regard de ses prunelles brunes. Impudente, Mimitt chatouille ses épaules d'un rameau de genévrier et, quand il se retourne, le provoque par de grands éclats de rire derrière le rideau brusquement tiré de ses cheveux. Mais, dédaigneux, Haïdar secoue ses boucles noires et les anneaux lustrés de sa barbe soyeuse.

Que lui importe Mimitt, Bagalda et toutes les autres ! L'an dernier, peut-être, elles lui plaisaient, peut-être de nouveau un été prochain.

En cette saison, il n'en a cure non plus que des vieilles aux seins flasques, Hurico l'édentée ou Sihadda la boiteuse, obstinée à disputer au charnier ses os fatigués. L'ardeur des soleils d'été n'enflamme pas encore les mâles de la folie despotique de l'amour. Mais déjà un seul désir échauffe les reins de Haïdar. D'une ruade, il écarte Mimitt l'effrontée et Bagalda, bouscule de l'épaule Poltico le poussif, pour galoper côte à côte avec celle qui retient ses regards chaque jour depuis les Grottes-Rouges jusqu'au champ de rhéki, et du champ de rhéki aux Grottes-Rouges : Kadilda la blanche, la centauresse aux yeux de gazelle.

Elle est si belle, Kadilda la blonde, Kadilda la blanche, Kadilda la vierge ! A sa grâce triomphante qui serait insensible? Klévorak lui-même sent l'orgueil gonfler son cœur quand ses yeux se fixent sur la dernière-née de son sang. Si loin que remonte la mémoire des vieux, nul ne se rappelle ce prodige : une centauresse blanche depuis le haut du front jusqu'à l'extrémité des mains, des quatre pieds et de la queue. Si fine est la peau du visage, du torse mince et des bras, que le sang y affleure, met une teinte rose aux joues, à la pointe rigide des jeunes seins dardés, au creux des mains trop tendres qui se déchirent aux ronciers et aux houx épineux. Quand Kadilda caracole dans la plaine, sa chevelure blonde ondoyant autour d'elle, on dirait un flocon d'écume envolé des flots. De toute la tribu il n'en est point qui, d'une détente plus légère, franchisse les troncs d'arbres abattus ou les buissons importuns, bondissant en l'air comme pointe au ciel Titt l'alouette aux aurores d'été.

Aussi voici deux saisons déjà qu'aux approches des ardeurs fécondes du solstice, les mâles s'empressent autour d'elle, la convoitent de leurs yeux avides, emplissent leurs narines dilatées de l'odeur voluptueuse de son jeune corps : de tous ceux qui ont l'âge de l'amour, il n'en est peut-être aucun qui de la parole et du geste n'ait dit à la centauresse la violence de son désir. L'année dernière encore, certains préféraient la robe fauve et l'humeur folâtre de Mimitt. Cette année, de l'avis de tous, Kadilda est la plus belle, et bien avant la saison brûlante, insoucieux du reste des femelles, les mâles cherchent à la frôler et la poursuivent de leurs regards profonds.

Comme elle fait depuis deux années, Kadilda, cette saison encore, se refusera-t-elle? Ni Hark le rude, ni Karak, ni Kolpitru n'ont reçu d'elle la promesse espérée, et lorsqu'elle voit le beau

Haïdar obliquer et se frayer le passage vers elle, elle force l'allure ; écartant des mains les croupes amaigries, elle se glisse entre les vieilles, et pour soutenir la marche chancelante de Sihadda, elle passe un de ses bras autour de sa taille, tandis que de l'autre, obstinée, elle se voile la face avec ses cheveux en signe de refus.

Avec de bruyants éclats de rire, tous ceux qu'elle a évincés raillent la déconvenue de Haïdar, dont la colère plisse le front, et tous félicitent la vierge. Elle se tait, mécontente de voir les regards la rechercher, mais comme Papacal, par jeu, veut écarter le rideau de ses cheveux et l'effleure de ses gros doigts, elle se cabre sur ses jarrets : sa face apparaît toute rose, et, levant la main, elle frappe l'insolent au visage d'un coup qui résonne sur son cuir. Alors la joie des centaures éclate de nouveau, et ils applaudissent derechef la déconvenue de Papacal...

*
* *

Au bosquet de la Soif, c'est la halte accoutumée, à mi-chemin des Grottes-Rouges et du champ où croît le sombre rhéki, la fougère d'où les centaures tirent la force qui est dans leurs os. Quand, tous les deux jours, Klévorak y conduit son peuple, il ne manque point de s'arrêter au bosquet. Non que ses muscles fatigués lui commandent le repos ; malgré son âge, il suivrait le soleil au galop la moitié de sa course sans qu'une goutte de sueur perlât sur son flanc bruni. Mais c'est un chef prudent. Il sait que les jeunes s'épuisent au delà de leur force à une chevauchée prolongée. Surtout il a pitié de la lassitude douloureuse des vieilles. A peine les grands chênes sont passés, les fûts sont plus clairsemés, et la verdure éternelle des yeuses se mélange du feuillage plus sombre des pins, que Sihadda boite plus bas et souffre de sa vieille blessure, tandis que la poitrine sèche de Hurico commence à haleter : pourtant toutes deux, le torse ruisselant, l'écume aux flancs, le sang aux narines, galoperaient jusqu'à rouler d'épuisement plutôt que de s'avouer lasses. Mais Klévorak se souvient de la grande centauresse pie qui, au temps lointain où la horde habitait dans l'Orient au delà des montagnes, a été sa mère : la boiteuse est née des mêmes flancs que lui. Pour ménager ses vieux os, Klévorak commande la halte.

Les centauresses se laissent aller dans le gazon. De toute sa longueur, Hurico s'étend sur le côté. Sa langue pend hors de sa bouche

édentée, ses flancs battent à coups précipités avec un ronflement. Accroupie devant elle, Sihadda se soutient des bras au tronc rabougri d'un petit chêne : elle a les yeux fermés et serre les lèvres pour retenir son âme. C'est comme si, d'arrêter leur effort, les vieilles sentaient davantage l'écrasement de la fatigue. Elles sont sans voix pour répondre aux sarcasmes de Hark, qui les raille et plaint les loups, dont bientôt les dents se casseront sur leurs os.

Les centaures s'éparpillent dans la clairière. A la source ils se sont tour à tour désaltérés, et maintenant ils glanent les baies qui pendent aux arbrisseaux : le goût des prunelles est encore âpre, mais les cerises noires et les fraises sont déjà savoureuses. Hark avise un arbuste dont les fruits pendent au-dessus des têtes. Il recule, bondit en l'air, mais retombe les mains vides. Aussitôt Haïdar prend du champ, mesure l'espace de l'œil et s'élance à son tour. Il y a un craquement. Aux acclamations de tous, il tient dans sa main la branche maîtresse chargée de baies sanglantes. Avec des rires, les femelles raillent le centaure roux, qui serre ses poings et grommelle : à un autre jeu le lévrier aux balzanes blanches lui céderait vite.

Les vieilles ont repris haleine : elles suivent des yeux les jouteurs, et, mélancoliques, se remémorent le temps lointain où, sous d'autres cieux, de pareils jeunes mâles les ont faites mères. Aussi, elles ont un regard d'envie vers les fruits brillants qui pendent aux arbres et vers la source qui murmure à quelques pas. Mais leurs membres sont rompus de fatigue. Elles se contentent de porter à leurs lèvres quelques glands doux à demi pourris, débris de l'automne dernier, dédaignés par le sanglier, et dont la saveur rance trompe leur soif.

Une voix leur fait détourner la tête. Kadilda la blanche est près d'elles. Elle se penche et leur tend cinq ou six rameaux au feuillage clairsemé de baies rouges.

— Mes mères, dit-elle, prenez.

Elles saisissent les branches et mangent avidement ; et tandis que la saveur aigrelette caresse leurs palais desséchés, elles s'étonnent de l'acte de Kadilda. Orgueilleuses de leur force, les jeunes centauresses ne pensent point qu'un jour elles seront vieilles, et volontiers elles humilient leurs aînées de leurs sarcasmes et du spectacle de leurs jeux. En revanche, les anciennes ne se privent pas de les censurer et de mettre en garde les mâles contre leur

coquetterie. Telle est la règle. Kadilda y a manqué. Mais parce que son acte est bienveillant, les centauresses ne s'en scandalisent point, et elles la suivent d'un œil complaisant, tandis qu'elle butine d'arbre en arbre.

Aux oreilles des vieilles craque un éclat de rire. Elles se redressent à demi sur leurs mains et cherchent dans les buissons. Avant leurs yeux, leur nez leur dénonce le rieur. La brise apporte une odeur de bouc. Du fourré où il était tapi, Pirip, le faune, vient de surgir. Sa large face rougeaude au gros nez camus est fendue, joyeuse, de l'une à l'autre de ses oreilles pointues. Sous ses sourcils poilus, ses petits yeux ronds clignotent comiquement. Très courtes, ses cornes émergent à peine de la tignasse broussailleuse qui couvre sa tête. Dans ses mains brunes il tient une poignée de cerises. De temps en temps, il y mord à belles dents et avale gloutonnement les noyaux. Puis le jus rouge se met à couler sur son menton, le long de sa barbe pointue, de son torse fauve et de ses jambes velues, recroquevillées sous lui : il s'est arrêté de mâcher ; bouche bée, il regarde quelque chose devant lui ; le voilà qui fait deux pas ; il rit à gorge déployée de son rire bruyant qui ressemble au bêlement saccadé des chèvres, fourre encore un fruit dans sa bouche et s'accroupit de nouveau, les yeux fixes à quelques pas en avant.

Les centauresses cherchent où va son regard. Toute blanche, Kadilda se détache sur le feuillage noir d'un genévrier. Pirip suit chacun de ses gestes ; dans son œil, une lueur s'allume, des frissons courent le long de son dos râblé, et de temps en temps sur ses grosses lèvres il passe une langue gourmande.

Les vieilles échangent des coups de coude et en même temps haussent les épaules. Comme le peuple entier de ses frères, Pirip est incorrigible. A jeun, au repos, il est paresseux, rêveur et doux ; des heures, il demeure accroupi à contempler l'eau qui ruisselle, les formes des nuages qui courent dans le ciel, les manèges compliqués des insectes dans les mousses. Des heures, il souffle immobile dans un roseau bizarrement troué d'où sort une voix aigre. Mais sa nonchalance ordinaire n'a d'égale que sa folie lorsque, sous l'influence de la saison ou du jus des baies qui le grisent, ses esprits s'exaltent. A l'automne, quand, des après-midi entières, les faunes se sont gorgés de raisins, un délire met du feu dans leurs veines. Avec des hoquets de luxure, ils se pourchassent et dans de furieuses étreintes mâles et femelles roulent sous les fourrés. Méprisants, les centaures détournent la tête pour n'être point

témoins de leurs ébats impudents. Quand la salacité de Pirip s'éveille, il ne connaît plus de frein. Et c'est une chose immonde à quelles unions monstrueuses, en toute saison, il peut s'égarer. Mais les centaures ne daignent point s'arrêter à de telles pensées, indignes des animaux-rois. Au réveil de ses plus furieux égarements, Pirip, le premier, déplore sa folie; il gémit de ses aberrations, il s'accuse de son ignominie; lui-même il se châtierait s'il le pouvait ; son visage contrit sollicite le pardon de sa faute; son humeur se refait débonnaire et douce; il redevient le petit frère humble dont les rires saccadés égayent les bois et que des extases inoffensives arrêtent au vol d'un papillon ou au passage d'un poisson doré.

Et parce qu'elles savent la bonté de son cœur, les centauresses ont pitié de lui quand elles le voient trembler, les yeux pleins de Kadilda. Dans la violence de son désir, il est capable d'oublier toute prudence, de se jeter sur celle qu'il convoite... La colère des centaures ne l'épargnerait point. Compatissante, Sihadda l'interpelle à haute voix :

— Pirip! Pirip! Pirip!

Au dernier appel, plus sonore, Pirip tressaille, comme sortant d'un rêve, et il aperçoit les vieilles qui, le bas-corps allongé, appuyées sur un coude, le dévisagent. Il se gratte le front, s'essuie les mains à ses cuisses poilues et interroge :

— Salut, dominatrices, que voulez-vous?

Du plat de la main, Sihadda écrase un taon sur son flanc et goguenarde :

— Petit frère, chasse les mauvaises pensées. Au lieu de la centauresse blanche, regarde Klévorak.

D'un air incertain, Pirip, quelques secondes, toise la conseillère, puis, suivant son avis, son œil cherche Klévorak. Immobile sur ses quatre pieds chaussés de durs sabots, le chef, la tête haute, semble défier dans les nuages la puissance mystérieuse du vent. D'un geste négligent, son bras fait tournoyer le gourdin dont en se jouant il fracasserait l'échine d'un bœuf. Il est l'image de la force.

Le front de Pirip s'assombrit, ses joues se plissent, les coins de ses lèvres lippues s'abaissent, un gros soupir soulève sa poitrine. Les deux vieilles partent d'un grand éclat de rire. Confus de se sentir deviné, le faune accroupi gratte machinalement la terre de ses deux mains et il murmure :

— Ta parole, Sihadda, est pareille à la douche bienfaisante de la cascade. Merci.

Et secouant les noyaux, les feuilles et les tiges dont il est couvert, il se lève sur ses pieds fourchus. D'abord il vacille et trébuche, mais deux ou trois bonds le remettent d'aplomb et il s'éloigne de son pas sautillant. Hurico lui crie :

— Va trouver Fitta. Auprès d'elle tu oublieras la centauresse blanche.

Fitta est la faunesse bise dont déjà Pirip a eu huit faunillons bavards, plus bruyants qu'un troupeau de chevreaux bêlants.

Mais Pirip n'écoute plus les vieilles. A quelques pas, une touffe d'iris se dresse dans l'herbe. Et voici qu'un rayon de soleil qui troue les feuillages, illumine la splendeur veloutée des pétales. Des corolles magiques jaillissent des feux violets, mauves et roses. Fasciné, Pirip s'approche des fleurs, y caresse ses prunelles ravies, s'agenouille auprès d'elles, et de ses lèvres entr'ouvertes un sifflement mélodieux s'échappe, qui célèbre la beauté divine. Les centauresses l'ont suivi des yeux; du même geste, elles se touchent le front. Pour une herbe qu'écraserait un sabot, Kadilda est oubliée.

*
* *

... Toute la horde est debout. La voix tonnante de Klévorak a chanté le départ. Sur la pente sèche, les centaures s'égaillent d'un trot inégal. Aux fûts majestueux des chênes, des hêtres et des châtaigniers, a succédé une végétation plus riante. Le dôme impénétrable des hautes frondaisons ne maintient plus l'humidité du sol, n'arrête plus les rayons vivifiants du soleil. Sous sa caresse féconde s'épanouissent les amandiers aux troncs raboteux, au feuillage clair, semé de la neige blanche ou rose des fleurs, les orangers aux palmes luisantes, les lentisques, les pistachiers, les arbousiers qui mûrissent leurs baies encore vertes, et bientôt la pâleur argentée des oliviers. Quelques hauts pins parasols, quelques genévriers aux reflets bleus s'élèvent çà et là au-dessus des arbrisseaux. Le sol pierreux se pare de genêts éclatants, d'euphorbes, de bruyères. Sur les espaces plus ensoleillés, les cactus épanouissent leurs raquettes charnues où verdissent les figues, richesse de l'automne. Là où la terre est plus molle, alternent d'adorables prairies de violettes et d'ache. Aux troncs blanchâtres des ormes grimpent les vignes enchevêtrées.

Les bouffées de la brise se chargent tour à tour de toutes les senteurs du printemps. Et les centaures, grisés de parfums, cheminent d'un pas ralenti, cueillent çà et là un fruit qui mûrit.

Mais le soleil fatigué descend peu à peu dans le ciel, qui devient rose. Klévorak jette un cri pour presser l'allure. Sous les pas, le sol est maintenant sablonneux. Les bouquets d'oliviers, de vignes, d'amandiers et de cactus se font rares; au-dessus du tapis jaune et vert des genêts, ce sont les pins au feuillage sombre qui dressent leurs troncs tortus. Les bouffées de la brise ont fraîchi; si le passage de la horde était moins bruyant, à coup sûr s'entendrait déjà le soupir puissant de la mer.

De nouveau Sihadda souffle. Aujourd'hui son pied lui fait plus mal. L'âge pèse. Le temps est loin où d'un bond elle franchissait les dos alignés de quatre mâles. Kadilda l'encourage. Tout à l'heure on atteindra le coude de la rivière. La vieille rafraîchira sa mauvaise jambe. Puis le rivage sera vite rejoint.

Avec une clameur, les centaures abordent la dune sablonneuse, s'encouragent et l'escaladent au galop. Les sabots s'enfoncent, glissent sur les aiguilles de pin. Même Kolpitru sent la sueur perler sous son ventre. Les muscles des vieilles se raidissent; une sorte de buée voile leurs yeux. Les pieds de Hurico s'embarrassent dans une racine. Elle butte lourdement et s'agenouille. Le ricanement des jeunes la relève d'un seul coup de reins. La sueur inonde ses flancs amaigris, lui colle aux tempes les mèches rares de ses cheveux. Elle ne restera pas en arrière et s'arc-boute de plus belle sur ses jarrets. Mais Klévorak lui-même ralentit, les langues se taisent dans l'effort général... Au haut de la colline, sur la lande devenue déserte, le chef s'arrête et l'un après l'autre les centaures essuient leurs fronts de leurs mains rugueuses, tandis que leurs poitrines velues se dilatent au souffle bienfaisant de la brise du soir et qu'une fois de plus leurs yeux larges s'emplissent de la splendeur de l'horizon familier.

A leurs pieds, la dune dévale en pente raide. Parmi les troncs noirs des pins, luit çà et là l'eau de la rivière toute proche qui ensuite à droite fait un détour; son embouchure est invisible à cause des feuillages. Mais en face d'eux, par delà le dernier rideau des arbres, les centaures aperçoivent la splendeur infinie des flots scintillants. Les Roches Rouges, où les attendent leurs frères, se dressent sur la gauche. Un vieux récit, recueilli dans les temps immémoriaux, raconte qu'elles sortirent de la mer et vinrent s'en-

tasser sur le sable, pareilles à un troupeau monstrueux. Ou peut-être est-ce la Montagne Fumante dont la force mystérieuse les a projetées. Là-bas, au delà de la mer, dans l'atmosphère d'or, de pourpre et d'azur où s'engloutit le soleil mourant, son panache sombre, d'où, la nuit, jaillissent des éclairs, domine la côte qui borne la vue. Derrière eux, quand ils se retournent, les animaux-rois reconnaissent au-dessus des pentes sylvestres qu'ils viennent de parcourir, au-dessus de la nuit déjà étendue sur leurs flancs, les cimes rosées des montagnes abruptes que jadis ils traversèrent, quand, chassés par la menace du froid, ils suivirent le soleil dans sa course à la recherche de cieux plus cléments.

— Hahahh!

Klévorak jette le cri, frappe dans ses fortes mains et se lance sur la pente raide; à sa suite, toute la horde se précipite en hourvari. La descente les entraîne, prompts comme les pierres qui dévalent des montagnes. Piquée d'amour-propre, Hurico elle-même oublie ses douleurs. On glisse sur les pieds de derrière, on se relève, on galope de plus belle. Les branches des pins craquent sous le choc des poitrines; genêts et bruyères s'écrasent sous les sabots; le sable s'éparpille. Entre les troncs plus espacés, les eaux scintillent toutes proches; une odeur humide caresse les narines. Encore un élan. Le rideau de feuillages s'évanouit. Une petite plage limoneuse et plate borde le coude de la rivière, qui se replie sur elle-même pour gagner la mer. En quelques foulées, les centaures la franchiront pour s'enfoncer dans le dernier bois qui les sépare du refuge désiré des Grottes.

Mais à peine ils apparaissent sur la grève, qu'une plainte criarde s'échappe de la rivière. Il y a un bouillonnement d'eaux, et voici qu'au-dessus des flots troublés s'élève le buste ruisselant de Gurgundo, le triton. Et derrière lui, surgissent ceux de ses frères. En un instant la rivière se peuple de faces plates trouées d'yeux glauques et couronnées de cheveux verdâtres, de torses visqueux et de ventres flasques qui se terminent en queues étincelantes. Et les mains larges dont les doigts sont reliés par des peaux minces appellent Klévorak et lui font signe de s'arrêter.

Le centaure hésite. Chaque matin, Gurgundo s'éprend d'un nouveau mensonge et le croit vrai jusqu'au soir. Sa langue infatigable est aussi bavarde que les flots mêmes où il est né. Mais aujourd'hui une grimace de détresse abaisse les coins de sa bouche, d'habitude hilare : à côté de lui Gloglé, sa sirène, se trémousse avec

des gémissements, et comme elle voit le chef hésiter, elle tend hors de l'eau son dernier-né, le petit Plax, qui, effrayé, crie de toutes ses forces, se débat et tortille désespérément sa queue squameuse, sans lâcher le hareng crevé qu'il serre dans sa main palmée et que tout à l'heure il suçait de sa bouche sans dents.

Klévorak s'approche du fleuve. Gloglé, qui pue le poisson et dont la croupe tortueuse enflamme de désir Pirip quand il l'aperçoit à travers les roseaux, est pour lui sans charme. Mais aucune des bêtes vivantes dont les petits se nourrissent de lait ne réclame en vain l'appui des animaux-rois. Et au-dessus d'elles, faunes et tritons ont droit à l'amitié particulière de leurs frères. Entre les trois tribus le lien du sang est indestructible.

Klévorak entre dans l'eau jusqu'aux genoux. Car Gurgundo, si souple dans les flots, est sur terre leste comme le limaçon. Et tandis que les centaures s'accroupissent sur le sable ou baignent leurs pieds fatigués, tritons et sirènes s'empressent autour du chef; avec de grands gestes et des éclats de voix, tous à la fois, ils l'interpellent; les glapissements des sirènes dominent la voix des mâles, sonore comme la vague qui déferle; les tritonneaux s'accrochent aux jambes du centaure, poussent des cris aigres pareils à ceux des mouettes. Impatient, Klévorak s'ébroue et frappe du pied. Autour de lui l'eau rejaillit; les petits culbutent sur eux-mêmes et se bousculent en s'enfuyant. Dans le silence rétabli, le centaure interpelle Gurgundo : que le chef parle pour tous.

D'une voix plaintive, le triton dit le malheur qui vient de fondre sur la tribu ; Néboum, le beau Néboum, le propre frère de Gloglé, capable de forcer à la nage la truite ou le saumon, Néboum au torse plus visqueux que l'anguille, à la queue plus éclatante que la dorade, aux doigts mieux palmés que le cormoran, Néboum, le pêcheur de rougets, est mort, victime d'un affreux destin.

Tandis qu'il se reposait sur les galets, de sanguinaires agresseurs se sont jetés sur lui. Capable dans les flots de combattre le crocodile et de mettre en fuite le requin, Néboum, surpris à terre, n'a pu se défendre. En un instant, il était égorgé, sous les yeux de Pouzouli sa compagne; elle-même a vu les meurtriers se gorger de son sang et déchirer ses membres sans force.

Un mugissement gronde dans les poitrines des centaures. Les narines se gonflent, les poings se ferment. Les sabots font voler le sable. Les queues fouettent les flancs qui fument. Mais Klévorak impose le silence.

Il réprime la colère qui l'étrangle, et interroge : quel est le nom du meurtrier ? que ce soit Raram, le jaguar, ou la gent carnassière des loups, où la hyène vorace, ou tout autre, il paiera de sa vie le forfait d'avoir violé la loi imposée.

Mais Gurgundo secoue sa tête aux yeux glauques. Non, le coupable n'est point parmi les bêtes qui jurèrent la trêve : le plus insensé n'aurait osé effleurer de sa griffe le propre frère des animaux-rois.

Les yeux de Klérovak lancent une flamme : ce n'est pourtant pas...? Ses lèvres se refusent à prononcer le nom des impurs. Mais Gurgundo l'a compris et le rassure.

Non, les meurtriers n'en sont point. Mais sans doute les centaures se souviennent de ces bêtes farouches qui, à l'encontre du reste des porte-mamelles, refusèrent de se plier au joug pacifique des dominateurs. Colossales étaient leurs tailles, multiples leurs espèces. Jadis, en troupes nombreuses, elle erraient parmi les montagnes et les forêts. Il y a quelques années encore, on y apercevait parfois le mammouth aux défenses arrondies, ou le rhinocéros aux narines cloisonnées. Maintenant, c'est à peine si leurs traces se rencontrent encore sur la terre humide. Que sont devenus les monstres d'autrefois ? A cause de leur humeur indomptable, les centaures en massacrèrent beaucoup : tel fut le sort des lions qu'ils exterminèrent dans les Grottes Rouges. Eux-mêmes se sont entre-tués dans de furieux combats ou ont reculé devant le peuple aux six membres. Et quand de temps en temps un faune errant à l'aventure les a entrevus dans les sous-bois, avant de fuir il a remarqué avec quelle peine les géants meuvent leurs membres las. Leurs poitrines halètent comme si l'air les desséchait ; ils flairent languissamment les fruits et les fourrages ; et comme si la nature elle-même les rejetait, souvent, parmi les feuilles sèches ou les halliers les plus épais, on trouve leurs grands squelettes blanchis, ossements gigantesques, pareils à des bouleaux adultes.

Retrouvant leur férocité antique, deux des bêtes farouches ont assailli Néboum. Gurgundo décrit le pelage brun des agresseurs, leur gueule baveuse, la force massive de leurs membres, leur taille supérieure à celle des centaures... Le meurtre fut commis sur la plage des Galets, au dernier coude de la rivière, là même où ses eaux se mélangent à la mer salée. Peut-être ils sont encore auprès de la victime...

Cela suffit. Trêve aux discours. Agir est mieux que de parler.

En deux pas, le vieux centaure est sur le rivage. Il se secoue et crie à Gurgundo :

— A la nage, frère, à toutes nageoires! Que ceux-là descendent la rivière à perdre haleine qui veulent voir le sang de Néboum lavé dans le sang de ses meurtriers !

Et parmi le hurlement de joie de son peuple, le vieux chef, ses cheveux blancs hérissés sur sa tête centenaire, lance le cri de guerre qui jadis annonça la mort aux lions rugissants des cavernes. En un instant, la plage est vide. Le galop des centaures s'est englouti sous les pins. Au fil de l'eau, les tritons se hâtent pour être témoins du châtiment. Seuls les tritonneaux demeurent sous la garde de deux vieilles sirènes. Dans l'eau peu profonde, tiédie des derniers rayons du soleil, ils se pourchassent et se roulent, avec des rires bruyants et de grandes claques de leurs mains palmées, et se disputent les petits crabes sur le fond de vase.

*
* *

Porteurs de la mort, les centaures se précipitent. A peine quelques secondes l'un ou l'autre s'arrête pour déraciner un jeune arbre; en hâte il rejoint ses frères et tout en courant dépouille le tronc de ses rameaux et le façonne en massue. Sous un fourré d'ajoncs Haïdar s'est rappelé la carcasse d'un mastodonte. Il s'écarte, fouille parmi les os et revient en brandissant un fémur : arme terrible que plusieurs lui envient. Le galop de Kolpitru s'est alourdi : dans ses mains. il porte un quartier de roc capable d'un seul coup de fracasser la cuirasse d'un rhinocéros. Mais Hark le rude dédaigne tout secours. Avec un grand rire, il étend ses bras durcis, développe sa poitrine bombée : la puissance de ses muscles est la seule arme où il se confie.

Le sol s'enfuit sous les sabots. Encore une dune à franchir, et c'est la plage qu'a dite Gurgundo.

A la voix de Klévorak, les centaures se rangent en bataille. Malgré son âge, le chef est au premier rang avec Hark, Kolpitru, Papacal, Kaplam, Haïdar, les plus vigoureux du peuple aux six membres. Derrière eux, viennent les autres mâles adultes, puis ceux dont la vieillesse alourdit les membres, ou qui n'ont point encore atteint toute leur force. Les femelles les suivent sous la garde de Tregg le gris, de Pocolo et de Palkaval. Les naseaux des plus jeunes frémissent, et un frisson ride leurs flancs. Depuis la défaite

des lions, les centaures n'ont plus livré de batailles, tant leur domination est incontestée ; et Kadilda, quand sa nation prit possession des Grottes Rouges, n'était qu'une centauresse de quatre ans. Aussi, tandis que les vieilles grincent des dents et que dans leur poitrine maigre tressaille le cœur belliqueux de leur race, elle s'effare du combat, appréhende l'odeur affreuse du sang, souhaite obscurément que la nuit prochaine dérobe les meurtriers à la vengeance qui les poursuit.

Haïdar jette un cri et du doigt montre quelque chose à terre. Les centaures s'arrêtent, s'inclinent, flairent et discutent. Dans le sable apparaissent distinctes deux vastes empreintes griffues. Le sabot entier de Kolpitru disparaît dans la moindre. Un coup d'œil suffit à Klévorak pour reconnaître la tribu de l'ennemi. Gurgundo n'a pas menti. A la piste, les centaures suivent le couple des ours géants, franchissent sur leurs traces la dernière dune, descendent avec elles vers la plage des Galets. Les feuillages des pins ne barrent plus la vue. Les vengeurs s'avancent à découvert. Peut-être en faisant un détour à gauche, en restant masqués par le bois, ils surprendraient l'ennemi. Mais le peuple aux six membres méprise la ruse ; il ne daigne attaquer qu'en face. Les yeux fouillent l'ombre qui descend...

Un long sifflement arrête le claquement des sabots. Le murmure de toute la horde répond à l'avertissement de Klévorak. Ils ont vu. Leurs cœurs sont prêts.

A quelques foulées en avant, deux formes colossales se dressent sur la plage. A leurs pieds, on devine d'affreux débris informes. Les ours géants se sont endormis auprès de leur victime. L'approche des vengeurs les a réveillés. Ils ne songent pas à fuir. Ils s'accroupissent, balancent leurs têtes énormes, la gueule ouverte, les pattes monstrueuses dressées, et un grondement de menace s'échappe de leurs flancs. Peut-être ils ignorent leur adversaire et s'imaginent l'intimider.

La voix de Klévorak perce le silence. Aux meurtriers il annonce la mort. Telle est la loi des centaures. Et la clameur de son peuple répète en tonnerre la formule inflexible qui imposa la paix sur la terre :

— Périssent ceux qui ont tué !

A ce moment peut-être, les bêtes farouches, dans leur âme obscure, mesurent le danger et souhaiteraient fuir. Il est trop tard.

— Harrah !

Klévorak a jeté le signal de guerre. Comme une avalanche descend de la montagne, la horde se rue à la bataille. Une seule âme vibre dans les poitrines profondes, dans les bras noueux, dans les jarrets indomptés. La trombe qui déracine les chênes est moins irrésistible que l'élan du peuple-roi. Contre lui, ni la masse du mammouth, ni la cuirasse du rhinocéros ne les protégeraient.

Hurlante, hérissée de poings, de gourdins et de massues, la vague des centaures déferle sur les monstres. Il y a un craquement pareil à celui d'un arbre foudroyé, des cris confus, des soubresauts épouvantables. Les mâchoires des ours s'agitent convulsivement. Leurs pattes lourdes se dressent, s'abaissent, frappent au hasard. En vain. Du premier choc, le plus faible a roulé à terre et pitoyablement se débat sous les sabots qui le broient ; ses râles s'affaiblissent et s'éteignent.

L'autre se défend mieux. Arc-bouté sur le sol de toute l'énergie de ses griffes, il a soutenu le heurt des poitrines ; puis, brusquement redressé, il s'est laissé retomber de tout son poids sur Papacal, trop lent à se dégager. Mais, prompt comme l'éclair, Hark le rude lui saute à la gorge et l'étrangle de ses bras durs, tandis que Haïdar, Klévorak, Sakarbatul, Kaplam, se suspendent à ses membres, en paralysent la vigueur. Et, de toute sa force, dans des détentes furieuses, Kolpitru à plusieurs reprises frappe le crâne brun de sa massue de pierre qui devient rouge. Sous les coups, le monstre fléchit, chancelle... Dans un effort, il se redresse encore une fois, se débarrasse de l'étreinte de Hark... Mais il retombe avec un horrible hurlement. La vieille Babidam s'est glissée par derrière ; d'un geste précis, elle a enfoncé dans son œil une pierre pointue... Le sang noir ruisselle. Aveuglé, l'ours hésite une seconde. C'est sa défaite. Une dernière fois, Kolpitru abat sur son front le quartier de roc. L'os éclate. Avec une plainte, le monstre s'affaisse. Une ruade de Haïdar lui fracasse la mâchoire. La horde pousse des cris de triomphe, escalade la masse pantelante, piétine les membres qui se tordent, s'écrasent et puis demeurent inertes sur le sable.

Dans le ciel quaternaire, le soleil s'est effondré. La nuit descend sur la terre. Seulement, au-dessus de la contrée lointaine, par delà la mer violette, d'extraordinaires bandes rouges enflamment encore l'horizon, projettent des reflets sanglants. De la rivière hérissée de têtes, des glapissements d'allégresse célèbrent la victoire. Avec des clameurs pareilles au clapotis des vagues, les tritons

se bousculent à l'envi. Rampant, se redressant, s'aidant des mains et des nageoires, essoufflés et grotesques, ils se traînent sur la grève pour saluer les vengeurs de Néboum et narguer la force abattue de ses meurtriers.

Les corps des ours gisent dans des mares sombres que le sable boit lentement. Malgré l'odeur du sang, les sirènes soulèvent curieusement les pattes pesantes, retroussent les lèvres flasques et se montrent avec des claquements de langue effarés la longueur des crocs jaunâtres.

Épars au bord de la rivière, les centaures, l'ivresse du combat dissipée, étanchent leur sueur et s'interrogent. La victoire a été chère. D'un coup de griffe Hark le rude a eu l'épaule ouverte depuis le milieu du dos ; la cuisse arrière gauche de Palkaval est cruellement déchirée ; il boitera bas plusieurs jours. Immobile dans la rivière, Kolpitru regarde le sang couler goutte à goutte de ses flancs labourés et se dissiper dans l'eau en nuages troubles ; mais il rit, fier de son exploit. Beaucoup d'autres ont gardé l'empreinte des dents et des griffes ; plusieurs ont été grièvement touchés par les sabots mêmes de leurs frères. Écœurés de l'odeur âcre du meurtre, ils lavent soigneusement leurs membres. La marée montante a salé l'eau de la rivière : sa brûlure salutaire cautérise les plaies.

Mais, non loin des restes de Néboum et des cadavres gigantesques, un autre corps est resté étendu. C'est celui de Papacal le joyeux. Dans l'attaque il perdit l'équilibre : d'un seul coup, la patte de l'ours géant lui a brisé les reins. Couché sur le flanc, il halète affreusement. Ses mains fouillent le sable ; il serre les dents pour ne pas crier. Autour de lui les vieilles s'empressent en gémissant. Elles remplissent des coquilles à la rivière et lavent doucement les blessures. Sur la plus profonde, Sihadda, experte, pose ses lèvres, et tour à tour elle suce le sang et le crache pour conjurer le mauvais esprit.

Les paupières de Papacal se soulèvent. Un murmure reconnaissant sort de sa bouche desséchée. Kadilda s'est agenouillée à côté de lui ; elle soulève sa tête hirsute, l'appuie sur un de ses bras blancs et approche de sa bouche une écaille pleine d'eau douce qu'elle est allée remplir à une source. Papacal boit à longues gorgées. Puis, avec un soupir de soulagement, il se laisse aller de nouveau sur le sable, mais sa main fiévreuse retient celle de la centauresse, qui n'ose repousser son étreinte et demeure accroupie près de lui.

La voix de Klévorak tire le blessé de sa torpeur.

— Hé quoi, Papacal, as-tu pris la bête farouche pour une centauresse qu'ainsi tu te sois jeté dans ses bras ?

Papacal soulève ses paupières lourdes et tâche de rire. Mais une grimace de souffrance plisse ses joues. Le visage du chef se fait grave. Il porte ses mains sur les flancs du blessé et les palpe à plusieurs reprises. Sous les gros doigts, les membres de Papacal grelottent, et malgré son courage, des gémissements déchirent sa gorge. Du regard, Klévorak interroge les anciennes ; elles comprennent sa question muette, et, avec des soupirs, leurs têtes s'inclinent sur leurs poitrines maigres.

Alors le chef se lève et jette un cri d'appel. Autour de leur frère terrassé, les centaures se pressent silencieux. Et la voix solennelle du vieux prononce l'arrêt :

— Papacal, le peuple aux six membres ne craint rien de ce qui vit ; mais la mort est plus puissante que les centaures. Prépare-toi, Papacal, à rendre au soleil la force que tu as reçue de tes ancêtres.

Papacal cligne des paupières. Il a compris. Sur le rivage, les tritons soufflent dans leurs conques, d'où ils tirent des sons mélancoliques. L'air est immobile. La nuit s'est faite. Les vols muets des chauves-souris s'entre-croisent.

Klévorak interroge :

— Quel est ton vœu ?

Avec un grand effort, Papacal prononce :

— Donne-moi les trois jours.

Un murmure d'étonnement passe. Quoi ! plutôt trois jours de souffrance que tout de suite le grand repos ? Mais la loi est formelle. Papacal a usé de son droit.

— Les trois jours te seront comptés à partir du soleil de demain.

Et sur un signe du chef, Hark, Kolpitru et deux autres soulèvent le corps de leur frère, le placent sur leurs dos et se mettent en marche. A cause de leur charge, la route sera longue. Mais Gurgundo, doublant le cap à toute vitesse, annoncera le premier la victoire aux frères des Roches Rouges.

Avant que les derniers centaures aient quitté la plage, des yeux luisants s'allument de toutes parts, et avec des grognements de joie, des ombres voraces s'abattent sur les cadavres. Aujourd'hui les mangeurs de chair doivent un festin à la justice du peuple-roi. Au matin, les os des morts seront nettoyés.



Sous le dôme noir des pins, les centaures cheminent lentement à cause de la nuit tombée et du corps pesant de Papacal. Malgré leurs précautions, ils ne peuvent éviter toute secousse, et ils le heurtent parfois contre une branche. Alors un gémissement s'échappe de ses lèvres et il serre plus fort la main de Kadilda qu'il retient dans la sienne.

Compatissante, la centauresse lui rend une pression amicale. Sa pitié est grande de voir ainsi d'un seul coup la force de Papacal anéantie. Elle a oublié les importunités et les railleries du mâle. La terreur de la mort prochaine obsède son esprit : et elle s'étonne que, dans la nuit, s'élèvent de nouveau les rires de ses frères et que les vieilles aient repris leurs rabâchages.

Un instant les porteurs s'arrêtent pour souffler. Alors la vierge blanche sent la main moite de Papacal qui l'attire vers lui. Elle obéit à son geste, approche l'oreille de sa bouche et elle recueille ces mots entrecoupés : « Kadilda, c'est pour revoir encore ton visage que pendant trois jours Papacal va souffrir! » Mais l'effort a été trop grand ; les doigts du centaure glissent, laissent échapper ceux de la vierge et retombent. Il a perdu connaissance. Ses râles ne monteront plus dans la paix du soir...

A l'Orient, la lune s'est levée toute ronde. Le bois s'illumine. Les troncs allongent sur le sol une ombre dure. Les feuillages des pins s'éclairent. La verdure pâle des oliviers étincelle. Les centaures hâtent le pas. La dernière dune est franchie. La brise de mer fouette les torses échauffés. Sous les rayons lunaires, les vagues paresseuses se frangent d'écume. A deux portées de voix reluit la masse protectrice des Roches Rouges. Là-bas, de l'autre côté de la mer, la Montagne Fumante est couronnée de lueurs pourpres.

A peine les centaures ont franchi la lisière du bois, des cris d'appel les saluent et sur le sable caracolent à leur rencontre les silhouettes de leurs frères. Gurgundo a porté la nouvelle. A l'envi Kreps, Perik, Klop, Hadda, interrogent les vainqueurs, examinent leurs plaies, se font raconter les épisodes du combat. Un grand brouhaha de voix s'élève. Chacun célèbre bruyamment ses exploits. Un amer regret mord le cœur de ceux qui manquèrent la bataille.

A l'intérieur des grottes, le corps de Papacal est déchargé ; et tandis que les vieilles disposent sous ses membres des oreillers de

mousse et de varech, l'entretien s'échauffe parmi les mâles éparpillés sur le sable. La lutte et l'odeur du sang ont aiguisé leur humeur belliqueuse. Comme Kolpitru s'attribue le mérite de la victoire, Hark ricane dédaigneusement : menaçants, les deux géants se dressent l'un contre l'autre; dans leurs âmes rivales revit la fureur antique qui jadis par toute la terre mit aux prises les tribus jalouses des centaures.

La voix tonnante de Klévorak les arrête. Ils n'osent enfreindre l'ordre du chef et se séparent avec des grincements de dents. Mais accroupis sur le sable à quelques pas l'un de l'autre, ils échangent des regards haineux et se provoquent encore du geste.

Klévorak sait le moyen de calmer les esprits surexcités, de réunir les cœurs dans un seul orgueil. Sa voix commande de nouveau :

— Que Pittina nous chante le chant de la race.

Sur le sable les centaures se forment en cercle. Et voici que se lève Pittina, l'ancienne. Nul ne pourrait compter combien de saisons pluvieuses lavèrent le poil déteint de son dos maigre. Si loin que remonte la mémoire des chefs, Pittina était vieille. Elle a connu les ancêtres. Elle sait les choses d'autrefois, les récits qu'on se transmet d'âge en âge. Bien que depuis bien des années elle ait succombé aux épreuves décisives du saut, du galop et de la lutte, nul ne réclamerait contre elle l'exécution de la loi. Comme ses membres tremblants ne sauraient la porter loin des Grottes, ce sont les jeunes qui lui apportent chaque jour les fruits et les racines nourricières : et ceux-là sont fiers dont elle grignote le présent d'une dent noirâtre.

Donc Pittina l'ancienne se lève, sous la clarté blême qui fait reluire ses cheveux argentés, accuse ses cuisses décharnées, ses côtes saillantes et la maigreur sinistre de son torse. Elle tient dans ses mains un coquillage, présent magique des tritons : quand elle y souffle, ronfle une voix plus puissante que celle de Klévorak.

Pittina enfle sa poitrine, porte le buccin à ses lèvres. A trois reprises un long mugissement domine le chuchotis des flots. Tandis qu'accroupis les centaures lèchent leurs blessures en silence, d'avance leurs cœurs tressaillent. Et tour à tour grêle, aigu, sonore, formidable, le chant de Pittina monte aux étoiles.

Et d'abord elle dit comment le Soleil divin mit au monde la forte race des Centaures et leur fit présent de la Terre, afin qu'ils y régnassent en maîtres, en fissent disparaître la violence sanguinaire.

Avant que le peuple aux six membres fût sorti de l'Orient, berceau mystérieux, le meurtre désolait les forêts et les plaines ; l'angoisse était la loi de l'animalité gémissante. Les centaures ont remis en mémoire aux bêtes leur fraternité qu'elles avaient oubliée ; la justice menaçante du peuple-roi a interdit aux mangeurs de chair de tuer ; ils n'ont droit que sur les cadavres et sur ceux que la vie rejette elle-même en les accablant sous la vieillesse et la maladie ; c'est ainsi que parmi les bêtes, celles du moins dont les nouveau-nés se nourrissent aux mamelles de leurs mères, la fraternité est rétablie : elles ne forment plus qu'une seule famille dont les chefs sont les Centaures, fils du Soleil. Unis aux Faunes, fils de la Terre, et aux Tritons, fils de l'Océan, ils forment la triple race des animaux nobles, les trois tribus sœurs et souveraines.

Sans doute cette paix ne s'est point établie aisément et plus d'une fois elle a été troublée. Souvent la férocité des mangeurs de chair s'est révoltée ; et ce n'est que par de terribles exemples que les centaures leur ont imposé la loi ; jamais les bêtes farouches n'ont reconnu leur empire : il a fallu les exterminer. Entre les peuplades aux six membres elles-mêmes, il y a eu des luttes fratricides pour la domination ; et le sang a coulé à flots, et les prairies ont été couvertes de cadavres ; mais que deviendraient les mangeurs de chair si toute pâture leur était refusée ?

Pour faire les cœurs robustes et les membres durs, une paix oisive est inefficace. La loi nouvelle n'exclut pas toute guerre. Mais elle interdit l'égorgement sournois et inutile, elle supprime l'angoisse qui torture les faibles, les appétits destructeurs et immodérés, l'insécurité de tous. A l'âge du meurtre impitoyable, elle a substitué celui de la paix générale, interrompue seulement par des combats sans traîtrise dont la prééminence est l'enjeu. Tel est le bienfait des centaures.

Pittina s'arrête pour reprendre haleine. Un murmure approbateur s'élève sur la plage blanche. Et ce ne sont pas seulement ceux de sa tribu qui la remercient. A l'appel de la conque magique, le peuple aux membres gluants et à la croupe écailleuse est peu à peu sorti de l'onde et, rampant sur le sable, s'est approché de la chanteuse. Et des bois où la nuit ils se jouent sous les rayons fantastiques de la lune, les capripèdes aussi ont surgi et doucement sont venus s'asseoir à côté de leurs frères. Ainsi fraternisent les trois tribus, et tous admirent la voix puissante de la vieille, sa mémoire incroyable, sa science des mots et des faits, et ils se ré-

jouissent en une seule âme de la gloire commune de leur race.

Et la vieille se lève de nouveau, et sa voix s'enfle du deuxième chant.

Ayant dit l'origine des centaures et la grandeur de la tâche assignée, elle dit aussi quel fut leur destin.

Jadis, dans les temps immémoriaux, les innombrables tribus des animaux nobles vivaient rassemblées dans les contrées lointaines de l'Orient d'où chaque matin le soleil prend son vol à travers le ciel. Là d'immenses prairies offraient aux centaures en abondance le rhéki, la fougère à racine comestible, la plante mystérieuse qui en toutes saisons entretient leur vigueur et qu'aucune nourriture ne peut remplacer. Mais voici que ceci est arrivé. Des montagnes qui environnent le berceau du soleil, d'affreuses masses de neige sont descendues, ont englouti toute vie sous leur masse. La bise mortelle et la glace ont flétri les arbustes porteurs de fruits, les herbes comestibles et les champs florissants de rhéki. Alors, chassé par le froid, le peuple aux six membres a délaissé les déserts gelés, et, suivant le soleil dans sa course, il a retrouvé sous d'autres cieux la splendeur des feuillages verts, la chaleur réconfortante et la racine indispensable. Galopant derrière eux à travers les plaines et les montagnes, les faunes ont suivi leurs frères aînés. Avec eux les tritons ont descendu les fleuves. Et c'est ainsi que, par étapes successives, les animaux nobles, si loin que remonte le souvenir, ont eu cette destinée : à travers la terre, d'âge en âge, ils ont porté avec eux sous des cieux divers leur règne pacifique : partout leur présence a été le signal de la fraternité des bêtes, a coïncidé avec la splendeur chaude des saisons ; et quand ils ont disparu, ç'a été derrière eux le règne sinistre de la violence et du froid.

Pittina se tait. Rappelés au souvenir de leur antique amitié, faunes, tritons et centaures se rapprochent les uns des autres. Sous le pâle rayonnement des cieux, autour de la maigre chanteuse, c'est une étrange confusion de torses rigides, de croupes rebondies, de dos écailleux, de toisons pareilles à celles des boucs. A l'évocation de Pittina, les âmes simples s'emplissent de la majesté du passé et peut-être obscurément s'effarent des mystères possibles de l'avenir ; et tous ont besoin que leurs flancs se touchent, que leurs respirations se mêlent et qu'ils ressentent leur force commune. Mais parce qu'ils pressentent quelles seront les dernières paroles de la vieille, déjà un seul frisson parcourt leurs

membres, et ils se serrent davantage les uns contre les autres, silencieux.

Pittina chante.

Lorsque, à la suite du soleil, poursuivant la plante nourricière frileuse, les centaures ont quitté les régions envahies par le froid, derrière eux ce n'est pas seulement le règne du gel, c'est aussi celui du meurtre et de la violence. Pourquoi? est-ce donc qu'aussitôt les dominateurs disparus toutes les tribus de bêtes sentent revivre leur férocité qu'elles avaient oubliée? Non : les mangeurs de chair eux-mêmes reconnaissent le bienfait de la loi imposée et ont perdu la soif de tuer. Mais les forêts abritent des hôtes plus funestes que les bêtes farouches, que la nature semble rejeter, ou que les carnassiers capables de se plier au joug pacifique des dominateurs. Partout où les centaures ont établi leur empire, ils ont dû chasser devant eux la race immonde des Écorchés; dans toutes les régions qu'ils ont abandonnées, on raconte que les Écorchés sont revenus sur leurs traces.

Entre les trois tribus, la nature a marqué des différences. Les centaures sont les premiers à cause de leur force incomparable; seuls, parmi les vivants, ils possèdent six membres. Les faunes se distinguent par leur bas-corps poilu et leurs pieds semblables à ceux des boucs. Les tritons vivent dans les ondes et ont une queue munie de nageoires. Mais tous se ressemblent par la face, le torse et les bras et surtout par l'esprit qui est en eux et les rend capables de penser et d'agir ensemble.

Des animaux-rois, l'Écorché lui aussi a le haut-corps. Mais la couleur livide de sa face, la faiblesse de son torse, la maigreur de ses bras sont pitoyables. Un sang si pauvre coule dans ses veines qu'il n'a pu ni couvrir d'une fourrure ni fortifier d'un cuir protecteur sa peau fragile, pareille à celle d'une bête écorchée. En bas, son corps se termine hideusement par les membres grotesques de Ful le macaque, dont même il n'a point la queue souple. Nu, faible, lent à la course, inhabile à grimper, l'Écorché a des mœurs plus répugnantes que son aspect.

Avec lui nul traité n'est sûr. La parole qu'il jure aujourd'hui, l'Écorché demain la viole. Sa voracité est insatiable. Indistinctement, comme Krouon le sanglier, il se gorge de tous les fruits et de toutes les racines. Mais sa passion est le sang. Bien qu'il soit lâche, l'Écorché tue pour le plaisir de tuer. Il dévore les chairs palpitantes et, rassasié, tue de nouveau. Sa joie est d'abriter ses

membres nus sous les peaux sanglantes de ses victimes. Ainsi, il peut braver les froids mortels. Égoïste et imbécile, il enfouit ses morts, frustrant les mangeurs de chair de leur dû. La douleur lui arrache des cris aigus et fait ruisseler de ses yeux une eau impure. Sa lubricité est incroyable. En toute saison, il se rue à l'amour. Et de là vient que sa race pullule. Son esprit est rebelle à la douceur comme aux menaces. Hébété, il vit isolé par la nature elle-même du reste des vivants. Pourtant sa malice est incroyable; il a des sortilèges obscurs, d'étranges ruses, des pratiques incompréhensibles. La loi des animaux-rois est inexorable. Il est permis d'épargner les bêtes farouches elles-mêmes quand elles demeurent inoffensives et restent dans leurs repaires. Mais entre le Maudit et les porte-mamelles il n'est point d'alliance possible. L'Écorché a deux frères : le froid et la mort. Où sont les centaures, sa place n'est point : lui-même s'est exclu de la paix générale.

Et, dans un effort suprême, la voix de Pittina entonne, formidable, le chant séculaire du peuple aux six membres :

— De tout ce qui vit, centaures sont les premiers, faunes et tritons leurs frères. A eux le soleil, la terre et l'onde. Par eux, joie entre les porte-mamelles. Bannie la crainte et mort au meurtre. Tue qui tuera ! Paix entre tous !

Et avec une immense rumeur tous les corps épars se soulèvent. Un fouillis de bras s'élève vers les cieux pâles et d'une seule voix immense tous répètent le refrain solennel :

— Tue qui tuera ! Paix entre tous !

Épuisée, les membres rompus, la chanteuse s'est laissée aller sur le sable. Autour d'elle tous les corps s'agitent. Des mains se serrent, des saluts amicaux s'échangent. Entre ses bras, Hark soulève joyeusement Titul le faune qui lance des ruades. Autour des sirènes allongées sur le sable, Sirix et Puiulex s'empressent curieusement. Klévorak, Pirip et Gurgundo se jurent une amitié renouvelée. Centaures et faunesses, faunes et sirènes, tritons et centauresses fraternisent à grand bruit.

Mais un gros nuage voile la lune. L'ombre noircit. La brise est plus fraîche. Voici l'heure du sommeil. Gurgundo saisit sa conque et la porte à ses lèvres. Un mugissement sonne le départ. Tritons et sirènes se bousculent sur la grève; ils atteignent la frange écumeuse des vagues, s'y engloutissent, reparaissent déjà lointains. Encore une fois, leurs voix sonores jettent un adieu, et puis ils disparaissent dans la nuit. Les derniers faunes s'enfoncent à la lisière des pins.

A pas lents, les centaures regagnent l'abri des Grottes Rouges. Brusquement la fatigue s'est abattue sur eux. Leurs membres se soulèvent pesamment. Leurs yeux se ferment de sommeil. Avec délices, ils pénètrent dans l'antre spacieux qui les abrite des pluies et des vents, et ils se vautrent sur les tas d'herbes et de varech. Bientôt le rythme des respirations s'élève, se répercute entre les murailles rocheuses, ronfle plus haut que le soupir infini de la mer.

Kadilda, la centauresse blanche, a regagné sa place accoutumée. A cause de l'odeur forte qui s'exhale des corps épars, elle s'étend chaque nuit dans un recoin isolé près de l'entrée. Elle préfère se recouvrir de fourrage et même sentir la morsure du froid plutôt que de reposer auprès des autres femelles.

Mais, ce soir, elle est longue à s'endormir. Trop d'émois se pressent en elle au terme d'une telle journée. Toute l'horreur du combat hérisse son poil au souvenir du cri de guerre, des monstres accroupis, de la charge furieuse qui les terrassa. L'âcre odeur du sang emplit encore ses narines. Elle se souvient de la masse mouvante qu'elle a senti s'écraser sous ses sabots. Le craquement des os crie à son oreille. Elle revoit ses jambes rougies jusqu'aux genoux. Un peu d'eau salée a-t-il pu laver tant de sang ? Contre cette horreur, elle aurait besoin de se sentir rassurée, protégée, comme quand elle était une centauresse de deux ans qui ne quittait point les flancs de sa mère. Mais les pluies sont tombées bien des fois depuis qu'ont blanchi les os de Paddiah dont le lait l'a nourrie. Maintenant qui caressera Kadilda la peureuse ? Pourtant aujourd'hui quelque chose a doucement flatté son oreille. Papacal a eu une parole aussi suave que la mousse matinale trempée de rosée : « C'est pour te revoir que je souffrirai trois jours ! » Plusieurs fois Kadilda se répète ces mots à voix basse. Ils ont un accent étrange et délicieux. Pourquoi de telles phrases sortent-elles si rarement des rudes gosiers des centaures ? Il y a besoin de paroles tendres qui font du bien, qui caressent comme des hymnes mélodieux... Le chant de Pittina était beau. A sa voix, les morts se réveillent, les contrées lointaines se rapprochent, les choses passées sont là de nouveau. Quand elle l'entendait, Kadilda revivait les jours de son enfance, les longues courses à travers les monts et les bois, la traversée des gorges profondes, toutes les fatigues par lesquelles la tribu a gagné l'abri des Roches Rouges et le rivage de la mer bavarde. Toutes ces choses

étaient mortes en elles depuis longtemps. Elles se sont réveillées à la voix de Pittina, comme l'horreur inexprimable de la race maudite qui souille la terre... Les yeux de Kadilda n'ont point vu l'Écorché, mais sa seule évocation la fait frissonner, et elle bénit la chanteuse de n'avoir pas désigné l'impur sous son nom véritable, symbole de la mort : parmi les centaures, nul n'oserait nommer l'Homme qu'en baissant la voix.

Kadilda frissonne encore. Mais le sommeil tombe sur elle, éteint sa pensée, détend ses membres.

Au-dessus des nuages, la lune a surgi de nouveau et chemine doucement parmi les étoiles pâlissantes. Tour à tour, sur la plage argentée, les vagues éternelles s'avancent, chantant leur chant d'écume, et vont se rendormir au sein profond de la mer. Au lointain rougeoie la Montagne Fumante. Tout ce qui vit est endormi.

DEUXIÈME PARTIE

D'un lourd sommeil agité et coupé de visions affreuses, Kadilda s'éveille. Elle se soulève sur les mains et regarde autour d'elle. L'ombre emplit la caverne. Pourtant, vers l'entrée, une lueur jaune annonce l'aurore.

Fatigués de la lutte, les centaures dorment encore. Leurs grands corps sont allongés sur le sol. Les poitrines puissantes aspirent l'air et le refoulent tour à tour. Une puanteur âcre qui se dissipe à peine pendant le jour épaissit l'atmosphère. Une plainte étouffée monte dans un coin, s'éteint en un soupir.

La pensée de Kadilda s'éclaire. Tout à l'heure, comme chaque matin, ce sera le réveil tumultueux, les gros rires, les claques sonores sur les cuisses, les bousculades familières. Tout à l'heure Papacal réclamera sa présence. Elle devra panser ses blessures, le regarder souffrir, laisser sa main dans la main moite du centaure ; et quoiqu'il ne soit point cher au cœur de la vierge, les griffes de la mort qui déjà l'enserrent lui feront mal à elle-même. Et les choses affreuses pénétreront son âme. De ces prévisions une lâcheté s'insinue en elle. Et brusquement l'envie irrésistible la saisit de fuir le blessé, de fuir ses frères aussi, de se laver dans

l'air libre et dans la lumière naissante des impuretés qui l'imprègnent...

Doucement Kadilda redresse son buste, rassemble ses jarrets et s'arc-boute. Quand Klévorak parle, la loi est de lui obéir. Mais les libres centaures sont maitres d'eux-mêmes dès que sa voix se tait. Sans bruit, la centauresse soulève un à un ses sabots, les repose sur le sol avec précaution, gagne l'ouverture toute proche. En travers est couché le corps de Kaplam, cette nuit gardien du seuil. Son flanc pommelé s'enfle et s'abaisse tour à tour. Pour ne point l'effleurer, Kadilda retrousse de la main le panache blanc de sa queue, et elle l'enjambe sans le toucher. En trois bonds elle est dehors.

Alors elle se secoue pour se débarrasser du sable et des brins de paille dont elle est couverte. Dans ses cheveux emmêlés elle passe ses doigts et les repasse. Puis, rejetant son buste en arrière, les mains croisées derrière la nuque, elle s'étire, bâille longuement et respire avec délices l'air salubre.

Derrière le rideau éternellement vert des pins, et derrière les montagnes qui le dominent, le père soleil n'est pas encore surgi. Mais déjà des lueurs indécises l'annoncent. En face, de l'autre côté de la mer, un pareil rayonnement rose se reflète au-dessus des brumes qui dorment sur les flots. Toute grise, la mer murmure très bas, comme vagit avant de s'éveiller un centaurin nouveau-né. A peine se rident quelques vaguelettes nonchalantes. Les rochers protecteurs sont semblables à des mammouths terrassés. Les oiseaux dorment sous les ramées. Les bois se taisent. Dans la nature, Kadilda seule a les yeux ouverts. Pour elle seule renait la beauté lumineuse du jour.

Et tout à coup un frisson descend du cou de la centauresse, longe son dos, parcourt ses membres, hérisse sa peau.

Peut-être elle sent le froid du matin, peut-être une petite peur enfantine la trouble du silence épandu autour d'elle, de sa solitude, de la majesté calme des choses. Elle se secoue, fait un bond, regarde à droite et à gauche, incline la tête, renifle, frissonne de nouveau, et, soudain, d'une brusque détente de ses jarrets, avec un cri de mouette, elle s'élance follement sur la grève. Le nuage blond de ses cheveux, le nuage blanc de sa queue, flottent derrière elle. De temps en temps elle se retourne, jette un autre cri, et puis repart de plus belle, dévorant l'espace.

A mesure qu'elle galope, la chaleur récrée ses membres et la

gaieté renaît dans son cœur. Où ira-t-elle? Instinctivement sa course l'a entraînée vers le sud, du côté opposé à celui où se livra l'affreuse bataille... Tout à coup une idée l'enchante. Elle suivra la côte jusqu'à la Rivière aux Cygnes, et puis elle la remontera, s'enfoncera dans les bois où s'enveloppe son cours sinueux. Depuis plusieurs saisons, les centaures n'ont point porté leurs chevauchées de ce côté. La vierge blanche ne sera pas troublée dans la journée de solitude qu'elle souhaite; et une curiosité la démange de parcourir ces contrées inconnues. La peur d'un danger ne saurait l'effleurer : n'est-elle pas la fille de Klévorak le dominateur?

D'un pas ralenti Kadilda franchit le cap pierreux où se termine le promontoire des Roches Rouges. Avec précaution, elle escalade les blocs de granit, évite de poser son sabot sur les algues gluantes, s'enfonce de temps en temps jusqu'au genou dans les flaques salées tapissées d'oursins, d'herbes multicolores et d'étranges anémones aux reflets nacrés. Les poissons de roche fuient sous ses pas. L'eau grésille parmi les cailloux poreux. L'odeur vivifiante de la mer pique les narines.

L'espace rocheux est vite parcouru. Les pieds de Kadilda foulent de nouveau le sable. Maintenant la plage du midi s'étend à perte de vue. La Rivière aux Cygnes est invisible; à peine, tout là-bas, l'indique une tache argentée. Brusquement l'œil éclatant du soleil s'ouvre au-dessus des pins, embrase les Roches Rouges, en projette sur le rivage les ombres massives. Des chants d'oiseaux s'éveillent. Au-dessus des flots, les goélands planent, se laissent tomber dans des chutes soudaines et reparaissent, un poisson frétillant au bec.

Devant elle, l'espace ouvert grise la centauresse. De nouveau elle jette un cri aigu, frappe ses mains l'une contre l'autre et s'envole d'un galop léger qui effleure à peine le sable et surprend aux creux des dunes les bécassines effarées qui s'enfuient. Dans l'allégresse qui l'inonde, Kadilda rit toute seule à la gloire du jour naissant; et, à la manière des centaures quand ils se défient au jeu de la souplesse, elle renverse à plusieurs reprises son buste en arrière, si adroitement qu'elle caresse son visage du panache de sa queue brusquement ramenée d'une ruade; et puis avec un éclat de rire plus sonore, elle se redresse et redouble de vitesse, poursuivie par le nuage de sa chevelure dorée de soleil...

Paisible, la Rivière aux Cygnes mêle ses eaux lentes aux eaux toujours grouillantes de la mer. La centauresse, hors d'ha-

leine, s'arrête sur la berge. Tout là-bas derrière elle, les Roches Rouges ne sont plus que des fantômes noyés dans la brume du matin. Kadilda se réjouit de sa solitude. Pour se rafraîchir, elle s'enfonce dans l'eau jusqu'au genou, puis jusqu'au bas-ventre. Brusquement elle s'y plonge tout entière et ressort ruisselante comme un triton. D'un seul coup sa fatigue est envolée. Le père soleil l'aura vite séchée.

Ragaillardie, là, elle reprend sa route. Maintenant la rivière sera son guide. Elle serpente, paresseuse, entre les pentes douces de ses rives, s'enfonce peu à peu entre deux rideaux de verdure. D'un pas relevé, Kadilda chemine le long de l'eau claire, regarde autour d'elle curieusement, se complaît au vol des libellules et aux piaillements des oiseaux. Bientôt aux pins maritimes succède une végétation moins sombre et plus variée. Des aulnes et des saules chatouillent de leurs chevelures les eaux tranquilles. Les berges se couvrent de roseaux et de nénuphars. Sur le passage de la vierge les poules d'eau se lèvent lourdement. Les martinets multicolores poursuivent en zigzag les papillons. Les cygnes blancs nagent avec majesté.

Dans la vie riche et calme qui l'environne, Kadilda oublie les images affreuses qui l'oppressaient. Elle se réjouit de la délicatesse gracile des herbes, de la variété des fleurs chatoyantes, de la beauté noble des essences forestières. Parfois elle enfonce jusqu'au ventre parmi les fourrages, et puis les feuillages qui pendent l'obligent à courber le front. Elle se grise des parfums qui montent à ses narines, tantôt côtoyant la rivière et tantôt, par fantaisie, poursuivant un insecte à travers les fourrés, brisant les lianes et les ronciers sur son passage, égayée de surprendre la fuite des mulots et d'éveiller dans sa course brusque les appels criards des merles et des sansonnets. Tout à coup, sur un tertre moussu au pied d'un chêne, elle aperçoit à quelques pas la silhouette comique du lapin. Il est assis sur son derrière et alternativement fait aller ses oreilles de droite et de gauche. D'un sifflement amical, Kadilda l'appelle. Mais Tutul est né et restera défiant. Il tressaille, bondit, et au moment où surgit la centauresse, son derrière blanc disparaît dans le terrier. Malicieuse, Kadilda s'accroupit à côté du trou, de manière que ni son ombre ni son odeur ne la dénoncent. Et dès que point à nouveau le nez tremblotant de Tutul, elle abat brusquement sa main sur le cou fourré, se redresse en riant et soulève le poltron par les oreilles jusqu'à son visage en soutenant son

derrière de l'autre main. Reconnaîtra-t-il la fille des dominateurs et combien fut vaine sa terreur?

Mais inutilement Kadilda essaie de calmer Tutul par de bonnes paroles et des caresses. Le faible cerveau du benêt est affolé. Ses yeux roulent dans leurs orbites. Tout son corps tremble et se débat convulsivement. Il voit la mort; Kadilda a pitié de lui. Elle passe la main sur son pelage brun et le pose à terre.

— Sois donc heureux, mon petit frère.

La stupeur laisse Tutul immobile; avant qu'il ait recouvré ses esprits, la centauresse s'est de nouveau enfoncée dans les taillis. Il la suit des yeux, comme étonné de vivre.

A cause du chemin parcouru et du soleil qui monte au ciel, Kadilda sent la soif et la fatigue. Un centaure quand il le faut sait rester trois jours sans manger et ne perd rien de sa force. Mais la gourmandise incline cependant la vierge vers les baies multicolores qui se cachent dans les buissons. La saison des fruits commence à peine; d'ailleurs, ni l'olivier, ni la vigne, ni l'amandier, ni l'oranger au feuillage luisant, tous chéris des centaures, ne croissent sur les bords humides de la Rivière aux Cygnes. Mais les taches rouges des fraisiers ensanglantent la mousse, et des fourrés de groseilliers offrent leurs baies glauques à portée de la main. Kadilda en choisit les grappes les plus mûres, les égrène goulûment dans sa bouche, s'enfonce dans le bois à leur poursuite. Quand elle est gorgée de fruits roses et blancs, elle bâille; leur saveur aigrelette l'a un peu étourdie. Après le sommeil, ses pieds la porteront plus légère. Kadilda fait quelques pas dans les fougères qui lui montent plus haut que le poitrail. Et puis, tournant en rond deux ou trois fois sur elle-même pour rendre sa couche plus moelleuse, elle s'accroupit, détire ses membres et s'endort. Autour d'elle les fougères se sont redressées.

* * *

Quand, renaissant du sommeil réparateur, la centauresse ouvre ses yeux, quelques secondes elle demeure alanguie. Au-dessus d'elle, parmi les branches, les écureuils se poursuivent. Immobile, la centauresse se réjouit de la grâce agile de leurs corps sveltes, de la houppe des queues, de l'éclat brun des yeux vifs. Tout à coup les écureuils s'arrêtent, inclinent leurs cous mutins, semblent écouter. Leurs yeux se fixent inquiets. Puis, d'un seul coup, comme

à un signal donné, ils s'élancent dans le feuillage, sautent de branche en branche, gagnent l'arbre voisin. Ils ont disparu.

Kadilda sans bouger prête l'oreille. Quel est le fauve dont l'approche a terrifié le petit peuple roux? L'ouïe subtile des centaures leur permet, sans les voir, de reconnaître presque à coup sûr la race des bêtes qui cheminent. Parmi les rumeurs de la forêt la vierge perçoit le bruit net d'un pas qui s'avance, foulant bruyamment les herbes. Mais, bien que son oreille s'appuie sur le sol, elle se dépite de ne pas deviner quelle est la famille du marcheur. Ce n'est ni le glissement des félins, ni le claquement des sabots pleins ou fourchus, ni le trot menu de Lull, ni celui d'aucune des bêtes dont les noms s'offrent à son esprit. L'attention de Kadilda s'aiguise, d'étonnement ses yeux s'arrondissent. Ou elle est folle, ou l'inconnu va sur deux pieds. Or sa démarche n'est pas celle de Pirip, dont les sabots résonnent plus sec sur le sol, ni celle de Ful le macaque, plus souple et plus léger, quand par hasard il descend des arbres... Maintenant il est à trois pas d'elle. Jusque dans les fougères qui l'entourent Kadilda perçoit une ondulation. Curieuse, elle se soulève en faisant craquer les feuillages, regarde et jette un cri de stupeur.

Devant elle se dresse un être tel qu'elle n'en a point vu. Sa taille est à peu près celle de Pirip et de ses frères. Comme eux, il se tient debout sur deux pieds. Mais son aspect chétif n'a rien de la force joyeuse des faunes. Une fourrure le recouvre depuis l'épaule jusqu'en haut des cuisses. Le reste du corps, le visage et les membres apparaissent dépourvus de poil, d'une chair blanche et rosée, pareille à celle des cochons de lait. Sous le front sans cornes pour le défendre, un visage mobile et blafard atteste la peur. Deux yeux pâles comme la mer lui donnent une douceur triste. Au bout des bras maigres et blancs, des petites mains frêles sont incapables d'étrangler un ennemi ou de brandir une massue. Les pieds ne sont pas protégés par des sabots, mais ils sont en une chair molle que les ronces ont ensanglantées.

A l'aspect de la centauresse, l'inconnu, lui aussi, a poussé un cri et s'est rejeté en arrière pour prendre la fuite. Mais comme elle est restée immobile, son torse seul émergeant des fougères, il demeure le jarret plié, hésitant, et la considère d'un œil à la fois craintif et curieux... Sa main droite serre désespérément un mauvais fétu que Kadilda briserait en se jouant. Mais, dominant l'inconnu de la hauteur de son poitrail, elle ne songe pas à le molester; le premier

étonnement passé, elle s'émeut de sa faiblesse et de sa laideur, et, afin qu'il cesse de s'effrayer, elle frappe dans ses mains et se met à rire. L'inconnu l'imite ; il choque ses paumes l'une contre l'autre et, entr'ouvrant ses lèvres minces, en fait jaillir un ricanement.

Alors, d'une voix qu'elle adoucit, la centauresse l'interroge : quel est son nom ? d'où vient-il ? où est sa tribu ? a-t-il juré la trêve de Klévorak ?

L'inconnu écoute attentivement. Son visage reste stupide ; il secoue la tête, et à son tour se met à parler, mais son langage est criard et confus. Il enfile des sons inintelligibles qui tiennent à la fois du sifflet du merle, du hurlement du chacal, de toutes les voix du peuple des bêtes. Et tout cela se mélange dans une ridicule cacophonie. Au moyen de grands gestes, il montre l'Orient et puis le Couchant, agite ses bras malingres, crie plus fort avec une étonnante volubilité et semble attendre une réponse. A ces insanités la centauresse hausse les épaules. Pourtant, malgré sa faiblesse d'esprit, l'inconnu peut-être saura dire son nom. Dirigeant son doigt vers sa propre poitrine, elle prononce :

— Kadilda.

Le bipède a compris. Il la désigne du doigt et répète :

— Kadilda.

Et puis, le tournant vers lui-même, il articule :

— Naram.

Après lui, la voix de la vierge, sonore comme un buccin auprès de la sienne, redit :

— Naram.

Et en même temps tous deux, à plusieurs reprises, se désignent alternativement et répètent à l'envi :

— Kadilda... Naram.

Et de s'être ainsi compris, ils se sentent moins éloignés et ensemble ils éclatent de rire en battant des mains.

Puis Naram semble de nouveau interroger. Sous sa langue, les sons se précipitent si rapidement qu'un vertige en bourdonne aux oreilles. Enfin, comme la centauresse se tait toujours, il a un signe moins inintelligible : à plusieurs reprises, il lève la tête, avance la lèvre inférieure et y porte le creux de la main repliée. Cette fois Kadilda l'a compris : Naram a soif. Elle sent sa pitié renaître. Quoi ! quant à peine la rivière est à deux ou trois portées de la voix, l'odorat du malheureux ne l'avertit point de sa présence ! Si faible et stupide, quel destin est le sien ! De son poitrail la centau-

resse écarte le fourré des fougères et des groseilliers et elle fait signe à Naram de la suivre. Mais, quand elle se retourne, elle l'aperçoit immobile, la bouche ouverte, les yeux exorbités, et qui, des pieds à la tête et de la queue au poitrail, la contemple. Kadilda rit. Pensait-il qu'elle fût comme lui vacillante sur deux maigres pieds de chair molle? A côté de la robuste centauresse, campée sur ses jambes musclées aux sabots durcis, l'inconnu est plus frêle encore et plus pâle.

Mais, brusquement, il semble prendre son parti. D'un air délibéré, il fait deux pas, allonge le bras et pose sa main nue sur le flanc de la vierge.

Kadilda tressaille et se recule. Quelle est l'effronterie de Naram pour que, sans y être invité, il ait osé toucher du doigt la fille des dominateurs ? Aussi, du contact de sa peau lisse, un dégoût bizarre monte au cœur de la centauresse comme si elle venait de frôler une chair vive écorchée. Elle ordonne en grossissant sa voix :

— Ne me touche pas !

Mais Naram ne paraît point l'entendre. A la stupeur de la vierge, son corps apparaît soudain nu et blanc comme ses membres, et il balance dans la main droite la toison qui tout à l'heure le recouvrait. Et tandis qu'effrayée de ce prodige elle porte alternativement ses yeux de son torse à la peau arrachée, cherche des traces de blessures, l'inconnu s'approche de nouveau avec des gestes qui appellent. Tel est l'étonnement de Kadilda qu'elle ne se dérobe pas, quand de nouveau la main de Naram se pose sur ses flancs, les frappe à petits coups, palpe son épaule inférieure. Invinciblement ses yeux demeurent rivés sur ceux de l'inconnu, dont l'éclair bleu la fascine. Et elle oublie de repousser la caresse étrange qui parcourt ses membres.

Mais tout à coup la vierge indignée sursaute. Voici que sournoisement Naram s'est baissé et, de la toison dont il s'est dépouillé, a entortillé les pieds de devant de la centauresse si singulièrement que Kadilda trébuche, sent ses mouvements embarrassés. D'un bond, elle s'est libérée. La colère brille dans ses yeux. Qu'ose donc prétendre cet avorton, qu'elle terrasserait d'une ruade ?

Naram ne se trouble pas. Il porte deux doigts à ses lèvres, en tire un long sifflement, puis rit d'un air rassurant et se met à parler de nouveau de sa voix aiguë, à laquelle l'oreille de la vierge commence à s'accoutumer.

Les centaures ne supportent point une tension prolongée de l'es-

prit. Les idées de Kadilda deviennent confuses. Machinalement ses yeux restent fixés sur la toison rousse que l'inconnu ramasse. Elle renifle. Sa stupeur redouble : jamais Kadilda n'a vu le pareil de Naram, et pourtant il lui semble reconnaître l'odeur de la peau qui touche ses membres et qui est la sienne.

La centauresse dresse la tête et regarde autour d'elle. Voici que des sifflements pareils à celui qui sortit de la bouche de Naram ont retenti dans les bois. Sans doute ses frères approchent. Quel est leur dessein? Naram porte de nouveau ses doigts à ses lèvres, siffle encore et s'avance; à son bras pend la toison dont Kadilda, le cou tendu, les narines dilatées, hume le relent singulier...

— Krooh!

La vierge a poussé un cri d'horreur, bondit en arrière, le poil hérissé. La mort! Naram porte la mort sur son bras! L'odeur qui vient de la peau suspendue, c'est l'odeur sinistre du sang, du sang de Ghali, l'antilope rousse qui a sur ses épaules un tel pelage... Mais alors... alors? Comme les ronds se multiplient sur l'eau autour de la chute soudaine d'une pierre, le chant terrible de Pittina revit aux oreilles de Kadilda. Elle tremble sur ses boulets. Tout près d'elle, les sifflements redoublent, les feuillages craquent... A l'appel de Naram, ses frères accourent... ses frères à la peau blanche, à l'œil bleu, aux membres frêles... ses frères, les Maudits, dont le nom seul est une souillure...

Avec un hurlement, Kadilda s'élance dans les halliers. Sous le choc les buissons s'écrasent, les arbrisseaux se rompent comme des fétus. Une course échevelée l'emporte à travers les fourrés, où sa peau se déchire, où s'arrachent des mèches entières de ses cheveux. Qu'importe! Une seule pensée illumine son âme : fuir, fuir à tout prix. Elle croit encore entendre à son oreille le sifflet affreux des Écorchés. Elle redouble d'efforts. La rivière est vite loin. Avec des craquements lamentables, les genêts, les mimosas, tous les feuillages de la brousse s'effondrent. Voilà devant elle la grève ouverte. Dans un galop effréné, Kadilda s'envole éperdument...

Hors d'haleine, ruisselante de sueur, les jambes recrues, elle s'abat sur le sable. A quelques portées de voix, les Roches Rouges dressent leurs masses protectrices qu'illuminent les feux du soleil couchant. L'horizon mauve, jaune et rose, est sans nuages. La mer sent bon, chante à mi-voix et balance monotone ses vagues. La brise est suave. De toutes ces choses familières un

réconfort vient au cœur de la vierge. Le tumulte de ses pensées se calme. Une question se pose : de sa rencontre, que dira-t-elle à ses frères?

Tout à l'heure, dans l'horreur première qui la convulsait, aucun doute n'effleurait son âme. A sa voix dénonciatrice, les centaures jetteraient le cri de guerre : un seul élan les emporterait jusqu'à la Rivière aux Cygnes afin d'y exterminer les Maudits. Et voici maintenant que Kadilda hésite. De conter son aventure une sorte de honte l'oppresse. Questionné, un centaure ne sait point mentir. D'avance, la vierge souffre de dire comment elle aperçut Naram, que tous deux tentèrent de se comprendre, que la main de l'Écorché se posa sur elle. D'avance, elle s'irrite des gros rires que soulèvera son récit, des plaisanteries de Hark, de Kolpitru et des autres mâles. Aussi, malgré les malédictions de Pittina, une pitié la saisit du carnage dont sa parole donnera le signal. Certes la vieille a justement dénoncé le peuple immonde des Écorchés. Mais Kadilda a vu de ses yeux leurs membres débiles. La plupart des animaux de la forêt les surpassent en force et en agilité. Toute leur malice ne peut faire d'eux un danger pour le peuple aux six membres. Le souvenir du combat de la veille contriste encore le cœur de Kadilda. Il lui paraît intolérable de sentir de nouveau l'odeur affreuse du sang. Et tout à coup, d'un geste brusque, elle se bouche les oreilles. Voici qu'elle a cru entendre le craquement des os de Naram, le chétif, sous les sabots énormes de Kolpitru... Le parti de la vierge est pris. Sa langue ne réclamera point le sang des Impurs. Elle ne se mêlera point à leur destin.

Satisfaite, Kadilda se relève, lave ses canons dans les vagues, lisse ses cheveux et gagne à pas lents les Roches Rouges. Elle franchit de nouveau le promontoire rocheux. Tandis que Hékem a conduit aujourd'hui au champ de rhéki la moitié du peuple, le reste, le jour durant, a flâné sous l'abri des pins. Maintenant que le soleil va s'éteindre, ils sont descendus tous ensemble sur la plage.

Accroupies sur le sable, les centauresses débarrassent leur chevelure des débris de bois, des feuilles et des ronces qui s'y sont emmêlés; en les frottant de sable et d'eau, elles effacent les taches de boue qui souillent leurs jambes et leurs ventres, et s'aidant l'une l'autre, elles poursuivent leurs puces et les font craquer sous leurs ongles. Parmi les mâles, les uns se livrent à la lutte, au saut et à la course. Et les autres, debout autour des jouteurs,

admirent leurs prouesses. Tour à tour, Hark et Kolpitru ont terrassé leurs frères, et maintenant, dressés l'un contre l'autre, ils s'empoignent et entre-croisent leurs jambes, chacun cherchant à jeter l'autre sur le sable. Plusieurs fois Kolpitru a fait plier les reins au centaure rouge en l'écrasant de sa masse. Chaque fois Hark a su se dérober à son étreinte, et, revenant sur le géant, l'a secoué durement. La sueur ruisselle sur les pectoraux. Les veines des cous se gonflent. Front contre front, torse contre torse, les bras noués, les lutteurs s'obstinent. Et peu à peu, du combat simulé, leurs humeurs sauvages s'exaspèrent et c'est avec des ronflements de colère qu'ils se ruent l'un contre l'autre. Aussi l'autorité de Klévorak s'interpose. A sa voix qui commande le repos, ni Hark ni Kolpitru n'osent désobéir. Ils se séparent, leurs regards s'éteignent, et, félicités de tous, ils s'acheminent vers la mer pour se baigner avant l'heure du repos.

Aussi, parmi leurs frères, nul n'interroge la vierge. Paternel, Klévorak se réjouit de la revoir. Mais un centaure ne cède point aux tendresses pusillanimes. Il passe et repasse sa main sur les cheveux blonds de sa fille, et lui montre du doigt Papacal, qui plusieurs fois dans le jour a souhaité voir son visage.

Le blessé repose sur un lit de varech près de l'entrée des Roches Rouges; la centauresse s'approche de lui. Mais, dans la fièvre et la douleur, il ne la voit point. Un souffle rauque s'échappe de sa poitrine. Une bave sanglante découle de sa bouche. De son corps se dégage une affreuse odeur de sang putréfié. Avec répulsion, Kadilda regarde la vieille Hurico poser ses lèvres sur les plaies pour en sucer le venin secret. Son cœur se révolte et elle s'éloigne.

Quand la nuit est tombée, Kadilda s'étend à sa place accoutumée, à l'écart du reste de son peuple. De nouveau, comme la veille, trop de pensées se pressent en elle et chassent le sommeil. Elle revoit indéfiniment tous les détails de la rencontre qu'elle a faite. Devant ses yeux, voici le corps blême de Naram et ses membres grêles ; la voix de l'inconnu résonne encore à son oreille et aussi comment il a prononcé son nom : « Kadilda. » Et, à plusieurs reprises, les lèvres de la vierge s'agitent et elle répète à voix basse : « Naram. »

Elle se souvient aussi comment la main très douce s'est posée sur son flanc, tandis que se fixaient sur elle les yeux pâles, étincelants. Et Kadilda frissonne, — sans doute d'horreur.

***

Trois soleils se sont levés et couchés depuis que Papacal est tombé sous la griffe de l'ours géant. Ainsi s'est écoulé le délai légal. Lorsque le quatrième soleil illumine les cimes mouvantes des pins et le dos des Roches Rouges, les centaures, comme ils ont fait chaque matin, transportent le blessé sur le sable afin qu'il respire l'air vivifiant et se réjouisse encore une fois de la lumière. Puis ils demeurent autour de lui, les visages pensifs. Klévorak s'avance dans le silence et interroge d'une voix grave :

— Frère, prononce ton destin.

Papacal lève sur le chef son œil mourant, le regarde en face et approuve de la tête. La loi des centaures est juste autant qu'inéluctable. Celui que la vieillesse, l'infirmité, la maladie, rendent incapable de franchir dans le temps fixé la distance réglementaire, ou de satisfaire aux épreuves du saut et de la lutte, ne demeurera point un fardeau inutile de sa tribu et de la terre. La nature lui annonce que son temps est accompli. Donc, après trois jours, si ses forces ne sont point revenues, lui-même entonne son chant de mort et accepte sa destinée. Pittina seule, à cause de sa science, est exceptée de la règle. Papacal connaît la loi. Un centaure ignore la peur. Le blessé ferme les yeux pour recueillir sa vigueur, et, d'une voix qui ne tremble point, il chante quels furent ses exploits. A chaque pause, le chœur reprend ses dernières paroles et célèbre la bonté et le courage de Papacal.

La dernière strophe a vibré. Après le mourant, toute la horde a redit les paroles séculaires qui affirment, par delà la mort de chacun, la force immortelle de la race.

Dans la joie sereine du matin, Klévorak prescrit, selon le rite ancestral :

— Frère, dis ta volonté.

Les yeux du centaure parcourent encore une fois la troupe immobile de ses frères, s'arrêtent sur la vierge à la chevelure blonde.

— Que le visage de Kadilda soit le dernier que je verrai !

Nul ne désobéit au désir de celui qui va mourir. Bien qu'à l'idée du meurtre la vierge ait froid dans les os, elle réprime son émoi et, pâlissante, se tient debout en face de Papacal qui la contemple et sourit.

A la droite du condamné, Pittina l'ancienne est venue se placer. De l'autre côté, Hark est debout. Entre ses mains est la massue consacrée, l'omoplate de mastodonte. Tout autour, le cercle des assistants est immobile. Celui qui va mourir commande :

— Pittina, dis le chant.

La vieille étend ses mains maigres au-dessus de Papacal et sa voix aiguë monte dans l'air. Elle bénit le soleil qui donna à Papacal l'étincelle de vie, la terre qui lui offrit ses fruits, l'eau qui l'a désaltéré. Papacal a vécu, il a mangé, il a bu. Sa tâche est accomplie. Que son corps donne à manger et à boire. Qu'il restitue sa vie au soleil, père de toute vie. Ainsi soit-il !

La vieille se tait. Le murmure de la horde répète :

— Ainsi soit-il !

D'un effort suprême, Papacal crispe ses mains sur le sable, redresse son buste. Un centaure ne meurt point couché ! Autour de lui, il promène ses derniers regards, sourit à droite, sourit à gauche. Puis, ses yeux profonds fixés devant lui sur la vierge blanche, il commande sans baisser les paupières :

— Frappe !

Le bras de Hark s'abat, prompt comme la foudre. Quelque chose de tiède jaillit au visage de Kadilda, qui jette un cri et s'enfuit. Le crâne fracassé, la cervelle répandue, Papacal gît sur le sable qui boit son sang. Les vieilles se penchent, portent les mains sur sa poitrine et sur ses lèvres. Elles se relèvent et entre-choquent leurs paumes. Papacal a cessé de souffrir. Sa vie est retournée au soleil. Alors, à grand bruit, les mâles félicitent Hark de son habileté que tous jalousent, et ils se dispersent pour faire la cueillette et se divertir sur la grève. Mais sous la conduite de Pittina, quatre d'entre eux saisissent le cadavre et le charrient jusqu'à la lisière du bois, derrière les Roches Rouges. Toute chair morte appartient aux carnassiers : il est juste que celui qui a vécu fasse vivre au lieu de se corrompre, inutile...

Couverte du sang de Papacal, Kadilda, d'un élan, s'est précipitée parmi les flots, qui ont rejailli autour d'elle. De toutes ses forces, elle frotte sa figure, ses bras et son torse pour qu'en disparaisse la souillure. Que ne peut-elle en même temps laver son âme de l'effroi qui l'emplit ?

Et tandis qu'elle laisse les vagues la couvrir et se retirer tour à tour, elle entend les éclats de rire des centaures et les voit reprendre leurs jeux. Et une sorte d'horreur la saisit de leur gaieté

ressuscitée. Un vol de vautours décrit des cercles au-dessus des arbres, derrière les Grottes Rouges. Il n'y a plus qu'eux qui se souviennent de Papacal. Et un tremblement secoue les membres de la centauresse : un jour, elle aussi, servira de pâture aux bêtes.

Kadilda se souvient du chant de Pittina. Seuls entre les vivants, les Écorchés ne laissent point les crocs et les serres des carnassiers déchirer les membres de leurs morts... Et voici que la pensée de la centauresse se révolte contre les malédictions de la vieille et retourne à Naram, l'inconnu à la peau lisse et au clair regard.

(A suivre.)

ANDRÉ LICHTENBERGER.

POÈMES

DES VOIX ITALIENNES

Ce lac clair d'Orient, un soir, fut romantique :
La lune illuminait... quelques musiciens
Passaient dans une barque et leur lente musique
Adoucissait encor les mots italiens.

Languissantes chansons, romances reconnues,
Vos refrains m'attristaient comme un regret natal,
Et vos légers soupirs et vos notes émues
Troublaient mortellement le soir oriental.

— Voici que se déploie un air de barcarolle
Dont le dessin flexible a la courbe des flots.
Sur un fond d'harmonie un élan de parole
Montait comme un appel emportant des sanglots.

Je n'ai pas retenu les paroles lassées
De ces airs nonchalants que tu me fis aimer,
O toi qui ramenas mes plus chères pensées
Vers le parc du bonheur que je m'étais fermé.

Malgré moi, j'ai senti cette mélancolie,
Ce charme suranné dont on parle en riant,
Et mon âme jamais ne fut plus attendrie
Que par cette musique en ce soir d'Orient.

Et j'ai rêvé de toi comme un vieux romantique,
En écoutant les matelots musiciens
Dans la nuit transparente et pâle, où leur musique
Adoucissait encor les mots italiens.

LE VENT DU DÉSERT

Cet aloès en fleurs est comme un lampadaire.

Midi veut étouffer tout souffle sur la terre :
Nulle brise ne vient aérer la chaleur
Et le monde assoupi se livre à la torpeur.
Les oiseaux sont cachés, même les hirondelles ;
L'espace n'a plus d'air pour soutenir leurs ailes.
Le ciel sombre, uniforme, est un profond creuset
Où fond le lingot d'or d'un soleil embrasé.
La mer, par l'Œil de Feu, semble magnétisée.
Et, seul, un Touareg à la face bronzée,
En songeant au Simoun, ferme à demi les yeux.

Une ondulation a pris les cactus bleus !
Une âme a ranimé la terre consternée :
C'est ta brise qui passe, ô Méditerranée...

— Dans les jardins du Sud, que de jasmins sont morts !

HEURES D'ORIENT

La colline te porte, ô ville blanche et rose,
Comme un rosier mourant qui n'aurait qu'une rose.

L'Aube met un baiser sur tes cent minarets
Et sur les créneaux blancs de tes murs colorés.

Le jour couronné d'or en touchant tes paupières
Fait tinter dans le vent des cymbales légères.

Midi, de tes rochers, sculpte le contour pur,
Scintille sur ta mer, assombrit ton azur.

Un arome d'œillets s'exhale au crépuscule,
Avec des chants d'oiseaux qu'une brise module.

Tes jasmins embaumants se consument, le soir,
Comme des grains d'encens au fond d'un encensoir,

Et, sans autres rumeurs que des voix incertaines,
Tes nuits ont la fraîcheur qui monte des fontaines.

FIN D'ORAGE

Les transports déchaînés de ce splendide orage
Font retentir l'airain des cloches de Carthage.
— Forte comme le vent, la pluie emporte l'air
Et semble refouler les vagues sur la mer.
La tourmente tournoie et s'empare du monde :
C'est un choc de bélier, une clameur profonde
Comme celle des flots qui minent les rochers.
Les oiseaux éperdus paraissent arrachés
Des nids que balançait une palme courbée...
— O douceur du gazon quand la pluie est tombée !
Chant des pinsons heureux dans un arbre mouillé,
Parfums des lilas blancs près du portail rouillé,
Dominez l'âcre odeur de cette plaine aride !
— Eliane, mon cœur est, ce soir, plus timide
Que celui d'un enfant qui craindrait de mourir.
Je me souviens des jours où nous allions cueillir,
Sur les arbustes frais, quelque rose alourdie. —
O saveur de la voix du monde, après la pluie !
O douceur d'une voix de femme, après la pluie !

DÉCLIN

Au ciel que le couchant rouge et or glorifie,
Un vol de goélands comme un nœud se délie
Et tombe avec le vent contre l'azur en feux.

Un nuage plus sombre a des trous encor bleus :
Vénus, comme un bijou, dans ce puits d'air scintille.
L'été s'appesantit sur la terre qui brille ;

Sa corbeille de fleurs est un vaste encensoir :
Le silence est monté vers le palais du soir ;
Les flots plus espacés se livrent à la plage.

L'horizon a perdu ses lueurs de mirage.
La corolle du jour se ferme et le vent dort
Sur la dernière barque et les frissons du port.

Les vagues ont fondu leurs ondes dans la houle ;
Comme un manteau trop lourd l'horizon se déroule ;
L'or marin du Soleil reflété s'est éteint...

C'est l'heure où l'on hésite au détour d'un chemin.
L'air chaud du soir s'épand et le ciel s'unifie ;
Le silence devient de la mélancolie...

Un son de cloche meurt : c'est le dernier troupeau.
La voix du muezzin y répond en écho ;
Le pas le plus léger fait retentir la route...

La nuit est là... charme du ciel... une âme écoute.

PHŒBÉ

La nuit monte, et, pourtant, comme le ciel est bleu !
Aucun oiseau ne chante plus et, peu à peu,
Perle en son noir écrin, triste opale embuée,
Pleine de lueurs d'or que voile une nuée,
Phœbé se lève et se détache de la mer.
— Je songe, en respirant les aromes de l'air,
Au jet d'eau vaporeux qui s'élance et retombe,
A ton rire, à tes yeux changeants, à la colombe
Qui, dans un peuplier, roucoulait ses désirs,
A toi, chère Eliane... à tous nos souvenirs.
— Je songe au grand tilleul qui chante, plein d'abeilles :
Mais tous mes rêves les plus fous sont là qui veillent :
Et je ne sais lequel il me faudra choisir
Pour m'en faire un linceul et tâcher de dormir...

— La nuit monte, et, déjà, comme le ciel est sombre !

ALBERT ERLANDE.

LES GRÈVES AGRAIRES

DU LANGUEDOC

Après le monde ouvrier des usines et des villes, les travailleurs des champs s'agitent. C'est un fait nouveau dans le grand mouvement social auquel nous assistons, et l'on peut se demander s'il marque vraiment une date. Lorsqu'il y a environ quinze ans le parti socialiste eut pris pied dans les milieux urbains, il tourna ses regards vers les campagnes. Le triomphe de ses doctrines lui parut dépendre de leur diffusion chez les paysans. Ceux-ci restaient en effet l'espoir et l'appui des partis de conservation sociale. A côté de l'action des prolétaires industriels, ils demeuraient inorganisés, inaptes aux revendications, défiants et insensibles à l'égard des promesses socialistes. Il fallait donc pénétrer ces masses paysannes et les entraîner. La question fut discutée dans les congrès un peu partout; des programmes spéciaux furent rédigés; de gros livres furent écrits. On s'adonna à la propagande agraire.

Or voici aujourd'hui que, çà et là, l'éveil semble se faire. Des ouvriers agricoles se groupent, s'organisent et posent leurs conditions. Des syndicats apparaissent, organes conscients des intérêts de classe. Des grèves éclatent au village, et, dans le silence des champs, on entend monter les couplets de l'*Internationale des paysans* ou de la *Carmagnole des cultivateurs*. Près de six mois de grèves ont ainsi troublé, l'hiver dernier, la région viticole du Languedoc. Pareille chose s'était vue d'ailleurs de 1900 à 1902 en Italie, dans la vallée du Pô, puis en France encore, dans le Centre, chez les bûcherons du Cher et de la Nièvre. Si donc la grève est le symptôme apparent de l'esprit socialiste, il faut alors conclure qu'il gagne les paysans, et par suite aussi que nous

sommes sans doute à un tournant du socialisme. Mais dans quelle mesure peut-on parler d'une organisation du prolétariat rural, et quel est l'avenir possible du mouvement actuel? La réponse doit être demandée aux faits, et c'est pourquoi il n'est pas sans intérêt d'observer ce qui vient de se passer dans notre Midi français.

*
* *

Le 25 novembre dernier, à Nézignan-l'Évêque, près de Béziers, les ouvriers employés à la culture de la vigne se mirent en grève. Ils avaient demandé un relèvement de leurs salaires de deux francs pour sept heures de travail à deux francs cinquante pour six heures seulement, et, au refus catégorique des propriétaires, ils avaient aussitôt répondu par la cessation du travail. Encouragés et soutenus par la municipalité socialiste, les vignerons eurent la force de persévérer dans leur attitude. Des chantiers communaux, ouverts pour la circonstance, des distributions de pain et de légumes les aidèrent à vivre. Ils purent ainsi tenir pendant deux semaines, au bout desquelles, grâce aux bons offices du juge de paix, fut conclu un accord tout à fait favorable aux ouvriers, qui obtenaient deux francs cinquante pour six heures et demie de travail.

Presque en même temps, des faits analogues se produisaient à Sérignan, gros village situé dans la plaine au sud de Béziers et à une quarantaine de kilomètres de Nézignan-l'Évêque. Ici, l'importance de la population ouvrière donne tout de suite à la grève sa physionomie accoutumée. La Bourse du travail de Béziers intervient; elle envoie des secours et un délégué. On veut donner au mouvement toute l'ampleur dont il est susceptible. Les chemins qui conduisent aux exploitations sont gardés par des postes de grévistes qui exhortent les camarades à la résistance. Beaucoup se laissent persuader; d'autres, en petit nombre, résistent d'abord, mais quelques bousculades font cesser leur indécision, et, en présence d'une masse de six cents grévistes, les propriétaires sont, après quelques jours, obligés de capituler.

De tels succès devaient produire une forte impression sur les ouvriers viticoles. Aussitôt connus dans les communes voisines et même dans la région tout entière, grâce à la puissante et favorable publicité que leur donna le grand journal du pays, *la Dépêche de Toulouse*, ces événements ne pouvaient manquer d'être passionnément commentés. Il était fatal que les ouvriers de Sérignan fussent

bientôt imités. Les mêmes causes qui avaient provoqué leur soulèvement existaient partout. Le pays souffrait. De trop faibles salaires, conséquence d'années mauvaises, avaient fait naître chez les vignerons une misère générale. L'espoir d'améliorer leur sort se présentait à eux désormais avec une force trop grande pour qu'ils pussent y résister. Leur propre intérêt, joint à celui des fournisseurs auprès desquels ils s'endettaient, les poussèrent bientôt à l'action.

En effet, quelques jours à peine s'écoulèrent avant que fussent atteintes les communes voisines des deux premiers foyers d'agitation. Alors de petites grèves locales naissent successivement dans la plaine biterroise. A Vendres, à Vias, à Cazouls, à Villeneuve-les-Béziers, à Bessan, ailleurs encore, les mêmes revendications sont présentées et soutenues par les journaliers vignerons avec le même succès. Décembre se passe ainsi. Mais l'élan était donné et le mouvement ne pouvait plus s'arrêter maintenant. Le 3 janvier, il gagne un grand centre, Béziers, important chef-lieu d'arrondissement. Cette ville est la première « place » du commerce des vins dans la région. Les ouvriers viticoles y sont fort nombreux. Il y a une Bourse du travail active et puissante. On pouvait donc s'attendre à y voir la lutte énergiquement conduite.

Elle le fut en effet. Dès le début, trois mille ouvriers cessèrent le travail, et, sous la direction du comité siégeant à la Bourse du travail, organisèrent la résistance. Chose remarquable, ils le firent avec l'appui d'une grande partie de la population ; c'est du reste une observation qui peut être faite pour presque toutes ces grèves : les petits propriétaires, qui voyaient de près les souffrances des vignerons, les boutiquiers et les fournisseurs, qui étaient eux-mêmes atteints par la misère des ouvriers, étaient disposés à les soutenir. Leur sympathie était acquise d'avance au comité qui, très habilement, dans son manifeste, rappelait aux commerçants qu'une solidarité étroite les liait aux journaliers grévistes ; et c'est ainsi que l'on put assister à ce spectacle peu banal de quêtes fructueuses qui étaient faites dans les rues de la ville par de longs cortèges de manifestants précédés du drapeau rouge et chantant l'*Internationale*.

L'action de la grève, si vigoureuse déjà dans la ville, s'étendait d'ailleurs au dehors. Les premiers grévistes n'étaient en effet que des journaliers qui, demeurant à Béziers, vont le matin travailler aux vignobles de la campagne environnante, et qui, la journée

finie, rentrent à la ville. Mais il y a une autre catégorie de travailleurs agricoles qui restent attachés sur les domaines en qualité de domestiques loués au mois ou à l'année, logés et nourris. Or, ceux-là aussi, il fallait les amener à la grève pour la généraliser..

On vit alors des patrouilles de grévistes parcourir la campagne pour gagner à l'idée de l'action collective les esprits plus timides et plus arriérés des valets de ferme. A travers les vignes abandonnées, et toujours avec leurs chants et leurs loques rouges, les patrouilles allaient de domaine en domaine et entraînaient les domestiques un à un. Ceux-ci, devant l'enthousiasme confiant des camarades exaltés, demeuraient hésitants : « Mais comment feronsnous pour manger? disaient-ils. —N'ayez crainte, nous avons de l'argent, des secours, et la Bourse du travail vous nourrira comme elle nous nourrit. — Oui, bien, répétaient encore les pauvres diables, mais où coucher, nous autres? Vous avez vos maisons à la ville, vous, pour vos femmes et vos enfants! — Ne vous inquiétez pas et venez; à la Bourse du travail aussi, on vous logera... » Et, mipersuasion, mi-contrainte, ils s'en allaient, grossissant la patrouille qui les ramenait enfin à Béziers, vers cette Bourse du travail où, en effet, on avait organisé de vastes abris pour les recevoir.

La grève de Béziers dura neuf jours. Les résultats pratiques immédiats en furent très satisfaisants pour les ouvriers. Ils demandaient l'application du tarif de 0 fr. 50 l'heure : ils obtinrent 2 fr. 70 pour la journée de six heures. Mais surtout son effet moral fut considérable; le mouvement en reçut une impulsion irrésistible. Presque en même temps que Béziers, Agde était atteint. Le 10 janvier, ce fut Narbonne; le 15, Coursan. Enfin, dans la seconde moitié de janvier, les grèves éclatent partout, et il devient impossible, tant elles sont nombreuses, de les énumérer. Le mouvement gagne à la fois vers Carcassonne et vers Perpignan, en se propageant de village en village pendant trois semaines. Jusque-là, l'Hérault, vers Montpellier, et le Gard avaient été épargnés. Mais au début de février, l'agitation s'y étend aussi; elle touche en mars Lunel et Marsillargue, cependant qu'une reprise assez vive se produisait dans le Roussillon.

En somme, de novembre à mars, on peut dire que pas un village n'a échappé au mouvement gréviste. Celui-ci a été général, et partout, dans une très large mesure, il a été suivi de succès pour les ouvriers. Mais là n'est pas l'intérêt véritable. Au point de vue des conclusions à tirer de ces événements, cet intérêt réside

surtout dans les circonstances qui ont déterminé ces grèves et dans le caractère qu'elles ont revêtu.

*
* *

Une grève peut se présenter sous deux formes très distinctes : ou bien elle est le résultat d'une décision raisonnée, elle a été préparée en vue d'un objet défini, et, dans ce cas, il faut qu'elle soit appuyée sur une forte organisation antérieure. Ou bien, inversement, elle peut n'être que l'explosion soudaine d'un mouvement de révolte, et alors elle est inorganique, momentanément irrésistible, mais en réalité sans force durable.

Bien des gens n'ont voulu ou n'ont su reconnaître que ce dernier type de grève dans celles qui viennent d'agiter le Languedoc. On a été frappé par la soudaineté du soulèvement. Les propriétaires très surpris, débordés, ont dû rapidement céder. Les cris, les chants, les cortèges, parfois les bagarres, tous ces inévitables désordres qui accompagnent de telles manifestations populaires, inaccoutumés dans les campagnes, et accrus ici par l'exubérance naturelle de la race, ont fait prononcer à maintes reprises les mots de « Révolution » et de « Jacquerie ». Ce sont là de bien gros mots et tout à fait inapplicables en l'espèce. Qui dit Jacquerie, dit émeute sanglante, et surtout sans lendemain. Or, déjà, les paysans ont montré qu'après leur victoire ils entendaient conserver les positions acquises. Tels propriétaires qui avaient courbé la tête sous l'orage, se sentant impuissants à résister, ont cru ensuite pouvoir essayer de revenir peu à peu sur leurs concessions. Mal leur en a pris. Partout où cette manœuvre a été tentée, la grève a recommencé jusqu'à satisfaction, et les propriétaires ont ainsi fait l'expérience de la force durable d'un mouvement qu'ils croyaient éphémère.

Il faut donc bien le reconnaître : il y a eu vraiment *grève* au sens complet et organique du mot ; l'action des ouvriers viticoles a été pacifique et pleinement consciente.

Il est bon de dire qu'elle a été pacifique, du moins dans la très grande majorité des cas. Tant d'exagérations ont été commises par certains journaux que l'opinion a été en partie trompée sur le véritable caractère de ces grèves. Certes, si l'on veut rester impartial, il ne saurait être question de dissimuler certains excès et certains désordres. Ils furent peu nombreux, mais parfois assez sérieux. A

Coursan, par exemple, un régisseur trop nerveux, se croyant menacé par une bande de grévistes, déchargea son revolver sur la foule et provoqua ainsi une bagarre violente. A Montpellier, il y eut même des troubles vraiment graves. C'est que, dans cette grande ville, la grève des ouvriers agricoles se compliqua par l'intervention d'autres éléments étrangers à la grève. On put craindre un moment la grève générale. Des collisions se produisirent entre les manifestants et la police ; la troupe fut réquisitionnée. D'autres violences furent commises à Elne, près de Perpignan, et en quelques autres lieux. Mais il ne faut pas généraliser sur ces faits. Dans le nombre si considérable des grèves languedociennes, ils demeurent, somme toute, exceptionnels. Par contre, il est arrivé assez fréquemment que des ententes amiables se soient produites entre propriétaires et ouvriers, sans qu'il y ait eu besoin d'aucune grève pour appuyer les revendications présentées, — et ceci n'a pas été assez remarqué.

Tout se tient d'ailleurs. Si le mouvement, dans son ensemble, a été pacifique, il a aussi été conscient. Les vignerons ont posé leurs conditions avec calme et sagesse, justement parce qu'ils savaient ce qu'ils voulaient et ce qu'ils pouvaient légitimement demander. Longtemps, en effet, avant les dernières grèves, ils s'étaient familiarisés avec la notion de leurs intérêts de classe, grâce à l'idée et aux institutions syndicalistes qui se répandaient chez eux depuis dix ans. Et c'est dans ce premier mouvement syndicaliste qu'il faut chercher la raison de l'agitation actuelle et l'explication de son caractère.

L'apparition des premiers syndicats d'ouvriers viticoles remonte à 1891. Il ne faut pas confondre ces syndicats avec les syndicats agricoles ordinaires qui existaient dans le Languedoc, comme partout ailleurs, et qui sont devenus, en fait, des espèces de sociétés coopératives de propriétaires constituées en vue de l'achat et de la vente en commun de certains produits agricoles. Ceux-ci n'ont jamais eu pour objet la défense des intérêts des salariés, et, si l'on avait pu un moment espérer les voir devenir au moins des syndicats mixtes, nul doute aujourd'hui que cet espoir se soit complètement évanoui. Le désir des ouvriers de s'organiser à leur tour, malgré l'existence des syndicats agricoles, ne doit donc pas surprendre. Les premières manifestations de ce besoin, qui apparurent de 1891 à 1895, coïncident avec la publication du programme agraire du Parti Ouvrier français et avec la création des bourses du travail

dans les centres urbains du Languedoc : Béziers, Montpellier, Carcassonne, Perpignan, Narbonne. Par elles, on s'explique que l'idée d'organisations professionnelles purement ouvrières ait pu se répandre.

Toutefois ces créations durèrent peu et furent sans influence. Après 1895, les syndicats n'augmentent plus, et même disparaissent pour la plupart. Mais, comme il arrive souvent, cet arrêt momentané devait être suivi d'une renaissance plus vigoureuse. C'est que les premiers groupements avaient été artificiellement provoqués. L'idée venait de l'extérieur. Elle n'était pas pleinement comprise encore, et il n'y avait pas, dans les premiers syndicats, l'étincelle de la vie intérieure sans laquelle ne peut exister un véritable organisme. La forme un peu vide tomba donc ; mais le germe de l'idée demeurait; jeté dans le sol fécond des intelligences ouvrières, il suivait les lois mystérieuses de la vie ; lentement gonflé et mûri, il vint à s'épanouir à partir de 1900 dans l'atmosphère favorable d'années particulièrement pénibles pour l'industrie viticole.

Depuis trois ans, en effet, la région languedocienne a été travaillée par une remarquable fermentation syndicaliste. Ce ne sont pas seulement des éclosions de syndicats nouveaux et des résurrections de syndicats anciens qui se sont produites, ce sont aussi des manifestations plus puissantes de l'organisation ouvrière qui ont agité coup sur coup la contrée. En 1900, un congrès corporatif se tint à Montpellier; en 1901, il y en eut un à Béziers. Mais ce fut surtout le treizième Congrès national de la Confédération générale du travail, siégeant encore à Montpellier en 1902, qui eut le plus de retentissement dans le pays. Les questions touchant la politique ouvrière agraire y furent discutées ; on aborda le problème de la grève et des syndicats. Cela se savait dans le pays ; on en parlait; et l'importance considérable du Congrès et de ses membres faisait éclater à tous les yeux la puissante vertu de l'association qui, du faible ouvrier isolé, fait une force respectée et efficace.

Tout cela sans aucun doute impressionna profondément les paysans et les incita à s'organiser. Des syndicats se formèrent, et, pour la plupart, firent effort en vue d'accomplir une œuvre positive en faveur de leurs adhérents. Les uns ouvrirent des bureaux syndicaux de placement ouvrier, ou bien des cours professionnels pour la taille et le greffage ; d'autres obtinrent des municipalités qu'il fût créé des chantiers communaux pour occuper en temps de chô-

mage les bras inemployés ; d'autres encore se firent adjuger à l'entreprise l'exécution de certains travaux de terrassement ; parfois même, enfin, il y eut des tentatives pour réglementer la journée de travail.

Seulement, comme toute cette action restait désordonnée, incohérente, et par là même inefficace, on éprouva bientôt le besoin de la coordonner, en fondant les divers syndicats dans des fédérations régionales. La première en date fut la fédération des syndicats de l'arrondissement de Béziers, créée le 20 juillet 1902. Puis, au début de 1903, on vit apparaître la fédération des Pyrénées-Orientales et celle de l'Aude. A ce moment-là, grâce aux influences que l'on a vues plus haut, et entraînés par un enthousiasme trop confiant, les vignerons en étaient déjà à concevoir la possibilité d'une concentration suprême des forces paysannes dans une fédération nationale et internationale des travailleurs de la terre. La question fut étudiée dans un congrès général des syndicats ruraux, tenu à Béziers les 15, 16, 17 et 18 août 1903. On avait eu l'ambition d'y réunir tous les syndicats ruraux français, dont le nombre n'est d'ailleurs pas bien grand. Mais c'était trop espérer. Les 31 syndicats représentés au congrès furent tous, sauf un, des syndicats du Languedoc et du Roussillon. Au lieu de la fédération nationale, il fallut donc se borner à créer une fédération régionale unique, superposée aux fédérations départementales déjà existantes. Celles-ci devinrent de simples « sections » de la « Fédération des travailleurs agricoles et parties similaires de la région du Midi », dont les statuts portaient qu'elle avait pour but d'unifier et de préciser le mouvement syndicaliste paysan et de faire exécuter les décisions des congrès.

On voit par là combien, dans les milieux ouvriers paysans du Languedoc, on songeait à l'action et aux revendications collectives, et comment on s'y préparait. Lorsque les grèves éclatèrent, ce ne fut pas vraiment en exécution d'un plan défini et concerté d'avance ; mais l'idée était dans l'air. Il suffisait d'une simple secousse pour déterminer un mouvement général ; et c'est ce qui se produisit lorsque, l'année dernière, les salaires depuis longtemps déjà bien baissés se trouvèrent encore réduits. Des gelées ayant compromis les récoltes, les propriétaires diminuèrent le prix du travail. Les vignerons s'étaient soumis à ces dures conditions, comme ils l'avaient toujours fait aux époques de crise, pour faciliter aux propriétaires la tâche de la reconstitution du vignoble. Mais lorsque, après les

vendanges, ils virent monter les prix d'un vin moins abondant à des taux doubles et triples de ceux des années précédentes, les journaliers jugèrent que l'élévation des cours compensait largement la diminution de la récolte, et qu'on avait abusé d'eux. De là leur irritation, leurs réclamations et leurs grèves. Elles naquirent en un point, fortuitement, spontanément. Mais, grâce au travail préparatoire qu'avaient subi les masses paysannes de la contrée, le mouvement se trouva vite généralisé.

L'action syndicale, qui fut certainement une préparation des grèves, se continue d'ailleurs depuis, preuve évidente que les vignerons se sont rendu compte de l'influence des syndicats. Là où il y avait des syndicats avant les grèves, le nombre des adhérents a beaucoup augmenté ; en certains endroits, l'augmentation a atteint 60 à 80 0/0. Mais c'est surtout la fondation des syndicats eux-mêmes qui a pris un vigoureux élan. Le dénombrement n'en est pas encore fait au moment où j'écris ces lignes, et il en naît tous les jours. Pour avoir cependant une idée de leur accroissement, on peut dire sans exagération qu'avant les grèves il y avait dans chacun des départements du Midi viticole une douzaine de syndicats, tandis qu'on y en trouverait aujourd'hui de 60 à 80, c'est-à-dire pour l'ensemble du pays, de 200 à 250 environ.

En présence de ce progrès merveilleux de l'esprit syndical, la fédération nouvelle a compris qu'il était de son devoir de le canaliser pour lui donner toute sa force, et elle a lancé aussitôt l'appel suivant, dont je respecte les phrases boiteuses et incorrectes, parfois même inachevées, qui révèlent la paternité immédiate des frustes cervelles paysannes :

« Camarades, les événements qui viennent de se produire dans la région du Midi, a démontré que le paysan qui semblait être en léthargie, a su se réveiller à la première alarme et démontrer à la grosse propriété, toujours de jour en jour plus étrangleuse, que Jacques Bonhomme était enfin las de supporter davantage le joug odieux qui pesait sur lui. Aussi, camarades, partout où les groupements se sont formés, le succès a couronné l'effort tenté contre l'oppression terrienne. La fédération agricole, qui se trouvait à peine néophyte, a eu une grande responsabilité à assumer que, grâce au concours des camarades militants, les autres organisations, a pu avec quelques difficultés, il est vrai, mener à bonne fin. Il appartient désormais, camarades, à cette fédération qui est une puissance et qui est appelée sous peu de temps à grouper un nombre considé-

rable de syndicats et de syndiqués, et à parachever l'œuvre d'émancipation qu'elle s'est imposée. Aussi, camarades, pas d'hésitations, adhérez tous à votre section directe, qu'elle adhérera à son tour à la fédération régionale, qui est déjà adhérente à la Confédération générale du travail à Paris, centre de toutes les organisations et forces prolétariennes. Camarades, l'avenir est à vous! A vous de savoir en profiter; pas d'équivoques, sus au capital, et au prochain congrès agricole qui doit avoir lieu cette année à Narbonne, vous démontrerez aux exploiteurs de tout acabit, que le réveil ayant sonné, le paysan ne veut plus supporter les iniquités de tous ses oppresseurs, et qu'il veut son émancipation intégrale. »

Suivait un questionnaire très précis adressé aux syndicats pour savoir quels étaient leurs désirs et pour les centraliser.

L'œuvre d'organisation se poursuit donc avec méthode. Ce que j'en ai dit suffira sans doute à montrer quelle grossière erreur on commettrait en jugeant légèrement les agitations agraires de l'hiver dernier. Ce n'est pas, encore une fois, d'émeutes, ni de manifestations passagères d'un mécontentement ouvrier qu'il faut parler, c'est d'une coalition ou d'un fédéralisme raisonné des intérêts paysans contre les intérêts des propriétaires. Et la question qui se pose alors est celle de savoir si ces événements peuvent être considérés comme marquant l'entrée du monde ouvrier paysan sur la scène des revendications sociales ou même socialistes. Est-ce que la main-d'œuvre des campagnes va apprendre à manier les armes de la grève et du syndicat à l'imitation de la main-d'œuvre des villes? Est-ce que les propriétaires fonciers vont se trouver en face des mêmes demandes et des mêmes problèmes que les directeurs d'usines? Est-ce que le socialisme enfin est près de recevoir le formidable et décisif appoint de l'adhésion des masses rurales? Si l'on veut, à cet égard, sonder l'avenir, tout se ramène à examiner s'il n'y a pas eu, dans le pays des grèves agraires, certaines circonstances spéciales que l'on ne rencontre pas partout, et qui sont nécessaires pour provoquer l'éveil de la solidarité paysanne.

*
* *

Il n'est pas douteux que le vigneron languedocien fut plus que tout autre ouvrier des champs accessible aux idées d'organisation syndicale et de grève. L'esprit de ces Latins de la Narbonnaise est demeuré remarquablement ouvert aux préoccupations politiques.

Ils parlent beaucoup et discutent volontiers; les opinions les plus avancées trouvent aisément crédit auprès d'eux. Ils sont novateurs et parfois révolutionnaires, par tempérament.

Ces dispositions naturelles ne suffisent cependant pas à tout expliquer. D'autres populations rurales, dans le Midi et ailleurs, ont aussi l'esprit politique aiguisé ; elles n'ont pourtant pas eu recours aux mêmes moyens pour défendre leurs droits. D'autres encore ont été éprouvées par des récoltes mauvaises, dont le contrecoup s'est fait sentir sur des salaires déjà minimes. Mais ce qui doit particulièrement retenir l'attention, c'est le genre particulier de vie et de travail des vignerons languedociens.

J'ai eu l'occasion de dire, à propos de la grève de Béziers, qu'il y a deux catégories de travailleurs employés à la culture des vignes dans le Midi. Les uns sont des domestiques ou valets, loués au mois ou à l'année, nourris par le maître et logés dans les bâtiments du domaine. Les autres, au contraire, sont de simples journaliers ; ils sont en nombre bien plus grand que les valets; ce sont eux qui font en somme tous les travaux des vignobles, les domestiques se bornant à soigner les bestiaux et à faire les charrois. Or, les journaliers, qui ont été l'élément actif de la grève et de l'action syndicale, vivent et travaillent d'une façon toute différente de celle des valets. Tandis que ces derniers vivent isolés, par famille, et le plus souvent en rase campagne, les autres viennent au matin de la ville ou du village, et ils y rentrent à la fin de la journée. Là, les relations de voisinage, le café, les réunissent et favorisent les ententes. Sur le chemin qui conduit aux vignes, ils vont par bandes, et le travail lui-même ne fait pas cesser ce coudoiement de tous les instants. Groupés par équipes, ou, suivant l'expression du pays, par « coles » ou « coïles », ils soignent les ceps, à peine séparés par l'étroit intervalle d'un sillon. Ils chantent, ils plaisantent ou ils causent; ils s'excitent, ils frondent, et les têtes s'échauffent aussi aisément qu'il arrive chez les ouvriers d'usines. Comment des circonstances aussi identiques n'engendreraient-elles pas les mêmes effets? Comment ce travail en commun ne ferait-il pas naître l'idée de présenter en commun aussi les réclamations qu'il provoque? Ajoutons que la ressemblance des vignerons avec l'ouvrier d'industrie s'accroît encore de ce qu'ils tendent de plus en plus à se « prolétariser ». Autrefois, les journaliers étaient pour la plupart en même temps de petits propriétaires; avant d'aller au travail chez autrui, ils

donnaient quelques coups de bêche à leur lopin de terre, et c'est ce qui explique les si brèves journées de 6 à 7 heures encore en usage dans le Languedoc. Mais aujourd'hui la race des ouvriers propriétaires disparaît, écrasée par les années de crise et par les hypothèques qui en furent la conséquence. Dans les gros villages où ils habitent, les vignerons mènent la vie des prolétaires urbains. Comme eux, ils sont privés de ces mille ressources que la terre donne au véritable paysan; ils n'ont ni légumes, ni porcs, ni volailles; ils doivent tout acheter, et, par suite, tout devient cher autour d'eux.

Or ces conditions sont loin de se trouver fréquemment réalisées.

En France et ailleurs, la grande majorité des travailleurs agricoles vivent aux champs, sur la terre et par la terre; ils travaillent isolés; ils ne se réunissent pas; il n'y a pas entre eux ce contact permanent qui éveille les idées de solidarité et qui fait prendre conscience de la force et des intérêts collectifs. Aussi demeurent-ils presque partout inorganisés et désarmés devant les prétentions des propriétaires, et il est très caractéristique d'observer que là où ils ont su agir, il se trouvaient dans la même situation que les journaliers languedociens.

En Italie, par exemple, dans la plaine milanaise qui fut pendant deux ans agitée par des grèves agraires, le cas est exactement identique à celui de notre Midi. Les ouvriers qui sont employés dans les champs de blé ou dans les rizières vivent dans des villages et travaillent par équipes. Plus significatif encore est le cas des bûcherons du Cher et de la Nièvre. Ceux-ci réunissent en eux deux qualités différentes : ils sont laboureurs en été, et, durant la mauvaise saison, ils abattent des arbres. Lorsqu'ils sont laboureurs, ils travaillent seuls; lorsqu'ils sont bûcherons, ils travaillent par équipes, ils s'assemblent dans les clairières où ils bâtissent leurs huttes et où ils causent en prenant leur repas autour du feu commun. Or, c'est seulement comme bûcherons qu'ils se sont mis en grève à plusieurs reprises et groupés en syndicats; mais, comme laboureurs, ils n'ont jamais songé à l'action collective.

Par ces exemples, et surtout après ce dernier, il semble bien que l'on soit fondé à considérer le groupement habituel pendant le travail et après le travail, comme la condition *sine qua non* du syndicalisme agraire. Lorsqu'il en est ainsi, la diffusion des idées

socialistes, ou plutôt leur passage de la ville à la campagne s'opère tout naturellement. En réalité, on se trouve toujours en présence d'ouvriers industrialisés. Les Bourses du Travail, qui paraissent avoir été jusqu'ici l'appui nécessaire des bûcherons du Centre comme des vignerons du Midi, avaient trouvé en eux un terrain favorable à la propagande ; il suffisait dans chaque équipe d'un adepte, pour prêcher et convertir. Mais sur des paysans isolés, quelle prise pourrait-on avoir?

Ainsi, si ces observations sont exactes, l'extension possible des mouvements agraires serait naturellement assez limitée. Les paysans salariés sont, pour la plupart, loin de se trouver dans ces conditions nécessaires et favorables. De l'aveu même du grand socialiste allemand Kautsky, ils vivent encore comme au temps de la féodalité ; ils constituent un élément, une clientèle d'un ménage étranger dont ils dépendent étroitement ; même en dehors du travail, la discipline du maître pèse sur eux, et en fait, sinon en droit, il leur est impossible de se coaliser. Ni leur tournure d'esprit, ni les circonstances ne paraissent donc destinées à les incorporer dans l'armée active du prolétariat. Et cela est vrai surtout en France, où l'on rencontre presque exclusivement chez les paysans des petits fermiers ou des petits métayers, des petits propriétaires, ou bien des journaliers prolétaires très disséminés.

Il faut enfin ajouter que même là où le mouvement ouvrier gagne la campagne, il ne le fait pas avec toute la pureté orthodoxe que désirerait le parti socialiste. La « lutte de classe » que se propose d'organiser le syndicalisme, se corrompt presque partout par l'introduction dans les groupes agricoles de petits propriétaires qui n'ont ni les mêmes intérêts ni les mêmes tendances que les simples journaliers. Seulement, dans les départements qui ont des syndicats, dans l'Allier, dans le Loiret, dans l'Indre, dans l'Yonne, dans l'Eure, dans le Jura, dans le Lot-et-Garonne, les ouvriers agricoles sont si peu nombreux, que s'ils avaient refusé d'accueillir les journaliers petits propriétaires, la force de leurs syndicats aurait été tout à fait insuffisante ; et le Congrès socialiste agricole d'Agen a reconnu qu'il valait mieux, étant donné le petit nombre des ouvriers et « l'énorme majorité des petits propriétaires salariés à certaines parties de l'année », renoncer au principe strict de la lutte de classe et se proposer simplement « de poursuivre une lutte en commun contre le régime capitaliste ».

Loin de moi la pensée de rabaisser par là la valeur significative

des derniers mouvements agraires, car l'accession de ces paysans, quelque particuliers qu'ils soient, aux idées de coalition et d'association professionnelle, demeure un très gros fait social. Mais il ne faudrait pas croire qu'il se forme là simplement une armée nouvelle pour le collectivisme. Les événements sociaux n'ont pas une évolution aussi simple. L'avenir du socialisme n'est pas seulement une question de nombre. Cet élément paysan nouveau, même s'il doit s'accroître, surtout, devrais-je dire, s'il s'accroît, agira d'une façon complexe sur les destinées du syndicalisme et du socialisme. Il apporte des besoins différents, des idées différentes. Par lui, il n'est pas sûr que le socialisme reçoive une impulsion plus forte dans le sens où le portent ses dogmes présents : il sera bien plutôt dévié, et il faudra qu'il s'adapte à une forme nouvelle, plus souple, et peut-être plus proche d'une libre coopération que d'un collectivisme étatiste.

Léon Polier.

LES BERGERIES[1]

TROISIÈME PARTIE

I

Dans son petit appartement de la rue Monge, Mme Chaubert s'agitait, Jeannette ne suffisant pas à polir les cuivres, à laver les marbres de la cheminée, à cirer les parquets, la bonne dame, le jupon retroussé, s'employait à la besogne. Sa grosse figure luisante, dont les traits étaient noyés dans une graisse aimable, se couronnait, d'une façon maigre et baroque, des cheveux ramenés en trois touffes, tordues, chacune, dans une papillote.

La matinée s'avançait. Enfin, peu après onze heures, le vestibule, le salon et la salle à manger étaient nets comme un écu neuf.

Sans prendre le temps de s'habiller, Mme Chaubert se mit à table. Elle mangea du bout des dents. Après déjeuner, elle but sans plaisir le petit verre de cognac quotidien. D'ordinaire, elle s'assoupissait, alors, dans un grand fauteuil au coin du feu. Des rêves agréables traversaient son demi-sommeil. C'était une heure charmante.

Mais, ce jour-là, une inquiétude vague combattait les effets soporifiques de l'alcool. Mme Chaubert se tourna et se retourna en vain dans le fauteuil accoutumé ; un instant sa tête lourde tomba sur sa large poitrine.

Elle se réveilla en sursaut, car un cauchemar fugace l'avait empoignée pendant ce bref instant de sommeil. Elle s'essuya le front, où luisaient quelques gouttes de sueur.

(1) Voir *la Renaissance latine* des 15 avril, 15 mai et 15 juin 1904.

Elle se leva, alla jusqu'à la fenêtre. Sur les toits aux pentes diverses que surmontaient les tuyaux tordus des cheminées, un soleil pâle de fin d'octobre jouait.

« Il aura beau temps pour le voyage, » pensa-t-elle. Elle soupira. Enfin, elle allait reprendre possession de son petit chéri ! C'est ainsi qu'elle se le désignait à elle-même. Mais lorsqu'il était là un je ne sais quoi qui se dégageait de la personne de l'avocat l'empêchait d'user de ce terme familier. Elle avait une conscience soudaine de la supériorité du jeune homme ; il redevenait pour elle « monsieur Moret ».

Voilà plus de quatre semaines qu'il était parti pour Maigny. Elle n'en avait eu que des lettres brèves et rares ; elle lui écrivait à l'adresse de son tuteur, maitre Ledoux. Combien de fois avait-elle été sur le point d'aller le surprendre là-bas ! Mais elle ignorait sa résidence ; il avait voyagé, paraît-il.

Elle comprenait qu'il ne prit aucun intérêt à la correspondance de la femme illettrée qu'elle était ; absorbé par les soins de procès importants, il avait autre chose à faire qu'à écrire à son amie de la rue Monge. Elle était restée à Paris, presque sans nouvelles, à vivre de monotones et solitaires journées. Ah ! si seulement elle avait eu un mioche de lui pour remplir son existence ! Quand elle songeait qu'elle n'avait pas d'enfants, et qu'elle n'en aurait jamais, les larmes montaient aux yeux de la bonne dame.

Laissée à elle-même, dans le désœuvrement des journées, des soucis la tourmentaient. Dans le secret de son cœur, elle craignait que Moret n'eût été retenu par une femme. Elle ne pouvait y penser de sang-froid. Une rivale ! elle voyait rouge. Moret était son bien ; elle le défendrait.

Bientôt lasse de ces projets sanguinaires, elle revenait à des pensées plus aimables. Maintenant sa vie lui apparaissait indissolublement liée à celle de l'avocat. Il ne l'épouserait pas, non ; du reste, elle n'y tenait pas, et Moret avait affirmé devant elle, en termes énergiques et sincères, sa haine du mariage. Mais il continuerait d'habiter près d'elle. Elle perpétuait ainsi dans l'avenir ce rêve fou, de Moret, devenu un grand avocat, gardant sa chambre médiocre, rue Monge, et se faufilant, le soir, à travers la saleté de l'escalier de service et les promiscuités ancillaires du couloir du sixième, pour venir retrouver, dans l'appartement reluisant de propreté, son amie inchangée des anciens jours. Elle vivait avec ces pensées auxquelles la digestion facile prêtait une

teinte délicieuse, elle s'y complaisait, s'attardait à leur poursuite.

Elle n'en interrompait la trame séduisante que pour suivre, dans le feuilleton de son journal, les aventures merveilleuses d'une jeune fille plus belle que le jour, plus pure que l'eau, qui se trouvait, par une suite de vicissitudes sans pareilles, amenée à vivre parmi les escarpes et les voyous de Paris. Les quitterait-elle intacte pour retrouver sa noble et désolée famille? Telle était la question passionnante à laquelle, depuis cent cinquante numéros, l'auteur malin différait à répondre.

Ce jour-là, Mme Chaubert oublia le feuilleton quotidien, réservé aux minutes paisibles qui suivent la sieste.

A peine eut-elle regardé le soleil d'octobre, une pensée traversa son esprit : Mme Picard avait certainement oublié d'allumer du feu dans la chambre de M. Moret. Cette idée travailla dans le cerveau de la brave dame. Elle ne pouvait envoyer Jeannette chez l'avocat. Elle irait elle-même : elle avait la clef.

La clef, Moret ne la lui avait jamais donnée, et elle n'avait pas osé la demander. Pourtant elle avait désiré bien souvent descendre dans la chambre de son ami lorsqu'il était au Pàlais. Elle aurait voulu examiner son linge, ses habits, voir s'il manquait des boutons, épousseter les meubles sur lesquels la négligente mère Picard laissait s'amasser une couche grise de poussière. Et tandis que Moret était à Maigny, cette envie était devenue plus forte. Elle avait caressé l'idée folle de dormir dans le lit de son chéri, d'y passer une nuit entière ! Quelle débauche ! — Un jour, comme elle causait avec Mme Picard, cette dernière parla de la chambre de M. Moret et proposa à sa locataire de monter avec elle, car elle avait des livres à y porter.

Mme Chaubert, ravie, la suivit. Même l'odeur pénétrante de renfermé, qui traînait dans la pièce sombre, lui fut chère. Elle y retrouvait quelque chose de l'absent.

Le désir de retourner chez son ami fut si puissant qu'un soir, comme la mère Picard tournait le dos, Mme Chaubert déroba, dans la loge, la clef de la chambre de Moret. Le lendemain, elle en avait un double. Dès lors elle se rendit souvent chez l'avocat.

Ce jour-là, comme dévorée d'impatience à l'idée de le revoir elle ne pouvait trouver le repos, elle défit ses papillotes, s'habilla et sortit. Elle rencontra bientôt dans la rue ce qu'elle cherchait, un marchand de fleurs ambulant, qui poussait devant lui, dans une

petite voiture, une fraîche moisson de violettes d'automne. Elle en acheta un gros bouquet et monta chez Moret. Elle alluma le feu, enleva la poussière qui recouvrait le bureau, écrivit un mot à son ami et regagna son appartement. Moret allait arriver !

Cependant Moret roulait à une vitesse normale de Maigny sur Paris. Il avait quitté les Bergeries dès huit heures du matin et avait pris congé de Jacqueline et de miss Brydon la veille au soir. Mais Jacqueline était descendue au moment où il allait partir et lui avait serré la main. Le regard qu'elle avait attaché sur lui, au moment où ils se séparaient, l'avait ému. Muettement, elle avait dit : « Je suis à toi, ne m'oublie pas. »

En wagon, Moret fut poursuivi par le souvenir de ces yeux limpides. Il songeait à ce qui s'était passé aux Bergeries. Jusqu'aux derniers jours il avait désespéré du succès, et le succès était venu inattendu. « Elle a des yeux admirables, » pensait-il. — Et un instant après : « Saura-t-elle garder notre secret ! »

Jacqueline, s'il l'avait laissée faire, aurait, le soir même, dit à son père qu'elle aimait Charles Moret et n'aurait point d'autre époux que lui. Mais il lui avait montré la nécessité de préparer M. de Lussy, le danger d'une brouille entre eux à ce moment. Jacqueline avait fini par acquiescer ; ne pouvant se taire, elle avait raconté, sur l'heure, sa merveilleuse aventure à miss Brydon.

Moret avait jugé sage de différer l'aveu nécessaire à M. de Lussy. Son client commencerait, peut-être, par se fâcher. Or il voulait se servir de Lussy pour améliorer sa position. Ce dernier connaissait des gens riches, mêlés à de grandes affaires ; un de ses amis intimes, M. d'Huissay, était impliqué dans le procès de la *Banque Universelle*. En deux mois de Paris, Moret ferait, grâce à Lussy, d'utiles relations, prendrait pied dans un monde nouveau. A ce moment-là, Jacqueline pourrait parler, Moret serait en état de supporter la bourrasque, d'attendre que la jeune fille eût gagné leur cause.

Il rêva un instant à Jacqueline, il s'émut.

Puis il ramena, comme à coups de fouet, son esprit aux affaires qu'il avait engagées pour Lussy. « Maître Cornefeu lancera son assignation dans la huitaine. En réservant la pièce nouvelle que m'a trouvée Ledoux, je suis maître de la situation. »

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, une question se dressa devant lui : « A-t-elle les yeux bruns ou gris ? » Les paupières closes, il consacra une demi-heure à l'examen de ce point litigieux. Il y avait

des arguments en faveur de l'une et l'autre thèse ; il ne savait que décider.

Ramené à la réalité par une secousse violente du wagon, il se morigéna. Son esprit suivit une autre piste. « Combien vais-je gagner cette année-ci ? » Il additionnait des chiffres. « Quinze cents ici déjà touchés ; cinq cents de l'affaire Guillemot (Guillemot était l'inventeur d'un antiseptique, à qui la crédule Mme Chaubert, désireuse de trouver une position pour le jeune Voisin, avait confié, sous certaines garanties, une somme de quatre mille francs. Les quatre mille francs avaient disparu, mais restait Guillemot, que Moret traquait avec acharnement, le poursuivant dans ses divers et éphémères domiciles, à coups d'assignations, de protêts, menaces de saisies et autres projectiles légaux et coûteux, sans aucune chance, du reste, de faire rentrer au logis un seul des deux cents louis d'or qu'en avait laissé sortir l'excellente Chaubert) ; cinq cents francs encore dans de petites affaires, broutilles ramassées chez les huissiers et avoués où l'avaient amené les procès de son amie ; deux mille francs déjà versés par le comte de Lussy. Jamais Moret ne s'était vu maître de tant d'argent. Mais il n'était pas satisfait, car il n'avait rien au regard de ce qu'il désirait. « Lorsque Lussy sera à Paris, je le ferai marcher, pensait-il ; il connaît le baron Bourru, qui va passer, avec son ami d'Huissay, devant les tribunaux pour l'affaire de la *Banque Universelle.* C'est là qu'il y aura des honoraires à toucher ! Maître Lenfflé, l'avocat du baron, aura peut-être cinquante mille francs ? Cinquante mille ! c'était de l'argent, cela !... Quand est-ce que je les gagnerai ? — L'année prochaine, peut-être... »

Le train, lancé à grande vitesse, longeait une rivière paisible, effrayée, sous les arbres qui baignaient leurs branches en son eau pure, du fracas énorme du convoi.

Moret ne voyait pas. Il comptait. — Soudain, il s'arrêta au milieu de la colonne d'une addition qu'il faisait de tête. « Sept et huit, répétait-il machinalement, sept et huit... Parbleu, ils sont couleur noisette, et doux, et brillants ! Ils lui mangeaient la figure, lorsqu'elle est venue me voir partir, ce matin... Sept et huit... Lussy avait l'air étonné... Sept et huit, sept et huit... Noisette, évidemment, et quels cheveux admirables !... Sept et huit.. Ah ! quinze ! quinze ! où en suis-je ?... » — Il se releva sur la banquette, où il s'était laissé glisser. Il poursuivit, dans sa tête, les chiffres qui s'échappaient ; mais la colonne d'addition était brisée ; impos-

sible de la rétablir. « Je ne puis même plus faire une addition, pensa-t-il, sans me laisser distraire; c'est l'amour. »

Et, pour le reste du trajet, il s'abandonna à Jacqueline, qui lui souriait dès qu'il fermait les yeux.

II

Il fallut la proximité de Paris, la traversée de la banlieue, la vue des cultures maraîchères, pour ramener les pensées de Moret à un objet plus prochain. Là-bas, rue Monge, une femme l'attendait !

L'image de la maternelle Mme Chaubert se présenta devant lui.

Tant qu'il avait été aux Bergeries, il l'avait repoussée. « Je la retrouverai assez vite ; quand j'aurai le nez dessus, il sera temps d'y penser, » disait-il crûment. Maintenant la question Chaubert était là, devant lui.

Elle parut à Moret plus difficile qu'il ne se l'était imaginé. Il manquait d'expérience en ces matières. Il savait seulement que si Jacqueline, dont il connaissait les idées entières, apprenait que son fiancé vivait avec une femme, elle se révolterait de toute la force de sa nature ignorante du mal, et que M. de Lussy, s'il ne voulait point de Moret pour gendre, trouverait là le moyen de détourner sa fille d'un mariage absurde. Comment agir avec Mme Chaubert, de façon à ce qu'elle ne pût nuire en rien aux projets nouveaux de Moret ?

Peut-être fallait-il frapper un coup brusque, annoncer le soir même son mariage prochain et laisser Mme Chaubert terrassée par l'énormité de cette nouvelle ? Cela serait net, définitif, sans reprises possibles. Mais dans la douleur de se voir quittée ainsi, Dieu sait à quelles extrémités cette femme malheureuse s'abandonnerait ! Moret craignait les dangers qu'il ne pouvait prévoir. Il y avait dans la passion déchaînée des détentes brusques et terribles de forces insoupçonnées qui détruisaient tout. On n'était pas là sur le terrain solide, exploré, de l'intérêt. Non, temporiser était plus sûr. Quitter le quartier d'abord, et empêcher Mme Chaubert de le suivre. Comment ?

A réfléchir sur ce sujet, il apparut bientôt au jeune homme

que la meilleure politique était de spéculer sur la sympathie profonde que l'excellente dame éprouvait, à n'en pas douter, pour lui. Il lui représenterait qu'une trop grande intimité pourrait nuire à sa carrière d'avocat, qu'il viendrait souvent la voir rue Monge. Ainsi gagnerait-il du temps et l'habituerait-il peu à peu à l'idée de la rupture prochaine. En somme, il avait deux mois pour la préparer.

Son plan était fait lorsque le train franchit la ligne sale des fortifications.

Une heure plus tard, Moret, rue Monge, avait subi l'accueil empressé de la mère Picard et s'installait chez lui. Sur son bureau fleurissaient les violettes de la dame du cinquième. Une lettre était en évidence sur le buvard. Mme Chaubert priait « monsieur Moret » de dîner avec elle à sept heures. La lettre était respectueuse. Moret eut un demi-sourire de satisfaction. « Je ferai de cette femme ce que je voudrai, » pensa-t-il.

A sept heures, ayant passé une redingote et chaussé des souliers vernis, il monta par le grand escalier chez Mme Chaubert. Jeannette le salua.

Dans le salon, Mme Chaubert l'attendait. Au coup de sonnette, elle se leva pour le recevoir. Il entra. — Cent fois, elle avait pensé à son retour; dès la porte fermée, elle se précipiterait dans ses bras! Mais lorsqu'elle vit Moret apparaître, elle fut surprise. Les regards du jeune homme avaient quelque chose d'un peu hautain, puis cette redingote sévère! ces souliers vernis! cette raie qui partageait si nettement les cheveux sur la tête! ce chapeau de soie qu'il tenait à la main, comme en visite cérémonieuse! — Mme Chaubert vit tout cela d'un coup d'œil, car Moret s'était arrêté une seconde sur le seuil de la porte; une gêne inattendue paralysa l'élan de la grosse dame, et, au lieu de serrer Moret dans ses bras, d'appuyer la tête jeune et brune de son ami sur sa poitrine accueillante, elle se borna à lui tendre la main, balbutiant une phrase banale de bienvenue.

— Ah! c'est bien le cas de dire, on est content de vous revoir, monsieur Moret.

Moret la regarda. La joie rayonnait sur l'ample figure de Mme Chaubert. Ses bonnes joues rondes s'élargissaient dans un sourire de bienvenue où les yeux disparaissaient presque; son nez court, en boule, luisait comme une petite pomme; une fossette se creusait au milieu du menton, sous lequel trois plis de chair

grasse s'étageaient. Sa poitrine bastionnée se soulevait dans l'émotion du revoir. Elle était sanglée dans un corset qui comprimait sa chair abondante, et les bras, trop gras, s'écartaient du buste.

Vraiment, elle était énorme ! Moret ne se souvenait pas d'elle aussi plantureuse. Et, en réponse aux mots de bienvenue de Mme Chaubert, il jeta :

— Eh bien ! vous n'avez pas maigri pendant mon absence !

La phrase choqua la bonne femme qui ressentait toute allusion à sa corpulence. Mais elle craignit de trahir sa préoccupation secrète, et, le sourire aux lèvres, elle dit :

— Ah ! ce monsieur Moret, toujours le mot pour rire.

Une heure plus tard, ils achevaient de dîner. Il faisait doux dans la petite salle à manger, sous la suspension frangée d'étamine rouge. La chère avait été copieuse et arrosée d'un vieux vin de Bordeaux, héritage de feu l'ami de Mme Chaubert. Pourtant quelques détails avaient choqué Moret, habitué au service luxueux des Bergeries. Pendant toute la durée du repas, Jeannette lui avait laissé le même couteau et la même fourchette. — Maintenant, il parlait beaucoup, de ses affaires meilleures, de la place qu'il allait prendre au Palais. Ses phrases étaient pleines de « je...», « je dirai ceci... », « je *leur* ferai voir... », *leur* représentant la collectivité indéterminée des ennemis qui avaient empêché Moret de réussir plus tôt.

Mme Chaubert écoutait, béate.

Mais à la joie de retrouver son petit chéri, se mêlait quelque anxiété. Il y avait en lui quelque chose de changé ; quoi ? elle ne trouvait pas. Elle eut, à cette minute, le pressentiment de malheurs prochains qui la menaçaient.

Elle essaya, en vain, de savoir ce que Moret avait fait à Maigny. Elle ignorait jusqu'au nom des Bergeries. Moret déclara seulement qu'il avait deux procès importants dans sa ville natale. — Qui avait-il vu à Maigny ? avec qui passait-il ses soirées ?

— Avec Ledoux, répondit Moret.

La jalousie mordit Mme Chaubert au cœur.

Après dîner, elle offrit à l'avocat, grande gâterie, des londrès achetés à son intention. Moret, qui, pendant un mois, avait fumé les cigares excellents du comte de Lussy, dissimula mal une grimace. Mais l'eau-de-vie, héritage du marchand de vin, était vieille et parfumée.

Adossé à la cheminée, il parlait encore. Mme Chaubert, étendue dans un fauteuil, mangeait des yeux l'avocat. Elle n'avait osé jusqu'alors aucune caresse.

Il alluma un second cigare. La soirée s'achevait. Jeannette était remontée au sixième. Il se décida à annoncer son changement prochain de domicile.

— L'importance de mes affaires, sans cesse grandissantes, — dit-il, — m'oblige à prendre un appartement plus vaste. Je vais quitter la rue Monge.

Dans le fauteuil où elle s'assoupissait, Mme Chaubert sursauta. Avait-elle bien entendu ? — Mais oui, maintenant l'avocat développait. Il donnait des raisons, avec cette abondance de langage qui lui était naturelle.

Mais Mme Chaubert n'était attentive qu'au ton sur lequel il parlait. Il avait l'air d'exposer un projet sans aucune importance, qui ne l'intéressait ni elle ni lui. Pas une allusion à leur vie commune.

Il se tut.

De stupeur et de chagrin, elle resta muette.

Moret, qui s'attendait à des protestations, fut ravi de voir la bonne dame accepter ainsi le changement décidé. Allons, l'affaire ne serait pas si difficile qu'il l'avait cru.

Il parla encore, montra l'avenir brillant. La politique l'attirait ; grisé au son de sa parole sonore, il laissa entrevoir qu'un comité, déjà, s'était adressé à lui pour les élections prochaines. Entraîné, il esquissa les grandes lignes d'un de ses discours politiques. Il ne songeait plus à Mme Chaubert, mais s'adressait, par-dessus la tête de la dame, à ses électeurs.

— Qu'est-ce que ce pays demande ? l'ordre. Avec le désordre, vont la pauvreté, la ruine. Avec l'ordre, tout prospère. Choisissez ! L'anarchie et la misère, ou l'ordre et la richesse ?... Quel bon citoyen hésiterait !... Choisissez !

Il était parti dans sa période et lança ce « Choisissez ! » d'une voix tonnante, le bras tendu par-dessus le fauteuil où était affaissée Mme Chaubert.

— Choisissez ! — répéta-t-il.

Et il attendait une réponse.

Il y eut un silence, mais, au lieu des acclamations multiples des électeurs, ce fut un sanglot, un misérable petit sanglot, timide, comprimé, et qui s'échappa par le nez, un mouchoir bouchant la sortie naturelle de la bouche, qui lui répondit.

Stupéfait, il ramena son bras tendu et regarda Mme Chaubert.

Elle ne luttait plus. Le premier sanglot avait ouvert la voie aux autres, qui suivaient nombreux comme les flots de la mer. C'était un spectacle baroque et lamentable que de voir l'effondrement de la bonne dame.

Des larmes ruisselaient sur ses joues rouges ; la bouche se contractait dans une horrible grimace. Elle se laissait aller. Le bruit aigu de ses plaintes emplissait la pièce étroite.

Moret s'inquiéta. Elle aurait une crise de nerfs ; les voisins déjà l'entendaient ; il faudrait aller réveiller Jeannette, chercher un médecin ; il y aurait un scandale ; il serait compromis.

Il importait de la calmer à tout prix.

Il s'assit sur une chaise à côté du fauteuil, et, passant le bras derrière Mme Chaubert, se mit en devoir de la consoler.

Il lui adressa des paroles douces. Les plaintes continuaient toujours. Alors il lui effleura le front de la main et tapota les boucles en désordre de la dame. A cette caresse, Mme Chaubert frémit. Tout n'était donc pas fini entre eux ! — Alors elle pleura plus abondamment que jamais, mais c'étaient des larmes silencieuses, des larmes de joie, de reconnaissance.

Elle avait saisi la main de Moret et, maintenant, la baisait. Elle essayait de parler. Des mots, entrecoupés encore de sanglots, venaient à ses lèvres.

— C'est bien le cas de dire, monsieur Moret... vous m'avez fait tant de chagrin... Je croyais... c'est bien le cas de dire... que vous ne m'aimiez plus...

« Monsieur Moret » ne regagna sa chambre qu'à cinq heures du matin, par le couloir des domestiques.

III

Un coup de tonnerre réveilla en sursaut Jacqueline. Elle s'effraya. Où était-elle ? Quel ouragan s'abattait sur les Bergeries ? — Mais, la peur passée, elle se souvint : c'était Paris, aux bruits duquel elle ne pouvait, depuis un mois, s'habituer. Une voiture retentissante de laitier roulait sur les pavés inégaux de la rue Lord-Byron. Le fracas guerrier des boîtes de lait heurtées s'éloigna.

Il ne fallait pas songer à se rendormir. Une langue fine de jour s'allongeait entre les rideaux mal fermés. C'était le matin.

Jacqueline s'étira dans le lit. Elle se sentait fraîche et reposée. Se lèverait-elle ? Non, personne n'était debout dans la maison. Elle joignit les mains derrière la tête et se mit à penser.

Aimait-elle Paris ? Elle n'en était pas certaine. D'abord, elle n'y retrouvait rien d'elle-même. Elle ne se rappelait pas ses promenades enfantines ; les noms même de ses amies d'alors avaient disparu de sa mémoire. Elle constatait que tous ses souvenirs étaient attachés à sa vie des Bergeries.

Puis, il y avait, dans ce Paris nouveau, quelque chose d'énorme qui l'effrayait. On y frôlait des milliers et des milliers de passants, sans jamais reconnaître parmi eux une face déjà vue. Cela était un peu terrifiant pour une jeune fille qui, jusqu'alors, ne s'était promenée qu'entre des arbres. Et le roulement continu des voitures, les coups de corne des tramways, le fracas des omnibus ! Où donc allaient tant de gens pressés ?

Pourtant elle commençait à aimer les Champs-Élysées voisins, leurs trottoirs spacieux, la montée douce de l'avenue vers l'arche colossale qui la termine. Les premiers jours, elle avait éprouvé quelque gêne à s'y promener. Les toilettes noires livrées par la grande faiseuse de Maigny, Mme Omont, manquaient d'un je ne sais quoi que possédaient les robes des jeunes élégantes qu'elle rencontrait.

Et la gêne de Jacqueline s'était augmentée, car elle avait cru observer qu'on la regardait beaucoup. Quelques hommes s'étaient retournés sur son passage. C'était, sans doute, pour moquer son allure provinciale. Cette pensée avait été amère à Jacqueline. Cependant elle aurait voulu savoir au juste pourquoi les gens la regardaient. Aux yeux de Moret, elle était très jolie. Il le lui avait dit cent fois. Mais chacun sait qu'un amoureux ne voit pas sa fiancée telle qu'elle est ; sans cela, les laides, qui sont la majorité, ne se marieraient jamais. — Comment être renseignée impartia lement ?

Elle n'eut pas à attendre longtemps.

Un jour, elle avait vu venir en face d'elle, près du rond-point des Champs-Élysées, deux messieurs, l'un de quarante à cinquante ans, petit, gros, bouffi, très laid, porteur d'une barbe brune plus soignée que la chevelure d'une femme élégante ; l'autre, jeune, maigre, sec, pâle, avec une immense moustache blond filasse qui lui cre-

vait les yeux. Ils allaient d'une allure lente, avec une tranquillité magistrale ; ils posaient sur les êtres et sur les choses des regards assurés ; ils semblaient les maîtres naturels de cette avenue de luxe. Et, comme elle approchait d'eux, leurs deux regards étaient tombés sur elle. Elle en avait senti le poids. — Des pieds à la tête, ils l'examinaient ; il lui parut qu'elle était nue devant eux. Elle voulut passer vite, mais miss Brydon avait choisi ce moment pour chercher dans sa bourse un sou, destiné à un malheureux estropié, qui gémissait au ras du trottoir. Jacqueline dut s'arrêter aussi. Les deux hommes avaient ralenti encore. Le petit bouffi s'était assuré dans l'œil un monocle pour dévisager mieux la jeune fille. Il n'était plus qu'à un pas d'elle ; alors il s'était tourné vers son compagnon à la moustache hérissée et avait dit, avec une impudence qui confondit Jacqueline, d'une voix haute, un peu grasseyante, et teintée d'accent étranger, ces trois mots :

— Ravissante, mon cher !

Et le blond maigre avait eu un clin d'œil d'assentiment.

Jacqueline devint pourpre jusqu'au bout des doigts. Elle tira Brydon par la manche et hâta le pas, laissant voir ainsi, hélas ! qu'elle avait entendu.

A dater de ce jour-là, elle eut, à se promener dans les rues de Paris, un plaisir inattendu, dont elle n'aurait pu imaginer la douceur.

Elle frotta une allumette pour savoir l'heure. Six heures et demie ! Une demi-heure encore avant de sonner Véronique ; à Paris, elle ne pouvait ouvrir les volets elle-même, comme elle le faisait parfois aux Bergeries.

Ses pensées allèrent à Charles Moret. Il était le dieu qui, d'un mot, l'avait rappelée à sa destinée. Elle n'était pas faite pour être triste et humiliée, mais libre, gaie, confiante. Elle ne doutait pas plus de lui que d'elle-même. Elle goûtait une sensation exquise de sécurité. Dans un avenir prochain, il serait son mari. Pourquoi ne l'avait-il pas demandée tout de suite à M. de Lussy, comme elle le voulait ? Son père aurait consenti ; elle en était sûre. Mais non, il avait dit qu'il fallait attendre. Elle attendait ; il était le maître.

Malgré qu'il eût des journées remplies par les affaires, il s'était occupé d'elle sans cesse depuis leur arrivée à Paris. Il avait choisi le petit appartement meublé où les Lussy s'étaient installés provisoirement. Il avait engagé Jacqueline à suivre les cours des demoi-

selles Puidoux, rue Washington, où se rencontraient, pour entendre des professeurs de la Sorbonne et de l'Institut catholique, les jeunes filles de la meilleure société parisienne. Jacqueline n'aurait pas songé à aller au cours à ce moment de sa vie, mais il avait montré la nécessité d'acquérir une culture supérieure, l'agrément pour Jacqueline, isolée, sauvage même un peu, de nouer des relations avec des jeunes filles de son âge, de son monde. Et c'était lui encore qui poussait Lussy à présenter sa fille à ses anciens amis.

« Quel ennui pour ce malheureux père, pensait-elle, qui n'a pas été dans un salon depuis dix ans ! Je l'oblige à des visites de cérémonie. »

Elle avait été ainsi menée chez de très vieilles dames, contemporaines presque de sa grand'mère, chez la comtesse douairière de Meyrolles, chez la marquise d'Hautval, chez d'autres encore qui habitaient de spacieux et tristes hôtels au faubourg Saint-Germain. Mme de Meyrolles l'avait dévisagée avec sans-gêne et avait dit : « Elle est bien votre fille, Lussy ; voulez-vous que je lui trouve un mari ? » — Jacqueline avait rougi. Elle n'était pas au fait des usages du monde, et l'idée qu'on disposait d'elle ainsi la révoltait. Heureusement, elle n'avait pas attendu d'être à Paris pour engager son cœur.

Il n'y avait, en somme, qu'un salon où elle s'était plu, celui de Mme Ernest Varé, née de Boissac-Galande, la femme du financier bien connu. Mme Varé avait été amie de la comtesse de Lussy jeune ; ses deux filles étaient à peu près de l'âge de Jacqueline. Cette dernière les rencontrait aux cours Puidoux. Elles étaient grandes, peu jolies, et vêtues avec une simplicité affectée. Leur mère, qui paraissait être leur sœur aînée, était d'une élégance excessive, et fort jolie femme. Des hommes s'empressaient autour d'elle lorsque Jacqueline était entrée dans le salon. Mme Varé avait fait chercher ses filles, et Jacqueline, en les attendant, avait assisté à une conversation vive, légère, dont, du reste, elle ne comprenait pas les sous-entendus, mais qui n'avait pas laissé que de l'amuser. Puis les deux jeunes filles étaient descendues et avaient emmené Jacqueline dans un petit salon.

C'était Moret — il savait tout, ce garçon-là — qui avait, en causant avec M. de Lussy, retrouvé le nom d'Ernest Varé. Il s'était montré satisfait de voir un peu d'intimité naître entre Jacqueline et les filles de l'illustre financier.

L'activité de Moret émerveillait Jacqueline. Il trouvait le moyen

d'arranger sa vie à elle, de voir presque quotidiennement M. de Lussy avec qui il avait des affaires, d'être au Palais dans l'après-midi, de recevoir le matin chez lui.

Il venait rendre visite à Jacqueline trois fois par semaine, vers six heures. Lussy, alors, était au cercle. Ils auraient pu être seuls à ce moment, — en y pensant, Jacqueline soupira, — mais miss Brydon était toujours en tiers. « Ma chère petite, avait dit l'institutrice, votre père ne sait pas votre engagement avec M. Charles Moret; je ne puis donc prendre sur moi de le recevoir comme votre fiancé et de le laisser seul avec vous au salon. Je serai, du reste, heureuse de le voir souvent ici. » Ce discours sensé avait irrité Jacqueline; elle en avait voulu à Brydon. Qui aurait cru à un tel rigorisme chez elle? Et Anglaise, en outre!

Elle ne voyait donc Moret qu'en compagnie de l'institutrice.

C'était absurde, factice, inadmissible! — Ne serait-elle pas dans quelques mois la femme de ce jeune homme? Sa femme! Elle serait avec lui dans une communauté de vie si étroite qu'elle l'imaginait à peine. Ils ne se quitteraient pas, ni le jour, ni même la nuit; ils n'auraient qu'une seule chambre à coucher, peut-être un seul lit... Il y avait là quelque chose d'effarant, d'impossible, et pourtant!... Elle ne voulait pas y songer; malgré elle, elle trouvait chaque jour cette pensée embusquée dans quelque coin obscur de son cerveau. Enfin, c'était cet homme qu'elle aimait de toutes les forces de son âme, et elle ne pouvait être seule deux minutes avec lui!

Deux minutes, si! pendant deux minutes, elle et Moret avaient été laissés seuls, et le souvenir de ce qui s'était passé alors était tel, qu'à l'évoquer seulement, dans ces heures troubles du matin, elle frissonna toute dans son lit. Elle ferma les yeux; la scène lui apparut nette, comme si elle la vivait encore... Le petit salon de la rue Lord-Byron, elle, assise auprès du feu, Charles Moret en face d'elle, Brydon à la table. La conversation est lente, sans entrain; c'est un de ces jours où l'on est crispé comme une feuille d'arbre au premier froid. Brydon va chercher un ouvrage dans sa chambre. Alors, à peine a-t-elle tourné le dos, Charles se lève et vient à elle d'un mouvement rapide. Il se penche; elle se renverse dans son fauteuil, effrayée de l'étrangeté du regard qu'il tient fixé sur elle; sans un mot, il la prend par la taille, et, sur ses lèvres, elle sent brusquement appliquées les lèvres du jeune homme; elle se tord, veut s'échapper; il est collé à sa bouche; — cela dure une éternité! — Puis, soudain, il la lâche et se rassied dans son fauteuil.

Une seconde plus tard, miss Brydon rentre; la conversation reprend, morne. Jacqueline est anéantie. Dans l'ombre, elle voit luire les yeux vifs de son fiancé. Elle doute presque qu'il se soit passé quelque chose.

Depuis, il y a quinze jours maintenant, ils n'ont pas été seuls. Dix fois, elle a songé à aller voir Moret chez lui. Pourquoi pas? n'a-t-elle pas le droit d'entrer dans la vie de Charles Moret, de connaître son appartement, les meubles, les choses parmi lesquelles il travaille? Elle devine bien que c'est là un prétexte qu'elle se donne, qu'une autre chose, plus forte, l'attire. Elle veut chasser d'elle le désir; mais, tenace, il revient, surgit inattendu, s'empare d'elle, la secoue, ou bien apparaît, un instant, pour s'enfuir aussitôt. — Elle se voit sonnant à la porte d'un appartement dans une maison qu'elle a bien souvent regardée: le numéro 5 du quai Malaquais. Et, tandis qu'elle est devant la porte, elle entend son cœur frapper à coups pressés dans sa poitrine. — Non, Jacqueline n'y veut plus penser. Elle prononce un « non » définitif. Elle n'ira pas.

Pourquoi le jour est-il si lent à paraître? Pourquoi Véronique tarde-t-elle tant à venir ouvrir les volets?

Jacqueline se tournait et retournait dans son lit. Des pensées mauvaises l'assaillaient : « Où Charles Moret a-t-il appris à donner de tels baisers ? » Elle ne sait rien de son passé ; elle y voit défiler confusément des femmes inconnues. « Il avait dû plaire à beaucoup ; d'autres femmes, souriantes, lui avaient offert leur bouche. Il les rencontre peut-être encore dans la rue ou chez des amis. Comment se regardent-ils alors ? »

Elle eut une poussée de jalousie à en crier. Il faudrait qu'elle l'interrogeât habilement, si elle pouvait.

« Sept heures, » dit enfin la petite pendule sur la table de nuit. Jacqueline pressa le bouton de la sonnette. Véronique vint, ouvrit les deux fenêtres et poussa les volets. Le jour gris de Paris, chargé des brouillards froids de novembre, entra dans la chambre.

Véronique salua sa maîtresse.

— Embrasse-moi, dit celle-ci.

Véronique feignit de ne pas entendre. Huit ans de vie près de Jacqueline n'avaient pu abolir en elle le sens héréditaire des hiérarchies.

— Allons, viens, bêtasse! — fit Jacqueline.

Véronique s'approcha et, du bout des lèvres, déposa un baiser sur le front de la jeune fille.

— Tu ne sais pas embrasser, — dit Jacqueline.

IV

Ce jour-là, à cinq heures, Jacqueline attendait Moret.

L'attendait, à la même heure, Mme Chaubert, à qui il avait promis une visite.

Rue Lord-Byron et rue Monge, l'impatience était grande. Cinq heures vingt : Moret ne venait pas.

Jacqueline arpentait le salon, tandis que la placide Brydon lisait un *magazine* à une table. « S'il tardait encore, elle aurait à peine le temps de causer avec lui, car elle dînait en ville, pour la première fois, chez Mme de Meyrolles, et il fallait qu'elle s'habillât. Mme de Meyrolles était la dame qui voulait la marier. Jacqueline était sûre qu'on lui présenterait quelque jeune imbécile dans le genre de Bois-Vuillaume. Il serait le bienvenu, à ce moment ! La jeune fille, tout amusée à imaginer la situation entre un nouveau Bois-Vuillaume et la Jacqueline qu'elle était maintenant, oublia, pendant cinq minutes, de penser à Moret. La grande aiguille de la pendule en profita pour gagner, inaperçue, la demie de cinq heures. Mais en y arrivant, elle décrocha la sonnerie, et Jacqueline fut ramenée au sujet principal de ses préoccupations.

Où était Moret ? — Enfin, il viendrait. Mais qu'il était vexant de ne pas savoir ce qu'il faisait. Plaidait-il ? L'audience était finie. Était-il retenu par des clients chez lui ? Il recevait le matin... Jacqueline supportait mal l'incertitude. Il lui fallait des solutions précises, des situations nettes. Que pouvait faire Moret loin d'elle, à cinq heures trente-cinq, alors qu'il avait promis d'être là à cinq heures ?

Elle n'était plus la petite fille naïve qu'elle avait été longtemps, et s'en félicitait. La vie l'avait instruite. Deux crises comme celles qu'elle avait traversées mettent de la sagesse dans une tête folle. Elle se considérait, maintenant, mûre de caractère et renseignée.

Elle regardait, avec un rien de condescendance apitoyée, ses compagnes des cours Puidoux, les deux Varé en particulier, qui n'osaient pas lever les yeux. Comment feraient-elles pour se choisir

des maris ? Il faudrait que l'on décidât pour elles. Mme Varé, avec sa grâce impérieuse, dirait à ses filles : « Mes filles, voici les maris que je vous destine. » Mlles Varé accepteraient les yeux fermés, les sottes ! Jacqueline s'indignait. Ah ! elle du moins n'allait pas à l'aveuglette à travers les choses sacrées de la vie ! Elle voyait clair. — Elle s'enorgueillissait ainsi.

Mais que faisait Moret ?

Elle s'arrêta devant la pendule, où six heures sonnaient. — Ne viendrait-il pas ? Quelle affaire importante le retenait loin d'elle ? Mais on ne traitait pas d'affaires à six heures. Alors ?... Elle fit quelques pas.

— Hein ? dit-elle tout à coup.

Il lui semblait qu'une voix avait chuchoté à son oreille des mots indistincts. — Non, ce n'était rien ; elle était un peu énervée ; elle n'avait pas assez dormi la nuit précédente, s'était réveillée trop tôt.

Elle s'approcha de la fenêtre. En mettant le front sur la vitre, on apercevait un triangle des Champs-Élysées. Les flammes des réverbères brillaient dans l'avenue, sur laquelle était tombé un brouillard léger ; on voyait passer des points lumineux, près desquels on devinait des formes indistinctes : — c'étaient des voitures. Jacqueline pensait. Il y avait, à Paris, beaucoup de mal, elle le savait, et de méchantes personnes. Maintenant, elle lisait quelquefois *le Figaro*, pas les premiers articles, sans intérêt pour elle, — Moret lui expliquerait plus tard la politique, — mais les faits divers. Elle avait appris ainsi des choses étranges : il y avait des mères qui tuaient leur enfant, et des enfants qui n'avaient point de pères ; il y avait des gens qui vivaient maritalement ; elle ne savait pas ce que ce mot voulait dire, mais la chose amenait à sa suite des querelles, de la jalousie, des meurtres même ; il y avait des gens qui avaient deux ménages ; — comment faisaient-ils pour vivre avec un mensonge constant au fond d'eux-mêmes ?

Paris, trop grand, était complice de ces saletés ; lorsque la nuit enveloppait ces rues innombrables, le mal sortait de toutes les maisons... « Où est Moret ? » se demanda-t-elle encore. Elle vit soudain qu'elle ne savait rien de lui. Et, de nouveau, une petite voix chuchotante posa la question : « Qui lui a appris à donner de tels baisers ? »

Rue Monge, le temps s'écoulait avec une égale lenteur.

Mme Chaubert ne regardait pas par la fenêtre, d'où l'on ne voyait que le ciel, un ciel fuligineux sans intérêt, mais en elle-même.

Depuis plus d'un mois, depuis le soir de sa rentrée, où Moret avait annoncé qu'il quittait la rue Monge, elle n'avait pas eu une journée sans inquiétudes. Il avait été s'installer au quai Malaquais, loin d'elle. Elle avait alors versé toutes les larmes, croyait-elle, de ses yeux. Seul, l'avait calmée l'argument décisif de Moret, prouvant que, si elle lui était vraiment attachée, et non pas égoïstement, elle cesserait de s'opposer à ce changement de domicile, nécessaire à la fortune de son ami.

« C'est bien le cas de dire, monsieur Moret, avait-elle répondu, je suis une méchante femme et je ne pense qu'à moi. » Elle avait essuyé une dernière larme. Dès lors, elle ne pleurait que lorsqu'elle était seule, et faisait effort pour montrer à l'avocat une mine rassérénée. Mais elle était seule souvent.

Elle attendait Moret. Il avait promis de venir vers cinq heures.

Jadis, elle le voyait tous les jours; maintenant, elle était heureuse lorsqu'elle l'avait une fois par semaine. Lorsqu'il était là, il était charmant. Mais le plaisir qu'elle avait à le retrouver était gâté par l'idée qu'elle allait le perdre de nouveau. Moret présent, elle le croyait sincère ; elle croyait que la vie de l'avocat était remplie, à déborder, par les affaires ; qu'il ne savait où donner de la tête, que ce n'était qu'un moment à passer, que, bientôt, il aurait plus de loisirs. — Moret absent, elle pensait qu'il y avait autre chose. Peut-être aimait-il ailleurs ? Était-ce possible ? Mme Chaubert avait toujours été honnête en amour. Elle admettait la succession ; le partage, non. Mais « monsieur Moret » était si séduisant ! Toutes les femmes devaient être après lui. Mme Chaubert lui pardonnerait des passades ; — un attachement sérieux, jamais. Il fallait qu'on lui laissât le peu qu'elle avait de Moret. Pour garder ce peu-là, elle était prête à tout !

Viendra-t-il ?

Six heures avaient sonné. Descendrait-elle au quai Malaquais pour surprendre Moret chez lui ? Pourquoi pas? Il n'aimait pas qu'elle y vînt. Peu importe. Elle y avait été deux fois déjà, sans le trouver, il est vrai. Elle serait peut-être plus heureuse la troisième.

Mme Chaubert se leva du fauteuil où elle était assise. Une détermination subite la poussait. Elle irait, coûte que coûte, et, s'il n'était pas seul, tant pis, il l'aurait voulu. Elle appela Jeannette, se chaussa, mit un chapeau.

Elle était sur le point de sortir, lorsque la sonnette, dans la cuisine, retentit. Jeannette se précipita et apporta à sa maîtresse une dépêche, que celle-ci lut.

La dépêche n'était pas signée, mais la bonne dame eut un soupir d'aise.

— Descends acheter une terrine de foie gras et un poulet, — dit-elle à Jeannette. — Nous avons M. Moret à dîner.

A six heures dix, Jacqueline embrassa miss Brydon. Elle avait les larmes aux yeux. Brydon l'interrogea. — Non, Jacqueline n'était pas souffrante; énervée simplement, parce qu'elle était oisive. — Sur ce, miss Brydon lui conseilla d'aller s'habiller pour le dîner chez Mme de Meyrolles.

C'était précisément cela que ne ferait pas Jacqueline. Elle avait tout le temps du monde. Une demi-heure lui suffirait.

— Eh bien, qu'elle lût un instant, et Brydon proposait son *Magazine*. — Non, elle voulait causer. — Seulement, elle n'osait pas formuler ce qu'elle avait à demander. Elle y réfléchit un instant; et, comme elle n'aimait pas à penser qu'elle reculait par timidité, elle décida que Brydon ne pourrait pas lui fournir le renseignement désiré, étant totalement ignorante des mœurs et habitudes de la vie de garçon à Paris. Il était, par conséquent, inutile de l'interroger.

A six heures quinze, l'état d'esprit de Jacqueline était au pire. Moret avait quitté Paris pour un pays inconnu.

A six heures dix-sept, il ne l'aimait pas.

A six heures dix-neuf, il en aimait une autre.

A six heures vingt, elle se suicidait.

A six heures vingt-deux, elle tuait d'abord sa rivale.

A six heures vingt-cinq, elle n'aimait plus Moret.

A six heures vingt-six, elle se commandait, rue de la Paix, dix robes plus belles que le jour et autant de chapeaux.

A six heures vingt-sept, des hommes séduisants lui faisaient la cour ; elle les réduisait au désespoir.

A six heures trente, Moret se traînait éperdu à ses pieds. Elle ne pardonnait pas.

A six heures trente-deux, il se faisait trappiste.

A six heures trente-cinq, elle entrait aux carmélites de l'avenue de Saxe.

A six heures trente-sept, elle était morte et assistait à son propre ensevelissement.

A six heures quarante, un coup de timbre la ramena à la vie. Moret apparut, aussitôt après, une touffe de violettes à la main. Il appuya longtemps ses lèvres sur la main de la jeune fille. — « Qu'avait-elle à lui demander ? » Elle avait oublié ; elle ne songeait plus qu'au bonheur de le voir.

Dix minutes s'envolèrent, rapides. Miss Brydon rappela à Jacqueline qu'elle dinait en ville. Ce fut un désespoir. Se quitter déjà !

Moret partit ; il avait gardé son fiacre à l'heure.

V

Moret était heureux. Depuis deux mois qu'il était rentré à Paris, il n'avait pas eu une minute à lui.

En outre du soin des affaires engagées à Maigny et de la liquidation des procès Chaubert, il avait déménagé. Après maintes recherches, il avait trouvé un petit appartement quai Malaquais, qu'il avait pris à l'année et qu'il n'habiterait que quelques mois, car, avant Pâques, il se marierait sans doute.

L'appartement du 5, quai Malaquais, sur vaste cour, comprenait un petit salon, une salle à manger, deux chambres à coucher, le tout d'un loyer de quinze cents francs. La plus grande chambre fut le cabinet de l'avocat, le salon était d'attente. Mme Chaubert, sans l'avertir, acheta deux superbes fauteuils et un canapé en cuir rouge, plus une grande table, pour lesquels elle dépensa une fortune. Moret se fâcha lorsqu'il vit arriver ces meubles ; il ne pouvait les accepter. Cédant aux supplications éplorées de Mme Chaubert, il consentit enfin à les garder. Il loua pour six mois une salle à manger d'occasion, style Renaissance, dont le buffet était garni d'argenterie, mais il n'eut pas de batterie de cuisine. Le tapissier lui fournit en location les rideaux, tapis, banquettes nécessaires et une garniture bourgeoise de cheminée. Moret garda les meubles du cabinet de travail de la rue Monge et négligea de compléter la chambre à coucher, où personne que lui ne pénétrerait.

L'appartement, maintenant, le satisfaisait. C'était ainsi que se logeait un avocat déjà notoire et en passe d'être des premiers

dans sa profession. Il engagea un valet de chambre pour le matin, moment où il recevait ses clients. A partir de midi, l'appartement était vide ; Moret était au Palais, ou à des rendez-vous d'affaires.

D'autre part, il était nécessaire qu'un homme en vue, tel qu'il le serait, ne fût jamais pris au dépourvu. Il s'abonna donc à une salle d'armes, où, trois fois par semaine, il fit, avant dîner, de l'épée. Les trois autres jours, il se levait à six heures du matin, pour monter à cheval dans un manège. Puis il rentrait, déjeunait et travaillait. A cette époque de sa vie, il était dans une excitation intellectuelle extrême et constante, avec un désir, sans cesse, d'agir, de faire plus, — et, parfois, de brefs accès de lassitude, qu'il ne surmontait qu'avec peine.

Il voyait Jacqueline souvent. Il l'aimait toujours ; lorsqu'il était en face d'elle, dans le petit salon de la rue Lord-Byron, il songeait qu'elle serait sa femme, et il frémissait d'impatience. Mais, rentré chez lui, il ne se permettait pas de penser trop à la jeune fille ; il se rappelait à la raison ; seuls les faibles étaient dominés par le sentiment. Il s'éperonnait au travail. Elle serait à lui, la chose était sûre.

Avec Mme Chaubert, la rupture se faisait en douceur. Il passait quelques minutes seulement rue Monge, une fois par quinzaine. En somme, la bonne Chaubert paraissait s'habituer très bien à ne pas le voir ; elle avait compris, sans doute, qu'une liaison entre la femme qu'elle était et un homme tel que lui ne pouvait durer. Il se félicitait de son habileté.

Ses relations avec Lussy étaient excellentes. Dès son retour, Lussy l'avait invité à déjeuner dans un restaurant de la place de la Madeleine avec deux de ses amis, chefs d'un comité royaliste. Moret avait fait sur eux — il l'avait su par Lussy — la meilleure impression. Il les avait revus à plusieurs reprises, avait donné une consultation juridique sur un point litigieux. En six semaines, il était devenu l'intime de vingt personnes influentes dans ce monde nouveau.

A ce moment, une affaire occupait l'esprit public, celle de la *Banque Universelle*, — « universelle » était mis là pour « catholique », que l'on n'avait osé employer. La *Banque* avait été fondée pour créer une puissance financière de premier ordre, qui, avec des « filiales » dans toute la France, soutiendrait la bonne cause dans le pays entier et lutterait contre l'accaparement de la richesse nationale par les cosmopolites. Le célèbre baron Bourru était à la

tête de l'affaire, et, dans le conseil d'administration, on voyait les plus grands noms de France. L'argent, d'abord, était venu abondant; toutes les nobles bourses se vidaient dans les caisses de la *Banque Universelle*. Grisé par le succès, le baron Bourru avait voulu décupler sa puissance par de hardies spéculations, du reste interdites par les statuts. Mais, contrariées par les machinations des juifs détestables, les spéculations n'avaient pas réussi; il avait fallu de plus en plus d'argent pour soutenir le marché, inspirer la confiance nécessaire, mais l'argent, maintenant, fuyait, et, un beau jour, vers midi et demi, les actions de la *Banque Universelle*, qui cotaient, la veille, neuf cent vingt francs (tous les bulletins financiers annonçaient le cours prochain de mille), étaient brusquement tombées à quatre-vingt-cinq francs. Elles ne s'étaient pas relevées de cette chute soudaine. Les gens bien nés avaient supporté le désastre héroïquement, sans se plaindre, sauf en privé. Mais quelques actionnaires plébéiens, à l'âme vile, avaient protesté, avaient eu l'inconvenance de demander des explications publiques. La justice était intervenue. Et le baron Bourru, directeur; le comte (papal) Le Merlin, sous-directeur, avaient été poursuivis; puis, scandale immense, le prince de Tarbes, président du conseil d'administration, homme fort élégant, qui avait donné de légales signatures en échange de jetons de présence loyalement gagnés. Il y avait eu un instant de répit; mais, quinze jours plus tard, le marquis de Poix, le comte Hervé de Rochecreuse et M. d'Huissay, administrateurs, avaient été compris dans les poursuites. La fureur secoua les cercles mondains les plus impassibles; l'immonde gouvernement de la République employait les pires moyens pour discréditer les classes aristocratiques, cela, au moment où la vieille noblesse de France donnait à tous l'exemple du labeur, du travail sain, s'intéressait aux affaires, etc.

Les premiers avocats de Paris occupaient dans le procès: maître Lenfflé pour le baron Bourru, maître du Buisson pour le prince de Tarbes, maître Gaillard-Buisset pour le comte (papal) Le Merlin. Le marquis de Poix avait maître Grandin; le comte de Rochecreuse, maître Louiseau, tous notables et chevronnés; enfin le pauvre M. d'Huissay, qui se demandait encore de quoi il avait bien pu se rendre coupable, avait engagé maître Tarot.

M. d'Huissay était intime de Lussy, avec qui il dînait, jadis, quotidiennement. Au cercle, il se lamentait auprès de Lussy. Ce dernier, pour toute consolation, se bornait à dire:

— Il est fâcheux que j'aie été loin de Paris lorsque vous avez choisi votre avocat. Vous ne ferez jamais rien d'heureux, mon bon. J'avais pour vous une merveille ! le garçon le plus intelligent !... Bref, il vous aurait tiré de là. Il s'appelle Charles Moret... Il m'a arrangé mes affaires !

Et le comte, impuissant à trouver des mots pour traduire son admiration, faisait un geste mystérieux de la main droite en l'air, la ramenant de gauche à droite, à hauteur de ses yeux, comme pour signifier : « Après lui, il n'y a qu'à glaner ! »

Chaque jour, le nom de Charles Moret revenait dans la conversation de Lussy.

Or il arriva que maître Tarot tomba malade et dut passer l'hiver dans le Midi. Il offrit un remplaçant à Huissay qui, bénévole, aurait accepté. Mais Lussy ne l'entendit pas de cette oreille.

— Vous allez me secouer cet individu, — dit-il familièrement. — Voilà la chance de votre vie. Prenez Moret.

Huissay l'écouta. Et maître Charles Moret se trouva occuper ainsi, en compagnie des maréchaux de la corporation, dans l'affaire de la *Banque Universelle*.

Belle provision versée par un noble client, qu'étiez-vous auprès de la soudaine mise en vedette ? Acteur obscur, dévoré de génie, obligé d'accepter sur les scènes excentriques des bouts de rôle, Moret se voyait, du jour au lendemain, appelé à paraître, entouré des illustres de sa profession, devant l'élite du public parisien, sur le premier théâtre du monde. Quel changement !

Et, peut-être, quelle angoisse secrète !

Mais Moret ne tremblait pas. Il réussirait.

En attendant le jour de la représentation publique, c'était, dans l'ombre des coulisses, le travail des répétitions. Moret fut, d'abord, reçu froidement par ses confrères. Sous la glace de la politesse professionnelle, on lui fit sentir qu'il était un intrus. Mais il ne s'en souciait. Son empressement, sa bonne humeur ne se démentirent pas. Admis aux conciliabules où l'on arrêtait les lignes diverses de la défense, où l'on distribuait les rôles et les postes, il se borna, les premières fois, à écouter.

Cependant il travaillait l'affaire chez lui. Jusqu'à deux ou trois heures, il restait penché sur le dossier et sur les livres des spécialistes.

En quelques semaines, il connut le procès dans son plus petit

détail, et avait compris, en outre, le mécanisme compliqué des affaires financières.

Il ne fut pas longtemps avant de tirer parti de son labeur acharné. Les grands maîtres, absorbés par mille soucis, laissaient à leurs secrétaires le soin de classer leurs dossiers. A maintes reprises, Moret fut en état, pendant les réunions qui se tenaient chez maître du Buisson, de fournir des renseignements précis sur tels ou tels points douteux. Il le fit avec clarté. Ses confrères s'étonnèrent ; maître Moret n'était donc pas inutile? Peu à peu, ils prirent l'habitude de le consulter sur des questions de fait. Moret avait maintenant sa place. Il était « l'un d'eux ». Ses illustres confrères ne l'ignoraient plus quand ils le rencontraient dans la salle des Pas-Perdus. Maître Lenfflé, même, s'y promena avec lui. Et les jeunes avocats, qui, hier, ne le connaissaient pas, se le désignaient aujourd'hui : « Voilà maître Moret, il occupe dans l'affaire de la *Banque Universelle*. Il ira loin. »

Déjà, tel d'entre eux songeait à être le secrétaire du futur grand homme.

Maintenant Moret dînait souvent dans le monde. Il fut d'un des dîners célèbres du président de la treizième chambre ; il dîna chez Lussy avec M. d'Huissay.

Il dîna dans de grands restaurants, invité par des hommes d'affaires. Chaque soir, il se mettait en habit. On le vit au foyer des acteurs de la Comédie française, le mardi, et à celui de la danse à l'Opéra. Il plaisait ; il semblait qu'on l'eût toujours connu. Il eut des succès d'un autre genre, qu'il accepta comme choses naturelles et sans importance. Ce ne furent que des passades, flatteuses pour la vanité, des moments agréables, rien de plus, où l'on ne met que juste assez de sentiment pour embellir le geste, et que l'on paie par un bibelot ou par une gerbe de roses ; on reste amis, et, du frottement de tant de connaissances, faites vite et tôt lâchées, il subsiste un quelque chose, un éclat subtil qui s'attache à vous et vous donne ce reflet certain d'élégance de l'homme qui a vécu.

VI

Jacqueline assista à la transformation de Moret sans en comprendre les causes.

Il était plus affairé, plus brillant que jamais, parlait avec plus de légèreté, avait pris des manières nouvelles. Il baisait la main de Jacqueline lorsqu'il arrivait et lorsqu'il partait. Il lui envoyait des fleurs. Ses jaquettes venaient de chez un grand tailleur; ses pantalons étaient de nuances claires et il faisait relever par le coiffeur les pointes de sa moustache.

Jacqueline l'aimait ainsi. Il était plus tendre, plus près d'elle; avant, il l'effrayait parfois.

Maintenant il avait fixé l'époque où Jacqueline parlerait à son père.

Au lendemain du procès de la *Banque Universelle*, le moment serait opportun. Connu de tout Paris, il serait, pour le comte de Lussy, un gendre acceptable. L'affaire de la *Banque* viendrait aux premiers jours de janvier; les fiançailles seraient brèves. Le mariage aurait lieu vers la fin de février.

Plus de deux mois encore ! mais le temps passait vite pour Jacqueline qui avait, elle aussi, une vie remplie. Après tant d'années de solitude, elle goûtait le charme de l'existence agitée de Paris.

Elle s'était liée avec les jeunes Varé, avec d'autres encore; elle avait des thés de jeunes filles où l'on bavardait en grignotant des tartines; l'on s'occupait aussi de bonnes œuvres sous la direction d'un père jésuite, homme excellent. Le matin, elle montait souvent à cheval au manège, ou bien se promenait à pied avec Brydon. Elles allaient aux musées.

En revenant du Louvre, elles passaient par la rue de Rivoli, et, à la devanture des librairies anglaises, Jacqueline montrait à son institutrice un livre à couverture verte, sur laquelle, en lettres blanches, se lisait le titre : *A runaway King*. Au-dessus du livre une petite pancarte disait : « Le grand succès de l'année, — 80.000 exemplaires vendus en six mois. » Mais miss Brydon rougissait et détournait la tête.

Une occupation plus passionnante que toutes les autres, était de chercher des appartements. M. de Lussy parlait toujours de s'installer et avait dit à miss Brydon de s'informer, au hasard de ses promenades dans Paris.

Munie de cette permission, Jacqueline cherchait *son* appartement. Elle s'était fait indiquer par Moret ce qu'il fallait demander : un loyer de quatre à six mille francs, deux salons, trois chambres à coucher, cabinet de toilette, salle de bains, et, comme quartier, n'importe où, entre la Seine, la gare Saint-Lazare, la place Malesherbes, l'Etoile et le pont de l'Alma.

Jacqueline avait eu quelque timidité, d'abord, à questionner les concierges.

Maintenant elle ouvrait sans crainte la porte de la loge et, d'un ton de voix assuré, disait : « Vous avez un appartement à louer ? » La plupart des concierges l'appelaient « madame », ce qui ne la flattait pas autant qu'elle l'aurait cru ; d'autres, plus malignes, apercevant derrière elle la silhouette britannique de l'institutrice, la nommaient « mademoiselle », mais avec un clin d'œil, pour montrer qu'elles comprenaient la situation. Cette belle demoiselle allait se marier. Elles s'empressaient.

Jacqueline ne visitait que les maisons neuves. Elle ne voulait pas inaugurer sa vie mariée dans un appartement où avait traîné on ne savait qui. Grave, elle inspectait les pièces, suivie de Brydon : le salon était bien, le petit salon médiocre ; il y avait un beau vestibule, mais on ne vivait pas dans le vestibule, et les chambres à coucher étaient petites.

D'autres fois, l'appartement était parfait, presque. Jacqueline, alors, restait longtemps, décidant dans sa tête la place qu'occuperaient les meubles.

Elle aurait son bureau ici ; là, sa chaise longue : elle tenait à avoir une chaise longue. Dans la grande chambre à coucher, elle demeurait incertaine et troublée ; parfois, insidieuse, une image la guettait : elle revoyait Charles Moret, assis en face d'elle, dans le petit salon de la rue Lord-Byron ; miss Brydon sortait, il se levait... Non, elle n'irait pas, elle n'ira pas.

Dans la chambre voisine, ce serait un berceau, deux berceaux, une file de berceaux. Avoir des enfants ! trois, quatre, six enfants, les débarbouiller soi-même, les habiller, les asseoir à une table sur laquelle fume le lait bouillant ; puis les grands vont à l'école, les petits restent auprès de la maman qui leur raconte de belles histoires, pendant que, dans son cabinet, papa travaille ; et c'est le déjeuner au milieu du jour, tous ensemble ; l'après-midi, on les envoie au Bois (elle prendrait un appartement près de l'Arc-de-Triomphe) ; enfin, le soir, six petites frimousses sont endormies dans les lits et les berceaux, sur lesquels on se penche quand, avec son mari, l'on revient du théâtre ! — Voilà les félicités qu'elle se promettait ! Et voilà pourquoi il fallait de grandes chambres à coucher ! Non, personne ne soupçonnait les délices de la chasse aux appartements.

A ces moments-là, elle se projetait dans l'avenir avec une telle force qu'elle en restait interdite. Comment attendre ?

Rarement elle songeait au passé. « Etais-je sotte alors, pensait-elle, et découragée! » Mais elle fronçait encore les sourcils au souvenir de M. de Bois-Vuillaume.

Elle se détournait vite de ces pensées. Elle avait assez à faire à vivre dans le présent. Elle s'étonnait de la facilité avec laquelle elle cachait à tous son secret.

Et, à la voir s'amuser librement des moindres choses, personne, en effet, n'aurait soupçonné que Jacqueline de Lussy fût secrètement fiancée.

Elle avait même quelque penchant pour la coquetterie; elle aimait à être regardée. Les promenades à pied dans Paris l'enchantaient; aux thés de jeunes filles, s'il y avait là des frères, des cousins, intimes, elle savait les attirer près d'elle; elle avait un cercle de fidèles. Quelques jeunes gens lui faisaient la cour d'une façon charmante. Il n'y avait à cela point de mal.

Elle aimait Moret toute, mais elle ne lui était pas infidèle en ayant des amis. Au contraire, Moret était enchanté de voir qu'elle était entourée; plus d'une fois, il l'en avait louée.

Du reste, il n'était pas jaloux, tandis qu'elle... Parfois elle pensait avec rage que Moret avait eu, avant de la connaître, d'autres amies. Un jour, elle l'avait questionné à ce sujet, maladroitement, il est vrai. Au lieu de prendre un long détour, elle lui avait demandé tout droit : « Avez-vous aimé quelqu'un avant moi ? » — Il l'avait regardée, puis avait ri, de ce rire un peu agaçant qu'il avait quelquefois. — « Personne, » avait-il répondu. Mais elle n'avait pas été convaincue. Si elle allait à l'improviste chez lui, elle y trouverait, sans doute, des photographies révélatrices. Elle brûlait du désir de les voir, de confronter sa jeune beauté à celle des femmes qu'il avait connues. Elle restait pensive. — Non, elle n'irait pas.

Sur ces entrefaites, comme elle commençait à goûter la vie mondaine si nouvelle pour elle, un télégramme arriva de Maigny. Grand-papa Target, qui vivait en retraite dans la petite ville, était très malade. Jacqueline et son père partirent.

Ils revinrent à Paris une semaine plus tard et reprirent le grand deuil. Jacqueline était légataire universelle de son grand-père. Lorsque les comptes de la succession furent établis, l'on trouva une assurance sur la vie de cent mille francs; Target laissait, en outre, quatre-vingt mille francs en valeurs diverses.

Moret fut heureux de voir qu'il n'avait pas estimé M. Target à sa valeur.

VII

L'affaire de la *Banque Universelle* allait être appelée. Elle devenait la grande actualité. Les journaux lui consacraient des articles; on disait les accusés, leurs défenseurs. Maintenant maître Charles Moret était un des jeunes avocats en vue du barreau de Paris. D'autres affaires lui étaient venues.

Que les années misérables de la rue Monge semblaient loin! les nourritures médiocres de Gringeard, les conversations âcres à table, la longue attente, l'énervement! De tout ce passé, si effacé qu'il semblait n'avoir pas existé, il ne restait que Mme Chaubert. Moret ne la voyait que rarement, mais il n'avait pas rompu. Il se détachait d'elle peu à peu ; bientôt leurs deux routes se sépareraient tout à fait.

Un soir, comme il traversait à pied la place de la Concorde pour se rendre chez Jacqueline, une main s'abattit sur son épaule.

Il se retourna; un grand garçon barbu lui souriait. Il eut une seconde d'hésitation et reconnut Sermois, le substitut à Limoges, l'ancien compagnon de chez Gringeard.

Sermois le félicita.

— Tu as fait du chemin, mon vieux, — dit-il familièrement.

Ils parlèrent du temps de la vache enragée. Moret laissa entrevoir l'étendue et l'importance de ses occupations présentes. Mais Sermois changea bientôt de sujet.

— J'ai une nouvelle à t'apprendre, — dit-il, — je comptais aller chez toi demain. Je suis fiancé avec quelqu'un que tu connais.

Moret eut un geste vague. Il connaissait tant de gens, à présent!

— Une jeune fille charmante, — continua Sermois, — jolie, intelligente, instruite, fille unique... Y es-tu?

Non, Moret n'y était pas du tout.

— Voyons, — fit Sermois, — à Limoges...

Limoges ramena dans l'esprit de Moret l'idée associée de Lobre... La chose serait amusante.

— Mlle Yvonne Lobre, — dit-il vivement.

— Elle-même.

Et Sermois donnait des détails. Il avait rencontré la jeune fille à son arrivée à Limoges chez des amis communs. Ç'avait été un double coup de foudre. Elle était ravissante... Il recommençait à énumérer.

Moret l'interrompit d'un : « Je la connais. »

— C'est vrai, — reprit Sermois, — elle t'a vu en visite près de Maigny.

— De la fortune? — demanda Moret.

— Deux cent mille francs tout de suite et autant à revenir à la mort des parents, — lâcha Sermois avec un légitime orgueil.

Il expliqua qu'il avait fallu des pourparlers. M. Lobre ne comptait donner que cent cinquante mille. Mais Sermois avait tenu bon. M. Lobre avait cédé, car Sermois lui était sympathique, et il tenait, avant tout, à marier sa fille dans la magistrature.

— Un type, le beau-père, mais pas gênant, — conclut Sermois ; — tu l'as vu, je crois.

Oui, Moret avait eu affaire à lui.

Sermois sortait à la minute de la Chambre des députés, où il avait vu Boucard, le chef de la gauche intransigeante. Il était certain d'être nommé substitut à Paris, au prochain mouvement, avant Pâques. Sa fiancée serait heureuse, car elle ne rêvait que d'habiter à Paris.

Moret l'écoutait, sympathique. — Voilà que la petite Lobre, avec l'argent de Mme de Lussy, épousait un de ses amis !... Il songea à la traversée lente du petit bois des Bergeries. La vie ne manquait pas d'imprévu. Et, comme Sermois allait le quitter :

— Mes compliments, — dit-il, en lui serrant la main, — et rappelle-moi au souvenir de ta fiancée.

Moret raconta la chose, tout chaud, à Jacqueline, mais omit de la dire à M. de Lussy qui n'en aurait pas goûté l'ironie.

Il trouva Jacqueline énervée. Elle avait maigri, mais sa beauté s'était avivée. Le secret maintenant lui pesait. Elle pâlissait lorsque Moret entrait ; elle aurait voulu être seule au monde avec lui, ne supportait plus les conversations à trois et se prenait à haïr la brune Brydon qui se refusait à quitter le salon. L'idée d'aller en expédition aventureuse au quai Malaquais ne cessait de la hanter.

L'affaire de la *Banque Universelle* s'ouvrit devant la treizième chambre. L'interrogatoire des prévenus occupa les premières audiences. Le baron Bourru discuta longuement l'accusation, de même le comte (papal) Le Merlin. Le prince de Tarbes fut superbe. C'était un scandale de faire comparaître sur les bancs des prévenus le représentant d'une famille qui avait sauvé la France sur tant de champs de bataille : l'on citait Oudenarde, Rosbach, Coblentz, enfin,

où un Tarbes avait commandé, sous Condé, l'armée des émigrés. — Il répondit hautainement, sans comprendre le sens des questions qui lui étaient posées, parla de l'honneur de la France avec lequel il confondait le sien propre. Il fit, sur le public aristocratique qui encombrait le prétoire, la plus brillante impression. « C'est bien l'un de nous, disait-on; quelle allure! » Sur les juges, l'effet fut désastreux. L'interrogatoire des administrateurs fut de pure forme. Puis l'avocat général Allez prononça un réquisitoire qui dura cinq heures; il conclut à la culpabilité certaine de tous les accusés, les uns pour avoir commis des actes défendus par les statuts, les autres pour n'avoir pas exercé la surveillance prescrite par la loi. Il fut sec, précis, et n'eut pas un mot sur le rôle politique qu'avait joué la *Banque Universelle*.

Alors les grands chefs du barreau entrèrent dans la bataille.

Maître Lenfflé, le premier, ayant posé sa toque et retroussé ses manches, se mit en position de combat. Pendant deux jours, il dirigea sur l'accusation le feu de ses objections lourdes. Il avait un geste, toujours le même, se baissait, comme pour prendre, d'un tas inépuisable, une poignée de projectiles, et, se relevant, les lançait à la face des juges. Jamais il ne s'arrêtait pour réfléchir. C'était merveilleux.

Vint le tour de maître du Buisson. Celui-ci procédait par interrogations entre lesquelles il prenait de longues poses. Il dressait en face de lui un fictif interlocuteur auquel il prêtait d'imbéciles accusations, qu'il n'avait, ensuite, aucune peine à réfuter. Alors il triomphait, superbe et dédaigneux.

Maître Gaillard-Buisset avait une autre tactique. Il mêlait toutes choses avec un art consommé et obscurcissait la plus claire des affaires. Lorsqu'il avait enfermé ses auditeurs dans une pièce noire et, en apparence, sans issues, il ouvrait soudain une petite porte que personne n'avait remarquée, et vous conduisait, par un degré facile, jusqu'au plein jour.

Il y avait quatre audiences déjà que ces illustres guerriers anéantissaient l'accusation. Maître Grangu remplit les trois quarts de la cinquième audience; il parut faible. Maître Louiseau commença sa plaidoirie, dont la fin fut renvoyée au lendemain. La lassitude était générale. Moret rongeait impatiemment son frein. Cette éloquence, diluée à l'infini, l'exaspérait. Il avait préparé une défense qui devait remplir une audience. Il vit la fatigue sur tous les visages et se promit d'être bref. La veille même du jour où il devait

parler, il sabra la moitié de son plaidoyer. Il en aurait, maintenant, pour deux heures à peine.

VIII

Le grand jour vint enfin. Jacqueline fut conduite au Palais de Justice par son père. Elle avait tant insisté pour entendre leur ami Charles Moret que Lussy avait cédé. Grâce aux cartes remises par l'avocat, ils purent se placer.

La tristesse solennelle du lieu, la nouveauté du spectacle, agirent sur la jeune fille. Ils étaient là avant l'audience et durent attendre longtemps. — Pourquoi les avocats portaient-ils des robes ridicules? Moret arriva. Il était en robe; il plut ainsi à Jacqueline.

La cour entra; tout de suite maître Loiseau eut la parole. Jacqueline comprit mal les arguments, hérissés de mots techniques, de l'avocat; mais il lui parut très fort, et elle s'alarma à l'idée qu'après lui Moret semblerait inférieur. Du reste, à mesure que le moment approchait où son ami prendrait la parole, une inquiétude plus folle la gagnait. S'il se troublait! s'il allait rester court devant ces juges impassibles, devant cette audience brillante? — Ses gants enlevés, elle se déchirait l'extrémité d'un doigt.

Après une belle péroraison, maître Louiseau s'assit. Le président consulta maître Moret. — En avait-il pour longtemps? — Non, maître Moret serait bref. Il terminerait dans l'audience. — La parole lui fut donnée.

Au début de la plaidoirie, les oreilles de Jacqueline tintaient; les mots lui arrivaient comme à travers des draperies sourdes. Peu à peu, elle se remit. La voix de Moret était d'un timbre agréable. Il avait une façon à lui d'accentuer les mots qui devaient porter. Jacqueline constata, avec joie, que le silence dans la salle était absolu, que chacun écoutait avec attention même le président qui, renversé dans son fauteuil, regardait le jeune maître inconnu qui parlait avec tant de force. Seuls, au banc de la défense, maîtres Lenfflé et du Buisson causaient à voix basse. Jacqueline leur en voulut.

Moret fut bref. Après les infinies effusions oratoires de ses confrères, son plaidoyer apparut d'une sobriété musclée. En une

demi-heure, il donna de l'histoire de la *Banque Universelle* un résumé clair, précis. Cinq jours d'éloquence avaient obscurci l'affaire à plaisir. Il eut des formules heureuses, qui firent passer dans le public de petits frissons de plaisir étonné. Puis il aborda le côté politique du procès. Les poursuites n'étaient que la basse vengeance politique d'un gouvernement affolé et tyrannique. Il n'y avait pas une institution de crédit qui ne fit quotidiennement des opérations semblables à celles de la *Banque Universelle*. — « Votre morale est celle du succès, — dit-il à l'accusation : — réussir, voilà votre devise. » Et il continua sur ce thème. L'auditoire frémissait de plaisir. Maintenant maître Lenfflé lui-même écoutait son jeune confrère. A côté de sa fille, Lussy ouvrait, pour entendre mieux, une bouche toute ronde.

Moret termina dans un grand mouvement d'éloquence. Jusqu'au bout, il avait tenu l'attention du public captive. Lorsqu'il se rassit, des applaudissements éclatèrent. Jacqueline frappait de toute la force de ses mains. L'audience fut levée. Les confrères de Moret le félicitaient.

Bousculés à la sortie, Lussy et sa fille rejoignirent Moret au vestiaire pour le complimenter. A peine purent-ils lui serrer la main, tant le jeune maître était entouré.

Ils quittèrent le Palais et montèrent dans un fiacre. Jacqueline, dans sa joie, allait se confesser à son père sur l'heure. Mais le bruit assourdissant de la voiture sur les pavés empêchait toute conversation.

Lussy se fit mener à son cercle : il voulait être le premier à propager la gloire naissante de Moret. « Je parlerai demain, se dit Jacqueline ; le soir, il est impossible de causer avec papa. »

Le lendemain, les journaux citaient avec éloges le nom de maître Charles Moret, donnaient des fragments de son plaidoyer. Un organe conservateur, en tête de l'article politique du jour, citait une phrase du jeune avocat. *Le Gaulois*, *le Soleil*, s'emparaient de lui ; *le Figaro* lui consacrait un *instantané*.

Lussy, au cercle et sur le boulevard, multipliait les gestes admiratifs. Il avait inventé Moret : il attendait des remerciements.

Ce fut alors qu'un jour, après déjeuner, Jacqueline, profitant de la bonne humeur où elle voyait son père, lui fit son aveu. Elle aimait Charles Moret depuis longtemps ; elle en était aimée.

La stupéfaction de Lussy fut immense ; il n'essaya pas de la cacher. Lorsqu'il eut recouvré ses esprits, il demanda à réfléchir.

En somme, ce Moret dont il avait plein la bouche, il ne le connaissait pas ; qu'étaient sa famille, sa vie privée ? En tout cas, il n'était pas de leur monde. Bref, il fallait se renseigner et, en attendant, ne pas revoir M. Moret.

Il laissa sa fille rassurée, car elle s'était attendue à une lutte terrible, à un « non » définitif. Il n'y avait qu'à patienter quelques jours, tout s'arrangerait. Elle se hâta d'écrire à Moret.

Lussy était ennuyé, ou plutôt il croyait qu'il devait être ennuyé.

Comment annoncer à ses amis du cercle le mariage de sa fille avec maître Charles Moret ? C'était impossible.

Il fit prendre des renseignements sur l'avocat : ils furent excellents. Enfin, Moret n'avait pas de famille : c'était heureux. Ah ! si l'on pouvait trouver contre lui une bonne liaison féminine, un « collage » avec enfants ! — Rien. Mais serait-il difficile de détacher Jacqueline de lui ? Lussy ne le croyait pas. Un premier amour de jeune fille n'est pas tenace. Il observait Jacqueline ; elle ne semblait ni impatiente, ni inquiète ; elle ne devait pas y tenir tant que ça à son Moret. Et Lussy se flattait de l'espoir qu'avec le temps tout s'arrangerait, sans qu'il fût obligé de se donner le tracas de prendre une décision.

Jacqueline attendait. Elle s'était promis d'être calme, de se montrer sûre d'elle-même, comme une personne qui a réfléchi, et dont la décision ne doit rien au caprice. Elle évita donc de questionner son père pendant les jours qui suivirent l'aveu.

Sur ces entrefaites, le jugement différé dans l'affaire de la *Banque Universelle* fut rendu. Étaient condamnés le baron Bourru, le comte (papal) Le Merlin et le prince de Tarbes ; acquittés, les trois administrateurs.

Lussy triompha bruyamment avec son ami d'Huissay.

— Nous t'avons tiré de là, mon bon. Sans nous, tu étais...

Un geste expressif bouclait d'Huissay derrière la porte d'une prison.

Ce soir-là, à dîner, Lussy ne put se tenir d'apprendre à sa fille le succès de Moret. Jacqueline, ravie, garda la conversation sur ce sujet intéressant, et, finalement, demanda à son père s'il n'était pas enfin décidé à dire oui. Lussy, interloqué, la regarda. Il avait oublié, depuis quatre heures de l'après-midi, que Moret voulait être son gendre. Il refusa de répondre. Jacqueline insista, vainement. Énervée, elle eut quelques mots vifs, et, perdant tout contrôle sur elle-même, se mit à pleurer, à table, devant le

maître d'hôtel. Elle quitta la chambre dans une crise de désespoir.

Lussy, resté seul, but abondamment. Que diable ! c'était donc sérieux. Malgré le supplément d'alcool, il se coucha agité.

Le lendemain matin, il se leva, vers onze heures, de mauvaise humeur. Il se souvint que sa fille avait pleuré. Il n'aimait pas la voir ainsi, cette petite. Il voulut ne plus penser à tout cela et se mit à se raser. S'étant barbouillé la figure de savon, il attaqua la joue droite avec le rasoir. Il arrivait au menton, lorsqu'une idée, soudain, lui traversa le cerveau.

— Pourquoi pas ? — s'écria-t-il.

Au même moment, le rasoir, tenu perpendiculairement à la peau, entama la surface du menton.

— Sacrebleu, — fit Lussy, — je me massacre !

Il s'arrêta ; mais, déjà, il avait oublié sa coupure, tout préoccupé qu'il était par l'importance inattendue de la question qu'il venait de se poser.

— Pourquoi pas ?

C'était simple, en effet. Jacqueline ne serait-elle pas plus heureuse avec ce garçon intelligent et actif qu'avec le premier imbécile venu ? Il n'avait pas encore vu les choses sous ce jour-là. « Crème des gendres... », « haute situation... », « succès certain... », « la France a besoin d'hommes comme lui... », tels étaient les mots que laissait échapper le comte de Lussy, tandis qu'avec mille précautions il achevait de se raser.

Et, en même temps, il songeait qu'il reprendrait sa bonne petite vie tranquille de vieux garçon, ses repas au cercle avec d'Huissay, les siestes dans les vastes fauteuils après le dîner. Un sourire heureux éclaira sa grosse figure.

Lorsqu'il fut habillé, il se rendit chez sa fille. Jacqueline se promenait avec son institutrice. Au déjeuner, la présence de miss Brydon empêcha Lussy de parler. Enfin, pendant qu'il prenait son café, l'institutrice sortit. Jacqueline allait la suivre. Il la retint. Deux minutes plus tard, la joie de la jeune fille remplissait le salon de ses éclats.

Lussy proposa de passer chez Moret. Non, Jacqueline voulait le voir la première. Elle lui télégraphierait de venir dîner.

A deux heures, Jacqueline alla au cours, rue Washington. En sortant, elle passa à un bureau de poste. Elle se borna à télégraphier : « Restez libre ce soir. »

Elle rentra, déclara qu'elle avait la migraine et se reposerait dans sa chambre. Miss Brydon alla travailler dans la sienne.

A cinq heures moins quelques minutes, Jacqueline, qui avait remis un chapeau, entr'ouvrit la porte. « Personne dans le corridor. » Elle longea à pas prudents la chambre de Brydon, arriva à la porte d'entrée, l'ouvrit sans bruit, sortit. Elle bondit dans l'escalier quatre à quatre, courut jusqu'au coin des Champs-Élysées et sauta dans une voiture.

— Cinq, quai Malaquais ! — jeta-t-elle au cocher.

IX

Mme Chaubert assista, de loin, au triomphe de son ami. Elle avait demandé une carte pour l'affaire de la *Banque universelle*. Moret n'en avait pas ! disait-il. — Non sans peine, elle suivit les débats dans le journal ; c'était moins intéressant que le feuilleton. Mais au jour où plaida Moret, elle mit son plus beau chapeau et se rendit au Palais de Justice.

Elle ne put entrer dans la salle d'audience. Assise sur un banc de pierre, près de la porte du tribunal dans le hall des Pas-Perdus, elle tendait l'oreille. Mais aucun bruit ne filtrait à travers les doubles portes closes. Enfin il y eut une rumeur ; un avocat pressé s'échappa ; elle entendit des applaudissements, et, aussitôt, la foule commença à sortir.

Mme Chaubert se tenait debout, maintenant, presque dans la porte. Les gens la bousculaient, pestaient contre la femme maladroite qui empêchait de passer. Sans se lasser, Mme Chaubert reprenait son poste d'observation.

Elle vit dans la foule plusieurs femmes fort élégantes. « Elles sont venues pour monsieur Moret », pensa-t-elle, et elle sentit la jalousie la tourmenter. Une grande jeune fille en deuil lui marcha sur le pied. Mme Chaubert, meurtrie, allait la repousser brusquement, lorsque la jeune fille, tournant vers elle un visage rayonnant de joie, lui dit avec un sourire charmant :

— Pardon, madame.

La bonne femme, apaisée par ses excuses, se murmura à elle-même : « Elle est polie, celle-là, au moins ! »

Enfin, après quelques minutes, maître Moret apparut. Des con-

frères l'entouraient. A la vue de son ami, Mme Chaubert, animée d'une soudaine énergie, se lança dans le groupe, et, saisissant la main de Moret :

— C'est bien le cas de dire, monsieur Moret, je suis heureuse...

Elle ne trouvait rien autre, et répétait : « Je suis heureuse, heureuse. » Sa grosse face rougeaude s'illuminait. Pour un peu elle aurait pressé Moret dans ses bras. Moret ne pouvait avancer. Un avocat voisin eut un sourire. Moret sentit le ridicule de la scène.

— Merci, Mme Chaubert, merci, — dit-il.

Et, l'écartant, il passa, laissant la brave dame chercher encore ses mots.

Ce soir-là, Mme Chaubert attendit Moret chez elle. Il ne vint pas. N'eût-il pas été naturel, pourtant, qu'il fêtât son triomphe avec elle, sa meilleure amie ? Le triomphe de Moret, ils l'avaient tant désiré, jadis ! Et maintenant elle regrettait la médiocrité passée. Alors Moret vivait près d'elle ; il n'avait pas même de quoi payer son loyer, et les dîners de Mme Chaubert lui paraissaient de somptueux festins au lendemain des nourritures acides de Gringeard.

Jadis, il était là tous les soirs. Oubliant ses amours passées et ferventes, Mme Chaubert se déclarait qu'elle n'avait jamais aimé personne autant que lui. Que d'heures inoubliables en sa compagnie ! A l'évocation des joies disparues, la bonne dame poussa un gros soupir. Moret ne venait plus la voir qu'en courant; il alléguait des travaux pressés, impérieux, et ne s'attardait pas près d'elle. Il lui donnait quelques minutes, pendant lesquelles on faisait à deux des projets d'avenir. Mme Chaubert ne s'apercevait pas que c'était elle qui parlait, et non Moret. Elle disait toujours : « nous », finissait par se persuader que Moret lui était fidèle, qu'il lui reviendrait, la crise de travail passée, et qu'elle goûterait encore, entre ses bras vigoureux, le bonheur.

A d'autres moments, de sourdes poussées de jalousie la poignaient. Peut-être Moret prodiguait-il à une autre les plaisirs dont il la sevrait ? Dieu sait à quelle méchante femme et avec quels risques ! Mme Chaubert était pacifique certes ; pourtant elle ne se laisserait pas enlever, sans luttes, son petit chéri. Elle n'avait, par elle-même, que des idées débonnaires. Mais elle recevait un journal où, quotidiennement, elle lisait le récit de malheureuses se vengeant de leur abandon, où le couteau, les bols de vitriol, au soir dans l'ombre, les coups de revolver même, étaient

les moyens faciles, licites, mis à la disposition des femmes délaissées. Les comptes rendus des tribunaux lui montraient, huit fois sur dix, ces victimes acquittées, presque avec les félicitations du jury. N'était-il pas légitime, en effet, de se défendre ainsi ? Mais ce n'est pas à lui qu'elle s'en prendrait.

Aurait-elle le cœur de tuer celui qui lui était plus cher que la vie ? — Non, elle guetterait la femme qui le lui avait pris. Pour celle-là, aucun supplice ne serait trop cruel.

Maintenant, au lieu de se promener au jardin du Luxembourg, elle allait le long des quais, entre le pont Saint-Michel et celui du Carrousel. Elle flânait là, jusqu'à la tombée du jour, regardait, distraitement, les titres des livres dans les boîtes, et, longuement, les passants. Au quai Malaquais, elle s'arrêtait. Entrerait-elle ? n'entrerait-elle pas? Elle revenait à pas lents lorsqu'on allumait les réverbères. Mais jamais elle ne rencontra Moret.

Trois jours s'étaient passés depuis la scène du Palais de Justice. Pourquoi Moret ne revenait-il pas ? Il y avait près d'un mois qu'elle ne l'avait vu. Il avait été absorbé par la préparation du procès, elle le comprenait ; mais maintenant?

Elle écrivit. Moret oublia de répondre. La colère enflamma Mme Chaubert : il pouvait être poli, au moins, ce garçon ! Il lui avait des obligations nombreuses. L'ingratitude, autant que l'abandon, la révoltait. Elle envoya une seconde lettre, lui demandant de venir dîner. Moret télégraphia : *Impossible, affaires urgentes*, et ne signa même pas. Un mot tendre, à la fin de la dépêche, eût apaisé la dame. Irritée, elle laissa la mauvaise humeur alimenter ses ressentiments. — Il y avait autre chose que des affaires en jeu. Une femme devait avoir mis la main sur Moret.

Eh bien ! elle irait la trouver, la particulière ! Et ça ne traînerait pas !

C'était chez Moret, lui-même, qu'elle les pincerait ! Depuis qu'il était installé au quai Malaquais, il l'avait empêchée de venir chez lui : elle en voyait bien la raison, maintenant.

Ainsi Mme Chaubert agitait des pensées sombres dans la paix de son salon clos.

Le jugement dans l'affaire de la *Banque Universelle* fut rendu un mercredi.

Mme Chaubert se berça de l'espoir que Moret viendrait se réjouir avec elle de l'acquittement de son client. Moret n'apparut pas rue Monge.

Le lendemain, en proie à une grande exaltation, Mme Chaubert décida qu'elle descendrait au quai Malaquais, et, de gré ou de force, pénétrerait dans l'appartement défendu de l'avocat. Ayant calculé que Moret serait chez lui vers cinq heures, elle quitta la rue Monge à quatre heures et demie et s'achemina lentement vers les quais.

Comme elle passait devant la boutique d'un brocanteur, elle vit, dans la montre, un revolver à poignée d'ivoire, et l'idée lui vint qu'elle n'était pas armée. Mais comment manier cette arme dangereuse ? Elle se blesserait. Du reste au seul bruit d'un coup de feu elle se trouverait mal. Elle songea, alors, qu'elle avait, dans son petit sac, un bon canif avec lequel elle se faisait les ongles. C'était une arme suffisante.

Elle arriva au 5, quai Malaquais, toute bouillante à l'idée des choses terribles qui allaient s'y passer. Sans parler au concierge, elle monta droit à l'entresol de Moret.

A peine eut-elle sonné, la porte s'ouvrit, et, à la demande qu'elle fit, le valet de chambre répondit que Monsieur recevait, de cinq à sept heures, les mardis, jeudis et samedis. Il ne tarderait pas à rentrer du Palais.

Mme Chaubert fut introduite dans le salon rouge qu'elle avait meublé.

Le valet de chambre avait regagné la cuisine. Le silence régnait dans l'appartement. L'idée de pénétrer dans la chambre à coucher de son ami s'empara d'elle, et, bientôt, devint irrésistible. Pourquoi pas? Elle connaissait la disposition des pièces. A côté, c'était le cabinet de travail, puis la chambre à coucher. La cuisine était à l'autre bout de l'appartement; le domestique n'entendrait pas.

Elle entr'ouvrit la porte du cabinet; une lampe brûlait sur le bureau, où attendait une dépêche fermée. A revoir les meubles qui ornaient la chambre de la rue Monge, Mme Chaubert s'émut. C'était là, pourtant, dans ce fauteuil vert qu'elle s'était assise la première fois qu'elle avait raconté ses ennuis à M. Moret. Sur ce même bureau, elle avait signé les actes de poursuites contre Alfred Voisin. Il y avait combien d'années?

Rassurée par le calme impénétrable des choses, elle passa dans la chambre à coucher dont la nudité la surprit. Elle ne contenait que le lit, le lavabo et un grand tub en fer-blanc, dressé contre la paroi. — « Ce n'est pas ici que monsieur s'amuse, — pensa-t-elle, — il va en ville. » Une crise nouvelle de jalousie l'agita.

Elle s'y abandonnait, lorsqu'un coup de timbre l'arracha à ses pensées.

Pour ne pas être surprise là, elle se hâta, autant que sa corpulence le lui permettait, vers le salon. Elle y arriva enfin et se laissa tomber, essoufflée, dans un fauteuil de cuir. Vivement, elle s'essuya les yeux et les tempes qu'une légère transpiration mouillait.

Pendant qu'elle était occupée ainsi, la porte sur le vestibule s'ouvrit et le valet de chambre introduisit une grande jeune femme en noir, qui fit trois pas dans le salon, regarda distraitement la grosse dame, et s'assit sur le bord du canapé, derrière la table.

Mme Chaubert avait remis le mouchoir dans le petit sac. Qui était cette femme ? De sa place, elle ne la voyait pas, car l'abat-jour de la lampe la masquait. Elle n'apercevait sur la nuque qu'une torsade de cheveux dorés et ondés.

La couleur de la chevelure excita la suspicion de Mme Chaubert. Les femmes honnêtes n'avaient pas des cheveux de cette teinte-là. Et tout de suite Mme Chaubert alla plus loin : le hasard avait amené là sa rivale.

A cette idée, le sang de Mme Chaubert ne fit, suivant l'expression chère à cette dame, « qu'un tour ». Eh bien! elle arrivait à propos, cette créature! Mme Chaubert lui dirait sa façon de penser! Elle se fouettait l'esprit pour s'exciter, se rappelait les souffrances de ses longues soirées solitaires, tout ce que lui devait Moret et son lâche abandon. C'étaient ces cheveux jaunes derrière la lampe qui triomphaient! Dieu sait quelle perverse figure, fatiguée de noce, cachait l'abat-jour!

Mme Chaubert, tourmentée par la jalousie et la curiosité, se leva. Il fallait qu'elle vît « son malheur » en face.

Elle changea donc de fauteuil; de sa nouvelle place, elle pouvait dévisager à son aise la femme assise sur le canapé.

Quelle ne fut pas sa surprise à voir, au lieu de la figure effrontée qu'elle s'attendait à trouver sous les cheveux jaunes, un visage frais, rosé, sans une ride, et que, manifestement, n'avait jamais touché la poudre, de grands yeux étincelants qui ne cessaient d'interroger la pendule sur la cheminée.

— C'est bien le cas de dire, — ne put s'empêcher de murmurer Mme Chaubert.

Et, comme toute émotion amenait chez la grosse dame une légère moiteur sur les tempes, elle recommença à les tamponner avec son mouchoir.

La jeune femme sur le canapé ne la regardait pas.

Remise de son émoi, Mme Chaubert étudia sa rivale. Hélas! elle était ravissante ! Comment lutter? Il les fallait toutes jeunes à Moret! Elle soupira.

Il lui sembla qu'elle connaissait cette figure, qu'elle l'avait vue, elle ne savait où. Peut-être dans un journal illustré, ou à la devanture de quelque marchand de photographies?

L'attente se prolongeait. Mme Chaubert, bouleversée, n'arrivait pas à mettre de l'ordre dans ses idées. Comment commencer? Que dire? Soudain, elle vit, devant elle, une voie nouvelle : Peut-être, après tout, cette jeune femme n'était-elle pas méchante, peut-être ne tenait-elle pas plus que ça à Moret. Si Mme Chaubert la suppliait de renoncer à son ami, peut-être accepterait-elle? Elle se consolerait vite, cette jeunesse; jolie comme elle était, elle en trouverait d'autres; à son âge, on ne sait pas ce que c'est que d'aimer vraiment un homme, que de souffrir d'être abandonnée.

Ces pensées se pressaient, tumultueuses, dans la tête de Mme Chaubert. Oui, oui, elle parlerait, elle dirait tout, se mettrait à genoux, si c'était nécessaire.

A ce moment, la demie de cinq heures sonna. Pourvu que Moret ne rentrât pas! Il fallait se hâter, et d'abord être sûre de son fait. Elle s'essuya les tempes une dernière fois, et, cherchant ses mots, s'adressa à la jeune femme.

— Vous connaissez M. Moret, madame? — dit-elle.

Jacqueline tressaillit.

Que lui voulait cette grosse dame, dont les allures bizarres, les soupirs l'étonnaient? Elle était folle, peut-être? Jacqueline avait une peur instinctive des fous; depuis un moment, elle regardait la porte d'entrée, prête à se précipiter au vestibule, si l'agitation de sa voisine augmentait. La question de Mme Chaubert prit la jeune fille au dépourvu, au moment où elle commençait à se rassurer.

Elle se tourna vers son interlocutrice, ce qu'elle n'avait osé faire jusqu'alors. Elle vit un bon visage, tout rond, tout bouffi, avec de petits yeux qui la dévisageaient. C'était, sans doute, une brave dame impatiente, désireuse d'abréger l'attente en causant. Et puis, elle nommait Moret; il était agréable de parler de Moret; depuis l'heure où son père avait donné son consentement, elle ne pensait qu'à Moret, elle en aurait parlé à son cocher de fiacre. Aussi répondit-elle avec empressement :

— Oui, madame, je le connais beaucoup.

— Ah ! — ne put s'empêcher de pousser Mme Chaubert.

Ce « ah ! » fut plein d'anxiété.

— Depuis longtemps ? — continua-t-elle, d'une voix altérée.

Jacqueline s'étonna du ton nouveau de la dame.

— Depuis longtemps, — répondit-elle ; — je veux dire, — ajouta-t-elle, un peu confuse, — depuis six mois.

Mme Chaubert frémit. Six mois ! Depuis six mois, en effet, Moret s'éloignait d'elle. Elle était donc en face de sa rivale ! L'émotion la suffoqua ; elle s'agita sur sa chaise, puis, incapable de rester en place, se leva et fit quelques pas dans la pièce.

Que décider maintenant ? Tuer celle qui avait détruit son bonheur? Non ; d'abord, elle ne saurait s'y prendre. Ces choses-là ne semblent faciles qu'à distance. Et puis Mme Chaubert s'étonnait à constater que, vraiment, elle n'en voulait pas à cette jeunesse. Savait-elle seulement le mal qu'elle lui avait fait ?

Il fallait prendre un autre parti, lui expliquer la situation telle qu'elle était, les liens anciens qui unissaient Mme Chaubert et M. Moret, la place que ce dernier avait prise dans un cœur quadragénaire. Elle comprendrait, cette jolie créature : elle ne manquerait jamais d'hommes, avec la figure qu'elle avait. Mais pour Mme Chaubert, il n'y avait qu'un Moret.

Elle se promenait à petits pas dans le salon. Sa forte poitrine se gonflait ; on entendait le bruit de sa respiration essoufflée. Elle était en proie à la plus vive agitation.

Soudain elle s'arrêta devant Jacqueline étonnée.

Pardonnez-moi, — fit-elle, — c'est bien le cas de dire... Aimez-vous beaucoup M. Moret ?

Elle se tut, haletante.

Jacqueline ne comprit pas pour quelle raison cette dame avait tant d'émotion.

Aussi elle hésita un instant à répondre. Mais pourquoi ne pas dire la vérité? A présent elle crierait son amour à tout le monde ; à présent il n'y avait plus de secret à garder. A cette pensée, son visage s'éclaira, elle leva les yeux sur son interlocutrice, debout devant elle, et dit :

— Mais oui, madame ! M. Moret est mon fiancé.

Elle eût appliqué un vigoureux coup de gourdin sur le crâne de Mme Chaubert, qu'elle ne l'eût pas mieux terrassée. La dame fit deux pas en arrière et s'écroula dans un fauteuil. Elle soufflait à gros coups, porta la main à son col, comme pour empêcher la pression de la robe.

« Sa fiancée, sa fiancée ! » Elle comprenait tout. Bien sûr, elle n'avait pas la mine d'une fille, cette jolie demoiselle ! Comment n'y avoir pas songé plus tôt. C'était cela que Moret cachait avec tant de soin !... Mme Chaubert crut étouffer. Etait-il possible de souffrir tant ?... Mais elle se vengerait ; elle dirait à cette demoiselle qui elle était, ses droits antérieurs sur Moret. Hein ! elle ne connaissait pas son fiancé sous ce jour-là ; elle ignorait la fausseté de ce garçon. Quand elle saurait la vérité, elle romprait, sans doute, ou, en tout cas, la famille romprait pour elle.

Les idées couraient trop vite dans la tête douloureuse de Mme Chaubert. Il fallait du sang-froid, les minutes étaient précieuses. Elle s'essuya les yeux et les coins humides de la bouche.

Sur le canapé, Jacqueline était tremblante. Elle regardait avec stupeur cette dame incompréhensible. Quel effet étrange ses simples paroles avaient eu !

La grosse dame fixait maintenant sur elle des yeux inquiets. Moret ne rentrerait-il pas ? Jacqueline songeait à fuir.

Une minute s'écoula, lente, seconde à seconde.

Mme Chaubert, sur le point de parler, s'arrêta. Une pensée nouvelle lui venait. Voilà qu'elle se sentait une sympathie inattendue pour cette jeune fille qui, comme elle-même, aimait Moret. Elle était innocente, cette petite, après tout. Elle avait subi le charme de Moret ; c'était naturel, légitime.

Mme Chaubert ne cessait de la regarder. Une émotion inexplicable la pénétrait.

Moret, lui-même, était-il coupable d'être tombé amoureux de cette jolie personne ? Pouvait-elle lui en vouloir ? Elle se comparait, elle, déjà finie, à cette jeune fille. Moret aurait une famille, des enfants !...

La plaie secrète que Mme Chaubert portait au cœur se rouvrit. Qu'avait-elle fait d'elle-même ? D'abord, quand on est jeune, n'est-ce pas, on ne veut pas d'enfants ; on prend des précautions. Puis vient la trentaine, et avec la trentaine, l'embonpoint. Alors, on pense qu'il serait bon d'avoir des petits à soi. Trop tard ! trop tard ! Et maintenant l'on est presque une vieille femme. Trop tard ! Combien elle avait désiré avoir des enfants de Moret, de petites choses qui seraient lui, bébé, qu'elle cajolerait, baiserait, dorloterait à n'en plus finir ! Même, elle qui n'allait guère à la messe, avait été brûler un cierge dans une église étincelante de lumières que Mme Picard lui avait indiquée, là-bas, près de la

Bourse. En vain, trop tard !... Et voilà que Moret et cette belle fille, aux yeux effrayés, auraient des enfants ensemble !

Mme Chaubert sentit, soudain, qu'elle n'aurait pas le cœur de se lever entre eux, de ruiner leur bonheur... En même temps, elle se vit abandonnée, misérable, bonne à rien. Alors elle eut une grande pitié d'elle-même... Puis elle pensa, ce fut un réconfort, qu'il lui devrait cela aussi, et, en y songeant, elle s'attendrit. Un flot de larmes lui monta aux yeux, déborda. Elle sanglota de toutes ses forces en face de Jacqueline terrifiée.

Mais il ne fallait pas que Moret la trouvât là: elle ne supporterait pas de le voir. Elle se leva et, chancelante, s'approcha de Jacqueline, apitoyée maintenant à la vue d'une douleur si franche. Elle prit la main de la jeune fille, qui la lui abandonna sans résistance ; elle fit un immense effort pour contenir ses pleurs et dit :

— Rendez-le heureux, mademoiselle... c'est bien le cas...

Mais elle était à bout de forces ; elle se pencha sur Jacqueline interdite et lui baisa la main. Puis, à pas incertains, car les larmes l'empêchaient de voir, elle gagna la porte, l'ouvrit, disparut.

Quelques secondes après, elle était seule dans la nuit.

X

. . . .

Il n'est pas nécessaire de dire comment Charles Moret expliqua à sa fiancée la conduite étrange de la grosse dame. Cet homme habile et heureux n'y eut aucunes difficultés. Il n'est pas intéressant, non plus, de savoir comment il arrangea avec Lussy, au mieux de ses intérêts, les affaires de Jacqueline qui eut les Bergeries en dot. Charles Moret était, à cette heure, un parti avantageux : l'eût-il voulu, il eût pu faire, financièrement, un mariage plus brillant, épouser Mlle Jeanne Varé, par exemple, qui avait, à n'en pas douter, un faible pour lui. Mais Moret était honnête, il en avait les moyens ; en outre, il était amoureux. « Je suis et serai un sentimental, » disait-il alors. — Il aura une jolie femme, qui l'aime à la folie, une position dans le monde et au barreau, de la fortune. Où n'atteindra-t-il pas ?

Et les autres personnages de cette véridique histoire ?

Mlle Yvonne Lobre compte, à Limoges, les heures qui la séparent du jour où, Mme Sermois, elle brillera à Paris. Lobre s'étonne que sa fille ait tant de joie à le quitter. Elle a promis, il est vrai, de passer, par mesure d'économie, les étés chez ses parents.

Le comte de Lussy reprendra avec joie sa vie de vieux garçon. Son futur gendre, qui est de précieux conseil, lui a recommandé de quitter l'entresol de la rue de l'Arcade pour prendre une chambre au cercle. Idée excellente, car Lussy est alourdi le soir, s'assoupit après dîner, se réveille pour boire un peu d'eau-de-vie, et se rendort. Il est désagréable d'avoir à rentrer chez soi, de se faire mettre, à minuit, dans une voiture, dont on a toutes les peines du monde à sortir seul, car, le plus souvent, le bercement de la voiture vous plonge dans un sommeil profond. Au cercle, il aura son lit à portée. Il fera, en outre, des économies, ce qui n'est pas à dédaigner pour un homme qui marie sa fille...

Miss Brydon va partir pour Londres. Mais elle n'y restera pas. Elle ne peut se passer de Jacqueline. Elle porte à son éditeur le manuscrit d'un nouveau roman, non moins extravagant que ce *Runaway King*, qui a dépassé le centième mille. Et, déjà, elle tremble à l'idée que quelque commis dans le bureau découvre son secret et le livre à un journaliste. Elle reviendra s'établir dans une petite maison qu'elle connaît, à Versailles, en bordure du grand parc muet, plein d'ombres illustres et de souvenirs qui errent sous les charmilles avec des froufrous de soie et de satin.

Mme Chaubert... Dans une prison, non loin de Paris, le jeune Alfred Voisin est enfermé. C'est un détenu exemplaire. Dans trois mois, il sera libéré.

Et Jacqueline enfin ! Elle est toute au bonheur, elle l'attend, elle le crée ; elle ne sait pas que cela est le bonheur. Les dernières semaines sont de fièvre : les rendez-vous, les couturières, les heures à deux, car miss Brydon va dans sa chambre, maintenant, lorsque sonne Charles Moret, l'appartement (avenue de l'Alma, pas loin du Bois) à meubler, mille choses ! les jours s'envolent, le jour approche... Déjà elle a passé cinq minutes devant un monsieur ceint d'une écharpe. C'est le dernier soir dans la chambre de la rue Lord-Byron ; demain, elle partira pour le bonheur. Avec quelle confiance joyeuse elle va à la vie ! — Et c'est le grand jour, robe blanche, fleurs d'oranger, le départ pour la nonciature, la chapelle pleine de gens qui la dévisagent ; l'encens, les cloches,

les musiques, un discours attendri de l'évêque de Mende, un ami de son père, le défilé où tant de gens inconnus s'inclinent devant-elle. — « Maître Lenfflé. Jacqueline. » — « Maître du Buisson, ma chère. » — Moret présente sans cesse. Puis, la rentrée en tête à tête dans un coupé; les intimes viennent boire un verre de champagne à la santé des époux. Jacqueline, dans sa chambre en désordre, quitte sa robe blanche, revêt une robe de voyage. Elle est prête. Véronique se cache dans un coin. Dieu que cette pauvre Brydon est émue! Lussy trouve une larme oubliée depuis la mort de sa femme! Et l'on s'embrasse, comme si l'on marchait à la mort.

CLAUDE ANET.

FIN

LA RENAISSANCE
DE LA MUSIQUE LATINE

Il y a quelques années seulement, tout le monde, ou peu s'en faut, admettait sans contestation que l'Allemagne était la première des nationalités musicales, et cela aussi bien par le nombre et l'excellence de ses compositeurs que par la qualité et les tendances de son public. Mais aujourd'hui une évolution si rapide et si importante s'est produite, des étapes si décisives ont été marquées, qu'il est impossible même aux esprits les plus prévenus de ne pas reconnaître que cette réputation de suprématie est très fortement ébranlée. Une école musicale est grande par son passé ou par son présent, ou par les deux ensemble. Or, si le passé musical de l'Allemagne est merveilleux, nous savons maintenant que d'autres pays n'en possèdent pas un moins antique ni moins important. Et, à côté des admirables maîtres allemands du dix-neuvième siècle, nous en trouvons, ailleurs, qui peuvent, eux aussi, prétendre à occuper des places d'honneur dans l'histoire de l'art. Pour ce qui est du présent, on ne peut nier que l'incomparable série des compositeurs de génie ne paraisse interrompue en Allemagne. Ce pays, depuis la mort de Richard Wagner, vit presque uniquement sur la gloire de Brahms. Or, Brahms est avant tout un grand continuateur de la tradition classique, et ceci est un décisif symptôme. Gardien jaloux de l'héritage du passé, Brahms fut doué d'une inspiration grave, consciente du domaine qu'elle pouvait parcourir en toute sécurité, insoucieuse surtout de l'au-delà : nulle audace sacrilège n'incita jamais le compositeur à outrepasser les limites que d'autres avant lui avaient atteintes. Et l'Allemagne entière, semblable en cela au dernier maître qu'elle s'est

choisi, se montre indifférente ou même hostile à toute innovation dans l'art musical. Que l'on ne me cite pas, en manière d'objection, le cas de M. Richard Strauss. Si révolutionnaire en effet que semble à première vue ce compositeur, il n'en demeure pas moins, pour peu qu'on l'étudie de près, très profondément asservi à la tradition de son pays. Il manie, à vrai dire, fort librement les matériaux dont il se sert : mais l'origine de ces matériaux reste apparente : nul motif dans la musique de Strauss qui ne soit agencé selon des principes tout classiques de coupe et de tonalité ; aucune pensée dont on ne retrouve aisément la filiation. Pour désinvolte qu'elle soit, la polyphonie de l'auteur de *Zarathustra* ne se meut point dans des espaces vierges. A chaque pas, elle heurte les vieilles règles, prouvant ainsi que ces règles sont bien là, un peu malmenées sans doute, mais toujours en place. Il y a certes loin d'une telle nature à celle d'un Debussy, qui a su oublier tout ce qu'une tradition comporte de restrictif et d'oppressif pour se forger librement, des débris d'une vieille lame, un fer neuf et hardi, — que l'antéwagnériste auteur de *Pelléas* me pardonne cette wagnérienne métaphore. M. Strauss, lui, ne se souvient que trop : il jongle irrespectueusement avec les morceaux brisés, ou bien il les ajuste les uns aux autres de la façon la plus fantaisiste du monde, — mais c'est toujours l'antique glaive.

*
* *

Tandis que la musique stagne ainsi en Allemagne, d'autres écoles se sont révélées, dont il importe d'indiquer sommairement ici l'importance relative. Pendant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, on a pu croire que la Russie était en passe de conquérir un des premiers rangs. A la suite des précurseurs, Glinka et Dargomyjski, de véritables maîtres, Borodine, Moussorgsky, MM. Balakirew et Rimsky-Korsakow s'affirmèrent rapidement, et d'admirables poèmes symphoniques, des symphonies, des quatuors, des lieder, de la musique de piano et des drames lyriques surgirent comme par enchantement, formant une liste assez longue de chefs-d'œuvre pour donner à la Russie droit de cité parmi les races les plus fécondes en musiciens de valeur. Mais, ici encore, il semble que cette merveilleuse activité subisse, pour le moment au moins, une interruption. Le dernier venu des maîtres russes, M. Glazounow, n'est pas resté égal à lui-même, et ses productions actuelles sont

loin de valoir les admirables œuvres par lesquelles il avait débuté. Parmi les jeunes compositeurs, — tels que MM. Liadow, Tanéïew, Arensky, Glière, etc., — aucun n'a encore manifesté de qualités bien originales, et le domaine conquis par les initiateurs ne semble pas en voie de s'agrandir.

Il serait trop long d'examiner ici en détail l'état actuel de toutes les nationalités musicales. En Scandinavie, MM. Grieg, Svendsen et quelques autres, dont aucun ne semble avoir fait preuve de mérites réellement novateurs, ne suffisent pas à constituer une armée de conquérants, non plus qu'en Danemark quelques compositeurs, dont le plus intéressant est, je pense, M. Carl Nielsen. En Angleterre, pays qui put jadis s'enorgueillir d'illustres précurseurs, on voit, après une longue inertie, se dessiner un mouvement dont l'avenir seul fera connaître l'importance. Pourtant, un compositeur anglais, M. Edward Elgar, produit actuellement des œuvres dont l'intérêt est loin d'être négligeable, et que caractérise un souci assez marqué d'originalité. En Belgique, le mouvement est plus franc, et la liste des musiciens intéressants de ce pays, riche déjà d'une belle et antique tradition, est assez longue : Peter Benoît, Erasme Raway, Tinel, Blockx, F. Rasse, Victor Vreuls et d'autres que j'oublie. Toutefois, je ne crois pas qu'une œuvre de portée définitive ait été produite par ces jeunes compositeurs.

Parmi les musiciens tchèques, il faut compter Dvorak et Smetana, peu et mal connus de nous ; et peut-être apprendrons-nous bientôt à assigner à ceux-ci le rang qui leur revient. Là encore, nous sommes en droit d'espérer un avenir fécond, mais il n'est guère possible d'apprécier dès à présent le rôle qu'il y a lieu d'attribuer à l'école tchèque naissante.

*
* *

Après avoir jeté ce trop rapide et trop sommaire coup d'œil sur les tendances musicales de ces divers pays, examinons plus attentivement celles des races latines. J'ai dit ici même le renouveau d'art que l'on peut constater en Espagne, l'effort fait pour mettre en lumière le glorieux passé musical de cette nation, et comment l'art actuel se greffa sur l'art des anciens maîtres.

Qu'il suffise donc de rappeler d'un mot la haute ancienneté de l'école espagnole, et surtout, entre tous les noms dont celle-ci peut s'enorgueillir, ceux de Juan del Encina, de Cabezon, de Morales,

de Victoria qui fut le digne émule de Palestrina, et enfin de Jean-Baptiste Comès.

Parmi les contemporains, à côté de M. Pedrell dont il a été longuement question ici même, il faut nommer M. Albeniz dont l'œuvre est déjà considérable, M. Granados, qui écrit de la musique pleine de couleur locale, et M. Breton dont un opéra, *les Amants de Teruel*, témoigne, paraît-il, d'une inspiration profondément nationale et a obtenu, il y a quelque dix ans, un très caractéristique succès à Madrid.

Nous verrons plus loin quelle est l'importance de la tradition léguée par les vieux compositeurs italiens. Quant à l'état présent de l'Italie, on peut le résumer dès maintenant en quelques lignes. Après les époques de gloire, une longue décadence y est survenue, pendant laquelle on ignora toute véritable musique pour ne cultiver que le banal opéra, c'est-à-dire les formes les plus plates, les plus uniquement propres à la virtuosité vocale; toute recherche de la vérité expressive, de la beauté intrinsèque fut bannie. Le *vérisme*, qui prétendit infuser à l'opéra moribond un sang nouveau, ne lui apporta qu'un alcool brutal et de mauvais aloi dont le coup de fouet ne pouvait produire qu'un effet factice et momentané.

Aujourd'hui enfin, à côté de l'opéra, quelques tentatives, à vrai dire bien timides, se manifestent, et suffisent tout au moins à démontrer que les jeunes compositeurs ont pressenti l'existence d'une musique digne d'être cultivée pour sa seule beauté. Ainsi, par exemple, M. Sinigaglia s'est risqué à écrire des œuvres où, sans s'écarter des chemins battus, il aborde le développement d'idées musicales, inconnu aux faiseurs d'opéras. M. Caétani a appris les ressources de la polyphonie, aux labyrinthes de laquelle il aime à s'attarder; M. Torre Alfina manie, comme des jouets neufs et précieux, les sonorités qu'inventèrent les meilleurs de nos composieurs actuels. Il est sans doute d'autres œuvres italiennes nouvelles qui ne sont pas encore parvenues jusqu'ici. Mais nous connaissons l'abbé Perosi, défenseur ardent de la bonne musique d'église et auteur d'oratorios dignes d'être loués. On annonce des partitions qui, à en juger par leurs titres, dénotent des tendances sérieuses : un *Moïse* de M. Orefice, un *David* de M. Galli, et enfin une œuvre dont j'attends l'apparition avec impatience, celle que M. Franchetti, paraît-il, compose sur la *Figlia di Jorio*, l'admirable drame de M. d'Annunzio. Voilà un projet d'une belle audace, et qui prouve

une ardente aspiration vers la vérité artistique. Et c'est peut-être le plus caractéristique symptôme que nous ayons d'un nouvel élan musical en Italie.

*
* *

Mais en aucun des pays latins l'effort n'a été plus intense, plus général, plus précis dans ses ambitions, plus rapide dans ses résultats qu'en France, au cours du dernier quart de siècle. A ne considérer que le nombre et la valeur des compositeurs français d'aujourd'hui, nul ne voudra nier la suprématie reconquise par la patrie de tant de maîtres de jadis.

Après les œuvres de Berlioz, après celles de César Franck, sont venues, en nombre, les manifestations d'un art jeune, robuste, affranchi du joug pesant du passé : la *Gwendoline*, de Chabrier, à qui l'avenir accordera bientôt, sans parcimonie, la juste gloire que lui refusèrent d'injustes contemporains; *le Rêve*, de M. Alfred Bruneau; *Fervaal*, de M. Vincent d'Indy, et enfin *Pelléas et Mélissande*, de M. Debussy. Dans la musique instrumentale, la *Lénore*, de M. Duparc; la *Symphonie cévenole*, de M. d'Indy; le *Prélude à l'après-midi d'un faune* et les *Nocturnes*, de M. Debussy, sont d'autres magnifiques exemples de l'affranchissement de l'âme musicale française, comme le sont les lieder de M. Duparc, de M. Fauré ou de M. Debussy.

Parmi les plus jeunes compositeurs, ceux dont les noms ne sont point encore répétés par le public, il en est beaucoup qui font déjà preuve d'une personnalité bien accusée, et qui ont avant tout le souci d'être neufs, d'être eux-mêmes. En Allemagne, au contraire, comme je l'ai dit, les musiciens ont d'autant plus de chances d'être appréciés qu'ils s'appliquent plus soigneusement à ne pas s'écarter de la tradition, et essayent par conséquent de présenter au public, avec une sauce de saveur point trop étrange, le poisson accoutumé de tous ses menus artistiques. Aussi produit-on là-bas des symphonies, des quatuors et des sonates par douzaines : disons même à la douzaine. En France, au contraire, depuis que l'on s'est remis à écrire des symphonies, soit depuis moins de vingt ans, il n'en a été produit à ma connaissance qu'une quinzaine environ. Mais, de ces quinze, presque chacune contient un effort, plus ou moins heureux du reste, vers la nouveauté, et veut être l'expression personnelle d'une pensée musicale qui n'ait pas encore été formulée.

Une école dont les représentants tâchent si manifestement à se libérer des formules déjà exploitées et ont déjà marqué, dans une telle voie, de si belles étapes, peut à bon droit passer pour une des meilleures, sinon pour la meilleure de son temps. Mais ni le fait que toute une pléiade d'artistes a surgi presque simultanément dans un pays latin, ni cet autre fait que, dans plusieurs autres pays latins, on peut observer un mouvement de rénovation artistique, ne suffiraient à permettre aux races latines de prétendre à l'excellence en matière de musique, pas plus que la longue lignée de ses maitres du dix-huitième et du dix-neuvième siècles ne le permet à l'Allemagne. Tout parallèle entre les deux races serait même absolument oiseux, si pour l'établir nous ne disposions d'éléments bien plus significatifs et d'une portée presque incalculable.

***

La grande force de l'Allemagne musicale, c'est sa tradition antique et inébranlable, c'est la longue lignée des maîtres qui se succèdent sans interruption depuis Henri Schütz, Kuhnau et Bach jusqu'à Richard Wagner, en passant par Gluck, Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert, Weber et Schumann. Et l'Allemagne, fascinée, s'attarde à contempler tant de chefs-d'œuvre, se refuse, au nom de ceux-ci, à jeter les yeux hors du cercle immense sans doute, mais néanmoins limité et certes non infranchissable, que constitue tout cet héritage de beauté.

Or, si une race d'artistes qui possède pour sa part un héritage non moindre devient consciente de celui-ci, de toute la force féconde qu'elle peut y puiser, et en même temps du devoir qu'elle a de marcher vers de nouvelles conquêtes ; si en un mot elle étudie son passé, y puise un enseignement sûr et sait suivre l'exemple légué par les anciens maîtres, sans s'asservir à une imitation stérile, alors il sera permis de dire que cette race, également forte de son passé et de son présent, est en voie d'affirmer pleinement la supériorité de sa valeur artistique.

Et c'est précisément ce que nous pouvons observer, à un degré plus ou moins accentué, dans les grands pays latins, mais surtout en France. La France a pris conscience de sa tradition musicale si antique et si riche. Il y a beau temps qu'elle eût dû le faire, et avec elle l'Italie et l'Espagne. Constater cette brusque renaissance,

— on va voir que le terme n'est pas trop fort, — c'est en même temps découvrir une longue et inexplicable négligence. En Allemagne, chaque compositeur ancien est honoré d'éditions critiques, souvent même d'éditions populaires plus accessibles au public, et, la plupart du temps, de gloses quelquefois utiles. On peut affirmer qu'aucune époque de la musique nationale n'a été négligée par les érudits fort nombreux d'outre-Rhin. Mais, ailleurs, on ne s'était jamais préoccupé de connaître les monuments artistiques des siècles passés ; des chefs-d'œuvre avaient pu naître et disparaître sans que nul y pensât jamais. Non seulement on eût bien surpris le public français ou italien en lui apprenant les noms de la plupart des grands compositeurs d'autrefois, mais encore, par exemple, Rameau même était ignoré à tel point qu'il y a soixante ans, un important organe, *la Gazette Musicale*, osait déclarer l'œuvre du maître dijonnais ébranlée sans retour. Il y a quelques semaines à peine, l'exécution à Paris de l'*Orfeo* de Monteverdi, écrit en 1607 et oublié depuis lors, ou à peu près, fit connaître au public stupéfié un chef-d'œuvre d'invention musicale, de puissance, de fraîcheur et de liberté d'expression.

Mais plutôt que de citer ainsi des exemples isolés, examinons rapidement les richesses musicales des races latines, richesses si longtemps méconnues tant par l'incurie de ceux qui en héritèrent que par suite des manifestations éblouissantes de l'art allemand.

L'histoire nous enseigne, tout d'abord, que la musique dans les pays latins est la plus antique. Au douzième et au treizième siècle, la France possédait une école importante dont les meilleurs représentants furent Adam de la Halle, Blondel de Nesles, Adam de Saint-Victor, Jean Belin, Perotin le Grand, etc. Des œuvres nées à cette époque, par exemple *le Jeu d'Adam* ou *le Jeu de Robin et de Marion*, pourraient encore aujourd'hui charmer le public même le plus difficile. En Allemagne, la musique est née à peu près à l'époque de la Réforme, c'est-à-dire vers le milieu du seizième siècle, et ce n'est guère qu'au dix-septième que l'école de ce pays commence à jouer un rôle de quelque importance.

*
* *

Il est impossible de retracer ici, même brièvement, une histoire générale de la musique. Pourtant il serait important de montrer comment, petit à petit, l'apport des musiciens italiens, français ou

espagnols se fit plus riche et plus divers. Comment, dès le quatorzième siècle, les *Sacre Rapprezentazioni* italiennes furent le premier germe de l'opéra (1).

Comment, dans cette même Italie, les œuvres d'Alessandro Striggio, d'Orazio Vecchi, de Banchieri, les belles compositions religieuses de Palestrina, que de nos jours on s'est remis à exécuter un peu partout, furent l'honneur de l'école musicale du seizième siècle. Comment l'opéra naquit, grâce aux efforts des Peri, des Caccini, des Rinuccini, grâce surtout aux géniales créations de Claudio Monteverdi, qui, nous l'avons appris aujourd'hui, doit être compté au nombre des plus grands maîtres.

Les deux Gabrieli, Merulo, Frescobaldi et Pasquini furent les premiers créateurs d'un style instrumental indépendant. Frescobaldi même peut être considéré comme un précurseur direct de Bach. Les clavecinistes français, dont on sait le nombre et la valeur, et parmi eux Chambonnières et Couperin le grand, un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établissement de notre tonalité moderne, ne furent pas non plus sans exercer leur influence sur ce même Bach.

En France, après la gigantesque floraison des artistes de la Renaissance, après Goudimel, Costeley, Josquin des Prés, Jannequin, de Sermizy, Mauduit, Claude le jeune et du Caurroy, nous rencontrons encore Titelouze, Henry du Mont, Clérambault, N. de Grigny, ce Marc-Antoine Charpentier dont M. Charles Bordes a découvert les manuscrits oubliés, pour la grande joie de ceux qui depuis ont pu entendre, à la *Schola Cantorum*, le *Reniement de Saint-Pierre* et la *Peste de Milan;* J.-M. Leclaire, dont l'œuvre considérable vient d'être remis au jour, et enfin Rameau, dont le rôle dans l'histoire de la musique s'affirme aujourd'hui capital.

Il faut rappeler encore que les premiers maîtres de la musique de violon furent Carrissimi, Corelli, Germiniani et Tartini; qu'un autre Italien, Torelli, fut l'inventeur du concerto; que Sammartini et Porpora exercèrent une influence indéniable sur Haydn, et qu'avant ce dernier — quoique après Ph.-E. Bach, il est vrai — le Français Gossec avait déjà composé, en 1754, des symphonies. Pourtant ajoutons que c'est à Montalbano (1629), à Allegri (1652) et à Bononcini (1685) que doit revenir l'honneur d'avoir écrit les premières œuvres instrumentales qui précédèrent la venue de la

(1) R. Rolland, l'*Opéra avant l'Opéra* (*Revue de Paris*, 1er février 1904).

symphonie proprement dite. Lully enfin peut être considéré comme l'inventeur de l'ouverture à forme régulière.

* * *

On le voit de reste, les musiciens des races latines ont joué un rôle important dans la création des diverses formes musicales et nous ont laissé de nombreux chefs-d'œuvre. Que l'on se place au point de vue strictement historique ou au point de vue esthétique, on est forcé de reconnaître que les artistes dont j'ai rappelé les noms, et avec eux bien d'autres que j'ai omis, ont fait autant pour l'art que ceux de n'importe quelle autre race. Il reste à voir comment les héritiers directs de ces grands ancêtres de la musique ont appris à les connaitre, afin de s'instruire d'exemple.

En Italie, peuple à qui la longue habitude de l'opéra inculqua de déplorables coutumes, et où la musique étrangère n'a guère exercé plus d'influence que l'ancienne tradition nationale, il semble néanmoins que l'on soit près de revenir à moins d'indifférence. Une revue s'est créée, la *Rivista Musicale Italiana*, où des musicographes de tous les pays traitent de questions d'histoire, de technique ou d'esthétique. Un érudit, M. Torchi, s'est donné la tâche de publier les œuvres des musiciens italiens du quatorzième au dix-septième siècle. Quatre énormes volumes d'œuvres vocales ou instrumenles : motets, madrigaux, pièces d'orgue ou de clavecin, ont déjà paru. Grâce à une activité soutenue, l'on est parvenu à renouer l'ancienne tradition de la musique religieuse, à remplacer dans certaines églises les élucubrations des musicastres d'opéra par les chefs-d'œuvre des vieux maîtres. Le pape Pie X, on le sait, est un ardent propagateur de la saine doctrine musicale. Bientôt, sans doute, il y aura lieu d'enregistrer de l'autre côté des Alpes de nouveaux progrès.

En France, depuis quelques années, le nombre des concerts a plus que quadruplé, en même temps que s'améliorait, de façon presque surprenante, la valeur et la diversité des œuvres jouées.

La plupart des anciens compositeurs dont j'ai cité les noms ont figuré aux programmes des séances de la *Schola Cantorum*, du Conservatoire même et de bien des concerts dont je n'ai point la place de donner ici la liste. Toute une littérature historique ou technique s'est créée, et maintenant les musicographes français peuvent à bon droit soutenir la comparaison avec n'importe quels

autres, le nombre des travaux qu'on leur doit est déjà considérable. Des publications comme l'admirable série des *Maîtres musiciens de la Renaissance française*, de M. Henri Expert, qui comprend déjà dix-sept volumes, édités avec un zèle et une compétence qu'on ne saurait assez louer ; les *Archives des maîtres de l'orgue,* de M. Guilmant, qui en sont à leur septième volume et sont également dignes d'éloges ; les œuvres complètes de Rameau, dont la publication est déjà fort avancée grâce aux soins des meilleurs de nos musiciens ; les œuvres des anciens maîtres de la Musique Espagnole éditées sous la direction de M. Pedrell ; enfin les éditions de la *Schola*, pour ne citer que les plus importants exemples, témoignent d'un travail soutenu et d'amples recherches. Ainsi, parallèlement à l'effort créateur des compositeurs d'aujourd'hui, le souci patient des chercheurs est à l'œuvre.

D'une part, un essor nouveau de la pensée musicale se produit et nous offre de jeunes chefs-d'œuvre ; de l'autre, la muse antique renaît, et nous avons la joie de constater qu'elle n'est ni ridée, ni morose, ni insuffisamment belle. Le génie musical latin est désormais en mesure de reprendre la place à laquelle il a droit, et il faut que chacun apprenne à connaître et à aimer, en même temps que les productions des maîtres des autres pays, celles des ancêtres de l'école latine et aussi de ses représentants d'aujourd'hui, dont certains sont, à tous égards, dignes de leurs plus admirables prédécesseurs.

M.-D. Calvocoressi.

LA QUESTION DU CONGO

Depuis une trentaine d'années, le temps des explorations désintéressées est passé en Afrique ; il a fait place à la période des annexions et des partages ouverte par Stanley, qui découvrit le fleuve Congo, et par le roi Léopold, qui créa l'État indépendant.

En 1876, le roi des Belges réunit à Bruxelles une conférence géographique internationale et lui proposa un plan d'exploration conforme aux idées qui avaient alors cours, mais dont la faveur était près de passer, au moins chez la plupart des coloniaux.

Selon le projet primitif du roi Léopold, il s'agissait de réunir des fonds pour achever l'exploration de l'Afrique et pour réprimer la traite en envoyant des missions et en fondant des « stations hospitalières et scientifiques » à l'intérieur du continent noir. Le congrès adopta les vues du roi et forma un comité exécutif dont il donna la présidence à Léopold II ; puis des sections nationales commencèrent le travail d'exploration. Mais on s'aperçut bientôt que les esprits étaient en train de changer ; on vit les voyageurs anglais, les français, les allemands travailler chacun pour leur nation, les uns agrandissant leur domaine, les autres s'efforçant de conquérir des colonies.

Alors le roi des Belges résolut de travailler pour lui ; son comité se transforma en Association internationale du Congo (1879) et chargea Stanley d'annexer les régions qu'il venait de découvrir.

Stanley quitta l'Europe en 1879, arriva aux bouches du Congo, remonta le fleuve, réussit à intercaler une ligne de postes entre ceux que les Portugais possédaient sur la rive sud et ceux que M. de Brazza fondait au nom du gouvernement français sur la rive nord, puis il remonta plus loin que ses concurrents et prit posses-

sion de tout le Haut-Congo au nom de l'Association internationale présidée par le roi des Belges. En 1883, il avait réussi à fonder une colonie appartenant à une société particulière, forme d'État toute nouvelle. Il s'agissait de la faire reconnaître par les puissances, ce qui ne fut pas toujours facile.

L'opposition la plus résolue vint de l'Angleterre qui essaya de s'entendre avec le Portugal pour fermer complètement l'accès de la mer à l'État naissant; mais le roi Léopold trouva un appui auprès de l'Allemagne.

Bismarck venait de présider au règlement de la question d'Orient dans un congrès international réuni à Berlin; il lui plaisait d'en convoquer un second dans la même ville pour résoudre les difficultés d'Afrique et démontrer ainsi que la capitale de l'empire allemand devenait le lieu où se traitaient les grandes questions internationales, prenant la place qu'avaient occupée tour à tour Paris et Londres. D'autre part, Bismarck, longtemps adversaire de la politique coloniale, s'y laissait alors amener par les commerçants de Hambourg et de Brême; il n'était donc pas fâché de prendre l'initiative d'un premier partage de l'Afrique qui serait suivi d'autres où l'Allemagne pourrait faire quelque profit.

Bismarck réussit à réunir en novembre 1884 la conférence internationale de Berlin qui publia au commencement de 1885 l'acte de Berlin, c'est-à-dire le premier accord pour le partage de l'Afrique.

Cet acte reconnut l'État indépendant en lui donnant accès à la mer par l'estuaire du Congo; il agrandit la colonie française du Gabon et la poussa jusqu'au Moyen-Congo, mais sans lui permettre de toucher le cours maritime du fleuve dont les rives furent partagées entre l'État indépendant et le Portugal.

Il établit que la *navigation serait libre* sur le Congo et ses affluents, c'est-à-dire qu'elle se ferait sans droits aucuns ou avec des taxes égales pour les gens de toutes nations y compris la France et l'État indépendant; les conditions devaient être les mêmes pour les chemins de fer ou toute autre voie de communication destinée à tourner des rapides.

L'acte proclama la *liberté du commerce*, sans droits ou avec des droits égaux pour les gens de toutes nations, dans les deux Congo, l'indépendant et le français. En fait des droits de navigation et des droits de douane ont été établis par le Congo indépendant dans les années 1886 et 1892, mais avec l'autorisation des puis-

sances signataires de l'acte et sous la condition qu'ils seraient égaux pour tous.

Enfin l'acte de Berlin imposait aux puissances établies dans le Congo l'obligation de *supprimer la traite et l'esclavage.*

Telles furent les conditions auxquelles la France et l'Association internationale purent se partager le bassin du Congo. Après 1885, la France agrandit ses possessions du côté du Tchad, mais elle dut partager avec l'Allemagne le bassin du Chari par où passe la voie d'accès du Sud vers le lac ; elle essaya de s'avancer jusqu'au Nil, à travers le Soudan jadis égyptien, mais l'Angleterre lui barra le passage.

L'État indépendant eut pour souverain le roi des Belges et fut administré par des fonctionnaires en majorité belges ; mais il eut son budget, ses services, son drapeau, sa diplomatie. Il se fit reconnaître comme puissance neutre.

L'Allemagne l'avait institué malgré l'Angleterre. Mais à peine existait-il que l'Angleterre essaya de s'en servir contre l'Allemagne et contre la France.

L'Allemagne, établie entre la côte de Zanzibar et le lac Tanganyka, touchait au Congo indépendant et empêchait les zones d'influence anglaise, partant l'une d'Égypte, l'autre du Cap, de se rejoindre à travers l'Afrique ; la France s'étendait vers le Haut-Nil, provisoirement abandonné aux Derviches. En 1894 l'Angleterre obtint de l'État indépendant qu'il lui cédât à bail une bande courant du nord au sud sur la rive léopoldienne du Tanganyka de manière à établir une voie de communication entre ses dépendances du nord et ses possessions du sud ; en échange, l'État indépendant recevait à bail la partie du Soudan ci-devant égyptien comprise entre la frontière nord-est et la rive gauche du Nil ; de ce côté, il allait barrer la voie à la France. Dès que le pacte fut connu, l'Allemagne et la France protestèrent. La première obtint que la rive congolaise du Tanganyka ne fût pas cédée à l'Angleterre ; mais la seconde ne put empêcher l'État indépendant d'occuper une partie de la rive gauche du Haut-Nil avec le port fluvial de Lado. C'est ce qu'on appelle l'enclave de Lado. Depuis que la France, par le traité de 1899 avec l'Angleterre, a abandonné toute prétention sur le bassin du Nil, depuis que le Soudan égyptien a été repris aux mahdistes, l'Angleterre se trouve fort embarrassée d'avoir installé l'État léopoldien dans cette région ; elle lui a plusieurs fois fait entendre qu'il devait se préparer à l'évacuer. Les échanges de vues à ce sujet se

mêlent avec des négociations fondées sur l'acte de Berlin et motivées par la méthode d'exploitation employée dans les deux Congo, surtout dans l'État indépendant. Je vais essayer d'en donner un aperçu.

Le domaine de l'État indépendant comprend la plus grande partie de l'immense bassin du Congo, en tout cinq fois la superficie de la France; on y distingue une bande côtière de 500 kilomètres de large, montagneuse, couverte de forêts vierges où l'on récolte le caoutchouc et où l'on chasse les éléphants pour recueillir l'ivoire, puis un bassin formé de steppes avec des forêts en galeries étroites courant le long des cours d'eau « comme des veines sur le marbre », enfin, tout au fond, un cercle de montagnes couvertes de forêts où se trouvent des réserves de caoutchouc et d'ivoire encore inexploitées.

La population se compose de noirs peu nombreux, sauvages, distribués en petits villages dont chacun forme une tribu avec un chef; ils vivent de la cueillette et d'une culture grossière qui leur donne des racines de manioc et des bananes. Beaucoup sont anthropophages. Jusque vers la fin du dix-neuvième siècle, les marchands arabes venus par la côte de Zanzibar venaient razzier des esclaves dans le Haut-Congo : la traite causait des guerres continuelles, développait des instincts de guerre et de pillage et faisait diminuer rapidement la population déjà trop faible du pays. En 1872, l'explorateur Cameron disait de cette région qu'elle perdait son sang par tous les pores.

Il semblait que le bassin du Congo fût un pauvre pays incapable de payer les frais d'une occupation; il semblait aussi qu'en l'annexant des Européens se condamneraient à d'énormes dépenses de police. Les difficultés de la colonisation paraissaient d'autant plus grandes qu'il n'existait aucune voie de communication, à l'exception de biefs fluviaux séparés les uns des autres par des rapides et des chutes. Tous les transports se faisaient à dos de porteurs, c'est-à-dire par le moyen le moins pratique et le plus coûteux. Aussi le Congo français, qui a les cours d'eau les plus mauvais et qui ne possède point encore de chemins, est-il tout ensemble l'une des plus vastes et l'une des plus pauvres de nos colonies.

Si le Congo indépendant a enrichi ses maîtres, c'est que son exploitation a été faite comme celle d'un domaine. Le souverain en est le maître absolu, il en est aussi le seul ou à peu près le seul

propriétaire. Quelques mois après la conférence de Berlin, un décret déclara que toutes les terres vacantes appartenaient à l'État; c'est l'usage dans chaque colonie, mais ici la part de l'État a été singulièrement agrandie par l'interprétation du terme « vacantes ».

Par une série de décrets publiés entre 1886 et 1889, l'État a compris dans cette catégorie tous les terrains qui ne sont pas occupés par des cases ou des champs, c'est-à-dire à peu près toute la superficie du Congo; les territoires de chasse, de parcours, les zones dans lesquelles les indigènes se taillent, par l'incendie, de nouveaux champs quand les leurs sont épuisés, ont ainsi passé dans le domaine public.

Enfin, le 21 septembre 1891, parut un décret ainsi conçu : « Sur la proposition de notre secrétaire d'État pour l'intérieur, et en raison des frais considérables de premier établissement dans ces contrées, les commissaires du district de l'Arrouhouimi-Ouellé, de l'Oubangui, les chefs d'expédition du Haut-Oubangui prendront les mesures urgentes et nécessaires pour *conserver à la disposition de l'État les fruits domaniaux, notamment l'ivoire et le caoutchouc.*

Ainsi les deux grands produits d'exportation sont considérés comme appartenant au domaine public dans la région des montagnes et forêts intérieures. Pour les avoir à bon compte dans toute l'étendue de l'État, on avait inventé d'autre part une ingénieuse disposition : les impôts devaient être payés en caoutchouc et en ivoire sous la responsabilité des chefs.

Chaque village était taxé à un certain poids de ces produits qu'il devait verser entre les mains des agents européens sous peine de châtiments. C'était le travail forcé; on en fit bien d'autres applications. Les noirs furent astreints à un certain nombre de jours de corvées pour les travaux publics, pour les transports, pour préparer la nourriture des miliciens. Puis l'administration, voulant se préparer d'autres revenus pour l'époque où le caoutchouc et l'ivoire seraient épuisés, se mit à défricher les parties de la steppe voisines des fleuves et à y planter le café; les noirs furent requis sous la conduite de leurs chefs pour accomplir toutes ces opérations.

Pour contraindre les récalcitrants, une forte milice fut recrutée parmi les anthropophages et les anciens soldats des traitants arabes; elle compte 15.000 hommes environ, et son entretien figure pour un tiers environ au budget des dépenses.

Dans le Congo léopoldien, les bénéfices de l'exploitation vont aux propriétaires ou concessionnaires du sol. La propriété, on l'a vu, appartient presque partout au souverain; on distingue bien les terres publiques ou de l'État et les terres de la couronne, mais comme le souverain est absolu, la limite est impossible à tracer dans la pratique et le Congo est comme un immense domaine privé appartenant à Léopold II.

Les concessionnaires à qui le souverain accorde la jouissance d'une partie de ses terres sont exclusivement de grandes sociétés par actions; on en compte une trentaine pour tout le Congo. Au début, on distinguait les sociétés indépendantes de celles qui versent une partie de leurs bénéfices au souverain. Peu à peu les premières ont été réduites à un vingtième du territoire. Le procédé employé contre elles est simple; il consiste à réserver à l'administration ou aux sociétés qu'elle protège le *monopole du commerce de l'ivoire et du caoutchouc*. On a déjà vu qu'une partie de ces produits est apportée à l'administration en matière d'impôts. Si la récolte est supérieure à la quantité exigée par la taxe, le surplus ne peut être acheté que par l'État ou les sociétés qu'il protège. Le prix en est fixé d'avance par les agents de l'État. Veut-on acheter de l'ivoire ou du caoutchouc en fraude? On ne saurait l'exporter, car l'État s'est réservé le monopole des transports publics par eau, ce qui lui permet à la fois d'empêcher la contrebande et d'encaisser de gros bénéfices.

Vainement les sociétés indépendantes se sont débattues contre les règlements et les décrets qui les étouffent; elles ont dû céder le terrain, au grand ennui de plusieurs personnages qui avaient aidé le roi à fonder le Congo. Les mécontents se vengèrent en fournissant des faits ou du moins des arguments aux ennemis du roi.

On accuse Léopold II d'avoir lésé des particuliers. On lui reproche aussi de faire contribuer les finances belges à une entreprise dont les plus gros bénéfices sont pour lui. Sans doute la Belgique et l'État indépendant devraient n'avoir de commun que le souverain: mais les finances de la Belgique sont prospères, son crédit solide, son parlement docile aux volontés du roi. Aussi Léopold II a-t-il pu obtenir des chambres en plusieurs fois près de 32 millions pour le Congo: c'était un prêt, mais on convint que si la Belgique n'était pas remboursée, elle annexerait le Congo. Une difficulté se présentait; en 1884 l'État indépendant, pour se faire

reconnaître par la France, avait reconnu à cette puissance le droit de préemption dans le cas où l'association internationale se dissoudrait. Mais le Congo n'est-il pas devenu une propriété personnelle du roi soumise aux règles du Code civil? C'est du moins ainsi que Léopold II interprète ses droits. Il a légué le Congo à la Belgique; la clause relative au Congo a été rendue publique et les amis du roi ont essayé de persuader aux Belges qu'une nation industrielle comme la Belgique devait s'assurer un marché colonial; ils ont même parlé de construire des navires de guerre et de faire du petit royaume neutre un État maritime. Ces grands projets n'ont pas rencontré le succès qu'attendaient leurs auteurs. Rien n'est moins certain que l'annexion du Congo à la Belgique. Toutefois, si le royaume n'a pas pris le gage, il n'a pas non plus exigé le remboursement des emprunts consentis au Congo.

La Belgique a fait plus encore; sans elle on n'aurait pu poser les 400 kilomètres de chemin de fer qui permettent de tourner les chutes du Bas-Congo et de rejoindre le bief navigable du moyen fleuve au port maritime de Matadi sur l'estuaire. La construction a été entreprise par une société à laquelle le roi participe; le capital est de 65 millions de francs; la Belgique a pris pour 15 millions d'actions, elle a prêté sa garantie à 5 millions d'obligations; en un mot, elle a donné l'exemple des souscriptions, et par ses contributions elle a rendu possible le chemin de fer. Or ce « monte-charge », suivant l'expression de M. Pierre Mille, était indispensable pour faire écouler sur Anvers l'ivoire et le caoutchouc de l'intérieur. Son utilité a bientôt été démontrée par les faits. En vingt ans les importations du Congo ont passé de 5 millions à 25, les exportations de 1 million à 50. Le faible trafic du Congo français, le ravitaillement et la relève de nos postes intérieurs, se font en grande partie par le chemin de fer et les bateaux de l'État indépendant.

Quand même le roi Léopold ne participerait pas aux constructions des chemins de fer chinois et à d'autres grandes entreprises en plusieurs parties du monde, le Congo suffirait à lui assurer la réputation qu'il a d'être un grand homme d'affaires. Mais il ne faut pas oublier que la royauté et le gouvernement d'un pays prospère assurent à ses talents un appoint qu'envieraient les plus riches et les plus audacieux des milliardaires américains.

La situation de chef d'État a ses inconvénients aussi bien que

ses avantages. On a vu que le Congo indépendant a été créé par une conférence internationale ; ce que les puissances ont fait, elles peuvent le défaire si leur œuvre cesse de les contenter. Or les plaintes des négociants évincés par l'administration léopoldienne ont ému l'Angleterre, l'une des plus fortes parmi les puissances signataires de l'acte de Berlin et l'une de celles qui ont en Afrique les plus gros intérêts. Les commerçants britanniques avaient l'habitude de vendre et d'acheter dans tout le bassin du Congo ; ils entendaient jouir de l'égalité de traitement que leur promettait l'acte de Berlin. Or on leur a interdit en fait toute opération dans le Congo léopoldien ; puis le Congo français, imitant son voisin, a divisé son territoire en une cinquantaine de grands districts concédés à des sociétés qui prétendent y exercer le monopole du commerce. Les particuliers anglais se sont plaints ; ils ont plaidé contre les sociétés françaises et ils ont perdu leurs procès. Mais la plupart des sociétés françaises n'ont pas réussi, personne n'a pris leurs succession et, par l'effet des circonstances, les Anglais ont repris une partie des marchés qui leur étaient fermés en territoire français. Au Congo français, le conflit est donc devenu moins aigu, bien qu'il n'ait pas encore pris fin.

Au Congo léopoldien, c'est le contraire. Les Anglais se plaignent qu'on n'y observe, en dépit de l'acte de Berlin, ni la *liberté du commerce* dont je viens de parler ni la *liberté de circulation* sur les fleuves et les voies ferrées qui doublent les rapides ; d'après eux, l'État qui a le monopole des transports fluviaux et la compagnie du chemin de fer ont des tarifs différents suivant la nationalité des expéditeurs.

Cette affaire est restée quelque temps une querelle de marchands; puis en 1903, le gouvernement anglais prit en main les intérêts de ses nationaux, et, le 8 août, il dénonça la situation aux puissances signataires de l'acte de Berlin. La France, dont la politique congolaise était visée par la protestation britannique, se montra naturellement peu disposée à porter l'affaire devant une conférence internationale. L'Allemagne, qui se considère en Afrique et sur mer comme la rivale de l'Angleterre, fit la sourde oreille ; toutefois l'empereur Guillaume se garda bien de s'engager ; il accueillit froidement le roi Léopold, qui était allé le voir à Berlin ; il se réserva, il se réserve encore, attendant, suivant son habitude, de voir où il peut conclure le meilleur marché. Les autres puissances ne pouvaient intervenir seules.

L'affaire prit donc l'apparence d'une discussion entre le gouvernement anglais et l'État du Congo devant l'Europe attentive. La question principale était la liberté du commerce et la liberté de navigation; l'Angleterre ne cessa d'en faire son point de départ. Mais il devenait évident que l'opinion européenne avait changé sur ce point depuis 1885. Le protectionnisme a triomphé dans presque tous les États, et beaucoup de gens inclinent à penser que les stipulations économiques de Berlin sont devenues lettre morte. Par contre, les clauses humanitaires paraissent plus que jamais valoir la peine qu'on insiste pour les faire appliquer. Or les Anglais entassent les documents pour établir qu'elles sont violées.

Sans doute les pièces produites ne sont pas toutes d'égale valeur. M. Burrows, fonctionnaire congédié par l'Etat du Congo, qui a publié un volumineux réquisitoire contre le gouvernement léopoldien, a été poursuivi devant les tribunaux anglais et condamné comme calomniateur. Plusieurs pamphlets de missionnaires ou de sociétés philanthropiques anglaises laissent paraître plus de passion que de sens critique. Mais on ne saurait refuser créance au rapport de M. Casement, consul britannique au Congo, que le gouvernement anglais vient de publier à l'appui de ses plaintes.

M. Casement a remonté le fleuve; il n'a pu, dit-il, trouver la moindre place sur les vapeurs de l'Etat, mais une société privée mécontente lui a prêté ses bons offices et a rendu son voyage possible. Il rapporte toutes les observations faites par lui dans l'intérieur. Sans peine, il montre qu'il n'y a plus de liberté de commerce et de navigation. Il attaque le système du travail forcé et les procédés employés pour le rendre efficace. Il assure avoir vu à Léopoldville 3.000 noirs recrutés de force pour sept années. Il a vu amener de l'intérieur des wagons de noirs enchaînés qui seraient des corvéables réquisitionnés malgré eux. D'après lui les hôpitaux qui devraient exister auprès des chantiers pour les indigènes sont insuffisants et négligés. Dans l'intérieur, les femmes seraient saisies et enfermées jusqu'à ce que leurs maris récoltent la quantité voulue de caoutchouc; quand les noirs n'en apportent pas assez, ils sont fouettés avec la dernière cruauté; s'ils refusent le travail, les miliciens noirs leurs couperaient une main au su des fonctionnaires blancs. Un caporal noir commandant une escouade chargée de réquisitionner les chercheurs de caoutchouc aurait eu pour consigne de tuer les récalcitrants et de rapporter une main par

cartouche brûlée ; chaque fois qu'il tirait sur du gibier, il coupait la main d'un homme vivant pour la présenter à son retour.

Le résultat d'un pareil système serait de faire fuir la population, qui se réfugie au Congo français ou se cache dans les forêts. Depuis qu'on a établi la récolte forcée du caoutchouc (1893), trois districts du Haut-Congo seraient tombés de 2.500 habitants à 800, de 2.500 à 300, de 3.000 à 60 ; en généralisant, M. Casement estime que le nombre des habitants a diminué de 70 à 80 0/0. Enfin, le rapport reproduit une lettre de lord Cromer, représentant du gouvernement britannique en Egypte. Lord Cromer a visité cette enclave du Lado que l'Angleterre désire tant reprendre au Congo ; il assure qu'elle est dépeuplée, que les Belges y sont exécrés et ne peuvent y voyager sans une escorte nombreuse.

Le gouvernement léopoldien a répondu par divers arguments. Si nous employons le travail forcé, dit-il, tous les colonisateurs et particulièrement les Anglais en font autant. Il n'a pas de peine à prouver que dans toute l'Afrique australe et dans l'Afrique orientale les Anglais ont établi une ou plusieurs taxes (capitation, taxe des huttes, *labour tax*) dans le but avéré d'obliger les indigènes à travailler. Il cite M. Chamberlain disant publiquement du noir sujet britannique : *The existence of a Tax is an inducement to him to work* (24 mars 1903). Sur le chapitre des mauvais traitements, le gouvernement léopoldien déclare que M. Casement a mal vu ou qu'il a exagéré. Les noirs enchaînés dont il parle appartenaient à un convoi de criminels. Les auxiliaires noirs peuvent commettre des cruautés, mais les blancs font le possible pour les en empêcher, et s'ils n'y réussissent pas, les Anglais ont-ils été plus heureux dans leurs guerres en Afrique ? Mais on n'excuse pas une faute pour une autre.

De toute cette discussion il ressort que le gouvernement léopoldien ne diffère pas des autres gouvernements coloniaux par les principes, mais qu'il a mis dans leur application une brutalité particulière. Ce n'est point la faute des Belges, mais celle du système trop commercial institué par leur souverain, c'est aussi la conséquence de la barbarie où le Congo vivait à leur arrivée.

Le gouvernement léopoldien a déjà détruit la puissance des traitants. Il doit maintenant s'attaquer aux pratiques qui feraien de la colonisation européenne une spoliation sans excuse, si elles ne disparaissaient point par son effet. Aussi a-t-il agi sagement en

acceptant de faire procéder à une enquête réclamée par le gouvernement anglais. Cette solution ne menace point l'existence de l'État indépendant, comme l'eût fait la réunion d'une nouvelle conférence de Berlin, réclamée par plusieurs hommes politiques anglais. En réduisant ses prétentions, le gouvernement anglais cesse de donner prise à ceux qui l'accusaient de préparer un partage du Congo. Le gouvernement léopoldien ne peut plus invoquer la raison d'État pour préparer une réforme qui ne menace pas son intégrité et qui justifiera son existence au jugement de ceux qui ne veulent point sa mort.

ALBERT MÉTIN.

LES THÉATRES

Concerts-spectacles des Champs-Élysées

En été, les cafés-concerts ont sur les théâtres cet avantage qu'ils s'installent, sinon à la campagne, du moins au grand air, sous les marronniers des Champs-Élysées. Dès huit heures du soir, dans le crépuscule tardif de la saison, le Jardin de Paris, les Ambassadeurs, l'Alcazar, Marigny, montrent sous les branches leurs rangées de perles lumineuses, et plus d'un promeneur, sorti sans but, se laisse attirer par ces lumières et ces flonflons d'orchestre.

On peut arriver tard : le programme est abondant et varié, et les numéros se succèdent sans interruption, avec un seul entr'acte au milieu de la soirée, entre la partie de concert et la revue.

Mais, au moins une fois, il faut être venu de bonne heure pour le premier lever du rideau ; il faut avoir vu, de la salle encore presque vide, les futurs Mayol et les Paulette Darty encore maigrelettes s'avancer jusqu'au bord de la scène, implorant des yeux le souffleur et le chef d'orchestre, puis, tout à-coup, s'élancer bravement à perdre haleine à l'assaut de leur chanson ; ils chantent n'importe quoi, n'importe comment, et vite, vite, si vite qu'on s'essouffle à les suivre; ils font de petits gestes, qui deviendront grands ; un couplet à droite, un couplet à gauche, et, tout de suite, les voilà qui s'en vont, les jeunes hommes une main sur leur cœur, les petites femmes les deux mains sur leur bouche, saluant, souriant, distribuant des baisers, — ravies... « Un succès, ma chère ! » Il y a des gommeuses en jupes courtes et en grands chapeaux, — surtout des gommeuses ; et ces petites sans cœur, ces petites effrontées, comme disait un jour une dame à côté de moi, ne parlent que d'argent, de « galette » : fi, mesdemoiselles ! Il y a des chanteuses à diction qui nasillent et larmoient des romances sentimentales, et celles-là ne

parlent que de baisers, de petits oiseaux, d'ivresses éternelles; leurs yeux sont au ciel, leurs mains sont jointes; elles mettent des points d'orgue sur les soupirs... *Mon cœur est un ruisseau qui ne bat que d'une aile.* Mais d'autres attendent leur tour dans la coulisse, le chef d'orchestre, impitoyablement, presse la mesure, et la pauvre romance dolente et lente s'achève sur un rythme sautillant de galop.

Cependant, la salle s'est remplie peu à peu : les noms ont grossi sur le programme et les dames sur la scène. Ceux et celles qui viennent maintenant, au lieu d'une seule chanson, en chantent deux; les voix et les regards ont plus d'assurance; on entend, au passage, quelques mots de loin en loin ; le chef d'orchestre a des égards; le public aussi : « La chanson est mauvaise, mais comme il dit bien! Et puis, il a un genre. » Avoir un genre, au café-concert, tout est là.

Mme Debernay a un genre : c'est une personne bien en chair, à la voix solide, au visage mobile et grimaçant, qui fait tout ce qu'elle veut de ses yeux, de son nez, de sa bouche; et que ne veut-elle pas? Ah! si elle avait de bonnes chansons! Malheureusement, *les Si et les Mais* et *le Médecin rigolo* sont à pleurer. Quant à M. Strit, il nous avoue ses hésitations à paraître devant nous. Mais un camarade, gentiment, l'a poussé sur la scène.

Vas-y, vas-y, ne fais donc pas la poire;
T'as un' très bonn' chanson,
Plein' de mots folichons.
Vas-y, vas-y, ton succès s'ra notoire...
Gru', lapin et chameau,
Ça s'comprend à d'mi-mots.

Enfin quelque chose comme ça... La rime n'est pas riche, le style non plus, évidemment; mais ça se retient, et comme M. Strit dépose avec autorité ses trois couplets, son succès est, en effet, « notoire », comme le lui avait promis son camarade. Mme Gaudet, elle, est une diseuse : elle est grande et mince, très brune, avec un visage étrange et ravagé qui fait penser à certaines estampes japonaises; elle ne bouge pas la tête, elle penche en avant le haut du corps et demeure ainsi, le cou tendu, égrenant les mots du bout des lèvres, et quels mots! Il y en a qui tombent comme des cailloux dans une mare et vous éclaboussent brusquement; d'autres sont

sournoisement ingénus : ils n'ont l'air de rien, mais une intonation de la diseuse ou une expression de sa physionomie vous oblige à chercher et à trouver sous l'innocence apparente du couplet tout ce qu'il sous-entend de scabreux. Avec miss Sabel, chanteuse américaine, il n'y a rien à chercher ni à trouver, pour ceux du moins qui ne connaissent ni l'anglais ni le nègre. Elle apparaît, sanglée dans une robe rouge écarlate, les mains et les bras gantés de noir, et tout de suite l'orchestre se déchaîne et se précipite : il a peine à suivre la voix de la chanteuse, qui brûle les mots, sans jamais respirer, qui pousse des cris aigus et les arrête net, qui se contorsionne, va d'un bout de la scène à l'autre, à grands pas lourds, mais avec des gestes vifs qui ponctuent les rythmes : l'âme du cake-walk a passé dans sa voix; c'est bizarre, sauvage, cela vous emporte; on se sent fatigué de rester assis; on voudrait courir, crier, ajouter encore à tout ce bruit, et, la chanson finie, on se soulage en applaudissant, presque malgré soi, de toutes ses forces, pour que la transition ne soit pas trop brusque.

La partie de concert touche à sa fin; le moment est venu où vont briller les étoiles de première grandeur, dont le nom scintille au-dessus de la porte en lettres de feu : Polin à l'Alcazar, Paulette Darty et Mayol aux Ambassadeurs.

Tout le monde connaît l'ineffable tourlourou Polin : une ou deux fois par an, quand il inaugure un nouveau répertoire, c'est un vrai plaisir de l'entendre. C'est le véritable artiste du café-concert : ses chansons, toujours excellemment choisies, ne manquent ni de finesse, ni de fantaisie, ni même d'observation, et Polin les dit à merveille, d'une toute petite voix douce et flûtée, avec une fausse gaucherie de tout le corps qui est singulièrement divertissante. Il a créé non seulement un genre, lui, mais un type. Il est vraiment l'un de ces soldats à la fois naïfs et malins, comme il y en a tant à la caserne. Avant d'avoir revêtu son bel uniforme, il devait porter une large blouse et un petit chapeau rond, comme Sulbac; il reprendra blouse et chapeau au départ de la classe et dans son village, au cabaret, il racontera, le dimanche, toutes les drôles d'histoires qui lui sont arrivées au temps où il était « aimé par une duchesse, qui l'appelait son petit tringlot ». Il ne s'étonne pas trop de ses succès : les petites bonnes lui ont tellement dit qu'il était beau; il se laisse adorer tant qu'elles peuvent et il ne craint rien dans leurs bras, sinon d'être en retard pour l'appel du soir. Il se plaint souvent du métier, mais sans amertume; au fond,

il trouve « ça très rigolo », et nous aussi. Ah! s'il y avait beaucoup de Polin et de Sulbac!...

Mme Paulette Darty est une artiste, elle aussi : elle a une voix agile et charmante. Personne mieux qu'elle ne perle avec délicatesse les roulades d'une valse chantée... Elle en a chanté de toutes les couleurs : des « valses bleues », des « valses roses », des « valses blanches ». Cette année, ses valses sont plutôt grises et la jolie voix de l'interprète n'a pas suffi à les faire acclamer.

Mais, en ce moment, l'étoile resplendissante, c'est incontestablement une étoile mâle, M. Mayol. Les affiches l'intitulent « chanteur mondain ». Pourquoi mondain? Parce qu'il est en habit? Il a l'air plutôt d'un de ces « jolis vendeurs » qui font rêver Mme Gaudet. C'est un gros garçon blond, au visage rose et réjoui. *Viens, Poupoule*, l'a rendu célèbre, et aussi *le Printemps chante*, et aussi *un Amour de trottin*. Aussitôt qu'il entre, le public lui fait fête, les visages se tendent pour écouter, et d'ailleurs on entend; car M. Mayol a une voix légère et sympathique; il prononce bien et il plairait même aux sourds; car il fait beaucoup de gestes extrêmement précis et souvent amusants qui commentent et animent tout ce qu'il dit. C'est le Paulus de ce nouveau siècle. Il ne chante pas les vins de France comme Paulus, le cliquot, le « petit bleu », l'argenteuil. La chanson bachique n'est plus à la mode aujourd'hui : on ne célèbre plus que les eaux minérales; mais, comme Paulus, M. Mayol aime l'amour et surtout la bagatelle; il adore suivre les gentils trottins à l'œil mutin; il les aborde avec un grand salut, il leur offre son cœur et du champagne; et si on lui répond par un soufflet, un maître soufflet, « un superbe atout », comme dit M. Mayol, il ne se laisse pas décourager; il sourit jusqu'à ce qu'on lui sourie, avec tant d'aisance et tant de bonne humeur, qu'on ne résiste pas deux fois à cet homme-là. Ah! que l'amour est gai, facile, insoucieux, dans les chansons de M. Mayol! On se rencontre, on se prend, on s'adore : *le Printemps chante!* Puis, un beau matin, on se quitte; mais on ne s'en veut pas, on se serre la main :

Au r'voir, quand c'est qu'on se r'verra?
Ah! ah!
Au r'voir, j'te quitte, et tu t'en vas,
Ah! ah!

Une pirouette, et, pour se consoler, on regarde les gens qui passent dans la rue :

C'est un cinémato
Très rigolo.

Au moins, tout le monde comprend ce que chanter veut dire. On peut se rendre compte, d'après ces deux ou trois citations, que les chansons de M. Mayol ne sont pas beaucoup mieux écrites que celles de M. Strit, par exemple. Mais les airs sont alertes et toujours très rythmés; le chanteur a de la légèreté et de l'aisance; il trouve des gestes qui font image; sa gaieté est franche, primesautière et toujours en goguette. Le public n'en demande pas davantage, et, avec un peu de bonne volonté, on comprend très bien que M. Mayol soit l'enfant gâté du café-concert.

A l'exception de Polin, tous ces artistes sont aux Ambassadeurs. A l'Alcazar il y en a d'autres, ni meilleurs, ni pires. A Marigny, cette partie de concert n'existe pas : au lieu de chanteurs et de chanteuses, ce sont des acrobates qu'on applaudit, et surtout une troupe de sorciers japonais, les Ten-Ichi, qui, dans un joli décor tendu de soies, exécutent des tours merveilleux. Dans les trois établissements, la soirée se termine par une revue.

Peu de choses à dire sur ces trois revues, qui ressemblent à toutes les revues. Celle de Marigny est plutôt une pièce à spectacle : toute l'ingéniosité de l'auteur, M. Victor de Cottens, un des maitres du genre, n'a visé qu'à préparer la tâche du metteur en scène; les couplets sont quelconques, mais les décors sont beaux et les costumes pittoresques. Il y a beaucoup de femmes, quelques-unes jolies. Les yeux sont égayés de jolies lumières, de jolies couleurs et, çà et là, de jolis contours. Puis, il y a un clou : *l'Antre de la sorcière*. Pendant dix minutes, le spectacle est admirable : jamais féerie du Châtelet ne nous a rien montré d'aussi prestigieux.

Aux Ambassadeurs et à l'Alcazar, la mise en scène des revues est plus modeste. Les auteurs, MM. Henry de Gorsse et Georges Nanteuil, y ont suppléé par de la gaieté. Puis, à l'Alcazar, il y a M. Dranem, et aux Ambassadeurs, MM. Max Dearly et Jacquet. Il faut avoir vu M. Dranem en chantre de la chapelle Sixtine et en jockey : il faut l'avoir vu surtout dans son imitation de Mme Réjane. Ce grand diable d'homme est délicieux. Tout en lui est comi-

que : sa tête en pain de sucre, ses sautillements et surtout ce rire étouffé qu'il a dans la voix ; on sent qu'il s'amuse de tout ce qu'il dit ; il cause avec le public, tranquillement ; il brode sur le texte des improvisations d'une fantaisie presque toujours heureuse. On ne peut pas être triste, quand on voit cet homme jovial et familier.

M. Jacquet, lui aussi, a une voix drôle et dit, par bonheur, des couplets drôles dans la revue des Ambassadeurs. Les auteurs lui ont confié un personnage de provincial, venu à Paris pour faire la fête et bien décidé à rire de tout. Le pauvre homme n'a pas de chance ; il lui arrive chaque soir quelque mésaventure : un soir, il se fait éborgner d'un coup de lance, en regardant un concours de joutes, au Casino de Paris ; le lendemain, autre incident dans un autre music-hall ; le surlendemain, autre incident encore. Toutes ses soirées se terminent par un pansement ; mais il est tout de même enchanté :

Tout' la nuit dans un' pharmacie
J'ai jamais tant rigolé d' ma vie.

J'ai gardé pour la fin M. Max Dearly, qui est un grand artiste. Sa création du délégué anglais et surtout celle de Ribouis, le député qui joue aux courses et y perd chaque jour ses vingt-cinq francs, compteront parmi ses meilleures. Jamais loqueteux n'arbora défroque plus épique, plus ingénieusement rapetassée. M. Max Dearly a surtout une façon de demander vingt sous aux passants qui est admirable. Il a toute cette arrogance autoritaire des faux pauvres à qui l'on n'ose rien refuser. Il sera un interprète idéal dans toutes les opérettes que les Variétés nous promettent pour la saison prochaine.

En somme, ici ou là, on arrive tant bien que mal au bout de sa soirée ; et même, si l'on n'a pas le sens du café-concert, on y entend parfois de vrais artistes et on peut prendre aux inepties que débitent les autres au moins un plaisir d'ironie... Fait-on pas mieux que de se plaindre ?

André Rivoire.

LA DÉFENSE DU ROMAN

PIERRE LOTI, *Vers Ispahan*. — MARCEL MIELVAQUE, *la Vertu du Sol*
C^TESSE MATHIEU DE NOAILLES, *le Visage émerveillé*

Le roman se meurt, n'est-ce pas ? Il se meurt de surmenage et de consomption. Chaque jour, les gens de lettres, hommes ou femmes, le frappent au cœur de leurs œuvres redoublées ; ils le ruinent sans pitié pour leur enrichissement. Cette agonie tumultueuse est affligeante. O surproduction, que de mauvais livres on écrit en ton nom !

Détournons donc un instant les yeux de cette triste camelote ! Voici Pierre Loti qui revient d'Ispahan, M. Marcel Mielvaque qui revient de sa province et la comtesse de Noailles qui revient d'on ne sait où, du pays du rêve et de la poésie. A ces trois écrivains de mérite et de gloire inégaux, adressons d'abord et en commun des remerciements pour tout ce qu'ils ne sont pas. Nous verrons ensuite à les féliciter de ce qu'ils sont.

*
* *

A la fin d'un de ses derniers livres et comme pour s'en excuser, Loti disait : « On n'attend de moi, je le sais, que l'illusion du voyage, le reflet des mille choses sur lesquelles j'ai promené mes yeux. »

C'est cela, en effet.

Seulement, Pierre Loti a eu bien des manières de « promener ses yeux sur les choses ». Atteint de bonne heure par l'idée fixe du néant, il a d'abord tenté de s'en distraire par la diversité de l'amour, par l'infinie variété des femmes et des décors : ce fut la première

période, celle des romans attendris et exotiques qui lui valurent un si vif succès. Il se bornait alors au simple récit de ses campagnes, dont il fixait les impressions dans un style merveilleux, par une peinture « extraordinairement juste et vibrante ». C'était le moment du *Mariage de Loti*, du *Roman d'un spahi*, de *Mon Frère Yves*, de *Pêcheurs d'Islande*. C'était le Sénégal, la pleine mer, le Tonkin, la Bretagne et la mer, encore la mer, la mer boréale, la mer tropicale, l'infini de l'étendue. C'était aussi le moment sur lequel M. Gustave Lanson portait ce jugement définitif : « Loti est un des grands peintres de notre littérature; il se place à côté de Chateaubriand par la fine ou forte justesse des tons dont il fixe les plus mobiles, les plus étranges aspects de la nature. »

Puis, avec l'âge, il a été pris d'une sorte d'anxiété religieuse ; il s'est mis à visiter les vieux pays du monde, à scruter les ruines « millénaires », à interroger, dans leurs temples détruits, les anciens dieux de la terre. Il voulait échapper, non seulement à la satiété de la vie, qui était vaine, mais à la crainte de la mort, qui était menaçante et mystérieuse. Ce fut une période que l'on appellerait justement *philosophique*, celle des « pèlerinages » et des songeries. Rappelez-vous le début un peu ambitieux de *Jérusalem :*

> Vraiment mon livre ne pourra être lu et supporté que par ceux qui se meurent d'avoir possédé et perdu l'espérance unique, par ceux qui, à jamais incroyants comme moi, viennent encore au Saint-Sépulcre avec un cœur plein de prière, les yeux pleins de larmes, et qui, pour un peu, s'y traîneraient à deux genoux !

Et encore celui de *l'Inde (sans les Anglais) :*

> Avec quelle inquiétude de ne rien trouver je m'en vais là, dans cette Inde, berceau de la pensée humaine et de la prière, *non plus, comme jadis, pour y faire escale frivole*, mais, cette fois, pour y demander la paix aux dépositaires de la sagesse aryenne, les supplier qu'ils me donnent, à défaut de l'ineffable espoir chrétien qui s'est évanoui, au moins leur croyance, plus sévère, en une prolongation indéfinie des âmes.

Et voici qu'enfin, pour s'être enfoncé plus avant sans doute dans le néant intérieur, Loti en est venu à ne plus aimer que l'aspect même des choses, sans attendre d'elles ni l'amour illusoire ni la vérité impossible. Il regarde pour voir, simplement. Ce n'est même plus Chateaubriand ; c'est Fromentin, c'est le lyrisme pictural, une mélopée de couleurs.

Qui veut venir avec moi voir à Ispahan la saison des roses, prenne son parti de cheminer lentement à mes côtés, par étapes, ainsi qu'au moyen âge.

Qui veut venir avec moi voir à Ispahan la saison des roses, consente au danger des chevauchées par les sentiers mauvais où les bêtes tombent, et à la promiscuité des caravansérails où l'on dort entassés dans une niche de terre battue, parmi les mouches et la vermine.

... Qui veut me suivre, se résigne à beaucoup de jours passés dans les solitudes, dans la monotonie et les mirages.

Donc *Vers Ispahan*, c'est la Perse, rien que la Perse, traversée de part en part, sur une route de plus de quatre cents lieues!

Tout là-bas, tout là-haut, éblouissante et morte, brûlée par le soleil et glacée par le vent « des altitudes extrêmes », avec ses steppes et ses oasis, elle se dresse sur le monde comme une muraille géante que l'on aperçoit à la fois de tous les points de la terre et de tous les siècles du temps. Elle a été « le berceau des humanités », elle n'est plus qu'une solitude immense et rase dont les villes mêmes, ensevelies sous les fleurs, accusent la désolation :

Je me dis à moi-même : « Je suis à Chiraz, » et il y a un charme à répéter cela ; — un charme et aussi une petite angoisse, car enfin cette ville, en même temps qu'elle reste un débris intact des vieux âges, elle est bien aussi au nombre des groupements humains les moins accessibles et les plus séparés ; on y éprouve encore cet effroi du dépaysement suprême qui devait être familier aux voyageurs de jadis. Comment s'en aller d'ici, par où fuir si l'on était pris d'une soudaine nostalgie... Comment s'en aller ? A travers les contrées solitaires du Nord, pour rejoindre Téhéran et la mer Caspienne après vingt ou trente jours de caravane ? Ou bien reprendre le chemin par où l'on est venu, redescendre échelon par échelon les effroyables escaliers de l'Iran, se replonger au fond de tous les gouffres où l'on ne peut cheminer que la nuit, dans la chaleur toujours croissante, jusqu'à l'étuve d'en bas qui est le golfe Persique, et puis retraverser les sables brûlants pour atteindre Bender-Bouchir, la ville d'exil et de fièvre, d'où quelque paquebot vous ramènerait aux Indes ? Les deux routes sont pénibles et longues. Vraiment on se sent perdu dans cette Chiraz, qui est perchée plus haut que les cimes de nos Pyrénées, — et qu'enveloppe à cette heure une nuit limpide, mais une nuit tellement silencieuse et froide...

De telles évocations sont touchantes et belles, absolument belles, et il faut en louer avec enthousiasme la grande valeur esthétique, puisqu'elles procurent, quand on les aime, le repos et l'oubli. C'est comme l'immense élégie de l'espace, le romantisme terrestre.

Mais il ne faudrait pas méconnaître que leur séduction est d'au-

tant plus vive qu'elle est plus décevante et plus vaine. Sur ces hauteurs enchantées et terribles où s'égare Loti, point d'autre humanité que les guides, les meneurs de mules, quelques silhouettes de gardeurs de troupeaux, quelques femmes voilées. Alors, dans l'infini de cette étendue « que rien ne jalonne », s'exaltent en effet et s'alanguissent toutes les nostalgies, toutes les lassitudes, tous les égoïsmes d'une humanité élémentaire, vieillissante ou enfantine. Le voyageur est là, escaladant, regardant et frémissant, ébloui de tous ses yeux, mais triste de tout son cœur et plus seul que jamais.

Nous venons d'en redescendre maintenant, après y avoir fait une chevauchée de quatre cents lieues, à travers tant de montagnes, de ravins, de fondrières; *elle va s'éloigner dans le lointain terrestre* et dans le passé des souvenirs. De tout ce que nous y avons vu d'étrange pour nos yeux, ceci nous restera le plus longtemps : une ville en ruine qui est là-haut, dans une oasis de fleurs blanches ; une ville de terre et d'émail bleu, qui tombe en poussière sous ses platanes de trois cents ans ; des palais de mosaïques et d'exquises faïences qui s'émiettent sans retour au bruit endormeur d'innombrables petits ruisseaux clairs, au chant continuel des muezzins et des oiseaux ; — entre de hautes murailles émaillées, certain vieux jardin empli d'églantines et de roses, qui a des portes d'argent ciselé, de pâle vermeil ; — enfin tout cet Ispahan de lumière et de mort, baigné dans l'atmosphère diaphane des sommets...

Et lorsque le moment sera venu de faire le bilan de ce temps, on s'apercevra qu'il n'y a pas eu dans toute notre littérature d'influence plus dissolvante que celle de ce peintre unique, parce qu'il n'a jamais connu que l'intense et cruelle poésie de la sensation, source de toute tristesse et de tout désespoir, — peut-être aussi de toute beauté.

*
* *

Tout au contraire, M. Marcel Mielvaque, qui vient d'écrire *la Vertu du Sol*, est un ambitieux. Il ne s'en cache pas, et il a raison. Ceux qui savent la vie ont beaucoup de choses à en dire, et dès qu'on écrit seulement pour peindre la vie, on estime le tableau au prix de la réalité. L'un est le complément de l'autre.

La Vertu du Sol est donc un ouvrage — un des très rares — auquel il fallait une préface. En quelques pages, l'auteur en a écrit une, précise et nette, mais la véritable, c'est l'homme même.

M. Marcel Mielvaque est un « raciné », un enfant de son pays.

Ses yeux sont encore éblouis des premiers paysages qu'il a vus, sur les bords de la Dordogne, baignant les vieilles maisons de sa petite ville. Il a assisté à l'agonie du vignoble, à la lutte désespérée du vigneron, et son cœur est resté plein de pitié comme ses yeux d'enchantement. Il est *terrien*, à la lettre et en vérité. Son livre est un fruit du sol. La commune de Beauval — personnage principal de ce livre — doit exister quelque part, en Corrèze, et tous les personnages secondaires, les héros du roman qui en résument la vie sous ses divers aspects, politique, religieux, sentimental, moral, ont été connus et observés naguère, aimés ou détestés. — Et ainsi je ne sais point de livre qui repose sur une assise plus personnelle et plus solide.

Seulement, M. Marcel Mielvaque est un homme d'action, non un littérateur. Il a fait des affaires avant d'écrire des livres, et c'est pourquoi il ne sera jamais tenté, comme tant d'autres, de mêler les deux choses et de faire des affaires avec ses livres. Il a voyagé, il a connu et exploité d'autres terres, fréquenté d'autres hommes. Il décrit l'un de ses personnages dans des termes bien instructifs pour le critique qui sait lire entre les traits des caractères.

Il disait le lointain pays qu'il habitait et ses mœurs primitives. A la douceur et à la gaieté de cette terre de France, morcelée, peuplée, cultivée comme une terre de jardin, vieille en civilisation, il comparait la rudesse et la tristesse de la grande plaine roumaine : deux terres diverses qui engendrent deux vertus du sol... Il racontait les champs vides, l'horizon sans arbres, la route déserte et sauvage, le vent âpre qui remue les herbes, et le soleil tombant sur la solitude des terres, immense, dans un ciel incendié... Paysages magnifiques et grandioses, ciels voluptueux et profonds de l'Orient...

Et ainsi je ne sais point de livre plus personnel qui repose sur une plus large assise d'expérience humaine. Voici que ce romancier, tout comme un savant, par le seul effet de son tempérament et le cours naturel de son existence, a eu le privilège de pouvoir employer la méthode comparative, principe de lumière, de beauté et de certitude. Dans des pays divers, il a rapproché la terre de la terre; il a indéfiniment élargi les horizons de la Dordogne et impersonnalisé les vignerons de son enfance. Il a fait de Beauval la *commune française*. Et ayant aussi éprouvé par les affaires dont il s'occupait comment elles vont menaçant de jour en jour le sol qu'il aime, ayant vu de ses yeux et touché de ses mains l'obscur

combat du sol et de l'argent, il n'a pu résister au besoin, à la *contrainte* d'écrire ce livre étrange et savoureux, qui n'est le livre ni d'un romancier, ni d'un savant, ni d'un philosophe, mais où se trouvent à la fois la vie du roman, la méthode de la science et la pensée de la philosophie.

Donc deux ennemis sont en présence, deux forces irréductibles, également capables de pénétrer et de modeler à leur façon toute la vie des hommes, toute celle des communes, toute celle des nations. Comment figurer humainement et littérairement ce duel économique?

M. Louradour, maire de Beauval, est frappé d'une attaque d'hémiplégie. Il va rester infirme de corps et d'esprit. Qui le remplacera? Clavert, adjoint déjà et propriétaire important, ou bien Espérat, banquier ?

L'intrigue de ce roman sera donc une élection municipale (comme dans la jolie pièce d'Emile Fabre, *la Vie publique*); mais ne concluez pas de là que ce roman soit un roman politique. La politique, comme dans la réalité, n'y est que l'apparence, le geste extérieur, l'action symbolique. Nos pensées secrètes, nos actions véritables nous sont rudement dictées par les exigences de notre condition. Si vous voulez connaître les deux candidats à la mairie de Beauval, ce ne sont pas leurs opinions qu'il leur faut demander, et vous ne saurez rien d'eux, quand vous aurez appris que le banquier est soutenu par le préfet et par la congrégation des Augustines, tandis que le vigneron est appuyé par les sœurs de la Sagesse et combattu par le gouvernement. C'est la caisse de l'un et la terre de l'autre qu'il faut connaître.

Clavert, c'est la terre, mais la terre qui souffre, le sol qui a perdu sa vertu. Il ne lui reste que ses vignes, — ses vignes, à la fois son souci, son espoir, son salut. Il a fallu les refaire, la maladie ayant atteint la fortune patrimoniale, et, pour les refaire, il a fallu emprunter, et Clavert, à la merci des récoltes, lutte contre la dette. Son vignoble est le plus beau du pays. C'est bien celui du maire de Beauval. Mais nul ne sait le secret de ces verdures magnifiques, et ce n'est pas seulement pour son élection que le vigneron s'inquiète de l'échéance, c'est pour l'honneur du nom, pour celui des vignes.

Il a une force qui le soutient, sa sœur, Mlle Eugénie. Cette vieille fille a compris une haute loi, c'est « que les individus sont puissants lorsque le groupe naturel dont ils font partie est puis-

sant » ; elle a laissé la fortune indivise pour ne pas amoindrir la considération des Clavert. Elle vit chez son frère, avec lui, gouvernant sa maison « continuant là les vertus traditionnelles des femmes de la petite bourgeoisie, ménagères du temps et de l'argent, sédentaires au foyer, habiles au gouvernement, actives au travail, et pratiquant le sacrifice quotidien de leurs plaisirs et de leurs goûts avec une naturelle aisance ».

Mais Clavert a une faiblesse, sa femme. Mme Clavert est la fille d'un officier sans fortune. Elle n'est point de Beauval, mais de la Sous-Préfecture ; elle est une étrangère, une ennemie de la terre, un des mille agents de la décomposition du groupe où règne Mlle Eugénie. Elle est la grande faute de Clavert, ébloui, timide et amoureux. Elle ne pense qu'à sa personne, à sa beauté, à sa toilette, à sa dépense. Elle se laissera aller à coqueter avec un jeune homme; elle tomberait même, si les femmes tombaient dans les petites villes. Mais le vrai drame entre Clavert et Mme Clavert n'est point là. C'est que la vigne ne peut suffire à ses besoins ni les vignerons à ses goûts; c'est qu'elle trahit Clavert pour ses ennemis politiques, qu'elle veut l'éloigner de Beauval, et que sa vanité de femme veut faire de lui un fonctionnaire.

Espérat, c'est l'argent, la banque nouvelle et triomphante; les Espérat sont venus à leur heure. La ruine des vignobles avait surpris une population confiante en la terre. Les banquiers prirent l'argent des villes pour le mener à la conquête de Beauval. Par des hypothèques, « ils tenaient garnison sur ce sol. » Le fils aujourd'hui achève l'œuvre du père; il domine la terre parce qu'il ne la possède pas. La force de ces conquérants a été de se garder de la folie du sol.

Du temps de mon père, dit Espérat à son fils avec une éloquence balzacienne, la terre était prospère. Tous avaient la mauvaise fièvre de posséder. Eh bien ! ce fut son intelligence de ne pas succomber à la passion universelle. Il garda son argent. Il eut conscience que ceci serait plus fort que cela. Il entassait, pendant que tous s'endettaient. Il les guettait. Et il les vit venir tous, ces fiers propriétaires qui avaient eu le mépris du marchand simple qu'il était ; il les vit tous venir dans sa boutique. Dans son humble bureau, au fond du magasin, ils avouaient tous leur détresse. Ils demandaient de l'argent et ton grand-père prêtait avec un sourire de victoire, que ces sots ne voyaient pas.

Espérat mène sa famille à la bataille, comme un clan. Il est patriarcal et souverain. Ses fils ne le tutoient pas. Ils demeurent con-

fondus de respect et d'admiration quand il daigne, en passant, leur expliquer l'avenir de sa maison. Ils sentent confusément qu'il est un chef de dynastie. « Il en avait la morale et la calme assurance en son bon droit. Ce bon droit était, ainsi que celui des chefs de royaume, son intérêt avec lequel il confondait de bonne foi l'intérêt du public. » L'histoire humaine est monotone et, à coups de banque et autrement, c'est toujours la guerre et le butin.

Tels sont les deux hommes dont le conflit profond s'exprime et se symbolise dans une lutte politique.

Espérat, qui ne livre rien au hasard, hésite même à faire acte de candidature. Il a pour lui ce hâbleur de Cantefort (encore un type d'une vérité surprenante que ce radical de village, qui croit au progrès, mais pas aux chemins de fer), il a pour lui le préfet, le couvent. Mais Clavert a l'hospice, les vignerons et leur chef, Joanny. Celui-là, qui n'a jamais vécu que de la terre et avec la terre, et qui n'a cessé de la voir s'appauvrir, se moque pas mal des discours de Cantefort et des chemins de fer. Il songe aux impôts qui viendront. Il sera fidèle à Clavert. Espérat n'a pas de chances, semble-t-il.

Mais la terre n'est plus franche et le propriétaire n'est plus libre; il y a la dette. Qu'Espérat trouve cette dette de Clavert et son adversaire est à ses pieds ! Il la découvre, en effet, et il exige de Clavert vaincu qu'il se désiste et s'expatrie, qu'il cède enfin au désir de sa femme et demande une place. « Et c'est une famille qui abandonne le sol où elle vivait depuis des générations, parce que le sol ne peut plus la nourrir ni suffire à ses besoins. »

Je ne dis pas que cet ouvrage ira du premier coup au très grand public. Il est trop plein de choses. Ecrit dans une langue facile, élégante, parfois même nuancée d'ironie et toujours pittoresque, exacte, imagée, il est d'une lecture pourtant austère et même dure. On y sent trop constamment sur les êtres la lourde pesée des choses. On y découvre à chaque page l'ombre fuyante des nécessités, — de nos nécessités d'aujourd'hui qui n'ont plus de grandeur, « les exigences de la vie et l'imprévu redoutable qui se présente sous des formes multiples et nombreuses : le facteur, qui apporte les lettres menaçantes; le domestique, qui cultive la vigne et qui a besoin de faire des achats » ; la figure sévère de Mlle Eugénie, qui gouverne la maison; Mme Clavert, tenant à la main quelques catalogues des grands magasins, « tous tyrans incons-

cients, serviteurs de la nécessité, agents de recouvrements, envoyés par la vie courante à M. Clavert, son débiteur. »

Mais, comme il arrive toujours, ce roman ira aux nues, — dès que son auteur, qui doit l'être, sera célèbre.

*
* *

Tout est dit depuis quelques années qu'il y a Mme de Noailles et qu'on écrit sur elle. Même ceux qui ne la connaissent pas se font d'elle une image précise. Quelquefois, les journaux empressés ne l'ont point trahie. Ce n'est même plus de la gloire, c'est une poésie de légende qui déjà flotte autour d'elle, sur sa personne, sur son nom, sur cette chance qu'elle a d'être Roumaine et Grecque, hérédité précieuse dont l'heureuse harmonie est peut-être la source première de son étrange séduction. Nous savons que, dans un âge très tendre, elle fit à Constantinople un voyage ébloui qui lui révéla à elle-même tout cet Orient qui était dans son génie, et notre curiosité, ainsi stimulée, s'est efforcée de deviner dans ses livres le secret même de son âme ardente, inquiète, enchantée, douloureuse, et qui fut sans doute mystique.

Et pourtant, dans cet éclat de renommée où étincellent des pierreries différentes comme les bagues de ses mains qu'elle a chantées si souvent en des vers ingénus, je crois bien que Mme de Noailles, à peine grisée, poursuit une œuvre encore mystérieuse avec une continuité, une spontanéité et un bonheur qui tiennent de l'instinct. D'aucuns la prétendent adroite comme un homme. Ce serait nous flatter nous-mêmes que de le penser. Peut-être ne serait-il pas plus juste de dire qu'elle est simplement restée fine comme une femme... Toute proche des choses et très loin de nous, amoureuse des saisons, éprise de l'air et de la lumière, enivrée de vivre, elle n'est rien qu'une harmonie qui va. Le poète s'agite, chante et ses dons le mènent!

Car il est extraordinaire d'avoir écrit d'un même cœur *la Nouvelle Espérance* et *le Visage émerveillé*.

Dans *la Nouvelle Espérance*, la vie palpitait cruellement comme elle palpite parfois au cœur insensé des créatures humaines. A chaque page, la composition, l'ordre des scènes, le style, se brisaient sous la poussée extrême de cette fièvre intérieure comme se craquèlent et crépitent les bourgeons par la montée des sèves. Les mots, les images, les sentiments se heurtaient et se confondaient

dans un tumulte de sources, et il y avait dans ce jaillissement je ne sais quoi de chaotique et d'abandonné qui était la puissance, la fraîcheur et la nouveauté de l'œuvre. Elle était belle, cette œuvre, mais surtout prophétique, et on sentait plus belle encore la nature de celle qui l'avait écrite. Rien de semblable n'avait jamais paru dans aucune littérature : on était ébloui. Rien de pareil surtout ne s'était annoncé dans les vers de la comtesse de Noailles. On était impatient : vers quel genre de roman irait donc ce grand poète ?

Nous avons aujourd'hui une réponse : *le Visage émerveillé* est au rêve ce que *la Nouvelle Espérance* était à la vie. Il est en prose ce que *le Cœur innombrable* était en vers. Il est exquis et unique. Il n'est pas un roman.

Les défauts de *la Nouvelle Espérance*—puisqu'il y en avait!—ne tenaient pas à l'auteur, mais au genre. Il y a, dans le roman, des nécessités matérielles, des exigences techniques qui sont inconciliables avec une expression lyrique de la vie. Il faut décrire les personnages, les lieux où ils habitent, il faut enchaîner les divers incidents de leur existence, les scènes de leurs drames, suivant des lois qui sont celles de la composition littéraire et qui ne sont pas celles de la réalité ni de l'imagination. Les auteurs dramatiques et les poètes ne peuvent pardonner au roman tout l'effort inutile d'écrire qu'il impose, puisqu'il faut s'y résigner à tant de pages superflues, uniquement pour qu'apparaissent en leur jour les pages aimées. Il offense la paresse des uns et gêne la liberté des autres.

Volontiers, je me représente ainsi Mme de Noailles, rédigeant *la Nouvelle Espérance*. D'abord, d'un seul jet, par une suite d'élans et d'inspirations, toute la trame intérieure, toute la vie de son personnage : c'est le travail vrai de la création, le travail dans le sens naturel et instinctif du mot, — le don de soi-même. Mais, de tout cela, qui est la nature, il faut faire un roman qui est un livre : il faut trouver des transitions, satisfaire à des conventions. Il faut cesser d'être un artiste pour devenir un artisan. — Et Mme de Noailles ne sera jamais qu'un artiste !

Dans ce *Visage émerveillé*, Mme de Noailles a donc supprimé tout ce qui la gênait, tout ce qu'elle méprise, tout ce qu'elle pourrait savoir et qu'elle ne veut pas apprendre.

Elle a pu l'écrire en huit jours, le laisser dormir trois mois et n'y pas retoucher un mot. Il était parfait, c'est-à-dire qu'il avait

été du premier coup tout ce qu'il devait être. Il s'était accompli comme un beau vers, de ce seul jet d'ins piration, qui n'avait été que l'ébauche de *la Nouvelle Espérance*. A la lettre, c'est un livre de poète, une notation d'instants et d'impressions, le chatoiement d'une âme, — c'est un journal.

Sœur Sophie est religieuse; elle est venue au couvent parce qu'elle aime Dieu, le silence et la mère Abbesse. Son couvent, qu'on dirait de porcelaine et qui parfois a l'air d'une belle turquoise, le jardin vertueux, tout plein d'ordre et de fraîcheur, les compotes, les « histoires » des religieuses et le beau « caractère » de la Supérieure, tout cela lui plaît et l'attache étrangement. A peine regrette-t-elle que Dieu soit si lointain, que Jésus ne lui « parle » pas. Il lui arrive de ne penser à rien, elle est heureuse.

Mais elle est jeune ; elle regarde par sa fenêtre « le printemps si léger, si fin ». Elle découvre qu'elle est jolie, que « son corps, sous sa robe droite, est doux » et que « ses jambes ont des mouvements». Le couvent n'est pas clos à l'été. Sœur Sophie voit le soleil sur ses mains. « O soleil, qui entrez dans les yeux des oiseaux, dans le cœur confit de la pervenche, dans les mille petites fenêtres du bonheur! » Sœur Sophie est enfantine et faible. Elle est seule.

Son visage est « ovale, étroit, pareil à un miroir entouré d'argent ». A ce miroir se réfléchiront tous les reflets du monde, toutes les lumières et toutes les lueurs de la vie lointaine. L'émerveillement de la fraîche recluse sera « le poème de la jeunesse et la solitude ».

Ne vous étonnez pas, après cela, de trouver dans le couvent un homme. Cela se pratiquait ainsi en Portugal, au temps fameux où les jeunes officiers du comte de Schomberg, comme le marquis de Chamilly, rendaient librement visite aux nonnes de Lisbonne. Julien Violette n'est pas un officier, lui. Il est un reflet sur un miroir, un baiser sur un visage. Il est la vie la plus ardente, la clarté qui concentre toutes les autres, le reflet des reflets. « Vivre! Eveiller de la volupté! Ne bouger ses pieds, ses mains, son regard, n'avoir d'haleine, de voix, de sourire qu'à la manière d'une fleur qui déverse un parfum... Ah! savoir que notre cœur profond, que les nuées de nos pensées, notre indolence et les rêves de nos sommeils, ils les veulent conquérir... » Voilà ce qu'est Julien : il visite une nonne comme les petits chacals de la tentation rôdent autour de Paphnuce, chez Anatole France. Julien aussi n'est qu'un rayon, un

éblouissement. Il entre dans la cellule de la petite nonne, mais la petite nonne ne sortira pas de sa cellule avec lui. Il a été le désir, « le cher désir. » Il ne sera pas la vie. Sœur Sophie reste au couvent.

En vérité, Mme de Noailles est à une heure charmante de son bonheur. Elle a été diligente et économe; dans sa jeunesse active, elle n'a rien laissé perdre d'elle-même, de son charme, de son temps, de son talent, et voici qu'elle recueille les fruits de cette sagesse sous la forme la plus précise et la plus enviée.

Dans cette œuvre rapide et déjà diverse, si je demeure fidèle au *Cœur innombrable*, c'est sans doute parce que la première impression, étant la plus vive, semble toujours la meilleure. Mais je sens bien que, dans la ligne si pure où elle l'a conçu, Mme de Noailles n'a rien écrit de plus simple, de plus accompli, ni, au fond, de plus expressif d'elle-même que ce *Visage émerveillé*.

Mme de Noailles peint l'amour, elle peint des amoureuses, et il n'en est point qui soient tourmentées d'une ardeur plus avide et plus tendre que les siennes; tout leur être les déchire; tout leur organisme palpite et bat. La nuit, « même en dormant, elles ont un cœur amolli qui s'abandonne ; elles ont les mains ouvertes ; » elles vont, dans la vie, « la tête renversée. » Elles se pâment aux bains du soleil. Elles frissonnent de l'été, des fleurs, de l'odeur de la terre, du goût des saisons, du crépuscule de mars, de septembre, de tous les souffles et de toutes les nuances, de tout ce que les sens peuvent percevoir du monde. Elles ont une convoitise, indéfinie, immense, une sensualité *naturelle*, plutôt qu'amoureuse.

Bittô, je vous dirai votre grande méprise :

Le rude et lourd baiser dont parlent les chansons
Ne guérit pas le mal dont vous étiez atteinte ;
Votre langueur venait de la verte saison,
Du parfum des mûriers et des chauds térébinthes.

Pensant vous délasser d'un tourment inconnu
Qui vous venait des champs, des feuilles, de la terre,
Vous avez sans prudence attaché vos bras nus
Au cou du chevrier dont l'étreinte est amère.

Ainsi avaient fait les grands romantiques : ils avaient dispersé l'amour dans la nature; ils l'y avaient fondu ; ils l'avaient épandu

en images et ce fut la plus belle source de leur lyrisme. Seulement c'était un amour, un lyrisme d'homme. La femme fuyait comme une ombre dans le reflet des choses.

Cette fois-ci, c'est l'homme, c'est vous et moi qui nous dissipons et flottons comme des lueurs dans l'éblouissement de la nature. Pour la première fois, c'est nous qui devenons des symboles. Qu'est-ce que Julien Violette et le chevrier qui passe ? Il y a des amoureuses chez Mme de Noailles, des amoureuses enivrées. C'est à peine si elles ont des amants. L'univers leur suffit.

C'est que Mme de Noailles est douée d'une mémoire mélodieuse et fidèle où rien ne se perd de ce qui peut chanter. Et comme elle est la voix la plus chantante de toutes les voix qui chantent la vie, elle ne se souvient jamais que d'elle-même. Il n'y a pas de sensibilité plus personnelle, plus *intime* et plus rare que la sienne.

L'autre jour, dans un ardent élan d'enthousiasme, Maurice Barrès semblait lui chercher des modèles, des ancêtres lyriques ; c'était la Sulamite, Racine, Mozart, Lamartine, Hugo. En vérité, cherchez aussi haut, j'y consens, mais ne cherchez pas si loin. Dans les livres de Mme de Noailles, vous ne trouverez rien — absolument rien — que Mme de Noailles. Les vivants, pas plus que les morts, ne l'influencent. Elle est toute seule en elle-même, toute seule dans son œuvre. Elle est un pur rayon !

GASTON RAGEOT.

LA VIE LATINE

BULLETIN POLITIQUE

EUROPE

ITALIE : *Alliés et amis* ; *La situation parlementaire* ; *L'attitude du Saint-Siège*. — ESPAGNE : *Le nouveau projet de Concordat* ; *L'Espagne et la Triple-Alliance*. — *Affaires du Maroc*.

LES ALLIÉS ET LES AMIS DE L'ITALIE

M. Giolitti, président du conseil, déclarait le mois dernier que l'Italie est « entourée d'alliés et d'amis ». Cette affirmation du ministre semble être justifiée par une série de manifestations faites en juin dernier.

Rome a reçu la statue de Gœthe envoyée par l'empereur d'Allemagne et se prépare à l'inaugurer solennellement. A ce propos des télégrammes de congratulations ont été échangés entre Guillaume II et le syndic (maire de Rome).

Les difficultés avec l'autre allié de l'Italie, l'empereur d'Autriche, paraissent en vue de s'arranger, du moins pour ce qui concerne l'Albanie. En effet, M. Tittoni, ministre des affaires étrangères, a déclaré à la Chambre que l'Italie et l'Autriche s'accordaient à vouloir maintenir le *statu quo* en Albanie ; il a ajouté qu'au cas où des modifications de frontières s'imposeraient dans la péninsule des Balkans, l'Italie et l'Autriche s'entendraient pour demander que les remaniements se fissent conformément aux sentiments nationaux des peuples balkaniques. Mais les négociations relatives au

maintien des tarifs préférentiels pour les vins et fruits d'Italie exportés en Autriche-Hongrie se prolongent encore sans qu'on trouve une solution.

L'escadre anglaise de la Méditerranée est venue visiter le port militaire de Spessia et saluer le roi et la reine qui présidaient au lancement d'un nouveau cuirassé.

L'anniversaire de Solferino vient d'être célébré avec un éclat tout particulier. Une mission militaire française composée d'une vingtaine d'officiers choisis dans les corps qui ont pris part à la campagne franco-italienne de 1859 et conduite par le général Lanes a pris part aux fêtes et à la cérémonie funèbre célébrée en l'honneur des morts dont les restes reposent dans l'ossuaire de Melegrano. A cette occasion, des discours ont été prononcés, des télégrammes échangés en l'honneur et en faveur du rapprochement franco-italien. La Ligue franco-italienne qui avait pris part aux fêtes de Melegrano a fait ensuite poser une plaque commémorative sur la maison qu'habitait à Rome M. Bonghi, un des promoteurs de la politique francophile.

Les deux gouvernements français et italien se sont mis d'accord pour étudier la construction d'un chemin de fer unissant Coni dans le Piémont au port de Nice. L'établissement de cette voie, proposé depuis longtemps, fut ajourné pour des raisons militaires tant que la France et l'Italie s'armèrent l'une contre l'autre.

Le projet de traité de travail entre la France et l'Italie, que j'ai analysé ici en mai dernier, vient d'être présenté au parlement italien par M. Luzzatti, ministre du trésor et l'un des promoteurs du traité. M. Luzzatti l'a donné comme le premier acte d'un accord général entre nations civilisées pour la solution des questions ouvrières.

LA SITUATION PARLEMENTAIRE EN ITALIE

Le parlement italien, avant de se séparer, a voté le budget, qui accuse un excédent de vingt millions environ. La période de prospérité financière qui commença il y a trois ans, se prolonge donc heureusement pour l'Italie. Le change continue à se faire au pair, parfois même à l'avantage de l'Italie. L'or qui avait disparu de la circulation et qui s'entassait chez les thésauriseurs en vertu de la règle « la mauvaise monnaie chasse la bonne » reparaît depuis

deux années en quantités croissantes; le public ne fait plus aucune différence entre l'or et le papier-monnaie, ce qui prouve la confiance qu'inspire le gouvernement. M. Luzzatti, ministre du trésor, promet qu'il affermira ces bonnes dispositions en retirant une partie des billets d'État et en les remplacant par du numéraire.

La réduction des dépenses militaires est l'une des causes qui ont permis aux cabinets de gauche de mettre le budget en équilibre. D'autre part, elle l'a exposé aux critiques de la droite. Récemment, au sénat, le général Pelloux qui présida le dernier ministère à poigne se plaignait que le budget de la guerre eût été consolidé pour six années; il demandait si les conditions de la politique extérieure n'ont pas changé et n'exigent pas qu'on vote de nouveaux crédits.

Le général Pedotti, ministre de la guerre, a répondu : « Depuis quinze ans, l'Italie a joué dans la politique internationale un rôle que nous-mêmes peut-être nous n'apprécions pas suffisamment à toute sa valeur; l'estime et la confiance que toutes les puissances témoignent à l'Italie en fournissent la preuve. » Le ministre a ajouté que le général Pelloux faisait sans doute allusion à l'augmentation des dépenses militaires dans les budgets des grandes puissances; il n'a pas contesté cette augmentation, mais il a fait remarquer qu'une bonne politique et de bonnes finances sont aussi indispensables à un État qu'une forte armée. Il a conclu en déclarant que, dans les conditions actuelles, le gouvernement ne demandera pas au parlement d'augmenter les dépenses militaires.

M. Giolitti en a dit autant à la Chambre, mais pour rassurer les modérés, il a ajouté qu'en cas de nécessité le cabinet n'hésiterait pas à demander des crédits et même à poser la question de la défense nationale devant les électeurs au prochain renouvellement de la Chambre. Son attitude a été approuvée à l'extrême gauche par plusieurs républicains et par ceux des socialistes-réformistes modérés qui n'acceptent plus la formule intransigeante des orthodoxes : « Pour le militarisme, pas un sou, pas un homme! »

Le renouvellement de la Chambre, qui a lieu tous les cinq ans, doit se faire en mars 1905 au plus tard. On prête au gouvernement l'intention de consulter les électeurs avant la fin de 1904. Mais auparavant il faudrait que le parlement actuel se fût prononcé sur plusieurs questions pendantes qui préoccupent l'opinion; ce sont le renouvellement du traité de commerce avec l'Autriche et les travaux d'irrigation à faire dans les Pouilles qui préoccupent le Sud, le remaniement des conventions conclues entre l'État et

les compagnies de chemins de fer, qui assurerait aux ouvriers *ferrovieri* une partie des avantages promis par le gouvernement pour mettre fin à leurs grèves de 1902 et 1903.

On parle beaucoup des futures élections qui décideront si la politique de gauche inaugurée dans le nouveau règne pourra être continuée. Aussi discute-t-on beaucoup les résultats des élections partielles. Une ville ouvrière du Piémont vient de nommer un radical. La ville de Bergame, que l'on considérait comme catholique, vient de nommer un socialiste-réformiste à 400 voix de majorité; mais à Bergame on n'a compté que 2.465 votants sur 6.337 inscrits. Les conservateurs partent de ce fait pour alléguer que l'interdiction de voter dans les élections législatives, imposée aux catholiques depuis 1870 par le Saint-Siège, assure dans bien des cas la victoire à l'extrême gauche. Ils se flattent que si le pape donnait aux catholiques l'autorisation de voter, la majorité pourrait passer de gauche à droite. Peut-être se font-ils illusion, car beaucoup de catholiques, malgré le *non expedit* pontifical, votent déjà pour les conservateurs. Le Saint-Siège a déjà accordé le *licet* pour les élections municipales; il ne saurait le refuser toujours pour les autres, à moins qu'il ne craigne d'accuser trop évidemment la faiblesse de l'appoint catholique en plusieurs régions.

L'ATTITUDE DU SAINT-SIÈGE

Les intentions du Saint-Siège restent mystérieuses, mais on continue à relever et à commenter avec passion les faits sous lesquels on croit pouvoir deviner des intentions nouvelles. En voici quelques-uns :

La Congrégation de la Propagande a désigné comme délégué apostolique en Égypte un prélat italien, Mgr Aureliano. Le préfet de la Congrégation, chargé d'établir la liste des candidats, avait présenté, outre Mgr Aureliano, un Allemand et un Anglais. Il y a quelques années, la lutte aurait été circonscrite entre les Italiens et les Français, qui se partagent presque tous les établissements catholiques d'Égypte. L'exclusion des Français est significative.

Le roi d'Italie a donné la croix des Saints Maurice et Lazare à un moine italien, aumônier des troupes coloniales; c'est la première fois qu'un religieux ou un prêtre catholique est décoré

depuis l'entrée des Italiens à Rome. En apprenant cette nouvelle, Pie IX a dit : « Nous devons être heureux de voir proclamer publiquement le mérite d'un religieux. »

Le Saint-Siège a envoyé un prélat, Mgr Scalabrini, en mission extraordinaire pour visiter les immigrés italiens aux États-Unis. Aussitôt le gouvernement italien a invité ses agents diplomatiques à recevoir Mgr Scalabrini et à se mettre à sa disposition comme s'il était envoyé par l'Italie.

Le cardinal Merry del Val, secrétaire d'État, interrogé par un diplomate sur les relations de la France et du Saint-Siège, a répondu que le Vatican n'avait pas été avisé officiellement du rappel de M. Nisard, ambassadeur de France, et qu'il était censé l'ignorer. A Paris, devant la commission du budget, M. Combes n'a pas contesté que le rappel ait été fait sans notification officielle, mais il a assuré très nettement que l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège ne retournerait pas à Rome. On doit conclure de ses paroles que l'ambassade subsistera encore sous la direction d'un diplomate de rang inférieur à M. Nisard.

LE CONCORDAT ENTRE L'ESPAGNE ET LE VATICAN

L'Espagne a conclu en 1857 un concordat (*convenio*) avec le Saint-Siège. Ce traité ne garantissait pas seulement, comme le Concordat français, l'existence du clergé séculier, il reconnaissait en outre trois congrégations très importantes, dont celle de Saint-Vincent-de-Paul. Les autres ordres monastiques étaient simplement tolérés, mais le gouvernement, surtout sous la régence de la reine-mère, fit paraître à leur égard une extrême bienveillance et les laissa vivre et croître en paix. Aussi le recensement de 1900 compte-t-il en Espagne 2.000 jésuites, 15.000 religieux d'autres ordres, 43.000 religieuses, sans compter les 9 à 10.000 moines que les Américains ont renvoyés des Philippines avec consentement du Saint-Siège, et qui commencent à venir s'installer en Espagne.

Tous ces religieux demandaient à être autorisés légalement et le Vatican insistait auprès de la Cour pour obtenir en leur faveur un nouveau concordat. Les négociations à ce sujet commencèrent en 1901, sous le dernier cabinet libéral, celui de Sagasta. Le ministère se montra si bien disposé à l'égard du Vatican, que les

radicaux dynastiques l'abandonnèrent; leur représentant au pouvoir, M. Canalejas, donna sa démission de ministre, invoquant comme raison avec plusieurs autres motifs la faiblesse de ses collègues à l'égard du clergé catholique.

Le projet de *convenio* était loin d'être prêt quand les libéraux perdirent le pouvoir. Repris par les divers cabinets conservateurs, plusieurs fois modifié, il a fini par être rédigé, et le cabinet Maura vient de le publier et de le présenter aux Cortès.

Le projet Maura reconnaît en bloc toutes les congrégations et tous les couvents comprenant douze personnes et plus qui existent actuellement en Espagne. Au-dessous de douze membres, les couvents ne sont pas nécessairement abolis; ils peuvent s'agréger à des congrégations reconnues; ils ont même le droit de subsister isolément s'ils sont voués à des œuvres de charité et d'enseignement ou s'ils dirigent des sanatoriums.

Moyennant une déclaration sans formalités gênantes, prescrite par une ordonnance royale de 1902, toute congrégation ou tout couvent actuellement existant peut obtenir la personnalité civile. Les questions de discipline canonique seront réglées par les autorités ecclésiastiques; les questions d'ordre public, par les autorités laïques. Mais, tandis que le Concordat français réserve la solution des difficultés non religieuses au gouvernement seul, le nouveau concordat espagnol établit que « les différends éventuels seront aplanis par une entente amicale entre l'Espagne et le Vatican ».

Au prix de telles concessions, les avantages que se réserve le pouvoir civil peuvent paraître assez faibles. Les voici :

1° A l'avenir, les nouvelles congrégations ne pourront s'établir qu'après avoir reçu l'autorisation par décret royal. Avec les dispositions de la cour et du cabinet actuel, on peut prévoir que les demandes à venir ne risquent guère d'être repoussées ;

2° Les couvents paieront les impôts du pays pour leurs biens, leurs professions, leurs industries, comme tous les sujets espagnols, mais ils ne seront frappés d'aucune taxe spéciale ;

3° « Les étrangers ne pourront pas constituer d'ordre religieux en Espagne sans obtenir la naturalisation préalable, » mais des religieux étrangers pourront continuer à résider dans des couvents espagnols.

De simples libéraux comme M. Moret et le comte Romanones résument ce projet dans les termes suivants : « Sauf en matière fiscale, les congrégations ne dépendent plus que du Vatican. » A

l'exception des libéraux dissidents qui suivent M. Montero Rios, la gauche se prépare à combattre le projet de *convenio*. Plusieurs conservateurs même n'en sont pas satisfaits. Seuls les carlistes et les ultramontains l'approuvent sans réserve. Mais il passe pour avoir l'appui de la cour.

C'est ici le moment de rappeler que les carlistes avaient proposé à la chambre de déclarer « qu'elle voyait avec regret l'offense faite au souverain pontife par le voyage de M. Loubet à Rome ». M. Maura, président du conseil, demanda la question préalable en déclarant qu'une telle motion était contraire à la constitution. La proposition fut repoussée par 133 voix contre 8.

L'ESPAGNE ET LA TRIPLE-ALLIANCE

Au moment où le projet de concordat allait être publié, les libéraux avancés et les républicains ont révélé à l'opinion que le cabinet espagnol s'était engagé secrètement avec la Triple-Alliance. Le fait a été dénoncé à la tribune par le comte Romanones, député libéral, et les informations supplémentaires ou les rectifications publiées depuis permettent d'expliquer assez exactement ce qui s'est passé.

En 1890, M. de Caprivi, qui venait de succéder à Bismarck comme chancelier, et M. di Rudini, conservateur, alors président du conseil en Italie, obtinrent de la régente d'Espagne Marie-Christine qu'elle promît de ne prêter aucun appui à la France en cas de guerre. La convention était conclue pour cinq ans ; à son expiration, en 1895, elle ne fut pas renouvelée.

Jamais on n'en avait parlé en dehors de la cour et des personnages qui avaient connu le traité en raison de leurs fonctions. Aussi la révélation de M. Romanones a-t-elle fait du bruit en Espagne.

Plusieurs libéraux et le chef des républicains, M. Salmeron, ont interpellé le cabinet à ce sujet. Ils ont blâmé une politique par où l'Espagne devenait l'ennemie de la France ; ils ont accusé la régence d'avoir violé la constitution en concluant des accords diplomatiques personnels, à la manière d'un gouvernement absolu et contrairement à la constitution.

D'autre part, plusieurs conservateurs affectent de désirer pour

l'Espagne les bonnes grâces de l'Allemagne; ils assurent que Guillaume II eût volontiers aidé l'Espagne à s'installer dans une partie du Maroc, peut-être dans tout le pays, malgré la France et l'Angleterre. Mais la majorité des représentants, les conservateurs comme les libéraux continuent à souhaiter que l'Espagne reste en bonnes relations avec la France, et qu'elle se rapproche d'elle s'il est possible.

Au milieu de toutes ces discussions, Guillaume II ne se laisse pas oublier. On se rappelle qu'il est venu saluer le roi d'Espagne pendant son voyage maritime vers l'Italie. Il vient de le nommer amiral de la flotte allemande et lui a fait porter le costume de son nouveau grade par une mission spéciale.

AFFAIRES DU MAROC

Un chef des montagnes cotières du Maroc, Erraissouli, a enlevé dans la banlieue de Tanger M. Perdicaris, citoyen naturalisé des États-Unis, et M. Varley; puis il a offert de les relâcher à condition qu'on révoquât le gouverneur marocain de Tanger, coupable de lui avoir donné la chasse; qu'on le nommât, lui Erraissouli, gouverneur de la région occupée par ses partisans; qu'on relâchât tous les hommes de sa tribu ou de son service détenus en prison; enfin qu'on lui payât une forte rançon.

A cette nouvelle, le secrétaire d'État de Washington qui a la charge des affaires étrangères, a déclaré qu'il lui fallait « Perdicaris vivant ou Erraissouli mort ». Il a envoyé à Tanger une escadre; mais les marins américains ne pouvaient rien contre les montagnards. Le gouvernement de Washington a donc trouvé que la seule solution pratique était de s'adresser à la France; notre pays était ainsi reconnu par une nouvelle puissance dans le rôle prépondérant que l'Angleterre, et elle seule, lui attribua par un récent accord, mais il payait cet avantage d'ennuis dont il se serait fort bien passé pour ses débuts.

Le gouvernement français s'est aisément résigné à la solution la plus commode. Il a décidé le sultan à accorder ce que voulait Erraissouli, et le chef montagnard, satisfait, a relâché ses prisonniers. L'affaire est terminée quant à présent; mais il faut prévoir l'avenir et empêcher que le succès d'Erraissouli ne lui donne trop d'émules. Aussi le gouvernement français se préoccupe-t-il d'or-

ganiser une police pour la protection des Européens dans la région de Tanger.

A côté du gouvernement, les particuliers essayent de travailler à faire pénétrer l'influence française dans le Maroc. Un comité du Maroc s'est fondé à Paris, sous la présidence de M. Étienne, député d'Algérie, président du groupe colonial à la Chambre ; il a réuni les fonds nécessaires pour envoyer au Maroc une importante mission d'études dirigée par l'explorateur M. de Ségonzac, à qui nous devons une grande partie de nos connaissances sur l'empire chérifien. En même temps, le gouvernement général de l'Algérie et des sociétés particulières, comme l'*Alliance française* et la *Mission laïque*, travaillent à fonder des écoles franco-arabes où des musulmans algériens (sujets français) iront donner aux Marocains l'instruction élémentaire.

ALBERT MÉTIN.

AMÉRIQUE LATINE

L'arbitrage anglo-brésilien. — Le président-élu de la République Argentine. — Au Mexique.

L'ARBITRAGE ANGLO-BRÉSILIEN

La carte politique de l'Amérique du Sud vient de subir une nouvelle modification par la voie pacifique de l'arbitrage.

Le différend de frontières entre le Brésil et la Guyane anglaise, résultant d'antiques contestations entre Espagnols, Portugais et Hollandais, dont héritèrent le Brésil, émancipé du Portugal, et la Grande-Bretagne, substituée à la Hollande dans une partie de ses possessions de Surinam, vient d'être réglé par l'arbitrage du roi d'Italie, dont la sentence a été rendue le 14 juin.

Il s'agissait de déterminer la possession d'un territoire d'environ trente-cinq mille kilomètres, vastes savanes s'étendant entre les bassins de l'Essequibo et de l'Amazone et peuplées d'Indiens Macuchis.

L'objet du litige avait moins d'importance par sa superficie ou sa valeur que par sa position géographique. Le traité d'arbitrage signé à Londres le 6 novembre 1901 en avait ainsi défini les limites : 1° à l'ouest le Cotingo et le haut Tacutu, tributaires du rio Branco, tributaire lui-même de l'Amazone ; 2° au nord et à l'est la ligne de partage des eaux formée par la Serra Pacaraima, puis la rivière Rupununi, affluent de l'Essequibo ; 3° au sud, la Serra de Acaray, formant également partage des eaux.

Cette limite sud avait été définitivement adoptée par les deux parties elles-mêmes dans le traité d'arbitrage. Restait donc pour l'arbitre à se prononcer entre la ligne Cotingo-haut Tacutu ou ligne de l'explorateur Schomburgk (1835-1845), réclamée par l'Angleterre, et la ligne Pacaraima-Rupununi, réclamée par le Brésil, —

ou, au besoin, ainsi que l'y autorisait le traité, à fixer une ligne intermédiaire.

Comme on le voit d'après leurs prétentions réciproques, ou la Grande-Bretagne devenait riveraine des tributaires de l'Amazone, ou le Brésil devenait riverain d'un tributaire de l'Essequibo.

En vertu de la faculté qu'avait l'arbitre de choisir une ligne intermédiaire entre les prétentions des deux parties, le roi d'Italie a fixé la limite par le Mahu et le haut Tacutu. C'est donc la cause de la Grande-Bretagne qui l'a emporté, et l'arbitre l'a visiblement fait bénéficier du doute et de l'indécision qu'il manifeste à l'égard des droits en présence dans les considérants de sa sentence.

Il a justifié celle-ci par les motifs suivants, très intéressants au point de vue de la jurisprudence internationale :

1° La découverte de nouvelles voies de trafic dans des régions sans possesseur ne crée point des droits de souveraineté s'ils ne sont suivis d'une prise de possession et d'actes d'occupation effective, ininterrompue et permanente, par l'Etat qui les revendique;

2° La prise de possession effective d'une partie d'une région peut être considérée comme efficace quand cette région forme un tout organique homogène, mais non point quand celle-ci ne constitue pas une unité organique *de facto ;*

3° Par conséquent, les prises de possession par le Portugal, puis par le Brésil, de certaines parties du contesté ne peuvent être considérées comme une prise de possession effective de tout le territoire ;

4° Les droits de la Grande-Bretagne, en sa qualité de successeur de la Hollande, se basent sur l'exercice de droits de juridiction de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales, qui, nantie des pouvoirs souverains par le gouverneur de la colonie, les a exercés sur certaines parties de la zone en litige, a régularisé le commerce et fait reconnaître en partie par les indigènes les pouvoirs du gouverneur hollandais ;

5° Cette juridiction souveraine a été développée par la Grande-Bretagne dans la zone qui ne pouvait être considérée comme comprise dans le domaine effectif de la souveraineté portugaise, puis de la souveraineté brésilienne.

Les considérants de l'arbitre se continuent par la constatation que les documents produits par les deux parties ne constituent pas des titres historiques et juridiques sur lesquels on puisse fonder des droits de souveraineté bien précis et bien définis en faveur de

l'une ou l'autre puissance, si ce n'est sur certaines portions du contesté et non sur la totalité ; que la limite même de la zone sur laquelle la souveraineté de l'une ou de l'autre des parties existe ne peut être fixée avec précision, et qu'enfin on ne peut pas décider sûrement si le droit prépondérant est celui du Brésil ou celui de la Grande-Bretagne.

En conséquence, l'arbitre, dans son incertitude et son impuissance à partager, dit-il, le contesté en deux parties égales, comme extension ou comme valeur, s'est rejeté sur une solution qui lui paraît donner aux deux puissances une limite géographique naturelle bien dessinée : la ligne Mahu-Tacutu.

Le Brésil, tout en s'inclinant devant cette solution, ne l'en considère pas moins comme arbitraire.

La presse brésilienne constate d'abord que, pour la première fois dans l'histoire du droit international, le principe jusqu'ici appliqué seulement aux territoires africains non effectivement occupés, vient de l'être à des territoires contestés en Amérique.

C'est un avertissement aux républiques latines d'Amérique d'avoir à rendre effective la possession et l'occupation de vastes territoires inexploités de leur hinterland qu'elles considèrent à juste titre comme leur appartenant en droit, mais qui, en fait, pourraient être, dans certaines éventualités, traités comme *res nullius* par cette nouvelle jurisprudence internationale.

Le *Jornal do Commercio* de Rio-de-Janeiro reproche aussi à l'arbitre, non sans quelque raison, de n'avoir pas tenu compte du principe du *divortium aquarum*, en choisissant arbitrairement comme frontière des rivières qui ne divisent pas équitablement le territoire contesté.

En effet, vu l'équivalence des droits reconnue par l'arbitre dans ses considérants, il paraissait juste de ne point donner à la Grande-Bretagne une position riveraine des tributaires de l'Amazone, pas plus qu'au Brésil la rive gauche de la rivière Rupununi, affluent de l'Essequibo.

Le Brésil se plaint donc, non sans aigreur, que le roi d'Italie, au lieu de tracer la ligne frontière par le *divortium aquarum* entre les bassins de l'Amazone et de l'Essequibo ait ouvert à sa puissante amie la Grande-Bretagne une porte sur l'Amazonie et lui ait ainsi donné accès dans le bassin du fleuve-mer.

En somme, c'est la solution proposée en 1891 par lord Salisbury et rejetée par le Brésil qui triomphe.

La Grande-Bretagne aura été heureuse sur toute la ligne dans ses arbitrages de Guyane. Déjà, en 1899, le tribunal anglo-américain, devant lequel l'attitude comminatoire du président Cleveland l'obligea à porter son différend de frontières avec le Vénézuéla, lui avait, tout en la tenant à distance des bouches de l'Orénoque, attribué la presque totalité du contesté, y compris le riche district minier du Yuruary.

Les deux différends anglo-vénézuélien et anglo-brésilien se tenaient du reste étroitement. Ils étaient l'un et l'autre dominés par cette ligne imaginaire de Schomburgk qui, dans les deux cas, a, en majeure partie, prévalu. La sentence du tribunal anglo-américain de 1899 avait déjà indûment préjugé du différend entre l'Angleterre et le Brésil et cette dernière puissance avait protesté. Bien que la sentence du roi Victor-Emmanuel déclare que le jugement de l'arbitrage anglo-vénézuélien de 1899 ne pouvait être invoqué comme titre contre le droit du Brésil, qui sait cependant s'il n'a pas influencé moralement le souverain italien ?

Quoi qu'il en soit, la cause du Brésil avait été merveilleusement défendue par la mission de M. Joaquim Nabuco, un des plus remarquables diplomates et écrivains de l'Amérique du Sud. Ce différend se prêtait moins, sans doute, à un succès éclatant que celui que remporta M. le baron de Rio Branco — un autre diplomate brésilien qui, comme M. Nabuco, ne serait point déplacé dans le corps diplomatique d'une grande puissance — lors de l'arbitrage de la Suisse dans le contesté entre le Brésil et la Guyane française.

L'arbitre avait alors à déterminer simplement le sens précis d'un article du traité d'Utrecht. Il le fit tout au profit du Brésil, et les coloniaux français ne s'en sont pas encore consolés si l'on en juge par les sympathies effectives sinon persévérantes qu'a trouvées la récente équipée de M. Brezet, pseudo-président d'une pseudo-république de Counani, perdue dans cet ancien contesté franco-brésilien.

On dit un peu dans les cercles brésiliens que la sentence du roi d'Italie, comme celle du tribunal anglo-américain de 1899, sera une mauvaise réclame pour l'arbitrage chez les nations sud-américaines, qui généralement inclinent en faveur de ce mode pacifique de règlement des différends territoriaux nombreux et compliqués que leur ont légués leurs anciennes métropoles.

On pourrait peut-être en dire autant de la sentence de la cour

de la Haye sur les réclamations des puissances contre le Vénézuéla. On s'est étonné que ce tribunal de paix ait donné raison aux trois puissances, Angleterre, Allemagne et Italie, qui, ayant usé du moyen coercitif du blocus contre le Vénézuéla, demandaient la priorité pour leurs réclamations sur celles des puissances qui n'étaient intervenues que diplomatiquement.

Mais, ce qui est mieux, l'inexactitude d'un des considérants a donné lieu à une protestation diplomatique auprès du secrétaire général de la cour de la Haye, de la part de M. Bowen, ancien ministre des États-Unis à Caracas et qui fut chargé par le gouvernement vénézuélien de traiter en son nom avec les puissances réclamantes.

La cour de la Haye a, dans sa sentence, interprété les mots *all claims* (toutes réclamations) employés par M. Bowen dans une note adressée au ministre d'Angleterre, comme ne s'appliquant qu'aux puissances bloquantes. Or, M. Bowen démontre avec le texte qu'ils s'appliquaient à toutes les puissances réclamantes sans exception.

Il ne faudrait pas beaucoup de fautes comme celles-là pour discréditer l'arbitrage en tant que solution équitable des différends internationaux, bien qu'après tout la plus défectueuse des sentences arbitrales dans ce genre de différends soit encore préférable à la plus légitime des guerres.

Il y a donc lieu de croire que c'est par cette voie pacifique que le Brésil finira par régler avec le Pérou le différend territorial de l'Acre qui, aggravé de la question de la liberté du transit de l'Amazone, continue à causer une certaine tension de relations entre les chancelleries de Rio-de-Janeiro et de Lima. Le conflit se trouve toujours dans la même situation que j'ai exposée dans mon précédent bulletin.

LE PRÉSIDENT-ÉLU DE L'ARGENTINE

Les élections présidentielles en République Argentine sont maintenant un fait accompli. Comme c'était prévu, les deux favoris officiels : don Manuel Quintana, pour la présidence, et don José Figueroa Alcorta, pour la vice-présidence, ont obtenu respectivement les majorités de 238 et 255 voix dans le collège présidentiel.

L'ordre n'a pas été troublé, sauf dans la lointaine province de Saint-Louis, où, à l'occasion de cette élection, il s'est produit un

petit coup de main que le câble a qualifié, avec beaucoup d'exagération, de mouvement révolutionnaire. En réalité, l'opposition républicaine et radicale a voulu profiter de la fièvre électorale pour débarrasser la province du joug de la dynastie des Mendoza, une famille notable de l'endroit qui, avec sa clientèle politique, monopolise le pouvoir et les fonctions publiques depuis une génération.

Le parti de l'opposition a donc réussi à surprendre et à arrêter le gouverneur Mendoza, avec ses parents et ses amis politiques et à constituer une junte qui a déposé le gouverneur et a dissous l'assemblée provinciale. Appel a été fait à l'intervention du gouvernement fédéral, qui dans ces cas, où l'autonomie de la province troublée est suspendue, envoie un *interventor* ou commissaire chargé de rétablir le fonctionnement normal des pouvoirs provinciaux ou d'en constituer de nouveaux en présidant à de nouvelles élections. Il était vraisemblable que le gouvernement fédéral, acceptant le fait accompli, sacrifierait le gouverneur renversé et adopterait la seconde alternative.

La « révolution » de Saint-Louis, qui a été faite en deux heures, a coûté trois morts et six blessés, est un incident qui n'a donc aucune importance en soi, pris isolément. Il n'en aurait une que s'il devait marquer le début de mouvements provinciaux comme ceux qui entraînèrent en 1893 la chute du président Saenz Peña et de son ministre, le même don Manuel Quintana, porté aujourd'hui à la présidence. C'est un mauvais tour que le parti roquiste pourrait réserver plus tard à l'élu qu'il est allé chercher hors de son sein, si celui-ci ne se montrait point assez souple. Alors le général Roca, le grand électeur, pourrait trouver dans le vice-président, don José Figueroa Alcorta, son fidèle partisan, plus de docilité à obéir à ses impulsions óccultes déjà toutes-puissantes dans le congrès. Mais M. Quintana qui, s'il n'appartient pas au parti dont il tient le pouvoir, n'a pas non plus de parti personnel, préférera sans doute se soumettre que de se démettre. La période présidentielle de 1904-1910 sera donc la simple continuation sous un autre nom de celle qui s'achève. Et c'est après tout le mieux qu'elle puisse faire. C'est ainsi qu'on s'explique l'absence de programme et de manifeste de président-élu.

Les hypothèses pessimistes dont il s'agit sont en somme toutes gratuites; rien ne permet de s'y arrêter sérieusement et de faire un procès de tendance au général Roca. Le vent est aux grandes affaires et non à la politique, comme le démontre le fait que dès la

réception de la nouvelle de l'élection présidentielle, les premières négociations pour l'unification en 4 0/0 de la dette extérieure 4 1/2 et 5 0/0 d'environ un milliard de francs viennent d'être engagées à Londres. La présence dans la « City » de M. Pellegrini, l'ancien vice-président de l'Argentine, ne serait pas étrangère aux pourparlers préparatoires de cette opération de crédit qui entre dans les vues du président-élu, M. Quintana, et qui politiquement, économiquement et financièrement, paraît cette fois-ci mûre à point et justifiée par la situation.

AU MEXIQUE

La convention du parti nationaliste mexicain s'est réunie dans les premiers jours de juin. Après avoir acclamé la candidature du président Porfirio Diaz à la réélection en décembre prochain, elle a adopté un candidat au poste de vice-président nouvellement créé par un amendement à la constitution.

Le choix n'a porté sur aucun des concurrents dont on avait d'abord parlé : MM. Ignacio Mariscal, ministre des affaires étrangères ; Limantour, ministre des finances ; le général Mena, ministre de la guerre ; Félix Diaz, etc.

C'est le plus jeune des ministres du président Diaz, M. Ramon Corral, secrétaire de l'intérieur depuis janvier 1903, qui a été favorisé par la convention, de préférence à ses collègues du cabinet qui aspiraient à la vice-présidence. Il a obtenu 118 voix contre 72 données à M. Mariscal et 5 à M. Limantour, qui s'était retiré, bien que chaudement appuyé par les éléments étrangers.

La nomination des deux candidats par le parti gouvernemental équivaut à leur élection. Le général Porfirio Diaz va donc être, pour la septième fois, président de 1904 à 1910, et M. Ramon Corral sera vice-président, c'est-à-dire substitut éventuel du président.

Le parti nationaliste, qui est tout-puissant, a cru devoir choisir, pour remplaçant possible du chef de l'État, qui est septuagénaire, un homme politique jeune encore, quoiqu'en pleine maturité. M. Corral, en effet, n'a pas cinquante ans, il est natif de l'État de la Sonora, a été député à la législature de cet État, puis au Congrès fédéral, gouverneur de la Sonora, sénateur fédéral, enfin gouverneur du district de la capitale, puis ministre de l'intérieur.

M. Corral conservera probablement ces fonctions, qui ne sont nullement incompatibles avec la vice-présidence. Celle-ci n'est en quelque sorte qu'un titre, et le président Diaz est d'avis qu'un homme utile au service public ne doit pas être immobilisé dans le rôle platonique et nul de vice-président.

Cette élection va consolider, tout au moins pour une nouvelle période de six années, l'œuvre de paix et de progrès poursuivie depuis un quart de siècle par celui que les Mexicains appellent leur *grand old man* et qui a su si bien les discipliner.

Un discours prononcé dans la convention par M. Portillo y Rojas dit éloquemment combien le peuple mexicain est attaché à cette œuvre et combien il a profité des leçons et de l'expérience qui s'en sont dégagées.

« Le parti nationaliste, a déclaré l'orateur, interprétant fidèlement les aspirations nationales, a pour programme le maintien des institutions bienfaisantes de notre pays. Il a condamné à un perpétuel silence le monstre de la discorde.

« La nation qui a atteint la position où nous sommes parvenus ne se jette plus follement dans les aventures révolutionnaires et l'audacieux, si puissant qu'il soit, qui troublerait l'ordre de choses établi, trouverait devant lui le peuple organisé pour la défense des lois et résolu à ne pas souffrir que l'œuvre de développement qu'il poursuit fût compromise. Le travail, la richesse, le patriotisme, tous les intérêts légitimes qui ont grandi sous le règne de paix, se lèveraient indignés pour écraser l'ambitieux qui tenterait de troubler l'ordre public.

« Nous ne voulons plus d'astucieux intrigants, mais de loyaux serviteurs du peuple ; plus de brillants aventuriers, mais des hommes d'État expérimentés ; plus de pêcheurs en eau trouble s'élevant sur nos cadavres et les ruines de nos fortunes, mais des patriotes dévoués au service du pays et subordonnant tout au bien-être général. »

Louis Guilaine.

LA LIGUE D'ACTION LATINE

L'idée d'une ligue d'action latine, lancée depuis plusieurs années par divers publicistes, précisée dans un appel aux Latins que publiait naguère dans *les Débats*, sous le titre, *De la nécessité d'une ligue latine*, un Brésilien distingué, M. d'Escragnolles, vient d'entrer dans le domaine des réalités pratiques.

La création de cette Ligue répondait d'une manière si opportune à l'état d'âme présent de la race latine que, de toutes parts, elle a reçu l'accueil le plus synpathique et que depuis qu'elle est en formation, elle a provoqué indirectement de multiples initiatives partielles, tendant toutes au rapprochement des peuples latins.

Pendant trop longtemps les nationalités de race et de mentalité latines ont suivi isolément leurs destinées dans le monde, sans que rien de commun, ni dans leur politique, ni dans leurs tendances, ne les orientât vers un idéal d'union et de solidarité où toutes et chacune pussent puiser une force nouvelle pour l'accomplissement de ces destinées.

La France s'est trop désintéressée du rôle qui lui était marqué à la tête du monde latin; elle a même laissé péricliter ses intérêts dans les républiques latines d'outre-mer ; l'Italie a subi des attractions contraires à ses affinités naturelles et même à ses aspirations irrédentistes; l'Espagne s'est renfermée dans un isolement qui lui a été funeste; le Portugal s'est tourné vers l'Angleterre ; la Roumanie a été abandonnée aux rivalités d'influences germanique et slave. Enfin, dans le nouveau monde, l'Amérique latine, divorcée de l'Espagne et du Portugal, tend à évoluer de plus en plus dans l'orbite politique et économique des États-Unis.

La grande famille latine, oublieuse de sa communauté d'origine, de civilisation et d'aspirations, s'est donc dispersée au gré des événements et des combinaisons qui s'imposaient aux intérêts momenta-

nés de chacun de ses membres. Il n'est point douteux que l'influence de la race et les biens particuliers de chacune de ses nationalités n'en aient eu à souffrir plus ou moins. Il semble que le monde latin en ait pris conscience dans ces derniers temps, à la suite d'événements qui paraissaient indiquer le déclin ou le recul de la latinité dans l'ancien comme dans le nouveau monde. Des tentatives de rapprochement de plus en plus marquées ont été la conséquence d'un sentiment d'impuissance dû à la désunion, à la dispersion des efforts des diverses collectivités latines, en présence de l'admirable esprit de cohésion et de discipline qu'apportent les races concurrentes dans l'expansion de leur influence et de leurs intérêts sur la surface du globe.

Certaines initiatives partielles des deux côtés de l'Océan ont déjà donné une forme précise et concrète à cette œuvre de rapprochement entre les Latins des deux mondes. La ligue franco-italienne a beaucoup fait pour ramener cette bonne intelligence entre la France et l'Italie aux manifestations de laquelle nous venons d'assister. Du côté de l'Espagne un accord se prépare à la suite duquel on sera fondé à dire que les trois grandes nations latines d'Europe ont jeté les bases d'une politique méditerranéenne et africaine commune en vue de l'expansion légitime de la race dans le continent noir.

D'autre part, l'Espagne, en constituant une importante association officielle « l'Union ibéro-américaine », a entrepris de reconquérir moralement et économiquement les républiques formées de ses anciennes colonies transatlantiques dont l'indépendance n'a plus rien à craindre de l'antique métropole. Elle s'est présentée dans le Congrès de Madrid de 1900, — prélude nécessaire d'un grand congrès panlatin — comme le trait d'union entre l'Europe et l'Amérique latines, en même temps que comme le lien commun de ces républiques, si divisées entre elles.

Dans cette grande entreprise où elle s'est proposé de maintenir l'intégrité de sa race dans le mouveau nonde, la France et l'Italie, également intéressées à la conservation de ce domaine latin d'outre-mer, lui doivent, semble-t-il, sympathie et coopération pour leur propre compte.

Associer toutes ces tentatives isolées de rapprochement dans une action commune ayant pour centre de rayonnement la France et pour objet le développement pacifique sous toutes les formes des intérêts solidaires d'une race qui représente le dixième de la

population du globe et occupe le quart de sa surface, telle est l'idée qui a inspiré et telles sont les fins que se propose de réaliser la *Ligue d'action latine.*

C'est ce qui a été lumineusement exprimé dans la réunion constitutive de la Ligue par M. Doumer, qui en a précisé l'esprit, et par M. Lichtenberger, qui a exposé la genèse et la formation de ce qu'on peut appeler en deux mots la « Fédération des intérêts latins ».

Voici les statuts de la Ligue d'action latine :

Article premier. — Il est fondé à Paris une *Ligue d'action latine.*

Art. 2. — Cette ligue a pour but d'éveiller ou d'aviver chez les Latins des deux mondes la conscience de leur communauté de race ou de pensée, de leur importance numérique et géographique, de leurs traditions, de leurs aspirations et de leurs intérêts communs.

Art. 3. — Elle se propose notamment de coordonner les efforts des associations latines déjà constituées, d'organiser des congrès latins périodiques, d'entreprendre l'étude méthodique des questions intéressant les peuples latins, de favoriser, par des écrits ou des conférences, la diffusion des solutions préconisées, de faire appel, dans les cas qui seront jugés nécessaires, à l'opinion publique et aux gouvernements, de mettre à la disposition de ses adhérents les renseignements et les concours qu'elle pourra grouper.

Art. 4. — La Ligue d'action latine observe la plus stricte neutralité en matière politique et religieuse.

Art. 5. — La Ligue se compose de membres pouvant appartenir à tous les Etats ou groupements latins. Elle est dirigée :

1° Par un Comité général de patronage et d'études, subdivisé en sections ;

2° Par un Comité central d'action ;

(Ces deux Comités résident à Paris) ;

3° Par des Comités nationaux.

Art. 6. — Le Comité général de patronage et d'études a pour fonction d'élaborer les solutions des questions intéressant le monde latin. Il est subdivisé en comités ou sections d'études fonctionnant d'une manière autonome.

Il se compose des personnalités, françaises ou étrangères, qui ont bien voulu répondre à l'appel du Comité central provisoire, ou répondront à celui du Comité central définitif. Il est réuni au moins une fois par an dans son ensemble pour entendre et discuter le rapport annuel du Comité d'action.

Art. 7. — Le Comité central d'action représente d'une manière permanente l'Association. Il a seul qualité pour parler et agir en son nom. Il ratifie les élections et les décisions des Comités affiliés.

Il se compose de deux éléments : 1° de membres français ; 2° de membres étrangers.

Les membres français du Comité central constituent le Comité national français. Ils sont primitivement nommés par le Comité provisoire.

Les membres étrangers sont primitivement nommés par le Comité provisoire. Ils seront annuellement élus par les Comités nationaux (à raison d'un par pays ou groupement latin) au fur et à mesure que s'organiseront ces Comités nationaux.

Un chiffre minimum de 50 adhérents donne droit à un pays ou à un groupement d'être représenté dans le Comité central.

Art. 8. — Les Comités nationaux, français ou étrangers, se composent chacun de 10 membres. Ils sont primitivement nommés par le Comité central provisoire, ensuite élus par l'ensemble des adhérents de chaque pays ou groupement. Le sort désigne chaque année deux membres sortants ; ils sont rééligibles. La dissolution des Comités nationaux peut être prononcée par le Comité central d'action, après avis du Comité général de patronage et d'étude.

Chaque Comité national organise, dans son ressort, la propagande en faveur de la Ligue.

Chacun d'eux élit annuellement un délégué au Comité central d'action et correspond régulièrement avec ce dernier.

Art. 9. — Les membres de la Ligue sont seuls qualifiés pour faire partie des différents Comités. Ils jouissent, dans des conditions à déterminer au fur et à mesure de leur création, des avantages inhérents aux organismes que la Ligue pourra instituer (publications, offices de renseignements, etc.).

Les membres de la Ligue, dans chaque pays, se réunissent au moins une fois par an pour élire les deux membres sortants de leur Comité national. Ils font connaître leurs vœux et les adressent, par son intermédiaire, au Comité central. Ils peuvent être associés aux travaux des sections du Comité général de patronage et d'études.

Art. 10. — Pour être adhérent à la Ligue, il faut :

1° Etre présenté par deux membres de la Ligue et être agréé par le Comité central d'action ;

2° Verser une cotisation minima de 10 francs par an.

Un versement annuel de 100 francs donne droit au titre de membre fondateur.

Un versement total de 1.000 francs et au-dessus confère le titre de bienfaiteur et dispense de toute cotisation ultérieure.

Les cotisations sont attribuées par moitié au Comité national et au Comité central.

Un certain nombre de membres honoraires pourront être désignés par le Comité central parmi les personnes dont les travaux ou l'influence auront particulièrement contribué au développement de l'œuvre poursuivie par la Ligue. Les membres honoraires ne payent pas de cotisation.

Art. 11. — La reconnaissance d'utilité publique sera poursuivie, afin de conférer à la Ligue la personnalité civile et la capacité de recevoir des dons et legs.

Le siège de la *Ligue d'action latine* est à Paris, 25, rue Boissy-d'Anglas.

Les noms qui figurent dans le comité de patronage témoignent de l'intérêt que l'œuvre entreprise par la Ligue éveille dans l'élite politique et intellectuelle de la France :

MM. Léon Bourgeois, Berthelot, Emile Faguet, E. Lavisse, Paul Leroy-Beaulieu, Levasseur, Millerand, Jules Siegfried, Paul Delombre, Lourties, Chailley-Bert, prince Roland Bonaparte, Bonaparte-Wyse, etc., et parmi les étrangers : MM. Botella, de Blest, Gana, docteur Hilario de Gouvea, Ferreira Cardoso, Romalho, Ortigâo, le grand écrivain portugais, Souza Monteiro, Calderon.

Le comité central d'action est composé de la manière suivante :

Président, M. Paul DOUMER.

Membres étrangers : MM. Gonzalo DE REPARAZ (Espagne), RAQUENI (Italie), Jayme DE SÉGUIER (Portugal), Edouard ROD (Suisse), prince DE BRANCOVAN (Roumanie), G. D'ESCRAGNOLLES (Brésil), GARZON (République Argentine), FIGUEROA (Chili), colonel LOZANO (Mexique).

Membres français : MM. Jean IZOULET, Léopold MABILLEAU, Fernand FAURE, René MILLET, CLÉMENTEL, DELESTRE, Albert MÉTIN, Louis GUILAINE et André LICHTENBERGER.

Des comités nationaux et des sections d'études sont en voie de constitution dans les principaux pays latins.

La Ligue d'action latine a déjà commencé son œuvre en Europe et dans l'Amérique du Sud. Bientôt elle tiendra à Paris une séance inaugurale. On ne s'y bornera pas à dresser un simple acte de naissance. — Le président de la Ligue et les membres de son comité pourront déjà annoncer des résultats qui promettent une action utile et féconde.

Le Secrétaire de la *Ligue d'action latine*.

LE

MOUVEMENT INTELLECTUEL

ITALIE

Les auteurs et les acteurs italiens à Milan ; Ruggiero Bonghi ; Le mystère du poète Orsini ; Un livre de M. G. Barzellotti.

AUTEURS ET ACTEURS ITALIENS

Les conditions où s'exerce l'art dramatique en Italie sont des plus précaires, on le sait, et des plus défectueuses. Nulle part ailleurs les rivalités entre chefs de troupes n'atteignent une pareille acuité, nulle part ailleurs comédiens et auteurs, ces frères ennemis, n'éprouvent les uns à l'égard des autres une défiance si ombrageuse et, somme toute, si justifiée. Il n'est si mauvais tour qu'ils ne se jouent avec un plaisir féroce. L'année théâtrale qui vient de s'écouler aura été féconde en incidents.

C'est « l'affaire Rè-Riccardi » qui provoquait l'automne dernier une grande émotion dans le camp des auteurs italiens ; c'est « l'affaire Baracchini » qui tient aujourd'hui en suspens la légitime inquiétude des comédiographes et des comédiens. Le comte Baracchini, imprésario romain, a voulu créer à la façon des frères Isola une manière de *trust* théâtral. Fermier du *Théâtre Valle*, il voit depuis longtemps d'un mauvais œil la concurrence que lui fait le *Théâtre Costanzi*. Et voici ce qu'il a imaginé pour en venir à bout : il vient d'acheter le monopole pour Rome de la plupart des ouvrages qui constituent le répertoire ordinaire du théâtre dramatique et comique. Les compagnies dans le répertoire desquelles ces pièces figurent ne peuvent par conséquent les jouer sur la scène

voisine du *Théâtre Costanzi*. Il faut qu'elles les donnent sur la scène du *Théâtre Valle*. Autrement dit, il faut qu'elles traitent avec le comte Baracchini, directeur de ce théâtre, et qu'elles en passent par où il veut. Une clause si absolue semblerait partout monstrueuse. Elle n'a rien que de parfaitement légitime et légal, dans les conditions actuelles du théâtre italien.

C'est pour examiner en commun la question du *trust* des théâtres et plusieurs autres problèmes connexes non moins essentiels, que les acteurs et auteurs dramatiques italiens s'étaient donné rendez-vous à Milan, le 2 juin dernier. Les uns et les autres attendaient de ces états généraux de leur corporation les meilleurs résultats. Les uns et les autres se promettaient de faire d'utile besogne. N'y allait-il pas de leur intérêt bien entendu à tous? Hélas! le bon accord n'a guère duré. Dès la première séance du congrès, le feu couvait sous la cendre. Et dès le lendemain l'attitude sourdement hostile des deux clans dégénéra en guerre ouverte. M. Roberto Bracco s'étant permis une réflexion badine sur les rapports d'acteurs à auteurs, le comédien Talli, pâle de rage, se répandit en imprécations contre le « ton de supériorité » affecté de tout temps par les écrivains italiens à l'égard de leurs interprètes : « Nous valons, à la fin, autant que vous, messieurs, s'écria-t-il. Faites vos affaires. Nous ferons les nôtres. Rentrez chez vous et tâchez d'écrire de bonnes comédies. Cela vous arrive trop rarement. Surtout, abstenez-vous, à l'avenir, de nous inviter à vos congrès puisque votre unique dessein est de nous humilier. »

Ces paroles véhémentes furent saluées par un tonnerre d'applaudissements dans le camp des camarades de M. Talli et par un *tolle* général dans le camp des auteurs. « Je rentre chez moi, je vais écrire de mauvaises comédies! » hurlait Gerolamo Rovetta, l'auteur de *Romanticismo*, en gagnant la porte, tandis que M. Giacosa, président de l'assemblée, impuissant à maîtriser le tumulte, se couvrait et déclarait close la session.

La dispute continua dans les couloirs, elle se poursuit depuis lors dans les journaux. On regrette maintenant, de part et d'autre, l'avortement de ce congrès utile entre tous; mais il est peu probable qu'on tente avant longtemps de convoquer de nouveaux comices.

D'ici là, auteurs et acteurs continueront de dénoncer l'absurdité des conditions où ils exercent leur art, ils gémiront sur la dureté des temps, ils maudiront les Rè-Riccardi et les Baracchini... mais

ils les subiront. « Faute de s'entendre ! » Ce serait le titre d'un vaudeville...

RUGGIERO BONGHI

La Société italo-française a inauguré le 5 juin dernier, à Rome, un buste de Ruggiero Bonghi, son regretté fondateur. Cette cérémonie à laquelle assistaient l'ambassadeur de France auprès du Quirinal, M. Barrère, ainsi que plusieurs députés et sénateurs romains a donné lieu à une manifestation imposante en faveur du rapprochement franco-italien. Combien Ruggiero Bonghi eût applaudi à la politique nouvelle consacrée par le récent voyage de M. Loubet à Rome ! Tous les orateurs l'ont marqué. Erudit consciencieux, politique à la vaste intelligence et aux larges vues, cœur généreux, ami fidèle, Ruggiero Bonghi fut dignement loué le 5 juin dernier, et l'on a justement célébré aussi les mérites qu'il montra dans les divers postes où l'appelèrent la confiance des électeurs et l'estime des souverains. Professeur de littérature, de philosophie et d'histoire, député, ministre, Bonghi fut surtout et avant tout un publiciste. Il avait du journaliste l'humeur active, changeante et batailleuse. Mais s'il varia ses occupations avec une versatilité qu'on lui a maintes fois reprochée, il demeura obstinément fidèle, toute sa vie, aux opinions de sa jeunesse : Bonghi a toujours appartenu au parti modéré. Il était modéré, si l'on peut dire, avec passion, avec emportement. Partisan zélé, dès son enfance, de l'unité italienne, il tenta, une fois la grande œuvre accomplie, de réconcilier la papauté avec la royauté. Il poursuivait avec une ferveur égale le rêve d'un rapprochement entre l'Italie et la France. Le premier de ses vœux ne semble pas à la veille de se réaliser. Son autre rêve est aujourd'hui accompli. Grâces soient rendues à ces ouvriers de la première heure dont l'effort obstiné a rendu la réconciliation possible !

La cérémonie du 5 juin a remis à l'ordre du jour la personne et les idées de Ruggiero Bonghi. Aussi la presse italienne vient-elle de consacrer au professeur-publiciste plusieurs articles intéressants. L'un d'eux paru sans signature dans la *Stampa* de Turin émane évidemment d'un ami intime de Ruggiero Bonghi. Cette lettre contient plusieurs jolis « portraits » du fondateur de la ligue italo-française et une anecdote inédite où il paraît sous un jour si favorable

que je ne résiste pas au plaisir de la citer, d'autant plus que la scène se passe à Paris.

C'était au retour d'un congrès de la presse à Bruxelles. Bonghi, à son arrivée à Paris, où il comptait séjourner vingt-quatre heures seulement, trouve à l'hôtel un télégramme. Il l'ouvre : c'est un appel de fonds! Les directeurs d'une œuvre scolaire italienne sollicitent l'envoi immédiat d'un billet de cent francs; Bonghi interroge son porte-monnaie : il lui reste de quoi payer son billet jusqu'à Rome, à peine. L'œuvre dont il s'agit, cependant, est une de celles qui lui tiennent à cœur. Refuser le secours imploré dépasse ses forces. Comment venir en aide à ces lointains amis? Sur ces entrefaites, un visiteur inconnu demande à voir M. Bonghi. Il entre et il parle. C'est un envoyé de Mme Juliette Adam. « La directrice de *la Nouvelle Revue*, déclare-t-il à Bonghi stupéfait, apprenant votre arrivée à Paris, vous prie, monsieur, d'écrire tout de suite un article destiné à paraître dans le prochain numéro de sa publication. Elle vous offre cent francs à titre d'honoraires. » — « Comment donc! s'écrie Bonghi, mais avec plaisir. » Il s'assoit, commande du papier et de l'encre, il se met au travail. Le soir même, le secrétaire de Mme Adam entrait en possession de la « copie » de M. Bonghi. « Et l'argent ? » demandait aussitôt celui-ci, la gorge un peu serrée et comme honteux d'une précipitation si grande. Le secrétaire de *la Nouvelle Revue* considérait, en effet, avec quelque surprise ce collaborateur illustre, mais défiant. Un instant après, cependant, il apportait la somme convenue. Sur quoi Bonghi remercia, s'esquiva et gagna en toute hâte le bureau de poste le plus proche...

LE MYSTÈRE DU POÈTE ORSINI

Le libraire anglais Macpherson, qui, dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, publia des vers dont il était l'auteur en les attribuant au barde celtique Ossian, vient de trouver un émule en Italie. Et c'est une assez singulière histoire.

En 1901 paraissait sous le nom du marquis Giulio Orsini, un poème intitulé *Orpheus*. Ce volume déchaîna aussitôt des admirations passionnées et des mépris féroces. Les critiques, selon leur tempérament, louèrent ou déplorèrent avec feu les hardiesses et les nouveautés d'*Orpheus*. Mais, en présence d'un talent si vigoureux

et si « jeune », tous s'accordèrent à saluer en Giulio Orsini un poète de grand avenir. Encouragé par cet accueil, Giulio Orsini publiait, l'an dernier, un nouveau volume intitulé *Fra terra ed astri* (1). Ce deuxième ouvrage de Giulio Orsini raviva les colères et les enthousiasmes assoupis. On recommença de s'échauffer au sujet de ce poète audacieux, et toujours et surtout si « jeune »! Puis, tout ayant été dit sur l'œuvre même de Giulio Orsini, on s'occupa de sa personne. Qui donc était cet auteur? Quel âge avait-il au juste? Quelle était la forme de son visage et la coupe de ses vêtements? Ces questions que le public se posait avec curiosité ne reçurent longtemps que d'évasives réponses. Les rares amis qu'on connaissait au poète se refusaient énergiquement à trahir son identité. Ce nom illustre cachait un mystère. Ce mystère, quel était-il?

Le *Giornale d'Italia* jura d'en venir à bout. Et l'enquête qu'il mena vient, en effet, d'aboutir : le marquis Giulio Orsini est un pseudonyme sous lequel s'abritait jusqu'à hier le comte Domenico Gnoli, directeur de la Bibliothèque Victor Emmanuel à Rome. Or, le comte Domenico Gnoli compte soixante-cinq ans révolus; c'est un érudit consciencieux, un fonctionnaire modèle, mais ce n'est point un jeune homme. On le dit fort en peine de sa singulière renommée; mais il est toute une classe de gens que cette aventure a plus attristés encore que le poète lui-même : ce sont les critiques, indulgents ou sévères, qui crurent naguère, sans hésiter, à la « jeunesse » de ce nouveau venu. Puissent leurs jugements ne se ressentir jamais de l'affront que les soixante-cinq ans révolus de M. Domenico Gnoli viennent de leur infliger! C'est la grâce que je souhaite à l'auteur de *Frà terra ed astri*.

UN LIVRE DE M. G. BARZELLOTTI

M. Giacomo Barzellotti, professeur à l'Université de Rome, vient de réunir en un volume intitulé : *De la Renaissance au Risorgimento* (2), une série d'essais publiés dans les principales revues italiennes. M. Giacomo Barzellotti compte parmi les esprits les plus distingués et les intelligences les plus solides de l'Italie contem-

(1) Chez Roux Viarengo et Cie, Turin et Rome.

(2) *Dal Rinascimento al Risorgimento*, Remo Sandron, éditeur, Milan, Palerme, Naples.

poraine. Il tient à la fois de Sainte-Beuve, de Renan et de Taine. Philosophe, historien et critique littéraire, il s'exerce avec bonheur dans un genre où peu d'Italiens brillèrent avant lui : l'essai. Toscan de naissance, M. Barzellotti écrit avec une sobre élégance un italien d'une pureté classique. Il pense fortement et formule ses pensées dans un style impeccable : c'en est assez pour expliquer la considération dont on l'entoure et le prix qu'on attache en Italie à ses avis.

On lira à l'étranger avec un intérêt spécial l'étude de M. Barzellotti intitulée : *Notre littérature et l'âme nationale.* L'illustre professeur y examine, après beaucoup d'autres, la question de savoir s'il existe actuellement une littérature nationale italienne. Après beaucoup d'autres, M. Barzellotti répond négativement. Il constate les efforts tentés par les meilleurs écrivains pour la créer, mais ces efforts n'ont pas encore abouti : « La vie de relation si peu active des différents centres intellectuels de l'Italie entre eux est cause que nos écrivains, divisés et presque isolés comme ils sont, n'arrivent à créer autour d'eux ni athmosphère nationale, ni vie idéale, ni vie artistique communes à l'Italie entière. Ils ne sont point encore parvenus à constituer ce qu'on peut appeler au sens propre du mot, « une littérature italienne ». De même qu'il reste à créer une littérature, il reste à fonder une langue nationale : « Chez nos meilleurs auteurs, écrit M. Barzellotti, la structure de la phrase et l'art de dérouler la période — qui ne sont autre chose au fond que le vêtement de la pensée — le coin même du discours, en un mot, nous apportent l'écho du français, de l'anglais, voire, hélas ! de l'allemand. Ce merveilleux idiome italien, si varié, si puissant, que le peuple de toutes les parties de la péninsule marque par l'usage qu'il en fait à l'empreinte si vive et si riche de sa pensée est méconnu de ceux-là mêmes qui le possèdent à fond et l'écrivent le mieux : leur vocabulaire à tous comprend trois cents mots, quatre cents mots tout au plus. » Et M. Barzellotti conclut : « On peut justement comparer la prose française, la plus lisible depuis plusieurs siècles, la plus lisible et la plus lue, à *une route royale à laquelle toutes les autres routes aboutissent, bien qu'aucune d'entre elles ne suive un tracé absolument indentique* (Bonghi), mais cette comparaison ne pourrait s'appliquer à notre prose italienne. Celle-ci continue de ressembler à nos vins : il y en a trop de sortes et trop peu sont buvables ; aussi la plupart ne font-ils qu'encombrer le marché ; les

rares espèces qui pourraient s'affirmer et donner lieu à un commerce d'exportation suivi, demeurent ignorées et confondues dans cette masse médiocre. » Il y a une vérité profonde dans cette comparaison familière. Les remarques de ce genre abondent, d'ailleurs, dans l'ouvrage de M. Barzellotti. Quelque problème qu'il aborde — et sa vigoureuse pensée se complaît à l'examen des questions les plus diverses — il formule son opinion avec une entière franchise, dût-il s'aliéner Guelfes et Gibelins. M. Barzellotti n'appartient à aucun parti : il les domine tous. Son point de vue se trouve en ces régions sereines d'où la mêlée actuelle se peut considérer et juger avec une « objectivité » relative. C'est pourquoi le livre de M. Barzellotti est un beau livre, reflet d'un noble esprit. C'est un sûr conseiller et un guide plein de sagesse que ce philosophe cordial et grave. L'Italie politique, l'Italie savante, l'Italie artiste, trouveront profit à méditer ses patriotiques avis.

Maurice Muret.

BIBLIOGRAPHIE

FRANCE

POÉSIE

Eurythmies, Jean Royère (Vanier, éditeur). — Les admirateurs de Laforgue, de Mallarmé surtout, peuvent se réjouir ; car un jeune, un nouveau, un rare poète, Jean Royère, vient de donner, dans un trop court volume, des vers originaux et séduisants.

La beauté si particulière de la forme n'est égalée que par le bonheur des évocations poétiques. Et les sensations que font naître ces vers éveilleront chez le lecteur les sentiments les plus admiratifs, s'il n'est pas troublé — et parfois même un décontenancé — par leur hermétisme.

L'Ame voyageuse, poésies, par Amédée Prouvost (Maison des Poètes). — Des vers souples et simples, graves et émus, disant les vastes féeries de l'Orient et les féeries intimes de certains regards, l'aspect sombre des cités et la vision pure du foyer des amants. Pèlerinage aux rives du Nil, du Jourdain ou du Rhin, parmi les légendes ; pèlerinage au Bonheur, ce pays si lointain qu'on meurt presque toujours durant la route, mais d'où l'auteur a su nous rapporter de très élégants poèmes.

L'Enivrante Angoisse, par Charles Derenne (Ollendorff). — M. Charles Derenne, le fin poète dont nos lecteurs ont apprécié déjà le gracieux talent, présente aux lettrés son livre de début dont le titre caractérise avec la plus délicate exactitude la nature intime de son émotion poétique, qui est bien à la fois pour son cœur une souffrance et une volupté.

Poésies complètes, de Frédéric Plessis (A. Fontemoing). — On reconnaît dans *Gallica* — la troistème et l'inédite partie de ce recueil — le poète humaniste à qui l'on devait la *Lampe d'Argile* et *Vesper*. Rien ici de ce paganisme supérieur et distant, ni de ce décor plus grec que romain, plus oriental que grec, à quoi se prit notre dilettantisme d'il y trente ans. Nous n'y chercherons donc pas

> L'image aux traits barbares,
> De fins tissus couverte avec des bijoux rares,
> Sans âme dans les yeux et sans cœur dans le sein.

Formé à l'école des maîtres sobres et véhéments qui chantèrent Rome, Auguste, Cynthie.

Et l'âge d'or rustique et pourtant consulaire, l'auteur leur a emprunté mieux qu'un modèle d'art : un idéal de vie. Nous retrouvons leur souvenir non seulement dans son vers net, loyal, résistant, « antique » à la manière et selon le vœu de Chénier, mais jusque dans ses « pensers » les plus « nouveaux », dans ses émotions les plus intimes, dans les angoisses les plus actuelles. Ceux que l'optimisme humanitaire et une science orgueilleuse n'abuse pas liront ou reliront ces confidences d'une âme délicate et froissée, ces psèmes tendres, passionnés, indignés, amers, vibrants de toutes les nobles rancunes d'un vaincu, mais aussi de toutes les ferveurs d'un croyant à l'adresse des religions agonisantes : la croix, l'épée, la gloire, la nature, l'amour.

Ajoutons que M. Plessis est un Breton, ce qui ne laisse pas d'expliqner dans quelque mesure et son dévouement aux causes qu'on abandonne, et sa nostalgie de la lumière latine.

Le Troupeau de Clarisse, par Paul Adam (Ollendorff). — La nouvelle œuvre du jeune maître proclame et célèbre le règne de la courtisane et sa prépondérance dans la société. M. Paul Adam étudie une figure parliculièrement intéressante et peut-être un peu imaginaire, une Nana d'un ordre supérieur.

Clarisse est l'Aspasie du vingtième siècle, par qui toutes les innovations de la science, tous les raffinements du luxe, sont mis au service de sa puissance séductrice. Parmi le troupeau de ses amants, elle compte les rois de la fortune, de l'art et de la pensée modernes.

Elle n'est pas, comme la beauté ignorante, une force de la nature, mais bien un rouage compliqué de notre civilisation, un ressort de la société. Ses mains de paresse et de volupté tiennent les fils au bont desquels s'agitent toutes les marionnettes de la politique et de la finance.

M. Paul Adam, dans cette œuvre d'une forte pensée et d'une forme singulièrement vivante, s'est fait le peintre magistral de la perversité contemporaine, dont son héroïne constitue le symbole à la fois terrible et attirant.

Au Pays de Sylvie, par Marcel Boulenger (Ollendorff). — Le *Pays de Sylvie*, c'est Chantilly, avec ses souvenirs princiers, ses derbys, ses grandes chasses et tout son monde pittoresque de veneurs, d'entraineurs et de jockeys. M. Marcel Boulenger, l'auteur spirituel et hardi du *Page*, de *la Croix de Malte* et de *Couplées*, évoque dans ce décor des personnages parisiens mêlés à des amoureuses d'aujourd'hui, de naguère et de jadis.

L'Inévitable amour, par Adolphe Aderer. — Notre confrère vient de publier sous ce titre un roman d'une psychologie poignante, dont le héros est entraîné par une suite de circonstances dramatiques et par une passion irrésistible, vers l'ancienne maîtresse de son père, lequel s'est suicidé. Celle-ci éprouve de son côté une ardente passion pour le fils de celui qu'elle aima. C'est l'inévitable amour, mais elle s'en défend, fidèle à la mémoire du mort. C'est une œuvre forte et originale, dont l'auteur a placé l'action dans le cadre poétique de la Savoie et des lacs d'Italie.

Confessions d'une amante, par Judith Clxdel (Mercure). — Ces confessions sont plutôt les confidences, naïves et vibrantes, d'une jeune fille demeurée pure au milieu de la passion où l'entraîne l'ardeur de son imagination et de son cœur, et qui sait résister au bien-aimé, un acteur séduisant et génial.

Ce roman charmant, surtout dans sa première paatie, par ses qualités de délicatesse, de sincérité et d'enthousiasme, semble par la suite devenir légèrement invraisemblable, et même, vers la fin, durer un peu trop, comme beaucoup de confessions d'innocentes.

Le Lac Noir, par Henry Bordeaux (Fontmeoing). — Très différent des précédents ouvrages du romancier, celui-ci les dépasse en intérêt et en pathétique. C'est le récit curieux d'un crime de sorcellerie perpétré en plein dix-neuvième siècle et des recherches difficiles du juge chargé de l'instruire.

Appuyé sur des données historiques, ce roman apporte de singulières révélations sur la crédulité villageoise et, mêlant dans une agitation pittoresque les blouses paysannes et les robes des magistrats, croît en intérêt et en puissance jusqu'au dénouement, d'un tragique inattendu.

Comme *la Peur de vivre* et *le Pays natal*, *le Lac Noir* emprunte des décors à ces splendides paysages de Savoie qui ont toujours si heureusement inspiré M. Henry Bordeaux.

Les Amours de Leucippe et de Clitophon, d'après Achille Vatius, par Pierre de Querlon et Charles Verrier (*Mercure*). — Ce livre est la dernière œuvre de Pierre Gachons, qui sous le pseudonyme de Pierre de Querlon a publié, outre des articles de critique dans *le Mercure*, *l'Ermitage*, des œuvres d'une grâce tendre et délicate : *la Liaison fâcheuse*, *les Joues d'Hélène*, (cette dernière parue ici même en 1902), par lesquelles il s'était acquis tout jeune encore l'estime des lettrés.

L'ouvrage qu'il venait de donner en collaboration avec Charles Verrier, un petit roman grec spirituel, pittoresque et léger, qui conte dans une langue poétique des événements très variés et souvent étranges, semblait lui promettre, pour un avenir très prochain, le succès et la renommée que méritait son jeune talent, chaque jour plus fort

et plus viril. Mais hélas! la mort l'enlève avant sa vingt-cinquième année à un art qu'il honorait déjà et qu'il chérissait avec passion. Saluons ici cette fine et charmante figure dont la brusque disparition laisse un profond regret dans tous les esprits et dans tous les cœurs.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Le Portefeuille de Mme Dupin, publié par le comte Gaston DE VILLENEUVE-GUIBERT (Calmann-Lévy). — M. le comte de Villeneuve-Guibert, dont l'aïeul était petit-neveu de Mme Dupin, a en sa possession le portefeuille « en maroquin rouge du temps tout frappé de fins ornements dorés et scellé par un charmant fermoir d'argent ciselé » où la châtelaine de Chenonceaux enferma de nombreuses lettres signées des premiers écrivains de son temps, ainsi que quelques ouvrages manuscrits qu'ils lui communiquèrent ou qu'elle-même composa. En héritier généreux, M. de Villeneuve-Guibert fait aujourd'hui profiter le public de ces documents inédits jusqu'ici et d'un très vif intérêt.

Citons entre autres des pensées et quelques fragments d'un ouvrage de Mme Dupin sur les femmes, qui suffisent à donner de son caractère et de son intelligence une haute idée; des lettres de Bernardin de Saint-Pierre, dont une traitant des ouvrages d'imagination; de la prose et des vers de Voltaire; des lettres de J.-J. Rousseau et le mémoire qu'il présenta à M. Dupin *Sur l'éducation de M. son fils*; des lettres de Montesquieu, de Mably, du marquis de Sainte-Aulaire, de l'abbé d'Olivet, de Rulhière, de Mme de Tencin, etc. Ces documents littéraires permettent d'apprécier à sa valeur une femme trop peu connue jusqu'à ce jour, et qui, par la grâce, les talents et le mérite, sut briller dans un siècle spirituel qu'elle ne scandalisa que par sa vertu.

L'héliogravure qui embellit ce volume, reproduction du portrait que Nattier nous laissa de la séduisante dame de Chenonceaux, suffit à faire excuser l'erreur passagère du trop inflammable Jean-Jacques.

Mélanges religieux et historiques, par Ernest RENAN (Calmann-Lévy). — Les morceaux qui forment ce volume appartiennent aux époques les plus diverses de la vie de Renan, plusieurs même datent de sa jeunesse. Ils ont été réunis surtout en vue des travailleurs, qui, dans leurs spécialités, seraient difficilement au fait de l'immense activité scientifique du grand écrivain.

Ce recueil continue donc la série des volumes de mélanges publiés par Renan lui-même, sous des titres variés. On s'est efforcé d'y placer des articles qui, comme *la Légende de Mahomet*, *la Topographie chrétienne de Lyon*, *Philippine de Porcellet*, complètent des travaux déjà connus. *L'Art Phénicien* a été extrait de la *Mission de Phénicie*, qui est peu accessible au public.

Plusieurs passages de ce volume se retrouvent dans des pages déjà publiées ou reviennent à des idées précédemment exposées. Ces passages font généralement partie d'ensembles fort différents. Ils sont eux-mêmes un document précieux sur la manière de composer d'Ernest Renan, qui travaillait sans cesse sa pensée, pour la vérifier en quelque sorte, jusqu'à ce qu'il l'eût présentée sur toutes ses faces et avec toutes ses nuances. Il a paru que ces répétitions ne devaient pas arrêter la publication de travaux par ailleurs entièrement neufs, encore moins être l'objet de remaniements que les éditeurs se sont formellement interdit.

M. Ernest Tharaud a apporté à cette publication le concours d'une activité et d'une érudition dont tous les admirateurs de Renan devront lui savoir gré.

ÉTUDES HISTORIQUES

Le connétable de Bourbon, 1490-1527, par André LEBEY (Perrin). — Bien que peu de figures historiques soient plus fameuse que celle du connétable, on connaissait assez mal jusqu'ici l'existence, plus malheureuse encore que coupable, de ce sombre héros, dont les historiens, à l'exemple de Brantôme, ont dû inscrire le nom « parmy les grands capitaines impériaux, encor qu'il fust du noble sang de France et le premier prince ».

Charles III, duc de Bourbon et de Chatellerault, lieutenant général du roi en ses pays de Bourgogne et de Languedoc, connétable de France — et lieutenant de Charles-Quint! — doit être bien moins considéré comme un

traitre que comme un gentilhomme qui venge une injure avec l'énergie implacable et tenace de son tempérament et de son génie.

M. André Lebey, par l'étude sincère et minutieuse de tous les actes de cette vie, si courte et si remplie, établit que le héros d'Aguadel et de Marignan servit d'abord très loyalement son roi, et que, sans l'ingratitude de François Ier, l'inimité de Louise de Savoie, celle de Bonnivet, et l'inique condamnation qu'on lui infligea, il eût vraisemblablement employé, toujours au service de la France, sa redoutable épée.

Cette œuvre de réhabilitation équitable, appuyée sur les témoignages les plus sûrs, est appelé à dissiper bien des erreurs accréditées jusqu'ici ; c'est donc un ouvrage historique d'un très réel intérêt, qui fait le plus grand honneur à M. André Lebey, dont les précédents travaux sur Laurent de Médicis et le condottière Castracani, avaient déjà établi la réputation.

Le général de la Horie, par Louis Le Barbier (Dujarric). — La Horie n'est guère connu que par son adhésion à l'audacieuse conspiration Mallet; pourtant, la vie de ce héros, dont Victor Hngo, son illustre filleul, a tracé une silhouette immortelle, méritait d'être contée.

Victor-Claude-Alexandre Fanneau de la Horie, né à Javron, dans la Mayenne, en 1766, enrôlé volontaire, comme simple soldat, en 1793, est adjudant-général le 17 pluviôse an VII, et attaché à l'état-major du général Moreau; l'amitié qui le lia bientôt à son chef lui attita la disgrâce de Bonaparte. Mis à la retraite en l'an XI et impliqué, quoique innocent, dans les poursuites dirigées contre le vainqueur d'Hohenlinden, La Horie fut condamné, par défaut, à la peine de mort, puis au bannissement. Bientôt, pourtant, le général revint à Paris, où il vécut six ans, traqué par la police impériale. Il s'y trouvait pourtant, depuis dix-huit mois, dans une sécurité parfaite, au sein de la famille du général Hugo, rue des Feuillantines, quand le nouveau ministre de la police, son ami Savary, à qui il avait eu la candeur de se confier, le fit arrêter, en 1810, et incarcérer à la Force.

C'est là que Mallet vint le chercher le 23 octobre 1812, pour lui raconter qve l'Empereur était mort à Moscou, et que le nouveau gouvernement faisait du prisonnier de Rovigo son successeur au ministère de la police. La Horie crut son ami Mallet, car dans cette équipée, il fut plutôt dupe que complice; chargé d'arrêter Savary, il lui sauva la vie avec une magnanimité qui fut cause de l'échec de la conspiration; arrêté avec Mallet, La Horie, après le procès inique que l'on sait, termina héroïquement, le 29 octobre 1812, dans la plaine de Grenelle, une vie d'honneur et d'infortune.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

La Mutualité française, par Léopold Mabilleau (Delmas, Bordeaux. — Les lecteurs de *la Renaissance latine* ont apprécié déjà, en octobre et novembre 1903, la haute compétence et l'autorité avec lesquelles M. Léopold Mabilleau, directeur du *Musée social*, traite cette question de la Mutualité. l'une des plus importantes qui attirent l'attention des sociologues et des économistes actuels.

Dans ces deux courts articles, qui n'étaient qu'une introduction, l'auteur avait défini, avec la plus convainquante clarté, le caractère particulier de la Mutualité française, qui n'est ni individualiste, comme les « Friendships » anglaises et américaines, ni collectiviste, comme les « Caisses d'assurances » allemandes, mais est bien vérilablement *sociale*, unissant dans un commun effort l'individu et la collectivité, et réalisant, dans son unité vivante, la parfaite harmonie des fonctions qu'elle met en œuvre.

Dans le savant et complet ouvrage que le président de la Fédération nationale de la Mutualité française présente au public, avec la précision la plus nette, les idées dont il s'est fait le champion, l'auteur a étudié les principes mêmes de la Mutualité, sa constitution, son organisation, si complexe au point de vue financier, les diverses formes qu'elle est susceptible de revêtir, et les bienfaits sans nombre qu'apportera au pays cette solution raisonnée du grand problème social.

ITALIE

LITTÉRATURE

Rome qui rit (*soixante-dix ans de satire*), par Emilio DEL CERRO (Rome-Turin), Roux et Viarengo. — Cette Rome satirique et rieuse, dont M. Emilio Cerro nous raconte l'histoire pendant les trois quarts du siècle dernier, est celle qui, ne pouvant, sous le gouvernement des papes, exprimer tout haut ses critiques sur les choses, les événements et les hommes empruntait pour le faire, la bouche de marbre du célèbre Pasquino et de son non moins célèbre confrère Marforio. La renommée des deux grands mécréants ne resta pas, d'ailleurs, enfermée à Rome. Il y a quelque soixante ans, et peut-être plus un précurseur, qu'on oublie peut-être plus qu'il n'est juste, Mary Lafon a recueilli et traduit quelques-uns de leurs dialogues. C'est mieux, beaucoup mieux que cela que nous offre aujourd'hui M. Cerro. Il ne s'est même pas contenté de *colliger* tous les propos qu'il a pu retrouver, des vers de Pasquino et de Marforio, depuis 1802 jusqu'à 1870, il les a de plus expliqués, comme il est urgent, par un commentant historique.

Et d'abord qu'était-ce que Pasquino et à partir de quelle date a-t il pu prendre les libertés anonymes que l'usage a fini par consacrer? — L'origine de Pasquino est, comme toutes les origines, obscurcie de mystère et de légendes. Les uns veulent que son nom lui vienne d'un tailleur romain, de fort méchante langue qui tenait une boutique où d'autres mauvaises langues se réunissaient pour se railler du pape, des cardinaux, et des grands seigneurs du temps, et qui serait mort vers 1527. Selon d'autres Pasquino était un barbier frondeur de la même lignée latine dont devait plus tard sortir Figaro. Une autre version veut qu'il ait été un maître d'école appelé Pasquino ou Pasquillo qui aurait communiqué son nom à une statue mutilée, sans jambes, ni bras, ni nez qui gisait à l'angle du palais de Oliveiro Caraffa, cardinal de Naples, — qui représentait cette statue? Hercule? un soldat d'Alexandre le Grand ou un soldat grec ou Mars? Quelques uns y reconnaissaient même Ménélas. C'était, d'ailleurs, un admirable morceau de culpture, qu'on prit l'habitude de fêter, on ne sait pourquoi, chaque année, le 25 mars, fête de Saint-Marc l'évangéliste. Ce fut aussi le jour où il fut toléré de confier à « sa bouche de marbre » les doléances et les critiques du peuple romain. Car Pasquino n'avait pas le droit de médire toute l'année.

Quant au compère Marforio, lui aussi était une statue antique, colossale, et, selon toute probabilité, représentait un fleuve. Son nom lui vient probablement de l'emplacement où elle se trouvait (Marforio — Martis forum). — Dans ses dialogues avec Pasquino, Marforio jouait le rôle « d'excitateur ». C'était lui qui se chargeait de provoquer les répliques de son compère.

Il y avait encore d'autres bouches de marbre satiriques : celle de Mme Lucrezia et de l'abbé Luigi. — Mme Lucrezia était une statue de femme, sans attribution précise, mais colossale comme la statue de Pasquino. L'abbé Luigi était, au contraire, un petit buste à la façade d'une maison. Il représentait un abbé.

Quels étaient les auteurs des satires qui taquinaient, par toutes les bouches, les papes, les cardinaux, les puissants du jour et les scandales du moment? On n'en connait que fort peu. La prudence les obligeait à l'anonymat.

Leurs satires ne dépassaient guère le ton de la raillerie et de la « fronde ». Lorsque Rome, délivré du pouvoir temporel, entra définitivement dans la vie politique des peuples modernes, Pasquino et Marforio n'avaient plus de raisons d'être. Les bouches de marbre se fermèrent tout naturellement le jour où l'armée italienne reprit possession de la capitale italienne.

Le livre de M. Cerro n'est pas seulement intéressant pour les Italiens, il l'est tout autant pour nous. Il est amusant de savoir les opinions de Pasquino et de Marforio sur l'occupation française pendant le premier Empire et sur notre collaboration à l'émancipation italienne sous Napoléon III.

Mémoires de Oliviero-Oliverio, par Luigi Antonio VILLARI (Catane). — M. Villari ne raconte pas une histoire, il raconte un homme, qui, pourtant, a eu une vie assez agitée, et où ne manquent pas les épisodes pittoresques.

Il importe peu de savoir si cet Oli-

viero-Oliverio, dont M. Villari nous offre l'autobiographie fictivement publiée par son fils, est un personnage de toutes pièces inventé, ou si l'auteur lui-même ne se dissimule pas un peu derrière lui. Il est vivant, bien vivant, et bien vivante aussi l'évocation du milieu dans lequel il se développe. Mais, tandis que son Oliviero-Oliverio est un spiritualiste « profond mais inquiet », tandis que son fils supposé se déclare « naturaliste convaincu » j'incline à penser que le héros du livre de M. Villari symbolise ou plutôt exprime fictivement une période accomplie de l'évolution intellectuelle et morale de l'auteur. Cette évolution, le dirai-je? ne me paraît pas achevée; il me semble que la lecture de ce livre, dans le fond comme dans la forme, donne la sensation d'un homme double qui n'a pas encore trouvé la formule conciliatrice de ses tendances diverses, et même contradictoires. Il stationne encore presque entre l'ancien monde et le nouveau, et l'homme du Midi qu'il est foncièrement est encore tout troublé et tout gêné des influences septentrionales; il n'a su encore ni s'en dégager ni se les assimiler. Je regretterai, par exemple, l'abus, agaçant parfois, de l'*humour* britannique. L'originalité de M. Villari ne perdrait rien — bien au contraire — à ce qu'il restât Italien, et même l'Italien un peu particulariste de sa région.

LES REVUES

FRANCE

ÉTUDES LITTÉRAIRES

M. Jean Julien, par Georges Lecomte. (*Revue Bleue*, 2 juillet.) — Une soixantaine d'écrivains, parmi lesquels il y en a de toute notoriété, grande ou petite, ont entrepris de faire décorer Jean Julien. C'est Georges Lecomte qui a dit chaleureusement les travaux et les mérites de ce probe écrivain. Lorsque paraîtra cette note, ce manifeste collectif aura porté ses fruits, sans doute. Nous tenons cependant à le signaler. C'est une manière de le signer.

Les Drames dans l'Épopée celtique, par Anatole Le Braz (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1904). — On connait l'étude de Renan sur la *Poésie des races celtiques*. Il y concluait « Peu de races ont eu une enfance poétique aussi complète que les races celtiques : mythologie, lyrisme, épopée, imagination romanesque, enthousiasme religieux, rien ne leur a manqué. » Considérant cette littérature celtique en ce qu'elle a produit de plus marquant, l'auteur conclut au contraire : « c'est moins son caractère lyrique, épique ou romanesque, comme le veut Renan, que son caractère dramatique dont on est frappé. » Il reste une belle étude à faire pour démontrer cela

George Sand et la Démocratie, par Marius-Ary Leblond (*Revue de Paris*, 1er juillet 1904). — Parmi les innombrables articles qu'à suscités le centenaire, en voici un où il n'y a pas « d'inédits ». C'est de la critique, presque de l'histoire littéraire. La méthode est sure et la documentation abondaute. A treize ans, elle avait été mise en pension au couvent des Augustines. Son mysticisme sentimental s'éprend tout de suite du christianisme. Ce sera son fond. — Mais elle ne cessera d'aller vers le peuple et, après les influences de ses amis et les révolutions qu'elle a vues, elle se résigne à ne pas voir tout de suite l'absolué justice. Elle devient Roudharnienne, socialiste. Elle croit à l'Association volontaire.

Lettres à une Jeune fille, par Sainte-Beuve (*Revue de Paris*, 1er juillet 1904). — On publie du Sainte-Beuve un peu partout : voici quelques lettres très courtes. Elles sont écrites à une admiratrice de ses ouvrages, à une jeune fille. Sainte-Beuve s'y résume un peu lui-même, explique *l'Histoire de ses phases religieuses*, parle de son cours à l'Ecole normale qu'il va commencer en 1858, critique Musset et Lamartine, Lamartine surtout très vivement. C'est assez curieux. Mais on sent là surtout l'incrédulité mélancoliqne, un peu perverse, de l'homme qui a écrit *Volupté*.

L'Évolution du Sens de la Vie chez Gabriel d'Annunzio, par Ricciotto Canudo (*les Arts de la Vie*, mai-juin 1904). — M. Ricciotto Canudo analyse, dans une langue très littéraire et avec une rare pénétration psychologique, l'œuvre de d'Annunzio, qui révèle, à ses yeux, « une évolution du Sens de la Vie dont la critique amie ou hostile et l'exaltation féminine de ses admirateurs étaient loin d'avoir saisi toute la portée. »

D'Annunzio est avant tout un pur

Latin, de par sa compréhension essentiellement « apollinéenne » de la Vie, mais ce sens a suivi chez lui « l'évolution de ses instincts mûris ou dominés par son expérience et par l'influence du milieu ».

Ses premiers travaux, vers ou prose, sont contenus dans ce cycle de la sensualité qu'il intitule lui-même, sur les romans, le Cycle de la Rose, c'est-à-dire de la chair, de la volupté, de l'individu isolé en un féroce égoïsme. Mais plus tard « une angoisse subtile calma le Poète. Dans son âme passèrent des propos de bonté et de sagesse ». Il s'achemine alors vers une nouvelle activité, l'activité nationale, et entre dans la vie civile de l'Italie. Il en célèbre les énergies nouvelles et les immortelles beautés.

« Ses yeux s'étant ouverts sur l'âme de la multitude, il sentit la merveilleuse désharmonie de notre vie contemporaine. Alors le Poète érotique devint le Poète civil et rêva d'être le Poète héroïque de son peuple... Et il rêva ce rêve orgueilleux : la renaissance par l'esthétique et par l'exaltation de la Beauté. »

Désormais, il exalte sa Patrie, dévoile devant les yeux de ses compatriotes étonnés un magnifique rêve de conquêtes. Il a « retrouvé le Sens de la Vie lorsqu'il a senti l'âme de la Nation palpiter dans son cœur et lui réclamer, pour les aspirations de l'avenir qui frémit dans le présent, une parole suprême et incitatrice ».

La figure de Dante est le but motivé des « Laudi » qui sont tout entières une louange de l'Italie, dans ses héros, ses chefs-d'œuvre et ses terres; inspirées au poète par les « Landes creaturarum » répandent sur toute la nature, le sens de la volupté qui est en Gabriele d'Annimzio, uni à son rêve d'aristocratie de la Volonté.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

La lutte pacifique entre la France et l'Angleterre, par René Millet, (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin). — L'Angleterre et la France de 1830 à 1870, ont entretenu des rapports assez cordiaux, malgré de fréquents froissements d'intérêts où les Anglais, plus résolus dans leur politique, eurent presque constamment l'avantage, mais depuis 1870, les deux peuples rivaux sont engagés dans une lutte incessante qui, pour être pacifique, n'en est pas moins trùs grave et très passionnée. Au cours des trentes dernières années, si l'on a vu avec raison reprocher aux Français un excès de défiance, leurs voisins ont, de leur côté, abusé de l'intimidation; l'Angleterre, aux yeux de l'auteur, est beaucoup moins puissante qu'on ne le croit en France ; sa force est surtout défensive, et les nécessités de son commerce, qui gêneraient son action, lui rendraient ruineuse une guerre avec nous; la moitié de la population connaitrait les horreurs de la famine, et ses finances subiraint un bouleversement effrayant. Aussi les deux nations, qui ont si peu d'aptitudes communes, doivent-elles s'efforcer d'éviter tout froissement douloureux ; c'est ce qu'elles semblent enfin avoia compris, et l'a.rangement du 8 avril dernier, marque chez toutes deux une sincère volonté de réaliser l'entente cordiale.

Les relations franco-scandinaves, par Louis Liard (*Revue Bleue*, 2 juillet 1904). C'est une allocution, une simple bienvenue. Mais elle tombe de haut et elle est un heureux stimulant à l'effort de tous les peuples, latins ou autres, pour se mieux connaître et s'ouvrir les uns aux autres les trésors de leur pays. Vous vous êtes mis en route les premiers, a dit le recteur de Paris à ses hôtes. Vous allez visiter la France. Je vous demande simplement de la bien regarder, pays et habitants. Vous l'avez abordée par le Nord, là où elle est pâle et verdoyante ; à mesure que vous descendrez vers le midi, vous la verrez plus lumineuse et plus dorée. Partout, sous ses aspects divers, vous trouverez une terre féconde. Partout, aussi, vous trouverez un peuple laborieux en toute sorte de labeurs ; et si, comme je le souhaite, vous regardez dans les hommes, sous des variétés nombreuses et parfois tranchées, vous trouverez au fond un même esprit. l'esprit de vérité et de justice, l'esprit de Descartes et de la Révolution.

Quand à notre tour nous irons vers vous, nous trouverons un pays où, dit-on, la nature a dans sa grandeur austère des sourires charmants, un peuple à la vie sérieuse et simple, calme et douce, un pays heureux, de haute moralité, où l'homme a su faire un viril et efficace effort pour la dignité de

l'homme et la force de la patrie, un pays enfin où la femme a conquis, par son intelligence et ses vertus, une large dans la société, dans la vie intellectuelle de la nation et dans le service de l'Etat.

France et Italie, par Raqueni (*La Nouvelle Revue*, 1er juillet 1904). — La visite de M. Loubet à Rome a été, comme l'a dit avec raison notre très sympathique ambassadeur auprès du Quirinal, un publiciste du peuple italien pour la France; les comptes rendus des journaux français n'ont donc qu'un pâle reflet de l'enthousiasme qui a soulevé le pays tout entier, et cet événement considérable a porté un coup mortel à la Triple alliance, qui, d'après un écrivain militaire allemand, n'a plus aujourd'hui aucune importance politique.

Pour M. Luigi Luzzatti, ministre du trésor, aucune question politique ne divise plus les deux sœrrs latines, depuis le règlement du différend tunisien et l'accord relatif à la Méditerranée; l'éminent économiste déplore toutefois que les tendances protectionnistes qui dominent en France n'aient pas été affaiblies par ce rapprochement, car, selon lui, les deux nations auraient tout à gagner à l'adoption des doctrines du libre-change; une union douanière franco-italienne, prélude d'une union douanière latine, serait un inestimable bienfait.

Ricciotti Garibaldi, qui travaille toujours à l'union italo-slave, se réjouit aussi de l'entente cordiale entre son pays, la France et l'Angleterre, entente qui a modifié la situation de l'Europe.

La Guerre Russo-Japonaise. (Ressaisissez-vous!) par Léon Tolstoï (*La Revue*, 1er juillet 1904). — M. J.-V. Bienstock publie une traduction de l'implorant appel que Tolstoï, le grand apôtre de la paix, lance à son peuple et au monde entier. Il appuie la véhécondamnation qu'il y porte contre les auteurs de lutte sanglante commencée en Mandchourie, de tous les témoignages des penseurs qui ont écrit sar la guerre et sur les criminelles erreurs de l'humanité. *Le Prophète* Isaïe et Jérémier, les apôtres Luc et Paul, les philosophes et les romanciers de tout pays, tels que Lao-Tsé, Marc-Aurèle. Epictète, Pascal, Swift, Kant, Vigny, Considérant, Maupassant, Anale France qui tous ont maudit la fratricide folie des conquêtes.

Tolstoï en appelles à l'autorité des religions chrétienne et boudhiste, qui ont, l'une et l'autro, inscrit en tête de leurs commandements: *Tu ne tueras point.*

Il en appelle à la conscience humaine; il exorte les obscurs paysans de son pays, les Ivan, les Pierre et les Nicolas qui partent pour le meurtre et la mort, à désobéir aux ordres qui contredisent l'ordre de Dieu; il décrit les adieux déchirants que leur sœurs, leurs femmes et leurs mères font aux conquérant de la Mandchourie. Il cite, en terminant, quelques lettres à lui adressées par des soldats et des matelots, documents naïfs qui donnent à penser que sa parole si vaine qu'elle doive être, quant aux résultats positifs et immédiats, a cependant un certain retentissement dans l'âme mystique du peuple russe.

ÉTUDES SCIENTIFIQUES

L'Avenir Latin, par Gabriel Tard (*Revue Bleue*, deux articles). — Le regretté sociologue voulait, avant de mourir, réveiller les peuples latins de « l'hypnose » où les a plongés la fascination de la prospérité anglaise, américaine, allemande, et qui se livre à l'Impérialisme envahissant de leurs ennemis. Il passe donc successivement en revue les différents caractères auxquels on reconnait la supériorité des peuples (natalité, criminalité, moralité, etc.), et il reconnait que les peuples latins sont égaux ou supérieurs à leurs rivaux. Leur apparente décadence tient à des circontances économiques nouvelles, et momentanées (la vapeur et la houille anglaise, par exemple). Ils reprendront leur place par le Fédéralisme substitué à l'Impérialisme. — Ce sont de sages conseils que nous signalons avec un un vif plaisir.

ITALIE

HISTOIRE

L'amiral Cervera (*Nuova Antologia*, 15 juin). — Quelles ont été les responsabilités de l'amiral Cervera y Topets dans cette lamentable et folle aventure qui livra aux Etats-Unis la dernière flotte de l'Espagne? M. Santini, s'étant trouvé par hasard dans le même train où venait de monter l'amiral, à Barcelone, eut la curiosité de les lui demander à lui-même. Il sollicita et obtint une entrevue qu'il raconte sous la forme du dialogue. Et vraiment, à la lire on reçoit l'impression que s'il reste encore quelque responsabilité à M. Cervera, les plus nombreuses et les pires retombent, comme on s'en doutait bien d'ailleurs, sur l'impéritie, la présomption et l'insouciance du gouvernement espagnol. La flotte qu'il commandait se composait de quatre cuirassés, insuffisamment protégés et armés, — insuffisances aggravées encore par celle des munitions et de l'approvisionement. Il devait donc rejoindre au Cap-Vert quatre contre-torpilleurs: il n'en trouva que deux qu'il dut prendre à la remorque de ses cuirassés — pour les ménager. Et, au lieu des approvisionnements de toute sorte, qu'on lui avait promis au Cap-Vert, il y reçut l'ordre de se diriger, tel quel, à Santiago de Cuba qu'on savait pourtant, à Madrid, étroitement bloqué par la flotte de l'amiral Sampson. Néanmoins, l'amiral Cervera réussit à tromper la surveillance des Américains et à enfiler, avec toute sa flotte, l'étroite bouche de Santiago. Il était temps : il n'avait plus de charbon et presque plus de vivres. Il espérait se refaire à Santiago. Mais, à Santiago comme au Cap-Vert, il ne trouva *rien*. Tout était consommé. Comment en ces conditions, songer à bombarder New-York, comme on se l'était imaginé? Ses canons n'avaient même pas la portée nécessaire pour une pareille entreprise.

Se sentant contraint à l'impossibilité d'agir, il avait proposé de débarquer ses canons et ses équipages pour augmenter la force de la défense. Le général en chef n'accepta pas l'offre; mais au contraire, il reçut l'ordre de faire sortir sa flotte... On sait le beau succès de l'entreprise, où la flotte espagnole se trouva dans la proportion d'un contre cinq. Poursuivie par un ennemi qui n'avait pas seulement la supériorité du nombre, mais encore celle de l'armement, l'amiral fit jeter ses vaisseaux à la côte. On sait le reste... — Tel est le témoignage que nous apporte M. Santini; il méritera d'être versé au dossier du procès.

QUESTIONS SOCIALES

L'Emigration italienne, par LIBRETTI (*Il Regno*) (Florence, 26 juin). — En 1881, il y avait hors de l'Italie 1.032.392 Italiens ; en 1891, il y en avait 3.614.054, sur lesquels 2.000.000 habitent l'Amérique du Sud, et plus de 700.000 aux Etats-Unis. Et encore *il Regno* estime-t-il que ces chiffres sont bien au-dessous de la réalité : on peut, selon lui, affirmer que, tant dans les divers Etats d'Europe qu'en ceux d'Amérique, la population italienne *émigrée* arrive au sixième environ de la population du royaume; et l'émigration aux Etats-Unis, malgré les obstacles qu'y oppose le gouvernement, augmente en de très grandes proportions. Cette « fuite » énorme de la nationalité italienne pourrait avoir pour compensation un bénéfice moral et économique en créant ou en activant entre les pays où elle se répand et la mère-patrie des échanges de produits et de sympathies. L'auteur, M. Libretti, appelle l'attention du gouvernement italien sur la condition des émigrés italiens dans certaines régions où ils ne sont pas suffisamment protégés et sont à peu près traités comme les « colons chinois » le sont au Cap. M. Libretti ne s'est pas encore consolé de la Tunisie : la vision de la Tripolitaine ne le contente pas, et il se montre fort mécontent de l'entente anglo-française qui abandonne le Maroc à la France.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

L'incapacité économique de l'Espagne, *Espana moderna* (juin). — Les étrangers qui parcourent l'Espagne s'étonnent du contraste d'un pays qui, bien exploité, pourrait être si riche avec un peuple qui est si pauvre. Peu se donnent la peine de chercher, personnellement, les causes de cette contra-

diction : il leur est plus commode de répéter la formule toute faite que leur fournit le snobisme contemporain. Ils accusent d'une incapacité économique irrémédiable la race espagnole tout entière, et ceux qui veulent faire montre d'observation un peu plus directe, le peuple du plateau central, le peuple de ces Castilles qui firent l'Espagne telle qu'elle est comme le Parisis a fait la France. Hispanus — en ses *Lectures américaines* où il suit avec tant d'attention l'évolution intellectuelle et littéraire du peuple d'Amérique du Sud — essaie de se rassurer contre cette sentence des Joseph Prudhomme touristes, et il invoque contre elle le témoignage d'un écrivain qui ne connait pas seulement l'Espagne d'Europe, mais la nouvelle Espagne d'Amérique. M. Grandmontagne montre que toutes les qualités, que l'on nie à l'Espagnol européen, l'Espagnol américain les possède. Il constate qu'à la vérité les Espagnols d'Amérique qui retournent en Espagne s'y trouvent mal à l'aise et n'y peuvent presque plus vivre : et il en conclut que l'infériorité économique actuelle de l'Espagne n'est point due à la race, mais elle est le résultat de mauvaises conditions de vie et de travail auxquelles l'ont réduite l'inintelligence politique de son gouvernement, l'ignorance et l'impéritie de ses classes dirigeantes. Mais l'Espagnol américain prouve que la race n'est point condamnée à cette infériorité et qu'elle a, en soi, toutes les aptitudes au renouvellement et au progrès. Et l'on peut justement espérer que des relations commerciales intellectuelles de plus en plus intimes de la vieille métropole monarchique et et cléricale avec les jeunes républiques américaines développeront les aptitudes et aideront les énergies assoupies du peuple espagnol à se réveiller et à agir. Déjà, fait on remarquer, cette rénovation commence par la langue que la jeune amérique allège des grandiloquences quelquefois un peu trop magnifiques dont elle s'embarrassait autrefois. Elle se modernise et se fait plus légère, plus vive, plus alerte pour toutes des luttes de la vie. L'américanisme littéraire est même devenu une des grandes préoccupations des Espagnols de vielle école, qui dans cette transformation dénoncent une déformation, et dans cette renaissance une décadence. Chaque époque se fait sa langue : il est singulier de s'en indigner comme d'une sorte d'irrévérence à l'égard du passé, comme si à aucun moment, la langue s'était fixée et maintenue immobile. Il est à craindre que le témoignage de M. Grandmontagne ne soit pas bien accueilli des orthodoxes du *casticisme*. Il ne le sera pas mieux des gallophobes qui consentent bien à ce que l'Espagne *s'européanise* de plus en plus, à cette condition qu'il soit bien entendu que la France ne fait pas partie de l'Europe. Le fait d'avoir conservé son nom français, intégralement, comme d'autres écrivains espagnols, d'origine française — MM. Groussac, par exemple, et Subercasseaux, le rendra très suspect à M. Unaninno, qui lui reprochera de ne l'avoir pas espagnolisé. En cette France, qui irrite tant M. Unaninno, nous n'avons point de cette susceptibilité : quand un étranger nous fait l'honneur d'écrire en notre langue, nous ne le sollicitons pas à nationaliser son nom. Personne que je sache, n'a conseillé à Jose Maria de Heredia de changer ses prénoms et nom pour ceux de Joseph-Marie de Hérédia... Et je puis assurer à M. Unaninno que s'il condescend un jour à nous édifier en français, sur la connaissance profonde qu'il a de notre langue, de notre littérature, de nos idées et de nos mœurs, et sur les vives sympathies qu'il nous a vouées, nous ne lui reprocherons point de ne pas signer Michel Unamun...

Le Féminisme (*la Lectura*, juin). — Le congrès féministe qui vient de se clôturer à Berlin, a engagé Mme Alice Restana a étudier l'organisation du féminisme et les différents congrès dans lesquels il s'est affirmé. Ces congrès sont déjà nombreux, et nous devons constater que beaucoup se sont tenus en France, à Paris. C'est même parait-il, à l'un de ces congrès (celui de 1892), que fut employé pour la première fois, ce vocable *féministe*, qui a fait un joli chemin depuis !

L'auteur laisse de côté tous les congrès secondaires, c'est-à-dire ceux qui ne se sont proposés que des sujets spéciaux, pour se préoccuper uniquement de ceux qui ont mis à l'étude la question de féminisme intégral et ont eu non pas seulement une action locale et purement nationale, mais ont constitué internationalement le parti féministe. Il y a eu selon Mme Alice Res-

tana, cinq de ces congres, sans compter celui de Berlin; ce sont : — le conseil national des femmes (Washington 1888), — le congres international des œuvres et institutions féministes de de Paris (1889), — le congres international de femmes de Chicago (1893), celui de 1899 à Londres, avec le même titre; et enfin le congrès international de œuvres et institutions feminines de Paris (1900).

Tous ces congres sont arrivés à la formation d'un conseil international auquel se rattachent des conseils nationaux fondés aux Etats-Unis, en Angleterre, en Irlande, en France, en Belgique, en République Argentine, en Palestine jusqu'en Perse et en Chine... sauf en Espagne. Mais le conseil national le plus actif et le plus militant est celui des Etats-Unis, qui compte dix-huit sociétés nationales et d'innombrables sociétés et associations locales; en 1899 il ne comprenait pas moins de 1.250.000 membres. Mais au-dessus, ou pour mieux dire, concurremment avec la revendication féministe, ces congrès poursuivent à la fois, comme complément nécessaire de l'émancipation féministe — la fraternisation des nations et la fraternisation des races.

Le Gérant : A. BARROIS.

2455. — Colombes. — Imp. A. BARROIS, 41, avenue de Gennevilliers.

P.-J. PROUDHON
ET LES LYONNAIS

LETTRES INÉDITES

Grand admirateur de la Correspondance de P.-J. Proudhon, Sainte-Beuve avait à son endroit une opinion un peu singulière et paradoxale : « Je suis persuadé, disait-il, que, dans l'avenir, la Correspondance de Proudhon sera son œuvre capitale, vivante, et que la plupart de ses livres ne seront plus que l'accessoire et comme des pièces à l'appui. » Le comparant comme épistolier à tous les auteurs devenus célèbres qui ont écrit des lettres, il n'est pas loin de lui donner la préférence pour l'accent personnel, la saveur et la plénitude. Il y a, remarque-t-il, ceux qu'écrire des lettres ennuie et qui répondent par corvée, en hâte, simplement pour avoir répondu; il y a ceux qui prodiguent la louange et les compliments, ceux qui pèsent leurs mots, attentifs uniquement, les uns et les autres, à la phrase et à l'effet, simple jeu théâtral où le correspondant ne joue que le rôle de comparse ou de confident de tragédie. D'autres, plus avisés et plus fins, « guignent de l'œil » la postérité et écrivent des lettres soignées, charmantes, caressées, suffisamment naturelles. Proudhon n'écrit jamais par corvée, pour se débarrasser d'un indiscret, pour provoquer une réciprocité de compliments, pour une postérité invisible et présente : il est tout à vous, tout à son affaire et à la vôtre; il ne s'adresse pas en votre personne aux quatre coins de l'Europe; à cela ses livres suffisent, ses lettres sont d'homme à homme, non d'auteur à auteur ou admirateur, elles ont au plus haut point un

caractère d'intimité et de sincérité; elles ne pensent qu'à la pensée même et à la personne à qui elles s'adressent.

Sainte-Beuve en admire jusqu'à l'écriture, j'entends ce mot dans son sens ordinaire, non dans le sens de style artiste qu'il avait encore avant-hier : « Son écriture même, pleine, égale, lisible, même aux endroits fatigués, ne trahit aucune précipitation, aucune hâte d'en finir. » Il déclare donc sans restriction que toutes les lettres qu'il a vues de Proudhon sont sérieuses et précieuses, qu'aucune n'est banale ou vide, encore que Proudhon ne *fasse* pas des lettres, ne les retouche jamais, ne les relise même pas : c'est un premier jet excellent et net, le jet de la source. Pour la limpidité et la bonne foi, pour l'impression d'estime morale et de sécurité intellectuelle, il les met au même rang que celles de George Sand, dont la correspondance est à la fois abondante et pleine de sincérité.

Jugez de ma joie quand on m'apporta un paquet de lettres de Proudhon inédites, non déflorées : mon cours de *sociologie* me valut cette aubaine : j'y traitais l'an dernier de la *Psychologie d'une révolution* (1848) et j'avais presque autant de collaborateurs que d'auditeurs. Chacun m'apportait les documents qu'il pensait m'être utiles : feuilles jaunies, polémiques du temps, journaux à un seul numéro introuvable, lithographies naïves ou piquantes, proclamations et chansons, éloquence des murailles et poésie des cabarets, les exploits des *Voraces* et les triomphes de *l'Homme-du-Peuple*. Parmi ces documents généreusement confiés au professeur se trouvèrent les lettres inédites, doublement dans mon sujet, puisque Proudhon passa à Lyon les six années qui précédèrent la révolution de 48, puisque son rôle fut de premier plan pendant cette période d'orages politiques et de discussions économiques passionnées.

J'avais encore une raison personnelle d'être particulièrement ému et joyeux de recevoir ces lettres : j'avais souvent entendu parler de Proudhon par mon maître de philosophie, J. Tissot, à Dijon, qui fut aussi le maître de philosophie indirect et exotérique de Proudhon. De son bureau de la rue Sainte-Marie-des-Chaînes il écrivait au philosophe, il le consultait, sollicitait son approbation. Ce fut à Lyon que Proudhon composa son grand ouvrage, de méthode hégélienne et d'allure métaphysique : *les Contradictions économiques ou la Philosophie de la misère*. Il est assez plaisant de l'entendre, lui qui s'était juré d'arracher son

compatriote Tissot à la philosophie de Kant et qui « enrage de le voir si obstiné dans son kantisme », essayer de lui prouver que sa dernière œuvre s'inspire directement des antinomies kantiennes, nullement de la philosophie hégélienne du devenir, peu goûtée des philosophes universitaires. « En lisant les antinomies de Kant, j'y avais vu, non pas la preuve de la faiblesse de notre raison ni un exemple de subtilité dialectique, mais une véritable loi de la nature et de la pensée. » Par malheur, il avait écrit auparavant (3 mars 1842) : « Que vous restiez kantiste de mon vivant, c'est ce qui me tourmente et me fera faire les plus grands efforts d'imagination et de dialectique; voilà ma déclaration de guerre : il faut que vous me terrassiez ou que je vous absorbe! » Ce que Proudhon n'avoue pas, c'est que Karl Marx l'a, comme il s'en vante, « infecté d'hégélianisme. » Il avait eu, en outre, d'autres maîtres allemands, la visite du fils de Fichte, des relations avec A. Ruge et Grünn, qui, avec Marx, « formaient le triumvirat *démoc-soc* pour l'Allemagne. »

Le fin, discret, prudent et profond philosophe qu'était l'interprète de Kant trouvait bien parfois les paradoxes de son compatriote déconcertants. Il ne se réjouissait même que médiocrement des dédicaces compromettantes qu'il lui offrait, mais il l'admirait sincèrement et il l'aimait. De Proudhon et de Jouffroy, il nous parlait fort souvent; mais, confusion bizarre, la plupart de ses élèves croyaient qu'il s'agissait de Proudhon professeur de droit, qui a laissé son nom à une rue de Dijon, cousin du célèbre pamphlétaire, tant nous étions encore sous l'impression de l'horreur sacrée que causait alors (en 1869) le destructeur de la propriété, l'homme-terreur, comme il s'appelait lui-même.

Mon auditeur me tendit le paquet de lettres sans phrases, paraphrases ni préambule : je vais l'imiter. Il est seulement nécessaire, pour les bien comprendre, de savoir que Proudhon fit à Lyon un séjour de six années, résidence un peu forcée, puisqu'il pousse un véritable cri de délivrance en quittant cette ville hospitalière. « Il y a assez longtemps que je suis au service des autres, je veux être maître à mon tour, ne fût-ce que d'une hutte de sauvage, d'une ligne et d'un hameçon. » Ainsi parle-t-il en 1847; mais forcé, au commencement de l'année 1843, de liquider, dans des conditions désastreuses, son entreprise d'imprimerie de Besançon, il avait été fort heureux qu'un camarade et ami d'enfance, un des frères Gauthier, négociants à Mulhouse et à Lyon, qui avaient établi

un service de bateaux à vapeur remorqueurs pour le transport des houilles sur la Saône et par le canal du Rhône au Rhin, lui offrit une position à peu près sortable. « La vignette qui décore la tête de ma lettre, écrit-il à cette date, vous fera connaître mon adresse et ce que je fais. » Cette vignette représente un quai de Lyon et un bateau à vapeur en marche, avec cette inscription : *Commerce de houilles, transport par eau; remorques sur la Saône par bateaux à vapeur; Gauthier frères, à Mulhouse et à Lyon, quai Sainte-Marie-des-Chaînes.* Il ajoute : « Je suis commis-batelier à Lyon; je passe mes journées avec des mariniers, des crocheteurs, des charretiers, des négociants, des commissionnaires, des chauffeurs, etc..., etc...; tantôt dans mon bureau, tantôt à bord de notre remorqueur, *le Dragon*, l'un des plus forts bateaux à vapeur qui soient sur la Saône. Ici, je multiplie mes observations et j'achève *ab experto* mon cours d'économie politique commencé avec Adam Smith et Say. Mon temps ne sera pas perdu. »

Certes son temps ne fut pas perdu, mais pour un homme qui aspirait à « apprendre au public français ce que c'est que la dialectique » et à « populariser la métaphysique en la mettant en action », cette situation subordonnée, pourtant assez indépendante et sans assujettissement régulier, n'était pas sans avoir ses dégoûts et ses déboires. Quand il écrivait, précisément à cette date, la philosophie de *la Misère*, il eût pu dire, comme Delille écrivant son poème de *la Vieillesse :* « Je suis trop plein de mon sujet. »

Le Dragon, c'était bien la monture effrayante, symbolique, qui lui convenait. Il semble même qu'il l'ait pressenti, quand il disait quelques années auparavant : « Il faut que je songe à endormir le dragon (c'était la bourgeoisie, les propriétaires, les exploiteurs) et à amorcer le requin : j'ai passé entre les dents du monstre comme une anguille; mais je ne me soucie pas de renouveler l'expérience. Peu s'en est fallu que je ne fusse croqué. »

C'est une allusion à son procès de Besançon. L'époque de Lyon est relativement plus calme : plus de procès retentissants, sinon pour ses patrons et comme « avocat des Gauthier » ; de grands ouvrages qui mettent le sceau à sa réputation et à sa réprobation comme la *Création de l'Ordre* et les *Contradictions économiques*. En somme, période féconde où il gagna de nouveaux amis qu'il ne devait jamais perdre de vue, tel ce Laloge à qui sont adressées les six lettres que je vais transcrire en y joignant le plus sobre possible des commentaires.

« Sainte-Pélagie, 21 mars 1852.

« Cher Citoyen Laloge,

« J'ai éprouvé pour vous de bien vives appréhensions, si toutefois dans des circonstances comme celles que nous avons traversées quand l'honneur et la liberté succombent à la fois, il était encore possible de trembler pour la sécurité de ses amis. Enfin vous êtes libre : mais tenez-vous bien. Un visiteur me disait encore aujourd'hui que le distributeur des lettres de cachet avait encore à expédier une liste de 4.000 suspects. *Quatre mille:* entendez-vous, et pour Paris seulement. Ne vous fiez donc point trop aux circulaires bénignes de M. Persigny : on s'est aperçu que la terreur annoncée à son de trompe et coups de canon servait mal ; on préfère la multiplier en l'individualisant à petit bruit : par ce moyen, on arrive au même résultat, et chaque victime frappée n'a toujours l'air que d'une exception.

« Je n'ai pas reçu la lettre que vous m'avez écrite le 2 décembre, par l'entremise de Greppo. Peut-être a-t-elle été saisie ; peut-être aussi que Mme Greppo, qui à cette époque n'avait pas pour moi grande sympathie, n'aura pas jugé à propos de me la faire parvenir. Misère communiste : Mme Greppo, ainsi que tous nos bas-bleus socialistes, est blessée de mon dédain pour les élucubrations de ces dames ; la conversion que j'ai essayé d'opérer dans le parti depuis 1849, en faisant appel à la Bourgeoisie, et provoquant une réunion du parti prolétaire et de la classe moyenne, a surtout désenchanté de ma politique nos révolutionnaires puritains. A présent, ils se frappent la poitrine : l'évidence leur crève les yeux.

« Quel désastre : je m'attendais bien à quelque bacchanale pour 1852 ; et de quelque côté que nous vînt la fanfare, je ne comptais sur rien de bon pour la liberté et le progrès. Les plus ardents à la dictature, les plus acharnés contre les idées socialistes étant encore les rouges, je me résignais d'avance à faire le mort, et à laisser passer, quelle qu'elle fût, la grande orgie. Je savais que le *peuple*, en fait de politique, ne connaît que la force exercée à son profit et suivant ses fantaisies ; qu'en fait de socialisme, il ne comprend qu'une chose, le milliard de Barbès. J'étais loin de croire que le mépris de ses représentants montagnards, le dédain de la loi, de la liberté, de l'honneur, la lâcheté, l'ingratitude, le fétichisme impé-

Latin, de par sa compréhension essentiellement « apollinéenne » de la Vie, mais ce sens a suivi chez lui « l'évolution de ses instincts mûris ou dominés par son expérience et par l'influence du milieu ».

Ses premiers travaux, vers ou prose, sont contenus dans ce cycle de la sensualité qu'il intitule lui-même, sur les romans, le Cycle de la Rose, c'est-à-dire de la chair, de la volupté, de l'individu isolé en un féroce égoïsme. Mais plus tard « une angoisse subtile calma le Poète. Dans son âme passèrent des propos de bonté et de sagesse ». Il s'achemine alors vers une nouvelle activité, l'activité nationale, et entre dans la vie civile de l'Italie. Il en célèbre les énergies nouvelles et les immortelles beautés.

« Ses yeux s'étant ouverts sur l'âme de la multitude, il sentit la merveilleuse désharmonie de notre vie contemporaine. Alors le Poète érotique devint le Poète civil et rêva d'être le Poète héroïque de son peuple... Et il rêva ce rêve orgueilleux : la renaissance par l'esthétique et par l'exaltation de la Beauté. »

Désormais, il exalte sa Patrie, dévoile devant les yeux de ses compatriotes étonnés un magnifique rêve de conquêtes. Il a « retrouvé le Sens de la Vie lorsqu'il a senti l'âme de la Nation palpiter dans son cœur et lui réclamer, pour les aspirations de l'avenir qui frémit dans le présent, une parole suprême et incitatrice ».

La figure de Dante est le but motivé des « Laudi » qui sont tout entières une louange de l'Italie, dans ses héros, ses chefs-d'œuvre et ses terres ; inspirées au poète par les « Landes creaturarum » répandent sur toute la nature, le sens de la volupté qui est en Gabriele d'Annimzio, uni à son rêve d'aristocratie de la Volonté.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

La lutte pacifique entre la France et l'Angleterre, par René Millet, (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin). — L'Angleterre et la France de 1830 à 1870, ont entretenu des rapports assez cordiaux, malgré de fréquents froissements d'intérêts où les Anglais, plus résolus dans leur politique, eurent presque constamment l'avantage, mais depuis 1870, les deux peuples rivaux sont engagés dans une lutte incessante qui, pour être pacifique, n'en est pas moins trùs grave et très passionnée. Au cours des trentes dernières années, si l'on a vu avec raison reprocher aux Français un excès de défiance, leurs voisins ont, de leur côté, abusé de l'intimidation ; l'Angleterre, aux yeux de l'auteur, est beaucoup moins puissante qu'on ne le croit en France ; sa force est surtout défensive, et les nécessités de son commerce, qui gêneraient son action, lui rendraient ruineuse une guerre avec nous ; la moitié de la population connaitrait les horreurs de la famine, et ses finances subiraint un bouleversement effrayant. Aussi les deux nations, qui ont si peu d'aptitudes communes, doivent-elles s'efforcer d'éviter tout froissement douloureux ; c'est ce qu'elles semblent enfin avoia compris, et l'a.rangement du 8 avril dernier, marque chez toutes deux une sincère volonté de réaliser l'entente cordiale.

Les relations franco-scandinaves, par Louis Liard (*Revue Bleue*, 2 juillet 1904). C'est une allocution, une simple bienvenue. Mais elle tombe de haut et elle est un heureux stimulant à l'effort de tous les peuples, latins ou autres, pour se mieux connaître et s'ouvrir les uns aux autres les trésors de leur pays. Vous vous êtes mis en route les premiers, a dit le recteur de Paris à ses hôtes. Vous allez visiter la France. Je vous demande simplement de la bien regarder, pays et habitants. Vous l'avez abordée par le Nord, là où elle est pâle et verdoyante ; à mesure que vous descendrez vers le midi, vous la verrez plus lumineuse et plus dorée. Partout, sous ses aspects divers, vous trouverez une terre féconde. Partout, aussi, vous trouverez un peuple laborieux en toute sorte de labeurs ; et si, comme je le souhaite, vous regardez dans les hommes, sous des variétés nombreuses et parfois tranchées, vous trouverez au fond un même esprit, l'esprit de vérité et de justice, l'esprit de Descartes et de la Révolution.

Quand à notre tour nous irons vers vous, nous trouverons un pays où, dit-on, la nature a dans sa grandeur austère des sourires charmants, un peuple à la vie sérieuse et simple, calme et douce, un pays heureux, de haute moralité, où l'homme a su faire un viril et efficace effort pour la dignité de

l'homme et la force de la patrie, un pays enfin où la femme a conquis, par son intelligence et ses vertus, une large dans la société, dans la vie intellectuelle de la nation et dans le service de l'Etat.

France et Italie, par RAQUENI (*La Nouvelle Revue*, 1er juillet 1904). — La visite de M. Loubet à Rome a été, comme l'a dit avec raison notre très sympathique ambassadeur auprès du Quirinal, un publiciste du peuple italien pour la France; les comptes rendus des journaux français n'ont donc qu'un pâle reflet de l'enthousiasme qui a soulevé le pays tout entier, et cet événement considérable a porté un coup mortel à la Triple alliance, qui, d'après un écrivain militaire allemand, n'a plus aujourd'hui aucune importance politique.

Pour M. Luigi Luzzatti, ministre du trésor, aucune question politique ne divise plus les deux sœrrs latines, depuis le règlement du différend tunisien et l'accord relatif à la Méditerranée; l'éminent économiste déplore toutefois que les tendances protectionnistes qui dominent en France n'aient pas été affaiblies par ce rapprochement, car, selon lui, les deux nations auraient tout à gagner à l'adoption des doctrines du libre-change; une union douanière franco-italienne, prélude d'une union douanière latine, serait un inestimable bienfait.

Ricciotti Garibaldi, qui travaille toujours à l'union italo-slave, se réjouit aussi de l'entente cordiale entre son pays, la France et l'Angleterre, entente qui a modifié la situation de l'Europe.

La Guerre Russo-Japonaise. (Ressaisissez-vous!) par Léon TOLSTOÏ (*La Revue*, 1er juillet 1904). — M. J.-V. Bienstock publie une traduction de l'implorant appel que Tolstoï, le grand apôtre de la paix, lance à son peuple et au monde entier. Il appuie la véhé-condamnation qu'il y porte contre les auteurs de lutte sanglante commencée en Mandchourie, de tous les témoignages des penseurs qui ont écrit sur la guerre et sur les criminelles erreurs de l'humanité. *Le Prophète* Isaïe et Jérémier, les apôtres Luc et Paul, les philosophes et les romanciers de tout pays, tels que Lao-Tsé, Marc-Aurèle, Épictète, Pascal, Swift, Kant, Vigny, Considérant, Maupassant, Anatole France qui tous ont maudit la fratricide folie des conquêtes.

Tolstoï en appelles à l'autorité des religions chrétienne et boudhiste, qui ont, l'une et l'autre, inscrit en tête de leurs commandements : *Tu ne tueras point.*

Il en appelle à la conscience humaine; il exorte les obscurs paysans de son pays, les Ivan, les Pierre et les Nicolas qui partent pour le meurtre et la mort, à désobéir aux ordres qui contredisent l'ordre de Dieu; il décrit les adieux déchirants que leur sœurs, leurs femmes et leurs mères font aux conquérant de la Mandchourie. Il cite, en terminant, quelques lettres à lui adressées par des soldats et des matelots, documents naïfs qui donnent à penser que sa parole si vaine qu'elle doive être, quant aux résultats positifs et immédiats, a cependant un certain retentissement dans l'âme mystique du peuple russe.

ÉTUDES SCIENTIFIQUES

L'Avenir Latin, par Gabriel TARD (*Revue Bleue*, deux articles). — Le regretté sociologue voulait, avant de mourir, réveiller les peuples latins de « l'hypnose » où les a plongés la fascination de la prospérité anglaise, américaine, allemande, et qui se livre à l'Impérialisme envahissant de leurs ennemis. Il passe donc successivement en revue les différents caractères auxquels on reconnait la supériorité des peuples (natalité, criminalité, moralité, etc.), et il reconnait que les peuples latins sont égaux ou supérieurs à leurs rivaux. Leur apparente décadence tient à des circontances économiques nouvelles, et momentanées (la vapeur et la houille anglaise, par exemple). Ils reprendront leur place par le Fédéralisme substitué à l'Impérialisme. — Ce sont de sages conseils que nous signalons avec un un vif plaisir.

ITALIE

HISTOIRE

L'amiral Cervera (*Nuova Antologia*, 15 juin). — Quelles ont été les responsabilités de l'amiral Cervera y Topets dans cette lamentable et folle aventure qui livra aux Etats-Unis la dernière flotte de l'Espagne? M. Santini, s'étant trouvé par hasard dans le même train où venait de monter l'amiral, à Barcelone, eut la curiosité de les lui demander à lui-même. Il sollicita et obtint une entrevue qu'il raconte sous la forme du dialogue. Et vraiment, à la lire on reçoit l'impression que s'il reste encore quelque responsabilité à M. Cervera, les plus nombreuses et les pires retombent, comme on s'en doutait bien d'ailleurs, sur l'impéritie, la présomption et l'insouciance du gouvernement espagnol. La flotte qu'il commandait se composait de quatre cuirassés, insuffisamment protégés et armés, — insuffisances aggravées encore par celle des munitions et de l'approvisionement. Il devait donc rejoindre au Cap-Vert quatre contre-torpilleurs : il n'en trouva que deux qu'il dut prendre à la remorque de ses cuirassés — pour les ménager. Et, au lieu des approvisionnements de toute sorte, qu'on lui avait promis au Cap-Vert, il y reçut l'ordre de se diriger, tel quel, à Santiago de Cuba qu'on savait pourtant, à Madrid, étroitement bloqué par la flotte de l'amiral Sampson. Néanmoins, l'amiral Cervera réussit à tromper la surveillance des Américains et à enfiler, avec toute sa flotte, l'étroite bouche de Santiago. Il était temps : il n'avait plus de charbon et presque plus de vivres. Il espérait se refaire à Santiago. Mais, à Santiago comme au Cap-Vert, il ne trouva *rien*. Tout était consommé. Comment en ces conditions, songer à bombarder New-York, comme on se l'était imaginé? Ses canons n'avaient même pas la portée nécessaire pour une pareille entreprise.

Se sentant contraint à l'impossibilité d'agir, il avait proposé de débarquer ses canons et ses équipages pour augmenter la force de la défense. Le général en chef n'accepta pas l'offre; mais au contraire, il reçut l'ordre de faire sortir sa flotte... On sait le beau succès de l'entreprise, où la flotte espagnole se trouva dans la proportion d'un contre cinq. Poursuivie par un ennemi qui n'avait pas seulement la supériorité du nombre, mais encore celle de l'armement, l'amiral fit jeter ses vaisseaux à la côte. On sait le reste... — Tel est le témoignage que nous apporte M. Santini; il méritera d'être versé au dossier du procès.

QUESTIONS SOCIALES

L'Emigration italienne, par LIBRETTI (*Il Regno*) (Florence, 26 juin). — En 1881, il y avait hors de l'Italie 1.032.392 Italiens; en 1891, il y en avait 3.614.054, sur lesquels 2.000.000 habitent l'Amérique du Sud, et plus de 700.000 aux Etats-Unis. Et encore *il Regno* estime-t-il que ces chiffres sont bien au-dessous de la réalité : on peut, selon lui, affirmer que, tant dans les divers Etats d'Europe qu'en ceux d'Amérique, la population italienne *émigrée* arrive au sixième environ de la population du royaume; et l'émigration aux Etats-Unis, malgré les obstacles qu'y oppose le gouvernement, augmente en de très grandes proportions. Cette « fuite » énorme de la nationalité italienne pourrait avoir pour compensation un bénéfice moral et économique en créant ou en activant entre les pays où elle se répand et la mère-patrie des échanges de produits et de sympathies. L'auteur, M. Libretti, appelle l'attention du gouvernement italien sur la condition des émigrés italiens dans certaines régions où ils ne sont pas suffisamment protégés et sont à peu près traités comme les « colons chinois » le sont au Cap. M. Libretti ne s'est pas encore consolé de la Tunisie : la vision de la Tripolitaine ne le contente pas, et il se montre fort mécontent de l'entente anglo-française qui abandonne le Maroc à la France.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

L'incapacité économique de l'Espagne, *Espana moderna* (juin). — Les étrangers qui parcourent l'Espagne s'étonnent du contraste d'un pays qui, bien exploité, pourrait être si riche avec un peuple qui est si pauvre. Peu se donnent la peine de chercher, personnellement, les causes de cette contra-

diction : il leur est plus commode de répéter la formule toute faite que leur fournit le snobisme contemporain. Ils accusent d'une incapacité économique irrémédiable la race espagnole tout entière, et ceux qui veulent faire montre d'observation un peu plus directe, le peuple du plateau central, le peuple de ces Castilles qui firent l'Espagne telle qu'elle est comme le Parisis a fait la France. Hispanus — en ses *Lectures américaines* où il suit avec tant d'attention l'évolution intellectuelle et littéraire du peuple d'Amérique du Sud — essaie de se rassurer contre cette sentence des Joseph Prudhomme touristes, et il invoque contre elle le témoignage d'un écrivain qui ne connait pas seulement l'Espagne d'Europe, mais la nouvelle Espagne d'Amérique. M. Grandmontagne montre que toutes les qualités, que l'on nie à l'Espagnol européen, l'Espagnol américain les possède. Il constate qu'à la vérité les Espagnols d'Amérique qui retournent en Espagne s'y trouvent mal à l'aise et n'y peuvent presque plus vivre : et il en conclut que l'infériorité économique actuelle de l'Espagne n'est point due à la race, mais elle est le résultat de mauvaises conditions de vie et de travail auxquelles l'ont réduite l'inintelligence politique de son gouvernement, l'ignorance et l'impéritie de ses classes dirigeantes. Mais l'Espagnol américain prouve que la race n'est point condamnée à cette infériorité et qu'elle a, en soi, toutes les aptitudes au renouvellement et au progrès. Et l'on peut justement espérer que des relations commerciales intellectuelles de plus en plus intimes de la vieille métropole monarchique et et cléricale avec les jeunes républiques américaines développeront les aptitudes et aideront les énergies assoupies du peuple espagnol à se réveiller et à agir. Déjà, fait on remarquer, cette rénovation commence par la langue que la jeune amérique allège des grandiloquences quelquefois un peu trop magnifiques dont elle s'embarrassait autrefois. Elle se modernise et se fait plus légère, plus vive, plus alerte pour toutes des luttes de la vie. L'américanisme littéraire est même devenu une des grandes préoccupations des Espagnols de vielle école, qui dans cette transformation dénoncent une déformation, et dans cette renaissance une décadence. Chaque époque se fait sa langue : il est singulier de s'en indigner comme d'une sorte d'irrévérence à l'égard du passé, comme si à aucun moment, la langue s'était fixée et maintenue immobile. Il est à craindre que le témoignage de M. Grandmontagne ne soit pas bien accueilli des orthodoxes du *casticisme*. Il ne le sera pas mieux des gallophobes qui consentent bien à ce que l'Espagne *s'européanise* de plus en plus, à cette condition qu'il soit bien entendu que la France ne fait pas partie de l'Europe. Le fait d'avoir conservé son nom français, intégralement, comme d'autres écrivains espagnols, d'origine française — MM. Groussac, par exemple, et Subercasseaux, le rendra très suspect à M. Unaninno, qui lui reprochera de ne l'avoir pas espagnolisé. En cette France, qui irrite tant M. Unaninno, nous n'avons point de cette susceptibilité : quand un étranger nous fait l'honneur d'écrire en notre langue, nous ne le sollicitons pas à nationaliser son nom. Personne que je sache, n'a conseillé à Jose Maria de Heredia de changer ses prénoms et nom pour ceux de Joseph-Marie de Hérédia... Et je puis assurer à M. Unaninno que s'il condescend un jour à nous édifier en français, sur la connaissance profonde qu'il a de notre langue, de notre littérature, de nos idées et de nos mœurs, et sur les vives sympathies qu'il nous a vouées, nous ne lui reprocherons point de ne pas signer Michel Unamun...

Le Féminisme *(la Lectura*, juin). — Le congrès féministe qui vient de se clôturer à Berlin, a engagé Mme Alice Restana a étudier l'organisation du féminisme et les différents congrès dans lesquels il s'est affirmé. Ces congrès sont déjà nombreux, et nous devons constater que beaucoup se sont tenus en France, à Paris. C'est même parait-il, à l'un de ces congrès (celui de 1892), que fut employé pour la première fois, ce vocable *féministe*, qui a fait un joli chemin depuis !

L'auteur laisse de côté tous les congrès secondaires, c'est-à-dire ceux qui ne se sont proposés que des sujets spéciaux, pour se préoccuper uniquement de ceux qui ont mis à l'étude la question de féminisme intégral et ont eu non pas seulement une action locale et purement nationale, mais ont constitué internationalement le parti féministe. Il y a eu selon Mme Alice Res-

tana, cinq de ces congrès, sans compter celui de Berlin; ce sont : — le conseil national des femmes (Washington 1888), — le congrès international des œuvres et institutions féministes de de Paris (1889), — le congrès international de femmes de Chicago (1893), celui de 1899 à Londres, avec le même titre ; et enfin le congrès international de œuvres et institutions feminines de Paris (1900).

Tous ces congrès sont arrivés à la formation d'un conseil international auquel se rattachent des conseils nationaux fondés aux Etats-Unis, en Angleterre, en Irlande, en France, en Belgique, en République Argentine, en Palestine jusqu'en Perse et en Chine... sauf en Espagne. Mais le conseil national le plus actif et le plus militant est celui des Etats-Unis, qui compte dix-huit sociétés nationales et d'innombrables sociétés et associations locales ; en 1899 il ne comprenait pas moins de 1.250.000 membres. Mais au-dessus, ou pour mieux dire, concurremment avec la revendication féministe, ces congrès poursuivent à la fois, comme complément nécessaire de l'émancipation féministe — la fraternisation des nations et la fraternisation des races.

Le Gérant : A. Barrois.

2455. — Colombes. — Imp. A. Barrois, 41, avenue de Gennevilliers.

P.-J. PROUDHON

ET LES LYONNAIS

LETTRES INÉDITES

Grand admirateur de la Correspondance de P.-J. Proudhon, Sainte-Beuve avait à son endroit une opinion un peu singulière et paradoxale : « Je suis persuadé, disait-il, que, dans l'avenir, la Correspondance de Proudhon sera son œuvre capitale, vivante, et que la plupart de ses livres ne seront plus que l'accessoire et comme des pièces à l'appui. » Le comparant comme épistolier à tous les auteurs devenus célèbres qui ont écrit des lettres, il n'est pas loin de lui donner la préférence pour l'accent personnel, la saveur et la plénitude. Il y a, remarque-t-il, ceux qu'écrire des lettres ennuie et qui répondent par corvée, en hâte, simplement pour avoir répondu ; il y a ceux qui prodiguent la louange et les compliments, ceux qui pèsent leurs mots, attentifs uniquement, les uns et les autres, à la phrase et à l'effet, simple jeu théâtral où le correspondant ne joue que le rôle de comparse ou de confident de tragédie. D'autres, plus avisés et plus fins, « guignent de l'œil » la postérité et écrivent des lettres soignées, charmantes, caressées, suffisamment naturelles. Proudhon n'écrit jamais par corvée, pour se débarrasser d'un indiscret, pour provoquer une réciprocité de compliments, pour une postérité invisible et présente : il est tout à vous, tout à son affaire et à la vôtre ; il ne s'adresse pas en votre personne aux quatre coins de l'Europe ; à cela ses livres suffisent, ses lettres sont d'homme à homme, non d'auteur à auteur ou admirateur, elles ont au plus haut point un

caractère d'intimité et de sincérité; elles ne pensent qu'à la pensée même et à la personne à qui elles s'adressent.

Sainte-Beuve en admire jusqu'à l'écriture, j'entends ce mot dans son sens ordinaire, non dans le sens de style artiste qu'il avait encore avant-hier : « Son écriture même, pleine, égale, lisible, même aux endroits fatigués, ne trahit aucune précipitation, aucune hâte d'en finir. » Il déclare donc sans restriction que toutes les lettres qu'il a vues de Proudhon sont sérieuses et précieuses, qu'aucune n'est banale ou vide, encore que Proudhon ne *fasse* pas des lettres, ne les retouche jamais, ne les relise même pas : c'est un premier jet excellent et net, le jet de la source. Pour la limpidité et la bonne foi, pour l'impression d'estime morale et de sécurité intellectuelle, il les met au même rang que celles de George Sand, dont la correspondance est à la fois abondante et pleine de sincérité.

Jugez de ma joie quand on m'apporta un paquet de lettres de Proudhon inédites, non déflorées : mon cours de *sociologie* me valut cette aubaine : j'y traitais l'an dernier de la *Psychologie d'une révolution* (1848) et j'avais presque autant de collaborateurs que d'auditeurs. Chacun m'apportait les documents qu'il pensait m'être utiles : feuilles jaunies, polémiques du temps, journaux à un seul numéro introuvable, lithographies naïves ou piquantes, proclamations et chansons, éloquence des murailles et poésie des cabarets, les exploits des *Voraces* et les triomphes de *l'Homme-du-Peuple.* Parmi ces documents généreusement confiés au professeur se trouvèrent les lettres inédites, doublement dans mon sujet, puisque Proudhon passa à Lyon les six années qui précédèrent la révolution de 48, puisque son rôle fut de premier plan pendant cette période d'orages politiques et de discussions économiques passionnées.

J'avais encore une raison personnelle d'être particulièrement ému et joyeux de recevoir ces lettres : j'avais souvent entendu parler de Proudhon par mon maître de philosophie, J. Tissot, à Dijon, qui fut aussi le maître de philosophie indirect et exotérique de Proudhon. De son bureau de la rue Sainte-Marie-des-Chaînes il écrivait au philosophe, il le consultait, sollicitait son approbation. Ce fut à Lyon que Proudhon composa son grand ouvrage, de méthode hégélienne et d'allure métaphysique : *les Contradictions économiques ou la Philosophie de la misère.* Il est assez plaisant de l'entendre, lui qui s'était juré d'arracher son

compatriote Tissot à la philosophie de Kant et qui « enrage de le voir si obstiné dans son kantisme », essayer de lui prouver que sa dernière œuvre s'inspire directement des antinomies kantiennes, nullement de la philosophie hégélienne du devenir, peu goûtée des philosophes universitaires. « En lisant les antinomies de Kant, j'y avais vu, non pas la preuve de la faiblesse de notre raison ni un exemple de subtilité dialectique, mais une véritable loi de la nature et de la pensée. » Par malheur, il avait écrit auparavant (3 mars 1842) : « Que vous restiez kantiste de mon vivant, c'est ce qui me tourmente et me fera faire les plus grands efforts d'imagination et de dialectique; voilà ma déclaration de guerre : il faut que vous me terrassiez ou que je vous absorbe! » Ce que Proudhon n'avoue pas, c'est que Karl Marx l'a, comme il s'en vante, « infecté d'hégélianisme. » Il avait eu, en outre, d'autres maîtres allemands, la visite du fils de Fichte, des relations avec A. Ruge et Grünn, qui, avec Marx, « formaient le triumvirat *démoc-soc* pour l'Allemagne. »

Le fin, discret, prudent et profond philosophe qu'était l'interprète de Kant trouvait bien parfois les paradoxes de son compatriote déconcertants. Il ne se réjouissait même que médiocrement des dédicaces compromettantes qu'il lui offrait, mais il l'admirait sincèrement et il l'aimait. De Proudhon et de Jouffroy, il nous parlait fort souvent; mais, confusion bizarre, la plupart de ses élèves croyaient qu'il s'agissait de Proudhon professeur de droit, qui a laissé son nom à une rue de Dijon, cousin du célèbre pamphlétaire, tant nous étions encore sous l'impression de l'horreur sacrée que causait alors (en 1869) le destructeur de la propriété, l'homme-terreur, comme il s'appelait lui-même.

Mon auditeur me tendit le paquet de lettres sans phrases, paraphrases ni préambule : je vais l'imiter. Il est seulement nécessaire, pour les bien comprendre, de savoir que Proudhon fit à Lyon un séjour de six années, résidence un peu forcée, puisqu'il pousse un véritable cri de délivrance en quittant cette ville hospitalière. « Il y a assez longtemps que je suis au service des autres, je veux être maître à mon tour, ne fût-ce que d'une hutte de sauvage, d'une ligne et d'un hameçon. » Ainsi parle-t-il en 1847; mais forcé, au commencement de l'année 1843, de liquider, dans des conditions désastreuses, son entreprise d'imprimerie de Besançon, il avait été fort heureux qu'un camarade et ami d'enfance, un des frères Gauthier, négociants à Mulhouse et à Lyon, qui avaient établi

un service de bateaux à vapeur remorqueurs pour le transport des houilles sur la Saône et par le canal du Rhône au Rhin, lui offrit une position à peu près sortable. « La vignette qui décore la tête de ma lettre, écrit-il à cette date, vous fera connaître mon adresse et ce que je fais. » Cette vignette représente un quai de Lyon et un bateau à vapeur en marche, avec cette inscription : *Commerce de houilles, transport par eau; remorques sur la Saône par bateaux à vapeur; Gauthier frères, à Mulhouse et à Lyon, quai Sainte-Marie-des-Chaînes.* Il ajoute : « Je suis commis-batelier à Lyon; je passe mes journées avec des mariniers, des crocheteurs, des charretiers, des négociants, des commissionnaires, des chauffeurs, etc..., etc...; tantôt dans mon bureau, tantôt à bord de notre remorqueur, *le Dragon*, l'un des plus forts bateaux à vapeur qui soient sur la Saône. Ici, je multiplie mes observations et j'achève *ab experto* mon cours d'économie politique commencé avec Adam Smith et Say. Mon temps ne sera pas perdu. »

Certes son temps ne fut pas perdu, mais pour un homme qui aspirait à « apprendre au public français ce que c'est que la dialectique » et à « populariser la métaphysique en la mettant en action », cette situation subordonnée, pourtant assez indépendante et sans assujettissement régulier, n'était pas sans avoir ses dégoûts et ses déboires. Quand il écrivait, précisément à cette date, la philosophie de *la Misère*, il eût pu dire, comme Delille écrivant son poème de *la Vieillesse :* « Je suis trop plein de mon sujet. »

Le Dragon, c'était bien la monture effrayante, symbolique, qui lui convenait. Il semble même qu'il l'ait pressenti, quand il disait quelques années auparavant : « Il faut que je songe à endormir le dragon (c'était la bourgeoisie, les propriétaires, les exploiteurs) et à amorcer le requin : j'ai passé entre les dents du monstre comme une anguille; mais je ne me soucie pas de renouveler l'expérience. Peu s'en est fallu que je ne fusse croqué. »

C'est une allusion à son procès de Besançon. L'époque de Lyon est relativement plus calme : plus de procès retentissants, sinon pour ses patrons et comme « avocat des Gauthier » ; de grands ouvrages qui mettent le sceau à sa réputation et à sa réprobation comme la *Création de l'Ordre* et les *Contradictions économiques*. En somme, période féconde où il gagna de nouveaux amis qu'il ne devait jamais perdre de vue, tel ce Laloge à qui sont adressées les six lettres que je vais transcrire en y joignant le plus sobre possible des commentaires.

« Sainte-Pélagie, 21 mars 1852.

« Cher Citoyen Laloge,

« J'ai éprouvé pour vous de bien vives appréhensions, si toutefois dans des circonstances comme celles que nous avons traversées quand l'honneur et la liberté succombent à la fois, il était encore possible de trembler pour la sécurité de ses amis. Enfin vous êtes libre : mais tenez-vous bien. Un visiteur me disait encore aujourd'hui que le distributeur des lettres de cachet avait encore à expédier une liste de 4.000 suspects. *Quatre mille:* entendez-vous, et pour Paris seulement. Ne vous fiez donc point trop aux circulaires bénignes de M. Persigny : on s'est aperçu que la terreur annoncée à son de trompe et coups de canon servait mal ; on préfère la multiplier en l'individualisant à petit bruit : par ce moyen, on arrive au même résultat, et chaque victime frappée n'a toujours l'air que d'une exception.

« Je n'ai pas reçu la lettre que vous m'avez écrite le 2 décembre, par l'entremise de Greppo. Peut-être a-t-elle été saisie ; peut-être aussi que Mme Greppo, qui à cette époque n'avait pas pour moi grande sympathie, n'aura pas jugé à propos de me la faire parvenir. Misère communiste : Mme Greppo, ainsi que tous nos bas-bleus socialistes, est blessée de mon dédain pour les élucubrations de ces dames ; la conversion que j'ai essayé d'opérer dans le parti depuis 1849, en faisant appel à la Bourgeoisie, et provoquant une réunion du parti prolétaire et de la classe moyenne, a surtout désenchanté de ma politique nos révolutionnaires puritains. A présent, ils se frappent la poitrine : l'évidence leur crève les yeux.

« Quel désastre : je m'attendais bien à quelque bacchanale pour 1852 ; et de quelque côté que nous vînt la fanfare, je ne comptais sur rien de bon pour la liberté et le progrès. Les plus ardents à la dictature, les plus acharnés contre les idées socialistes étant encore les rouges, je me résignais d'avance à faire le mort, et à laisser passer, quelle qu'elle fût, la grande orgie. Je savais que le *peuple*, en fait de politique, ne connaît que la force exercée à son profit et suivant ses fantaisies ; qu'en fait de socialisme, il ne comprend qu'une chose, le milliard de Barbès. J'étais loin de croire que le mépris de ses représentants montagnards, le dédain de la loi, de la liberté, de l'honneur, la lâcheté, l'ingratitude, le fétichisme impé-

rial, toutes les turpitudes du cœur et de l'intelligence fussent portées chez lui au point où je les ai vues le 2 et le 3 décembre.

« Enfin la leçon est bonne, et je souhaite que le monde sache en profiter. Il est bien prouvé qu'un gouvernement de liberté et de progrès, tout en travaillant à l'éducation des masses, ne peut se servir d'elles, et compter sur leur intelligence et leur vertu civique, il est prouvé que l'établissement du suffrage universel a été tout simplement une grande trahison envers le peuple.

« Le suffrage universel n'a cessé de frapper la révolution depuis quatre ans : le 10 décembre 48, le 13 juin 49, le 31 mai 50, le 20 décembre 51, le 29 février 52. C'est le suffrage universel qui a immolé la République. — En 1843, dans mon livre de la *Création de l'Ordre*, je ne craignais pas d'attaquer le suffrage universel ; plus d'une fois depuis 48 j'ai donné à entendre combien je m'en méfiais ; ce sont nos amis qui ont posé cette thèse : *La République est au-dessus du suffrage universel*, comme le droit au-dessus du nombre : enfin, dans mon *Idée générale*, j'ai saisi l'occasion de le démolir entièrement. Je n'ai pas été dupe ; mais que sert d'avoir raison tout seul ? Ce que j'attaquais s'est trouvé pire encore que je ne l'eusse soupçonné.

« Oui, jusqu'à entière métamorphose du peuple français, je maintiens que la liberté, pour exister, ne peut et ne doit avoir d'organe qu'une oligarchie bourgeoise, dans laquelle on ferait entrer progressivement tous les citoyens capables, au fur et à mesure de la constatation de leur capacité ; — ou plutôt, la liberté ne peut plus avoir de garantie que dans l'abolition progressive des institutions gouvernementales et la création parallèle d'institutions économiques.

« Hors de là, nous oscillerons de Bonaparte à Chambord, Joinville, Ledru-Rollin : nous sommes une nation violée, polluée tour à tour par ses partis, un peuple absurde.

« Rendre arbitres de la liberté, de la République, des masses ignorantes, nécessiteuses, pétries de tous les vices qui accompagnent la barbarie et la sauvagerie, aussi dépourvues de civisme que de dignité, livrées aux prêtres, engouées de militarisme, folles de l'empereur, confondant dans leurs sympathies Barbès et Bonaparte : il fallait toute la stupidité montagnarde pour bâtir une république sur de pareils fondements.

« Cette vérité désolante, il faut la dire, et je la dirai. En 48, j'ai cru que le parti le plus sage était encore de dire la vérité tout en-

tière sur la portée de la Révolution; je ne crois pas, quand il s'agit de la société, que la vérité soit jamais inopportune. Et somme toute, le monde a plus progressé depuis quatre ans, par la révélation socialiste, qu'il n'eût fait par un demi-siècle de tripotages jacobins. Je crois aujourd'hui qu'il faut démontrer la niaiserie, l'immoralité même, de ce fameux suffrage universel, chez une nation où le niveau moyen de l'instruction est si bas, et où tout conspire à livrer les masses aux plus honteux entraînements.

« Pauvre nation ! comme notre infirmité est aujourd'hui révélée au monde ! En 48, on nous a rassasiés de mascarades à la 93 ; aujourd'hui, on nous sature de réminiscences de 1804 : *Comme sous l'Empire*, est le mot qui exprime toute la politique actuelle. Louis Bonaparte n'a pas plus fait du neuf que Lamartine et Ledru-Rollin ; et si vous portez vos regards plus loin encore, vous vous apercevez encore que la presque totalité du pays en est là. Les légitimistes rêvent toujours de Louis XIV et de Richelieu ; les jésuites, de Grégoire VII ; les orléanistes, de Casimir Périer ou Martignac ; c'est encore ainsi que le père Enfantin, P. Leroux, Fourier, Cabet, etc., ne nous servent que des imitations de superstitions et rêveries plus ou moins immorales de l'antiquité.

« Quand donc cette manie rétrospective aura-t-elle passé ? Croit-on que c'est par là que nous mériterons le titre de nation initiatrice que nos chauvins révolutionnaires nous décernent si gratuitement.

« Mathey me dit que les Canuts ont brûlé mon dernier livre : je crois qu'ils ont aussi voté pour le 2 Décembre. Allons, le règne de la *vile multitude* est passé. N'en parlons plus. L. Bonaparte nous a montré ce dont elle est capable : qu'elle lui décerne encore le titre d'empereur, et tout sera dit. J'ose espérer que le gouvernement qui succédera à celui-ci n'aura pas l'impudeur de nous rappeler aux institutions de 48 ; en tout cas, je vous promets de faire de mon mieux pour l'empêcher.

« Je vous serre les mains, cher ami Laloge, et suis votre tout dévoué.

« P.-J. PROUDHON. »

Il m'a été impossible de recueillir des renseignements positifs sur ce Laloge auquel est adressée cette acerbe diatribe contre le suffrage universel, éloquente certes et pleine de rancœur et de désillusion, mais aussi un peu injuste : le niveau moyen de l'instruc-

tion était encore si bas, comme le remarque Proudhon lui-même, et le suffrage universel était encore si jeune. Quatre ans seulement : à cet âge les pires imprudences sont pardonnables. Si l'enfant ne s'expose pas à tomber, il n'apprendra jamais à marcher. Il va, il est vrai, de chute en chute, de culbute en culbute, et c'est ce qui indigne les socialistes. Car Laloge était socialiste, ou du moins partisan, membre actif même de la *Banque du Peuple*, destinée à réaliser le rêve du crédit gratuit, c'est-à-dire une sorte de socialisme pratique. J'en ai pour preuve deux lettres qui ne sont pas de la main de Proudhon, mais qui portent sa signature ou celle de son fondé de pouvoir avec l'en-tête :

Banque du Peuple P.-J. Proudhon et Cie, rue du Faubourg-Saint-Denis, N° 25

Dans l'une (23 février 1849) on invite Laloge à venir à Paris pour étudier le fonctionnement « d'ailleurs très simple » de la banque du peuple ; dans l'autre (18 mai 1849) on lui donne procuration et pleins pouvoirs pour recueillir les actes d'adhésion et délivrer des actions nominatives. Une troisième lettre signée L. Vasbenter (6 novembre 1850) se termine par cette boutade qui confirme l'idée que nous donne Proudhon que Laloge était un militant et, comme tel, éminemment transportable ou déportable : « Bien des choses aux amis. Que Vallier passe aux flammes ses dessins d'anatomie, il lui arrivera quelque beau jour un audacieux qui l'accusera encore d'avoir construit une machine infernale. » Vallier de la Croix-Rousse était comme Laloge des Brotteaux un représentant de la Banque du peuple qui eut à Lyon, détail à noter, nombre d'adhérents et de souscripteurs, puisque la lettre de Vasbenter contient ce post-scriptum : « Nous avons reçu les coupons, je vous remercie. » Laloge semble donc avoir été, la lettre suivante le prouvera, ce que le père Mersenne fut à Paris pour Descartes, « le résident », le chargé d'affaires de Proudhon à Lyon. Voici une lettre qui est datée de Lyon même :

« Lyon, 16 août 1852.

« Mon cher Monsieur Laloge,

« Je croyais être venu à Lyon pour visiter la navigation, voir quelques amis, prendre connaissance de l'état des choses et de l'o-

pinion. J'espérais surtout pousser ma course jusqu'à Marseille. Les *affaires* ont disposé de moi et de mon temps tout autrement que je n'eusse voulu. Je ne verrai pas le Midi, au moins pendant ce voyage. A peine installé quai de Bondy, 142, j'ai dû m'occuper d'une foule de questions, de projets, etc..., qui ne m'ont laissé presque aucun instant de libre ; dans ce moment je suis chargé d'un mémoire pour une affaire grave, puis de faire, à Paris, des investigations sur un projet plus grave encore dans lequel il est question de me rendre participant. C'est à peine si j'aurai le temps d'aller toucher barre à Burgille et de voir ma petite famille avant de courir à la capitale du mouvement, du bruit et de la fumée.

« La conclusion, je tarde tant que je puis à y venir, c'est qu'il ne m'est pas possible, pour cette fois, de prendre un jour pour vous et nos amis. Faites-leur mes amitiés et dites-leur que la nécessité, le mauvais temps et toutes les causes d'empêchement imaginables me privent, pour ce voyage, du plaisir de les voir. Une autre fois, et cette autre fois pourrait n'être pas très éloignée, nous nous arrangerons à la satisfaction générale.

« J'ai reçu une lettre de Paris, qui m'annonce que ma candidature est très mal accueillie par les gens du *Siècle* qui prétendent que le socialisme *n'existe plus*. On me cite entr'autres ce mot de M. Goudchaux : « Je voudrais que le dernier ouvrage de M. Prou-« dhon se vendît *50 francs*, afin que personne ne le pût acheter. » Nous sommes loin de compte, comme vous voyez, avec ces *vieux de la veille!*

« J'ai répondu par retour du courrier que cette hostilité du *Siècle* me rendait d'autant plus précieuse la candidature, et que je souhaitais qu'elle fût maintenue, précisément à cause de cela. Pouvons-nous donc, parce que L. N. fait tant qu'il peut la cour à ces irréconciliables vieux partis, nous laisser écraser par eux sans protestation ? Non, non : la légitimité n'est rien ; l'orléanisme rien ; la république honnête et modérée, pas plus que les jésuites, rien ; et toute la vieille politique, rien, rien, rien. Les assister, en ce moment, dans leur guerre contre L. N., c'est duperie. — Puisqu'ils ont adopté tous ce principe : *Plutôt L. N. que la Sociale*, rétorquons-leur la formule : *Plutôt L. N. que vous tous !* Nous verrons qui sera usé le premier, de ce vieux monde ou du socialisme.

« J'ai de bonnes nouvelles du projet de *Revue ;* mais je ne suis toujours pas plus rassuré sur les intentions du gouvernement. Que nous reparaissions, pour accuser de nouveau la vieille écono-

mie et la vieille politique, et le succès est pour nous certain. Mais L. N. nous laissera-t-il démolir, à notre aise, ces gens qui ne le poussent contre nous que pour l'abattre ensuite ?... Nous sommes dans la plus étrange des positions ; oh ! si la démocratie savait !...

« Je vous serre la main, et vous prie encore une fois de vous faire mon représentant près de tous nos amis ; forcé par les affaires et par certaines considérations d'hospitalité de partir sans assister à notre petite réunion, je ne puis que vous dire que mon cœur et ma pensée sont avec vous, et à toujours,

« Votre tout dévoué,

« P.-J. Proudhon. »

Si la première lettre ne soulève aucune difficulté de commentaire, puisqu'elle se résume toute dans une formule chère à Proudhon : « Démocratie doit se prendre décidément dans le sens de *démopédie*, éducation du peuple, » il n'en est pas tout à fait de même de la seconde. Quel est le livre récemment publié que Goudchaux voudrait taxer cinquante francs pour qu'il ne fût pas lu ? C'est probablement l'opuscule intitulé : *Idée générale de la Révolution au dix-neuvième siècle*, si ingénieusement dédié « à la bourgeoisie », comme à la classe révolutionnaire par excellence : « A vous, Bourgeois, l'hommage de ce livre. Vous fûtes de tout temps les plus intrépides, les plus habiles des révolutionnaires. »

Quant à ce grave projet dont Prudhon parle en termes un peu mystérieux, et qui exige sa présence à Paris, c'est sans doute l'affaire de la concession du chemin de fer de Besançon à Mulhouse, concession à laquelle Proudhon s'intéressait fort, comme Franc-Comtois, comme économiste et aussi pour des motifs personnels. Il écrivit le 12 janvier 1853 une lettre pressante à ce sujet au prince Napoléon. Il ne réussit pas à faire agréer en haut lieu la compagnie qu'il présentait. Le prince Napoléon, qui s'intéressait fort à Proudhon, lui fit offrir 40.000 francs à titre de compensation par la compagnie préférée, par Pereire : Proudhon refusa et le prince Napoléon se fâcha presque parce que, paraît-il, ces sortes de compensations n'offusquaient personne et étaient dans les usages reçus. « Je ne joue pas, prince, croyez-le bien, à *l'homme vertueux et incorruptible ;* je n'aime pas les vertus de théâtre, et n'estime en toutes choses que ce qui est naturel et modeste. » Et ailleurs : « Il n'y a pas d'indemnité à une idée. »

La même lettre au prince Napoléon rapportée par Sainte-Beuve

nous apprend indirectement de quelle *Revue* il s'agit. « Il serait étrange, dit en effet Proudhon, digne d'un chevalier d'industrie que je reçusse une gratification de l'ennemi (de Pereire, *le représentant et le chef du principe saint-simonien de féodalité industrielle).* Que diriez-vous de moi si, en compensation du refus que s'obstine à faire le gouvernement d'autoriser la *Revue du peuple,* dont je dois être le directeur, les jésuites, à la sollicitation de M. de Persigny, m'offraient une somme de 100.000 francs, et que j'acceptasse. » On ne rejette pas les présents d'Artaxerxès avec plus de simplicité fière et d'éloquence persuasive. On peut refuser à Proudhon une concession de chemin de fer, on ne lui arrachera pas une concession de doctrine ou une capitulation de caractère : cet homme est destiné à mourir dans la misère. Quant à sa revue, « batterie journalistique », le plan en était trop naïvement machiavélique. « Que dirais-tu, expliquait Proudhon à un ami, d'une petite revue hebdomadaire où je me donnerais le plaisir, sous la protection même de la nouvelle loi, de mitrailler tout ce que la vile multitude admire? » C'était, avant la lettre, l'idée de *la Lanterne* de Rochefort, mais en haut lieu on veillait au salut de l'empire, qui ne se glorifiait pas encore d'être libéral.

Voici la troisième lettre, à la fois anecdotique, psychologique et toujours politique et sociale :

« Paris, 20 juin 1856.

« Mon excellent Ami,

« De retour d'un petit voyage que j'ai fait en Franche-Comté pour y rétablir par le repos les forces de mon corps et de mon esprit, je trouve votre lettre du 31 mai, à laquelle je m'empresse de répondre.

« J'ai appris par les journaux et les correspondances particulières les détails du désastre qui a fondu sur votre malheureuse cité ; et du premier coup la connaissance que j'avais des lieux m'en a fait rapporter la cause à l'incurie de l'administration.

« Depuis un demi-siècle on demande une vingtaine de millions pour endiguer le Rhône, à Lyon, et sur son parcours inférieur ; et depuis 20 ans gouvernement et chambres ont refusé cette subvention nécessaire.

« Maintenant que le désastre est accompli, l'empereur mettra sans doute son orgueil à cette œuvre de salut, qui serait terminée

depuis longtemps s'il s'était agi de la capitale. Car, hélas! tout ce que nous faisons est ostentation pure, depuis les fêtes pour la guerre, la paix, la visite de Victoria, l'accouchement de l'impératrice et le baptême du fillot, jusqu'à la guerre de Crimée, au congrès de Paris, au drainage et aux chemins de fer...

« Le dimanche 1er juin, je m'en venais à Besançon, par le train de 11 h. 15 m. — Tout à coup on nous fit arrêter une heure à Tonnerre : c'est le train de l'empereur, de son état-major, de ses gardes, de sa valetaille, qui courait à la vitesse de *65 kilom.* à l'heure au secours des Lyonnais inondés. N'était-ce pas le moins qu'il prît le devant sur tous les trains ordinaires et extraordinaires partis avant lui? A 10 h. du soir, j'arrive à Dijon, et je trouve mon empereur bourgeoisement installé à l'auberge de la *Cloche*, où il dormit jusqu'au lendemain, 7 heures, qu'il reprit sa course sur Lyon. C'était bien la peine de nous faire arrêter une heure pour nous passer sur le corps à Tonnerre...

« N'était-il pas plus simple de rester aux Tuileries, de réunir tous les grands salariés de l'État, de les faire voyager à Lyon... *sur la carte*, — puis de leur dire : « Messieurs, nous nous cotisons tous, « moi pour un quart de ma liste civile, vous pour un quart de « votre traitement? »

« Que sont ces aumônes de 10.000, 20.000, 100.000 francs, ensemble un demi-million, de la part d'un sire qui s'adjuge 30 millions de revenus, et qui puise à discrétion au trésor public?...

« Les fêtes données à Victoria ont coûté à elles seules plus de 10 millions; celles du baptême, pour Paris seulement, au moins *deux millions ;* mais l'empereur a couru à cheval sur le môle de la Guillotière...

« Je n'ai que faire d'exciter vos réflexions ; vous les avez faites dès longtemps ; et votre pensée, comme à tant d'autres, se résume dans ces quatre mots : *Cela durera-t-il longtemps encore?*

« Cela tomberait demain, mon digne ami, sans la haine réciproque des vieux partis qui fait toute la force de l'établissement actuel ; sans l'obstination des vieilles idées, qui ne disparaîtront qu'avec la génération qui les représente.

« A cet égard, nous avons encore tout à faire...

« Pour moi, je me sens frappé, et je sens que, quel que soit le nombre d'années qu'il me reste à vivre, je penche vers ma fin. Depuis le commencement d'avril une affection mystérieuse du cerveau m'ôte la faculté du travail ; j'ai pris du repos, j'ai fait des

courses, je suis allé respirer l'air natal. Je lis sur la figure des médecins que ce n'est pas trois mois de fériation qu'il me faut, mais un an, deux ans peut-être, autant vaut dire pour moi la mort. Tout ce que je demande est d'achever la mise au net de mes dernières pensées et de laisser à la République ce testament de mes efforts. Je crois que j'ai bien mérité d'elle ; et je n'hésite pas à placer sous sa tutelle mes trois petites filles.

« Mais laissons ces pensées sinistres, qui ne seraient d'ailleurs rien pour moi, s'il ne s'y mêlait le sentiment des hontes de la patrie et des outrages à la raison et à la justice.

« Je vous remercie de l'avis que vous me donnez sur le sieur C... et j'en ferai mon profit.

« J'ai connu cet homme à Lyon, marchand de farine, alors que j'étais dans la maison Gauthier frères et qu'il mangeait au même restaurant que moi. J'ai toujours pensé qu'il était d'une vertu médiocre; depuis le coup d'État, je l'ai trouvé dans les mêmes sentiments qu'il m'avait manifesté, au temps de la République ; j'ai pensé qu'un homme qui recherchait le témoignage de ma considération à une époque où le soupçon de socialisme faisait proscrire tant de citoyens méritait cette considération à quelques égards; et je n'ai pas hésité à lui adresser une lettre qui pût lui servir, non pas de certificat pour le passé et l'avenir, ni même de preuve de notre intimité, mais seulement de moyen d'introduction auprès d'une famille honorable de Saint-Étienne, dont un membre, le malheureux Duché, représentant du peuple, a été presque mon collègue.

« Voilà ce qui s'est passé : s'il y a eu imprudence de ma part, j'en fais amende honorable à vous et à nos amis ; j'ai cru à la conversion d'un libertin, voilà tout.

« Quoi qu'il en soit, je vous recommande la discrétion et la charité : il m'est bien doux de voir mes lettres recherchées comme une marque de probité et de bonnes mœurs ; mais il m'est encore plus pénible d'apprendre que ceux à qui j'ai pu m'intéresser sont indignes d'estime ou coupables.

« Je vous embrasse, et nos amis Blanc et Cagnière.

« Tout à vous.

« P.-J. Proudhon. »

Il est impossible de n'être pas frappé, en lisant cette lettre, de l'inutilité de la protestation des penseurs : sur les générosités

impériales le peuple ne faisait pas le moins du monde ces réflexions ; il ne voyait que l'auguste visite, la libéralité et l'aumône et il était pénétré de reconnaissance émue : puissance du trompe-l'œil et de l'ostentation ! Il faut convenir aussi qu'il y a une note légèrement comique dans l'indignation de Proudhon, farouche révolutionnaire qui trouve que c'est un amer grief à ajouter à tant d'autres sujets de malédiction contre le régime impérial qu'il lui ait fait perdre une heure d'attente à Tonnerre.

Mais le trait vraiment caractéristique et touchant, c'est le sentiment de mélancolie un peu découragée qui perce à travers ces lignes. Le vieux lutteur se sent las, épuisé et impuissant ; l'athlète regarde avec douleur ses muscles détendus, son corps amaigri. Note bien rare chez Proudhon et d'autant plus émouvante : il est si loin d'être un sentimental, il prend généralement tant de soin de ne laisser voir qu'une pure raison raisonnante. Et il lui restait pendant le peu d'années qu'il avait encore à vivre de si cruelles épreuves à traverser : je ne parle pas de la dure pauvreté, il y était accoutumé ; ni même de l'œuvre interrompue et de la main glacée par la maladie et la mort ; je parle de la perte de deux de ces trois filles adorées qu'il confiait naïvement à la République parce qu'il s'estimait avoir bien mérité d'elle. Les cœurs de lions, a dit le poète, sont les vrais cœurs de pères : nul ne l'a mieux vérifié que l'intrépide lutteur qui semble se pleurer lui-même. Hontes de la patrie, outrages à la raison et à la justice, que de pensées sinistres ! Et mourir sans vider son carquois, surtout sans laisser son testament de penseur, cette œuvre philosophiquement la plus belle, la plus forte et la plus haute de ses œuvres qui s'appellera *la Justice dans la Révolution et dans l'Église* et qui fait justement l'objet de la lettre suivante :

« Paris, 19 octobre 1856.

« Mon cher Monsieur Laloge,

« Je viens vous demander un petit service, dont vous devinerez facilement pour tous nos amis, autant que pour moi-même, l'opportunité et l'utilité.

« Je compte sous 8 ou 15 jours, mettre sous presse l'ouvrage assez considérable auquel je travaille depuis 18 mois : 2 vol., grand in 18, compact, formant ensemble 1.100 à 1.200 pages.

« La publication aura lieu du 1er au 15 janvier 1857.

« De nombreux amis se sont entendus, à Paris et dans plusieurs départements, pour faire une souscription, dans le but à la fois d'assurer à l'auteur de plus forts honoraires, et à eux-mêmes l'ouvrage à meilleur marché.

« Les 2 vol. se vendent 8 fr. par le libraire, les souscripteurs les recevront pour 6 fr.

« Je donnerai en outre le 26e exemplaire en prime.

« La souscription monte déjà à 1.600; et je n'ai pas un souscripteur à Lyon.

« Or, il me serait infiniment agréable d'avoir dans votre ville un petit noyau d'amis, 25 ou 30, qui, en dehors de la clientèle du libraire, à qui il est bien entendu que je ne veux ni ne dois faire concurrence, m'assurerait qu'à Lyon je suis lu avec attention et sympathie, jugé non par la faveur de sectaires, mais au point de vue de la vérité que nous servons tous; et qui me transmettrait toutes observations utiles dans l'intérêt des principes, et de la défense de notre sainte cause.

« Vous m'entendez, mon cher Laloge. Il ne s'agit pas de suppléer ici, à mon profit, à l'action du libraire, qui fera son office sans nous; je ne le pourrais d'ailleurs que par un manque de foi auquel vous ne voudriez pas plus servir d'instrument, que je ne voudrais moi-même me le permettre.

« Je demande simplement à pouvoir recueillir, sur un travail de la plus haute gravité, les conseils d'un groupe d'amis de Lyon, comme je recevrais ceux d'amis de Bordeaux, Nantes, etc. La plupart de ces souscripteurs sont en dehors de la sphère d'action du libraire; et sans la peine qu'on a prise de les réunir, ils auraient bien pu, malgré leur bonne volonté, ne pas prendre connaissance de mon travail.

« Je vous adresserai en temps et lieu le ballot; vous recevriez le montant des souscriptions de la main des souscripteurs qui iraient chez vous prendre leur exemplaire, et vous me feriez ensuite parvenir les fonds comme vous le trouveriez le plus commode.

« Il est entendu que si vous découvriez à cela le moindre inconvénient, du côté de la police ou autrement, vous devez regarder ma demande comme non avenue.

« J'ai assez bien travaillé depuis la fin de juin jusqu'à fin septembre. A cette dernière époque, j'éprouvai une petite rechute qui me tint de nouveau pendant 8 à 10 jours dans l'incapacité de tra-

vailler : maintenant, je me sens mieux, et je crois pouvoir désormais arriver sans encombre à la fin de ma tâche.

« Rien à vous marquer d'intéressant que vous ne sachiez par les journaux et par la rumeur des confidences et des conversations. On parle d'un deuxième congrès de Paris, où l'on armera sans doute de mieux en mieux la société contre les catastrophes : nous verrons bien.

« Mes amitiés sincères à MM. Blanc, Gagnière et autres que je puis avoir à Lyon dans le cercle de mes connaissances.

« Et à vous mon cher Laloge, tous mes sentiments les plus affectueux.

« P.-J. Proudhon,
« Rue d'Enfer, 83.

« Réponse le plus tôt possible s. v. p.

« *P.-S.* — M. Jallasson, ancien marchand papetier à Paris, un de mes bons amis, vous portera cette lettre. Vous pouvez causer avec lui de toutes choses, en parfaite sécurité. Comme il voyage avec sa dame par motif de curiosité, je vous serai personnellement obligé de lui donner sur votre ville toutes les indications qui peuvent intéresser un voyageur. »

Laloge trouva-t-il à Lyon les vingt-cinq ou trente souscripteurs et amis? Nous l'ignorons. La lettre suivante semble nous prouver que Proudhon avait sur les Lyonnais une opinion assez sévère, et il est à présumer que les Lyonnais le rendaient un peu à « l'avocat des Gauthier ». Il y a, semble-t-il, un peu d'incompatibilité d'humeur entre le caractère lyonnais et la tournure d'esprit de Proudhon. Sa première impression en arrivant à Lyon est plutôt pessimiste : « Oh! la sale cité : Dieu veuille que la négligence de toilette qu'on m'a toujours reprochée ne dégénère pas ici en crasse. » D'abord les femmes du pays lui paraissaient passables (il ne va pas au delà de cet éloge bien maigre), mais il vient d'être obligé de prendre des lunettes (elles n'en sont pas cause), et à partir de ce moment elles lui semblent « atroces », Lyon lui paraît un « mélange de population débauchée et bigote ». Il a vu les plus belles processions du monde, de longues rangées de petits garçons et de petites filles, et il en conclut que « le clergé est ici tout-puissant ». Mais s'il parle ainsi le 4 août 1843, dès l'année suivante, le 13 août, il note que le peuple abandonne le catholicisme. « A Lyon. par exemple, il existe déjà une

multitude de ménages qui ont rompu toutes relations avec l'Église; on ne baptise plus les enfants, on ne se marie plus ecclésiastiquement, plus de premières communions, plus d'enterrements; des hommes de lettres, des médecins, de bons bourgeois suivent ce courant. Dans les campagnes les paysans lisent Volney. » Je ne me charge pas de mettre d'accord avec elle-même cette psychologie un peu contradictoire et antinomique.

Mais nous avons l'impression sincère de Proudhon. Il y a évidemment dans le caractère lyonnais quelque chose qui lui échappe. Sa mauvaise humeur est sinon excusable, du moins bien explicable : il quittait Besançon ayant fait faillite; il cessait dans une certaine mesure d'être son maître pour devenir employé ou commis, ce qui est toujours dur, même pour un socialiste. « Je suis à Lyon comme un homme enterré. J'ai renoncé pour un laps de temps à avoir ni volonté, ni désir, ni passion; jugez si le sacrifice est dur pour un homme aussi personnel, aussi volontaire, aussi fougueux que je suis. » Je crois aussi que sa qualité d'avocat des Gauthier lui assignait des tâches où il excellait sans doute, mais où il ne sentait plus sa plume tout à fait libre, par exemple de soutenir que le chemin de fer de Châlons à Lyon ne ferait pas ses frais et serait même pour Lyon une cause de décadence. Il rattache assez péniblement cette thèse à une « question à double face » que l'Académie de Lyon vient de mettre au concours : « Quels sont les avantages et les inconvénients qui peuvent résulter pour la ville de Lyon de l'établissement des chemins de fer ? » et il croit voir dans cette forme interrogative l'orgueil civique et l'inquiétude de « l'honorable Compagnie » fière du passé, anxieuse pour l'avenir de la cité fluviale. De Lyon, il n'admire que la campagne, les incomparables bords de la Saône.

Puis, dans l'ordre de la pensée et de l'action sociales, bien des choses se passent autour de lui qui doivent l'exaspérer. On célèbre avec enthousiasme l'anniversaire de la naissance de ce Fourier dont l'œuvre initiale et initiatrice, la *Théorie des quatre mouvements*, avait été conçue et publiée à Lyon en 1808. Or, le « bonhomme » Fourier lui semble faux, immoral, d'une « extravagante puérilité », d'une « ineffable bêtise » où la « rhapsodie et le plagiat » assaisonnent « l'infamie ». « Loin de moi, communistes, votre présence m'est une puanteur et votre vue me dégoûte. Tristes illusions d'un socialisme abject, dernier rêve de la crapule en délire. » Vous trouverez ces expressions et de plus fortes, s'il est possible, dans le

livre lyonnais de cette date, *les Contradictions économiques*, comme dans la *Lettre à V. Considérant*.

Ce n'est pas tout, V. Considérant venait précisément de prêcher le fouriérisme avec tant de succès qu'il avait fait à Lyon, par son habileté supérieure à en dissimuler les côtés hasardeux ou scandaleux, beaucoup d'adeptes. J'ai sous les yeux un compte rendu des conférences de Considérant par le Lyonnais illustre qui proclama la République au balcon de l'hôtel de ville le 28 février 1848 et dont le nom étonnera peut-être, Francisque Bouillier. Il admire Fourier, il comble d'éloges V. Considérant, il se moque des esprits timorés qu'effrayent les théories nouvelles. « Le monde des rêves et des chimères commence pour eux au delà du cercle étroit dans lequel leurs idées sont enfermées. » Mais c'est surtout Cabet qui, plus même que Fourier, était pour les Lyonnais de cette époque le grand homme, le prophète : je pourrais citer en témoignage Proudhon lui-même : « Ne croyez point, mon cher sinologue, écrit-il à Pauthier (13 mai 1843), que je veuille me mettre au service de Cabet ; » et surtout les *Mémoires et Souvenirs* du sergent-député Sébastien Commissaire. Tous les ouvriers étaient cabetistes ; entre eux le différend ne commençait que sur les moyens de réaliser *l'Icarie*, les uns voulant jouir immédiatement de leur eldorado et faire surgir d'un seul coup l'utopie par la violence ; les autres et Cabet lui-même préconisaient la douceur et la patience. Ce n'était pas chez les ouvriers opinion d'épiderme, conviction de surface : d'abord un grand nombre étaient fortement persuadés que l'Icarie existait réellement et qu'il suffisait pour trouver l'île bienheureuse de fréter un navire et de traverser les mers ; ensuite on ne saura jamais combien de croyants de Lyon et de Saint-Étienne (j'ai là-dessus de curieux documents et témoignages) s'enrôlèrent, vendirent leurs biens et s'embarquèrent pour le féerique pays du rêve, où la brutale réalité les réveilla et dont ils ne revinrent jamais.

Ce qui irrite Proudhon, c'est beaucoup moins la boue lyonnaise où il « patauge », beaucoup moins ce que le commerce lyonnais a de « dégoûtant et d'ignoble », que le mysticisme incorrigible des Lyonnais, mysticisme religieux et mysticisme laïque. Qu'y a-t-il de scientifique dans cette idée de fraternité qui est à la base du cabetisme, qui est tout pour Cabet : le principe, la théorie, le système, la science totale ? Rien qu'une vague mysticité aux yeux de l'intellectualiste Proudhon, qui nie la fraternité et soutient que la justice suffit et se suffit. Considérant et le « père » Cabet, comme les ou-

vriers l'appelaient familièrement, prédicateurs en habit; Mme Flora Tristan et le père Lacordaire, qui prêcha le carême de 1845, en un mot tous ceux qui avaient l'oreille et le cœur des Lyonnais excitaient au plus haut point la bile et la colère de notre Franc-Comtois. « Cabet est ici en ce moment; il se prêche en ce moment (1844) je ne sais combien d'évangiles nouveaux : évangile selon Buchez, évangile selon Pierre Leroux, évangile selon Lamennais, Considérant, George Sand, Mme Flora Tristan, évangile selon Pecquer et encore d'autres. Je n'ai pas envie d'augmenter le nombre de ces fous; aussi je produis un effet mirobolant sur ceux qui me voient pour la première fois, quand ils viennent à s'apercevoir que j'ai le sens commun. » Inutile de parler de Flora Tristan, qui évangélisait les ouvriers lyonnais : les idées romaines de Proudhon contre l'émancipation des femmes, ses colères comiques contre les bas-bleus sont assez connues. Quant à Lacordaire, dont il suivit fidèlement tous les sermons, Proudhon s'indignait de le trouver si rationaliste pour un théologien et si peu pour un philosophe. Il entreprit même de le réfuter et de prêcher le carême à sa manière. « Eh bien ! moi, contempteur des commandements de l'Église, enfant rebelle de la foi, pécheur endurci, la bible à la main, je prêcherai le carême. » Et il écrit le *Miserere ou la Pénitence d'un roi*, que Renan lut et n'oublia pas, veine curieuse de l'inspiration proudhonienne. En lisant plus tard la *Vie de Jésus*, il éprouva du regret de n'avoir pas exploité cette veine. « Renan a fait Jésus à son image. Selon lui, Jésus est un mystique, en dehors de la vie réelle. Selon moi, Jésus est un réformateur et un moraliste avant tout, en qui la religion n'est que la chose secondaire. » Jésus était condamné à renaniser ou à proudhoniser.

On comprend maintenant — la scission était si profonde entre leur mysticisme humanitaire et le rationalisme à prétention scientifique de Proudhon — que les ouvriers de la Croix-Rousse aient brûlé son livre. Proudhon leur rendait en dédain transcendant leur brutal outrage, comme le montre bien la fin de la lettre suivante, qui témoigne d'une rupture non pas temporaire, mais décisive : d'ailleurs pas d'abonnés à *la Voix du Peuple* (1850) : « Lyon est perdu ». Ce mot est significatif.

« Paris, 7 janvier 1857.

« Mon cher et excellent Ami,

« J'ai égaré votre dernière, ce qui est cause qu'après avoir longtemps différé ma réponse, je ne puis la faire qu'au hasard et incomplète.

« Mon livre ne paraîtra que courant avril. Il a été retardé tout à la fois par les difficultés du sujet, mon stade de maladie et la réimpression de mon *Manuel du Spéculateur*, dont il a fallu m'occuper depuis un mois.

« Avez-vous ce dernier ouvrage ? En tout cas, je vous ferai parvenir un exemplaire de cette 3e édition, que je signe, en raison de son importance et des idées que je remue. Tout ce qui aime le peuple et la justice doit voir cela. Vous m'en direz votre sentiment et celui des amis. Dans huit jours l'impression sera terminée.

« Cet ouvrage expédié on commencera l'impression de mon livre; elle durera environ 2 mois. C'est bien gros, bien compact, bien lourd; mais, si je ne me trompe, c'est formidable. Avec ce livre, il est impossible que l'espèce humaine ne sache pas où elle en est, d'où elle vient, où elle va. A part certaines questions spéciales à approfondir, je vous avoue que je ne sais rien de plus, et que je mourrai désormais tranquille.

« Vous n'avez que faire de m'envoyer les fonds (je crois que vous me parlez de cela) avant d'avoir reçu les exemplaires. Puissé-je seulement être aussi exact que vous...

« Que dit-on à Lyon des élections ? Comment les bourgeois et le Canut prennent-ils la chose ?

« S'il faut vous dire une fois mon sentiment, la population lyonnaise, au milieu de laquelle j'ai vécu six ans, me paraît aussi peu aimable dans sa droite que dans sa gauche. Le bourgeois est égoïste, tartuffe, dépourvu de sentiment civique et moral: L'ouvrier, celui surtout de la Croix-Rousse, est borné, soupçonneux, et, hors des intérêts de sa coterie, est incapable de comprendre rien aux lois humaines et sociales. Patriote à son point de vue ; au fond, peu ami de la liberté, et indifférent aux principes.

« J'ai entendu dire que M. Frédéric Morin, professeur de philosophie, et partisan des idées néo-chrétiennes, était candidat de l'opposition démocratique à Lyon. Est-ce vrai ?

« Bonjour aux amis Blanc, Gagnière, etc. Je crois Pauffert à Gray.

« Je vous souhaite la bonne année et je vous embrasse.

« P.-J. Proudhon. »

Voici enfin la dernière lettre, simple billet, qui roule exclusivement sur des questions d'éditions et de librairie :

« Paris, 6 janvier 1857.

« Cher Ami,

« Voici un bon de MM. Garnier frères pour un exemplaire, 3e édition, signée P.-J. Proudhon, du *Manuel du Spéculateur à la Bourse,* que vous irez prendre chez MM. Ballay et Couchon, libraires de votre ville.

« En parcourant cette édition, augmentée de près d'un tiers, et entièrement refaite, vous saisirez vite la position que je me suis efforcé de faire prendre à la démocratie en face de la caste corrompue et spoliatrice qui nous gouverne. Faites-le remarquer aux amis et connaissances ; car je doute que la presse parisienne, tout entière inféodée, parle de mon livre.

« Je vais mettre sous presse une nouvelle publication sur *les Principes* déterminés par l'histoire.

« L'ouvrage paraîtra courant mai. Les charges de cette édition ne permettent pas au libraire de vendre au-dessous de 10 francs, et à moi, à moins de 7.

« Comme, par un nouvel arrangement, je fondrai mes intérêts avec ceux du libraire (compte à demi), il n'y aura pas d'inconvénient à ce que la souscription puisse s'étendre.

« Je vous serre la main,

« P.-J. Proudhon. »

En transcrivant les lettres inédites de Proudhon, je ne pouvais m'empêcher de comparer mentalement ses doléances sur la chute de la République et ses cris de colère contre l'attentat du 2 Décembre à la brochure de Karl Marx *le Dix-Huit Brumaire et Louis Bonaparte.* Cette publication date de la même époque que les lettres : les appréciations et les jugements historiques, chose infiniment curieuse, sont identiquement les mêmes, je n'ajoute même pas réserves faites pour le ton, car ici l'auteur du *Capital* s'est

fait pamphlétaire et manie, non sans succès, l'arme favorite de Proudhon, l'ironie et l'invective. L'attitude de Proudhon vis-à-vis du coup d'Etat, par ce rapprochement, se trouve expliquée, bien qu'elle ait paru en son temps inexplicable : il est aussi loin que possible de l'amnistier, il le flétrit au contraire au nom du droit et de la justice, mais il ne perd pas son temps à lui appliquer sans discontinuer le fer rouge de sa flétrissure ; il en rend compte, il en montre la logique, en fait en quelque sorte la dialectique, et au nom du fatalisme économique et historique qui n'est nullement toute sa doctrine, mais une pièce nécessaire de son système, il démontre que le coup d'Etat était inévitable, qu'il s'explique par des lois naturelles dérivant de la nature des choses bien plus que de la volonté des hommes. Faire au fatalisme psychologique sa part pour qu'il n'envahisse pas la science tout entière, réserver expressément les droits imprescriptibles de la justice, deux principes de Proudhon qui jettent une vive lumière sur la dernière phase de sa carrière, suprême antinomie qui déconcerta jusqu'à ses meilleurs amis parce qu'ils n'en avaient pas l'intelligence et l'idée dernière.

Je ne sache pas que ce rapprochement final de deux théoriciens que l'on considère comme d'irréconciliables adversaires ait été encore signalé ou mis en pleine lumière. On a discuté à l'infini sur les emprunts que K. Marx aurait faits à Proudhon, mais je ne crois pas que ce problème d'érudition et de genèse des doctrines soit entièrement élucidé. Ni M. Bourguin, qui déclare qu'ils diffèrent si essentiellement l'un de l'autre « non seulement par le tempérament, mais aussi par la méthode, la doctrine et le but, qu'il est difficile d'apercevoir ce que Marx doit à Proudhon » ; ni Anton Menger, qui soutient que Marx doit indirectement à Proudhon tout ce qu'il emprunte à Rodbertus qui s'en inspire, mais qu'il est surtout redevable à Thompson de l'essentielle théorie de la plus-value, ne me semblent avoir dit le dernier mot sur cet épineux problème. Pour moi, je suis frappé de l'aveu récent d'Engels et de Kautsky : « Le droit de l'ouvrier au *produit intégral de son travail*, c'est-à-dire de chaque ouvrier au produit de son travail particulier, n'est, ainsi conçu, *qu'une doctrine de Proudhon*. Mais demander que les moyens de production et les produits appartiennent à la communauté des travailleurs est chose fort différente. » Assurément ; mais Proudhon n'avait-il pas ajouté que, l'ouvrier isolé payé de son travail, il reste à la communauté des

ouvriers réunis par la coopération une plus-value de coopération qui n'est pas payée et qui leur laisse, leur salaire individuel touché, un droit collectif sur l'œuvre réalisée? Et Proudhon, par la théorie du crédit gratuit qu'il essayait de réaliser en 1849 par *la Banque du Peuple*, n'avait-il pas tenté de frapper de stérilité le capital, ce qui tend à annihiler, comme le veut K. Marx, la classe capitaliste au profit de la classe prolétarienne? Il est dur, après avoir été pendant trente ans la terreur, la bête noire des bourgeois, de s'entendre interpeller par un docteur allemand, qui vous crie en ricanant : petit bourgeois, petit bourgeois!

« Moi, disait Marx un jour, je ne suis pas marxiste. » Entendez: je n'espère plus la réalisation de mes idées par une journée ou par des journées révolutionnaires; j'ai perdu mes illusions de 1848; je comptais sur la révolution, je ne compte plus que sur l'évolution, mais elle est inévitable et inexorable. Qui donc lui avait enseigné cette doctrine, et, s'il n'était plus marxiste, qu'était-il donc devenu, sinon proudhonien? C'est encore une admirable lettre datée de Lyon (17 mai 1846) et adressée à Marx lui-même qui va nous éclairer: « J'ai aussi à vous faire quelques observations sur ce mot de votre lettre : *Au moment de l'action.* Peut-être conservez-vous encore l'opinion qu'aucune réforme n'est actuellement possible sans un coup de main, sans ce qu'on appelait jadis une révolution, et qui n'est tout bonnement qu'une secousse. »

Et il réfute péremptoirement cette opinion qu'il excuse, l'ayant partagée, mais dont ses dernières études l'ont fait complètement revenir. Puis il lui donne cette formule du problème social: *faire rentrer dans la société, par une combinaison économique, les richesses qui sont sorties de la société par une autre combinaison économique.* Il déclare qu'il croit avoir le moyen de résoudre ce problème : « Je propose de faire brûler la propriété à petit feu, plutôt que de lui donner une nouvelle force, en faisant une St-Barthélemy des propriétaires. »

On comprend l'indignation de Proudhon quand il reçut le pamphlet impitoyable : *la Misère de la Philosophie.* « J'ai reçu le libellé d'un docteur Marx, écrit-il de Lyon à Guillaumin le 19 septembre 1847 ; c'est un tissu de grossièretés, de calomnies, de falsifications, de plagiats. » Les mots sont un peu gros, mais ils ne sont que justes; Marx avait feuilleté Proudhon dans de nombreux entretiens ; Marx avait lu ses livres en français et en allemand; Marx l'avait encensé comme le rénovateur de l'économie politique,

sauf à déclarer ensuite que son examen « décisif, rigoureux et scientifique de la propriété », dans une histoire vraiment scientifique de l'économie politique, « serait à peine digne d'être mentionné; » Marx avait sollicité son amitié, mendié sa correspondance, puis il répondait d'un ton germanique et dégagé à son ami qui lui disait : « J'attends votre férule critique, » ces mots qui ne font tort qu'à lui-même : « Celle-ci tomba sur lui de telle manière que notre amitié prit fin pour toujours. » Cette désinvolture de mauvais goût dans le dénigrement succédant à une exagération dans les éloges et la flatterie ferait à elle toute seule soupçonner l'emprunt ou le plagiat.

Nier l'influence de Proudhon sur Marx, autant vaudrait soutenir que les révolutions qui se propagèrent en 1848 comme par une traînée de poudre ne furent pas le contre-coup de la révolution parisienne et que ce fut spontanément qu'elles firent explosion dans toutes les capitales de l'Europe.

Mais Proudhon, rude jouteur et virulent polémiste, au demeurant excellent homme, arrêterait peut-être cette enquête si tentante et qui n'a pas encore abouti à sa légitime conclusion. Il écrivait plaisamment à Tissot : « J'ai vu à l'Institut, il y a deux ans, deux naturalistes se battre pour une priorité de découverte que chacun revendiquait; il s'agissait d'un *muscle* qui se trouve dans les *ouïes* du *merlan*. Quelle misère! Combien celui-là est pauvre qui se croit anéanti par la perte d'une découverte! Le monde est infini dans tous les sens... Je ne crains pas vos succès, je ne demande que du temps. » Le temps remettra à sa place celui qu'Arthur Desjardins appelait « le premier socialiste français » en face du plus grand des socialistes allemands. Evitons surtout le gros mot de plagiaire. C'est ici surtout qu'il faut dire : « La propriété, c'est le vol, » et : « Penseurs de tous les pays, unissez-vous. »

Qu'il écrivît des *Contradictions* à bord de son remorqueur *le Dragon*, c'est peut-être un symbole : dans un bateau les rives se meuvent, l'horizon se déplace, les points de vue changent; ainsi se meut, se déplace, change, évolue et s'élargit la pensée de Proudhon. Mais si le monde est infini dans tous les sens, il a un axe et des pôles fixes : l'axe et les pôles de Proudhon, c'est le droit, la justice ou, comme il dit encore, la réciprocité, l'égalité, d'un mot la haute idée morale qui fit de lui, à une époque de rêveries d'amour libre, de dénigrement des principes rationnels, un inflexible Romain, scrupuleux mainteneur de la famille, un vrai Français fils légitime de la Révo-

lution par un invariable respect des droits de l'homme et du citoyen. Et c'est précisément ce double caractère qui tracera à jamais une ligne de démarcation, qui creusera un fleuve plus large et plus profond que le Rhin entre lui et son émule d'Allemagne. Si je me permettais une conclusion qui dépasse peut-être un peu ces prémisses, je serais tenté de proposer cette formule abréviative : ce que Proudhon est à Cabet et à Fourier, Marx l'est à Proudhon; la même guerre impitoyable qu'il fit à Lyon au socialisme sentimental ou de Fraternité, Marx et ses continuateurs la font aujourd'hui au socialisme rationaliste ou de Justice, qu'au nom du fatalisme économique ils déclarent utopique, non scientifique. C'est sans doute le dernier cri, non le dernier mot du socialisme; dégagées de leur forme de paradoxe et de polémique, les thèses proudhoniennes, pénétrées d'individualisme et de rationalisme, dans leur socialisme même, subsisteront et entreront de plus en plus dans le grand courant de la science sociale.

Alexis Bertrand,

Professeur de philosophie
à la Faculté des lettres de Lyon.

LETTRES DU JAPON

LETTRE I

Kioto, et comment je tombai amoureux de la plus belle cloche du pays, après avoir conféré avec certains marchands de Chine qui trafiquaient du thé. Montre encore comment, dans un grand temple, je violai le dixième commandement en cinquante-trois endroits et m'inclinai devant Kano et un charpentier. Me mène à Arashima.

Nous faisons ménage avec soixante représentants de la race des Sahibs dans le plus joli hôtel qu'il vous fut oncques permis de voir. Il s'élève sur le versant de la colline qui domine toute la ville de Kioto, et son jardin est du vrai japonais. Thés taillés de façon fantastique, genévriers, pins pygmées et cerisiers se mêlent aux bassins de poissons rouges, aux lanternes de pierre, aux rocailles bizarres et à une pelouse de velours de trente-cinq degrés de pente. Derrière nous, les pins, rouge et noir, couvrent la colline et descendent en un long éperon jusqu'à la ville. Mais un catalogue de salle de vente ne peut décrire les charmes de l'endroit ni traiter dignement le jardin de thé rempli de cerisiers, qui s'étend à cent mètres plus bas que l'hôtel. Nous avions reçu la solennelle assurance que personne ne viendrait à Kioto. C'est pourquoi nous y rencontrons tous les passagers du bateau qui nous avait amenés à Nagasaki ; et c'est aussi pourquoi nos oreilles sont constamment assaillies de la clameur de gens en train de discuter les endroits qu'il faut « faire ». L'Anglais est un horrible animal quand il se trouve sur les grand'routes ; de même l'Américain, le Français ou l'Allemand.

Je contemplais le soleil de l'après-midi sur les arbres et la ville,

les changements et les jeux de couleur dans la rue du cerisier encombrée de monde, et je chantonnais intérieurement parce que le ciel était bleu et que j'étais en vie dessous, avec une paire d'yeux dans la tête.

Dès que le soleil descendit derrière les collines, l'air se rafraîchit sérieusement, mais les gens en ceintures de crêpe et en fourreaux de soie ne cessèrent pas pour cela de folâtrer avec calme. Il devait y avoir le lendemain, au temple principal de Kioto, un grand office en l'honneur de la fleur de cerisier, et tout le monde se préparait à cet effet. Au moment où la lumière s'éteignait dans une lavure de cramoisi, la dernière chose que j'aperçus fut une frise de trois petits bébés japonais, à houppes légères et à larges ceintures, qui essayaient de se pendre la tête en bas à une barre de bambou. Ils y parvinrent, et l'œil à demi clos du jour les regarda solennellement comme il se fermait. L'effet en silhouette fut immense !

Après dîner, une compagnie de marchands de thés de la Chine se rassembla dans le fumoir, et naturellement ils parlèrent « boutique », de la leur, ce qui ne manquait pas d'intérêt. Leur langage n'est pas Notre (1) langage, car ils ne savent rien des jardins de thé, du séchage, de la dessiccation ni du roulage, pas plus que du contremaître qui se brise la clavicule au milieu de la saison la plus occupée, ou de la maladie qui frappe les rangs des coolies à peu près dans le même temps. Ce sont d'heureux hommes qui obtiennent leur thé, grâce au bris de mille caisses venant de l'intérieur du pays, et qui jouent avec, sur les marchés de Londres.

Néanmoins ils professent le plus entier respect pour le thé de l'Inde, qu'ils détestent cordialement. Voici le genre d'argument qu'un homme de Fou-Tchéou, très gros acheteur lui-même, me lança à travers la table (2) :

— Vous pouvez parler de vos thés de l'Inde, — Assam et Kangra, ou n'importe comment vous les appelez, — mais je *vous* déclare que si jamais ils ont une prise sérieuse en Angleterre, les médecins tomberont dessus, monsieur. Ils seront médicalement interdits. Vous verrez s'ils ne le sont pas. Ils vous déchirent les nerfs. Impropres à la consommation humaine, — voilà ce qu'ils sont. Quoique je ne nie pas qu'ils se vendent bien en Angleterre

(1) Lorsque M. Rudyard Kipling écrit Notre (avec un N majuscule), il parle des Anglo-Indiens.

(2) Ce qui suit a eu un grand retentissement en Angleterre, lors de sa publication dans *The Pioneer*, et, depuis, est journellement cité.

pour le moment. Ils ne se conservent pas. Au bout de trois mois, les différentes sortes que j'en ai vues à Londres se changent en foin.

— Je crois qu'ici vous avez tort, dit quelqu'un de Hankéou. Je sais par expérience que les thés de l'Inde se conservent mieux que les nôtres, et beaucoup mieux. Mais (se tournant vers moi) si nous pouvions seulement obtenir du gouvernement chinois qu'il enlève les droits, nous pourrions écraser le thé de l'Inde et tout ce qui s'y rattache. Nous pourrions établir le thé dans Mincing Lane à trois pence la livre. Non, nous ne falsifions pas nos thés. C'est un de *vos* trucs dans l'Inde. Nous les obtenons aussi purs que les vôtres — chaque caisse ouverte conforme à l'échantillon.

—. Vous pouvez donc avoir confiance en vos acheteurs indigènes? interrompis-je.

— Avoir confiance en eux ? Naturellement, nous le pouvons, intervint le marchand de Fou-Tchéou. Il n'y a pas en Chine de jardins de thé comme vous les comprenez. Les paysans cultivent le thé, et les acheteurs, chaque saison, le leur achètent contre espèces. Vous pouvez donner à un Chinois cent mille dollars et lui dire de les changer en thé tel qu'il convient à votre genre particulier de vente, — tout sera conforme à l'échantillon. J'admets que le personnage peut être un franc coquin de cent autres façons, mais il sait mieux que de jouer à l'imbécile avec une maison anglaise. Votre thé arrive, — mille demi-caisses, dirons-nous. Vous en ouvrez peut-être cinq, et le surplus s'en va en Angleterre sans plus ample informé. Mais elles sont toutes conformes à l'échantillon. Voilà ce qui s'appelle faire les affaires, oui-da. Le Chinois est un marchand de naissance, et il a du nerf. Je l'aime en matière d'affaires. Le Nippon n'est bon à rien. Il n'est pas homme à manier cent mille dollars. Fort possible qu'il se sauverait avec — ou essaierait de le faire.

— Le Nippon n'a pas le flair des affaires. Dieu sait si je déteste le Chinois, dit une voix de basse derrière la fumée de tabac, mais vous pouvez faire affaire avec lui. Le Nippon est un petit regrattier qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez.

Ils demandèrent à boire et racontèrent des histoires, ces marchands de la Chine, — des histoires d'argent, de balles et de boîtes, — mais à travers tous leurs récits perçait une tendance à prôner l'aide indigène chinoise, qui, même en admettant les par-

ticularités de la Chine, ne manquait pas de vous saisir. « Le *compradore* a fait ceci ; Ho Whang a fait cela ; un syndicat de banquiers de Pékin a fait telle autre chose, » — et ainsi de suite. Je me demandai si un certain laisser aller de grand seigneur quant aux détails n'avait rien à voir avec tous ces racontars au sujet des caisses de thé de Chine que l'on brise et toutes ces différences de qualité qui se présentent fort bien, en dépit de ce que ces hommes disaient pour prouver le contraire.

En outre, les marchands parlèrent de la Chine comme d'un lieu où l'on fait fortune — d'un pays qui n'attend qu'à être ouvert au commerce pour payer cent pour cent. Ils me parlèrent du gouvernement anglais, qui vient en aide au commerce privé par des voies aimables et discrètes, afin d'avoir une plus ferme prise sur les adjudications du département des travaux publics, lesquelles, pour le moment, volent à l'étranger. C'était agréable à entendre. Mais la chose la plus étrange de toutes fut le ton d'espoir et presque de contentement qui régnait dans leurs discours. C'étaient des gens à leur aise, qui brassaient de l'argent, et ils aimaient leur existence. Vous savez comme quoi, lorsque nous nous trouvons réunis, deux ou trois d'entre Nous, dans notre pays stérile et pauvre, nous gémissons en chœur et sommes inconsolables. Agents du service civil, militaires et marchands, c'est tout un. Le premier, surmené, et ruiné par le change; le second, un pauvre diable faisant partie d'une fière organisation, et le troisième, quelqu'un de peù d'importance, toujours à couteanx tirés avec ce qu'il considère comme un gouvernement classique. Je savais dans un sens que Nous étions là-bas une communauté affreuse et misérable, mais je ne connus la mesure de notre chute qu'en entendant des hommes parler fortune, réussite, argent, ainsi que les plaisirs, la bonne chère et les petits tours fréquents en Angleterre, que procure cet argent. Leurs amis ne semblaient pas mourir avec une rapidité surnaturelle, et leur opulence les rendait capables de supporter sans s'émouvoir la calamité du change. Oui, nous autres de l'Inde nous sommes une triste race de gens.

Dès la pointe du jour, avant que les moineaux en train de nicher fussent éveillés, dans l'air se produisit un son qui me fit sortir avec épouvante de mon vertueux sommeil. C'était un murmure zézayant, aussi profond qu'on ne peut plus étrange. « C'est un tremblement de terre, et le versant de la montagne se met à glisser, » dis-je, en prenant des mesures de sauvegarde. Le son se

répéta encore et encore jusqu'à ce que je conclue que si c'était le son précurseur d'un tremblement de terre, l'affaire s'était accrochée en route. A déjeuner, des gens dirent :

— C'était la grosse cloche de Kioto, tout juste voisine de l'hôtel, en remontant un peu sur le versant. Comme sonnerie, vous savez, c'est plutôt une chose ratée, au point de vue anglais. Ils ne la sonnent pas comme il faut, et le volume du son est comparativement insignifiant.

— C'est ce que j'ai pensé dès que je l'ai entendue, répliquai-je d'un ton indifférent.

Et je sortis pour m'engager sur le versant de la colline et monter sous le soleil qui inondait le cœur et les arbres, inondait l'œil de joie. Vous connaissez le plaisir sans mélange de cette première matinée claire dans les Himalayas, quand le flâneur a la perspective d'un mois de pleine paresse, et que la senteur des cèdres se mêle à la senteur du cigare de la méditation. C'était mon lot quand je m'avançai à travers l'herbe longue semée de violettes, dans les petits cimetières japonais oubliés, — tout en colonnes brisées, tout en dalles couvertes de mousse, — jusqu'à ce que je trouvasse, sous une brèche du versant de la montagne, la grosse cloche de Kioto — vingt pieds de bronze vert suspendu à l'intérieur d'un appentis fait de poutres de bois et couvert de façon fantastique. Une poutre, soit doit en passant, *est* une poutre au Japon ; tout ce qui n'a pas un pied d'épaisseur est un bâton. Ces poutres étaient les meilleures parties de gros arbres, reliées à l'aide de bronze et de fer. Un coup frappé légèrement de la jointure du doigt sur la lèvre de la cloche — elle était à pas plus de cinq pieds du sol — faisait respirer lourdement le grand monstre, et un coup de canne évoquait cent échos perçants à l'entour des ténèbres de son dôme. Sur un côté, retenu par une demi-douzaine de petits grelins, pendait un bélier, un épars de douze pieds cerclé de fer, le nez pointant au cœur d'un chrysanthème en haut relief qui se trouvait au ventre de la cloche. Alors par une faveur spéciale de la providence, qui veille toujours sur l'oisif, on commença de faire résonner soixante coups. Une demi-douzaine d'hommes agitèrent le bélier en arrière et en avant avec force éclats de voix et clameurs, jusqu'à ce qu'il eût pris suffisamment de champ, et les cordes lâchées le laissèrent se précipiter contre le chrysanthème. Le « boum » du bronze frappé fut englouti par la terre au-dessous, et, derrière, par le flanc de la colline, de telle sorte que son volume n'était pas proportionné à

la taille de la cloche, exactement comme les gens avaient dit. Un sonneur anglais en eût fait trois fois autant. Mais alors il aurait perdu la vibration rampante qui courait à travers roches et pins à vingt mètres à la ronde, qui battait à travers le corps de l'auditeur et s'en allait mourir sous ses pieds comme le choc d'une mine lointaine. Je supportai vingt coups et me retirai, nullement honteux d'avoir pris ce son pour un tremblement de terre. Maintes fois depuis j'ai entendu la cloche parler quand j'étais au loin. Elle dit B-r-r-r tout au fin fond de sa gorge, mais une fois que vous avez saisi le bruit, jamais vous ne l'oublierez. Et voilà pour la grosse cloche de Kioto.

De sa demeure, un escalier de pierre taillée vous mène au temple de Chion-in, où j'arrivai le dimanche de Pâques, juste avant l'office, et en temps pour voir la procession de la Fleur de Cerisier. On disait au même moment un office spécial en un lieu appelé Saint-Pierre-de-Rome, mais les prêtres de Bouddha l'emportaient sur les prêtres du pape. Voici comment les choses se passèrent : la façade principale du temple avait trois cents pieds de long, cent pieds de profondeur et soixante pieds de haut. Un toit couvrait le tout, et si ce n'est les tuiles, il n'y avait pas une pierre dans l'édifice, rien que du bois vieux de trois cents ans, aussi dur que du fer. Les colonnes qui supportaient le toit avaient trois, quatre et cinq pieds de diamètre, et étaient vierges de toute peinture. Elles montraient le grain naturel du bois jusqu'à ce qu'elles se perdissent là-haut, très haut au-dessus de la tête, dans l'obscurité d'un brun magnifique. Les traverses étaient de bois naturel d'une grande richesse ; bois de cèdre, bois de camphrier, cœurs de pins gigantesques avaient été mis en réquisition pour le grand œuvre. Un charpentier — ils ne l'appellent que charpentier — avait dessiné le tout, et le souvenir de son nom a été conservé jusqu'à ce jour.

Une moitié du temple était séparée de l'assemblée par une grille de deux pieds, sur laquelle des soies avaient été jetées. A l'intérieur de la grille était tout l'attirail religieux, mais je ne saurais le décrire. Tout ce que je me rappelle, c'étaient des rangées sur rangées de plateaux laqués, contenant chacun un volume roulé d'écritures sacrées ; un autel aussi grand qu'un orgue de cathédrale, et où l'or le disputait à la couleur, la couleur au laque et le laque à l'incrustation ; et des cierges semblables à ceux que la sainte mère Église n'emploie que dans ses plus grands jours répandaient

une lumière jaune qui adoucissait tout. Des encensoirs de bronze en forme de dragons et de diables fumaient à l'ombre des bannières de soie, derrière lesquelles un réseau de bois, aussi délicat que du givre sur une vitre de fenêtre, grimpait jusqu'à la pomme de la hampe. Seulement il n'y avait pas de toit visible à ce temple. La lumière s'éteignait sous les poutres monstrueuses, et nous eussions pu tout aussi bien être dans une cave à cent toises sous terre, sans le soleil et le ciel bleu aux portails où les petits enfants se chamaillaient et poussaient des cris.

Sur ma parole, j'essayai de noter avec sang-froid ce qui était devant moi, mais l'œil se fatiguait, et le crayon s'échappait en courtes exclamations. Qu'auriez-vous fait si vous eussiez vu ce que je vis quand, faisant le tour de la verandah du temple, je me dirigeai vers ce qu'il nous faut appeler une sacristie. C'était une grande construction reliée à la principale par un pont de bois du brun le plus poli par le temps et le plus sombre. Le long du pont courait un paillasson couleur de safran, et le long du paillasson, avec autant de lenteur que de solennité, comme il convenait à leurs hautes fonctions, défilaient cinquante-trois prêtres, chacun revêtu de quatre habillements au moins de brocart, de crêpe et de soie. Il y avait là des soies qui ne voient pas le jour des marchés et des brocarts que connaissent seules les garde-robes des temples.

Il y avait là de la soie vert-de-mer moirée à dragons d'or, du crêpe terre-cuite où se groupaient des chrysanthèmes couleur d'ivoire, de la soie rayée noire traversée de flammes jaunes, de la soie lapis-lazuli à poissons d'argent, de la soie aventurine incrustée de plaques vert-gris, du drap d'or par-dessus du sang de dragon et de la soie safran et brun aussi raide de broderie que planche. Nous retournâmes au temple maintenant tout plein de somptueuses robes. Les petits plateaux de laque étaient les pupitres des prêtres. Quelques-uns de ces derniers étaient étendus parmi eux, tandis que d'autres allaient et venaient très doucement autour des autels d'or et des encensoirs; et le grand-prêtre s'installa, le dos tourné à l'assemblée, dans une chaise d'or à travers laquelle sa robe tremblait comme les élitres d'une cicindelle.

Dans un calme solennel, les livres furent déroulés, et les prêtres se mirent à chanter les textes pali en l'honneur de l'apôtre de ce qui n'est point de ce monde, lequel avait écrit qu'ils ne devaient point porter d'or ni de couleurs mêlées, pas plus que toucher aux mé-

taux précieux. Mais sauf quelques accessoires sans importance dans le genre d'images à peine visibles de grands hommes — et ceux-ci eussent pu être appelés des saints — la scène qui se déroulait devant moi eût tout aussi bien pu se dérouler dans une cathédrale catholique-romaine, par exemple la belle cathédrale d'Arundel. La même pensée se trouvait dans d'autres esprits, car pendant une pause du chant si plein de lenteur une voix derrière moi murmura :

> To hear the blessed mutter of the mass
> And see God made and eaten all day long (1).

C'était un habitant de Hong-Kong, furieux de n'avoir pas, lui non plus, été autorisé à photographier un intérieur. Il appelait toute cette splendeur du rituel et tout cet attirail simplement « un intérieur », et se vengeait en crachant dessus du Browning.

Le chant s'activa, comme l'office tirait à sa fin, et les cierges baissèrent.

Nous nous en allâmes vers d'autres parties du temple, poursuivis par le chœur des dévots jusqu'à ce que nous fussions hors de portée de voix dans un véritable Eden de paravents. Il y a deux ou trois cents ans, là vivait une espèce de peintre du nom de Kano. Le temple de Chion-in l'engagea à embellir les murs des chambres. Comme un mur est un paravent et qu'un paravent est un mur, Kano, de la *Royal Academy*, eut un certain travail. Mais il fut aidé par des élèves et des imitateurs, et finit par laisser quelques centaines de paravents, qui sont autant de tableaux achevés. L'intérieur d'un temple, vous le savez déjà, est très simple en ses dispositions. Les prêtres vivent sur des nattes blanches, dans de petites chambres à plafonds bruns, lesquelles chambres peuvent à volonté se repousser en une grande chambre. Telle, aussi, était la disposition à Chion-in, quoique les chambres fussent comparativement grandes et donnassent sur de somptueux passages et verandahs. Comme l'empereur visitait de temps à autre l'endroit, il y avait, installée pour lui, une chambre dont la splendeur dépassait l'ordinaire. Des glands de soie tressée, d'une invention compliquée, servaient en guise de loquets pour faire reculer les para-

(1) Et j'entendrai le murmure béni de la messe
Et verrai faire et manger Dieu tout le long du jour.
(*Men and Women*, Robert Browning.)

vents à coulisses, et le bois en était laqué. Voici qui ne sont que des mots faibles, mais je n'ai pas dans la poigne les expressions qui conviendraient pour rendre l'impression de repos qui se dégageait de tout cela, ou donner une idée de la puissance qui a su, d'un tour de main, assurer l'effet désiré. Le grand Kano a dessiné des faisans transis, groupés ensemble sur la branche couverte de neige d'un pin ; ou bien un paon, en son orgueil, déployant sa queue pour faire les délices de sa gent femelle ; ou une orgie de chrysanthèmes débordant d'un vase ; ou des figures de campagnards, usés par le travail, rentrant du marché ; ou une scène de chasse au pied du Fujiyama.

Le charpentier, tout aussi grand artiste, qui bâtit le temple a encadré chaque peinture avec une absolue précision sous un plafond qui fut un miracle d'invention, et le temps, le plus grand artiste des trois, a retouché l'or de telle sorte qu'il est devenu de l'ambre, et le bois de telle sorte qu'il est devenu couleur de miel sombre, et la surface brillante du laque de telle sorte qu'il est devenu profond, superbe et semi-transparent. Telle une chambre, telles toutes les autres. Parfois, nous faisions glisser les paravents et découvrions un minuscule acolyte à tête chauve en train de prier sur un encensoir, ou bien un prêtre chétif en train de manger du riz ; mais, en général, les chambres étaient vides, balayées et parées.

Des artistes moindres avaient travaillé avec Kano le Magnifique. Ceux-ci avaient été autorisés à poser leurs pinceaux sur des panneaux de bois dans les verandahs extérieures, et ils s'étaient donné consciencieusement du mal. Ce ne fut que lorsque le guide eut appelé mon attention sur elles que je découvris un tas d'esquisses monochromes tout au bas des portes des verandahs. Un iris brisé par la chute d'une branche que vient d'arracher un singe hargneux, une brindille de bambou inclinée sous le vent qui fronce un lac, un guerrier du temps passé en embuscade dans un fourré pour guetter son ennemi, la main sur le sabre et la bouche rassemblée en rides sous l'effet d'une concentration très intense, furent parmi les notes nombreuses que mon œil rencontra. Combien de temps, pensez-vous, durerait sans détérioration un dessin à la sépia au milieu de notre civilisation, s'il était mis sur le panneau d'un bas de porte ou le lambris d'un passage de cuisine ? En cet aimable pays, pourtant, un homme n'a qu'à se baisser pour écrire son nom sur la simple poussière, certain que si l'écriture est d'un

habile modelé, les enfants de ses enfants le laisseront respectueusement durer.

— Naturellement, on ne fait plus aujourd'hui de pareils temples, dis-je, quand nous regagnâmes le soleil, et tandis que le professeur (1) tâchait de découvrir comment des panneaux de peinture et des paravents de papier allaient si bien avec la sombre dignité du bois massif.

— On construit un temple de l'autre côté de la ville. dit mister Yamagutchi, le guide. Venez, et vous allez voir les cordes de cheveux qui y pendent.

Nous nous mîmes à voler dans nos pousse-pousse à travers Kioto, jusqu'au moment où nous vîmes, sous le réseau de cent toiles d'araignée d'échafaudages, un temple même plus vaste que le grand Chion-in.

— Cela fut brûlé il y a longtemps, — le vieux temple qui était ici, vous savez. Alors on a fait une souscription de sous de tous les coins du Japon, et ceux qui ne pouvaient pas envoyer de l'argent envoyaient leurs cheveux pour faire des cordes avec. Il y a dix ans que l'on construit ce nouveau temple. Il est tout en bois, dit le guide.

L'endroit était grouillant d'hommes en train de mettre la dernière main au grand toit couvert de tuiles et de poser les planchers. Des colonnes de bois aussi gigantesques, des sculptures travaillées avec autant de gaieté de cœur, des chéneaux aux doucines tout aussi compliquées et une menuiserie aussi parfaite que tout ce que nous avions vu dans le temple de Chion-in rencontraient nos regards à chaque détour. Mais le bois nouvellement coupé était blanc-crème et citron là où dans l'édifice plus ancien nous l'avions vu dur comme fer et brun. Seules, les extrémités vives des madriers étaient arrêtées avec du laque blanc pour prévenir les incursions d'insectes, et les ciselures un peu profondes étaient protégées contre les oiseaux par un fin réseau de fil de fer. Tout le reste était du bois — du bois jusqu'aux poutres massives jumelées et boulonnées de la fondation, que j'inspectai par des lacunes du plancher.

Les Japonais sont un grand peuple. Leurs maçons jouent avec la pierre, leurs charpentiers avec le bois, leurs forgerons avec le

(1) Personnage inventé par M. Rudyard Kipling, qui s'en fait suivre en ses voyages, et grâce auquel il se dédonble et peut discuter.

fer et leurs artistes avec la vie, la mort et tout ce que l'œil peut embrasser. Dieu merci, ils se sont vu refuser cette suprême touche de fermeté dans le caractère, qui les rendrait capables de jouer avec tout le grand univers. Nous possédons cela, — nous, la nation du globe à fleurs, du paillasson en laine rose, du petit chien de faïence rouge et verte et du funeste tapis de Bruxelles. C'est notre compensation...

— Des temples ! dit un habitant de Calcutta, quelques heures plus tard, comme j'extravaguais à propos de ce que j'avais vu. Des temples ! J'en suis malade, de temples ! Quand j'en ai vu un j'en ai vu cinquante mille — tous exactement pareils. Mais je vais vous dire ce qu'il faut voir. Descendez les rapides, à Arashima, à douze kilomètres d'ici. C'est un autre amusement que n'importe quel temple avec un Bouddha bouffi dans le milieu.

Et je pris conseil de mon ami. Me suis-je arrangé pour donner l'impression qu'avril est beau au Japon ? Alors je m'excuse. Il est généralement pluvieux, et la pluie est froide ; mais le soleil, quand il se montre, répare tout. La joie de vivre nous fit pousser des cris quand nos pousse-pousse fougueux, indomptés, bondirent de pierre en pierre par les rues atrocement pavées des faubourgs et nous amenèrent dans ce qu'on eût pris pour des jardins potagers, mais qui portait le nom de champs. La face des terres plates était coupée en levées de terres dans toutes les directions, et toutes les routes semblaient courir sur leur sommet.

— Jamais, dit le professeur (1) en poussant sa canne dans la glèbe noire, jamais je n'aurais imaginé une irrigation plus parfaitement soumise que celle-ci au contrôle de l'homme. Regardez les *rajbahars* parementés de pierre et pourvus d'écluses ; regardez les roues hydrauliques et — pouah ! mais ils engraissent trop bien leurs champs.

La première ceinture de champs autour de n'importe quelle ville est toujours passablement puante, mais cet excès d'odeur continuait par toute la campagne. Sauf quelques parties près de Dacca et Patna, la face du pays était peuplée d'une façon encore plus dense que le Bengale et était cinq fois mieux travaillée. Il n'y avait pas une seule parcelle en friche, et pas une culture qui ne fût arrivée à la pleine limite de productivité du sol. Oignons, orge, en petits faîtages entre les faîtages de thé, de haricots, de riz et d'une demi-douzaine d'autres choses dont nous ne savions pas les noms, chargeaient l'œil déjà fatigué de l'éclat du sénevé doré. L'engrais

est une bonne chose, mais le travail manuel vaut mieux encore. Nous les vîmes l'un et l'autre jusqu'à l'excès. Quand un paysan japonais a fait à son champ tout ce qu'il est possible d'imaginer, de l'index et du pouce il sarcle l'orge tige à tige. C'est vrai. J'ai vu un homme en train de le faire.

Nous gouvernâmes à travers la merveilleuse campagne droit en coupant la plaine sur laquelle est située Kioto, jusqu'à ce que nous atteignîmes la chaîne de collines sur le côté opposé, pour nous trouver dans le fouillis d'un kilomètre de cours pleines de vieilleries.

La culture et les canaux avaient disparu, et nos pousse-pousse infatigables filaient à côté d'une rivière large et profonde, encombrée de billes de bois qui présentaient les tailles les plus diverses. Je suis disposé à croire tout des Japonais, mais je ne vois pas pourquoi la nature, que l'on dit être la même puissance impitoyable sur le monde entier, leur enverrait à travers les rochers leurs billes de bois, non fracassées, proprement écorcées, et pourvues d'une rainure nettement incisée à l'extrémité de chaque tronc pour recevoir la corde. J'ai vu du bois voler au bas du Ravi en temps de grosses eaux, et quand, à l'aide de crampons, on le sortait de là, il était aussi rugueux qu'une brosse à dents. Leur marchandise, à eux, arrive au bas sans une égratignure. En conséquence la rainure est un autre miracle.

— Lorsqu'il fait beau, dit doucement le guide, tous les gens de Kioto viennent faire des pique-niques à Arashima.

— Mais ils sont toujours en pique-niques dans les jardins de cerisiers. Ils piqueniquent dans les maisons de thé. Ils... ils...

— Oui, quand il fait beau, ils s'en vont toujours pique-niquer quelque part.

— Mais pourquoi ? L'homme n'est pas fait pour le pique-nique.

— Mais pourquoi ! Parce qu'il fait beau. Les Anglais disent que l'argent des Japonais tombe du ciel, parce qu'ils sont toujours à rien faire — du moins, le pensez-vous. Mais regardez ici, voici un joli endroit.

La rivière se précipitait dans un tournant parmi les collines couvertes de pins et se brisait en argent sur le bois et sur les vestiges d'un léger pont emporté quelques jours auparavant. De notre côté, et disposée pour faire face à la plus belle perspective de jeunes érables, se trouvait une rangée de maisons de thé et de guinguettes construites au-dessus de l'eau. La lumière du soleil,

qui ne pouvait adoucir l'aspect sombre des pins, demeurait tendrement parmi la verdure des érables et touchait, plus bas, les biefs où la fleur de cerisier se répandait en écume rose contre les maisons à toits noirs d'un village, de l'autre côté de l'eau.

Là, je fis halte.

LETTRE II

La société qui, dans le petit salon, se livrait à des jeux. Une histoire complète de tout l'art japonais moderne; un regard sur le passé et une prophétie de l'avenir, arrangés et composés dans les fabriques de Kioto.

Comment arrivai-je à la maison de thé, je ne saurais le dire. Peut-être quelque jolie geisha me fit-elle signe à l'aide d'une branche de cerisier en fleur, et me rendis-je à l'invitation. Je sais que je m'étendis tout de mon long sur les nattes pour surveiller les nuages qui s'enfuyaient à travers les collines, ainsi que les billes de bois en train de voler vers le bas des rapides, pour humer la bonne odeur du bois de charpente brut et pelé, pour écouter grommeler les bateliers en train de lutter avec eux et le courant de la rivière, et je sais que je me sentis beaucoup plus heureux qu'il n'est licite de l'être pour un homme.

La dame de la maison de thé insista pour nous isoler par un paravent des autres personnes en partie de plaisir qui goûtaient dans la même verandah. Elle apporta des paravents bleus décorés de cigognes et les glissa dans des rainures. Je supportai la chose aussi longtemps que je le pus. Dans le compartiment voisin, c'étaient des éclats de rire, une trépidation de pieds mollets, un tintement de petits plats et, aux fentes des paravents, le scintillement d'yeux de diamants. Toute une famille était venue de Kioto pour une journée de plaisir. Maman veillait sur grand'maman, la jeune tante veillait sur une guitare et les deux fillettes de quatorze à quinze ans veillaient sur une petite luronne de huit ans qui, lorsqu'elle y pensait, veillait sur le bébé, lequel avait l'air de veiller sur toute la société. Grand'maman était habillée de bleu sombre, maman de bleu et gris; les filles portaient de somptueuses toilettes de crêpe lilas, beige et couleur de primevère, avec ceintures de soie fleur-de-pommier et intérieur-de-melon-fraîchement-coupé; la luronne était en vieil or et feuille morte; tandis que le

bébé faisait culbuter par terre au milieu des plats son gras petit corps sous les couleurs de l'arc-en-ciel japonais, qui ne possède pas de teintes crues. Elles étaient toutes jolies, sauf grand'maman, qui était simplement de bonne humeur et très chauve ; et, lorsqu'elles eurent terminé leur friand dîner, une fois enlevés les plateaux de laque brun, la faïence bleu et blanc et les coupes vert-de-jade, la tante joua un petit morceau sur le *samisen* et les fillettes jouèrent à colin-maillard tout autour de la minuscule pièce.

Un homme en chair et en os n'eût pu rester de l'autre côté des pararents. Je voulais jouer aussi, mais j'étais trop grand et trop rude, et ne pus ainsi que m'asseoir dans la verandah, pour regarder s'amuser ces délicats morceaux de saxe.

Elles crièrent et étouffèrent de rire, bavardèrent et s'assirent sur le plancher avec le pur abandon de l'innocence, s'interrompant pour caresser le bébé lorsqu'il laissait voir qu'on l'abandonnait. Elles jouèrent aux quatre coins, les pieds liés de mouchoirs bleu et blanc, parce que la pièce ne permettait pas l'usage libre des membres, et quand, à force de rire, elles ne furent plus capables de jouer, elles s'éventèrent à l'endroit où elles se trouvaient appuyées contre les paravents bleus — chacune formant un tableau que nul peintre ne saurait reproduire — et je ris aussi fort qu'elles, au point que je roulai hors de la verandah et presque tombai dans la rue qui riait. Étais-je fou ? Alors, j'étais en bonne compagnie ; car un austère habitant de l'Inde — une personne qui met sa foi dans les chevaux de course et ne croit à rien qu'au Code civil — était aussi à Arashima ce jour-là. Je le rencontrai rouge et surexcité.

— Ah ! j'ai eu du bon temps, dit-il tout essoufflé avec cent enfants sur les talons. Il y a, ici, une sorte de table de roulette où l'on peut jouer des gâteaux. J'ai acheté pour trois dollars toute la boutique du marchand et j'ai fait marcher le Monte-Carlo au profit des gosses — cinq mille environ. Jamais de ma vie je ne me suis autant amusé. Cela enfonce les loteries de Simla. Ils sont restés parfaitement tranquilles tant qu'ils n'ont pas eu nettoyé les tables de tout, sauf une grosse tortue en sucre. Alors, ils se sont rués sur la banque et je me suis enfui.

Or, c'était un rude homme, qui, depuis nombre d'années, n'avait guère joué avec des choses aussi innocentes que des sucreries !

Comme nous n'en pouvions plus à force de rire et que l'appareil

du professeur se trouvait pris dans un cercle de jeunes filles qui riaient, à la confusion de ses photographies, nous aussi nous nous enfuîmes de la maison de thé pour nous égarer en aval de la rivière, où bientôt nous trouvâmes un bateau de planches cousues, lequel, au moyen de perches, nous fit traverser le courant gonflé et atterrir sur un petit sentier couvert de rochers. Ce sentier surplombait l'eau, où l'iris et la violette menaient ensemble une véritable orgie, et où les cascades avec leurs cris de joie couraient à travers le sous-bois des pins et des érables. Nous étions au pied des rapides d'Arashima, et toutes les jolies filles de Kioto étaient avec nous, en train de regarder le point de vue. En amont, un pin noir, solitaire, se dressait à l'écart de tous ses camarades pour regarder par-dessus la courbe où l'eau pressée courait profonde en tourbillons huileux. En aval, la rivière fouettait à travers les rochers et troublait les champs de billes de bois fraîches reposant sur son sein, tandis que des hommes en bleu dirigeaient des bateaux blanc argent enfoncés jusqu'au plat-bord dans l'écume de son assaut et, à l'aide de harpons, mettaient les billes de bois à l'écart. Sous le pied, la terre fertile du versant envoyait l'haleine du tournant de l'année aux érables dont la cime avait déjà pris connaissance du message auprès des vents brûlants d'avril. Oh! c'était bon de se sentir en vie, de fouler les tiges des iris, de faire descendre la pluie de fleurs de cerisier en un bain de rosée sur la face et de cueillir les violettes pour le seul plaisir de les jeter dans le torrent et de se pencher à la recherche de fleurs plus belles.

— Quel ennui d'être l'esclave de l'appareil! dit le professeur, sur qui les muettes influences de la saison agissaient à son insu.

— Quel ennui d'être l'esclave de la plume, répondis-je.

Car le printemps était venu au pays. J'avais, au cours de sept années, haï le printemps, parce qu'il signifiait incommodité pour moi.

— Allons droit chez nous, en Angleterre, voir les fleurs paraître dans les parcs.

— Jouissons de ce qui est à portée de notre main, espèce de philistin.

Et c'est ce que nous fîmes jusqu'au moment où un nuage assombrit et le vent fronça les biefs de la rivière, et où nous regagnâmes nos pousse-pousse avec un soupir de résignation.

— Combien de gens supposez-vous que le pays nourrit par kilomètre carré? demanda le professeur, à un tournant de la route, comme nous rentrions.

Il venait de lire des statistiques.

— Cinq cent cinquante, répondis-je au hasard.

Il est plus fourni d'habitants que Sarun ou Behar. Disons six cents.

— Quinze cents, ēn chiffres ronds. Pouvez-vous le croire ?

— En regardant le paysage, oui ; mais je ne pense pas que l'Inde le croira. Supposons que j'écrive mille ?

— Ils diront de même que vous exagérez. Il vaut mieux s'en tenir au vrai total. Quinze cents par kilomètre carré, et pas de trace de pauvreté dans les maisons. Comment s'y prennent-ils ?

J'aimerais connaître la réponse à cette question.

Le Japon, pour ce que j'en sais, est habité presque entièrement par de petits enfants dont le devoir est d'empêcher leurs aînés de devenir trop frivoles. Les bébés, à l'occasion, feront un peu de travail, mais leurs parents interviennent pour les caresser. A l'hôtel Yami, le service est dans les mains de personnages de dix ans, attendu que tout le monde est allé en pique-nique sous les cerisiers. Les petits drôles trouvent le temps de faire le travail d'un homme et de lutter, dans l'intervalle, sur l'escalier. Mon serviteur attitré, appelé « l'Évêque » en raison de la gravité de son aspect, de son tablier bleu et de ses guêtres (1), est le plus dégourdi du lot, mais son énergie même ne saurait expliquer les statistiques du professeur au regard de la population...

J'ai vu une sorte de travail chez les Japonais, mais il ne s'agissait pas de celui grâce auquel on obtient des récoltes. Il était purement artistique. Un quartier de la ville de Kioto est consacré aux industries. Dans cette partie du monde, le fabricant n'arbore aucune enseigne. On peut le connaître à Paris et à New-York ; cela, c'est l'affaire des deux cités. Il faut à l'Anglais, qui veut trouver son établissement dans Kioto, aller à sa recherche, le guide en main, du haut en bas des vilaines rues. J'ai vu trois fabriques. La première était d'articles de porcelaine ; la seconde, de cloisonné, et la troisième, de laque, d'incrustation et de bronze. La première se trouvait derrière des palissades de bois noir, et son apparence extérieure eût tout aussi bien pu la faire prendre pour une triperie. A l'intérieur, était assis le patron, en face d'un jardin minuscule, de quatre pieds carrés, dans lequel un

(1) Les évêques anglicans portent une sorte de tablier maçonnique et des guêtres.

palmier, d'aspect artificiel, sortait d'un pot grossier de grès et couvrait de son ombre un pin pygmée. Le reste de la pièce était rempli de poterie qui attendait l'empaquetage, — Satsuma moderne pour la plus grande partie, le genre de chose que l'on achète à une vente publique.

— Ceci, fait pour envoyer Europe, Inde, Amérique, dit avec calme le patron. Vous venir voir ?

Le long d'une verandah de bois poli, il nous mena aux fours, aux cuves contenant l'argile, aux cours où les toutes petites « cazettes » attendaient leur complément de poterie. Il y a entre la poterie japonaise et celle de Burslem (1) des différences de fabrication nombreuses et techniques, mais elles sont de peu d'importance. Dans le bâtiment consacré au moulage, où l'on faisait le corps des vases de Satsuma, les roues, toutes à main, tournaient à un cheveu près. Le potier était assis sur une natte bien propre, avec ses ustensiles de thé près de lui. Quand il avait fini de tourner le corps d'un vase, il regardait s'il était bien, se hochait la tête à lui-même d'un air appréciateur et se versait du thé avant de se mettre au suivant. Les potiers habitaient près des fours et n'avaient rien de joli à montrer. Il en était différemment dans les salles de la peinture. Ici, dans un bâtiment travaillé comme un cabinet, étaient assis les hommes, les femmes et les jeunes garçons, qui peignaient le décor sur les vases, après la première cuisson. Dire que tous leurs agencements étaient scrupuleusement propres, c'est dire seulement qu'ils étaient japonais ; ajouter que ce dont ils étaient entourés était bien et approprié au milieu, c'est seulement ajouter qu'ils étaient artistes. Une branchette de fleur de cerisier ressortait d'un air de défi sur le noir de la palissade du jardin ; un pin noueux coupait le bleu du ciel de ses échardes aiguës comme il se haussait par-dessus la palissade, et, dans un petit bassin, l'iris et la presle inclinaient la tête au vent. Les travailleurs, quand ils se trouvaient en défaut, n'avaient qu'à lever les yeux, et la nature elle-même fournissait gracieusement le chaînon manquant à un dessin. Quelque part, dans la crasseuse Angleterre, des hommes rêvent d'artisans pouvant travailler dans des conditions qui aident sans étouffer la pensée à demi conçue. Ils forment même des corporations et écrivent des prières semi-ryth-

(1) Burslem, ville du Staffordshire, en Angleterre, où l'on fabrique la faïence de Wedgwood.

miques au temps et à la chance ainsi qu'à tous les autres dieux qu'ils adorent, pour amener la fin désirée. Veulent-ils voir leur rêve réalisé? Qu'ils regardent comment on fait la poterie au Japon, chaque homme assis sur une natte de neige avec la grâce de la ligne et de la couleur à portée de la main, tandis que, les yeux baissés, il indique, aussi vite qu'il peut, la variété des nuances conventionnelles d'un vase de Satsuma! Les barbares demandent du Satsuma, et ils en auront, dût-il être fait à Kioto, à vingt minutes l'exemplaire. Et voilà pour ce qui est de l'art dans ses basses formules.

Le propriétaire du second établissement habitait dans un cabinet de bois noir — c'était profanation que de l'appeler maison — seul avec un bronze d'un travail sans prix, un assortiment de meubles en bois noir, et toutes les médailles que son travail lui avait values en Angleterre, en France, en Allemagne et en Amérique. C'était un homme fort paisible, à l'apparence de chat, et il parlait presque en un murmure. Nous plairait-il de faire la visite de la fabrique? Il nous conduisit à travers un jardin — ce n'était rien à ses yeux, mais nous nous arrêtâmes pour admirer longuement. Des lanternes de pierre, vertes de mousse, regardaient à travers des bouquets de bambous qu'on eût dit artificiels, où des cigognes de bronze faisaient semblant de manger. Un pin pygmée, le feuillage taillé en disque, jetait ses bras au-dessus d'un bassin féerique où mordillait et fouillait la carpe grasse et paresseuse, et où une couple de grèbes oreillards, de l'abri du baril à eau, protestait contre notre intrusion. Si parfait était le silence du lieu que nous entendions les fleurs du cerisier tomber dans le bassin et le zézaiement du poisson contre les pierres. Nous étions au cœur même de ce décor, qui fait toute leur faïence, et nous hésitions à bouger, de peur de briser quelque chose. Les Japonais sont nés « oiseaux jardiniers » (1). Ils recueillent les pierres polies par l'eau, les rochers de forme bizarre et les cailloux veinés, pour l'ornementation de leurs demeures. Quand ils changent de maison, ils lèvent le jardin et l'emportent avec eux — pins et tout — et le nouveau locataire a le champ libre.

Une demi-douzaine de marches nous menèrent par delà le sentier de pierres moussues à un bâtiment où toute la fabrique

(1) Le ptilinorynche d'Australie, pour lequel les Anglais ont un nom aimable : « bower bird », l'oiseau du berceau, et que nous appellerons en français, avec M. Remy de Gourmont (*Physique de l'amour*), « l'oiseau-jardinier ». N. du T.

était au travail. Une pièce renfermait les poudres d'émail, toutes soigneusement rangées dans des jarres d'une propreté scrupuleuse, quelques vases de cuivre uni prêts à subir l'opération, un oiseau invisible, qui sifflait et huait dans sa cage, et une boîte de papillons aux brillantes couleurs, destinés à être consultés quand on voulait des modèles. Dans la pièce suivante était assise l'usine, — trois hommes, cinq femmes et deux jeunes garçons — tous silencieux comme le sommeil. C'est une chose de lire fabrication de cloisonné, mais tout à fait une autre de le regarder fabriquer. Je commençai à comprendre le prix de l'article quand je vis un homme en train de mener à bien un dessin de branchettes et de papillons sur une assiette d'environ vingt-cinq centimètres de diamètre. Avec un fil d'argent très fin et rubané, posé sur la tranche, et haut de moins d'un millimètre, il suivit les courbes du dessin dont il avait le modèle à côté de lui, pinçant le fil en vrilles et les contours dentelés des feuilles avec une patience infinie. Le moindre choc sur la plaque de cuivre uni eût envoyé voler le dessin en mille filaments désordonnés. Lorsque tout serait posé sur le cuivre, l'assiette serait chauffée juste ce qu'il faudrait pour permettre aux fils d'y adhérer fortement, le dessin devant alors paraître en lignes exhaussées. Suivait le coloriage, lequel était fait par de petits garçons en lunettes. A l'aide d'une paire de baguettes en acier toutes petites, toutes petites, ils remplissaient chaque compartiment du dessin de sa nuance convenable de pâte prise dans des bols à côté d'eux. Il n'y a guère de place permise à l'erreur, lorsqu'il s'agit de remplir les taches d'une aile de papillon avec de l'émail couleur aventurine, quand l'aile en question n'a pas deux centimètres et demi de large. Je suivis le jeu délicat du poignet et de la main jusqu'à ce que j'en fusse las ; et le directeur, alors, me montra ses modèles, — dragons horribles, chrysanthèmes groupés, papillons, diaprures aussi fines que du givre sur une vitre, — tout cela dessiné d'une main sûre.

— Voici nos sujets, dit-il. Je compose d'après eux, et quand j'ai besoin de couleurs nouvelles, je vais regarder ces papillons morts.

L'émail une fois versé, le pot ou l'assiette s'en va au feu, l'émail bouillonne par-dessus les limites de fil d'argent, et le tout revient de la fournaise sous l'apparence d'une délicate majolique. Il peut falloir un mois pour placer le dessin en contours sur l'assiette, un autre mois pour verser l'émail ; mais la vraie dépense de temps ne commence qu'au polissage. Un homme s'assoit avec l'article

brut, tout son attirail de thé, un bassin d'eau, une flanelle et deux ou trois soucoupes remplies de cailloux assortis et provenant du ruisseau. On ne lui donne ni roue avec tripoli, ni émeri, ni peau de chamois. Il s'assoit et frotte. Il frotte durant un mois, trois mois ou un an. Il frotte avec amour, avec son âme au bout des doigts, et, petit à petit, l'efflorescence de l'émail passé au feu cède, il arrive aux lignes d'argent, et le dessin, dans toute sa gloire, est là, qui l'attend. J'ai vu un homme qui n'avait passé qu'un mois sur le polissage d'un petit vase de cinq pouces de haut. Il devait continuer pendant deux mois encore. Quand je serai en Amérique, il sera toujours en train de frotter, et le dragon couleur de rubis qui s'ébattait sur un champ de lazuli, chaque écaille minuscule et chaque minuscule poil un compartiment d'émail à part, sera en voie de prendre de la grâce.

— Il y a aussi le cloisonné à bon marché pour la vente, dit le directeur, avec un sourire. Nous ne pouvons pas faire cela. Le vase sera de soixante-dix dollars.

Son « ne pouvons pas » au lieu de « ne faisons pas » m'inspira pour lui du respect. C'était l'artiste qui parlait.

Notre dernière visite s'adressa au plus vaste établissement de Kioto, où de jeunes garçons incrustaient de l'or dans du fer, assis dans des verandahs de bois de camphrier, qui donnaient sur des jardins plus délicieux encore que nul des précédents. Ces garçonnets avaient été pris très jeunes, comme c'est également la coutume dans l'Inde. Une vraie grande personne était employée à l'histoire horrible, en fer, or et argent, de deux prêtres qui avaient réveillé un dragon de la pluie, et se trouvaient obligés de se sauver tout autour d'un large bouclier; mais l'artisan le plus dégourdi de la fournée était un gras petit bébé que l'on avait pourvu d'un gros clou, d'un marteau et d'un bloc de métal pour jouer avec, à seule fin qu'il pût s'imprégner, par les pores de la peau, de l'art dont il vivrait. Il chantait victoire et s'étranglait de rire tout en battant. Ils ne sont pas nombreux en Angleterre, les gamins de cinq ans capables de marteler quoi que ce soit sans enlever la pulpe à leurs petits doigts roses. Le bébé avait appris à frapper droit. Au mur de la pièce était suspendue une peinture japonaise représentant l'apothéose de l'art. On y voyait reproduites avec fidélité toutes les phases de la poterie, depuis l'extraction de l'argile jusqu'à la dernière mise au feu. Mais l'artiste avait réservé tout le dédain de son crayon pour la scène dernière, où un Anglais, le bras passé

autour de la taille de sa femme, visitait une boutique remplie de curiosités. Les Japonais ne sont nullement impressionnés soit par la grâce de notre habillement, soit par la beauté de nos traits.

Plus tard, nous vîmes la fabrique de laque d'or, lequel on étend tache par tache, en le prenant à une palette d'agate adaptée au pouce de l'artiste; et la sculpture d'ivoire, qui est passionnante jusqu'au moment où l'on commence à se rendre compte que le burin jamais ne glisse.

RUDYARD KIPLING.

Traduit par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JAKSON.

CLAIRE MARET

CHAPITRE PREMIER

Le fauteuil roulant de Mme Lévêque, poussé par sa fille et la bonne, franchit le seuil du jardin en faisant crier le gravier, puis s'engagea sur la route blanche, où se dressaient des tas de poussière, çà et là.

La route était monotone, bordée de petites villas prétentieuses dont les enceintes, minutieusement grillagées, leur donnaient une physionomie défiante et hostile.

Quelques mètres plus loin, les beaux panaches d'une frondaison d'arbres jaunis par les morsures du soleil remuaient dans le vent, au-dessus d'un mur haut et crayeux, telles des chevelures hissées à des hampes...

— Les tilleuls de chez les d'Harcourt, remarqua la fille de Mme Lévêque, Mme Maret, commencent à s'effeuiller.

Son observation ne provoqua pas de riposte, car Mme Lévêque, béatement affalée au fond de la voiture, somnolait.

Mme Lévêque était une petite vieille de soixante-dix ans, ridée et bouffie comme si son corps eût été rempli de ouate. Paralytique, elle ne parlait plus guère, traduisant ses désirs par des sortes de plaintes farouches.

Cependant, elle éprouvait encore quelques joies. Manger, se promener, écouter la musique militaire, avait pour elle un attrait déterminé : réminiscences de sa jeunesse sensuelle et frivole.

Mme Lévêque, escortée de sa fille et de sa bonne, se dirigeait donc vers le mail, où devait résonner, à cinq heures, la fanfare belliqueuse d'un régiment. La voiturette avançait à une petite allure égale, et au fur et à mesure du trajet les commerçants, sur le pas de leurs boutiques, saluaient d'un air bonasse et d'un sourire gouailleur l'infirme et sa fille.

— Peut-on s'exhiber dans un pareil état ! s'exclama un gamin en passant auprès de la vieille dame.

— Ta bouche... bébé !... — continua-t-il, enhardi par sa plaisanterie, qui fit rire des plombiers, à la prestance molle, au tour de reins dégingandé, une obscénité au coin de la bouche, et qui étaient occupés à charger une charrette de tôles.

— Quelle infamie ? s'écria Mme Maret, lâchant la voiture, et se mettant à courir gauchement, embarrassée dans sa robe de deuil, pour châtier l'insolent.

Cette injure venait de frapper son cœur comme la pierre d'une fronde ! Que l'on osât se moquer de sa mère ainsi, en pleine rue ! Qu'elle fût l'objet de la risée publique ! Cela, elle ne pouvait le supporter. Un flot de sang lui empourpra le visage.

Elle courait, enveloppée d'un tourbillon de poussière qui salissait ses dessous, mais elle ne parvint pas à rejoindre le gamin ; il disparut au coin d'une rue sombre.

Elle revint haletante vers Mme Lévêque, qui, réveillée par l'arrêt brusque de la voiture, geignait sourdement. Alors, en se penchant pour remettre un coussin sous la tête de sa mère, elle s'aperçut de l'incident qui avait motivé la saillie : la bouche de l'impotente laissait couler un filet de salive qui se répandait sur son corsage. La pauvre femme l'essuya doucement avec son mouchoir, puis reprit la poignée de la voiture et s'achemina, cette fois sans interruption, jusqu'au mail, rempli d'une foule bigarrée : toute la société locale en frais d'apparat.

Avant de rejoindre un arbre dont l'ombrage épandait de la fraîcheur, Mme Maret eut à échanger de nombreux bonjours.

— Eh bien ! comment va cette pauvre Mme Lévêque ? lui demanda un capitaine, qui, la moustache cirée, l'œil rond et affable, se campa résolument devant elle.

Il nourrissait le désir « légitime » de succéder à son mari, celui-ci ayant été un de ses plus chers compagnons d'armes. « Comme cela, se disait-il, avec une bonhomie toute militaire, elle n'aura pas à changer d'habitudes : je connaissais les goûts du défunt, les miens sont analogues, par conséquent rien ne lui semblera nouveau !... »

Mais la veuve paraissait se soucier fort peu des desseins du capitaine. A ses insinuations, qu'il croyait troublantes, elle ripostait avec une placidité qui décontenançait l'ardent prétendant.

Or, quand il eut posé sa question, Mme Maret, en s'asseyant près de sa mère sous le marronnier, répondit :

— Je vous remercie, c'est toujours la même chose.

— Et... votre père ? continua-t-il embarrassé, ne sachant comment engager les préliminaires d'une cour en règle.

— Il va bien, je vous remercie.

— Ne le verrons-nous pas tout à l'heure ? — Il attendait que d'un signe Mme Maret l'invitât à s'asseoir. — La musique sera très bonne aujourd'hui ; c'est un nouveau chef, et il nous a promis des fragments de *la Traviata*, du *Domino noir*... et puis... cette jolie valse à la mode... ma foi ! j'ai oublié son nom... Mais vous la connaissez sûrement. Voyons... c'est... c'est...

— C'est... reprit Mme Maret, *la Valse bleue?... le Danube bleu?...* (elle n'osa pas dire *Amoureuse*, dont le titre lui sembla scabreux à prononcer !) *les Blondes?... Fraises au champagne?*

— *Fraises au champagne!* c'est cela, *Fraises au champagne!* s'écria joyeusement le capitaine. — Vous avez deviné ! Du reste, que ne devinez-vous pas ?... ajouta-t-il avec un sous-entendu, à voix basse, en cambrant les reins.

Cependant, une dame vêtue d'étoffes austères s'avançait vers leur groupe, attirée par le rouge du costume de l'officier. Elle désirait se renseigner sur la cause suspecte de ce colloque prolongé entre Mme Maret, peu loquace d'habitude, et le capitaine, pour ensuite en assaisonner les potins journaliers.

— Mademoiselle d'Harcourt ! s'exclama celle-ci, en se levant. Justement, je pensais à vous, tout à l'heure, en remarquant que les tilleuls de votre terrasse commencent à se dénuder...

— Ah !... Mais notre pauvre malade ? fit d'un ton compassé l'interlocutrice, sans suivre la direction horticole que la conversation allait prendre.

— Toujours de même, répondit avec nonchalance Mme Maret.

Elle était concentrée, taciturne, et rarement elle exprimait ses sentiments. Ainsi, l'affliction que l'état de sa mère lui causait, l'inextinguible regret de sa vie gâchée, où pas un bonheur durable n'avait fleuri, l'amour navré qu'elle portait à sa fille absente, exilée aux colonies comme femme de fonctionnaire, aucun de ces drames différents qui se jouaient au fond d'elle-même ne transparaissait à travers la résignation de sa fastidieuse existence.

C'était seulement le soir qu'accoudée au balcon de sa chambre, devant la campagne vide et noire où vacillaient de lointaines lueurs,

après avoir prodigué à sa mère mille soins menus et astreignants, elle rêvait au passé, fouillant les couches superposées de sa mémoire, inscrites de deuils, de larmes, d'amertume...

Petite fille, elle fut médiocrement aimée. C'était un être timide dont la sensibilité aspirait à la tiédeur d'une égale affection. Son père — professeur d'histoire au collège de la ville — s'occupait peu d'elle, accaparé par une lourde besogne. Elle restait donc aux prises avec sa mère, violente, fantasque, capricieuse, dont les sautes de caractère bouleversaient les images du calme bonheur que concevait la jeune fille.

A dix-huit ans, — suivant la coutume provinciale, qui estime cet âge convenable pour le mariage, — elle fut unie à un officier, le lieutenant Maret, qui la rendit malheureuse, gaspilla sa mince dot; bref, sa fille fut le seul sourire de son existence conjugale, bientôt brisée par le veuvage.

Mais cette fille, à son tour, fut arrachée à sa tendresse par l'amour qu'elle éprouva pour un jeune fonctionnaire des colonies, résidant à Alger. Il fallut se résigner au mariage.

La séparation fut atroce.

Et à partir de ce jour, se consacrant exclusivement à sa mère, Mme Maret devint garde-malade.

Quant à M. Lévêque, égoïste comme tous les vieillards qui ont atteint un certain degré d'indifférence, il lui laissa l'entière et cruelle responsabilité du sort de la paralytique.

Il fumait des pipes, se promenait à petits pas au soleil, après déjeuner, lisait son journal, jouait aux dominos au café de « la Boule d'Or », et c'était tout.

Or, Mme Maret recevait deux fois par mois des nouvelles de sa fille, qui, connaissant la cruauté de sa situation, l'engageait vivement à venir la rejoindre. Dans ses dernières missives, la jeune femme suppliait sa mère de ne plus résister, se disant enceinte et réclamant son secours.

Ces instances réitérées déchiraient le cœur de la pauvre femme, tenaillé par deux affections antagonistes et impérieuses.

Ce jour-là, justement, à la musique de cinq heures, elle était préoccupée par une nouvelle lettre, reçue le matin même, et c'était donc chagrine, distraite, qu'elle écoutait les racontars que Mlle d'Harcourt débitait avec une exubérance inusitée.

— Croyez-vous, ma chère madame, disait-elle avec émoi, que Mme Lepic... vous savez? la sœur du second vicaire, qui a été

envoyé par monseigneur à Rouen le mois dernier; eh bien! Mme Lepic, en revenant des vêpres, hier après-midi, a rencontré... qui?... Mme Lestrange avec M. Tuel!!... Ils marchaient dissimulés le long du mur, paraît-il, et quand, pour les déconcerter, elle leur a dit bonjour, l'autre a rougi jusqu'aux cheveux! Du reste, cette Mme Lestrange a toujours été une petite pas grand'chose! On raconte même — elle ajouta cela d'un ton plus bas et réticent — de fort vilaines histoires...

A ce moment, le capitaine, qui fixait avec un intérêt graduel la broche d'or de Mme Maret, crut décent de s'esquiver. Il salua ces « dames » et s'en fut, l'allure dégagée, les éperons agressifs, une badine à la main qu'il faisait siffler en marchant, tandis que les premiers accords de la marche de *Tannhauser* préludaient.

Tout le monde s'était assis. Quelques femmes, habillées de façon voyante, minaudaient à l'angle de la place, auprès d'un groupe d'officiers. Les enfants jouaient dans le sable et piaillaient. Un chien, les oreilles dressées, la queue basse, avisa un morceau de papier gras où avaient été enveloppés des gâteaux. Des nourrices opulentes posaient, à l'instar de leurs maîtresses, pour attirer le regard des miltaires. Raide et arrogant, un couple traversa la place, dérangea quelques personnes pour prendre des chaises inoccupées. Puis, ce furent deux jeunes filles avec leur mère, qui réclamaient leurs sièges, dont on s'était emparé pendant une courte absence.

— Je vous dis, madame, glapissait la mère, que nous les avons retenues nous-mêmes en y mettant notre parapluie. N'est-ce pas, Léonore, que nous y avons posé ton parapluie?

Léonore, bougon, ne daigna pas répondre, mais acquiesça de la tête.

— Mais, madame, puisque je vous répète que votre parapluie était à terre; par conséquent aucune raison ne nous interdisait de prendre ces chaises...

C'était la femme du nouveau sous-préfet; elle parlait de façon circonspecte, avec des termes choisis et mesurés, et prit des gens à témoin.

Un « chut », puis deux, puis trois, rayèrent l'atmosphère assourdie de musique. Les violons râlaient, se couraient les uns après les autres, se cherchant avec anxiété pour ne pas manquer l'accord final. Les instruments de cuivre sévissaient furieusement

aux mains d'artistes apoplectiques, qui croyaient que jouer avec violence convient au style de Wagner. Le chef de musique se contorsionnait, et la sueur coulait de ses tempes en gouttes tièdes.

Soudain, l'attention du public se dirigea vers une vieille dame fardée, coquette, mince et grimaçante, qui s'avançait au bras de son époux. Cette vieille dame, dont la robe fade parsemée de petits bouquets mièvres, les cheveux poudrés et le profil busqué évoquaient quelque ancien pastel, s'approcha, sautillante, de Mme Lévêque.

— Ma pauvre chère amie !... murmura-t-elle en s'essuyant les yeux avec afféterie. — Quelle existence ! Quelle vie ! Pauvres toutes deux !

Et elle prit dans sa main, onctueuse d'onguent, celle de Mme Maret.

Mme Friquls (c'était son nom) ne pouvait supporter Mlle d'Harcourt, aussi ne demeura-t-elle que peu d'instants auprès de cette « pauvre Mme Lévêque », qui répondait à ses amabilités mignardes, à ses doléances contournées, par de sourds gémissements.

Le crépuscule enveloppa les choses avec douceur. Une mansuétude flottait dans la défaillance de ce bel après-midi d'été, tandis que le soleil pourpre accrochait à l'horizon ses fastes lourds et obliques.

Mme Maret quitta le mail avant que la musique cessât. Craignant l'humidité pour la malade, elle désirait regagner la maison avant la nuit.

La bonne, Léonie, qui avait un faible pour l'armée, objecta avec humeur qu'il n'y avait plus que deux morceaux, qu'on pourrait donc bien attendre, d'autant plus que ce soir il n'y avait que « le fricot à sauter, ce qui était l'affaire de dix minutes » ; mais Mme Maret fut inflexible.

Elles passèrent, comme en venant, à travers la foule assemblée, parmi les rires cruels des enfants, les sourires tristes des hommes, les compassions sournoises des femmes, les regards d'angoisse des vieilles dames...

. . . .

Tout à coup, comme, pour rejoindre une rue transversale, elles franchissaient la chaussée, Mme Maret aperçut le capitaine, qui lui

faisait des signes dont elle ne saisit pas d'abord la signification.

Intriguée, elle lui fit comprendre d'approcher; alors, moitié fâché, moitié ému, il balbutia :

— Je ne peux pas vous parler ici, près de cette bonne, devant tout ce monde. Je désire un entretien particulier... J'ai... une communication importante... essentielle, à vous transmettre... Voulez-vous?

Mme Maret réfléchit deux secondes.

— Venez le soir après dîner, nous y sommes toujours.

Puis, finement, elle ajouta :

— Mon père goûte fort le plaisir de causer avec vous.

— Mais ce n'est pas ce que je veux! fit-il avec amertume. Vous nous compromettez en ne voulant pas me comprendre, en me faisant m'arrêter là, devant tout ce monde, devant tous ces imbéciles ébahis! C'est un entretien particulier...

Il articula « particulier » avec force, montrant ses dents.

— Eh bien! venez me trouver demain dans l'après-midi à la maison, je suis seule de deux à quatre.

Mme Maret, en revenant chez elle au petit rythme cahoté du fauteuil roulant, se demandait, avec curiosité, ce que lui voulait le capitaine.

Certes, elle devinait bien quelque vague aventure sentimentale. Les compliments dont il la comblait ne lui échappaient pas, et pourtant, elle ne parvenait pas à supposer qu'il songeât à la demander en mariage.

D'ailleurs, hormis une calme sympathie, elle n'éprouvait rien pour lui. Elle riait même, intimement, de cette folie improbable qu'elle fût jamais amoureuse. — « A trente-huit ans, se disait-elle, quand on a des devoirs, des préoccupations comme les miennes, comment peut-on songer à cette plaisanterie... à cette chimère puérile qu'on appelle l'amour?... C'est bon pour les petites jeunes filles romanesques ou les femmes frivoles! Qu'y a-t-il de sérieux dans ce sentiment que les générations de poètes s'amusent à célébrer avec des mots vides et sonores? L'amour filial, l'amour maternel, certes, ceux-là sont dignes d'intérêt, mais l'autre?... » Et elle traduisait généralement le mépris et l'indignation de sa pensée par un petit soupir et un hochement de tête significatifs.

M. Lévêque était dans la salle à manger lorsqu'elles arrivèrent.

Il s'ennuyait, il n'avait pas rencontré au café, pour sa partie de dominos, ses partenaires habituels, et il était rentré plus tôt,

croyant trouver le couvert mis, la lampe allumée et quelqu'un à qui confier sa tristesse.

— Dépêchez-vous, Léonie, dit doucement à la bonne Mme Maret, monsieur est contrarié.

Celle-ci, furibonde, se répandait en imprécations sur l'injustice humaine et l'inutilité de s'efforcer, puisque l'ingratitude est la récompense du mérite !

— Si vous croyez que c'est commode de revenir en cinq minutes depuis le mail jusqu'ici en poussant une voiture ! grommelait-elle rageusement, tournée vers M. Lévêque, tout en mettant le couvert.

Mais M. Lévêque était philosophe, il ne s'emportait jamais qu'au jeu de dominos, et sauf ce prétexte à irascibilité, il était, d'ordinaire, pacifique.

— Allons, calmez-vous, calmez-vous, Léonie, fit-il, conciliant ; je sais bien qu'avec madame, qui est lourde, il faut du temps pour franchir un kilomètre ! Allons, calmez-vous, ma brave Léonie.

Elle se tut, apporta la lampe, qui projeta des reflets jaunâtres sur les boiseries d'acajou du buffet, sur la queue du chat accroupi dans un angle, sur le tapis vert d'une table, où étaient épars de menus objets de couture ; sur les chenets du foyer, ornés de deux têtes de troubadours forgées.

M. Lévêque, qui était un petit vieux rabougri, aux épaules étroites, à la redingote serrée et luisante, aux mains courtes et veineuses, ôta ses lunettes de son nez légèrement rougi, les frotta et promena son regard sur les fatidiques détails du décor qu'il habitait.

« Voir toujours, pensait-il, ces mêmes chaises, ces mêmes assiettes, cette même pendule, cette vieille table, cette lumière jaune et huileuse !... Entendre toujours les bruits de vaisselle et les pas de la bonne dans la cuisine proche !... Sentir toujours, à la même heure, les prémices odorantes des mets que l'on va manger... toujours, toujours, jusqu'à la mort... Fatalité plate que la vie ! J'aurais été un aventurier, un spadassin, un reître, si l'existence avait utilisé et satisfait mes instincts, au lieu de me laisser moisir petit professeur en province, et aujourd'hui morne rentier ! »

Léonie, qui entra intempestivement en apportant la soupière, interrompit le cours de ses regrets.

— Avez-vous prévenu ces dames ? lui demanda-t-il.

— Non, fit la fille bourrue, je les croyais descendues. Allez les chercher vous-même !

Le vieillard ne répliqua rien. Il la savait bonne fille, quoique de caractère un peu vif, et s'étant levé placidement, il se mit à crier de sa voix chevrotante et trouée, par l'entre-bâillement de la porte :

— Claire ! Claire ! C'est servi !

On entendit des frôlements de jupes le long de la rampe, et les heurts lourds de Mme Lévêque qui, soutenue par sa fille, descendait par bonds, n'ayant plus que la partie droite du corps de valide.

Le repas fut mélancolique. Mme Lévêque ne fit que soupirer et pousser de petits râles qui épouvantaient Mme Maret. Il fallait lui couper sa viande, porter la bouchée à sa bouche, et encore arrivait-il des accidents ! La vieille dame, avec une malignité puérile, trouvait drôle de faire des niches dont elle s'applaudissait, en se mettant à rire avec des glouglous convulsés et lugubres.

Malgré l'altération de ses principales facultés, elle avait conservé les défauts sournois et mesquins de son charmant caractère (ce caractère qui avait si souvent fait déplorer à M. Lévêque le danger des coups de foudre et la brusquerie des décisions) quand, il y a quelques années, elle fut terrassée par un mal sourd et implacable. Alors, les griefs légitimes que l'on avait amassés contre elle se transformèrent en une pâte onctueuse de pitié, de remords, de bienveillance et même de sympathie. Les voisins, les parents, toutes leurs relations, revinrent vers cette maison qu'ils avaient désertée durant le temps où elle régnait despote, vindicative, intolérable, et plusieurs amis oubliés accoururent consoler « ce pauvre M. Lévêque tant éprouvé ».

Injustice singulière et bien humaine, on ne plaignait pas Mme Maret ! Elle était considérée, sans doute, comme une victime, mais c'était une victime de la nécessité, une victime rationnelle du devoir ; par conséquent, on n'avait pas de compassion superflue à lui accorder. « Son rôle est beau, mais si naturel ! » disait volontiers Mlle d'Harcourt, quand on estimait la valeur de ce sacrifice.

Seul, le capitaine était ému par l'héroïsme de Mme Maret. Peut-être était-ce cette admiration naïve qui lui faisait rechercher la jeune femme ? Peut-être aussi, ingénument, appréciait-il ses qualités de garde-malade, et, prudent pour un avenir qu'il prévoyait quinteux, arthritique, morose, trouvait-il ses vertus peu dédaignables...

Quand le dîner fut desservi, que M. Lévêque eut allumé sa pipe,

Mme Maret se prépara à coucher sa mère. Mais la vieille dame ne voulait pas obéir ce soir-là. Elle résistait, trépignait, tâchait de s'accrocher aux meubles, enfin elle échoua à terre bruyamment.

— Ne contrarie donc pas comme ça ta mère, dit sévèrement M. Lévêque. Tu vois bien que tu lui fais du mal. Tu la traites avec une rudesse!...

Mme Maret, indignée de la façon dont il interprétait ses intentions les plus chères, éclata en sanglots :

— Tu sais bien que c'est le docteur qui a ordonné de la coucher tout de suite après dîner, murmura-t-elle. Ce n'est pas de ma faute si elle est tombée... elle est si lourde... je ne pouvais plus la soutenir... c'est pour son bien que je voulais la coucher... c'est pour son bien...

Elle répétait ces mots avec exaspération, quand un frisson nerveux la parcourut toute. Enfin, s'étant calmée, elle se pencha vers la paralytique en chuchotant :

— Pardon, maman chérie, pardon!

Et se trouvant installée sur un fauteuil, près de la fenêtre, celle-ci ne tarda pas à s'assoupir.

La sonnette de la grille tinta.

— Tiens, dit M. Lévêque en se redressant, qui peut venir à cette heure?

Au même instant la bonne annonça : « Mademoiselle d'Harcourt, » qui, toujours cérémonieuse, leur tendit la main en leur demandant, avec insistance, de leurs nouvelles, quoiqu'elle en eût recueilli de récentes de la bouche même de Mme Maret trois heures auparavant.

— Vous me rappelez, fit toute confuse cette dernière, que je ne vous ai pas demandé, cet après-midi, à la musique, des nouvelles de vos chers parents. C'est impardonnable, mais je vous assure que le cœur n'était pas en faute, car, ce matin même, j'ai aperçu par la fenêtre M. et Mme d'Harcourt se promenant bras dessus bras dessous, et en apparence de parfaite santé.

— Oh! cela n'a pas d'importance, répliqua sèchement Mlle d'Harcourt, d'autant plus que vous sembliez si agitée...

Intérieurement, elle se félicita de la finesse de sa pointe!

— Oui, j'étais agitée parce que j'avais reçu une lettre de ma fille, qui est un peu souffrante.

— Toujours des lettres de sa fille, pensa Mlle d'Harcourt, quel bon prétexte!

— Tu ne me l'avais pas dit, reprit avec aigreur M. Lévêque.

— Excuse-moi, papa, mais je n'ai pas trouvé le loisir de te parler aujourd'hui. D'ailleurs, rien de nouveau à t'annoncer, sinon que Jeanne, étant dans une situation fragile, m'inspire naturellement de l'inquiétude.

— Bref, siffla dans le silence qui suivit la voix froide de Mlle d'Harcourt, je suis venue ce soir, mon cher monsieur Lévêque, non seulement pour le plaisir toujours si vif de causer avec vous, ainsi qu'avec Mme Maret, mais pour vous demander un petit renseignement.

M. Lévêque se cala dans son fauteuil, posa son coude sur l'appuie-bras, et le menton dans la main, grave, se disposa à écouter.

— Je voudrais vous demander si vous vous rappelez avoir eu comme élève, en 1881, je crois, un petit garçon qui s'appelait Théodore Millaud. Avez-vous entretenu des relations avec lui? Savez-vous la carrière ou les carrières successives qu'il a adoptées? Enfin, êtes-vous au courant de ses opinions politiques actuelles?

— J'ai vague souvenance, répondit M. Lévêque en rajustant ses lunettes, d'un nom qui ressemblait à celui-là... Peut-être est-ce une méprise ?... mais il me semble tout à fait, en y réfléchissant, l'avoir eu, en effet, comme élève.

— Eh bien? demanda Mlle d'Harcourt.

— Attendez... C'était un petit garçon blond, anémique, studieux, peu doué, mais acharné à la besogne. Il était dans les moyens de la classe, jamais premier, jamais dernier. Oui... je me rappelle... sa mère était une femme opulente, au teint couperosé. Je l'ai rencontrée une fois dans le parloir, au moment où je partais, ayant fini mon cours.

— Mais ses tendances politiques?... martela avec impatience Mlle d'Harcourt en tapant presque du pied.

— Oh! vous m'en demandez trop, ma chère demoiselle. Comment voulez-vous que je connaisse les tendances ou les opinions politiques de mes innombrables élèves? Ce serait laborieux!

— C'est que... je vais vous dire, fit-elle radoucie, cette question est d'une extrême importance... Je vais vous expliquer : nous avons un nouveau sous-préfet depuis huit jours, et nul n'a pu recueillir de renseignements précis sur son origine, hormis qu'il fut élève au collège de « Manceau », où vous étiez professeur. Il

est urgent de savoir quel monde séjourne ici, si on peut le *recevoir*, ainsi que sa femme, enfin, s'il n'appartient pas à la catégorie de ces monstrueux radicaux, que, dignement, nous ne pouvons *inviter* à notre table, *abriter* sous notre toit...

— Est-ce que cette « femme » en bleu qui s'est disputée tantôt à la musique avec une dame et ses deux filles, hasarda timidement Mme Maret, n'était pas la nouvelle sous-préfète? Je ne connais pas cette figure...

— Oui, justement, murmura avec une moue dégoûtée Mlle d'Harcourt. Fort mauvais genre! cette algarade pour se mettre en vue, dans une ville où l'on est encore inconnue, c'est d'un effet!

— Mais cependant, objecta toujours timidement Mme Maret, si c'était son droit de garder ces chaises?...

— Son droit ne nous regarde pas! prononça l'organe intransigeant de Mlle d'Harcourt. Son droit était d'être décente; on ne s'affiche pas ainsi!

— Vous êtes sévère, reprit, en souriant, le vieux professeur.

Mlle d'Harcourt se mordit les lèvres. Elle oubliait qu'elle était dans une maison de « libres penseurs », bien que Mme Maret assistât régulièrement aux offices, et de « démocrates ». De quoi se mêlait-elle de parler de tenue morale à des gens qui niaient Dieu!

Enfin, M. Lévêque conclut :

— Je regrette beaucoup, mais je ne peux rien vous dire de plus exact à ce sujet. Je me souviens certainement d'un élève de ce nom, mais il ne m'a jamais mis au courant de ses opinions politiques. Il eût trouvé, sans doute, mon conseil archaïque et mon influence nulle. Cependant, puisque c'est le sous-préfet qui excite ainsi la curiosité, ne serait-il pas plus simple de faire écrire, par un membre important du conseil municipal, une lettre adressée à son supérieur — le préfet auquel il était subordonné auparavant — et dans laquelle seraient énumérées les questions précises qui vous passionnent, et cela fort légitimement?...

— C'est compliqué!

Et Mlle d'Harcourt, désappointée des maigres renseignements qu'elle avait recueillis, ajouta, sèche et roide :

— Mais il est tard; je ne veux pas vous déranger plus longtemps, Mme Lévêque a sommeil.

Mme Lévêque ronflait depuis une heure sans que la conversa-

tion l'eût troublée le moins du monde ; Mlle d'Harcourt ne s'en était pas aperçue.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

La grille du jardin gémit et retomba.

CHAPITRE II

Mme Maret se réveilla à l'aube.

Cette visite du capitaine l'inquiétait décidément. Elle se leva, revêtit sa robe de chambre et s'accouda au balcon pour respirer les frais effluves du jardin.

Le ciel, qu'elle apercevait à travers les branches des poiriers, était pâle, et, seuls, quelques nuages roses taillés comme des icebergs se formaient sur l'horizon, puis se dissolvaient en montant dans la lumière. Les grands lambeaux livides de l'ombre se déchirèrent peu à peu, laissant rougeoyer le soleil, qui parut comme un disque immobile et sinistre. La campagne, entrecoupée de champs, ornée de petits bois, semblait morte, et la ville, avec les arêtes de ses toitures, les saillies de ses clochers et de ses cheminées, les lignes droites de ses murs, avait l'aspect figé d'une estampe.

Mme Maret tressaillit à un chant d'oiseau. C'était un rouge-gorge perché sur la branche d'un lilas. Elle se pencha machinalement pour le mieux voir, mais l'effleurement de son regard fit envoler l'oiseau.

Le jardin, sous sa fenêtre, lui paraissait nouveau aux teintes de cette heure qu'elle avait peu vécue.

Les arbres rabougris, les rares fleurs, le dessin des plates-bandes, la couleur du gravier, s'embellissaient sous le fard matinal. Les perspectives mêmes bougeaient, comme déplacées par la force magique de la lumière qui, sans cesse, façonne de nouveaux paysages avec d'identiques éléments.

Mme Maret ne reconnaissait plus le petit jardin humble où tant d'heures tristes et lourdes avaient rampé sur elle : le bosquet au treillage vert, où elle cousait l'été, pendant la canicule, quand les grillons dans le pré voisin crissent ; le jet d'eau jaseur et morne, qui ne propage ni fraîcheur ni poésie, car il jaillit de la bouche d'un « Cupidon » de plâtre et frappe une vasque de fonte, au lieu

de bondir sur du marbre, libre, frémissant, en panache irisé ; le banc de bois, sous le tilleul, où dormait après déjeuner M. Lévêque ; enfin, les massifs de groseilliers, où les dernières grappes attardées à ce seuil d'automne pendaient comme des coraux ; toutes ces choses impressionnèrent Mme Maret par la physionomie suave et neuve qu'elles revêtaient soudain.

Mais, à mesure que le soleil s'échauffa, le charme mystérieux qui flottait sur la nature s'évanouit. Sur les routes, qui taillent les plaines par tranches symétriques, surgirent des charrettes de paysans. Des bustes de vendangeurs, aux bras nus, à la chemise voyante, se dressèrent entre les ceps. Puis, les cloches de l'église éclatèrent, comme des obus, dans le silence. Un troupeau de chèvres sonnaillant passa dans la rue en frôlant les murailles. Les cris rauques des marchands ambulants, les mille bruits des portes qu'on ouvre, des sonnettes qui tintent, des voix que la distance apporte fêlées, les pas sur les trottoirs, le choc des sabots d'un cheval lointain, enfin toute la rumeur complexe de la ville en éveil envahit, tel un essaim d'abeilles bourdonnantes et affairées, l'atmosphère qui semblait vide.

Mme Maret quitta le balcon. Elle n'avait que le temps de s'habiller, car elle devait réveiller sa mère à huit heures pour la visite du médecin.

Elle s'étonna, tandis qu'elle peignait ses bruns cheveux où luisait une mèche blanche, de n'avoir pas réfléchi davantage, durant ces loisirs de rêverie, à cette visite qui, au fond, la préoccupait obstinément.

« Bah ! se dit-elle, à quoi sert de conjecturer ? Peut-on prévoir les surprises de la vie !... »

Et pourtant, quoique peu coquette, elle prit, instinctivement, un soin particulier à sa toilette ce matin-là.

Elle n'était pas jolie, mais elle possédait un charme singulier. Son corps, malgré sa structure imparfaite, semblait pétri en une chair capiteuse, pleine, blanche et fraîche, délicieusement. Sa maturité s'épanouissait avec un éclat troublant, lorsqu'elle comparait à sa relative jeunesse physique les flétrissures prématurées de son âme.

Après s'être trempée dans une eau glaciale qui la fit frémir, elle poudra d'iris ses épaules et son cou, puis, après un dernier coup de peigne sur la nuque, elle enfila sa robe noire, qui cacha sous ses plis défectueux l'agréable rondeur de ses lignes, la défigura [illegible]. Mais Mme Maret s'importunait peu de l'effet de son aspect.

Sa pensée était trop fixe, trop roidie par la mélancolie pour pouvoir s'abaisser jamais à des soucis frivoles. Même très jeune, alors que les catastrophes et les épreuves n'avaient pas encore détruit son désir de plaire, elle ne s'y intéressait pas. Elle était antiféminine dans toute l'acception austère du terme, et son mari lui reprochait de n'avoir pas de ces artifices subtils, de ces adresses qui captivent l'émotion des hommes.

Mme Maret, sur la pointe des pieds, entr'ouvrit la porte de la chambre de sa mère.

Alors commença la toilette de l'impotente, qui fut pénible et longue. Mme Lévêque était particulièrement grincheuse le matin; elle frappait tous les objets épars autour d'elle; puis, une fois que, le devoir accompli, sa fille l'embrassait, elle manifestait son remerciement par des plaintes agressives.

— Petite mère va voir le bon docteur tout à l'heure, minauda Mme Maret, s'adressant à elle comme à un enfant. — Qui va voir le bon docteur? répétait-elle, s'efforçant de sourire pour dérider le mutisme de la vieille dame. — Qui? petite mère?...

Et, à bavarder ainsi auprès de cette pauvre infirme, dont le cerveau atone faisait peur, quelquefois, par sa vacuité, elle sentait son intelligence s'atrophier. « Je deviendrai gâteuse ou folle, se disait-elle. On ne peut vivre impunément avec un être atteint d'un mal bizarre, déconcertant et lamentable, sans être pénétré de contagion. L'obsession d'effroi ou de stupeur que j'éprouve dégénère peu à peu en pur délire. »

Or, le médecin entra dans la chambre au moment où, en proie à ces réflexions, Mme Maret ajustait d'une main experte un fichu de dentelles aux épaules de sa mère. Elle cultivait le goût pieux de l'arranger toujours avec une certaine élégance, malgré l'indifférence hostile qu'opposait la vieille dame.

— Prenez la peine de vous asseoir, docteur, fit-elle.

Sans répondre, il obéit.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, que la sveltesse de sa silhouette rajeunissait. Ses cheveux blonds, abondants, la délicatesse de son teint, son regard très bleu où passaient de froids éclairs métalliques lorsqu'il vous fixait avec insistance, et surtout ses traits trop fins, presque émaciés, contribuaient à lui donner une apparence d'androgyne, où le charme féminin s'alliait à une dureté virile.

Il s'enquit avec soin de l'état de la malade.

Ses gestes étaient précis et traçaient des courbes volontaires ; sa voix brève et coupante, ses phrases nettes et fortement articulées, révélaient une lucide organisation cérébrale. Il parlait peu, mais quand, par hasard, il se laissait aller à discourir, il maniait le mot avec une dextérité de jongleur, sachant pénétrer par les images sensibles, dont il revêtait la haute abstraction de sa pensée, les intelligences les plus primitives. C'était bien un aristocrate, mais un aristocrate intellectuel dans l'expression la plus élevée, la plus subtile, la plus paradoxale du mot. Son savoir était si vaste qu'il lui ôtait le désir de l'effort. Même la curiosité — cette flamme vigilante qui brûle au cœur de l'initié ! — ne l'excitait plus à poursuivre le vain fantôme de l'investigation, et il se raidissait, de dépit, en une stérile indifférence.

Seul, le sentiment du beau n'était pas mort en lui.] C'était même l'unique religion que son scepticisme lui permît de cultiver encore, car il estimait que la pensée n'avait d'efficacité véritable que revêtue de perfection sensible et que le rôle de l'intelligence était de convertir en beauté les énergies complexes de l'univers.

Or, à la veille d'entrer à l'Institut, il s'était rappelé son passé : l'enthousiasme éteint de ses débuts, les désillusions de sa brillante carrière, l'artificielle ivresse de sa gloire... il avait soupesé la légèreté de cendre de ces souvenirs, et soudain, par un étrange phénomène, sa pensée se renversa. Il entrevit, aux flammes de l'orgueil le plus pur, un geste de dédain dont l'élégance mystérieuse demeurerait impénétrable aux interprétations du vulgaire, comme un emblème ésotérique au fronton d'un temple hindou! Il voulut se payer le luxe hautain, raffiné et dérisoire de refuser les dons de la vie. Il voulut s'assurer l'exaltante amertume d'une réserve de souvenirs qui lui rappelleraient comment il avait choisi, dans le butin terrestre, une part d'humilité, et comment il avait proclamé son désintéressement des valeurs de ce monde en s'imposant un sacrifice silencieux ; pourquoi, enfin, la seule gloire parfaite de l'anonymat volontaire et de l'héroïsme inconnu pouvait uniquement, désormais, émouvoir son désir blasé. Et c'est pour toutes ces raisons paradoxales que le professeur Fresnaud avait démissionné, quitté Paris, et s'était procuré la satisfaction cynique de devenir, dans une petite ville de province, un médecin de quartier. Nul, hormis une femme à qui il l'avoua plus tard, ne sut jamais la cause subtile de son acte, et mille conjectures erronées circulèrent sur son compte lors de sa disparition.

Il venait donc d'arriver à M... pour remplacer son prédécesseur, décédé, et quoiqu'il se fût abstenu de tirer parti de l'avantage de son nom déjà célèbre, le prestige de Paris lui attira toutes les confiances.

— Nous ferez-vous le plaisir de venir dimanche avec Mme Fresnaud? lui demanda Mme Maret, lorsque, après avoir examiné la malade et prescrit une nouvelle ordonnance, il se disposait à sortir.

— Mais... oui, répondit-il en hésitant légèrement.

— Nous aurons quelques amis que mon père sera très heureux de vous présenter. — Elle ajouta cela avec une amabilité hâtive, comme pour atténuer l'accent un peu bref dont elle s'était servie pour l'inviter.

— C'est que... ma femme sort très peu depuis notre malheur.

— Quel malheur? demanda Mme Maret.

— Ah! vous ne saviez pas? Nous avons perdu l'année dernière un petit garçon, et, depuis lors, il est toujours pénible pour ma femme de rencontrer des enfants.

— Je comprends, murmura-t-elle attendrie. Mais, dimanche, il n'y aura pas d'enfants; il n'y aura que des amis intimes, des amis de la famille, car, nous aussi, depuis l'accident de ma pauvre mère, nous recevons très peu.

— Eh bien! alors, à dimanche, madame.

Il s'inclina cérémonieusement, en lui donnant la main.

« Quel sauvage! pensa Mme Maret, tandis que ses pas craquaient dans l'escalier. Depuis deux mois déjà qu'il vient ici, il n'a pas pu encore nous présenter sa femme! Les médecins sont des ours! et celui-là surtout est incompréhensible! »

. . . .

Midi, une heure, une heure et demie, deux heures sonnèrent à l'horloge suisse de la salle à manger sans calmer l'agitation de Mme Maret, dont l'impatience, au contraire, croissait de minute en minute.

Après le déjeuner, comme de coutume, son père sortit, la pipe à la bouche, pour accomplir sa quotidienne promenade. Retenue par une enfantine pudeur, elle ne le prévint pas de la visite possible du capitaine, car elle avait conservé, vis-à-vis de ses parents, l'attitude soumise et la timidité de son adolescence.

Quand il fut parti, quand elle n'entendit plus la petite démarche

cassée et trébuchante de M. Lévêque geindre sur les cailloux, elle appela Léonie pour lui donner ses ordres.

— Si quelqu'un venait me demander tout à l'heure, vous feriez entrer cette personne au salon en la priant de m'attendre.

— Mais, madame, objecta la bonne, ahurie, monsieur ne sera pas là... il vient de sortir...

— Eh bien? Qu'est-ce que cela peut faire? De quoi vous mêlez-vous? répliqua-t-elle avec hauteur.

Une rage secrète la saisit; elle haussa les épaules. Comment! même la domestique prétendait discuter ses actes? C'était fort! Et tout en accrochant nerveusement, devant la glace de Venise posée sur la cheminée, une touffe d'héliotrope à son corsage, elle s'interrogea :

« Ce n'est pourtant pas répréhensible, à mon âge, de recevoir, seule, un monsieur en visite?... Je suis sûre que Mme Etienne, Mme Lepic, même cette austère Mme Bois, reçoivent bien leurs parents ou leurs amis, pendant l'absence de leurs maris ou de leurs pères. Et puis, d'abord, il me l'a demandé expressément. « Je désire un entretien particulier, répétait-il, communication « importante, essentielle... » Vraiment, il eût été impoli de refuser davantage. Et puis... » Et, s'avouant la curiosité qui l'avait poussée à accepter, elle rougit.

La touffe d'héliotrope, mal accrochée, glissa à terre.

Tout à coup, sans qu'elle se fût aperçue de la présence de quelqu'un, une main gantée de blanc lui tendit la fleur tombée.

— Le capitaine! s'exclama-t-elle, stupéfaite... Mais, je ne vous ai pas entendu entrer... Vous n'avez donc pas sonné?

Il devint écarlate, ses doigts tremblèrent.

— J'ai... j'ai trouvé la grille ouverte... j'ai pensé que la bonne était sortie... et, ma foi, tant pis, je me suis trouvé magiquement dans votre salon, sans m'en rendre compte. Vous étiez si... si jolie, — il cherchait un terme flatteur pour traduire l'impression que lui avait produite, au seuil de la porte, son image réfléchie dans la glace tandis qu'elle épinglait la fleur à son corsage, — vous étiez si ravissante ainsi, vue de dos, que je n'ai pas pu résister au plaisir de vous contempler quelques secondes avant de trahir ma présence.

Mme Maret était toute confuse, et, maladroitement, avec un air offensé, elle pria le capitaine de se taire.

Il ne s'attendait pas à cette réception; assez fat, il jugeait

sa séduction irrésistible, et, en outre, depuis que la veuve avait daigné agréer favorablement son désir d'une entrevue, il ne doutait pas qu'elle fût au courant de ses intentions.

Cette pruderie l'interloqua. Il posa son képi sur un guéridon, s'assit sur une chaise en face de Mme Maret, soupira, enfin reprit courage en se disant que cet incident n'était qu'une épreuve de bienséance, qui l'incitait, au contraire, à continuer.

Ce fut elle, la première, qui reprit la parole.

— Eh bien ! Quelle est cette communication pressante ?

Cette question, aussi directement posée, le décontenança, cette fois, tout à fait. Il ne s'attendait pas à ce qu'une femme « digne », une femme « réservée », osât se servir de formes aussi brutales, aussi nues, alors qu'en virtuosité amoureuse chaque mot prend une portée provocante et devient un jouet dangereux !

Un silence lourd, plein de désirs secrets et d'ironie sournoise, les enveloppa.

Distinctement, les gloussements d'une poule, dans une basse-cour voisine, leur parvenaient. Mme Maret, affreusement irritée, avait envie de se boucher les oreilles, de se sauver, d'échapper au ridicule de ce silence, percé par de tels bruits. Quant au capitaine, un peu hébété par les sensations multiples qui l'assaillaient depuis quelques minutes, il épiait avec une étrange inquiétude le cri intermittent de la poule.

Une guêpe pénétra par la fenêtre ouverte, en bourdonnant. Elle décrivit dans l'air quelques cercles, huma le bout du sein de la « Diane » de Falguières dressée sur un socle drapé, enfin vint tournoyer autour de Mme Maret et s'arrêta sur sa boutonnière d'héliotrope.

— Elle va vous piquer ! s'écria en sursautant le capitaine.

— Il n'y a pas de danger, répondit-elle machinalement, louant l'intervention de ce hasard qui les délassait de leur mutisme pénible.

— Les guêpes sont très méchantes en cette saison, dit le capitaine pour dire quelque chose.

— Je crois bien ! tous les raisins de notre treille sont déjà sucés, avant d'être cueillis, par ces petites mâtines !

— Vous avez du raisin ? fit-il, émerveillé. Mais vous êtes des gens admirables, vous pensez à tout !

Elle sourit avec indulgence.

— Oui, mon père s'intéresse beaucoup à son jardin. Il aime manger les fruits qu'il a vus mûrir. Cela le distrait.

— Pourrait-on voir ce féerique jardin? demanda prétentieusement le capitaine.

— Oh! il est très humble, mais si vous voulez...

Léonie entra, malpropre, dépeignée, le tablier sale, une note à la main. Elle ignorait, ne l'ayant pas vu entrer, la présence du visiteur; aussi, surprise, embarrassée, bredouilla-t-elle :

— Une note de Potin, madame. Madame veut-elle venir voir si tout y est? Ils ont oublié un bidon d'huile...

— Vérifiez vous-même, Léonie, répondit, remplie de honte, Mme Maret.

— Mais, madame, interrompit le capitaine, ne vous dérangez pas pour moi... si vous avez quelque chose à faire?

— Ce n'est rien. Allons au jardin, voulez-vous?

Docile, il la suivit, sentant s'évaporer de sa nuque des bouffées d'iris. Jamais il ne l'avait approchée d'aussi près; il faillit perdre contenance, l'enlacer dans ses bras, lui verser dans le creux de l'oreille, en effleurant sa joue, toute l'éloquence passionnée que depuis la veille il préparait avec soin, tandis que son cœur frémissait dans sa poitrine.

Ils descendirent le perron sans qu'aucune tentative de déclaration ait eu lieu. Il se disait en marchant: « Ce sera pour tout à l'heure, quand nous serons arrivés à ce poirier; » puis, une fois le poirier rejoint, il se disait encore : « Ce sera pour plus loin, sous cette charmille, là-bas, si fraîche, si tentante ; » mais ils passaient sous la charmille sans qu'il eût encore osé, et le jardin était petit, et ils repassaient sans cesse par les mêmes allées, sans qu'il se décidât davantage.

Enfin, Mme Maret l'arrêta devant la treille. Quelques maigres grappes, aux grains de verroterie, pendaient, voilées d'un sac.

— Ils sont magnifiques, déclara-t-il pompeusement, et, avec une intention grivoise, il ajouta : — On a envie de les mordre!

— Sans leur sac... répliqua Mme Maret, adoucie.

— Sans leur sac... répéta-t-il béatement. Vous avez de ces mots! Et il s'esclaffa, le visage rubicond, le ventre tressautant, ses bras courts tout secoués par cette hilarité tempêtueuse.

Décidément, elle le trouvait bête! Son mot, s'il « était spirituel », ne justifiait pas une telle exubérance!

Alors, une amertume envahit Mme Maret. Elle se prit à regretter toutes les choses exquises, tendres et fleurant bon qu'un autre, dans le même cas, lui eût débitées avec une voix douce, une pression de

main, un regard discret. L'homme ineffable qui vous trouble à la façon des effluves sonores d'un clavier en mal d'harmonie, à la façon des parfums qui s'échappent d'une pièce saturée qui fut longtemps close, à la façon de l'eau des vagues qui vous étreint les flancs ; cet amoureux idéal qui hante le rêve de toute femme lui inspira à ce moment un tel désir que la crainte involontaire de profaner la délicatesse de la sensation la fit s'écarter du capitaine.

— Et comment avez-vous fait pour obtenir si rapidement (car je crois que vous habitez depuis peu cette maison) de pareils résultats ?

Mme Maret répondit, distraite, le regard vague, fascinée par le miroitement d'une vitre sous le soleil :

— Pardon, nous sommes ici déjà depuis vingt ans. Ma fille est née dans cette chambre dont vous voyez rougeoyer la fenêtre.

— Ah ! fit le capitaine, sans intérêt, et visiblement désorienté.

— Voulez-vous que nous rentrions nous asseoir ?

— Je veux bien, mais je ne veux pas, toutefois, vous empêcher de faire votre promenade. Je sais que tous les jours, fille modèle ! vous sortez avec votre mère. Peut-être irez-vous à la musique ce soir ?

— Je ne crois pas. Mais... si vous êtes pressé... — Et sans autre cérémonie Mme Maret lui tendit la main.

Alors une furieuse envie de crier pourquoi il était venu, pourquoi il l'aimait, pourquoi il voulait l'épouser, se rua comme une armée en révolte aux portes de son cœur. Il sentit ses jambes flageoler tandis qu'elle l'accompagnait vers la grille, et les paroles étranglées dans sa gorge le faisaient haleter ; à la fin, il se réprima et prononça avec une hypocrisie défaillante :

— La communication dont j'avais à vous entretenir n'avait pas d'importance...

Par la croisée ouverte, la paralytique le regardait ; et, comme il se retournait pour la saluer, elle se mit à cracher avec virulence des petits jets minces de salive qui éclaboussaient sa robe, tandis que ses yeux furibonds, tendus vers lui, comme sur une proie, s'ensanglantaient.

CHAPITRE III

Le fameux dimanche arriva.

Dès l'aube, Mme Maret, en robe de chambre, s'occupa des préparatifs qu'exigeait une réception.

Il devait y avoir quatre personnes à déjeuner : son oncle, sa tante, un cousin et une petite cousine.

Elle avait calculé, durant la nuit, comment on s'arrangerait pour faire tenir dans leur étroite salle à manger tant de convives, et de vives inquiétudes à propos de la langouste, qu'elle avait oublié de commander la veille, la maintinrent éveillée plusieurs heures. Aussi était-elle lasse, tandis qu'affairée elle courait à petits pas menus sur le parquet, de pièce en pièce.

Il fallait sortir le service extraordinaire, le service de porcelaine blanche à filets d'or, puis le beau plateau chinois qu'un grand-oncle avait rapporté, afin d'y poser les tasses à café.

« Il faudra, réfléchissait-elle, que je dise à Léonie de laver à mesure les couverts, car nous n'en aurions pas assez; d'autant plus que pour le poisson, on en change. Tant pis, s'il n'y en a pas assez, je prendrai une fourchette en ruolz. Mais... le sucre... Bon! cette imbécile ne m'a pas dit hier qu'il en manquait. Il va falloir qu'elle aille courir en chercher, justement ce matin où l'on a tant à faire! »

Elle regarda l'heure à l'horloge suisse.

— Huit heures! l'heure de la toilette de maman... Jamais je ne serai prête!

— Léonie! Léonie! et mon café?

C'était M. Lévêque qui réclamait, du haut de l'escalier, son déjeuner en retard.

— Voilà, monsieur, voilà!

Et la bonne, quatre à quatre, enjamba l'étage.

Une fois redescendue, Mme Maret l'arrêta.

— Léonie, prévenez-moi quand viendra le boucher. Je veux lui recommander moi-même le filet, sans ça il nous donnera encore trop de déchets, comme l'autre jour. Et puis, vous direz au boulanger qu'il apporte huit petits pains de deux sous : nous serons sept. Ah! j'oubliais encore! Il est inutile que vous sortiez ce matin pour les provisions, vous aurez assez d'ouvrage à la maison; j'irai moi-même chez le pâtissier, chez les Tribaut pour la langouste,

et chez le fruitier pour quelques reines-claude; celles du jardin ne sont pas présentables.

Léonie hocha la tête, puis, prévoyante, insinua :

— Madame n'achètera pas des menus chez le libraire ?

— Des menus ! Pourquoi faire ? Il n'y aura que la famille. Ce n'est pas un déjeuner de cérémonie !

Mme Maret s'habilla en hâte, revêtit sa robe mauve, faite l'année dernière à l'occasion de la première communion d'un neveu, prit son livre de messe pour le cas où elle pourrait soustraire un quart d'heure à ses courses, entendre un bout d'évangile, et surtout faire une apparition à l'église.

La matinée était languide comme au printemps. Une chaleur ténue flottait dans l'atmosphère, et le soleil frisait les pointes des branchages aux feuilles clapotantes dans la brise. On pressentait, derrière le mur des maisons, l'agitation domestique des jours de fête. Les fournisseurs allaient, venaient, sur les trottoirs. Des marmitons, portant, profanes canéphores ! des corbeilles d'osier sur la tête, trottaient, allègres et gamins, une fraîcheur au regard et la lèvre rieuse.

Avant d'entrer chez le pâtissier « Gigoux », le plus renommé de la ville, Mme Maret s'arrêta à la devanture, incertaine encore de son choix.

— Que me conseillez-vous comme petits fours pour le five o'clock ? demanda-t-elle à la patronne, personne opulente sertie de satin noir, dont l'attitude rébarbative et l'accent péremptoire évoquaient vaguement quelque vieux général.

— Madame, répondit-elle avec importance en relevant la tête, cela dépend de l'usage que vous en voulez faire ?...

— C'est pour le five o'clock, répéta docilement Mme Maret. Je voudrais des gâteaux que l'on puisse manger avec des sirops et des grogs.

— Mais alors, madame, ce sont de simples biscuits !... fit la pâtissière avec un sourire d'ironie ineffable.

— Non, je ne veux pas de biscuits, je veux des petits fours.

— Eh bien ! en ce cas, montrez à madame l'étalage, et faites-la choisir.

Son ordre, lancé comme une balle, vint atteindre une jeune fille anémique qui contemplait niaisement une grosse brioche.

— Des « petits Turcs » ?... c'est très bon, madame, c'est à la pistache et à l'amande. Des « puits d'amour » ?... très bon aussi, crème

cuite, genre « flanc ». Des « galettes diaphanes »?... Voici. Combien en tout?

La vendeuse, avec des gestes furtifs, alignait les petits gâteaux empapillotés dans un carton.

— Oh! de quoi dresser trois assiettes, réfléchit Mme Maret.

— Une livre, alors?

— Oui, mademoiselle.

Et tandis que, le porte-monnaie à la main, debout près du comptoir, Mme Maret attendait pour payer que l'énumération de son achat eût été transcrite sur un gros livre vert, Mme Gigoux l'interpella brusquement.

— Comment, madame, vous ne prenez pas des nougatines au rhum? Mais Mme Lepic, Mme Lestrange, les Millaud... vous savez?... de la préfecture... ne prennent que de ça! Ils en commandent chaque jour des douzaines. C'est d'une finesse, d'une suavité!... Il faut que vous en goûtiez.

— Eh bien! répliqua Mme Maret, résignée, ajoutez une douzaine de nougatines.

Elle eut le temps d'arriver à l'église au moment où le prêtre montait en chaire.

L'église datait du quinzième siècle, et, malgré ses nombreuses restaurations, quelques détails révélaient encore l'âme mystique qui habitait la haute envolée de ses arceaux. Des verrières précieuses et rutilantes comme si elles avaient été teintes avec de la chlorophylle de fleurs, de la pourpre vitale, de l'essence de gemmes, éclataient dans les ogives. Les rosaces surtout étaient ardentes, telles des hosties translucides serties par des griffes de pierre. Les grands piliers incurvés s'épanouissaient en se joignant et laissaient pendre, en clefs de voûte, des grappes de sculpture. Sur l'autel, un charmant rétable chargé de figurines peintes se dorait aux reflets des cierges. La fumée de l'encens et les buées prismatiques émanées d'un vitrail s'épousaient en voltigeant: subtiles noces aériennes... Mais, au moment où Mme Maret s'agenouillait, une ombre épaisse et lente s'appesantit.

« Au nom du Père... et du Fils... et du Saint-Esprit... » déclama le prêtre, en traçant sur sa poitrine un signe de croix rythmé.

Puis, il commença : « En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : « Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, « et sur la terre les nations seront dans la consternation... »

Il débita l'évangile avec une telle précipitation que les mots glissaient, pêle-mêle, entre ses lèvres. Il se ralentit cependant pour entamer son sermon. Il semblait prononcer avec un respect tout particulier, avec une sorte de tendresse, les phrases composées par lui. Il ne se démenait pas, suivant l'usage de ces ultramontains qui lancent, à chaque virgule, un anathème sur la foule assemblée; c'était un prêtre paisible, conciliant, méthodique, qui sépara par points les idées essentielles de son sermon. Il ne conquit pas son auditoire. On le trouva mou; son emphase fut jugée insuffisante; enfin il ne fit pas d'allusions politiques! Mesdames la notairesse, la préfète, la générale, la femme de l'avoué, du juge de paix, du maire, toutes les notabilités qui donnaient le ton et faisaient l'opinion, n'eurent pas de frissons dans le dos, n'accentuèrent pas la ferveur de leurs génuflexions, bref, ne manifestèrent nul enthousiasme quand, le discours terminé, le prédicateur descendit de sa chaire.

Mme Maret, qui sans cesse avait prié le buste incliné sur son prie-Dieu, ressentit une courbature. Elle prévoyait avec inquiétude l'heure avancée qu'il devait être, et, en proie à ce supplice qui consiste à vouloir partir alors qu'une raison secrète vous retient, elle sentit des fourmillements lui passer dans les jambes.

Enfin l'office prit fin.

Rapidement, Mme Maret s'esquiva le long des bas côtés et sortit par une porte latérale, pour échapper aux groupes mondains qui se formaient, à la sortie de la messe, sur le parvis extérieur de l'église.

Elle fut en cinq minutes chez elle.

— Mme Lévêque vient d'avoir une petite syncope, lui annonça Léonie avec placidité, comme elle gravissait le perron.

— Ah! que me dites-vous là! s'écria Mme Maret en se précipitant, éperdue, vers la chambre.

— Que madame se rassure; ce n'est rien, c'est déjà fini depuis un quart d'heure, reprit la bonne, qui tâcha d'atténuer l'effet de ses paroles.

Mais Mme Maret n'écoutait rien. Elle ouvrit en hâte un flacon de sels, s'agenouilla devant sa mère, dégrafa son corsage et se mit à la frictionner lentement avec un mouchoir trempé de vinaigre, cependant que la vieille dame, encore toute troublée, geignait misérablement.

— Monsieur n'était donc pas là? demanda Mme Maret lorsqu'un peu rassurée elle reprit son sang-froid.

— Mais non, monsieur, justement, venait de sortir. Je l'avais envoyé me faire une petite commission : houspiller le boucher qui n'apportait pas la viande, car vous comprenez, madame, que je ne pouvais pas lâcher ma mayonnaise qui commençait à prendre...

— C'est ridicule, Léonie ! Je vous défends une fois pour toutes de charger monsieur de quoi que ce soit. Vous n'avez aucune notion de bienséance...

— Des notions de bienséance, moi !... Eh bien, elle est bonne celle-là !! C'est à monsieur que vous devriez en donner, des leçons de bienséance, et de décence, et de pudeur !... Ah oui, qu'il en aurait besoin, ce vieux dégoûtant, qui me harcèle dans tous les coins en me chuchotant : « Léonie... ma petite Léonie... un petit baiser... un seul, » et qu'il m'empêche de faire mon ouvrage. Ah oui ! il peut compter qu'il en aura un de moi !... Ton œil !

Et la fille démontée, rouge, hurlante, les seins tremblants, éclata, poussant de gros gestes agressifs, tandis que son chignon mal assujetti, éclaboussait ses épaules d'une chevelure noirâtre, grasse et sale.

Mme Maret ne se rendit pas d'abord compte de la catastrophe. Elle éprouva le choc du soldat qui reçoit, sur le champ de bataille, son premier boulet; ses idées se paralysèrent momentanément; le mouvement, par lequel elle allait frapper la grossière créature, resta suspendu en l'air, à quelque crochet invisible. Pourtant, après une petite sueur, son instinct fut de s'élancer vers la cuisine, de se venger en chassant la bonne; mais les conséquences déplorables que cet accès de violence produirait se représentèrent à sa prudence et la calmèrent.

Son cœur était serré dans un étau. Machinalement, elle cacha ses mains sous un châle, car elle perdait sa lucidité, envahie d'images troubles qui affluaient du tréfonds inconnu de son être.

Son père, son père qu'elle vénérait tant, capable d'une pareille bassesse, d'une telle vilenie, à son âge ! Une révolte et un haut-le-cœur la soulevaient. Elle ignorait la lubricité, ayant une foi candide, une foi puérile en la respectabilité des vieillards. Naïvement, elle crut, tant l'inattendu du fait la surpassait, à un phénomène particulier : son père était certainement atteint d'une folie exceptionnelle; il était victime d'un cas pathologique !

Cette supposition l'attendrit un peu, quoique le doute, qui veille toujours comme un chien hargneux au seuil de la conscience, la bouleversât de nouveau.

Après tout, qui lui assurait que cette fille avait dit vrai ? N'était-ce pas une ruse ignoble pour soutirer de l'argent au risque d'un scandale ?... Et son imagination, nourrie d'Eugène Süe et de Balzac, travailla en ce sens, sans parvenir à une conclusion satisfaisante.

Elle décida, cependant, de ne pas renvoyer Léonie tout de suite. Elle en avait besoin pour la journée ; elle patienterait jusqu'au soir. Mais quelle honte ! Son teint passait tour à tour du pourpre au blême, ses mains étaient encore secouées d'un tremblement, quand, à force de volonté, elle se ressaisit, ayant l'énergique dignité de masquer son trouble, afin de ne pas susciter les soupçons ou les remarques compatissantes de sa famille.

YVONNE VERNON.

(A suivre.)

POÈMES

LA MAISON DES GLYCINES

A Maurice Castets.

CARPE DIEM

Aime la vie. Et cueille, au travers de la treille,
L'aurore d'or, le midi fauve et le soir blond,
De l'heure transparente où sortent les abeilles,
A l'heure déjà trouble où rentrent les frelons.

Les heures aux beaux pieds, dans leurs danses vermeilles,
Mènent au ciel nacré la ronde des saisons.
Suivant le mois, jouis en paix, dans ta maison,
De l'âtre en feu, des fleurs, de l'ombre et des corbeilles.

Le silence, coulant de la lande au verger,
Posera son poids bleu sur ton sommeil léger.
Vis sans douleur. Écoute et vois. Sache sourire.

Et bénis la beauté de ta vie, en pensant
Que ton cœur est pareil au jardin où l'on sent
Tant de roses s'ouvrir et tant d'ailes bruire.

PRÆSAGIUM NOCTIS

La pluie a fait pourrir les graines du tilleul.
Je songe à toi, si doux, je songe à toi, si seul,
Je songe à toi, mon cher, mon trop subtil malade.

Le désir de la vie à tes lèvres est fade;
Le désir de la mort est amer et te plait.
Pardonne-moi. Moi je vivais, moi je voulais
Te parler, comme si les mots pouvaient suffire;
Mais quel effort il te fallait pour me sourire!
Sourire dont, alors, j'ignorais tout le prix,
Que j'aimais simplement et qu'enfin j'ai compris.
Car tout ce qui durait encore en ta mémoire
De tes besoins d'amour, de travail et de gloire,
Tout ce qui t'unissait au songe des vivants,
Ce bonheur, aux midis des étés énervants,
De s'endormir, las du soleil, l'âme comme ivre
Et prodigue des jours nombreux encore à vivre;
Cet orgueil d'être jeune et fort, d'avoir lutté
Bouche à bouche, d'avoir conquis la volupté
Et de sentir qu'en soi, toujours, se renouvelle
L'impérieux désir de l'étreinte charnelle;
Ce rêve de bâtir l'œuvre, d'un tel effort
Que nous puissions survivre en elle après la mort;
Orgueils, désirs, trésors gardés jusqu'à l'abîme,
Tu m'en as fait le don douloureux et sublime.

Ainsi, chacun de nous emporte une autre part
De vie, éteinte, mais conservée, en regard
De ceux que les mourants laissent dans la lumière.
Au fond de tes yeux bruns, le regard de ta mère,
Comme le ciel dans le puits sombre, transparaît
Et, quand tes yeux se seront clos, j'emporterai
— O ton cercueil sous la glycine des fenêtres! —
Un peu de ce regard qui fond et qui pénètre
Comme un rayon de lune à travers un cyprès.

Entends; j'ai bien compris. Et, quand je reviendrai,
Lorsque je reverrai le toit roux sur les treilles,
Les treilles sur les lys, les lys sur les abeilles,
Le jardin, la maison dans un poudroiement d'or,
Et toi, t'abandonnant au rêve de la mort,
Pâle et toujours hanté d'une occulte présence,
Je ne troublerai pas ton ombre et ton silence.
Un soir mauve tombant, quelque chose de doux

Et de mystérieux s'étendra jusqu'à nous.
A l'heure des absents, au fond de ma pensée,
Ta mère aux cheveux blancs avec ma fiancée
Passera. Mais songeant à ton cœur, à mon cœur,
Ne distinguant plus bien ta rancœur, ma langueur,
Je sentirai, plus fort, la bouche du mystère
S'appuyer à ma bouche et la forcer à taire
Tout ce qui, de mon cœur, montera jusqu'au tien.

Et, seul, parfois, un grand phalène du jardin
Viendra frôler, du bruit velouté de son aile,
Ta pauvre âme vouée à la nuit éternelle.

LA MAISON

La pente du jardin coule vers le ruisseau.
Sous un dernier rayon le sable craque et brille.
Entends, dans le chemin, ces voix de jeunes filles.
Le puits grince en un bruit de chaînes et de seaux.

Les bois mouillés avaient comme une odeur de cèpes;
Ils sentaient, à la fois, l'automne et le printemps.
Le tilleul tiède est plein d'une ombre bleue. Entends
Le cytise qu'emplit le murmure des guêpes.

Par les chemins des champs, nous sommes revenus
Vers le troène en fleurs, la vigne et les glycines.
Nous avons écouté, vers les berges voisines,
Le cri des gabarriers qui rament d'un bras nu.

Les bois ont étagé leurs masses violettes;
Mais la teinte des pins se trouble et se confond
Avec les mille bruits des aiguilles, qui font
Que le soir énervant, en s'endormant, halète.

Que je l'aime, la paix grave de ta maison!
Mon cœur loin de la mort, ton cœur loin de la vie
A sa bonté profonde, en rêvant, se confient.
Est-ce le train, est-ce la mer, à l'horizon?

Est-ce le train, est-ce la mer ? Silence. Écoute.
Vois monter, de l'Adour, le retour des troupeaux.
Prends cette lampe. Écarte, avec soin, ces rideaux.
Silence. On n'entend plus les chansons de la route.

Crois-moi, souris. Nous n'aurons pas perdu ce jour,
Et si quelque ombre, au fond de notre cœur, persiste,
C'est qu'aux cœurs les mieux faits il est doux d'être tristes,
Dans le désir ou dans le regret de l'amour.

Les roses du jardin s'ouvrent à la rosée,
Un désir de fraîcheur me caresse et me mord.
Vois trembler cette étoile et vois cette autre encor.
Soyons sages, fermons à l'air froid la croisée.

Crains le parfum trop lourd de cet acacia,
Et regardons venir riant, brisant les branches,
Giflant les rosiers fous qui la mordent aux hanches,
Les bras chargés de fruits et de fleurs, Lucia.

CONSOLATION

Tu me consoleras, ami, du mal humain,
Quand, pour avoir rêvé de voir sur mon chemin
Les jeunes gens pensifs et les femmes rêveuses,
Pour avoir espéré de mêler aux yeuses
Les palmes aux doux fruits et les lauriers amers,
Pour avoir mesuré l'immensité des mers
Et reflété le ciel entier dans mes prunelles,
Moi, le multiple amant des grâces éternelles,
J'aurai flétri ma grâce au feu de mon orgueil.

Alors, je reviendrai vers ta maison en deuil.
Le midi lourd battra d'un rayon d'or la treille ;
Un milan tournera dans le ciel; une abeille
Fuira vers les genêts, les ajoncs et le thym.
J'aurai connu l'oubli de l'homme et ses dédains,
Je saurai que l'enfant fut imprudent de croire
Ceux qui lui souriaient en lui parlant de gloire ;

Mais parce qu'une voix divine m'appela,
Je resterai poète, oubliant tout cela.

Alors, qu'il sera beau sur ma tendresse amère,
Le sourire immortel de la lande, ma mère.
Elle qui mit son ambre odorant dans mes yeux
Et, dans mon cœur, son grand murmure harmonieux,
Elle m'accueillera gravement, en silence.
Je viendrai me coucher près du mur qui balance
Sa vigne-vierge rouge et ses fleurs sur le puits.
Au loin j'écouterai chanter les pins.
Et puis,
Si l'éclat du ciel blanc sur le jardin en flammes
Sollicite l'ardeur nouvelle de mon âme
A susciter l'écho des rythmes enchantés,
J'ouvrirai grand mon cœur et je ferai chanter,
Parmi l'ascension des terrestres poussières,
Aux rayons du soleil mon âme de lumière.

UNE ÉLÉGIE

Quand je serai rentré dans l'ombre, obscurément,
Il ne restera plus, de tout ce cœur aimant,
Que quelques vers, comme endormis dans la mémoire
De celle pour qui seule ils osèrent la gloire.
L'image du passé venant à se ternir,
Vous chercherez longtemps pour vous en souvenir.
Mais je vois, au matin, dans la lumière vive,
La maison blanche et rouge où vous vivrez, pensive,
Où vous écouterez, voix de votre regret,
Sur les magnolias en fleurs et les cyprès,
Les rossignols brûlants sonner, dans leur délire,
Comme les cordes d'or d'une nocturne lyre.
Mêlant leurs pattes d'ambre aux nœuds jaunes d'osier,
Les colombes, pesant aux branches des rosiers,
Jusqu'à vos bandeaux noirs les courberont peut-être.
Mais, en les écartant, le soir, de la fenêtre,
Vous ne toucherez pas à ces roses, sachant

Que les parfums épars vivent comme les chants,
Et qu'il faut respecter à l'égal des colombes
Les roses des balcons et les roses des tombes.

Et, surprise, parfois, dans cette paix du cœur,
De goûter simplement, sans souffrir, la douceur
Du soir, vous entendrez dans l'ombre violette
Un rossignol obscur pleurer comme un poète ;
Alors, levant vos yeux pensifs au ciel doré,
O mon amie au cœur profond, vous vous direz
Qu'il faut aimer d'amour toutes ces vieilles choses,
Qu'aux livres préférés, la colombe des roses
Dans des vers immortels mêle éternellement
Au chant des rossignols son blanc roucoulement.
Sophocle en consolait Antigone proscrite ;
Sapho les caressait sur ses seins ; Théocrite
Avant Sion, le bouvier noir, en soupira;
Méléagre les entendit dans Gadara ;
Et leur grâce frileuse, angoissée et fragile
Agonisait au cœur malade de Virgile ;
Hafiz en célébra l'extase et, le dernier,
Voluptueusement, leur répondit Chénier.
Jeune fille déjà grave comme une aïeule,
Vous ne sourirez plus et vous serez la seule,
En dépit du mépris des hommes et du temps,
A mêler mon nom d'ombre à ces noms éclatants.
Rose blanche envolée ou colombe fanée,
Chaque journée alors, Nanie, et chaque année
A qui le souvenir de mes vers vous lia,
Comme sur les rosiers et le magnolia,
Fera revivre, un peu, dans votre âme voilée,
Une grâce fanée, une grâce envolée.

Vous vieillirez, alors, en bénissant les cieux,
De jour harmonieux en jour harmonieux.
Et si jamais, un jour, comme je le souhaite,
Un de vos fils naissait pour devenir poète
Et, retrouvant mes vers, vous demandait tout bas :
« Vit-il encor ? » Vous répondrez : « Je ne sais pas. »
Il vous embrasserait en souriant : « Ma mère ! »

Et, surpris de sentir en lui plus de lumière,
Plus d'harmonie et sur son trouble et sa langueur
Quelque chose d'ailé remuer dans son cœur,
Il s'en irait sans savoir où. Des jeunes filles
Passeraient, emportant, aux courbes des faucilles,
Des pavots violents et des gerbes de blé.
Conscient, tout à coup, d'un mystère, troublé,
Pâle, il s'arrêterait sur la route vermeille,
Sentant son sang vibrer conme un essaim d'abeilles
Et soudain s'éveiller, dans son cœur transparent,
Quelque chose de pur et peut-être de grand.

ÉMILE DESPAX.

LES CENTAURES[1]

Kadilda a revu les hommes. Pendant bien des jours, elle a lutté contre l'instinct secret qui, tous les matins où elle n'accompagnait pas ses frères au champ de rhéki, la poussait vers la Rivière aux Cygnes. Pendant bien des jours, elle a voulu chasser le souvenir de sa rencontre, oublier l'enfant Naram qui l'appelait par son nom : Kadilda. Et puis sa force de résister s'est éteinte. Un matin, à l'aube, elle est partie. Elle a franchi la plage du midi, elle a remonté le cours de la rivière. L'œil aux aguets, les narines dilatées, l'oreille tendue, posant ses pieds avec précaution pour ne point froisser les feuillages, elle s'est enfoncée dans les bois qui l'environnent. Elle a reconnu les passées des hommes, moins larges et plus hautes que celles du sanglier. Elle les a suivies. Elle sait maintenant où gîte le peuple de Naram. Dans une clairière, au milieu d'un bois de châtaigniers, elle a aperçu, à travers les fourrés, les grottes singulières que les Impurs savent élever eux-mêmes avec des branchages, des mousses, du fourrage et de la boue. A l'entour des cabanes, elle a vu les mâles et les femelles vaquer à leurs occupations. Les unes sont affreuses. Avec horreur, Kadilda les a regardé dépecer des bêtes égorgées et se repaître de leur chair. D'autres fois, ils se livrent à des travaux d'une adresse surprenante. De leurs doigts si merveilleusement fins et déliés, ils assemblent des peaux, taillent le bois et la pierre, les font adhérer par des procédés qui tiennent du prodige. A suivre leurs mouvements subtils, Kadilda se sent étourdie.

Pendant longtemps, un dégoût venait à la vierge de ces corps exsangues que recouvrent des fourrures arrachées, et leur odeur fade lui donnait la nausée. Peu à peu, elle s'y est accoutumée. Bien que l'idée ne puisse lui venir de comparer la faiblesse des

(1) Voir *la Renaissance Latine* du 15 juillet 1904.

Ecorchés à la force divine des centaures, Kadilda ne leur dénie point tout mérite. Chez eux, les mâles dédaignent les luttes grossières. La peau des femelles est d'une finesse incroyable. Auprès d'elles Kadilda, si admirée parmi son peuple, n'a qu'un cuir rude et commun. Tout comme Kirri, la chauve-souris, peigne son poil avec ses pattes, de manière à le répartir en deux masses séparées par une raie toute droite, les femelles des hommes savent, avec un instrument bizarre, soigneusement lisser leurs chevelures. D'abord Kadilda a trouvé grotesque leur manière ; un jour elle a voulu les imiter : elle a dû y renoncer, humiliée et découragée à cause de la maladresse de ses doigts gourds. Et les petits des hommes aussi, semblables avec leur peau nue et rouge et le grouillement de leurs membres à de gros vers ou aux oiseaux déplumés, Kadilda, d'abord méprisante, a appris à les regarder sans répugnance. Et même elle sent dans son cœur des mouvements inconnus, quand elle les voit se rouler dans la mousse en gazouillant, sous les regards de leurs mères, qui, de temps en temps, les serrent dans leurs bras avec tendresse. Au lieu de railler leurs ébats puérils, les mâles, eux aussi, vers le soir s'associent à leurs jeux. Assemblés à l'entrée des cabanes, hommes, femmes et enfants se divertissent tous ensemble, et le cliquetis de leurs paroles précipitées, qui jadis lui semblait ridicule, n'apparaît point maintenant sans charme à la centauresse.

Une nuit tiède, où les lucioles étincelaient, où la joie des cigales chantait dans l'herbe, scandée de la plainte mélancolique du crapaud, Kadilda, sous la clarté nacrée de la lune, a vu une chose étrange. A l'écart de leurs frères, derrière un fourré, deux êtres pâles, un homme et une femme, étaient étendus côte à côte. Sous la caresse lunaire, leurs corps blancs unis tachaient l'herbe grasse. Leurs bras étaient entrelacés. Leurs bouches murmuraient tout bas. Soudain leurs lèvres se sont longuement unies, et puis ils se sont endormis, la tête de la femme appuyée sur l'épaule de l'homme. Et leurs visages paisibles rayonnaient de bonheur. Pourquoi, de ce spectacle, un trouble obscur a-t-il saisi le cœur de Kadilda ? Chez les centaures, les mâles couchent séparés des femelles. La nuit suivante, avant de s'endormir solitaire, Kadilda a posé ses lèvres sur son bras, comme elle a vu faire à l'homme et à la femme. Une chaleur a couru dans ses veines.

Certes le peuple aux six membres ignore à bon droit une telle caresse. Nul désir n'émeut la vierge de presser sa bouche contre

la bouche mafflue d'un de ses frères. De tels attouchements sont indignes des centaures. Rien que de les concevoir convient plutôt à un faune lascif qu'à la fille du peuple-roi. Pourtant, plus d'une fois, la pensée de Kadilda est revenue au couple endormi. Une nuit, frémissante tout entière, elle s'est réveillée d'un rêve honteux : voici que sur l'herbe, elle aussi était couchée et que sur ses lèvres se posaient deux lèvres fraîches et brûlantes à la fois, qui étaient celles de l'enfant Naram...

Car, aussi, elle a revu Naram. Elle sait dans quelle grotte de feuillage il habite : c'est l'une des plus vastes au pied d'un châtaignier mort. Avec lui demeurent un mâle dans la force de l'âge et une femelle auxquels il obéit. Sans doute il est né de leur entrailles. Et la femme allaite un nourrisson blanc et rose qui est le frère de Naram. Un matin, Kadilda, au débouché d'un fourré de lauriers-roses, s'est tout à coup trouvée en face du petit homme. Il a eu un cri de surprise et, souriant, l'a appelée ; mais, d'un saut, la centauresse s'est rejetée dans les buissons et elle s'est enfuie de toute la vitesse de ses jambes. Entre elle et l'ennemi de son peuple, il ne saurait y avoir d'amitié. Et l'idée seule qu'encore une fois la main de Naram pourrait l'effleurer la bouleverse. Mais quelquefois, sans qu'il le sache, Kadilda, cachée dans les hautes herbes de longues heures, a suivi des yeux l'enfant Naram aux membres grêles.

Et lorsqu'elle rentre aux Grottes-Rouges, Kadilda retrouve sans plaisir les jeux, les querelles et les rires bruyants de ses frères. Et elle répond avec colère aux paroles aigres des vieilles et aux sarcasmes des mâles. Car, bien que les animaux-rois soient libres de leurs actions, il est contraire aux coutumes qu'une centauresse préfère la solitude à la compagnie de son peuple. La règle est que la joie et la pensée de chacun soient dans la joie et la pensée de tous. Et quiconque affecte de vivre à l'écart agit contrairement à l'esprit de la race. A cause de cela, Kadilda est un objet de reproche. Mais elle n'en a cure. Tous les jours où la horde ne và point au champ de rhéki, elle prend sa course vers la Rivière aux Cygnes. Et la nuit, quand elle repose à l'abri des Grottes-Rouges, elle n'est point davantage parmi les siens, car elle rêve de Naram aux yeux clairs dont la caresse s'est posée sur son flanc.

Une pluie d'orage est tombée tout le jour. Au déclin du soleil seulement, le dôme gris se craquèle. Quelques pâles rayons filtrent à travers les branches, font scintiller les perles humides dont elles sont couvertes, donnent des reflets éclatants aux hêtres rouges et aux bouleaux jaunissants.

Les centaures n'aiment point la pluie ; aussi leurs esprits sont moroses et le retour aux Grottes est exempt de clameurs joyeuses.

Selon sa coutume, le regard de Klévorak erre à droite et à gauche. Soudain il claque de la langue, se détourne de la passée ordinaire et pointe à travers les ronciers. La horde le suit. Il s'est arrêté auprès d'un corps étendu sur la mousse : celui de Ghali, l'antilope rousse, sans queue, au ventre blanc et aux cornes annelées. La mort est dans ses yeux de velours. Son sang ruisselle; le tremblement de l'agonie secoue ses membres. Klévorak s'agenouille, soulève de ses fortes mains la tête fine et d'une voix de colère :

— Qui donc a violé ma loi ?

L'antilope passe sa langue sur le bras velu du protecteur. Puis son cou retombe inerte. Elle est morte. Elle appartient aux carnassiers. Mais un devoir subsiste : la venger. Attentif, Klévorak examine la blessure. Y reconnaîtra-t-il la dent de Raram, le jaguar aux membres souples, ou celle de Herta, la louve, ou peut-être la corne furieuse de Bhor, le bœuf sauvage aux colères ineptes ? Quel qu'il soit, le meurtrier n'échappera point au châtiment.

Les sourcils de Klévorak se froncent. Au milieu de la plaie qui suinte, quelque chose est enfoncé. Le chef élargit la blessure de ses gros doigts, saisit une tige et tire à lui. Au bout du morceau de bois écorcé, imprégné de sang, adhère une pierre pointue aux arêtes tranchantes.

Les jeunes centaures poussent des exclamations. Quel est le nom de l'arbre étrange où bourgeonnent des pierres ? Avec des cris et des rires, ils se penchent pour voir le prodige et s'interrogent tous à la fois. Mais, comme par l'effet d'un froid subit, les dents de Kadilda s'entre-choquent ; une douleur lui mord le cœur; le sang a-t-il cessé de réchauffer ses membres ? C'est qu'elle a déjà vu de tels morceaux de bois où un sortilège enchaîne des cailloux acérés; et elle sait que ce n'est point d'une souche qu'ils sortent, mais de mains industrieuses, aux doigts minces. Un tourbillon si confus de pensées s'agite en elle que ses yeux se voilent et que ses jarrets sont sans force.

Klévorak tourne et retourne la javeline brisée. Il la flaire et la considère tour à tour. Sa face tannée se fend de plis si terribles que les jeunes centaures cessent de rire. Il hèle Hurico :

— Vieille, connais-tu cela ?

Et la vieille n'a pas plus tôt posé l'objet sur sa paume qu'elle le rejette et glapit d'une voix stridente à plusieurs reprises :

— L'Écorché, l'Écorché...

Tous tressaillent. D'un seul élan, les voilà cabrés, les yeux en flamme et les poings levés. Les queues fouettent les flancs, les sabots piétinent. Des ronflements sortent des poitrines entre les dents serrées. On se bouscule autour du chef. Pourquoi déjà le sang de Ghali n'est-il pas vengé ?

Mais Klévorak hausse les épaules et réprimande son peuple. S'élanceront-ils au hasard pour atteindre les Écorchés ? Ghali, blessée, est capable d'avoir couru plusieurs journées. Et son empreinte, si légère, a été lavée par les pluies. En vain le chef scrute les buissons de l'œil et du nez, aidé par Hurico, Haïdar et les plus sagaces. Peine perdue. Il s'arrête et réfléchit. Mais telle est l'exaltation des esprits que des grognements se font entendre. Restera-t-on immobile au lieu d'agir ? Hark gesticule, comme grisé du suc des raisins. Et soudain, parce que Haïdar hausse les épaules et grommelle en le regardant, il se précipite sur lui. Tous deux s'empoignent et roulent à terre. Autour d'eux, parmi leurs frères, les uns prennent le parti du géant roux, et d'autres celui de Haïdar. Des menaces s'échangent. Voici que déjà plusieurs se défient. Mais les meilleurs se rangent autour de Klévorak, obéissent à sa voix ; ils saisissent les combattants et rompent l'étreinte dont ils s'enserrent. Couverts de boue et de ramilles, les mâles se relèvent. Aux paroles sévères du chef, Hark sent sa raison renaître. Confus de leur légèreté, les centaures se taisent et attendent sa décision.

Voici ce que fera Klévorak. Parce que, de deux jours l'un, les centaures se dirigent vers les champs nourriciers et en reviennent et qu'ils passent l'autre à la cueillette des fruits, depuis longtemps ils ont cessé les lointaines chevauchées. Mais Pirip n'est point astreint à une telle discipline. Aussi, bien souvent, les faunes, par petits groupes, vont courir les forêts jusqu'à des distances considérables, telles qu'il faut plusieurs journées de galop pour les franchir. Peut-être, au cours de leurs expéditions, l'un des pieds de chèvre aura foulé quelque trace des Ecorchés. Avant de prendre un parti, il convient de les interroger.

Tandis que le reste de la bande regagne les Roches-Rouges sous la conduite de Kreps le prudent, Klévorak s'achemine donc vers la retraite des faunes. Il emmène avec lui Hurico, dont l'esprit ingénieux saura déjouer les mensonges de Pirip; et il a aussi permis à Kadilda de l'accompagner ; car, encore qu'il se défende de ce sentiment, comme d'une faiblesse peu conforme à la loi, le vieux chef éprouve pour la dernière-née de son sang une tendresse particulière et se réjouit de sentir son flanc battre auprès du sien.

A la lisière des grands bois, non loin de la région des oliviers, Pirip et son peuple habitent d'énormes fourrés de houx, de lau riers et de géraniums géants qu'ombragent les dômes de hauts noyers. Telle est l'épaisseur des feuillages superposés que les pluies d'automne n'arrivent point jusqu'à leur refuge, non plus que les vents des tempêtes d'ouest. Ils sont à proximité à la fois des forêts où ils vont recueillir les faînes et les glands doux, et des arbustes qui se couvrent à l'automne de fruits savoureux : oranges éclatantes, arbouses pourprées, olives rougeâtres et, surtout, raisins noirs ou dorés qui mettent en liesse les âmes sous les fronts cornus.

Longtemps avant d'apercevoir le peuple de Pirip, Klévorak et les centauresses reconnaissent qu'ils s'en approchent. Ce n'est pas seulement à l'odeur de bouc de plus en plus âcre qui pique les narines. Mais bientôt un tumulte de danses et de chants domine le gazouillis des oiseaux. A l'automne, quand reluisent les dernières ardeurs du soleil, quand la splendeur des fruits mûrs s'épanouit aux rameaux surchargés des arbres, quand la menace fréquente des orages exaspère les nerfs et fait pressentir la tristesse prochaine des pluies hivernales, les faunes se grisent follement du jus des baies et, sur les jonchées rousses des feuilles mortes, exécutent des danses éperdues qui, à la nuit, se terminent dans de furieuses étreintes.

Aussi, quand les centaures débouchent dans la clairière qui avoisine les fourrés où s'abrite le peuple cornu, ils ne s'étonnent point du spectacle qui les accueille. Sur le tronc mort d'un noyer, Sadionx, Fiforix et Pulk sont accroupis. Ils tiennent dans leurs mains des roseaux percés qu'ils portent à leurs lèvres, et leurs joues tour à tour gonflées et flasques en tirent des sons criards ou mélancoliques. Autour d'eux, toute la tribu des pieds-de-chèvres se trémousse. Depuis les faunillons ventrus et les faunillonnes du

premier âge, qui titubent encore sur leurs jambes novices, jusqu'aux vieilles faunesses chassieuses et blanchies, jusqu'aux anciens dont la barbe emmêlée descend plus bas que le nombril et dont le poil des cuisses pend jusqu'à terre, tous gambadent en cadence, le front couronné de feuillage, les yeux fous, les lèvres et le menton ruisselant du jus pourpré.

En tête, Pirip mène le branle. Il tient par la main la vieille Krita, qui, hors d'haleine, la bouche édentée bavant de joie, saute par-dessus les buissons et entraîne Pipilo, qui entraîne Priul, Puiulex, Turlu et tous les autres. Les fronts cornus s'élancent jusqu'aux feuillages jaunissants ou tout à coup apparaissent plus bas que les ventres blancs. Les petites queues comiques, les barbes majestueuses, les sabots fendus s'élèvent, s'abaissent, tournoient, s'entremêlent avec des rires inextinguibles, au hasard de cabrioles extraordinaires.

L'apparition des centaures ne modère point l'orgie. D'un geste de connaissance, Pirip souhaite la bienvenue aux dominateurs, et puis, entraînant derrière lui la farandole, il les enveloppe du serpent sinueux de la danse. Riant, se bousculant, l'écume à la bouche, ruisselants de sueur, faunes et faunesses défilent tour à tour devant les visiteurs, passent derrière eux, repassent encore sans se lasser.

Klévorak n'essaye point de parler. Il sait que quand Pirip est dominé par le jus de la vigne et l'influence de la saison, il est inutile d'espérer de lui une parole raisonnable. Jusqu'à ce qu'il ait épuisé l'ardeur qui bout dans ses veines, son esprit n'est pas capable de se fixer. Donc Klévorak, le visage dédaigneux, demeure immobile et attend ; seulement ses deux sabots de devant grattent alternativement la terre friable, et il détourne les narines, quand l'odeur âcre de sueur et de bouc les offense trop gravement.

Mais les fronts des musiciens deviennent violacés ; la sueur ruisselle sur leurs joues, leurs yeux roulent tout blancs sous les sourcils... D'un geste brusque, Sadionx rejette loin de lui le pipeau. Fiforix et Pulk l'imitent. Essoufflés, hoquetants, tous trois s'affalent dans l'herbe molle. Privée du rythme de leur mélopée, la farandole se ralentit ; les mains moites échappent aux étreintes ; les uns après les autres, les danseurs roulent sur le sol, ahanant de volupté, gorgés de mouvement, sans voix et sans force... On n'entend plus que le halètement des poitrines distendues.

Alors Klévorak, escorté des centauresses, s'approche de Pirip. Le faune est resté vautré auprès de Sadionx le musicien. Lorsqu'il voit s'avancer les dominateurs, il se redresse à demi, lève vers Klévorak sa large face ruisselante, l'accueille par des paroles amicales entrecoupées : ce soleil est plus beau que les autres, qui a guidé les animaux-rois vers leurs petits frères.

Klévorak méprise les longs discours. Des mains de Hurico, il prend la javeline brisée et la tend au pied-de-chèvre. Tout à l'heure les centaures ont trouvé le corps de Ghali percé de cette chose maudite et ils ont reconnu l'œuvre des Écorchés. Mais leur embarras est grand, de quel côté poursuivre les meurtriers : c'est pourquoi ils sont venus trouver Pirip : n'aurait-il pas, au hasard de ses courses vagabondes, surpris quelque indice de leur présence ?

Pirip et Sadionx tour à tour examinent l'arme brisée, la flairent et la manipulent. Puis ils ont échangé un regard sournois et leurs paupières se sont baissées. Comme ils demeurent bouche close, le centaure répète sa question. Alors, le premier, Sadionx répond :

— Non, chef, nous ne savons rien des Écorchés.

Et semblable à la voix docile de l'écho, Pirip répète d'un ton persuasif :

— En vérité, chef, nous ne savons rien des Écorchés.

Nul ne révoquerait en doute la parole d'un centaure. Mais l'âme des faunes s'enflamme si aisément que quelquefois ils mentent même sans le savoir. Aussi Klévorak soupçonneux fronce ses gros sourcils et admoneste sévèrement :

— Pirip, Sadionx, prenez garde à ne point dire ce qui n'est pas.

Les faunes frappent du plat de la main leurs poitrines velues qui résonnent et se prennent mutuellement à témoin avec un flux de paroles. Autrefois, sans doute, ils ont aperçu l'Écorché, mais, dans quel temps lointain, l'admirable mémoire des centaures elle-même ne s'en souviendrait pas. Et d'ailleurs est-il sûr que cette javeline soit l'œuvre du maudit ? On dit que dans une certaine contrée les arbres ont des branches qui se terminent en pointe de silex. Non, Pirip ne les a point vues, mais Sadionx ou le père de Sadionx les connaît. Peut-être Ghali a été blessée ainsi par un accident en paissant sous leur ombre...

Klévorak hausse les épaules et, de plus belle, fait voler la terre sous son sabot. Ce soir il ne tirera rien de Pirip ; qu'il sache ou

non quelque chose, le faune ne dira point ce qui est. Peut-être, une autre fois, il sera mieux luné. Mais avant de se retirer, Klévorak l'avertit d'une voix où gronde son mécontentement.

— Pirip, je pense que tu as menti et que tes yeux ont vu l'Écorché. Et puisque tu ne dédaignes point de l'approcher, si tes paroles sont capables d'arriver jusqu'à son esprit obtus, dis-lui ceci : qu'il fuie aussi loin que ses jambes de cigogne peuvent le porter, car la justice des centaures ne l'épargnera pas !

Et, ayant ainsi exhalé sa colère, le chef s'éloigne avec les deux femelles. Et, tandis qu'auprès de Hurico il déplore la duplicité de Pirip, Kadilda sent une force légère vibrer dans ses os ; et elle est obligée de serrer les dents pour ne point jeter des cris de joïe en s'enlevant par-dessus les buissons. Que bénie soit la langue menteuse de Pirip ! A cause de lui, un sang nouveau ne sera pas répandu pour racheter le sang. Et la centauresse frémit à l'idée que Klévorak aurait pu l'interroger et qu'elle aurait dû répondre... Mais voici qu'elle rougit, toute seule, dans la nuit qui descend, car elle a compris que, malgré la loi de son peuple, sa langue se serait refusée à dire ce qui est, et qu'elle aurait menti comme Pirip.

Lorsque les croupes des centaures ont disparu dans les lauriers et que s'est éteint le bruit de leurs pas sur les feuilles sèches, Pirip et Sadionx se regardent ; et, à la fois, leurs faces se fendent d'un large rire qui soulève bruyamment leur poitrine. Mais, dans la nuit close, des chutes de corps résonnent sous les fourrés. Des ombres se poursuivent avec des cris de luxure. C'est l'heure chaude où mâles et femelles se ruent à l'amour. Avec un ricanement de désir, Hirri, la faunesse blonde, frôle Pirip en passant, glisse, se retourne, a un geste obscène et s'enfuit, laissant derrière elle une odeur forte. Les mâles tressaillent, reniflent et bondissent derrière elle.

* * *

Immobiles, comme l'air saturé d'orage, accroupis, leurs mains brunes pendantes devant eux, Pirip et Sadionx contemplent la femme endormie et adorent sa beauté souveraine. Blanche et nue sur la mousse, à l'ombre d'un châtaignier, elle dort, la tête appuyée sur son bras, le corps abandonné, innocente et voluptueuse. A côté d'elle, son petit enfant dort aussi, enveloppé d'une peau

soyeuse... Les regards lents, profonds et naïfs des faunes parcourent tour à tour la grâce du visage, les rondeurs molles des épaules et des seins, la courbe infléchie des reins, la sveltesse allongée des jambes. De toute cette forme blanche et rose, émane une douceur pénétrante, alanguie et si parfaite qu'elle en abolit le désir. Pirip et Sadionx ont oublié les faunesses lubriques au poil emmêlé. Rien d'impur n'effleure leur esprit. Ils adorent la grâce frêle et rayonnante de la femme, comme ils adorent la splendeur des corolles, la magie des eaux ruisselantes, la clarté suave des nuits lunaires. Des heures durant, ils demeureraient là à la contempler, sans rêver une joie plus aiguë. En dehors d'elle, l'univers est aboli. Qu'elle disparaisse, le soleil sera mort. L'âme des faunes tout entière est noyée d'extase.

Les branchages bruissent sous la caresse de la brise. Une feuille rousse se détache, tourbillonne, se pose sur la joue de la dormeuse. Elle soupire, étend les bras et chasse l'importune. Et, à cause de ce geste, un émoi plus précis monte au cœur des faunes. Tout à l'heure la femme assoupie était une sœur irréelle des fleurs, de la lumière et des eaux moirées, une image insaisissable de beauté, une forme impalpable de chimère. Parce que son geste l'a révélée vivante, créature de chair et de sang, capable de donner et de recevoir de la volupté, le rêve des faunes s'envole et soudain, d'un seul coup, la convoitise embrase leur âme mobile. Leurs oreilles se dressent, leurs yeux étincellent, ils passent leur langue sur leurs lèvres épaisses. Un frisson court le long de leurs échines robustes. Leurs mains se ferment et s'ouvrent convulsivement.

Un souffle de brise plus fort fait osciller le dôme des feuilles. Un rameau se brise avec un craquement sec. La femme tressaille, ouvre les yeux, et devant elle, elle aperçoit les faunes accroupis qui la contemplent de leurs yeux luisants.

Avec un cri strident de terreur, elle se lève et se met à fuir. Mais, d'un pareil élan, les deux mâles se ruent à sa suite. La fièvre met des ailes à leurs pieds fourchus. Toute autre pensée abolie, le furieux désir qui brûle leurs moelles les tend tout entiers vers un seul but...

La femme court à travers les hautes fougères qui s'écartent et se redressent. Mais, en quelques bonds, Pirip l'a rejointe. Il abat sa main sur son épaule. Elle le frappe au visage, veut le repousser. Mais en riant il la terrasse. Elle roule à terre sur le lit des fou-

gères froissées... Il y a un hurlement éperdu d'horreur. Vers l'ondulation des feuillages, Sadionx, la langue pendante, se précipite à son tour... Des plaintes déchirantes montent au ciel... Effrayés, les oiseaux se taisent dans les arbres...

Sanglante, les yeux fous, insoucieuse de déchirer sa peau délicate aux épines de la brousse, la femme surgit du fourré et s'enfuit avec de longs gémissements. Derrière elle reparaissent Pirip et Sadionx. La fièvre de leurs yeux s'est éteinte. Pirip porte au front une large égratignure. Sur la poitrine de Sadionx des touffes de poil sont arrachées. Mais une satisfaction sournoise est sur leurs visages. Soudain ils se regardent l'un l'autre, baissent en même temps les paupières, comme honteux, les relèvent et, s'apercevant du coin de l'œil, éclatent de rire bruyamment. Puis se tenant par la main, ils prennent le chemin du retour.

Un miaulement comique fait dresser leurs oreilles pointues. Dans l'atrocité de son angoisse, la femme en s'enfuyant a oublié son enfantelet. Éveillé par les cris et le bruit de la lutte, il pleure et enfonce son poing dans sa bouche. Indécis, les faunes s'arrêtent et le contemplent. Leurs cœurs compatissants sont troublés de chagrin. Le petit être chétif souffre de la faim, et peut-être sa mère affolée tardera à le rejoindre...

Soudain Sadionx a une idée bienveillante. Il ramasse à terre quelques châtaignes tombées, à demi mûres, s'assied, les jambes croisées, et, entre ses cuisses poilues, il pose le petit enfant qui braille. Puis, dans la bouche ouverte, il introduit un à un les fruits écorcés. Jaloux de sa bonne action, Pirip, lui aussi, s'empresse de faire la cueillette et de l'offrir au petit des hommes. De toute la force de ses membres, le nourrisson se débat : des plaintes étouffées sortent de son gosier qui s'efforce vainement de rejeter les fruits ; sa face devient écarlate. Mais, tout entiers à leur plaisir, les faunes se divertissent de ses gestes désordonnés, de ses plaintes et de la couleur violacée de son visage. A l'envi, chacun veut fourrer encore une châtaigne entre les joues distendues. Le jeu est à qui en mettra davantage.

Mais, tout à coup, le petit être cesse de geindre. Les yeux exorbités ne roulent plus. La langue, devenue noire, n'essaye plus de repousser les fruits accumulés. Les membres, qui tout à l'heure s'agitaient si désespérément, tremblent encore un instant et puis demeurent immobiles. La face tuméfiée est inerte.

Triomphalement les faunes enfournent encore deux, trois châtai-

gnes entre les gencives molles, et puis, étonnés, ils s'arrêtent et se consultent. Inquiet, Sadionx soulève le petit corps, l'approche de son oreille et de ses narines. Pirip effaré le regarde faire.

— Il est mort !

Les faunes restent sur place, consternés. La désolation inonde leurs cœurs. Des sanglots gargouillent dans leur poitrine. Voici que, sans pensée mauvaise, ils ont donné la mort au petit être. Ils se lamentent et volontiers arracheraient les poils de leur barbiche. Mais il est contre nature de récriminer sur le passé. Leurs regrets ne rendront pas la vie à la mignonne créature : attristés encore, mais déjà l'esprit tourné à une autre idée, ils manient curieusement les bras et les petites jambes qui se refroidissent et admirent les minuscules doigts roses, si incroyablement délicats...

Une clameur emplit la clairière. D'une détente de jarrets, Pirip est debout. Les Écorchés !... ils s'élancent, brandissant des bâtons et des massues. A leur tête est la femme, qui montre les faunes du doigt et jette un hurlement quand elle aperçoit le cadavre de son enfant. Pirip n'est point belliqueux. Il appelle Sadionx et gagne le fourré. Mais Sadionx, embarrassé par le petit corps, perd une seconde. Au moment où Pirip se retourne pour l'appeler de nouveau, le plus leste des Écorchés, un jeune mâle aux yeux clairs, est déjà sur le faune et entre ses deux épaules enfonce un bâton rigide où s'enchâsse une pierre pointue. Avec des cris de vengeance, toute la bande s'abat sur Sadionx, bâtons levés. Mais, sans perdre de temps, son meurtrier court vers Pirip, que la terreur a cloué sur place. Les autres le suivent.

Alors le faune pressent la mort, et avec un gémissement de détresse il se rue à travers les halliers. La meute glapissante des Écorchés est à ses trousses. A chaque instant, Pirip croit sentir dans son dos la morsure de la pierre aiguë. La terreur met des ailes à ses jambes. Il sait que sa vie dépend de l'agilité de ses muscles et fuit éperdument dans la forêt.

***

L'approche de l'orage opprime tout ce qui vit. L'air sec et lourd ne rafraîchit pas les poumons. La mer écrasée s'endort en mare stagnante. Pas une feuille ne bruit. Au sud monte lentement

une masse noire de nuées, de temps en temps traversée d'un éclair. Dans le lointain gronde un tonnerre assourdi.

Les centaures immobiles sont épars sur le sable. Parfois deux ou trois se lèvent, vont se tremper dans l'eau salée, et puis reviennent s'étendre. Leurs narines hument, anxieuses, l'atmosphère torride. Les paroles sont rares. Entre les mâles énervés, des querelles naîtraient aisément. Mais la chaleur accablante refrène les humeurs belliqueuses.

— Hirrh !

Sihadda a jeté le cri d'alarme. Tous écoutent. Qui donc, dans le bois de pins, s'élance d'une telle allure ? Tirés de leur torpeur, les centaures tournent la tête. A la lisière des feuillages noirs apparaît la silhouette de Pirip.

Un murmure d'étonnement court. Qu'est-il arrivé au faune ? Son visage est plus écarlate que le fruit de l'arbousier ou que le soleil à son couchant. La sueur lui a collé les poils aux cuisses, le sang affleure ses narines. Il se laisse tomber sur le sable et hoquète, sans pouvoir retrouver sa respiration.

Les centaures l'entourent et l'interrogent. Une catastrophe s'estelle abattue sur son peuple ? a-t-il rencontré un mastodonte en rut ? ou bien si c'est sa paillardise qui lui a valu quelque aventure ? Pirip entr'ouvre les lèvres. Des sons rauques s'en échappent. Des deux mains il comprime sa poitrine, qui bat comme si elle allait se rompre. Ce n'est qu'après qu'il a vidé une coquille pleine d'eau que ses traits se détendent et qu'à phrases entrecoupées il peut faire le récit de la catastrophe : comment son malheur et celui de son frère les entraînèrent du côté de la Rivière aux Cygnes, et comment une tribu infâme d'Écorchés les a surpris et lamentablement a massacré le musicien : Sadionx ne réjouira plus le peuple aux pieds de chèvre des sons mélodieux du roseau percé. Lui-même n'a échappé à la mort que par la vigueur de ses jarrets.

Tel est le récit de Pirip. Un grondement de tonnerre plus proche en souligne la fin. Mais le tonnerre disparait dans le mugissement des centaures. En un instant tous sont debout. Une seule voix de colère enfle toutes les poitrines du cri de guerre. Sans qu'ils aient besoin de se concerter, la même volonté met du feu dans leurs veines : qu'avant le soleil de demain le meurtre de Sadionx soit vengé ! Cette nuit, les mangeurs de chair en auront au delà de leur faim.

Comme les jambes de Pirip tremblent sous lui, Hark frappe de la main son garrot et lui fait signe d'y monter. En un clin d'œil le faune est à califourchon sur ses épaules. Aux sabots de Hark, toute la horde se précipite. Le promontoire rocheux est bientôt franchi. Le tourbillon des centaures dévale sur la plage du midi à la rencontre de l'orage. Par rafales, le vent brûlant soulève le sable, en cingle le visage des dominateurs. Mais, secouant leurs chevelures et leurs queues flottantes, ils s'exaspèrent de sa morsure et vont plus vite. En face d'eux des serpents de flamme déchirent la nuée; un instant, au prodige du feu, ils ferment les yeux; mais ils n'ont pas ralenti leur course et forcent l'allure, insoucieux du tonnerre.

Et la menace redoutée de l'orage trouble moins violemment Kadilda que les pensées tumultueuses qui se heurtent dans son cœur. Galopant sous les cieux opaques, striés de clartés livides, il lui semble qu'elle est le jouet d'un cauchemar dont tout à l'heure elle se réveillera. Les paroles de Pirip chantent invraisemblables à son oreille ; la mort de Sadionx n'est qu'un rêve sans réalité ; et il n'est pas possible, voyons, que tout à l'heure roulent fracassés sous les pieds des centaures les corps blancs qu'elle a si souvent aperçus parmi les fourrés, le corps de l'enfant Naram dont chaque soir, avant de s'endormir, elle répète le nom à voix basse... A cette seule image, son cerveau vacille, et elle halète comme les vieilles pour suivre la horde.

Avant d'atteindre la rivière, les centaures ont quitté la plage. Ils s'enfoncent parmi les pins maigres. Bientôt les feuillages se font plus clairs. Au passage, Kadilda reconnaît les bouquets de frênes, de tilleuls et d'aulnes qu'elle a côtoyés si souvent. Ce soir, ils dressent sinistres leurs rameaux maigres. Maintenant le ciel est tout noir. Le soleil s'est enfoncé dans la terre lointaine. De tous les côtés à la fois des éclairs brûlent les yeux. Les centaures interdits s'arrêtent une seconde et reprennent leur marche au roulement du tonnerre. L'orage les sert. Trahis par leur misérable odorat, assourdis par la foudre, les Écorchés ne soupçonneront pas l'approche des vengeurs. Le châtiment tombera plus inattendu sur leurs têtes.

Dans un rayonnement d'une blancheur aveuglante quelque chose d'atroce apparaît au pied d'un arbre : le cadavre mutilé de Sadionx, entièrement dépouillé de sa peau. Sur son dos, Hark sent Pirip grelotter de tous ses membres. Ivres de rage, les cen-

taures grincent des dents. Des imprécations montent dans les gosiers. Mais Klévorak commande le silence. Il faut surprendre les Écorchés. Voici que se dessine leur piste toute fraîche. Penchés sur l'herbe récemment foulée, les centaures s'avancent plus lentement en étouffant le bruit de leurs pas.

Et Kadilda reconnaît le chemin qu'elle a parcouru si souvent, qu'elle pourrait suivre les yeux fermés. Il faudra côtoyer un taillis de lauriers, dépasser un petit bois d'ajoncs et de tilleuls mêlés, et puis, sous les châtaigners, ce sera le groupe des cabanes éparses. Dans quelques instants tout sera consommé. D'une allure mécanique, la centauresse marche au pas de ses frères. Il lui serait impossible de parler ou d'agir. Elle est esclave de la force déchaînée de son peuple. Mais une souffrance poignante lui tord le cœur.

Et voici que Klévorak s'arrête, un doigt sur les lèvres. Avides, les yeux des centaures s'efforcent dans la nuit. Les masses sombres des grottes singulières se dressent au pied des grands troncs ; çà et là, des fantômes chétifs s'agitent. Un éclair illumine le sous-bois. Les centaures distinguent les maudits qui, au moyen de lianes et de pieux, tâchent d'assujettir leurs abris, afin qu'ils ne soient pas enlevés par la tempête.

Peine inutile. Avec un hurlement qui domine la foudre, la force irrésistible des centaures s'abat dans la clairière. Hommes, femmes, enfants roulent pêle-mêle sous les sabots. Au choc des épaules puissantes, les fragiles huttes de chaume craquent et s'écroulent, ensevelissent sous leurs débris ceux qui déjà y étaient réfugiés. En une clameur indicible, se mêlent les râles d'agonie, les cris aigus de terreur, les rugissements de triomphe, la plainte sauvage du vent et, moins affreuse, la voix du tonnerre. La lueur blême des éclairs illumine un chaos de croupes robustes, de cuisses musclées, de torses cabrés et de mains redoutables. La plupart des Écorchés sont tombés au premier heurt et n'ont pu se relever. Quelques-uns ont saisi leurs bâtons pointus et se défendent en désespérés. Mais, à cause de l'obscurité, leurs coups mal dirigés s'égarent. Les centaures les saisissent à bras-le-corps, les broient d'une seule étreinte, les écrasent contre le sol, ou encore, les faisant tournoyer à bout de bras, fracassent les crânes contre les troncs d'arbres, où restent plaquées des cervelles gluantes. L'odeur fade du meurtre monte dans l'air. Les pieds glissent dans les flaques de sang. Ceux d'entre les Impurs qui essayent de fuir sont aussitôt rattrapés et massacrés. Peu à peu, la rumeur s'apaise. Les corps blancs

inertes jonchent le sol. Mal satisfaits, de crainte que quelques-uns ne demeurent cachés, les centaures fouillent parmi les débris des chaumes effondrés. Quelques vagissements d'enfants sont vite étouffés. Une cabane est restée debout. Hark passe la tête dans l'entrée. Il se rejette en arrière avec un cri de douleur. Un éclair rend visible son visage sanglant et un fantôme grêle qui bondit vers le fourré. Mais déjà la horde est sur le fugitif, massues brandies et poings tendus.

Un fracas plus effroyable tombe des cieux crevés. La clairière s'embrase. Une odeur de soufre empoisonne les narines. Hébétés, les centaures vacillent sur leurs boulets. Avec des craquements assourdissants, une masse enflammée s'abat sur le sol. C'est un châtaigner géant qui s'est écroulé sous le coup de foudre. A la vue terrifiante du feu, les centaures reculent. Les flammes jaunes et rouges crépitent, dévorent les branchages, montent au ciel...

Sur le brasier se détache la silhouette de l'Écorché. La chute de l'arbre lui ôte sa dernière chance de fuite. Les centaures n'ont qu'à allonger les bras pour le saisir... Ils s'avancent et jettent des cris de victoire.

Mais voici qu'avec un grondement d'horreur la horde s'ébroue et se bouscule. Escaladant le tronc de l'arbre enflammé, le maudit, d'un effort désespéré de ses bras maigres, en arrache deux branches dont l'extrémité est embrasée, fait face aux dominateurs et leur apparaît enveloppé de la majesté prodigieuse du feu. Un double cri jaillit de la horde effarée : celui de Pirip, qui a reconnu le meurtrier de Sadionx ; celui de la vierge blanche, qui a reconnu Naram. Les autres demeurent immobiles, silencieux, atterrés. Quelle est donc la puissance mystérieuse de cet être pâle qui se joue de la force étincelante du soleil ? Naram s'avance en faisant tournoyer les flammes autour de lui. Devant l'enfant débile, la masse du peuple aux six membres recule en détournant les yeux.

Mais tout à coup les feuilles bruissent. Une ondée torrentielle tombe des cieux liquéfiés. Sous la pluie, les flammes vacillent. Naram fait un pas en arrière ; d'un geste violent, il précipite les tisons enflammés au milieu des centaures, qui s'enfuient, et, bondissant avec un cri de défi, il franchit le tronc d'arbre incandescent et disparaît dans le fourré.

Quelques secondes, la stupeur cloue sur le sol les dominateurs. Puis la colère de l'outrage subi exaspère leur orgueil. Avec des imprécations de rage, ils s'élancent à la poursuite de l'insolent. Mais

la nuit opaque, où les éclairs s'éteignent, protège la fuite de Naram. Les cataractes qui tombent des nuages abolissent ses traces. Après quelques instants, les centaures reconnaissent vain leur espoir. Klévorak jette l'appel de ralliement. Que le peuple aux six membres ne s'obstine point. Seul et nu, l'Écorché succombera à la faim ou à la fatigue, si même l'épargnent la dent de Herta ou la griffe de Raram. Et si par fortune il échappe à la mort et au delà des monts rejoint quelque tribu de ses frères, il leur enseignera la terreur des centaures et de leur justice inéluctable.

Le signal du départ est donné. A travers futaies, landes et taillis, la chevauchée reprend sa route, regagne la rivière, atteint la plage et d'un trot allongé se dirige vers les Roches protectrices. La pluie s'est arrêtée. Les esprits sont joyeux. Sans doute une secrète colère subsiste que le meurtrier de Sadionx ait échappé. Mais ses frères ont payé pour lui. Le peuple aux six membres a montré sa force. Nul n'a reçu de blessures graves.

Brusquement, parmi les nuages qui s'enfuient, apparaît le disque blême de la lune. Sous son rayonnement, la plage luit neigeuse et la mer grondante étincelle. Sonore, la voix de Hurico se lève et entonne le chant de victoire, et tous reprennent en chœur ses paroles en faisant voler le sable sous leurs pieds.

Quand ils atteignent les Roches-Rouges, le milieu de la nuit est déjà écoulé. En tâtonnant, les centaures gagnent leurs litières. Des paroles aigres s'échangent à cause d'involontaires bousculades; mais la fatigue est trop grande pour que naissent des querelles. Bientôt s'élève le rythme des respirations égales.

Seule Kadilda est demeurée sur la plage lunaire ; la scène du meurtre est encore devant ses yeux. Au milieu des roulements de tonnerre et des cris d'agonie, elle voit toujours les corps graciles tomber sous les coups des centaures. D'horribles images se pressent en elle; et pourtant une figure domine les autres. C'est, brandissant le feu, celle de Naram, qui survit au désastre de son peuple. Quand elle ferme les yeux, elle l'aperçoit gigantesque dans l'embrasement. Quand elle les rouvre, c'est lui qu'elle voit dominer les flots argentés. Devant lui, tout seul, la horde entière des centaures a reculé. Au souvenir de sa force, Kadilda frissonne de tous ses membres. A celui de sa faiblesse, elle frissonne aussi. Seul, blessé, perdu dans la nuit, échappera-t-il à la morsure des mangeurs de chair et à celle du froid, à l'épuisement qui terrassera ses membres débiles?... Et même, s'il triomphe de

tous les périls, Kadilda ne le reverra jamais. Jamais plus il ne lèvera sur elle ses yeux pâles, jamais plus elle ne le suivra des yeux, de longues heures, cachée dans les taillis. La poitrine de la centauresse se soulève. Une douleur inconnue étreint sa gorge... Sa tête s'incline sur son sein.

Sur l'épaule de la vierge blanche une main se pose. Avant de s'endormir auprès de son peuple, Klévorak a aperçu solitaire, debout sur la plage, sa dernière-née. Son cœur s'est ému et il s'est approché. Sous la caresse, la centauresse tressaille et se retourne. A l'aspect de son visage éclairé par la lune, le chef atterré recule. Voici que sur les joues de Kadilda ruissellent des gouttes étincelantes telles que jamais il n'en est sorti des yeux des centaures, pareilles à celles de la rosée, pareilles à celles qui jaillissent des yeux du cerf blessé, pareilles aux larmes des hommes. Et regardant pleurer sa fille, le vieux demeure sans voix, effrayé du prodige, le cœur incertain. Soudain l'indignation le saisit : sera-t-il humilié dans son propre sang ? La main levée, il fait un pas. Kadilda baisse la tête. Sur son épaule rugueuse, le chef sent tomber une goutte tiède...

Doucement, sa main se repose sur les cheveux de la vierge. Un grand émoi bouillonne dans son âme fruste. Il hésite... Et il cherche vainement des mots qu'il ne connaît pas et qu'il voudrait dire. D'un geste lent, il attire à lui la tête blonde et tous deux, les mains enlacées, demeurent immobiles très longtemps sans parler dans la nuit nacrée.

TROISIÈME PARTIE

Plusieurs fois, selon leur rythme immémorial, les saisons ont succédé aux saisons et tour à tour ont décliné pour renaître l'année suivante. Plusieurs fois, les Trois-Tribus ont vu la splendeur de l'automne s'éteindre dans la tristesse grise des pluies. Parmi les forêts dénudées, les bises aigres d'hiver ont fait tournoyer les feuilles mortes, et tout ce qui vit s'est réfugié dans les fourrés toujours verts ou dans les bois où les yeuses, les pins, les oliviers et les orangers gardent l'abri durable de leur feuillage; et les centaures, cheminant sous les cimes chauves des grands

chênes, des hêtres et des châtaigniers, n'ont plus entendu pendant de longues semaines que les cris rauques des loups en rut et des sangliers, ou la chanson vaillante du rouge-gorge et du pinson obstiné. Puis de nouveau l'air s'est tiédi. Des souffles chauds ont mis la joie au cœur des bêtes, ont semé les gazons renaissants de fleurettes, posé des bourgeons aux aisselles des branches. Et quelques rayons de soleil ont épanoui la gloire parfumée du printemps. La forêt a revêtu sa beauté verte renouvelée ; au milieu de chants d'allégresse, les oiseaux ont construit leurs nids; gambadant à travers les feuillages tendres, les quadrupèdes se sont réjouis de la renaissance de toute chose. Sur les tapis de gazon neuf, les faunes ont repris leurs danses. Sous la caresse vivifiante de l'astre paternel, les cœurs des centaures se sont dilatés. Et aux approches du solstice d'été, quand une sève plus généreuse monte dans les troncs insensibles des arbres, quand à la grâce fragile des fleurs succède sur toutes les branches la savoureuse maturité des fruits et des baies, les dominateurs sentent passer dans leurs veines le feu qu'ils ont reçu du soleil, et l'instinct sacré de la reproduction tressaille dans leurs flancs. Étincelants, les yeux des mâles demeurent attachés aux formes arrondies des femelles qui frémissent sous leurs regards. Quand la horde aux six membres revient le soir des champs de rhéki, volontiers des couples s'écartent de la route accoutumée. Avec un rire nerveux, la femelle s'élance à travers les halliers. Le mâle bondit après elle. Longtemps ils se pourchassent l'un l'autre, se dérobent et se rapprochent tour à tour, jusqu'à l'instant où, consentante et essoufflée, la femelle se laisse rejoindre et s'abandonne... Côte à côte, tous deux, à la nuit tombée, regagnent le refuge des grottes. Les regards bienveillants des vieux accueillent leur retour.

Or, cette année, voici qu'avec des hochements de tête mécontents Kreps aux cheveux de neige et Hurico, trottinant à la suite de leurs frères au retour des champs nourriciers, se remémorent les temps d'autrefois et s'affligent de voir combien a décliné l'ardeur antique de la race. Jadis, aux environs du solstice, c'était par dizaines que les couples s'écartaient de la horde et demandaient aux fourrés d'abriter leurs amours fougueuses. Nul mâle n'eût été satisfait qui à chaque saison n'eût approché les plus belles des centauresses. Et celles-ci auraient eu honte de se dérober tant qu'en leurs flancs elles n'avaient point senti le tressaillement précurseur d'une naissance au printemps prochain. La coutume,

tous les vieux pourraient l'attester, était d'enfanter une année sur trois, sur quatre au plus. Ainsi se perpétuait la tribu. Hurico, pour sa part, a mis au monde huit centaurins. Deux sont nés de l'amour de Kreps ; en souriant, les vieux réveillent ce souvenir, bien qu'un nombre très grand d'années se soit écoulé... Maintenant tout est changé.

Certes, à l'éclosion de l'été, le feu du désir bout encore dans les moelles des centaures. Ils recherchent davantage la compagnie des femelles, se défient à des jeux violents, en viennent plus facilement aux mains, jaloux de prouver leur prééminence. Mais pour forcer les faveurs des belles, ils n'ont plus les fureurs formidables d'autrefois.

Hurico se souvient comment, par caprice, ou parce qu'elle préférait la caresse de Klévorak, elle se refusa un jour à l'étreinte de Kreps et prit sa course à travers la lande. Avec quelle rage le mâle se précipita sur sa piste chaude ! Pendant plusieurs heures, elle se déroba à sa poursuite. Quand, épuisée et hors d'haleine, elle sentit ses jarrets fléchir, elle se retourna, le frappa au visage de ses poings fermés, le mordit à pleines dents. Mais la main énorme de Kreps s'abattit sur sa bouche, tordit ses bras, la précipita pantelante sur la mousse... C'est de cette étreinte qu'est né Kaplam, le vaillant.

Maintenant il n'en va plus ainsi. Quand les centauresses capricieuses déçoivent leur désir, les centaures ne savent plus les contraindre. Au lieu de les conquérir par la violence, ils usent de paroles vaines, ils sollicitent, ils s'attristent, ils attendent, ils oublient. Jadis, c'était plutôt par jeu, par timidité, que les vierges feignaient de se refuser : elles eussent rougi de ressembler aux faunesses dont la salacité est toujours éveillée; mais, dans leur cœur, elles souhaitaient l'approche du mâle, et malgré leur légèreté à la course, elles se laissaient vite rejoindre. Maintenant elles sont bien souvent sincères ; c'est obstinément qu'elles demeurent au milieu de la horde et qu'elles méprisent les paroles brûlantes de leurs frères.

Kreps et Hurico hochent de nouveau la tête et soupirent. Par ce radieux après-midi où chante la joie de vivre, dans la forêt imprégnée de parfums et de cris d'amour, aucun couple ne s'est écarté. Et les regards des vieux vont vers un groupe de centauresses qui se pressent autour de Kadilda. Elles sont là une douzaine, les plus belles de la tribu ; leurs torses minces et robustes dominent

la robe lustrée de leurs bas-corps; les panaches ondoyants de leurs queues balayent leurs jarrets. Les yeux défiants, masqués en signe de refus derrière le rideau tiré des cheveux, les mains armées de bâtons, elles se serrent les coudes et cheminent côte à côte sans tourner la tête. En vain autour d'elles Haïdar, Hark, Kaplam, les plus vigoureux des mâles, font assaut de sourires, de paroles ardentes et de gestes prometteurs. Au seul aspect de leur désir, Hurico sent encore craquer ses vieilles moelles. Mais les jeunes folles ne daignent pas les écouter.

Et Kreps opine :

— Kadilda est coupable.

Car c'est elle la première qui, depuis des années, se refuse à l'amour. Il est sans précédent qu'une centauresse de son âge et de sa beauté soit encore vierge. Or, chaque été, avec la même opiniâtreté, elle repousse le beau Haïdar, qui, humilié de son échec, dédaigne toute autre et maigrit. Et comme si la faute de Kadilda était contagieuse, plusieurs, suivant son exemple, se comportent comme elle.

Et de cela le dommage est grand. Jadis, caracolant au hasard sur leurs longues jambes, leurs bras maigres toujours en mouvement, pirouettant et cabriolant sans relâche autour de leur ainés, centaurins et centaurines étaient l'espoir et la gloire du peuple aux six membres. Or voici, — la chose est incroyable quand on y réfléchit, — voici que deux saisons se sont écoulées sans qu'une centauresse ait mis bas. Tandis qu'au contraire, depuis la mort de Papacal, quatre centaures ont nourri les mangeurs de chair : la dernière, Pittina, l'aïeule, a été trouvée morte un matin d'hiver. Et Hurico, dont l'esprit est toujours attentif, raisonne :

— Si les femelles n'enfantent plus et si chaque année quelqu'un du peuple aux six membres demande la mort, notre force sera diminuée.

La justesse de cette pensée frappe grandement Kreps qui plusieurs fois passe sa main dans sa barbe hirsute. Pourtant, parcourant de l'œil la multitude des centaures, il se rassure. Un jour Klévorak a voulu faire le dénombrement de son peuple. Un à un, il a appelé ses frères, levant un doigt à chaque passage, et, quand ses dix doigts étaient levés, Hurico levait un des siens, et Klévorak recommençait son calcul et ainsi de suite. Or, les dix doigts de Hurico se sont trouvés levés avant que la horde ait achevé de défiler. Un peuple qui compte plus de dix fois dix est innombrable.

La vieille ne peut contredire à ce souvenir. Mais son esprit reste

mécontent. Que les jeunes femelles persistent dans leur folie, un jour viendra où le moins savant dénombrera le peuple sur ses doigts. Il faut que Klévorak donne un ordre. Kadilda est sa propre fille. Il a doublement le droit de lui commander. Qu'il lui prescrive de ne point se refuser à Haïdar. Les autres l'imiteront. Et au lieu qu'en ce moment Mimitt seule est enceinte, l'été prochain, bien des centaurins ouvriront leurs yeux troubles au soleil.

Les Roches-Rouges apparaissent. Le regard irrité de la vieille parcourt les rangs des mâles et des femelles. Ils sont tous là. De dégoût, Hurico gonfle ses joues et crache par terre.

Klévorak s'approche d'elle. Les années qui passent laissent intacte la vigueur immuable de son torse. Seulement, ses cheveux sont plus blancs et sa barbe descend davantage sur sa poitrine musclée. L'œil de Hurico s'allume à le regarder. Il rit et lui frappe sur l'épaule.

— Vieille Hurico, pourquoi es-tu en colère?

D'un geste courroucé du menton, la vieille lui désigne les centaures dispersés sur la plage. Les jeunes femelles sont accroupies toutes ensemble à l'écart. Parmi les mâles, les uns se baignent; d'autres sont couchés paresseusement sur le sable ; les plus ardents rivalisent au saut ou à la lutte. Tous ont oublié le glorieux devoir du solstice.

— Klévorak, dit la vieille, je m'afflige parce que les jeunes ont perdu le goût des caresses fécondes.

Le visage du chef s'assombrit, et machinalement il se gratte les côtes. Enhardie, Hurico donne libre cours à ses doléances ; elle gémit de la réserve hostile des femelles, de la mollesse des mâles, de la menace obscure suspendue sur la race. Et comme le chef ne répond point, elle glapit en secouant sa tête maigre :

— Prends garde, Klévorak, que la force de ton peuple ne décroisse et que bientôt, semblables aux Bêtes Farouches, les derniers des centaures n'errent mélancoliques dans les forêts jusqu'au jour où y blanchiront leurs os solitaires.

Le dominateur s'irrite et hausse les épaules : que peut-il faire ? Aucune loi laissée par les ancêtres ne prescrit le devoir d'amour.

La vieille fouette ses flancs pelés de sa queue pour en chasser les mouches tenaces et riposte de plus belle. Toute la faute vient de Kadilda. C'est elle qui la première a repoussé les mâles. Que Klévorak brise son orgueil; quand elle aura cédé, les autres se

soumettront comme elle et le mauvais sort sera conjuré. Et comme le chef se tait toujours, la vieille ajoute :

— Quelle serait ta honte, Klévorak, si à cause de toi le peuple affaibli des centaures allait succomber un jour sous la multitude des Ecorchés !

Un éclair de colère passe dans les yeux sombres du chef et la vieille comprend qu'elle est allée trop loin ; mais elle n'a parlé que pour stimuler la volonté de Klévorak et lui-même le sait. Il réfléchit profondément et, tout à coup, comme se parlant à lui-même, il murmure :

— Tu as pensé sagement. Je commanderai.

Et le soir, tandis que les mâles, éparpillés sur le sable, se livrent à leurs jeux accoutumés, il s'approche de Kadilda solitaire et lui dit :

— Enfant, écoute mes paroles.

Elle incline docilement la tête. Le chef parle. Les mots sortent difficilement de son gosier. Peut-être est-ce à cause de la somnolence qui, chez les centaures, suit de près la tombée de la nuit. Peut-être, pourtant, il aurait plus de peine encore, s'il lui fallait soutenir le regard de la vierge. Il rapporte la pensée de Hurico et en approuve la sagesse. Il est contraire à la nature qu'une centauresse fuie obstinément l'approche des mâles : Haïdar, le plus beau de tous, la recherche depuis plusieurs saisons. Si, par un caprice, elle ne veut point de lui, qu'elle en choisisse un autre. Mais il est nécessaire que l'an prochain le chef futur de la horde naisse de son ventre.

Contre son flanc, Klévorak sent frissonner le flanc de sa fille, et dans la nuit s'envole la réponse indignée de la vierge :

— Jamais !

La colère monte au visage du roi. Est-ce que celle qui est née de ses reins oserait désobéir à sa voix ? Il lui a été pénible de commander. Mais ses commandements sont sans appel. D'une voix de menace, il interroge :

— Prétendrais-tu me résister ? Demain je ne mène point mon peuple aux champs de rhéki. Mais le jour suivant, soit à l'aller, soit au retour, tu t'écarteras de la sente et Haïdar te suivra.

Doucement, sans regarder son père, la vierge répond, le visage calme :

— Tant qu'elle vivra, ta fille ne désobéira point à ton ordre. Mais Klévorak ne commande point aux morts. A l'aurore d'après-

demain, plutôt que de subir la caresse de Haïdar, je gravirai la cime des Roches-Rouges et me précipiterai sur le sol !

La stupeur ferme la bouche de Klévorak. Si loin que remonte le souvenir, jamais de telles paroles ne sortirent des lèvres d'un centaure. La mort est le terme naturel de la vie, quand les forces de l'être sont épuisées. Mais que, dans la fleur éclatante de la jeunesse, la vierge l'invoque est une action aussi inconcevable que serait celle de déchirer sous ses dents une chair palpitante. L'esprit de Klévorak s'est fatigué dans de telles méditations. Un vertige le trouble. Il quitte la vierge sans parler et regagne l'abri des Grottes.

*
* *

Parmi le peuple aux six membres, une allégresse est née avec l'aube. Voici que, geignante, Mimitt l'alezane se tord sur le sable. Les vieilles, assemblées autour d'elle, l'examinent et à des signes certains elles reconnaissent les premières douleurs de l'enfantement. Quelques instants encore, et la force du soleil revivra dans un nouvel être. Avec des ricanements jaloux, les mâles félicitent Hark le rude, dont la caresse a été féconde. Et bien que le géant roux affecte l'insouciance, une joie orgueilleuse et anxieuse à la fois amollit sa dure poitrine.

Jadis une naissance n'était point un grand événement. Mais Klop, le cadet de la tribu, est bientôt adulte : car les centaurins qui naquirent après lui sont morts avant de savoir paître ; et depuis deux ans aucun n'a vu le jour. Aussi toute la horde attend avec impatience l'instant solennel. De temps en temps ceux qui jouent sur la grève s'approchent de l'entrée de la grotte où Mimitt est demeurée sous la garde des vieilles ; ceux qui font la cueillette des fruits ont recommandé à leurs frères de les appeler. Klévorak éparpille le sable sous ses pieds, et son regard se détourne, chargé d'orage, quand par hasard il tombe sur la vierge blanche.

Seule de son peuple, Kadilda est indifférente. Aucune curiosité ne l'émeut du petit être attendu. Sa pensée va à l'étreinte dont il est issu et le dégoût plisse sa lèvre. En son âme demeure vivante la volonté qu'hier elle a affirmée. Elle mourra plutôt que de subir l'approche de Haïdar ou de tout autre. Afin d'être seule avec ses pensées, elle est entrée jusqu'au poitrail dans la mer et machinalement, elle contemple son visage que déforme à peine l'onde calme. Une tristesse infinie pèse sur elle ; elle se rappelle

les larmes qui jaillirent de ses yeux rougis le soir où, pour la dernière fois, elle a vu l'enfant Naram.

Mais l'eau clapote à côté d'elle. Une face hilare se dresse au-dessus d'un torse ruisselant. Et Oiotoro le triton rit d'un large rire qui gargouille, parce que la centauresse a tressailli ; puis il plonge de nouveau et file à toute vitesse à la poursuite des muges éperdus.

Des profondeurs de l'antre, un cri de douleur s'est échappé. Les mâles s'assemblent à l'entrée. Klévorak est debout. Kadilda elle-même sort de l'eau et s'approche. La vieille Babidam apparait, un doigt sur les lèvres. Bientôt le nouveau-né verra le jour et Klévorak le recevra des mains de Hurico, pour le présenter au soleil. Les centaures attendent en silence.

Les gémissements de Mimitt se succèdent sans relâche, entrecoupés de cris plus aigus. Et, tout à coup, un hurlement déchirant redresse les têtes. Satisfait, le vieux Kreps approuve : il a reconnu la plainte suprême de la mère. Tout à l'heure, le centaurin étonné essayera sur le sable ses membres vacillants. Il s'appellera Keram.

Le silence s'est fait plus grave. Les cous se tendent. Un murmure passe. Dans l'ombre se dessine Hurico, la mère du peuple. Entre ses bras, elle tient une forme allongée. Un grand rire bruit parmi les centaures. Les mains s'entre-choquent. Hark écarte ses frères et bondit en avant... Il recule, atterré, avec une exclamation.

Sur les bras maigres de la vieille, un corps inerte est étendu. Elle le dépose sur le sable aux pieds de Klévorak et dit d'une voix qui chevrote :

— Klévorak, affermis ton cœur. Les yeux du nouveau-né ne verront point le Soleil !

Consternés et pensifs, les centaures contemplent la forme chétive du centaurin : son petit visage rouge, ses petits bras aux mains plissées, son torse ridiculement bombé et ses longues jambes qui ne le porteront pas. Klévorak soulève la petite tête bouclée sur sa main et la laisse retomber sur le sable. Affaissé, le visage dans ses mains, Hark gémit indéfiniment. Et sa douleur résonne dans le cœur de ses frères, qui ne connaissent pas de mots pour le consoler. Mais de la grotte une autre lamentation répond à la sienne. Et Babidam apparaît de nouveau, se tordant les mains, le visage grimaçant. De quel malheur est-elle la messagère ?

— Fortifie ton cœur, Klévorak. Les yeux de Mimitt ne verront plus le Soleil !

Et derrière elle, éplorées, voici les autres centauresses. Elles tiennent dans leurs mains le corps de Mimitt, le déposent doucement à côté de celui de son petit. Une stupeur glace toute la tribu. Et l'âme de Klévorak est mordue d'une grande souffrance. Mais, d'une poussée, Hark bouscule le groupe des femelles; il s'agenouille près des deux cadavres et les flaire longuement. Puis, brusquement, il se relève, et, les poings serrés, piétinant le sol, il éclate en imprécations. Il maudit les vieilles qui ont soigné Mimitt, il maudit le nouveau-né, il maudit Mimitt elle-même, il maudit l'amour. Les injures se pressent sur ses lèvres. Il menace Hurico de l'étrangler de ses propres mains. Ses insultes vont jusqu'à Klévorak. La folie enflamme son cerveau. Les mâles se préparent à défendre les anciennes contre ses violences. Mais, tout à coup, sa fureur change d'objet. Formidable, cabré de toute sa hauteur, les poings levés, il outrage le Soleil, et, se baissant et se levant tour à tour, il ramasse des pierres énormes et, de toute la force tendue de ses muscles, il les lance vers l'astre en vomissant un torrent de blasphèmes. Puis, la bouche écumante, arrachant sa barbe et ses cheveux, il se jette sur le sable et se roule en mordant les pierres avec des rugissements.

Une telle conduite n'est point digne des centaures respectueux de l'ordre éternel des choses. Mais, dans la mélancolie qui les enveloppe, nul ne tente de rappeler Hark à la raison. Tristement, quatre des plus vigoureux enlèvent le corps de Mimitt, deux autres se chargent du centaurin, et ils vont les abandonner sur la lisière du bois, afin que, selon la règle, les morts servent à nourrir la force des vivants. Mais quand il les voit déposer leurs fardeaux, Hark s'élance vers les porteurs et les chasse. Et farouche, tout son poil hérissé, il s'étend seul auprès des deux cadavres. Dans ses mains, il tient un gourdin, et ses yeux enflammés parcourent les alentours. Par l'effet du délire qui brûle ses veines, Hark méprise l'ordre de la loi éternelle; avec d'affreuses imprécations, il déclare que, lui vivant, nul des Mangeurs de chair ne portera la dent sur Mimitt ou sur Keram. Si terrible est sa douleur, qu'elle ravale l'âme du centaure aux tristes passions des Écorchés.

Klévorak ordonne de ne point contrarier sa folie. Demain Hark recouvrera ses esprits et s'inclinera devant la justice. Les fauves attendront vingt-quatre heures le repas qui leur est dû.

Pendant tout le jour, un sombre nuage obscurcit l'âme joyeuse du peuple aux six membres. Les entretiens n'ont pas leur gaieté

coutumière. Les jeux sont abandonnés. Les fruits mûrissants paraissent sans saveur. A peine des mots brefs s'échangent d'un ton assourdi.

Jusqu'après le coucher du soleil, Klévorak demeure tout seul allongé sur la grève, le visage rigide, l'œil perdu dans le lointain, comme si son intelligence s'efforçait de poursuivre ses pensées au delà de leur terme ordinaire. Et alors une voix parle à son oreille :

— Père et chef, est-ce bien ton ordre que, demain, au retour des champs de rhéki, j'obéisse au désir de Haïdar?

La vierge ne dit rien de plus. Mais son accent est grave, et Klévorak saisit le sens de ses paroles. Son cœur se fond, et, sans répondre, il cache son visage dans ses mains et ses fortes épaules tremblent avec des mouvements convulsifs. La centauresse blanche s'agenouille auprès de son père, passe ses bras autour de son cou et pose la tête sur son sein. Leurs cœurs battent si près l'un de l'autre que chacun ne sait plus quel est le sien. Et des pensées, si formidables que leurs esprits sont impuissants à les concevoir tout entières se lèvent autour d'eux et projettent sur eux une ombre froide. Et le vieux centaure, tout d'un coup, sent l'âge peser lourdement sur sa tête blanchie, et il souhaite s'endormir bientôt du grand sommeil, comme a fait Mimitt, comme a fait le centaurin, comme tous les autres feront un jour : et alors il n'y aura plus de centaures... Et cette pensée, qui, hier, lui eût semblé monstrueuse, voici que Klévorak l'envisage et qu'il ne peut plus la chasser de son esprit... Il fait un effort.

— Jamais, Kadilda, je ne te prescrirai l'amour contre ta volonté; et toi, avant que les loups aient dévoré ma chair, tu ne rediras jamais les paroles que ma langue se refuse à répéter. Mais explique-moi ceci : pourquoi le désir des mâles te fait-il horreur?

Il n'y a plus rien de rude dans l'accent du chef; et même Kadilda sent une tendre détresse de la douceur inaccoutumée de sa voix. Elle se presse davantage contre lui et essaye, avec des mots heurtés, de lui faire voir, de voir mieux elle-même, tant de choses confuses qui vivent en elle et contre lesquelles elle est impuissante à lutter. Elle dit la répulsion que lui inspirent la brutalité joviale des jeunes mâles, leurs vantardises, leur humeur querelleuse, leurs membres rudes et velus, leur peau rugueuse, l'odeur forte qui se dégage de leurs corps. Certes, elle ne les hait point, elle ne leur souhaite nul mal. Mais l'idée seule de leur étreinte l'affole plus que ne

ferait la poursuite des bêtes farouches. Et, effectivement, le vieux chef sent tout le corps de la vierge frémir contre le sien.

Il hoche la tête et soupire. Jamais un tel langage n'est sorti de la bouche d'une centauresse. Certes, Kadilda a le droit de repousser l'amour du premier venu. Que ni Sakarbatul le glabre, ni le gros Kabalop ne lui agréent, nul ne s'en étonnera ; mais d'autres sont mieux faits pour lui plaire, à quelque point que sa beauté l'élève au-dessus de tous...

Sa beauté ? Avec un rire aigu, Kadilda hausse les épaules. Et plus âprement qu'elle n'a dit son horreur pour les mâles de sa race, elle raille tout ce que les centaures admirent en elle : sa chevelure blonde est aussi grossière que la fourrure des vieilles faunesses ; la peau de son visage est tannée par les soleils ; ses bras sont gros comme des cuisses de porc ; ses mains sont aussi épaisses et gauches que celles des tritons ; quoi de grotesque comme ce bas-corps massif accouplé à un torse grêle, et, d'ailleurs, le peuple aux six membres est un monstre dans la nature, qui n'en a donné que quatre à tout ce qui vit. Laide, elle est laide et difforme, plus que nul être au monde, et si quelque chose pouvait accroître le dégoût que lui inspirent les mâles de son peuple, ce serait que leur désir se portât vers une créature pareille à celle dont l'onde lui renvoie l'image, quand elle se penche au-dessus des flots... Et, soudain, Kadilda cache son visage. Elle éclate en sanglots, et, entre ses doigts, le vieux centaure voit ruisseler des larmes.

Et, cette fois, ce n'est point la colère, mais un effroi mystérieux qui saisit son esprit, à la fois de ce prodige jusqu'alors inconnu et aussi des pensées de sa fille, si étranges que, malgré son effort, il n'arrive point entièrement à les concevoir, et de tant de présages affreux qui environnent son peuple.

Il se tait. Dans le lointain, des hurlements sauvages disent le combat de Hark le rude, qui dispute leur proie aux Mangeurs de chair.

*
* *

Au matin, comme tant de fois, Kadilda, avant que son peuple soit éveillé, s'est échappée en assourdissant le bruit de ses pas. Les centaures se réjouissent de vivre côte à côte, de galoper ensemble à travers les forêts et d'échanger des paroles folâtres. Le plaisir de Kadilda est contraire. En toute saison, mais particuliè-

rement dans celle où l'amour échauffe les mâles, elle recherche la solitude. De deux jours l'un, il lui faut bien suivre la horde aux champs de rhéki. Mais le lendemain, elle s'enfuit à la première aube et erre tout le jour parmi les bois pour ne rentrer aux Grottes-Rouges que quand le sommeil a éteint les désirs.

Et dans la splendeur paisible qui l'environne, elle goûte une joie suave et mélancolique. Parmi les plantes, les centaures ne recherchent que celles dont les racines ou les fruits sont propres à les nourrir. De loin, ils reconnaissent les fines nervures du rhéki succulent, le feuillage argenté des oliviers, les ceps tordus des vignes sauvages, les prunelles, les glands doux, les faînes, les arbouses et toutes les sortes des champignons comestibles. Mais ils sont insoucieux des espèces qui ne leur sont point utiles et ils les foulent ou les brisent indifféremment. Kadilda non plus ne distingue point toutes les plantes par des noms, car nulle mémoire ne saurait en retenir l'infini dénombrement : mais elle les enveloppe tous d'un même amour. Ce n'est point seulement pour y chercher sa nourriture qu'elle parcourt les forêts; c'est pour elle une douceur sans cesse renouvelée de se mêler à leur vie multiple. Elle sait quand les bourgeons commencent à verdir, dans quel ordre les fleurs se succèdent et la date de maturité des baies. Elle reconnaît les mousses, les herbes, les moindres fleurettes tapies dans les fourrés, se réjouit de leur naissance, admire leur épanouissement, s'attriste de leur mort. La splendeur variée des corolles lui donne des joies infinies. Rigides, tortueuses, souples, dures, élancées ou massives, toutes les tiges des plantes plaisent à son œil. Veloutées, lisses ou âpres, allongées ou brèves, tripartites ou entières, toutes les feuilles lui sont chères à la fois, chacune à cause de son charme particulier. Et indéfiniment elle contemplerait les jeux du soleil dans toutes les frondaisons, depuis la verdure sombre du mélèze ou du genévrier jusqu'à l'éclat moiré des ogrumes ou la pâleur de l'olivier.

Et les bêtes, ses sœurs, lui tiennent au cœur encore de plus près. A tous ceux dont les petits se nourrissent de lait, les centaures ont donné le bienfait de la paix. Mais, robustes et joyeux, ils n'ont point de grands égards pour leurs âmes timides ; et quelque crainte se mêle à la confiance que leur gardent les hôtes des bois. Plus d'une fois, avec des cris qui l'affolent, les centaures, par manière de jeu, ont forcé à la course Pilta la craintive ; et les longues oreilles de Tutul ont à maintes reprises subi le contact de

leurs mains rudes. Mais toutes les bêtes ont appris à connaître Kadilda. Jamais la vierge ne les molesta ni ne se joua de leur naïveté. Aussi dès qu'apparaît dans les sous-bois sa silhouette blanche, toutes se pressent à sa rencontre. Confiants, Axor et sa biche, les chevreuils et leurs chevrettes, viennent tendre à sa caresse leurs mufles noirs, et les faons à la peau mouchetée bondissent d'allégresse autour d'eux. Les grands bœufs blancs, qui ruminent, lèvent le cou quand elle passe et la saluent d'un meuglement. A son aspect, Tutul et ses petits au nez bougillon ne songent pas à regagner la rabouillère. Mais, confiants, ils continuent à bâiller, à muser à droite et à gauche, à lisser leur poil de leurs pattes; ou, tout à coup, jusqu'entre les jambes de la centauresse complaisante, ils se poursuivent avec des ruades comiques. Les Mangeurs de chair eux-mêmes, qui d'habitude n'aiment point s'approcher du peuple aux six membres, la regardent sans haine. Quand Kadilda passe auprès du liteau, Herta, la louve grise, ne hérisse pas son poil et ne découvre pas ses crocs jaunâtres, mais elle demeure couchée et remue doucement la queue. Et l'aurochs farouche la suit des yeux sans colère.

C'est que tous ont reconnu que l'âme de Kadilda est sans malice. Elle leur parle avec une voix douce, et toujours ses mains sont pleines de caresses. Et s'ils ne comprennent point toutes ses paroles, ils savent pourtant que son cœur est avec eux. « Nous t'aimons. Il est doux de vivre. Le bois sent bon. Tu es avec nous. Nous t'aimons. » Tel est le langage de leurs yeux confiants. Jamais Kadilda n'a trompé leur attente. Elle sait venir en aide à chacun, selon sa race. Quand, dans la saison du rut, les cerfs se livrent de furieux combats, souvent leur andouillers demeurent entrelacés, et, malgré leurs efforts, ils n'arrivent pas à se dégager. C'est pour eux la mort certaine. Kadilda, plus d'une fois, a entendu leur bramement désespéré et, patiente, les a délivrés de l'étreinte fatale. Elle a contraint bien souvent Volp le voleur à déguerpir du terrier usurpé de Kraan, le blaireau. Elle a indiqué à Mumm le pesant les plus pures sources où calmer sa soif. Il n'est pas jusqu'à Raram, le jaguar aux yeux verts, qui n'ait adouci pour elle son humeur quinteuse. Raram souffre cruellement des épines qui entrent dans la peau satinée de ses pattes. Un jour qu'il boitait bas et laissait des traces sanglantes derrière lui, il s'est affalé sur la mousse, miaulant de douleur. Sans s'effrayer des battements de sa queue et de ses crachements nerveux, Kadilda a examiné ses pattes l'une

après l'autre, en a retiré les dards empoisonnés. Et Raram a été surpris de s'apercevoir tout à coup qu'il ronronnait. Au delà des porte-mamelles, jusque sur les oiseaux babillards, Kadilda étend sa tendresse. Combien d'oisillons nus et criards elle a ramassés sous les fourrés et replacés dans l'abri moelleux des nids ! Combien de fois elle a mis en fuite la belette vorace, la fouine et le furet ! Malgré le craquement des herbes sous son poids lourd, les hôtes ailés des arbres ont désappris de s'enfuir à son approche, et c'est un spectacle étrange de voir, dans les sentes de la forêt, cheminer la centauresse le bras passé autour du cou d'Axor, Herta la louve, de l'autre côté, puis l'escorte de ses louvarts et, par derrière, le petit peuple aux longues oreilles, tandis que les écureuils et les macaques s'élancent à sa suite d'arbre en arbre et qu'autour de sa tête volète le tourbillon multicolore et babillard des fauvettes, des rouges-gorges, des mésanges, des bergeronnettes et de tous les oiseaux chanteurs des bois, qui de temps en temps s'abattent sur sa croupe ou sur ses épaules.

Mais il est un lieu où les jarrets de la centauresse l'emportent comme malgré elle. Pendant de longs mois après le soir terrible où les centaures exterminèrent la tribu des Écorchés, Kadilda n'est point retournée vers la clairière aux châtaigniers. Quand par hasard elle s'apercevait que ses courses errantes l'en rapprochaient, elle s'arrêtait et changeait de route. C'est que le temps qui recouvre toute chose d'une brume grise laissait trop vivant en elle le souvenir de la lutte nocturne, des râles, des corps écrasés sous les sabots, du sang jaillissant de toutes parts, de Naram, pâle et nu, refoulant devant lui les centaures par la menace du feu, et puis s'enfonçant dans la nuit sous les cataractes des cieux crevés... Toutes ces images se dressaient si nettes devant la vierge, que la seule pensée de revoir le lieu de tant de catastrophes lui serrait le cœur à la faire crier.

Et puis, un beau jour, sans savoir comment, elle s'est trouvée près de la Rivière aux Cygnes. Et tout à coup, d'un amble décidé, elle s'est dirigée vers la clairière, étonnée d'avoir pu vivre si longtemps loin d'elle. Sans une hésitation, traversant un à un les bosquets de saules, d'aulnes et de coudriers qui, depuis son dernier passage, avaient achevé de dépouiller leurs feuillages et puis reverdi, elle écartait du poitrail les taillis, les fougères et les hautes herbes, et s'arrêtait devant la place où jadis s'élevaient les grottes industrieuses des hommes.

Sous les châtaigniers, au printemps suivant, les herbes avaient repoussé plus hautes ; pourtant, çà et là, entre les tiges verdoyantes, des monticules de branchages et de chaumes se devinaient encore. Le tronc desséché demeurait gisant, à demi calciné, par-dessus lequel Naram avait bondi en s'enfuyant. Kadilda, s'avançant dans la clairière, apercevait à ses pieds toute sorte de débris qui lui redisaient le passé. Des ossements parsemaient l'herbe grasse : rongés d'abord par les fauves, les fourmis avaient achevé de les dépouiller ; et puis les pluies d'hiver les avaient lavés. Ils reposaient polis et brillants parmi d'autres objets : toisons à demi pourries, silex emmanchés dans des bâtons, massues, morceaux de pierre et d'ivoire singulièrement taillés, écorces étranges, lianes telles qu'il n'en existe point dans la brousse ; tous produits de l'art compliqué des hommes.

Et tout d'abord Kadilda n'osait point toucher à ces choses : car il est avéré que tout ce qui vient des Écorchés est impur. Mais à mesure que plus souvent elle est retournée dans la clairière et qu'elle s'est davantage détachée des coutumes de sa race, elle a oublié ses craintes premières. Et, bientôt, c'est devenu sa joie de rechercher parmi la verdure luxuriante et parmi les ruines des chaumières tous les débris qu'ont jadis maniés les frères de Naram, que peut-être lui-même a touchés de ses doigts. Au creux du châtaignier foudroyé, elle a peu à peu assemblé un petit trésor des objets qui lui paraissent les plus précieux, et c'est avec un tremblement de plaisir qu'elle les saisit tour à tour, les considère et très soigneusement les remet en place. Parmi les inventions des hommes, il en est beaucoup dont la subtilité déconcerte l'esprit de la centauresse. Mais elle ne se lasse pas de faire couler entre ses doigts les rondeurs d'un collier de graines enfilées. Elle a aussi trouvé du bois sculpté, des bracelets, des sandales de cuir et des vases qui brillent au soleil. Dans les mèches emmêlées de ses cheveux, elle passe et repasse avec délices un petit peigne en bois, comme elle a vu faire aux pâles femelles. Mais le joyau de sa collection est un morceau d'os d'une blancheur éclatante, sur lequel sont gravées des empreintes. Longtemps Kadilda a ignoré sa véritable valeur, et elle l'aimait seulement à cause de son éclat poli. Mais voici qu'un jour elle a fait une découverte merveilleuse. Lorsqu'elle le tient d'une certaine manière dans sa main, les traits dont il est creusé ont une forme si singulière qu'on dirait deux figures : l'une est celle d'un Écorché aux membres

grêles et l'autre celle d'un centaure. Ce n'est pas tout de suite que Kadilda a conçu ce prodige. Bien des fois elle n'a plus su retrouver sur le morceau d'os les formes qu'elle avait cru y voir. Mais maintenant son œil s'est habitué. Du premier coup elle tient l'ornement comme il faut et indéfiniment contemple les traits qu'a gravés la main habile d'un Écorché et où la vierge veut reconnaître sa propre image et celle de Naram. Aussi, chaque fois qu'elle vient à la clairière, c'est l'os gravé qu'elle retire d'abord de sa cachette; c'est lui aujourd'hui qu'elle se réjouit de contempler le premier.

Mais une surprise l'attend quand elle débouche sous les châtaigniers. Voici qu'un autre visiteur l'a précédée. Il est adossé au tronc d'arbre déraciné. Au bruit des feuilles qui craquent, il relève la tête et Kadilda reconnaît Pirip.

Pirip a passé l'âge de la force suprême. Sa barbiche s'allonge et grisonne. Entre ses cornes sa tignasse hirsute est semée de poils blancs et les plis de sa face sont plus profonds. Plusieurs fois Kadilda a remarqué ses empreintes aux environs de la rivière; mais elle n'a point imaginé qu'un jour elle le rencontrerait au lieu même qui est devenu pour elle une retraite sacrée. Et soudain le rouge de la colère monte à ses joues; voici qu'entre ses mains elle aperçoit le fragment précieux, qu'impudent il a osé retirer de sa cachette. D'une voix de menace, elle l'interpelle :

— Pirip, donne-moi cette image !

Le faune répond, les yeux rêveurs :

— Kadilda, bien des fois je t'ai aperçue sur ce chemin. Toi et moi pouvons nous y rencontrer. Ne t'en attriste pas. Ensemble, si tu le veux, nous ferons vivantes les choses mortes.

La voix du faune est très douce. L'âge a amorti chez lui les passions, et Kadilda sent s'évanouir la méfiance qui d'abord l'a mise en garde. Comme se parlant à lui-même, le pied-de-bouc l'interroge :

— Quelle est ta pensée au sujet de ceux qui vécurent en ces lieux ?

La centauresse le regarde indécise. Il est difficile de répondre à de telles questions. Et, machinalement, tout d'abord, elle répète les paroles que d'âge en âge les centaures se transmettent pour maudire les Écorchés. Et puis, tout à coup, elle s'arrête. Un centaure ne ment point : or voici que la tradition de ses frères parle d'une manière et que l'esprit qui est en elle lui suggère d'autres

mots. Mais comment expliquerait-elle à Pirip ce qui se passe dans son cœur, ce qu'elle-même ne conçoit point clairement ? Elle se tait, réfléchit, et enfin, se décidant :

— Pirip, je ne suis qu'une centauresse encore inexpérimentée. Mais toi, que t'inspire ta sagesse ?

Le faune balance plusieurs fois la tête sur les épaules, se gratte la cuisse, regarde autour de lui et dit à demi-voix :

— Je te confierai un grand secret. Ceux-ci sont plus puissants que nous. Ils vivront et nous mourrons.

Kadilda pense tomber de surprise. Elle se rappelle la frêle stature de Naram et combien, depuis les temps immémoriaux, la force des centaures fut souveraine. Est-ce le plus vil des vivants qui serait capable de l'abattre ? Pirip a-t-il perdu la raison ? Mais le faune poursuit. Le peuple des Écorchés est infini. Par delà les montagnes, aux vallées où vivaient jadis les centaures, se pressent leurs tribus. Nul n'en concevrait le nombre. Debout les uns à côté des autres, ils couvriraient tout l'espace qui sépare les Grottes-Rouges de la Rivière aux Cygnes. Et dans d'autres régions il y en a encore davantage. Et ainsi de suite. Leurs femelles enfantent en toutes saisons. Protégés par les peaux dont ils se couvrent, ils bravent impunément le froid et le chaud. Parce qu'ils mangent de toute chose, toute contrée leur est propice. En tous les lieux que quittèrent les centaures, ils apparurent et pullulèrent. Et la subtilité de leur esprit est incroyable.

Mais Kadilda répond, pleine de la fierté de sa race :

— De tous les vivants, nul n'a le cœur plus robuste et l'esprit plus ingénieux que le peuple aux six membres.

Du doigt le faune désigne l'os poli où furent gravés la forme d'un centaure et celle d'un Écorché.

— Lequel des centaures connaît l'art de tracer de telles figures ?

Et comme Kadilda déconcertée se tait, il poursuit :

— Crois-moi, l'intelligence de l'Écorché est la plus déliée. Elle conçoit ce qui nous apparaît obscur et remarque ce que nous n'apercevons point. Quand hier est mort, les animaux-rois n'en ont cure ; ils ne s'occupent que d'aujourd'hui, et qui songerait à demain ? Mais l'esprit de l'Écorché est triple. Il voit hier, aujourd'hui et demain. Et un jour viendra où il sera roi, par-dessus les animaux-rois.

Une angoisse confuse saisit Kadilda. Les paroles de Pirip res-

semblent à des pensées qui souvent se levèrent obscures en elle. Et elle murmure oppressée :

— Pirip, n'as-tu point peur ?

Mais Pirip relève la tête et passe sa main dans sa barbe. Ses yeux brillent, un large rire ouvre sa bouche.

— Pourquoi aurais-je peur ? Pirip est Pirip. Les choses de demain ne m'appartiennent point. Mes pensées sont pareilles à des papillons éclatants qui vont, viennent et s'envolent. Le plaisir de mon peuple est de souffler dans des roseaux, de s'enivrer du suc de la vigne, de danser éperdument sur les pelouses et de se réjouir de toute beauté. Qu'importe demain, si aujourd'hui j'ai une joie. Et, sais-tu, Kadilda, les femelles des hommes sont très belles. Un jour Sadionx et moi nous en vîmes une qui dormait... Et notre désir fut satisfait. A cause de notre action, le sang coula. Kadilda, je voudrais revoir les femelles des hommes. Je te le dis à l'oreille : celles de mon peuple offensent ma délicatesse.

Et Kadilda se met à rire, mais au lieu qu'elle se scandalise des goûts répugnants du faune, elle en ressent une sorte de joie secrète ; et malgré elle, rougissant toute seule, elle laisse sa pensée retourner à l'enfant Naram. Lequel des centaures a sa voix mélodieuse, sa main si douce et son œil bleu ? Jamais les paroles de Pirip ne la touchèrent tant, et elle voudrait l'interroger encore. Mais l'attention du faune est envolée. Les yeux au ciel, dodelinant de la tête, les bras croisés sur ses genoux pointus, il chante : tour à tour, en phrases incohérentes, il célèbre la beauté des prés et des bois, l'éclat du soleil, la saveur de l'olive et celle du raisin, et les faunesses aux seins bis et à la caresse lascive : mais la femme est plus belle que les campagnes en fleurs, plus rayonnante que le soleil, plus douce que les vignes et plus voluptueuse que les faunesses. Pirip se dandine en mesure sur ses jambes de bouc, enivré de son propre chant.

Kadilda renonce à l'arracher à son extase. Aussi bien, d'avoir ainsi concentré sa pensée, elle-même sent la lassitude la gagner. Elle abandonne Pirip et quitte la clairière.

Mais dans les jours qui suivent, bien souvent, elle reprend le même chemin ; et plusieurs fois elle retrouve le faune auprès du tronc foudroyé. Ensemble ils examinent les objets précieux et longuement échangent des remarques ingénieuses. Et ainsi peu à peu une amitié insolite naît entre eux, parce qu'un sentiment secret les unit.

. Cependant les saisons se succèdent et ruissellent tour à tour, et tout ce qui vit s'achemine selon la volonté obscure du devenir.

Depuis quatre jours, c'est la pluie. Non point la pluie fine et légère, caresse bienfaisante qui reverdit la terre et la met en fleur; ni la pluie tumultueuse, brève et violente de l'orage, semblable à une courte colère que suit l'embellie; pas même la pluie rageuse et inégale dont sont chargés les vents d'ouest et qu'emportent avec eux les nuages voyageurs. Mais c'est une pluie énorme, lourde, terrifiante, diluvienne. On dirait qu'elle tombe de plus haut que les cieux, tant sa masse est écrasante, comme si, dans l'au-delà, des réservoirs inconnus, inépuisables, crevaient par un choc mystérieux. Sous la chute assourdissante des eaux, les branchages s'écrasent, les herbes et les broussailles sont hachées, le sol se ravine, les vivants sont terrassés. De l'humidité affreuse qui s'épand, l'air lui-même s'épaissit, devient presque irrespirable. Un froid dense, oppressant, mortel, pénètre les os, glace les poitrines, emplit les cœurs d'une angoisse secrète. Il pleut tout le jour; il pleut toute la nuit avec un fracas monotone et inexorable.

Réfugiés dans les Grottes-Rouges, les centaures, mélancoliques, se serrent les uns contre les autres. A plusieurs reprises, poussés par la faim, les plus hardis ont tenté de gagner le bois pour y ramasser quelques fruits. A peine sortis, ils ont été suffoqués par les eaux diluviennes, ont regagné en toute hâte l'abri protecteur. Les jeunes ne se souviennent point de telles cataractes. Mais dans la mémoire des vieux se lèvent des images confuses. A demi-voix, Klévorak, Kreps, Hurico, Babidam, Sihadda, tentent de se rappeler comment, aux temps passés, les centaures furent chassés du vallon ombreux qu'ils habitaient entre les montagnes: d'effroyables chutes d'eau furent le signe précurseur du froid qui précipita la tribu vers l'occident. Graves, les yeux des anciens contemplent devant eux la mer infranchissable. Il y a une antique prophétie. Un jour toute chose s'abîmera dans les flots. Le jeûne torture les entrailles. Nul ne se plaint. Qui lutterait contre le destin?

Mais, au cinquième matin, Tregg le gris, le premier éveillé, jette un grand cri et s'élance hors des grottes sur le sable raviné par les eaux. Il ne pleut plus. Tous le suivent, s'affermissent sur leurs jambes incertaines. L'air est encore froid. Mais le dôme noir du ciel

s'est disjoint. Entre les nuages qui se dispersent, des trouées lumineuses s'élargissent. Un soleil blafard se lève au-dessus de la forêt. Avec une clameur de joie, les centaures tendent leurs bras vers le père lumineux, créateur de toute vie. L'heure n'est pas encore venue où la terre doit s'abîmer dans les ondes. Les pensées sinistres s'envolent. La volonté de vivre se ranime.

Voilà quatre jours que la faim torture les estomacs. Sans se concerter, en une seule bande, les centaures quittent la plage. Les fruits, les herbes et les racines comestibles calmeront le premier appétit, donneront la force d'atteindre le champ de rhéki: mais seule la fougère incomparable rendra toute sa vigueur à la race des dominateurs. Pressant le pas autant que le leur permet leur lassitude, tous se hâtent à travers le bois de pins.

Mais, à mesure qu'ils cheminent, voici que de nouveau l'effroi se lève dans les cœurs. C'est que les masses d'eau qu'ont vomies les cieux entr'ouverts ont semé le désastre et la mort. Sinistres, les troncs dépouillés dressent leurs branches nues, quand eux-mêmes n'ont point succombé sous le cyclone. Une boue de feuillages arrachés, de fruits abattus, d'herbages noyés, de débris fangeux couvre le sol. Les sabots s'y posent lourdement. Parfois on enfonce jusqu'au genou. Des ravins ont creusé les dunes, mis à nu les racines des arbres. D'innombrables torrents se précipitent. Dans tous les vallons, des marais vaseux étendent leurs eaux épaisses où flottent des substances informes. Une odeur humide de décomposition et de mort emplit les narines, glace les vivants jusqu'aux os. Aucun bruit que celui des eaux ruisselantes. Toute vie semble éteinte, submergée, anéantie. Pas un pépiement d'oiseaux. La pluie furieuse les a assommés. Leurs petits corps pourrissent dans la vase. Tous ceux des quadrupèdes qui ont pu fuir se sont réfugiés sur les hauteurs. Mais beaucoup ont été pris à l'improviste. Leurs cadavres sont éparpillés en groupes lamentables. Toute la tribu de Tutul a été noyée dans ses terriers. Leurs longues oreilles ne se dresseront plus pour chercher la brise. Inoffensif à jamais, Volp, le renard, gît au milieu d'eux. Nul ne compterait les petits corps roux, inertes, des écureuils. De plus robustes n'ont pas été épargnés. Sur un tilleul qui flotte au milieu d'une mare, Raram semble prêt à bondir. Mais ses muscles crispés ne se détendront pas. Il demeure cramponné à la souche où il s'était accroché de ses dernières forces. Sous les fourrés où ils cherchaient leur abri ordinaire, les cerfs, les chevreuils, les

biches ont trouvé la mort en foule. L'eau a envahi trop vite leur retraite; ils ont voulu se sauver à la nage, mais leurs forces les ont trahis. Les bœufs blancs avaient leur pâture préférée et leur camp habituel dans un frais vallon où, sous les noyers clairsemés, autour d'une petite source gazouillante, l'herbe était tendre, épaisse et parfumée. Gravissant le coteau qui le borne, les centaures s'étonnent de ne point entendre les meuglements accoutumés. Mais, arrivés au sommet, ils jettent un long cri de stupeur : le vallon et les pentes boisées qui le dominaient ne sont plus qu'un lac aux eaux noires et jaunes, où çà et là flottent de grandes masses blanches, gonflées, méconnaissables, grotesques. Tout le troupeau a été surpris au fond de la vallée, terrassé avant d'avoir pu gagner un abri. Le calme meuglement des bœufs ne saluera plus de loin l'approche des dominateurs.

Atterrés, les centaures contemplent la masse liquide qui s'étend devant eux. On n'en voit point la fin, ni à droite ni à gauche. Elle se prolonge en face d'eux, mystérieuse et inquiétante, sous les feuillages, sans qu'on sache où la terre recommence. L'angoisse étreint les dominateurs. Ils se serrent les uns contre les autres en claquant des dents. Un grand vent passe, ride les eaux. D'énormes nuages se sont levés dans le ciel, obscurcissent le soleil, semblent peser sur les cimes des arbres et jusque sur les têtes des vivants. Une terreur fait vaciller les genoux : si tout à coup la pluie, la terrible pluie mortelle, allait tomber de nouveau, accabler les centaures, eux aussi, avant qu'ils aient pu regagner les grottes ? Et si bientôt leurs propres corps allaient flotter gigantesques et lamentables, pareils à ceux des bœufs terrassés ? D'un accent étranglé, plusieurs, à demi-voix, proposent de regagner la côte, d'attendre, pour reprendre l'expédition, que les terres soient plus sèches et le ciel moins menaçant.

Mais Klévorak gourmande les peureux. L'esprit prudent du chef conçoit que son peuple ne saurait se passer des racines nourricières. Quelques fruits à demi gâtés qu'ils ont pu ramasser çà et là ne sont pas capables de réparer les forces amollies. Si les animaux-rois veulent vivre, il leur faut au plus tôt gagner le champ de rhéki. Klévorak, le visage riant, encourage son peuple. La pluie torrentielle ne s'effondrera point tout d'un coup, et les centaures, mêmes surpris, sauraient mieux se défendre que les bœufs imbéciles.

Un rayon de soleil glisse entre les nuées, met en feu l'eau dor-

mante, rend un peu de confiance aux timides. Avec un cri d'appel Klévorak se jette à l'eau le premier. Hark, Haïdar, Hékem, Kadilda, Hurico, les plus braves et les plus sages, le suivent. L'un après l'autre, tous font comme eux. Si fort est l'instinct de la race que nul n'oserait se séparer de ses frères à l'heure où peut-être le péril est proche. Les eaux noires s'entr'ouvrent sous le choc des poitrails. A puissantes brassées, les centaures nagent à travers le marais. De temps en temps ils ferment les yeux en détournant la tête quand ils passent auprès des corps des bœufs morts, environnés d'écume et d'où s'exhale une odeur affreuse.

Bientôt ils ont franchi le creux du vallon et atteignent le rideau des arbres. Tout le coteau couvert d'oliviers géants est inondé; jadis les centaures se plaisaient à lécher la gomme qui suintait de l'écorce fendue; maintenant les arbres nourriciers pourriront sur place. Les nageurs se soutiennent aux troncs qui n'ont pas été déracinés et aux branches pendantes. Quelquefois ils sentent la terre sous leurs sabots, et puis de nouveau ils perdent pied. Il y a plus d'angoisse encore à nager sous la forêt dévastée que sous le ciel libre. Les jambes s'embarrassent dans les branches flottantes, dans les lianes, dans les arbustes arrachés. De temps en temps un cri de terreur s'échappe d'une poitrine. Périk se débat désespérément dans les végétations noyées qui l'enserrent. On s'empresse autour de lui, on le délivre tant bien que mal, et la troupe se remet en marche. L'odeur affreuse d'eau morte et de corruption empoisonne les poumons. Le froid paralyse les muscles. Et tout à coup Kadilda, qui s'efforce vaillante aux côtés de son père, pâlit affreusement et du doigt montre quelque chose qui flotte parmi les oliviers. Un long murmure d'horreur se propage dans la horde. Colossale et sinistre, une masse brune, poilue, se balance sur les eaux; la toison laineuse qui la couvre s'accroche aux branches basses des arbres. Tous ont reconnu le cadavre de Phall, le mammouth. Sa trompe oscille derrière lui comme un grand serpent. Sa force prodigieuse a été inutile. Autour d'eux les centaures sentent planer la mort. Klévorak fait un détour pour ne pas frôler le cadavre, et tous peinent en silence dans les eaux sombres.

Enfin le chef jette un cri de joie. Son torse surgit hors de l'eau, et puis apparaissent ses reins, sa croupe puissante et ses jambes couvertes de vase. Il a repris pied, se secoue et gravit une pente raide. Derrière lui, son peuple se bouscule, impatient de s'éloigner

de l'étang hideux, avide de traverser au plus vite la forêt de hêtres et de chênes pour atteindre enfin le champ de rhéki. Mais à la surprise de plusieurs, au lieu de couper au plus court, par le Bosquet de la Soif, Klévorak incline sur la droite. Et comme Hékem l'interroge, il dit à haute voix son dessein : lequel des centaures oserait se rassasier avant de connaître le destin des petits frères aux pieds de chèvre ?

Malgré la faim qui tord les entrailles, nul ne murmure. La tâche des centaures est de protéger les porte-mamelles et tout d'abord les faunes. Raidissant leurs membres lassés, ils s'acheminent vers les fourrés qui abritent le peuple au front cornu. A peine les plus affamés glanent en passant quelques feuilles ou des fragments d'écorce et les mâchent pour tromper leur appétit. Mais leur saveur aqueuse soulève l'estomac.

Les chênes rouvres sont atteints. Pour la première fois, si loin que remonte le souvenir, il n'y a point de verdure sur leurs branches. Voici les rameaux blancs des noyers. Mais nul bruit ne monte des fourrés de houx et de lauriers d'où cependant les faunes doivent entendre les pas de leurs frères qui font craquer le fouillis des frondaisons saccagées. Est-ce donc que tout le peuple aux pieds de chèvre a succombé, lui aussi ? L'angoisse serre les cœurs. Klévorak affermit sa voix :

— Pirip ! Pirip !...

Et dans le silence lugubre s'élève une plainte. Les centaures s'approchent, se baissent, et, sous les lauriers dévastés, ils aperçoivent un entassement de corps velus, de membres grelottants et de têtes effarées. Aux appels réitérés de leurs frères, un à un les faunes se traînent sur leurs mains et sur leurs genoux, osent quitter le taillis, revoir le soleil, qu'ils croyaient enfui à jamais. Ils essayent de se mettre debout, chancellent et retombent à terre. La terreur flotte dans leurs yeux. Leurs joues sont creusées. Une affreuse odeur s'échappe de leurs corps couverts de fange. Les centaures leur tendent quelques baies pourries, quelques touffes de feuilles. Ils les dévorent avidement. Mais sous les fourrés plusieurs corps sont demeurés immobiles. Jamais plus les deux faunillons derniers nés, Sukitt et Priul, non plus que le vieux Stypax, ni le joyeux Tirril ne sauteront en cadence sur les jonchées de feuilles mortes.

Quand Pirip a calmé sa première faim, il raconte. Quatre jours et quatre nuits, la terreur de la pluie a pesé sur son peuple.

La première journée, ils sont tous demeurés tapis, attendant l'embellie. Dans la nuit, l'eau a commencé à ruisseler à travers les fourrés malgré leur épaisseur. Le lendemain, à cause de la faim, quelques-uns ont tenté de sortir. Assommés par la chute des eaux, tous sont rentrés précipitamment. Mais les feuillages ne les protégeaient plus. Toute la nuit, la pluie glaciale a inondé les infortunés. Ils ne trouvaient de chaleur qu'en se serrant les uns contre les autres. Quand, au troisième matin, une aube blafarde s'est levée, il pleuvait toujours. Les sous-bois n'étaient plus qu'une mare où ils demeuraient accroupis, les membres transis. Tout autour d'eux bondissaient des torrents. Exaspéré par la faim, Bibik a voulu cueillir quelques fruits. Il a disparu dans les eaux furieuses. Tous les esprits se sont éteints. Immobiles, silencieux, découragés même de mâcher les feuilles pourries, ils ont attendu la mort. C'est alors que les deux faunillons ont succombé. Aussi n'ont-ils pas été témoins de l'horreur suprême.

Dans l'épouvante de la dernière nuit, tout à coup le sol lui-même, le vieux père sol a oscillé. Pêle-mêle, les faunes ont roulé les uns sur les autres. Des profondeurs de la terre un immense grondement a monté et tout à coup a éclaté en si effroyable tonnerre, que, quand il s'est tu, le fracas des eaux précipitées et des hurlements de douleur était pareil au silence. Depuis ce moment, Pirip ne se souvient plus de rien. Et maintenant il n'est pas sûr d'être vivant.

Klévorak a écouté gravement son récit. Aujourd'hui Pirip n'altère pas la vérité. La terreur fait encore trembler tous ses membres.

— D'où venait ce grondement que tu dis ?

Pirip hausse les épaules. C'était une voix de la terre entière. Peut-être pourtant — le faune l'indique du doigt — elle mugissait davantage à l'Orient. Les oreilles des vivants ne sont point faites pour endurer de telles clameurs.

Des récits que l'on se transmet d'âge en âge se rapportent à d'effroyables catastrophes. On a vu, dit-on, le feu jaillir de la terre, des continents surgir des flots et d'autres s'abîmer au fond des précipices. Peut-être une telle chose est advenue. Là-bas, vers l'Orient, le champ de rhéki couvre, au pied des montagnes dénudées, une petite plaine basse qu'un dos de terrain rocheux, où poussent seulement de maigres mousses, des lichens et des saxifrages, sépare de la lisière de la forêt. Peut-être, de la crête qui le

domine, les centaures verront quelque signe du prodige. Une chose est assurée : la horde est affamée. Le devoir de son chef est de la nourrir. Ragaillardis par les pâles rayons du soleil, les faunes ont le courage de chercher leur nourriture. Les centaures peuvent songer à eux-mêmes. Avec un cri d'adieu, ils se remettent en marche.

Mais lorsque peu à peu ils s'enfoncent parmi les chênes et les hêtres géants dans la haute futaie qu'il leur faut traverser, voici que le spectacle se fait plus terrifiant. Ce n'est pas seule la force des eaux qui a pu convulser ainsi la forêt centenaire. Il semble qu'une puissance inconnue ait ébranlé le sol jusque dans ses fondements. Des chênes antiques, dont trois centaures en se tenant par les mains n'auraient pas embrassé le tronc, gisent sur le sol après avoir écrasé dans leur chute les buissons et les arbrisseaux. Leurs racines se tordent en l'air comme des bras désespérés. D'énormes fondrières pleines d'eau se sont creusées. Toute vie est éteinte. Une peur soudaine amollit les cœurs ; le désir obscur du retour fait vaciller les jarrets. Mais la faim est la plus forte. Les centaures continuent de marcher à la rencontre du soleil.

A chaque pas, croît le chaos. Maintenant, c'est en monceaux inextricables que s'entassent les géants de la forêt. Des gouffres où disparaîtrait la horde entière sont béants dans le sol éventré. Et des tertres inconnus se dressent. Venus on ne sait d'où, des éboulis d'énormes blocs de pierre, chacun plus haut que Kolpitru, se sont abattus au milieu des végétaux saccagés et des terres bouleversées. Une haleine glaciale souffle au visage comme si des neiges pulvérisées emplissaient l'air, le faisaient opaque.

Les centaures cheminent atterrés. Ils ne reconnaissent pas les choses d'autrefois. La terreur de l'inconnu les étreint. Par moments, Klévorak lui-même s'arrête pensif. A demi-voix, Hurico prononce des paroles incohérentes : peut-être dans son âme se lèvent les souvenirs obscurs des anciennes catastrophes.

Pourtant, contournant les précipices et les amas de roches infranchissables, traversant à la nage les flaques noires étendues, gravissant les monticules où les gravats roulent sous leurs pieds, escaladant les arbres abattus, se frayant un passage à travers les branchages accumulés, les centaures poursuivent leur route. Depuis longtemps déjà, ils devraient avoir atteint les champs de rhéki. Mais à cause de tant d'obstacles, leur course a été ralentie. Et si complet est le bouleversement de toutes choses que parfois

l'instinct de Klévorak lui-même a hésité. Mais un murmure de soulagement soulève les poitrines. Voici que prend fin le cauchemar de la forêt ravagée. Les feuillages disparaissent. Au bout d'une lande couverte seulement d'herbes maigres, de bruyères et de mousses, se dresse la barrière bien connue des rochers noirs. Eux n'ont point changé. Dans le vallon qui les sépare de la pente embrumée des montagnes, les centaures retrouveront la racine qui rendra la confiance à leurs cœurs. Malgré l'oppression qui paralyse les respirations, ils s'élancent à la suite de Klévorak. Le premier, le chef, se raidissant sur les jarrets, atteint le sommet de la colline. Mais au lieu de disparaître sur la pente opposée, il se cabre, se rejette en arrière et pousse un cri étouffé. Pressentant un nouveau malheur, ses frères se hâtent derrière lui. L'un après l'autre, ils le rejoignent et s'arrêtent éperdus. Ce qu'ils voient dépassent ce qu'ils pouvaient concevoir.

Il y a quatre jours, du tertre où ils sont rassemblés, une descente rapide menait au creux d'un vallon : là croissait en abondance la fougère au suc nourricier. Les plants vigoureux couvraient les derniers contreforts des montagnes qui ensuite élevaient plus haut leurs flancs pelés. Dans le lointain, par les jours limpides, on apercevait, très haut, les taches blanches des glaciers qui ne disparaissaient qu'aux plus fortes chaleurs de l'été.

Maintenant, il n'y a plus de vallon. A quelques pas devant eux, les centaures épouvantés aperçoivent un mélange étrange et informe de boue, d'argile, de fragments de rochers, de terres éventrées, dont la masse inconcevable s'est écroulée sur les champs de rhéki, les a ensevelis à jamais. Et en face d'eux, sur le flanc nu de la montagne, à la suite de l'avalanche destructrice, les glaciers, eux aussi, se sont élancés. Il y a quatre jours encore, ils dormaient inoffensifs tout là-bas, voisins des cîmes. Maintenant leurs immenses langues blanches ne sont plus séparées de la horde que par la largeur de l'éboulis. Leur haleine souffle la mort.

Rien de ce qui vit, rien de ce qu'il connaît, n'est capable d'effrayer le peuple aux six membres. Mais devant le cataclysme qui dépasse leur imagination, les plus braves sentent leurs dents claquer et leurs jambes grelotter sous eux. Quatre jours de pluie, le fracas d'une nuit, ont suffi pour faire du champ nourricier un sinistre chaos, pour dévaster la forêt protectrice, pour créer tout autour des centaures une nature hostile, inconnue, où obscurément ils se sentent guettés par des forces destructrices. Le souffle de

la bise raidit leurs membres. D'énormes nuages roulent dans le ciel, pareils à des oiseaux de proie monstrueux qui tout à l'heure vont fondre sur eux. Un soleil jaune, livide, luit sinistrement dans le ciel, aussi méconnaissable que le sol lui-même. Qu'un cataclysme nouveau déchaîne les forces ennemies, demain ce qui demeure de la forêt sera englouti et les glaciers morts s'étendront jusqu'à la mer, jusqu'aux Roches-Rouges elles-mêmes, et ce sera la fin du peuple-roi.

La terreur est la plus forte. Dans les cerveaux éperdus elle abolit toute pensée. Avec une longue plainte désespérée, les centaures font tête à queue et prennent la fuite. Klévorak lui-même n'essaie point de les retenir : son courage, à lui aussi, s'est effondré dans la panique générale. A travers les blocs épars, les gouffres béants, les arbres tordus et déracinés, les rochers, les broussailles, les mares stagnantes et les torrents, et toute l'atrocité de la nature convulsée, les centaures bondissent, se bousculent, tombent, se relèvent, s'accrochent, se précipitent de nouveau, galopent éperdument, grimpent et nagent tour à tour. Ils ont oublié la faim qui les torture. Un seul instinct les aiguillonne : le besoin furieux de s'affranchir de ce chaos, de se retrouver parmi les choses connues, d'échapper au cauchemar qui s'est abattu sur eux. Sans une seconde de répit, ils fuient et tour à tour laissent derrière eux les chênes et les hêtres, l'étang horrible où flottent le mammouth et les bœufs, les pentes inondées où pourrissent les arbres fruitiers, les dunes des pins ravinées par les eaux. Pas un ne songe à s'arrêter pour ramasser quelques fruits : la peur donne un regain de force aux jarrets. Au terme de leur course échevelée, s'offre la mer invariable. Mais la plage ne leur paraît pas un refuge sûr. Epuisés, ruisselant d'eaux fétides, couverts de boue, le torse et les bras ensanglantés par les fourrés épineux, les genoux écorchés par les chutes, les centaures se bousculent à l'entrée des Grottes. Seule la voûte solide des rochers leur sera un abri suffisant. Ils se serrent, muets, les uns contre les autres, et puis, brisés de terreur, de souffrance et de fatigue, ils s'endorment pesamment au murmure éternel de la mer.

* * *

Et les jours qui suivent rendent plus sensibles les conséquences du désastre. Parce que l'instinct de vivre est plus fort que la peur,

les centaures, au lendemain de l'affreuse découverte, ont quitté les Grottes-Rouges et se sont répandus dans les bois pour y calmer à tout prix leur faim. Et pendant de longs jours, dans toutes les directions, à travers les bois, les landes, les dunes et les vallons, au Nord, à l'Orient et au Midi, ils ont recherché la pâture. Sous les buissons de houx et de lauriers, ils trouvent çà et là quelques touffes d'herbes. Ils mâchent les feuilles tendres, les brins d'écorce, les bourgeons hardis qui essayent de renaître au creux des rameaux. Les herbes aquatiques, les jeunes roseaux, les tiges des nénuphars, quelques rares melons d'eau n'ont pas été gâtés. Les dominateurs les ramassent et les font craquer sous leurs mâchoires. Çà et là, sur les coteaux les plus élevés, là où des dômes de branches enchevêtrées ont formé une barrière plus épaisse à la violence des pluies, ils recueillent, miraculeusement préservées, quelques poignées d'olives à demi mûres, de figues, d'arbouses et de glands doux. Comme la saveur corrompue des feuillages écœure les plus affamés, on se dispute furieusement toute verdure fraîche, toute baie intacte. A plusieurs reprises, les mâles en sont venus aux mains. Les plus vigoureux, abusant de leur force, dépouillent les vieux et les femelles. Babidam a déterré dans un taillis de genêts quelques plants égarés de rhéki. Elle a été surprise, à demi étranglée par Hark et Kolpitru, qui lui ont arraché les racines de la bouche, ont foulé sa poitrine maigre sous leurs durs sabots. Dans la détresse universelle, Klévorak sent l'âme de son peuple lui échapper ; des passions égoïstes emplissent les cœurs, mettent la haine sur les visages, crispent les poings et les mâchoires.

C'est que, si loin que les centaures poursuivent leurs recherches, ils ne découvrent point de ressources suffisantes ; nulle part la fougère rhéki n'existe que par touffes maigres et rares. De tous les côtés, la pluie a tout ravagé, et, d'ailleurs, nulle part la végétation n'est si riche que dans les bois, où leur instinct sûr les guida aux premiers jours. Et dès avant le coucher du soleil, le froid glace les membres et chasse les dominateurs vers les Grottes-Rouges.

Aussi des méditations redoutables agitent chaque soir l'âme de Klévorak. Longuement, tandis que les jeunes dorment, il s'entretient avec Kreps, Babidam, Hurico, Sihadda, les plus vieux et les plus vieilles. Et ils échangent entre eux les réflexions que leur inspirent les conjonctures présentes, le souvenir des malheurs passés et le souci tout-puissant de leur race. Or voici que peu à

peu les mêmes pensées se font jour dans leurs intelligences, qu'aiguise le malheur.

Contre le péril qui les menace, que peut la sagesse des anciens? Longtemps leur esprit s'efforce à l'aventure vers des remèdes impossibles. Mais peu à peu la vérité apparaît, et lorsqu'ils l'ont conçue tout entière, presque en même temps, ils comprennent quel est le devoir imposé. Dans la nuit qui baigne les Grottes endormies, la voix de Klévorak, grave et calme, expose aux vieux son dessein. Quand il se tait, tous à la fois l'approuvent d'un seul murmure. Et leurs mains se serrent dans l'ombre. Puis, rassérénés, ils s'endorment.

Lorsque, à l'aube blanchissante, les centaures s'éveillent et qu'avec les bousculades coutumières ils se préparent à gagner le bois, le mugissement de la coquille magique les arrête et puis les assemble anxieux autour de Klévorak, qu'entourent Sihadda, Kreps, Hurico, Babidam. Et comme, parmi les jeunes, le péril ne saurait chasser toute gaieté, voici qu'ils se divertissent de la décrépitude des anciens et se désignent avec des rires leurs bouches édentées, leur poil gris, leurs côtes saillantes, leurs reins infléchis, leurs genoux pointus, leurs sabots usés. Immobiles, les anciens se taisent.

Mais Klévorak parle, et aussitôt les visages se font sérieux. D'une voix lente, en répétant plusieurs fois les mots, afin que sa parole pénètre dans tous les esprits, il dit le malheur qui vient de frapper le peuple aux six membres et le malheur prochain qui le menace. Deux choses sont certaines. Au prix de recherches ardues, les centaures trouveront difficilement la pâture qu'il faut. Et si même ils y parviennent, comment, affaiblis et épuisés, pourront-ils endurer les rigueurs imminentes d'un hiver plus cruel? Si donc aucun remède n'est donné, lorsque renaîtront les fleurs, au printemps prochain, le peuple roi aura disparu de la terre.

Les jeunes centaures se regardent avec effroi. Ils ne peuvent contredire la sagesse des vieux. Mais la terreur de la mort glace leur sang; ils se pressent autour de Klévorak, attendent de lui un ordre salutaire. Au premier rang, Kadilda fouille son visage de ses yeux avides. Mais le vieux chef évite son regard et continue d'une voix calme. Jadis, — Khrepnor était chef, — avant que le froid chassât les centaures de la vallée luxuriante où Klévorak est né, les pluies gâtèrent à l'automne toutes les subsistances. Mais il était impossible dans la saison avancée de franchir les montagnes

couvertes de neige. Alors, sur l'ordre de Khrepnor, Palkar, le propre père de Klévorak, qui était le plus fort de la tribu, saisit un fémur de mastodonte. Et, par ordre d'âge, Khrepnor appela les anciens. Et chacun d'eux, tour à tour, courba la tête devant Palkar, qui les frappa chacun d'un coup mortel. Ainsi la moitié du peuple périt, et, le dernier, Khrepnor, sur son ordre, fut immolé, et, parce que le bras de Palkar tremblait, il dut s'y reprendre à deux fois. Puis Palkar fut nommé chef. Parce que leur nombre était moindre, les centaures purent se nourrir pendant l'hiver. A la belle saison, ils franchirent les pentes escarpées des montagnes et gagnèrent d'autres cieux. Ainsi fut sauvée la race. L'exemple de Khrepnor et de Palkar ne sera point perdu.

Le vieux reprend haleine. Les centaures effrayés se taisent; ont-ils bien compris la parole du chef? L'ordre de Klévorak appelle :

— Hark !

Le centaure roux s'avance. C'est la première fois que ses frères le voient frissonner.

Du doigt, Klévorak lui indique l'os de mastodonte qui gît à ses pieds sur le sable.

— Prends-le.

Machinalement le géant se baisse, ramasse l'arme et la brandit à bout de bras.

Alors le regard du roi se pose sur le groupe des vieux et des vieilles, et il ouvre la bouche pour parler. Mais la voix manque dans son gosier, et, changeant d'idée, il ordonne :

— Moi d'abord. Ceux-ci après.

Et faisant deux pas, il s'agenouille devant Hark le rude et commande :

— Frappe !

Hark le rude détourne la tête, lâche sa massue, recouvre ses yeux de ses larges paumes. Un immense gémissement s'échappe de toutes les poitrines. Avec des plaintes rauques, les centaures joignent les mains et adjurent le chef de renoncer à son ordre. Kadilda s'est jetée au cou de son père et l'étreint désespérément. Plutôt mourir tous ensemble que de s'égorger les uns les autres, tel est le cri qui sort de toutes les bouches. Mais la voix irritée du chef domine le tumulte. Eh quoi ! les centaures sont-ils déchus de leur valeur? Si Palkar avait eu le cœur aussi mou, jamais son peuple n'eût gagné le rivage. Menaçant, le chef prescrit de nouveau :

— Hark, ramasse cette arme. Au nom de ta race, je te commande de frapper.

Et le visage serein, les vieux et les vieilles, debout sur leurs jambes maigres, répètent d'une seule voix impérieuse :

— Frappe, afin que ne disparaisse point la race aux six membres et que la vie que nous délaissons se fortifie dans notre descendance !

Et peut-être, subjugué par la volonté du chef, le bras de Hark aurait accompli le sacrifice, si, avec une clameur de joie, Tregg le gris ne s'était frappé le front.

— Ecoutez ! Ecoutez !

Et dans le silence anxieux de tous, il rappelle une parole de Gurgundo. Au delà de la mer, le long des rivages que domine la montagne fumante, le triton bien souvent a vogué à travers les eaux. Et plusieurs fois il a vanté la richesse des arbres fruitiers, l'opulence des champs de rhéki et le ciel très doux de l'autre terre. Pourquoi, guidés par leurs frères aux mains palmées, les centaures n'essayeraient-ils pas de franchir le détroit ? Aussi bien, malgré le meurtre des anciens, les plus robustes, s'ils demeurent, ne sauraient endurer la disette et le froid hivernal.

Parce qu'ils ont accepté la mort, les anciens protestent. Qui donc ose ajouter foi aux racontars de Gurgundo ? Mais à l'envi Hark, Kolpitru, Haïdar et tous les jeunes exaltent la parole du gris. Aux supplications de tous, Klévorak renonce à s'obstiner. Voici sa concession : escorté de Tregg et de trois ou quatre autres, il ira trouver Gurgundo. Si, après que le triton aura parlé, le voyage est reconnu impossible, Hark frappera sans délai. Mais les centaures tenteront ensemble la suprême aventure, si leurs frères à la peau visqueuse les y engagent.

Telle est la décision prise. Parmi les dominateurs l'espoir a reparu que peut-être le meurtre sera évité, et de nouveau les esprits s'égaient. Pourtant, leurs regards pensifs se portent parfois vers la côte lointaine, et les plus braves sentent leur cœur mollir à l'idée d'affronter les vagues salées. Mais beaucoup, en dépit des paroles du vieux, préféreraient s'engloutir tous ensemble dans les eaux, plutôt que de voir couler sur le sable le sang de leurs frères.

André Lichtenberger.

(A suivre.)

LE CONGRÈS
SOCIALISTE INTERNATIONAL
D'AMSTERDAM

I

LES QUESTIONS A L'ORDRE DU JOUR

Les premiers congrès socialistes internationaux furent ceux de l'Association Internationale des Travailleurs, fondée en 1864. Il furent tenus à Genève en 1866, à Lausanne en 1867, à Bruxelles en 1868, à Bâle en 1869, puis, après une interruption causée par la guerre franco-allemande, à la Haye en 1872 et à Genève encore en 1873. Après le congrès de la Haye, le siège du Conseil Général de l'Internationale, qui avait été jusque-là à Londres, fut transporté à New-York, et l'activité de l'Association s'éteignit peu à peu; un congrès tenu à Philadelphie en 1876 en prononça la dissolution. Les mesures draconiennes prises en différents pays contre les socialistes après la Commune, et notamment les lois interdisant l'affiliation à l'Internationale, avaient mortellement frappé cette association, affaiblie déjà par les divisions entre Marxistes et Bakouninistes. L'organisation ouvrière et socialiste se poursuivit dans des cadres nationaux, fidèle dans ses aspirations, dans ses traditions, dans ses idées directrices à la vieille Internationale. Celle-ci avait bien accompli sa mission: elle avait précisé et répandu dans la classe ouvrière les principes essentiels du socialisme, celui notamment de l'organisation des travailleurs en parti de classe, et celui de la commu-

nauté profonde d'intérêts et de la solidarité nécessaire des travailleurs de tous les pays. Des liens moraux unissaient désormais les organisations socialistes nationales, matériellement indépendantes.

Ces organisations se fortifièrent, grandirent, prirent un contact intime avec les masses par leur participation à toutes les luttes de la vie publique; et l'heure vint où ceux qui les composaient éprouvèrent à nouveau le besoin de se rapprocher, d'échanger des vues, de se concerter afin de faire un usage plus fécond, par l'entente et l'unité de mouvement, de la puissance sociale conquise. C'est ainsi que les représentants du socialisme dans un grand nombre de pays se réunirent en congrès à Paris en 1889. Là fut décrétée la fête internationale du premier mai, consacrée à la revendication de la journée de huit heures, — fête qui, dès l'année suivante, était célébrée en tout point du globe où se trouvaient des socialistes organisés. Une nouvelle ère de congrès socialistes internationaux était ouverte. Un second congrès se réunit à Bruxelles en 1891, un troisième à Zurich en 1893, un quatrième à Londres en 1896. On n'a pas oublié le cinquième, tenu en 1900 à Paris, et où fut discuté, en des débats retentissants, le « cas Millerand », ou, plus généralement, la question de la participation d'un socialiste à un gouvernement bourgeois. Enfin, du 14 au 20 août de cette année doit se tenir à Amsterdam le sixième Congrès.

* * *

Le Congrès de 1900 avait décidé la création d'un bureau socialiste international, composé de délégués des différents pays. Ce bureau a arrêté l'ordre du jour provisoire du Congrès d'Amsterdam comme suit :

1. Validation des mandats ; — 2. Election du bureau ; formation des sections ; constitution de l'ordre du jour ; — 3. Rapport du secrétariat du bureau socialiste international ; — 4. Rapport des organisations nationales ; — 5. Règles internationales de la politique socialiste. — Résolution concernant la tactique du Parti. (Question inscrite à l'ordre du jour sur la demande du « Parti Socialiste de France ») ; — 6. Politique coloniale (sur la demande de Hyndmann, de la *Social Democratic Federation* d'Angleterre, et de Van Kol, du parti socialiste de Hollande) ; — 7. Émigration et immigration (parti socialiste de la République Argentine) ; —

8. Grève générale (Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire de France et parti socialiste de Hollande) ; — 9. La politique sociale et l'assurance ouvrière (Molkenbuhr : parti socialiste d'Allemagne). — La journée de huit heures (Fédération des Syndicats du Danemark) ; — 10. Trusts et chômage (Parti socialiste des États-Unis) ; — 11. Protectionnisme et libre-échange (*Independent Labour Party* d'Angleterre) ; — 12 Militarisme (*Independent Labour Party* d'Angleterre ; — 13. Le Cléricalisme et les écoles (*Social Democratic Federation* d'Angleterre) ; — 14. Arbitrage international (*Independent Labour Party* d'Angleterre) ; — 15. L'Habitation pour le peuple (*Workmen's National Housing Council* d'Angleterre) ; — 16. Solidarité internationale (Union des Socialistes allemands, autrichiens et hongrois en Suisse).

Ces questions ne seront sans doute pas toutes maintenues à l'ordre du jour définitif du Congrès, et certainement le plus grand nombre de celles qui seront maintenues ne seront discutées qu'en séances de commissions et n'occuperont que quelques instants l'assemblée plénière. Aussi bien sur différents points, tels que la journée de huit heures, le militarisme, la laïcité de l'école, l'arbitrage entre les nations, la solidarité ouvrière et socialiste internationale, il n'existe pas dans le socialisme de divergence de tendance : il ne peut s'agir que de formuler la pensée commune ou d'en considérer de nouvelles applications. Un débat ne pourra pas naître au sujet des trusts et du chômage ; le rapporteur de la commission, s'appuyant notamment sur l'expérience de ces dernières années, exposera simplement, sans doute, comment les syndicats industriels, les cartels, les trusts se sont montrés impuissants à entraver les crises et à prévenir le chômage, comment même par endroits leurs agissements les ont aggravés. — Un échange de vues d'un grand intérêt aura lieu à la commission chargée d'étudier la question passionnante et tout actuelle en France de la politique sociale et de l'assurance ouvrière. Il serait fort à désirer que le Congrès pût la discuter mûrement en séance plénière ; tout au moins est-il permis d'espérer que l'on entendra un rapport développé du spécialiste si autorisé qu'est M. Molkenbuhr, député au Reichstag.

La question de la politique coloniale a été étudiée déjà dans des congrès antérieurs ; elle l'a été en dernier lieu au Congrès tenu à Paris en 1900. Jusqu'ici, le socialisme a presque uniquement fait entendre des protestations. A Amsterdam, une proposition sera

faite pour qu'à la protestation contre toute nouvelle tentative de conquête coloniale le parti socialiste joigne un effort méthodique en vue d'une saine organisation des colonies existantes. Cette initiative sera prise par le député hollandais Van Kol, qui fut pendant de longues années fonctionnaire à Java, et qui s'est livré depuis à des enquêtes approfondies dans les principales colonies européennes.

La question *Émigration et immigration* est l'une de celles dont le congrès s'occupera certainement. Le Bureau socialiste international l'a discutée, en effet, au mois de juillet 1903, et il en a réservé la solution définitive au congrès d'Amsterdam. Il convient d'indiquer comment la question a été posée au Bureau international. C'est le député belge Vandervelde qui en saisit l'assemblée à propos de faits concernant la Belgique et la France. Il montra comment de fréquents et grands déplacements de main-d'œuvre ont lieu entre les deux pays, et signala qu'en France des députés nationalistes avaient déposé des propositions de loi prohibitives du travail étranger; puis il s'éleva, au nom des principes socialistes et au nom de la pure humanité, contre de semblables mesures. Le délégué anglais Hyndmann, de la *Social Democratic Federation*, prit la parole pour rappeler qu'il ne s'agissait pas seulement d'ouvriers belges travaillant en France, et pour attirer l'attention de l'assemblée sur le travail asiatique en Europe et en Amérique, ajoutant qu'il constituait un problème dont le Bureau socialiste international ne pouvait méconnaître l'extrême gravité. La discussion aboutit au vote de cette motion :

Le Bureau, considérant que la question soulevée par la délégation belge est à l'ordre du jour du congrès d'Amsterdam et qu'il appartient à ce dernier de la trancher par voie de résolution générale ;

Considérant, d'autre part, que les délégués sont unanimes à condamner le principe des propositions de lois déposées par certains députés nationalistes, et tendant à proscrire les ouvriers des pays voisins, invite les mandataires socialistes des pays intéressés — pour le cas où ces propositions viendraient à l'ordre du jour avant le congrès d'Amsterdam — à rechercher de commun accord les moyens les plus efficaces pour amener le rejet de ces mesures de proscription.

Cette motion fut communiquée aux groupes socialistes parlementaires de différents pays, entre autres à celui de la Chambre française; ce groupe fit savoir au secrétaire du Bureau international qu' « il ferait tous ses efforts pour empêcher le succès des

propositions contraires à la solidarité que se doivent les travailleurs des diverses nationalités ». Mais il ajoutait : « La décision que nous avons prise de nous opposer à toute mesure législative qui tendrait à fermer les ateliers, usines ou chantiers aux ouvriers des pays voisins impose aux socialistes le devoir de rappeler aux travailleurs étrangers qu'ils ne doivent pas, en acceptant des prix inférieurs à ceux des ouvriers nationaux, favoriser l'avilissement des salaires. Il y a là deux devoirs qui sont connexes et solidaires. Il est impossible d'invoquer l'un sans faire appel à l'autre.»

Assurément, l'ordre du jour qu'adoptera le congrès d'Amsterdam envisagera la question sous ces deux faces.

*
* *

Mais, quelque vif que soit l'intérêt de ces diverses questions, ce n'est vraisemblablement pas à leur discussion que le congrès consacrera la plus grande partie de son temps, mais bien aux deux points suivants : la grève générale et surtout la tactique du parti.

La question de la tactique figure à l'ordre du jour dans les termes suivants : *Règles internationales de la politique socialiste. Résolution concernant la tactique du parti.* Elle y a été inscrite sur la demande du « Parti Socialiste de France », c'est-à-dire de la fraction qui s'est formée dans ces dernières années par le fusionnement des organisations guesdiste et blanquiste. On sait que l'autre grande fraction est le « Parti Socialiste Français », qui compte parmi ses principaux leaders Jaurès, Briand, Rouanet, de Pressensé, Gérault-Richard, Fournière. Au Parlement, ce parti a suivi depuis 1899 la politique dite « du bloc républicain » ; les élus de l'autre fraction se sont, au contraire, refusés à faire partie du « bloc ». La question que le « Parti Socialiste de France » entend faire trancher par le congrès d'Amsterdam est celle de savoir si des socialistes peuvent faire partie d'un « bloc », républicain ou autre, s'ils peuvent suivre une « politique de bloc ». Il demandera au congrès d'interdire une semblable politique, au nom des principes essentiels du socialisme, et notamment au nom du principe de la lutte de classe. Il sera appuyé par les socialistes qui, dans les débats auxquels « la question de la tactique » a donné lieu ces dernières années en différents pays, notamment en Allemagne et en Italie, ont représenté la tendance révolutionnaire. Les toutes récentes discussions de Bologne, entre *transigeants* comme

Turati et Bissolati et *intransigeants* comme Arturo Labriola, mêleront leurs échos aux controverses d'Amsterdam.

Il est possible de prévoir ce que sera la sentence du socialisme mondial. Il suffit, pensons-nous, de dégager ses tendances générales depuis une quinzaine d'années, — depuis le premier congrès de Paris, en 1889.

La question de la tactique a toujours été discutée dans les congrès internationaux. Jusqu'en 1896, jusqu'au congrès de Londres, le débat a été entre les antiparlementaires et les partisans de l'action parlementaire. Les premiers reprochaient au parlementarisme de corrompre le parti, de lui faire oublier ses principes constitutifs, son but final, son idéal de transformation radicale de la société. Engagé par le travail électoral et parlementaire dans le réformisme, il oubliait la révolution. Il fallait qu'il revînt à la tradition révolutionnaire pure, qu'il recourût à des moyens d'action plus prompts et plus dignes du prolétariat militant que le bulletin de vote et la pacifique conquête de sièges municipaux et législatifs ; il fallait qu'il se préparât à renverser le régime capitaliste par la grève générale. A Bruxelles, à Zurich, à Londres, toutes les discussions furent dominées par le conflit des antiparlementaires et de ceux que les antiparlementaires appelaient « les politiciens » ou encore « les socialdémocrates », parce que la démocratie socialiste allemande — la *Sozialdemokratie* — incarnait tout particulièrement, et de longue date, la tactique de la conquête légale et progressive des pouvoirs publics. Le socialisme international, dans son immense majorité, se prononça pour la tactique des « social-démocrates », et, au congrès de Londres, il rompit tout lien avec les antiparlementaires. Il fut décidé que, désormais, n'auraient accès aux congrès que : « 1° les représentants des organisations qui se proposent pour but de substituer à la propriété et à la production capitalistes la propriété et la production socialistes et *qui considèrent l'action législative et parlementaire comme un des moyens nécessaires pour atteindre ce but ;* 2° les associations purement syndicales qui, sans prendre part à l'action politique militante, *déclarent reconnaître la nécessité de l'action législative et parlementaire;* par conséquent, les anarchistes sont exclus. »

La majorité de la délégation française, à Londres, s'étant trouvée composée d'antiparlementaires et d'anarchistes, ou de partisans de l'admission des antiparlementaires et des anarchistes, la minorité, dans laquelle se trouvaient, avec Jaurès et Millerand, Jules Guesde-

et ses amis du Parti Ouvrier Français, demanda au congrès l'autorisation de se constituer en délégation spéciale, indépendante de la majorité antiparlementaire, et le congrès déféra à sa demande. La minorité — minorité très forte, il est vrai, puisqu'elle ne comprenait qu'une voix de moins que la majorité (47 au lieu de 48) — la minorité bénéficia ainsi d'un traitement de faveur sans précédent, qui montrait à quel point le congrès était hostile aux tendances antiparlementaristes. A cette même assemblée, l'un des hommes les plus en vue du socialisme international, le Hollandais Domela Nieuwenhuis, qui avait déjà été à Bruxelles et à Zurich le leader principal de l'opposition antiparlementariste, Nieuwenhuis se retira avec la majorité des délégués hollandais, en déclarant que lui et ses amis ne voulaient pas se solidariser avec des hommes « qui avaient abandonné les bases économiques de la vieille Internationale, et qui les avaient transformées en des bases purement parlementaires ».

Certes, ce serait se méprendre sur le sens des événements de Londres et des débats qui ont précédé que de voir dans le mouvement démocrate socialiste — qui se séparait du mouvement communiste antiparlementaire — un mouvement purement parlementaire, *seulement* parlementaire. La démocratie socialiste internationale n'entendait pas répudier d'autres formes d'action, mais elle affirmait le devoir pour le socialisme de mener la lutte aussi sur le terrain parlementaire, de prendre contact avec les masses aux élections, et de garder ou de conquérir leur confiance, leurs sympathies, en travaillant, dans les assemblées municipales et législatives, à l'obtention de réformes immédiates. Le parti devait, par la propagande, gagner le prolétariat à l'idéal socialiste, et il devait affirmer les progrès de son action sur les masses par l'accession de ses militants, en nombre toujours plus considérable, aux fonctions électives de tout ordre ; il devait, dans les conseils municipaux, dans les parlements, arracher aux représentants des classes possédantes toutes les mesures propres à améliorer la condition de la classe ouvrière ; ainsi, de plus en plus, les masses s'accoutumeraient à voir dans le parti socialiste leur parti. Le jour où il aurait derrière lui le nombre, le jour où la volonté des masses serait là pour le soutenir, il ne serait certainement pas embarrassé, au cas où certains obstacles politiques le sépareraient encore du pouvoir, pour les franchir. C'est à ce travail d'éducation et d'organisation, c'est à la conquête progressive des pouvoirs publics

que le parti socialiste devait, pour l'heure, consacrer ses efforts.

Telle est la conception qui s'affirma au congrès de Paris, au congrès de Bruxelles, au congrès de Zurich et au congrès de Londres. Telle est la voie dans laquelle l'immense majorité du prolétariat socialiste s'était engagée. Et plus méthodiquement, plus systématiquement, il allait poursuivre sa tâche, les débats relatifs à l'opportunité de l'action politique et parlementaire étant maintenant tranchés et la ligne de conduite socialiste étant nettement arrêtée. Partout, le parti socialiste continua ses progrès ou fit des progrès plus rapides; dans plusieurs pays il devint une force sociale imprimant sa marque aux événements. Avec la puissance grandit le besoin d'action, et avec elle se présentèrent les occasions d'agir. Le jour vint où le portefeuille du commerce et de l'industrie fut offert à un socialiste français, qui accepta. Après l'action électorale et l'action parlementaire, c'était l'action ministérielle qui faisait son entrée en scène, — conséquence logique, inévitable et heureuse de l'action électorale et de l'action parlementaire, pensait Millerand.

Mais ici, il y eut dans le socialisme français et dans le socialisme international un soubresaut. Un socialiste partageant les responsabilités du pouvoir central de la société capitaliste, cette situation troubla, inquiéta, déconcerta bien des consciences socialistes; et tandis qu'une fraction des militants français applaudissait à l'initiative de Millerand, et que certains, parmi ceux-ci, allaient jusqu'à voir un fait normal dans la participation d'un ou de plusieurs socialistes au gouvernement bourgeois, d'autres se prononçaient avec véhémence, avec âpreté contre cette forme nouvelle d'action. Ce fut, dans le socialisme français, la crise. — A la même heure, tandis qu'un problème pratique déterminait la scission du socialisme français, le socialisme allemand se divisait sur des questions de théorie. Edouard Bernstein, l'un des plus autorisés parmi les théoriciens du marxisme, s'attaquait à différents points de la doctrine et en commençait la revision — critique d'ordre scientifique et philosophique qui aboutissait pratiquement à une systématisation consciente et voulue du réformisme. Et ici encore les protestations furent nombreuses et passionnées.

Ainsi la forte poussée réformiste de ces dernières années a déterminé, par réaction, dans le socialisme une poussée de protestation révolutionnaire. Et même, si l'on s'en tenait à certains indices extérieurs, on pourrait supposer qu'un courant puissant tende à

éloigner le parti de ses méthodes de pénétration et d'action réformatrice continue. Mais ce n'est que l'apparence; en réalité, il demeure dans la ligne de la politique qui a triomphé à Bruxelles, à Zurich et à Londres, et poursuit avec une ardeur inlassable son travail de réformes.

La question de la participation d'un socialiste au pouvoir ministériel bourgeois fut tranchée au Congrès international de 1900 par la motion suivante, présentée par le théoricien allemand Karl Kautsky :

Dans un État démocratique moderne, la conquête du pouvoir politique par le prolétariat ne peut être le résultat d'un coup de main, *mais bien d'un long et pénible travail d'organisation prolétarienne sur le terrain économique et politique, de la régénération physique et morale de la classe ouvrière et de la conquête graduelle des municipalités et des assemblées législatives.*

Mais dans les pays où le pouvoir gouvernemental est centralisé, il ne peut être conquis fragmentairement.

L'entrée d'un socialiste isolé dans un gouvernement bourgeois ne peut être considérée comme le commencement normal de la conquête du pouvoir politique, mais seulement comme un expédient forcé, transitoire et exceptionnel.

Si, dans un cas particulier, la situation politique nécessite cette expérience dangereuse, c'est là une question de tactique et non de principe : le Congrès international n'a pas à se prononcer sur ce point.

Mais, en tout cas, l'entrée d'un socialiste dans un gouvernement bourgeois ne permet d'espérer de bons résultats pour le prolétariat militant que si le Parti socialiste, dans sa grande majorité, approuve pareil acte, et si le ministre socialiste reste le mandataire de son Parti. Dans le cas, au contraire, où le ministre devient indépendant de ce Parti, ou n'en représente qu'une portion, son intervention dans un ministère bourgeois menace d'amener la désorganisation et la confusion pour le prolétariat militant. Elle menace de l'affaiblir, au lieu de le fortifier, et d'entraver la conquête prolétarienne des pouvoirs publics, au lieu de la favoriser (1).

Cette motion, on le voit, n'excluait pas purement et simplement la participation d'un socialiste au gouvernement de la société actuelle ; elle distinguait entre différents cas, et sous certaines conditions, et tout en déclarant l'expérience dangereuse, elle admettait cette participation. M. Hubert Lagardelle, dans *le Mouvement socialiste*, commentait ce document en ces termes : « Si l'on entend

(1) *Congrès Socialiste International de 1900*, édition des *Cahiers de la Quinzaine*, p. 101 et 102.

par science la connaissance exacte des choses, et si notre conduite pratique est subordonnée à cette connaissance, il est indéniable que le socialisme, rejetant délibérément tout l'*a priori* des formules, devient de plus en plus scientifique.

« La motion Kautsky, sur la participation d'un socialiste au pouvoir gouvernemental, en est une preuve saisissante. Elle est un signe des temps : c'est là la nouveauté du Congrès. Elle implique la relativité des questions de tactique et le caractère circonstanciel de la lutte de classe. Tout dépend du degré d'organisation et de conscience du prolétariat, d'une part, et, d'autre part, des conditions sociales données. Il est impossible de fixer une fois pour toutes une règle de conduite à la classe ouvrière luttant pour sa libération : l'essentiel, pour elle, c'est de s'organiser fortement, afin que, devenue une force sociale décisive, elle puisse se mêler, sans s'amoindrir, aux autres forces sociales.

« Le Congrès a clos définitivement la phase d'agitation pure du mouvement socialiste *et reconnu ouverte la phase d'action pratique* (1). »

Mais la question posée aujourd'hui n'est plus celle-là ; aujourd'hui, pas plus dans le « Parti Socialiste Français » (fraction Jaurès) que dans le « Parti Socialiste de France » (fraction Guesde et Vaillant), nul n'a en vue la participation d'un socialiste au gouvernement; il ne s'agit plus de cela; du moins, il ne s'agit pas de cela à cette heure. Ce qui est en question, c'est la participation du socialisme à une majorité gouvernementale, à un « bloc » ministériel.

M. Bourdeau, dans un de ses articles du *Journal des Débats*, a prophétisé avec beaucoup d'assurance que le Congrès condamnerait cette politique, — « la politique de M. Jaurès ». Je pense établir, dans les pages qui suivent, qu'il n'en sera pas ainsi, qu'il ne peut pas en être ainsi.

Premier point qu'il importe de constater : dans à peu près tous les pays, le parti socialiste a collaboré, pour telle ou telle œuvre donnée, avec d'autres partis politiques. La coopération, pour des buts déterminés, du prolétariat et d'une fraction de la classe possédante est une pratique socialiste courante. Sur cette question, en même temps que sur la question de la participation

(1) *Mouvement socialiste*, 1er octobre 1900, p. 386-387.

au pouvoir, il y a quelques années, en 1899, la rédaction de *la Petite République* institua une consultation auprès des représentants les plus autorisés du socialisme international, et tandis que, touchant la participation, le plus grand nombre des réponses témoignaient de sentiments hostiles, touchant le premier point, il y eut unanimité dans le sens de la collaboration, — dans des cas déterminés, bien entendu. Comme c'est l'exemple de la démocratie socialiste allemande que l'on oppose le plus volontiers à la politique du « Parti Socialiste Français », je citerai surtout les réponses de socialistes allemands. Bebel déclare très nettement :

Dans la mesure où nos efforts en vue d'améliorations dans le cadre de la société actuelle sont soutenus par des partis bourgeois, nous n'avons aucune raison de refuser leur aide. Nous devrions même considérer comme notre devoir d'aiguillonner les partis bourgeois à nous soutenir dans ces efforts.

A plus forte raison lorsqu'il s'agit non pas de faire des progrès, mais d'empêcher un recul, le parti est *obligé*, dans son propre intérêt, de marcher côte à côte avec les fractions bourgeoises qui luttent contre ces tentatives de recul. *Cela paraît une chose tellement évidente qu'il n'y a pas à discuter sur ce sujet* (1).

Karl Kautsky dit de même, avec un grand renfort d'arguments :

Les différences de classe et les antagonismes entre les diverses classes bourgeoises sont encore nombreux et donnent lieu à des luttes politiques et sociales dont aucune n'est sans importance pour l'évolution de la société, dont chacune, selon son issue, peut activer ou entraver le progrès social. *Ce serait folie de la part des socialistes de se contenter de regarder, impassibles, ces luttes intestines de la bourgeoisie, au lieu d'intervenir et de soutenir la cause du progrès.*

On accuse parfois Marx et Engels d'avoir enseigné cette conception étroite de la lutte de classe d'après laquelle le prolétariat ne devrait se soucier que de ses intérêts particuliers et non pas aussi des intérêts généraux de l'évolution sociale. Mais ces deux penseurs étaient, au contraire, d'avis que les deux catégories d'intérêts étaient liées de la façon la plus intime et que le prolétariat devait participer énergiquement à toute lutte intéressant le progrès social, même dans le cas où aucun intérêt prolétarien ne serait directement en jeu.

Lorsque Lassalle déclara qu'en face de la classe ouvrière les autres classes ne formaient qu'*une seule masse réactionnaire* et lorsque cette phrase fut introduite dans le programme de la démocratie socialiste allemande (1875), Marx s'éleva contre cette formule qui ne pouvait que trop

(1) *Petite République* du 16 septembre 1899.

facilement nous amener à négliger l'importance des antagonismes et des luttes intestines entre les classes non prolétariennes...

L'intervention des partis socialistes dans les luttes intestines de la bourgeoisie est d'autant plus nécessaire qu'ils sont plus puissants, car leur neutralité apparente devient en fait, dans la même mesure, une protection des éléments réactionnaires.

C'est un fait désagréable, mais inévitable, que la croissance des partis socialistes s'effectue au détriment du radicalisme bourgeois ; car ce sont précisément les couches populaires où la démocratie bourgeoise recrute ses éléments les plus énergiques qui sont les plus accessibles à la propagande socialiste. Et, au fur et à mesure que les prolétaires passent de la démocratie bourgeoise à la démocratie socialiste, les bourgeois, jusqu'ici radicaux, perdent tout goût pour la démocratie bourgeoise ; ils commencent à avoir peur du prolétariat et deviennent réactionnaires. En même temps que le socialisme, croît la réaction.

De cette façon, les partis bourgeois radicaux s'affaiblissent et s'effritent des deux côtés par suite des progrès de la propagande socialiste et deviennent de plus en plus incapables de remplir leur rôle historique. Mais si les socialistes affaiblissent par leur propagande la démocratie bourgeoise et en même temps restent à l'écart dans les luttes de celle-ci contre la réaction croissante, qu'est-ce à dire, si ce n'est favoriser cette dernière ? Plus nous affaiblissons la démocratie bourgeoise par notre propagande et la rendons incapable de remplir sa mission historique, plus nous sommes forcés de nous substituer à elle dans cette mission. *Ce n'est que sur la base d'une république démocratique que peut s'élever une république socialiste* (1).

Emile Vandervelde, le député belge, répondait de même, en invoquant également l'autorité des deux fondateurs du socialisme scientifique :

Prétendre que le prolétariat doit rester indifférent à tout conflit dans lequel ses intérêts de classe ne sont pas directement engagés, c'est diminuer le socialisme et rétrécir le concept de la lutte des classes, au point de le défigurer.

Telle était la pensée de Marx et d'Engels, alors que, dans le *Manifeste du Parti communiste*, ils recommandaient aux prolétaires conscients d'appuyer les autres partis dans leur lutte pour la conquête des libertés modernes. Et ce qui est vrai de la liberté politique ne l'est pas moins des autres droits de l'homme, menacés par la réaction cléricale et militariste (2).

Ajoutons que dans son Congrès de 1903, le parti socialiste belge adopta une résolution qui disait : « Dans sa lutte pour un régime politique égalitaire, le Parti accueillera les concours loyaux qui lui

(1) *Petite République* du 28 septembre 1899.
(2) *Petite République* du 21 septembre 1899.

seront apportés par d'autres groupes politiques. » En 1902, lors du mouvement en faveur du suffrage universel, il avait eu pour alliés les libéraux et les démocrates chrétiens.

Et de même, nous trouverions dans les autres pays des campagnes menées de concert par le parti socialiste et tel ou tel autre parti.

Donc, ce premier point est acquis : l'action en commun, pour des buts déterminés, avec des partis non socialistes, est conforme à la pratique générale et à la tradition du socialisme, et les théoriciens s'accordent avec les praticiens pour proclamer nécessaires, en de certaines circonstances, les coalitions.

Ce n'est que dans le domaine des applications que des doutes peuvent naître. En quelles circonstances, sous quelles conditions, sous quelles formes des coalitions peuvent-elles, doivent-elles avoir lieu ?

Sur le terrain électoral, les alliances ou accords entre socialistes et autres éléments politiques avancés sont d'ordre courant. En Allemagne, aux élections pour le Reichstag, qui se font au suffrage universel, le parti socialiste ne conclut jamais d'alliances et ne prend jamais d'arrangements avec d'autres partis pour le premier tour de scrutin ; mais au second tour, une fois éliminé de la lutte, il invite ses électeurs à voter pour les candidats d'autres partis qui prennent vis-à-vis de lui des engagements formels, comme de voter pour le maintien du suffrage universel, contre toute loi d'exception, contre tout accroissement des armées permanentes et de la marine, contre toute augmentation des impôts indirects et droits de douane sur les denrées de première nécessité. Par des arrangements de cet ordre, le parti s'assure une action au moins défensive, dans le sens de ses principes et de ses intérêts, par le moyen de représentants d'autres partis. A d'autres élections, la démocratie socialiste fait alliance avec d'autres partis dès le premier tour de scrutin, par exemple aux élections pour le Landtag prussien, régies par le système censitaire des trois classes. Sur ce point, la tactique du socialisme allemand a suivi, dans les dix dernières années, une évolution ; mais cette évolution même est très instructive, très importante à noter pour quiconque veut juger des tendances profondes et de l'orientation réelle du mouvement socialiste. Dans le système des trois classes, les socialistes ne peuvent pas faire triompher une seule candidature s'ils ne font alliance

avec tel ou tel autre parti. Aussi la question de la participation aux élections pour le Landtag prussien est-elle synonyme de la question des alliances; si l'on ne veut pas d'accords électoraux, il faut repousser toute idée de prendre part à ces élections. C'est ce que fit très longtemps la démocratie socialiste. En 1893, Edouard Bernstein se prononça pour la participation et les arrangements électoraux, et un congrès du parti discuta la question; à l'unanimité, il vota une motion qui écartait la participation. Cette motion disait :

Considérant que le système électoral des trois classes, qui, selon l'expression même de Bismarck, est le plus misérable de tous les systèmes électoraux, rend impossible à la démocratie socialiste de prendre part d'une manière indépendante aux élections pour le Landtag prussien ;

Considérant en outre qu'il est contraire aux principes observés jusqu'ici par le parti aux élections de prendre des arrangements avec des partis ennemis, parce que ceux-ci conduiraient nécessairement à la démoralisation, aux querelles et à la discorde dans ses propres rangs,

Le Congrès déclare :

C'est le devoir des membres du parti en Prusse de s'abstenir entièrement de prendre part aux élections pour le Landtag sous le régime électoral actuel.

Mais il devait arriver que quelques années plus tard, en 1897, le parti socialiste fût menacé dans sa liberté d'action par les forces conservatrices du Landtag prussien; une loi portant gravement atteinte, pour les ouvriers, au droit d'association, ne fut repoussée qu'à quelques voix de majorité; et un courant très fort se manifesta dans le parti en faveur de la participation aux élections pour le Landtag : on s'allierait aux éléments démocratiques et libéraux contre les éléments conservateurs et l'on s'efforcerait de faire triompher ainsi en commun des candidatures démocratiques et libérales et des candidatures socialistes. De violents débats éclatèrent; à la tête des partisans de l'ancienne politique abstentionniste était Liebknecht; à la tête de ceux qui préconisaient la participation, Bebel. Pendant deux ou trois ans, le parti s'en tint à des ordres du jour transactionnels, laissant aux militants socialistes des diverses circonscriptions la faculté de décider à leur gré (1) ; c'était, après l'interdiction formelle, l'autorisation; mais

(1) Voir sur cette question notre livre *la Démocratie socialiste allemande*, p. 212 et suivantes.

on ne s'en tint pas là, et en 1900 le congrès de Mayence édicta *l'obligation absolue* pour tous les socialistes de prendre part aux élections pour le Landtag. Très formel, l'ordre du jour adopté disait : « Dans tous les États allemands où existe le système électoral des trois classes, les membres du parti *sont tenus*, aux prochaines élections, de prendre part à la lutte avec des électeurs secondaires à eux (1). »

Mais on pourrait dire que les arrangements électoraux ne constituent que des contrats momentanés entre le parti socialiste et tel ou tel autre parti, et qu'il y a loin de là à une politique de « bloc ». L'alliance électorale n'est qu'un bloc d'un instant. Certes, le contact n'est que d'un moment, mais ses conséquences durent des années, et cela lui donne une importance particulière ; et, d'autre part, tout lien ne disparaît pas, au lendemain du scrutin, entre tel député démocrate ou libéral et le parti socialiste vis-à-vis duquel il a pris, publiquement, des engagements portant sur toute la durée de son mandat. Mais laissons cela. Ces sortes de coalitions ne sont pas les seules qui soient considérées comme légitimes et nécessaires ; et c'est ainsi que la démocratie socialiste allemande déclarait à son congrès de Hanovre, en 1899, en termes tout à fait généraux : « Sans se faire d'illusions sur l'essence et le caractère des partis bourgeois, représentants et défenseurs de l'ordre politique et social actuel, le parti socialiste ne repousse pas l'action en commun avec eux dans des cas particuliers, dès qu'il s'agit de renforcer le parti aux élections, *ou d'étendre les droits politiques et les libertés du peuple, ou d'améliorer sérieusement la situation sociale de la classe ouvrière et de réaliser un progrès dans l'accomplissement des devoirs de civilisation et de combattre des mouvements dirigés contre les ouvriers et contre le peuple.* » La motion ajoute, il est vrai : « Mais le parti garde partout dans son activité son entière autonomie, et ne considère chaque succès qu'il remporte que comme un pas qui le rapproche du but final (2). » Mais sur ces deux points, il n'existe entre socialistes aucune divergence d'opinion. Ce qui est essentiel à noter, dans la motion que nous venons de citer, c'est l'affirmation de l'opportunité, dans des cas particuliers, et indépendamment des élections, de l'action en commun du parti socialiste et de tel ou tel « parti bourgeois ».

(1) *Loc. cit.*, p. 241.
(2) Congrès de Hanovre, *Protokoll*, p. 67-68.

Mais il s'agit ici d'union dans l'opposition, dira-t-on encore, et l'un des traits constitutifs du « bloc » français, c'est qu'il est gouvernemental. Ce qui est en question, c'est la collaboration du parti socialiste avec d'autres partis *et avec le ministère.*

Je citerai à ce point de vue encore des précédents. L'un d'eux est l'attitude du parti socialiste allemand vis-à-vis du ministère Caprivi, substituant à la politique hautement protectionniste de Bismarck une politique de traités de commerce qui abaissait les droits de douane et rendait la vie meilleur marché. Le groupe socialiste du Reichstag appuya énergiquement dans cette question le ministère; le parti socialiste se comporta véritablement en «parti de gouvernement ». C'est ce que déclara en termes très nets, l'an dernier, au congrès de Dresde, le député Molkenbuhr — qui n'appartient nullement à la droite du parti — dans le grand débat qui eut lieu touchant la candidature d'un socialiste à la vice-présidence du Reichstag. Molkenbuhr ne voulait pas que le parti socialiste prît l'engagement moral, par un ordre du jour qui lierait l'avenir, qu'aucun des siens ne se rendrait jamais à la cour. Il dit : « Il est possible qu'un socialiste soit forcé d'aller à la cour sous peine de perdre son mandat. *(Mouvements divers.)* Le paragraphe 68 du règlement du Reichstag dit que dans le cas d'une adresse présentée à l'empereur, le président fixe le nombre des députés devant la porter et que le sort désigne ces députés. Le cas ne s'est pas présenté jusqu'à ce jour, mais il peut se faire qu'à l'avenir le Reichstag éprouve le besoin de protester par une adresse contre des paroles de l'empereur. Que l'on imagine un cas comme celui du blâme prononcé par l'empereur à propos du refus du Reichstag de s'associer à l'hommage rendu à Bismarck. Le Reichstag n'a pas répliqué, mais il peut arriver qu'en de semblables circonstances, à l'avenir, on veuille répondre. Si l'un des nôtres est désigné par le sort pour aller faire connaître à l'empereur, dans son palais, les sentiments du Reichstag, il ne peut pas se dérober à cette obligation, s'il ne veut pas perdre son mandat. Ainsi, dès maintenant, une visite à la cour n'est point hors du domaine des choses possibles. Mais je crois, en outre, que la démocratie socialiste peut se trouver amenée à accepter une place à la présidence, et cela avant que nous soyons au Reichstag en majorité. *(Mouvements divers.)* Cela n'est peut-être pas vraisemblable, mais ce n'est pas impossible. Supposons que les hobereaux créent de graves difficultés au gouvernement, que les intérêts de la grande industrie

se trouvent lésés par eux à tel point qu'elle réclame à tout prix la conclusion de traités de commerce. Supposons donc que le gouvernement se présente devant le Reichstag avec un traité de commerce qui supprime entièrement le tarif douanier affameur, et supposons, en outre, que la majorité agrarienne du Reichstag repousse ce traité de commerce. Dans ces conditions, aux prochaines élections la plate-forme serait la question des traités de commerce. Admettons, enfin, qu'une majorité favorable aux traités soit élue. Croyez-le bien, camarades, Ballestrem ne restera pas plus à la présidence que Forckenbeck (1) n'y resta en son temps.

« Alors, c'est la majorité favorable aux traités de commerce qui doit prendre en main les affaires. (*Mouvements divers.*) *Nous nous sommes déjà trouvés une fois dans ce rôle de parti de gouvernement.* Ainsi lors du traité de commerce avec la Russie, où nous avons voté comme un seul homme pour le traité et *formé un véritable parti de gouvernement. De semblables situations peuvent se présenter à nouveau*... (2). »

On pourrait objecter que même au temps où il était « parti de gouvernement » le parti socialiste allemand ne soutenait pas le ministère comme l'a fait en diverses circonstances, à la Chambre, le « Parti Socialiste Français ». Et c'est exact. Mais aussi, les conditions sont bien différentes. Un abîme sépare le système parlementaire germanique et le système parlementaire français : le ministère, dans l'empire allemand, est constitué par l'empereur librement, souverainement, et il ne tombe que par la volonté souveraine de l'empereur; il peut être mis dans une série de scrutins en minorité : il ne tombe pas si l'*empereur* ne lui retire pas sa confiance. Ajoutons qu'au Reichstag les interpellations ne donnent pas lieu à un scrutin. Après l'interpellateur, le ministre intéressé, et parfois le chancelier de l'empire, prend la parole; parfois d'autres discours sont prononcés, puis on passe à l'ordre du jour, sans sanction. Il y a loin, on le voit, de ce régime à un

(1) Forckenbeck, membre du parti national-libéral, président du Reichstag, et Stauffenberg, membre du même parti et premier vice-président, se retirèrent du bureau, « pour raison de santé », lorsqu'en 1879, sur la question des tarifs douaniers, ils se trouvèrent, dans plusieurs scrutins importants, faire partie de la minorité.

(2) *Protokoll über die Verhandlungen des Parteitages der Sozialdemokratischen Partei Deutschlands.* Abgehalten zu Dresden, vom 13 bis 20 September 1903, p. 409.

régime comme le nôtre, où l'existence du cabinet, et par suite l'exécution de son programme, peuvent être mis en question plusieurs fois par semaine.

En Italie, où le mécanisme parlementaire est le même qu'en France, lorsque le parti socialiste a été, sous le ministère Zanardelli, parti de gouvernement, il l'a été comme l'est en ce moment le « Parti Socialiste Français ». C'est ainsi que nous lisons dans *le Mouvement socialiste* du 29 mars 1902, sous la signature de M. Alexandre Schiavi, les considérations suivantes :

En opposition avec la décision de la Direction du Parti, le groupe parlementaire socialiste a voté pour le ministère Zanardelli-Giolitti.

Après le vote du 20 janvier, l'opposition constitutionnelle avait engagé contre le ministère une bataille très vive sur le terrain de sa politique intérieure, et particulièrement sur les concessions aux employés de chemins de fer et sur les grèves agricoles.

En même temps, dans les campagnes, les propriétaires opposaient la plus vive résistance aux demandes des Ligues de paysans, refusaient même de les discuter et d'entrer en rapports avec les représentants des paysans. Avec cette tactique préalablement concertée, ils espéraient provoquer des désordres, et ils attendaient la chute définitive du ministère Zanardelli-Giolitti et la constitution d'un ministère Sonnino pour refuser toute concession et pour rompre les pactes acceptés l'année dernière.

A noter qu'actuellement le conflit est plus économique que politique, qu'il s'agit de la reconnaissance de la représentation ouvrière, et que les paysans en grève sont presque 30.000. Or, à la Chambre, le leader de l'opposition a déclaré que ce mouvement de grève ruine le pays, et que le gouvernement, avec son laisser faire, par l'envoi d'inspecteurs gouvernementaux pour engager les pourparlers, encourage ces grèves. Ce même gouvernement, a-t-il ajouté, a démontré sa faiblesse en pactisant avec les représentants des employés de chemins de fer.

On devine quelle serait la politique de ces messieurs de la « potence » : compression et lois d'exception pour empêcher la grève des employés dans les services publics.

Au contraire, le ministre de l'intérieur, Giolitti, a nettement affirmé que le mouvement de revendication des travailleurs est juste et qu'il serait impossible de l'empêcher. Le gouvernement croit donc de son devoir de pactiser avec les employés de chemins de fer et d'intervenir dans les conflits économiques pour faire œuvre de pacification.

La liberté peut permettre à ce mouvement de se développer sans chocs; la répression, appuyée sur les couches cléricales, ne pourrait que provoquer des violences. Entre ces deux tendances, au nom des paysans en lutte et des employés de chemins de fer en attente de recueillir les fruits de leur victoire, le groupe parlementaire socialiste a voté pour le ministère, c'est-à-dire a voté contre un ministère Sonnino. Entre deux calamités, a déclaré Camille Prampolini dans un discours plein de foi et de sincérité, on a

choisi la moindre; entre les *adversaires* et les *ennemis*, on a appuyé les premiers pour éviter les seconds.

Avec ce vote, a-t-il ajouté, les socialistes ne donnent au ministère ni leur confiance, ni un bill d'indemnité; ils veulent seulement s'assurer la lutte civile plutôt que l'orage de la violence, qui pourrait étrangler nos organisations en formation.

Dans un autre numéro de la même revue, Enrico Ferri, l'un des représentants de la tendance intransigeante, écrivait de même :

Nous avons voté pour le ministère Zanardelli non seulement pour le budget de l'intérieur (après les déclarations et les actes du ministère tout à fait favorables à la liberté des nombreuses et récentes organisations économiques de notre prolétariat rural), mais aussi pour les autres budgets, uniquement afin d'empêcher (avec une Chambre élue sous le ministère du général Pelloux) le retour des réactionnaires, que nous avions vaincus par nos deux campagnes obstructionnistes en défendant les libertés élémentaires de réunion, d'association, de presse, de vote, de grève, qu'on voulait reprendre au peuple italien.

La direction du Parti Socialiste, d'accord avec le Groupe Parlementaire, a justement décidé que « tout en ne pouvant jamais voter une confiance politique (et systématique) à un gouvernement bourgeois », les députés socialistes peuvent — dans les conditions actuelles de l'Italie et du prolétariat italien — appuyer transitoirement tel ou tel ministère, « qui assure le développement *normal* de la lutte de classe, » c'est-à-dire qui respecte la liberté et la légalité vis-à-vis du prolétariat qui s'organise (1).

Ainsi, le parti socialiste italien se comportait, il y a deux ans, exactement comme le « Parti Socialiste Français » se comporte aujourd'hui. Et ce n'est pas tout. En France même, cette politique n'est pas dans le socialisme une nouveauté. Bien avant le ministère Waldeck-Rousseau et le ministère Combes, les socialistes français ont fait partie intégrante de la majorité gouvernementale. Le ministère Léon Bourgeois a vécu, de novembre 1895 à mai 1896, avec leur concours et grâce seulement à leur concours. Et alors, fait à ne pas oublier, Guesde et Vaillant soutenaient le ministère, exactement comme Jaurès et de concert avec lui.

Pour toutes ces raisons, le Congrès international ne condamnera pas la politique du « bloc » ; il ne votera pas une résolution qui la rendrait impossible, sans violation de la discipline socialiste internationale. Tout en affirmant le devoir d'autonomie du parti — autonomie que personne ne veut abandonner et que le parti

(1) *Mouvement socialiste* du 1er août 1901.

ne fait qu'exercer lorsqu'il adopte librement telle ou telle politique, qu'il modifiera librement quand il le jugera utile — le Congrès laissera aux socialistes des diverses nationalités toute liberté pour servir de leur mieux les intérêts dont ils ont la charge dans les milieux différents où ils se meuvent. Il fera ce que les congrès précédents ont fait en des circonstances semblables. A Londres, en 1896, la politique agraire du parti socialiste était à l'ordre du jour. Le Congrès adopta une résolution qui disait :

> L'état de la propriété foncière et la séparation des classes de la population rurale dans les divers pays sont trop différents pour qu'il soit possible de poser une règle valable pour les partis ouvriers de tous les pays en ce qui concerne les moyens qui conduisent à ce but et en ce qui concerne les classes de la population rurale que l'on peut y intéresser...
>
> Partant de ces principes, le congrès laisse aux socialistes de chaque nation le soin de fixer, en vue d'atteindre le but commun, la tactique et les moyens qui conviennent le mieux au caractère spécial de leur pays (1).

Des procès-verbaux d'un congrès antérieur, — du congrès tenu à Bruxelles en 1891, — nous détacherons le passage ci-dessous, plus instructif encore, car il a trait à peu près exactement au problème qui se pose aujourd'hui : « Le bureau propose que l'on supprime de l'ordre du jour les points 5 et 6 : *la question du parlementarisme, des moyens à employer pour l'émancipation du prolétariat et des alliances avec les partis bourgeois.* Fortujin (Hollande) déclare qu'il retire sa proposition après s'être convaincu que la majorité du bureau (principalement les Allemands) a peur de mettre cette question en discussion. Singer proteste avec énergie et déclare que cette insinuation est simplement fausse. Les Allemands ont expressément demandé que la partie principale de la proposition soit discutée. Ce contre quoi ils ont dû se prononcer, comme contre un débat stérile, c'est la discussion concernant les moyens de tactique à employer dans les différents pays. *Un congrès international n'est pas en mesure de porter un jugement sur ce point ou d'édicter des prescriptions, simplement parce que les conditions particulières qui entrent en ligne de compte ne pourraient être connues et justement appréciées que par les camarades des différents pays* (2). »

(1) *Verhandlungen und Beschlüsse des Internationalen Sozialistischen Arbeiter- und Gewerkschafts-Kongresses zu London*, p. 13 et 14.

(2) *Verhandlungen und Beschlüsse des Internationalen Arbeiter-Korgresses zu Brüssel*, p. 31.

En 1893, au Congrès de Zurich, cette question venait en discussion, et Liebknecht reprenait et exprimait fortement la même idée : « La tactique n'est pas une question de principe, mais de pratique. Il n'y a pas une tactique révolutionnaire et une tactique réactionnaire, mais bien une tactique pour des buts révolutionnaires et pour des buts réactionnaires. La tactique se règle d'après les circonstances. Si en un seul jour les circonstances changeaient vingt-quatre fois, nous changerions vingt-quatre fois de tactique. *(Approbations.)* Notre tactique dépend de l'attitude de nos adversaires. *Si l'Allemagne était placée sous le même régime que la Russie, il ne nous resterait rien d'autre, à nous socialistes allemands, que la tactique des nihilistes* (1). » *(Tonnerre d'applaudissements.)*

* * *

La question de la grève générale fera sans doute l'objet d'un débat approfondi, en raison de la grande importance que depuis quelques années elle a prise dans le socialisme international.

Depuis 1889 — année du premier Congrès de Paris — une évolution très nette s'est faite, touchant ce grave problème, dans la pensée du plus grand nombre des socialistes.

Nous lisons dans le compte rendu du Congrès de 1889 :

Le citoyen Tressaud (Marseille) déclare que la manifestation du 1er mai 1890 restera sans doute sans effet. Aussi faut-il l'appuyer par une grève générale. Mais le Congrès doit « décider la grève générale comme commencement de la révolution sociale ».

L'orateur dépose une proposition en ce sens, proposition qui est accueillie par des interruptions ironiques.

Le citoyen Liebknecht parle brièvement contre la proposition. L'orateur expose que la grève générale est une impossibilité, parce qu'elle suppose une organisation des ouvriers, forte et unitaire, telle qu'elle n'existe pas encore pour le moment et ne peut exister dans la société bourgeoise. Les ouvriers anglais étaient, au milieu de ce siècle, très bien organisés, beaucoup mieux que les Français ne le sont aujourd'hui, et cependant leurs grandes grèves ont échoué, comme d'autres essais d'une suspension générale du travail. Mais si les ouvriers ont un jour une organisation assez forte pour faire triompher une grève générale, j'espère qu'ils ne se contenteront pas d'une grève générale, mais qu'ils feront un meilleur usage de leur organisation. Ils seront alors les maîtres du monde. Et suspendre alors le travail serait une véritable folie.

(1) *Protokoll des Internationalen Sozialistischen Arbeiter-Kongresses zu Zürich.* p. 44.

[illegible]

Pendant [illegible] l'hostilité du parti vis-à-vis de la grève générale [illegible] raison de la sympathie [illegible] socialistes antiparlementaires, qui [illegible] anarchisme, témoignaient à [illegible] combat. Ils repoussaient l'action politique et parlementaire pour ne [illegible] que l'action économique et la grève générale et par réaction [illegible] social-démocrates [illegible] combattaient avec la même véhémence l'antiparlementarisme et la grève générale. Liebknecht disait au congrès de Bruxelles à propos de la grève générale sous la forme internationale, telle qu'on la préconisait : « La grève mondiale n'est rien de plus qu'une pitoyable phrase. Si nous pouvions proclamer la grève mondiale, la bourgeoisie [illegible] » Et au congrès suivant, à Zurich, en 1893, le théoricien russe Plekhanoff déclarait, en reprenant l'argument de Liebknecht à Paris : « Une grève générale n'est pas exécutable sur le terrain de la société actuelle, car le prolétariat ne possède pas les moyens nécessaires. Et d'autre part si nous étions en mesure de pratiquer une grève générale, c'est que la puissance économique serait déjà entre les mains du prolétariat, et la grève générale serait alors une sottise (2). » En Allemagne, le secrétaire du parti, Ignaz Auer, formulait cet aphorisme : « Grève générale, ineptie générale (3), » et ce mot faisait fortune.

Toutefois, dès 1893, le parti ouvrier belge, passant à l'acte, organisait, en vue de conquérir le suffrage universel, un vaste mouve-

(1) *Protokoll des Internationalen Arbeiter-Kongresses zu Paris.* Abgehalten vom 14 bis 20 Juli 1889, p. 126.

(2) *Protokoll des Internationalen Sozialistischen Arbeiter-Kongresses zu Zürich*, p. 90.

(3) *Generalstreik, Generalblödsinn.*

ment de grève générale, et ce mouvement réussissait : le gouvernement accordait, non pas tout ce que les socialistes demandaient, — le suffrage universel pur et simple, — mais un système électoral qui marquait sur le régime antérieur un très grand progrès. Aussi le congrès international de Zurich reconnaissait-il que « des grèves de masses peuvent dans de certaines circonstances être une arme extrêmement efficace non seulement dans la lutte économique, mais encore dans la lutte politique, une arme toutefois dont l'application, pour être féconde, suppose une puissante organisation syndicale et politique de la classe ouvrière ». Et il recommandait « aux partis socialistes de tous les pays de développer avec toute l'énergie possible cette organisation ». Mais il déclarait dans ses considérants qu'« une grève générale internationale est impraticable en raison déjà de la si grande inégalité du développement économique des différents pays, et que du moment où elle serait exécutable elle ne serait plus nécessaire » ; en outre, que « même une grève générale limitée à un seul pays est dépourvue de chances de succès, si elle se poursuit pacifiquement, parce que la faim frapperait en première ligne les grévistes et les forcerait à capituler, et qu'une grève violente serait impitoyablement écrasée par les classes dirigeantes (1). »

Le congrès de Londres, en 1896, ne discuta pas la question, mais il vota une motion d'un caractère général relative à *la politique économique de la classe ouvrière*, qui disait, au sujet de la grève générale : « Le congrès est d'avis que les grèves et les boycottages sont des moyens nécessaires pour réaliser la tâche de la classe ouvrière, mais il ne voit pas la possibilité d'une grève générale internationale. Ce qui est immédiatement nécessaire, c'est l'organisation syndicale des masses ouvrières, puisque de l'extension de l'organisation dépend l'extension des grèves à des industries entières ou des pays entiers (2). »

Au congrès international de Paris, en 1900, il apparut que l'idée de la grève générale avait fait des progrès dans les esprits. Deux projets de résolution furent présentés ; l'un se bornait à rappeler et à confirmer les déclarations formulées à Londres ; l'autre était ainsi conçu :

(1) *Loc. cit.*, p. 53 et 54.

(2) *Verhandlungenund Beschlüsse der Internationalen Sozialistischen Arbeiterund Gewerkschaft Kongresses zu London vom 27 Juli bis 1 August 1896.*

Considérant que la grève générale apparaît comme le mode d'action révolutionnaire le mieux adapté aux conditions de lutte imposées par la société capitaliste,

Le Congrès,

Tout en adjurant le prolétariat de ne déserter aucun terrain d'action, de ne négliger l'usage d'aucun des moyens d'émancipation qui sont à sa portée,

Invite les travailleurs du monde entier à s'organiser pour la grève générale, soit que cette organisation doive être entre leurs mains un simple moyen de pression, un levier destiné à faire sur la société capitaliste les pesées indispensables à l'obtention d'améliorations successives, d'ordre politique ou économique, soit que, les circonstances devenant propices, elle doive être mise au service de la Révolution sociale.

Cette motion, que défendait Aristide Briand, ne fut pas adoptée; la majorité du congrès vota l'autre résolution, qu'appuyait Karl Legien, l'un des leaders du mouvement syndical allemand; mais dans son rapport Legien avait déclaré : « La résolution du Congrès de Londres me donne satisfaction, ainsi qu'à la majorité de la commission, *parce qu'elle n'exclut point l'idée d'une grève générale;* seulement, elle insiste sur les conditions nécessaires et inévitables de cette grève générale, c'est-à-dire sur l'organisation syndicale. En somme, vous, Français et Italiens, qui voulez la grève générale, *vous n'avez qu'à commencer par former vos bataillons et les autres nationalités seront avec vous* (1). »

Ce langage diffère sensiblement, on l'accordera, de celui que tenait Liebknecht en 1889. Or, depuis 1900, l'idée de la grève générale a encore gagné du terrain. En Belgique et en Suède, en 1902, de grands mouvements de grève furent tentés par la classe ouvrière, en vue de conquérir l'égalité politique dans le droit de suffrage. La grève générale de Suède — qui ne dura qu'une journée — fut suivie d'engagements pris par le parlement, engagements qui n'ont pas encore été tenus, il est vrai. Le mouvement de Belgique, quoique enveloppant une fraction énorme de la classe ouvrière, se heurta à la résistance obstinée du gouvernement, et l'on devrait dire que la classe ouvrière belge subit un grave échec, si la retraite en bon ordre qui fut opérée à la même heure, au signal donné, sur toute l'étendue du pays, n'avait offert au monde le spectacle de sa remarquable discipline, gage de

(1) *Congrès socialiste international de 1900*, édition des *Cahiers de la Quinzaine*, p. 200-201.

succès futurs. Dans les deux cas, la grève se trouvait mise au service d'une revendication politique, c'est le parti démocrate socialiste qui en avait la direction, et ainsi elle apparaissait à tous, non plus, ainsi que jadis, comme une forme d'action destinée à prendre la place de l'action politique et parlementaire, mais bien au contraire comme un moyen destiné à lui frayer la voie.

L'année suivante, un autre événement se produisit, qui devait agir dans le même sens : je veux parler de l'éclatant succès que le parti socialiste allemand remporta aux élections. Il obtint, on s'en souvient, plus de trois millions de voix — à peu près le tiers des suffrages exprimés — et 83 sièges. Aussitôt, la presse conservatrice demanda que l'on supprimât le suffrage universel. Dans une étude que nous avons publiée dans cette revue au lendemain des élections (1), nous avons signalé les premières exhortations, celles des *Berliner Neuesten Nachrichten* et celles de la *Kreuz-Zeitung*. « Il faut passer la bride à la bête, » écrivait la *Kreuz-Zeitung*. Bientôt, les appels au coup d'État se multiplièrent, et le parti socialiste se demanda ce qu'il devrait faire si le coup d'État — la suppression du suffrage universel — s'accomplissait. Dans une série de réunions publiques les militants exprimèrent l'avis qu'il faudrait répondre par la grève générale. Peu de temps après, la revue scientifique du parti, la *Neue Zeit*, publiait une importante étude, signée Rudolph Hilferding, où le problème de la grève générale était envisagé sous ce nouvel angle.

Toute tactique parlementaire de la classe ouvrière doit conduire nécessairement à une impasse, disait l'auteur, si précisément au moment où elle doit faire les pas décisifs elle est tout à coup forcée de constater avec angoisse que le sol commence à chanceler sous ses pieds, et doit reconnaître que la base même sur laquelle elle s'est placée peut lui être enlevée. Le suffrage universel devient une arme inutilisable si l'on doit avoir constamment la crainte de la perdre au moment décisif. Il faut assurer cette base de toute notre position, et nous ne pouvons l'assurer que si nous opposons à la puissance économique de la bourgeoisie et de l'Etat placé sous son influence la puissance économique organisée du prolétariat, à l'influence duquel l'État, qui n'a pas de source indépendante d'existence, ne peut pas se soustraire.

Mais la puissance économique du prolétariat repose sur ce qu'il est indispensable pour la production, et elle ne se manifeste que dans la possibilité de suspendre cette production. Car l'arrêt de la production est le seul moyen de coercition décisif dont dispose le prolétariat vis-à-vis de la

(1) *Renaissance Latine* du 15 août 1903.

force coercitive de l'Etat, depuis que la lutte immédiate sur les barricades est devenue impossible. L'arrêt de la production montre le caractère indispensable du prolétariat dans la société actuelle, dont le procès vital tout entier ne dépend que de son travail. Mais c'est ce caractère indispensable du prolétariat qui fait sa puissance irrésistible, qui est le fondement de la nécessité de sa victoire finale. Il faut la mettre en œuvre quand il s'agit de garantir contre tout ébranlement la base sur laquelle s'appuie le prolétariat moderne. Pour que la tactique parlementaire qui nous a conduits jusqu'ici de succès en succès ne nous soit pas rendue brusquement impossible par nos adversaires, il faut que le prolétariat soit prêt à défendre le suffrage universel avec le dernier moyen qui se trouve à sa disposition. ***Derrière le suffrage universel doit se trouver la volonté de la grève générale*** **(1).**

On voit comment on s'achemine de l'ancienne conception à l'idée de la grève générale. La grève générale apparait comme le moyen de rendre féconde, par l'élargissement ou la consolidation des droits politiques de la classe ouvrière, la tactique traditionnelle de conquête légale, pacifique et progressive des pouvoirs publics. Ajoutons que certains ne s'arrêtent pas à cette manière de voir; ainsi Karl Kautsky pense qu'au lieu de fournir l'effort énorme que suppose la grève générale en vue seulement de conserver le suffrage universel, il vaudrait mieux patienter quelque temps encore et attendre que, par sa propagande, le parti socialiste ait gagné à son idéal la majorité de la nation, puis faire la grève générale pour conquérir en une lutte décisive le pouvoir (2).

Ainsi apparait, par delà l'action législative et réformatrice, en cas de résistance à la volonté des masses, la révolution.

Le débat spécial sur la grève générale sera un complément précieux au débat général sur « la tactique ». Grâce à l'un et à l'autre, nous pourrons nous rendre compte de ce que sont à l'heure actuelle les tendances réformistes et légalitaires du socialisme, et ses tendances révolutionnaires.

EDGARD MILHAUD.

(A suivre.)

(1) *Neue Zeit*, 31 octobre 1903.
(2) *Neue Zeit*, 15 mars 1904.

LES THÉATRES

Comédie française, *le Paon*, par M. Francis de Croisset

La Comédie française, où l'on travaille toute l'année, nous a donné la dernière première de la saison : *On n'oublie pas*, de M. Jacques Normand, et *le Paon*, de M. Francis de Croisset.

Le Paon, comédie en trois actes, en vers, de M. Francis de Croisset, est un aimable ouvrage, vertement dialogué, écrit d'un style preste, sautillant, gracieux jusqu'en ses négligences. Le premier acte est délicieux, d'une jolie verve prime-sautière et gaie ; le second traîne un peu et déconcerte, et aussi la première partie du troisième acte; la seconde partie, au contraire, en est bien venue, et le rideau tombe sur une des scènes les plus heureuses de cette pièce incomplète, inégale, mais souvent ingénieuse et presque toujours brillante, qui, après *Chérubin*, plus encore peut-être que *Chérubin*, nous fait espérer un charmant poète dramatique.

Comme *l'Indiscret*, de M. Edmond Sée ; comme *l'Irrésolu*, de M. Georges Berr; comme *l'Esbroufe*, de M. Abel Hermant, *le Paon* est une comédie de caractère ; mais tandis que MM. Edmond Sée, Georges Berr, Abel Hermant, avaient pris leur personnage dans notre société contemporaine, M. Francis de Croisset a placé le sien dans le monde et dans les jolis décors du dix-huitième siècle. Il a même emprunté au théâtre du dix-huitième siècle, comme il avait fait déjà pour *Chérubin*, non seulement le nom de son héros, mais aussi le personnage, car ce nom de Boursoufle étiquette forcément un caractère de vaniteux, de glorieux, comme disait Destouches. D'ailleurs, les deux comédies de M. Francis de Croisset ne sont nullement écrites dans la manière des petits maîtres du dix-huitième siècle ; son style et son vers sont très modernes : c'est le style, c'est le vers de théâtre, tels que les a créés Jean Richepin, l'auteur

du *Flibustier* et de *Monsieur Scapin*, auquel, a dit M. Francis de Croisset lui-même, dans la préface de *Chérubin*, « tous, même le plus fameux d'entre nous, nous devons la facture et l'éloquence alertes de la vivante comédie en vers. » Et pas plus que le style, pas plus que le vers, le scénario du *Paon* n'est pastiché du dix-huitième siècle. L'auteur, comme tant d'autres, a choisi cette époque pour l'élégance du cadre et du costume.

Comédie de caractère, avons-nous dit. Oui, sans doute. Il y a plusieurs façons de concevoir et de construire une pièce : on part d'une situation, ou bien d'un personnage, ou encore d'un milieu, c'est-à-dire d'un groupe de personnages. Quand on part d'une situation, c'est cette situation qui crée les personnages ; on ne les imagine qu'après coup, avec le caractère qui convient le mieux à cette situation et permet d'en tirer le plus d'effets comiques ou tragiques. Si, au contraire, on part d'un caractère, l'intrigue de la pièce qu'on imagine ensuite est uniquement destinée à nous montrer ce caractère, tour à tour, sous toutes ses faces, en mettant le personnage aux prises avec les événements qui le forcent le plus impérieusement à ne rien dissimuler de lui-même.

A n'en pas douter, M. Francis de Croisset est parti du personnage de Boursoufle, le vaniteux. Mais il y a vaniteux et vaniteux : on peut faire ostentation de son argent, ou de son rang, ou de sa bravoure, ou de ses bonnes fortunes. Boursoufle est surtout vaniteux de ses bonnes fortunes. C'est surtout en faisant parler de ses maîtresses qu'il entend faire parler de lui. Dans les premières scènes de l'ouvrage, M. Francis de Croisset, à vrai dire, nous le montre désireux non pas d'éblouir, mais d'étonner tout le monde par tous les moyens, même des paysans. Au second acte encore, nous verrons Boursoufle essayer d'étonner un maître à danser en lui faisant l'historique de la danse. Mais ce sont là petites vanités accessoires qui complètent le personnage ; sa grande vanité, la seule profonde, c'est d'être aimé, de passer dans la vie sans jamais rencontrer de cruelles. Pourtant, il n'est pas fat : il sait qu'il n'est pas beau, qu'il n'est plus très jeune, qu'il bedonne ; mais il a confiance en lui, cette sorte de confiance en eux qu'ont presque toujours les gens très riches, et cette confiance lui donne de l'aplomb, de la verve, même du charme. Habitué à ce qu'on l'aime pour son argent, il oublie que c'est pour son argent ; il l'oublie si bien, si naturellement, qu'il n'est pas gêné quand on le croit pauvre ; il garde son aisance d'allure et de langage, sa certitude que rien ne

lui résistera : il arrive si sûr d'être aimé qu'en effet on l'aime. Puis, Boursoufle est un brave homme, et cela se voit : il est bon, généreux, tendre même, plus tendre qu'il ne veut se l'avouer à lui-même. S'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, on pourrait dire aussi justement qu'il n'y a pas de brave homme pour son valet de chambre, ou si peu! Boursoufle est de ceux-là. Son valet, Frontin, l'adore et se considère comme son ami, — un ami pauvre, mais intime. — Boursoufle, en son fond, ressemble au gros Mahu de *Qui perd gagne*, que M. Alfred Capus a mis au théâtre dans *la Veine ;* il ressemble plus encore, peut-être, au vicomte de Samblin de *la Petite Fonctionnaire*. Il est foncièrement un bon garçon.

Sa vanité même n'est peut-être pas originelle : Boursoufle la tient beaucoup du milieu où il vit. Il est de noblesse récente, noblesse de fermier général. Son père a dû être une sorte de bourgeois-gentilhomme. Les amis de Boursoufle sont de jeunes seigneurs, de vieille noblesse authentique. Ceux-là, moins décavés et fiers cependant de leur nom et de leur titre. A leur vanité, qui l'agace, Boursoufle a riposté par une autre vanité, non celle de son argent — il est trop délicat — mais celle de ses victoires amoureuses. Les autres sont célèbres pour leurs aïeux; il veut être célèbre pour ses maîtresses, et c'est à obtenir cette célébrité qu'il consacre tout son temps, tous ses efforts. Il lui faut des maîtresses voyantes, dont on parle à la cour et à la ville, et que ses camarades lui envient. N'ayant pas de reines parmi ses ancêtres, il a voulu être l'amant des reines d'opéra ; il le veut à tout prix, pour laisser, lui aussi, un nom et une légende, pour avoir été roi, sinon de France, à tout le moins du Paris qui s'amuse. Et pour conquérir cette royauté qui, après lui, pense-t-il, ne manquera pas d'illustrer les Boursoufles, il se prive d'être heureux avec son cœur, d'aimer simplement une brave petite femme qui l'aimerait. Frontin, qui a beaucoup lu et beaucoup réfléchi, a déviné tout cela : au fond, il plaint son maître. Il nous le présente dans un joli couplet que M. Georges Berr a dit à la perfection, avec une finesse et une autorité qui ont fait valoir les moindres détails.

Tu ne le connais pas, c'est une âme très douce.
Mais c'est un paon...

Le personnage est charmant et bien fait pour le théâtre.

M. Francis de Croisset l'a fort heureusement choisi. Mais, le héros créé, restait à inventer la fable qui nous ferait voir la vanité de Boursoufle aux prises avec son bon cœur ; restait à imaginer l'action, à faire la pièce.

J'ai dit que le premier acte était délicieux. Nous y voyons Boursoufle, dans un petit village de la Brie, en train de séduire incognito, pour gagner un pari, une jolie fillette d'auberge. Boursoufle est content : la conquête est faite ; avec de beaux mots, il a eu vite fait de persuader à la naïve Annette qu'il l'adore et surtout qu'elle l'adore. Elle s'est mise à aimer tant qu'elle peut ce gros homme, qui a des mains blanches, qui parle comme un livre et n'est pas grossier comme Ferrat, le fiancé que son oncle lui destinait. Et Boursoufle, de son côté, est bien plus ému qu'il ne veut le laisser paraître par cette tendresse ingénue et sincère. Cette petite l'enchante ; il est tout triste à l'idée de rentrer sans elle à Paris ; s'il osait, comme il l'aimerait ! Mais que dira-t-on, que diraient ses amis ? Boursoufle, le baron de Boursoufle, amoureux de la petite Patu, nièce d'un aubergiste ! Et Boursoufle va quitter Annette, qu'il aime, pour aller retrouver sa maîtresse ordinaire, Lucinde, qu'il n'aime pas et qui le trompe. Pauvre Boursoufle ! comme ces huit jours ont passé vite ! Enfin, son pari est gagné ; ses amis le constatent : ils trouvent la petite pâmée dans ses bras ; et, dans la griserie vaniteuse de son triomphe, il a vite fait d'oublier tout le reste. Mais il compte sans ses amis ; furieux d'avoir perdu, ceux-ci lui persuadent d'emmener Annette à Paris, dans l'espoir qu'elle le rendra ridicule ; ils le mettent au défi de l'enlever. Et Boursoufle, aussitôt, non seulement enlève, mais s'excite, se monte : Annette est jolie, elle chante bien ; une fois éduquée, elle lui fera honneur... Pauvre Boursoufle !

Tout cela est alerte, pimpant, spirituel. Les scènes ne traînent pas ; le vers de M. Francis de Croisset ne vole pas toujours, mais il trotte avec grâce. Boursoufle, Annette, Frontin, sont bien posés : la pièce partait à merveille et nous promettait un amusant second acte.

Le second acte, malheureusement, n'a pas tenu ce qu'on en attendait ; les scènes sont plaisantes, les vers restent gracieux et légers, mais la fable est par trop puérile. M. Francis de Croisset, dans tout son premier acte, nous avait présenté son Boursoufle comme un homme intelligent, malin même ; au second acte, Boursoufle devient subitement idiot. Je sais bien que la vanité peut rendre

bêtes les hommes les plus clairvoyants, mais pas à ce point-là. Si confiant, si aveuglé qu'il puisse être, Boursoufle ne saurait avoir la prétention de faire en trois jours d'une petite villageoise, même charmante, même bien douée comme Annette, une femme au bel air; quelle que soit son impatience, il est impossible qu'il ne résiste pas, tant qu'il n'est pas sûr d'elle, au désir de produire sa maîtresse au grand jour. Pour quelques semaines, au moins, Annette, même baptisée Cydalise, restera, malgré tout, Cydalise Patu, et Boursoufle ne peut pas en douter. Sa bévue est trop forte d'inviter ainsi tout de suite ses amis à un souper de gala et surtout de vouloir qu'Annette danse et chante devant tous ces gens prêts à se gausser d'elle, et devant Lucinde, sa maîtresse d'hier, qui, notamment, doit être sans pitié. La catastrophe est trop inévitable pour nous intéresser. De fait, la pauvre Annette manque son entrée : elle perd un de ses souliers à sa première révérence; au moment de chanter, elle est enrhumée et elle éternue; elle se trouble, s'affole, éclate en sanglots; tout le monde rit, et le malheureux Boursoufle crie bien haut qu'il est déshonoré. Il exagère. Lucinde elle-même trouve qu'il exagère. Malgré sa gaucherie, la pauvre petite a été sympathique, ce qui était déjà beau pour un pareil début. N'importe, Boursoufle ne pense plus qu'à se tirer de l'impasse où il s'est engagé si sottement. Il lui faut une revanche le plus tôt possible, et, sottement encore, il compte sur Lucinde pour la lui fournir, comme si Lucinde, quittée avec éclat, pouvait sincèrement avoir pitié de lui. Non, décidément, il est devenu par trop bête, et, en même temps, Annette, sermonnée par Lucinde, devint par trop forte en cinq minutes. Pour faire galamment les choses, le généreux Boursoufle, à l'instigation de Lucinde, a donné à la petite sa *folie*, avec dépendances, jardins, chevaux, plus une forte rente; mais aussitôt le papier signé, Lucinde, naturellement, rit au nez de Boursoufle; tout le monde se moque de lui et Annette elle-même, — le coup de pied d'Annette. Boursoufle, démonté, cherche une sortie. Celle qu'a trouvée pour lui M. Francis de Coisset n'est pas bonne. Boursoufle choisit mal son moment pour reprocher à tous ce qu'il a fait pour eux; il est maladroit une fois de plus à la fin de cet acte, où il l'a été si souvent.

Au troisième acte, l'intérêt se relève. Cydalise est devenue une beauté célèbre : elle danse à la cour devant le roi, qui daigne lui sourire. Mais, en secret, elle aime toujours son gros Boursoufle ; malgré les apparences, elle lui est fidèle : elle est demeurée la

délicieuse petite amante du premier acte, et dès que Boursoufle, loublement désespéré dans sa vanité et dans son amour, la fait prier de le recevoir, le gentil cœur d'Annette se met à battre. Mais Boursoufle est toujours vaniteux, il vient chez Annette au bras d'une autre femme ; et Annette, qui est déjà prête à lui sauter au cou, est obligée de cacher son trouble et de l'accueillir froidement. N'importe ! Il suffira qu'à la suite d'une discussion avec un de ses anciens amis Boursoufle soit blessé d'une piqûre d'épée à la main pour qu'Annette, anxieuse, accoure, s'empresse, tombe dans les bras de Boursoufle, ravi... Il l'épousera, ils vivront heureux, et ils auront beaucoup d'enfants. Toute cette fin est charmante. Avec le bonheur, Boursoufle retrouve sa belle confiance, et aussi son bon cœur : il n'en veut à personne. Il retrouve en même temps sa vanité.

Oui, messieurs, Enguerrand de Boursoufle, vidame,
Écuyer et baron, prend pour compagne et dame
La petite Patu. Donc, messieurs, nous allons
Nous marier en Brie, au son des violons
Du village, en l'église où le curé bedonne,
Sans faste, sans gala, sans pompe. J'abandonne
La ville où j'étonnais la cour et les bourgeois.
Je suis simple, messieurs, je deviens villageois.
Et je compte sur vous, Lucinde, on vous invite
Au mariage. Il sera simple. La petite
Église toute blanche avec sa croix de bois
Vous attend. Vous verrez : ce sera simple! Et puis,
Nous aurons des troupeaux de moutons, des génisses !
Du Virgile, messieurs ! Bucoliques délices !
Les citadins viendront cueillir les fleurs l'été.
On parlera de mes bienfaits, de ma bonté,
De ma simplicité proverbiale, immense !...
J'étonnerai...

(Un éclat de rire l'interrompt.)

ANNETTE

Chut !

BOURSOUFLE

Hein !...

(A Annette, d'un ton contrit.)

C'est vrai... je recommence.

Cette jolie fin de pièce et l'amusant couplet sur le paon que j'aurais voulu citer peuvent donner une idée de la manière de l'auteur. Tout *le Paon* est écrit de même style aimable, facile et familier. La fantaisie et le ton de l'œuvre sont toujours plaisants ; et, si le français de M. Francis de Croisset n'est pas toujours très pur, il est toujours clair et spirituel. L'auteur du *Paon* est un de ceux dont nous avons le droit de beaucoup attendre. C'est précisément l'estime où je tiens ses dons et son talent de poète dramatique qui me fait insister sur les défauts de ce malheureux second acte. L'auteur nous doit une pièce mieux construite, où son vers alerte fera merveille, surtout si M. Francis de Croisset veut bien se donner la peine de l'épurer.

Je ne puis assez dire combien l'interprétation a fait ressortir le charme de la pièce. M. de Féraudy — le Paon — a été admirable de bonne grâce, d'entrain, de verve débordante et légère : avec une adresse consommée, il est parvenu à faire passer le second acte. C'est lui qui a mis si joliment la pièce en scène, et M. Francis de Croisset lui a rendu hommage en lui dédiant sa comédie comme à son véritable collaborateur. M. Georges Berr a joué le rôle de Frontin, non seulement en artiste, mais en lettré : c'est un régal de l'entendre ; personne mieux que lui n'éclaire une tirade, ne détache un vers ou un mot sans insister. Mme Marie Leconte a été adorable de naturel, tour à tour attendrie et narquoise, puis tendre encore : elle a eu des naïvetés et des gaucheries délicieuses. Mme Sorel a été une Lucinde tout à fait piquante. Mmes de Fova, Mitzy-Dalti, Clary, sont charmantes. Tous les autres rôles sont bien tenus par MM. Joliet, Garry, Siblot, Esquier, Brunot, excellent dans la Flèche ; Falconnier, Grébauval, Morcère.

André Rivoire (1).

(1) Nous ne pouvons cette fois-ci que signaler le succès de *On n'oublie pas*, de M. Jacques Normand.

FERNAND GREGH

La Maison de l'enfance. — La Beauté de vivre. — Les Clartés humaines

Il faut bien le constater, le jeune poète Fernand Gregh appartient à l'histoire littéraire. Dès avant l'apparition de son dernier volume, il avait sa place marquée dans l'excellent répertoire de M. Lanson, où vous trouverez son nom tapi au bas d'une note, guettant l'avenir, épiant la gloire des consécrations savantes.

Selon la méthode que nous essayons d'instituer ici, épargnons-nous donc à l'égard d'un écrivain si choyé l'impertinence d'un jugement. Ce que vaut son œuvre commençante n'est point de mon ressort, et que je l'aime ou ne l'aime point, cela ne regarde que moi. Seulement, à trois reprises différentes, cette œuvre encore légère a ému la critique, — toute la critique, — au point qu'elle motivait, hier, le *veto* d'Ernest-Charles.

Je sais bien que la personne du poète est charmante et que Fernand Gregh ne se repose jamais d'être charmant. Je ne connais que lui qui s'applique aussi spontanément à séduire un chacun. Dans un salon, il est tout de suite brillant, parce qu'il n'hésite pas à l'être, et dans le privé, il est incontinent intime, parce qu'il ne balance point à vous prendre pour son meilleur ami. Il vous traite avec toute la considération qu'on lui doit, et je crois bien qu'il y a tout de même dans sa réputation une grande part de séduction personnelle. Il était déjà très connu avant d'être notoire, et il faut le compter lui-même dans son succès.

Mais il faut aussi compter les autres. Mallarmé avait dit exquisement : « Les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent ; par là, ils manquent de mystère... *C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole.* » Jean Moréas

avouait aussi : « ... la poésie symbolique cherche à vêtir l'idée d'une forme sensible qui néanmoins ne serait pas son but à elle-même. L'idée à son tour ne doit point se laisser voir privée des analogies extérieures ; *car le caractère essentiel de l'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'idée en soi.* » Si je rappelle ces textes célèbres, c'est qu'ils sont décisifs et qu'ils suffisent à expliquer, non seulement la destinée du symbolisme, mais la fortune de tout ce qui l'a suivi. La marque historique de cette tentative aura été de dépouiller la poésie française de son génie propre, la clarté. En conséquence de quoi, il lui arriva simplement de n'être pas comprise ! Et, tout en protestant de ma respectueuse admiration pour ses maîtres les plus purs, je dois à mon rôle d'historien de relever que le symbolisme n'a jamais conquis, aux plus belles heures, qu'une gloire de petites revues.

Je n'irais donc pas chercher plus loin la nouveauté de la jeune poésie d'aujourd'hui. Parmi tant de mérites divers et de qualités personnelles qui les garantiront de jamais se constituer en *École*, des poètes comme Mme de Noailles, André Rivoire, Charles Guérin, Henri Barbusse, Lucie Mardrus et tant d'autres ont pourtant en commun d'écrire pour être lus. Peut-être ne sont-ils plus assez « mystérieux » ; mais ils sont accessibles. Ils sont faciles et familiers. Il sont tout proches de nous. Leur talent est de plain-pied avec notre cœur ; ils reposent et on leur sait gré, non seulement de ce qu'ils sont, mais de ce qu'ils ne sont plus. C'est un ravissement. Ils ont même fini par influencer leurs aînés, qui, pour les plus grands, reviennent si magnifiquement à résipiscence.

Or Fernand Gregh est un de ces jeunes gens pleins de limpidité. Et je me souviens encore de l'heureuse surprise qui accueillit *la Maison de l'enfance*, — cette chère Maison de l'enfance que je préférerai toujours, comme on préfère son rêve à sa vie. Fernand Gregh avait vingt-trois ans et le livre dix-huit ! Cela était fluide, gracieux, mélancolique et gai, fervent, ingénieux, presque spirituel ; cela était jeune et surtout rajeuni, plus renouvelé que neuf, à peine original et si frais ! Cela chantait, cela souriait, cela vivait, cela allait vivre ! Rythmes et rimes, musique et verbe, sentiments et images, soirs, heures, automnes, éveils d'amour, mélancolies, espoirs, pressentiments, parcs, statues, jets d'eau, tout cela flattait l'oreille, le cœur, la mémoire. On n'était pas surpris.

La Maison de l'enfance au lointain du passé
Se dresse et me sourit blanche parmi les arbres,
Et je revois au parc, dès le seuil dépassé,
L'allée où nous rêvions le soir, couple enlacé,
Sous le geste immobile et pâle des grands arbres.

Il était donc fatal qu'une grande faveur entourât Fernand Gregh à ses débuts, puisque, l'un des premiers, il avait apporté, à la lettre et en vérité, la lumière. Quoique l'on doive penser de cette poésie qui passa pour originale, il est impossible de ne pas l'entendre et cela explique bien des choses. De toute cette génération *lisible* à laquelle il appartient, Fernand Gregh a été le premier à publier son volume, voilà tout.

*
* *

Grossièrement, vous pouvez considérer qu'il y a eu en France, au dix-neuvième siècle, le Romantisme, le Parnassisme, le Symbolisme, auxquels il faut ajouter deux grandes personnalités poétiques à peu près irréductibles, — Baudelaire et Verlaine. Eh bien! tout cela est dans Fernand Gregh!... Il a écrit un volume de critique, *la Fenêtre ouverte*. Ce titre, c'est lui-même. Il n'est plus « l'écho sonore » qui répercute les voix de la nature; il est la « fenêtre » par où sont entrés tous les chants des derniers poètes.

Dans la Maison de l'enfance, au bord des vasques, tout proche des bassins d'eau, dans l'étroit horizon du parc, sa vue ne s'étend pas encore très loin dans les perspectives de l'histoire poétique. Il s'en tient, semble-t-il, à peu près à Verlaine. Il a sa grâce molle; il a aussi ses manies et ses procédés :

Là-bas, dans le soir pluvieux,
Au fond du grand parc, sous le porche,
Un instrument lointain écorche
De vieux airs qui furent joyeux.

Et son culte pour le doux maître est filial :

Verlaine, clair de lune odorant des jardins,
Sanglots fous des jets d'eau pleurant dans la nuit vaine,
Femmes sur les vieux bancs, parfums frais de verveine,
Rires et longs baisers après les fiers dédains.

Il lui arrive aussi de penser à Baudelaire, parce qu'on ne parle

pas de Verlaine sans penser à Baudelaire, et il s'inquiète de son tombeau.

Qu'on dresse un grand tombeau, près des flots, dans les soirs,
Sur un cratère éteint où se taisent les nids,
Avec des jets de lave et des blocs de granits
Et des piliers tordus comme des désespoirs.

Mais, tout de même, ce n'est pas si jeune qu'on est sincèrement baudelairien. C'est donc dans le second volume seulement, quelques années après, que l'influence des *Fleurs du mal* devient psychologique et profonde. Fernand Gregh est très triste, parfois désespéré. Pourquoi? L'amour ni la gloire ne le trahissent, et lorsque l'amitié lui manque, il sait pourquoi. Il a des sentiments de famille qui soutiennent un homme. Il a été malade, c'est vrai, mais il est guéri délicieusement. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il s'ennuie. C'est le *spleen*, encore une fois. C'est le mal de vivre, — de vivre notre vie moderne, trop difficile et trop complexe.

Heureusement les Parnassiens — c'est leur tour — sont là. A eux de révéler au jeune homme souffrant la simple séduction des choses, le charme des formes, l'attrait plastique de vivre. Fernand Gregh n'est plus un enfant; « il a travaillé, voyagé, pensé, aimé, souffert. » Il n'est pas encore tout à fait un homme : il peut être un artiste. Que la vie soit bonne ou mauvaise, ce sont des questions qui n'ont pas de sens pour un poète. Elle est belle, voilà tout. Fernand Gregh est ébloui; des lauriers couvrent sa tête; il a passé sous l'arc de triomphe de ses rêves. Il ne voit le monde ni en noir ni en rose. Il le voit en beau. Et tout ce qui le blesse lui plaît encore. Il aime sa tristesse avec un cœur d'amant. Il aime les fleurs, les femmes, les yeux bleus, les yeux noirs, les golfes murmurants. Et il trouve qu'il est vraiment magnifique de vivre dans un univers de poète, — de poète parnassien.

Seulement, de la Maison de l'enfance, Fernand Gregh était allé à la Maison du peuple, faubourg Saint-Antoine. Il avait promis de bâtir cette maison, et *les Clartés humaines* en sont sans doute la première pierre! Fernand Gregh est entré dans l'action, il a conçu un art plus humain, une poésie sociale, dont le manifeste a paru dans *le Figaro ;* il a scruté ses hérédités qui le rattachent au généreux élan de 48, et c'est le souffle d'Hugo qui maintenant remplit sa poitrine. Il a vu en songe le poète unique, le maître

des maîtres, il lui a parlé familièrement, dans un retour tardif et enthousiaste de disciple prodigue.

Et je lui disais : « maître », humblement, tendrement.

Et voici que Fernand Gregh, poète fait citoyen, proclame maintenant la vie bonne. Il chante l'optimisme qui est l'instinct profond de l'humanité. La vie, c'est la vie, et il faut seulement comprendre cette chose si simple, c'est que la vie demande à être vécue et qu'elle est faite pour être vécue.

Et comme ta beauté, poète, admets ta vie.
Admets-la, aime-la d'une âme inassouvie;
 Goûte l'infini de l'instant
 Et l'absolu de la seconde !

Ceci même ressemble déjà à du positivisme! Fernand Gregh sera un philosophe.

*
* *

Il serait aussi aisé de retrouver dans la forme et la technique du jeune poète les influences subies et parfois harmonisées. Je me borne à signaler dans son dernier volume sa tentative la plus précise et qui, sans doute, est aussi celle dont il est le plus fier.

Dans la réalité du dernier mouvement poétique, la théorie verslibriste se trouve mêlée à la conception symbolique. N'y a-t-il pas lieu d'abord de séparer ces deux éléments, l'un ne peut-il pas subsister sans l'autre? De ce qu'on ne s'arrange pas du symbole des symbolistes, ne suit point qu'on ne puisse s'accommoder du vers libre ni l'accommoder comme il faut. L'un avait masqué l'autre, et le vers libre était surtout un vers obscur.

Il restait donc à faire des vers libres dont le sens fût intelligible. Fernand Gregh s'y est exercé. A côté des rythmes d'Hugo, vous trouverez dans *les Clartés humaines* ceux de Vielé-Griffin. Notamment dans une pièce très curieuse, *Retour au soir tombant*, vous reconnaîtrez les procédés de toutes les écoles et les habiletés de toutes les techniques, l'énumération romantique (trop fréquente d'ailleurs chez Fernand Gregh), l'image plastique, le détail symbolique, la reprise musicale, le vers libre, la rime et l'assonance.

Mon sang à mes poignets fiévreux qui bat plus fort,
Et dans le ciel de cendre où le soleil est mort,
Une flaque d'azur sous des nuages roses ;
    Une lassitude comme ivre,
    Une âpre avidité de vivre,
    Un amour étonné des choses;

Pour conclure, je voudrais que les poètes cessassent de se plaindre et qu'on finît de les encourager à gémir. Leur chagrin et notre pitié retardent au moins d'une génération. Je veux bien qu'on les achète moins que les mauvais romans, mais on les considère tout de même beaucoup plus. A qui donc M. Catulle Mendès n'a-t-il point fait sa part officielle? A quel jeune talent l'Académie ne rend-elle pas, comme à Henri Malteste, un hommage précis et légitime? Est-ce que, tout de suite, du jour au lendemain, *le Cœur innombrable*, de Mme de Noailles, n'a pas suscité l'enthousiasme et l'étonnement? Est-ce que, dès qu'ils ont paru dans *la Revue de Paris*, les premiers vers de Rivoire ne lui ont pas attiré les louanges les plus vives et les plus hautes amitiés? Direz-vous que Francis Jammes est resté obscur à Orthez, Charles Guérin à Lunéville, et croyez-vous que ses autres talents aient fait le moindre tort au rare poète du *Beau Voyage*, Henry Bataille? Et ne voyez-vous pas enfin qu'il suffit de faire déclamer à un acteur n'importe quel couplet cadencé pour que le public applaudisse? Les poètes, enfants gâtés, ne sont peut-être plus des enfants, mais ils sont de plus en plus gâtés, puisqu'il a suffi de quelques milliers de vers pour faire d'un aimable jeune homme Fernand Gregh.

GASTON RAGEOT.

LA VIE LATINE

BULLETIN POLITIQUE (1)

EUROPE

La France et le Vatican. — Les Roumains de Transylvanie. L'arrangement roumain-bulgare. — Le Centenaire d'Étienne le Grand

LA FRANCE ET LE VATICAN

Un grave conflit vient d'éclater entre le gouvernement de la République et le pape. Depuis la loi sur les congrégations, la situation assez tendue avait menacé déjà à plusieurs reprises de devenir nettement hostile; Léon XIII, qui était un *papa politicante* clairvoyant et avisé, avait tout fait pour maintenir le *statu quo*. Ainsi fut réglée à l'amiable la question du *nominavit nobis*. Mais Pie X, qui est un *papa religiosa*, semble moins accommodant. S'il ne parle pas beaucoup, ses cardinaux parlent d'autant plus ou font parler leurs amis, afin de pouvoir les démentir au besoin. Voici d'ailleurs en deux mots les circonstances de la situation actuelle. Mgr Geay et Mgr Le Nordez, évêques de Laval et de Dijon, reçurent, il y a quelque temps, des lettres de cardinaux leur donnant le conseil bienveillant de démissionner. Le premier était accusé d'avoir injustement frappé des prêtres respectables et d'avoir manifesté

(1) Notre collaborateur Albert Métin, chargé d'une mission en Amérique, se trouve dans la nécessité d'interrompre, pour les mois d'août et de septembre, son bulletin politique de *la Vie latine* en Europe. Il le reprendra dès son retour.

un intérêt trop sentimental pour être paternel à une supérieure de carmélites; le deuxième s'entendait reprocher d'être franc-maçon. Sitôt reçues, les lettres de Rome furent adressées par leurs destinataires place Beauvau. Le conseil des ministres jugea à l'unanimité qu'il y avait lieu d'envoyer au pape un ultimatum le sommant de retirer ses lettres aux évêques, comme contraires à l'esprit et à la lettre du Concordat. Le gouvernement estime, en effet, que la cour de Rome a contrevenu à l'article suivant du 18 germinal an X: *Aucune bulle, bref, rescrit, décret, mandat, provision, signature servant de provision, ni autre expédition de la cour de Rome, même ne concernant que les particuliers, ne pourront être reçus, publiés, imprimés, ni autrement mis à exécution sans l'autorisation du gouvernement.*

En outre, le pape ayant, sans consulter le gouvernement, ordonné à l'un des deux évêques de venir se justifier à Rome, le ministère estime qu'il était du devoir de l'évêque de l'en avertir, ainsi que le demande l'article 20 de la même loi : *Les évêques seront tenus de résider dans leurs diocèses. Ils ne pourront en sortir qu'avec la permission du premier Consul.*

Telle était la thèse du gouvernement français. Les cardinaux et les journaux officieux du Vatican ont fait savoir ce qu'ils pensaient être la justification du souverain pontife. D'après eux, il ne s'agissait que d'un simple avertissement, d'ailleurs tout à fait paternel. La question touchant les deux évêques n'étant point du domaine administratif, mais purement moral; le pape serait, disaient-ils, l'unique maître. C'est ainsi que le gouvernement aurait pris des mesures disciplinaires telles que la suppression de traitement, sans que la cour de Rome s'en fût émue. Que si, après enquête, il s'agissait de prendre des mesures graves ou définitives, le pape, soucieux de ses engagements concordataires, serait le premier à s'entendre avec le gouvernement français par voie diplomatique. Il faut convenir que les évêques étaient en fâcheuse posture et on n'imagine que difficilement quel était leur devoir dans cette affaire. En qualité de citoyens français soumis par serment aux lois du pays, ils devaient agir comme ils l'ont fait, c'est-à-dire soumettre les actes de Rome à leur ministre. En qualité d'évêques de l'Eglise romaine, ils étaient également tenus par serment, et sous menace d'encourir l'excommunication *latæ sententiæ*, à tenir rigoureusement secrets lesdits actes. La bulle *Apostolicæ sedis* stipule, en effet, que les évêques n'ont pas le droit, sous peine

de grande excommunication, de signaler ou de soumettre au pouvoir civil les lettres émanant de la cour de Rome.

Au reste, les événements se sont eux-mêmes chargés de les tirer d'embarras. L'évêque Le Nordez, qui n'avait pas cru devoir répondre aux mises en demeure comminatoires du cardinal Merry del Val, ayant reçu du secrétaire d'État pontifical une lettre très douce mais tendant au même but que les missives précédentes, à savoir: amener l'évêque à Rome pour lui faire faire soumission, estima que sa dignité était sauve et se rendit immédiatement auprès du pape.

La situation fut immédiatement transformée. La lettre du cardinal secrétaire d'État, pour câline qu'elle fût, n'en était pas moins contraire aux stipulations du Concordat. Le départ de l'évêque de Dijon constituait une nouvelle infraction à l'article 20. La conseil des ministres de la République française se réunit immédiatement et décida de rompre les relations diplomatiques avec le Saint-Siège.

Le nonce, Mgr Lorenzelli, fut avisé que sa présence en France n'avait plus d'objet, et il partit pour Rome. Le personnel de l'ambassade française quitta l'Italie, et ainsi fut éclaircie la situation diplomatique indécise qui existait depuis la mise en congé de M. Nisard, ambassadeur de France auprès du Vatican.

Quels seront maintenant les résultats de la rupture diplomatique? Ils sont difficiles à prévoir. Ou bien le Saint-Siège pense que le régime de la séparation vaudrait mieux pour l'Église que celui du Concordat, ou bien il suppose que M. Combes n'a pas pour lui la majorité du pays et qu'il sera désavoué par le Parlement. Dans les deux cas, il fait erreur, et pourtant on ne voit pas d'autre moyen d'expliquer l'intransigeance de son attitude et la correspondance provocatrice du cardinal Merry del Val.

La séparation profiterait peut-être à l'Église romaine en ce qu'elle lui permettrait de compter ses vrais amis et ses défenseurs inébranlables, mais il est fort probable que la séparation des Églises et de l'État aurait pour corollaire une loi de police des cultes très sévère et sous le régime de laquelle les prêtres catholiques auraient moins de liberté de parole que ne leur en garantissaient les articles du Concordat. D'autre part, le ministère français, présidé par M. Combes, peut se flatter d'avoir le pays pour lui, comme le montrent assez les récentes élections cantonales, et si, du reste, il n'en était pas ainsi, on expliquerait difficilement que depuis six ans le Parlement ait pu voter, en toute tranquillité et à de fortes majorités, des projets de loi très dommageables pour l'influence catholique.

Il semble donc que le Saint-Siège s'abuse sur les véritables opinions du peuple français et sur les bénéfices qu'il tirerait de la séparation. Mais fera-t-on cette séparation? On sait que le président du conseil a des sympathies pour un projet d'Église gallicane schismatique. On sait aussi qu'il ne trouverait pas dans le clergé français les éléments de cette constitution et que, d'ailleurs, la majorité parlementaire actuelle y est nettement opposée. Le Concordat étant annulé en fait, l'idée d'une Église gallicane étant écartée, il ne reste que le régime de la séparation, auquel semble devoir aboutir le conflit actuel entre la France et le Vatican.

LES ROUMAINS DE TRANSYLVANIE

Le projet de loi sur l'enseignement primaire qui vient d'être élaboré par le ministère hongrois attire l'attention sur le sort fait par le royaume de saint Etienne aux Roumains que les fantaisies de l'histoire placèrent sous sa domination. On sait que le royaume de Hongrie est constitué en majeure partie par des populations non magyares. Un groupe compact de 8 millions de Hongrois, semé de colonies allemandes, est flanqué au nord-ouest, à l'ouest et au sud de 11 millions de peuples divers, tous également en désaccord, et que pourrait tout au plus rassembler la haine commune du joug magyar, auquel ils sont soumis. Parmi ces 11 millions, on compte 3 millions et demi de Roumains groupés en Transylvanie et en Bukovine.

Depuis qu'ils ont eux-mêmes échappé à la cangue étrangère, les Magyars n'ont eu d'autre souci que d'assimiler ou d'absorber les populations diverses qui les enserrent de leur haine et de leurs convoitises. Ils ont poursuivi par différents moyens la magyarisation des Allemands, des Slaves et des Roumains. Voyons comment ils ont procédé avec ces derniers et quelle situation ils leur ont faite. Aussi bien la question transylvaine constitue-t-elle un des problèmes principaux de la politique étrangère du jeune royaume danubien. Le traité de Paris, en divisant en trois groupes le bloc roumain de 11 millions d'individus, a conditionné la politique extérieure de la Roumanie. Elle s'est trouvée liée politiquement aux destinées de la monarchie austro-hongroise et à celle de l'empire moscovite, tandis que les avant-gardes de sa nationalité postées dans les vallées du Vardar et de la Strouma l'intéressaient à la question macédonienne.

Depuis la fin du quinzième siècle et l'époque où, épuisés par leur lutte contre les Turcs, les Roumains de Transylvanie devinrent, pour les Hongrois, une proie aisément saisissable, ils n'ont cessé de protester par les armes ou par la parole contre un joug qui leur répugne. Peu importe donc, au point de vue politique, de savoir si, comme on s'en enquiert quelquefois, les Roumains sont ou non de purs Latins. Ils veulent être un peuple autonome, et leur volonté unanime suffit à leur conférer le droit à la vie indépendante en tant que groupe social. Après avoir été considérés comme une nation par le traité de Westphalie, trahis dans leur confiance par Joseph II en 1790, rétablis dans leur autonomie par Ferdinand IV, leurs espérances renaissant après l'adoption de la Constitution dualiste furent réduites à néant par la Diète de Pesth, qui les annexa purement et simplement.

Pour compenser la perte de leur indépendance, on leur accorda quelques libertés. On décréta l'autonomie des églises roumaines; on leur reconnut le droit de fonder des écoles sous la surveillance de l'État. Le roumain devint, avec le hongrois, la langue officielle des tribunaux. Mais ces privilèges furent violés aussitôt qu'accordés. Et, dès lors, la lutte se poursuivit avec d'autant plus d'âpreté que les Roumains acquéraient chaque jour une notion plus nette de leur individualité populaire, tandis que les Magyars, disposant de la force, en abusaient volontiers.

Une protestation célèbre, rédigée en 1892 par les étudiants roumains, exposa les griefs de leurs concitoyens. La vie politique de la Transylvanie était entravée par l'exclusion des Roumains de toutes les fonctions publiques, par une élévation anormale du cens électoral et par un découpage arbitraire des sections de vote. La vie intellectuelle était écrasée par la magyarisation des écoles roumaines, par la législation draconienne de la presse.

Les Hongrois répondirent à cette protestation par une exposition de principes généreux et libéraux, mais ils ne changèrent rien à leurs méthodes, et le mouvement antimagyar, marqué par des rébellions et des procès scandaleux (Kolosvar 1894), s'est développé depuis cette date.

Les Roumains de Transylvanie constituent aujourd'hui un groupe ethnique particulier de trois millions et demi d'individus qui sont, en majorité, agriculteurs. Jusqu'en 1848, ces Roumains étaient des serfs, et la Révolution, qui les a affranchis, a fait sortir de leur milieu une bourgeoisie qui ne s'est pas désintéressée du

peuple dont elle provient et dans lequel elle puise sans cesse un sang nouveau. C'est une population qui ne manque pas d'esprit pratique, mais qui est essentiellement conservatrice. Elle n'abandonne pas les travaux agricoles pour le commerce et l'industrie. Le Roumain transylvain, qui a, d'ailleurs, tous ces caractères communs avec le Roumain du royaume, dépense au fur et à mesure l'argent qu'il gagne ; il n'épargne pas et s'enrichit peu. S'il épargne, son argent est destiné à l'église et au prêtre. Ce peuple subjugué reste fidèle avec acharnement à sa foi et à son patriotisme.

Les deux choses se confondent d'ailleurs. Le pope roumain, nommé par ses concitoyens au suffrage universel et vivant au milieu d'eux, est non seulement le pasteur des âmes, mais aussi le représentant élu des citoyens. C'est autour de lui que se groupent les résistances contre le dominateur. Celui-ci l'a d'ailleurs compris depuis longtemps. Il a essayé de gagner les prêtres roumains, il y a réussi partiellement, et la scission qui s'est produite alors entre les deux clergés, l'un orthodoxe, l'autre uni, a fait le plus grand tort à la cause roumaine.

L'irrédentisme roumain est avant tout un grand mouvement populaire. Il utilise les écoles comme moyen de défense nationale et les confie à ses prêtres, encore que plusieurs d'entre eux aient trahi sa confiance. Or, le projet hongrois sur l'instruction primaire élaboré par le ministre Berzeviczy est destiné à magyariser totalement les écoles primaires au moyen desquelles se maintiennent, en Transylvanie, le culte de la patrie et de la nation roumaine. 500.000 enfants fréquentent 2.500 établissements d'instruction primaire, purement roumains, entretenus par les églises ou par des sociétés ayant leur siège et leurs adhérents dans le royaume de Roumanie.

Ces écoles confessionnelles existaient en vertu de la loi de 1868 sur les nationalités. On n'y enseignait que le roumain. Depuis, d'autres lois survinrent, imposant aux enfants l'étude du hongrois, tous les enfants ayant passé par l'école devant parler et écrire couramment la langue magyar. Le nouveau projet va plus loin. Il vise toutes les nationalités non magyares. Il stipule que du moment que 20 0/0 des élèves inscrits dans les écoles confessionnelles reconnaîtront le magyar comme la langue maternelle, l'enseignement sera donné non plus en roumain, en allemand, en serbe ou en un autre idiome slave, mais en hongrois.

Or, on conçoit qu'il ne sera pas difficile aux autorités d'imposer

aux petits fonctionnaires une déclaration de cette nature. Le taux de 20 0/0 sera facilement atteint, quitte à faire inscrire des enfants hongrois ne fréquentant pas les écoles confessionnelles, et les cours en langue roumaine auront vécu. Ce sera un pas de plus fait dans la voie où s'est engagé le peuple hongrois, et qui ne tend à rien moins qu'à la destruction de la race roumaine en Transylvanie.

En général l'intransigeance des Hongrois atteint d'ailleurs un degré extraordinaire. Au cours de la discussion du budget de la prochaine année financière, le député hongrois Szatmary déclarait que les nationalités non magyares « ennemies intérieures de l'État » ne cessaient de se livrer impunément à toutes sortes d'agitations. Un député roumain, M. Aurèle Vlad, s'étant avisé de protester, il s'attira d'un autre député hongrois, M. L. Olay, la riposte suivante :

« Ici, tout le monde doit être hongrois. Ceux qui ne le sont pas ne doivent pas entrer dans cette enceinte. Le représentant de n'importe quelle nationalité peut prendre place ici comme Hongrois, mais du moment où il s'élève contre l'idée de l'État hongrois, sa place n'est plus ici. »

Des paroles semblables sont fréquemment prononcées en Hongrie. Elles ne traduisent pas seulement la façon de voir d'un individu, elles reflètent l'opinion de la majorité des Magyars et, à ce titre, ont un douloureux retentissement en Roumanie. Les Roumains du royaume s'aperçoivent de plus en plus que le pacte tacite conclu entre eux et les puissances de la Triple-Alliance a constitué un jeu de dupes. Loin de nous l'idée de vouloir critiquer la politique extérieure suivie jusqu'à présent par la Roumanie. Elle s'explique parfaitement par les circonstances historiques qui l'ont déterminée, et elle est parfaitement justifiable. Mais il faut bien reconnaître que si la Roumanie a scrupuleusement tenu ses engagements, si elle a observé à l'égard des Transylvains une attitude bienveillante certes, mais très strictement neutre, la monarchie austro-hongroise a moins bien rempli ses promesses et qu'elle ne semble pas disposée à les mieux remplir dans l'avenir.

Au surplus, il faut bien dire qu'il est rarement possible et qu'il n'est jamais bon de modifier brusquement l'orientation d'une politique. La Roumanie ne peut subitement tourner le dos aux puissances avec lesquelles tant de liens l'unissent depuis si longtemps. Mais ne pouvait-elle élargir l'horizon de sa politique extérieure ? Au cours de ces dernières années, nous avons assisté à une détente générale des alliances offensives et à un élargissement des amitiés

internationales. Les grandes puissances trouvent plus d'indépendance dans des accords nombreux et divers que dans une alliance qui les lie étroitement. Elles se permettent des « tours de valse », suivant l'expression du comte de Bulow, et les Français savent par expérience que les tours de valse diplomatiques sont suivis généralement de flirts dans lesquels les deux valseurs trouvent intérêt. Des manifestations de sympathies semblables à celle que traduit la *Ligue de l'action latine* montrent la voie aux puissances qui désirent acquérir par des amitiés internationales une indépendance et une autorité qu'un système trop étroit d'alliance ne saurait leur garantir.

L'ARRANGEMENT ROUMAIN-BULGARE

La Roumanie vient de conclure avec la Bulgarie un accord qui n'a peut-être pas une grande portée politique, mais qui témoigne du vif désir que les deux pays ont de s'entendre sur les questions qui les divisent. Nous avons indiqué (1) en parlant des Koutzo-Valaques quels pourraient être les résultats d'un commun bon vouloir. L'arrangement qui vient d'être conclu montre que les deux puissances danubiennes s'en rendent compte et permet d'espérer que leurs bonnes relations continueront dans l'avenir.

Cet arrangement est relatif aux îles du Danube situées entre la Roumanie et la Bulgarie et dont la configuration se trouve fréquemment modifiée par la fantaisie du fleuve. En 1900, les discussions qui s'élevèrent au sujet de la propriété de l'île Bujorescu, en face de la ville de Sistow, amena une certaine tension entre les deux gouvernements. On remit la solution de la question à une commission formée de délégués de Sofia et de Bukarest.

Cette commission, qui siégeait à Bukarest, vient d'aboutir à un accord dont les termes ont été reçus dans les deux pays avec une égale satisfaction. L'article du traité d'Andrinople donnant le thalweg comme ligne de démarcation entre les deux pays reste en vigueur, mais il est complété par une clause en vertu de laquelle la frontière sera revisée tous les dix ans par une commission. Les difficultés provenant des modifications constantes subies par le cours du fleuve seront ainsi supprimées.

L'arrangement se complète par des dispositions relatives au

(1) *Renaissance latine* du 15 juin 1904.

régime de propriété et de charges des terrains susceptibles d'être rétrocédés. Il est entendu qu'ils seront libres de charges privées et échangés à titre de propriété d'État, les gouvernements contractants s'engageant à indemniser eux-mêmes sur leurs bords les propriétaires particuliers lésés. Tel est cet arrangement roumain-bulgare qui, tout en témoignant d'un mutuel désir d'entente, supprime pour l'avenir bien des sujets de conflit.

LE CENTENAIRE D'ÉTIENNE LE GRAND

Tous les groupes roumains séparés par les frontières politiques se sont réunis pour fêter le quatrième centenaire d'Étienne le Grand, un de leurs princes les plus glorieux et qui est généralement peu connu en Occident.

L'Europe lui doit cependant beaucoup, puisqu'il entreprit vers le milieu du quinzième siècle d'arrêter le flot de l'invasion ottomane et qu'il y réussit en partie. La défaite de Racova qu'il infligea en 1475 au sultan Soliman eut dans toute la chrétienté un immense retentissement. Etienne le Grand mérita par ses hauts faits et par sa piété le titre d'*Athlète du Christ*, qui lui fut décerné par Sixte IV.

Étienne le Grand fut un prince valeureux et un administrateur habile. Il couvrit la Moldavie de monuments. Il réforma l'organisation de l'Église roumaine. Il sut se faire aimer de son peuple, qu'il couvrit de gloire dans maintes expéditions guerrières. Après avoir repoussé les Turcs, il fut obligé de lutter contre les princes chrétiens, qui auraient dû être ses alliés et qui n'eurent pour lui qu'ingratitude. Il battit, en particulier, Mathias Corvin et les Magyars. A la fin de sa vie, il eut une vue en quelque sorte prophétique de l'histoire future de son pays. Il se rendit compte que les dangers qui le menaçaient viendraient tout autant de ses voisins chrétiens que des musulmans, et il préféra, au dernier moment, mettre son peuple sous la protection du plus fort. Il recommanda à son fils Bogdan de lier partie avec les Turcs, contre lesquels il avait lui-même lutté durant toute sa vie.

Les Roumains ont saisi avec empressement l'occasion qui s'offrait à eux de célébrer un prince aussi glorieux. Le quatrième centenaire d'Étienne le Grand a rapidement pris les proportions d'une fête nationale. Son intérêt a encore augmenté du fait qu'une partie de la fête a dû avoir lieu hors des frontières du royaume. La

tombe du prince moldave se trouve, en effet, au monastère de Putna, près de Suceava, en Bukovine, c'est-à-dire dans un territoire qui relève du gouvernement autrichien.

Les autorités n'ont pas manqué d'y prendre part. A Putna, le prince Hohenlohe, gouverneur de Bukovine, a pris la parole devant les Roumains du royaume qui avaient traversé la frontière. Il a dit en particulier :

Le gouvernement est heureux d'apporter ici un hommage public aux Roumains. Nous sommes certains que nos hôtes sauront se comporter dignement et certains aussi qu'ils emporteront dans leur pays la conviction que leurs compatriotes sont bien traités et se trouvent bien sous l'égide de nos lois.

La journée d'aujourd'hui, messieurs, est une grande conquête pour nous.

Vive S. M. l'Empereur!

De quelle conquête s'agit-il ? Le prince de Hohenlohe a-t-il voulu dire que le gouvernement de Vienne se flattait d'avoir acquis, par son adhésion à la fête d'Étienne le Grand, les sympathies de tous les Roumains ? Tout le monde s'accorde à reconnaitre que la conduite des autorités autrichiennes a été d'une correction et d'une urbanité parfaites. Mais il n'en a pas été de même des autorités hongroises. Le recteur de l'Université de Buda-Pesth a menacé de peines sévères les étudiants roumains s'ils participaient aux fêtes de Putna. Il les a traqués jusque dans leurs sociétés amicales et privées. Et quant aux Transylvains, ce n'est qu'au prix des plus grandes difficultés qu'ils ont pu célébrer, eux aussi, le centenaire du voïvode moldave.

Au surplus, les journaux hongrois n'ont pas manqué de reprocher au gouvernement de Vienne son attitude en Bukovine et ils ont demandé à M. Tisza de faire des remontrances à son collègue, M. de Kœrber. Dans ces conditions, quelle confiance les Roumains du royaume peuvent-ils attacher aux paroles conciliantes du prince de Hohenlohe ? Et ne sont-ils pas fondés à craindre que la phrase : *La journée d'aujourd'hui est une grande conquête pour nous*, ne soit une ironie à la fois blessante et inquiétante pour le patriotisme roumain ?

MARCEL ROUFFIE.

AMÉRIQUE LATINE

Au Chili. — Le chapitre des révolutions. — L'anniversaire de Cuba et la doctrine de Monreo

AU CHILI

La situation s'est fort améliorée ces temps derniers dans la république chilienne. La période de crise parlementaire qui, en quelques années, a déterminé une quarantaine de changements de ministères semble close. Les partis ont retrouvé leur équilibre ; le libéralisme domine et va fournir, espère-t-on, une majorité sûre et un terrain solide au président pour reprendre et poursuivre une grande politique d'affaires et de développement économique.

A l'extérieur, un traité de paix définitif avec la Bolivie paraît devoir remplacer à bref délai la simple trêve subsistant entre les deux pays depuis la guerre du Pacifique. La Bolivie accepterait les faits accomplis au point de vue territorial, et, en échange de l'abandon de son littoral, elle recevra une indemnité pécuniaire et des concessions douanières. De plus, le Chili prolongera les voies ferrées qui ouvrent des débouchés aux Boliviens vers ses ports du Nord.

Le règlement des questions en suspens avec le Pérou depuis cette même guerre du Pacifique, notamment la propriété des provinces de Tacna et Arica, occupées provisoirement par le Chili, est plus délicat et moins prochain. Il est faux toutefois que le Chili se propose de s'annexer définitivement et arbitrairement lesdites provinces. Il respectera le traité d'Ancon, qui veut que la possession de celles-ci soit déterminée par un plébiscite des populations. Ce sont les modalités de ce plébiscite qui sont le point difficile à solutionner.

Les conventions de paix et de désarmement partiel avec la République Argentine, sur la base de l'équivalence des forces militaires des deux pays, ont déterminé la vente à l'Angleterre de navires de guerre, ce qui a non seulement diminué les charges de la paix armée, mais a procuré au pays quarante millions de francs de ressources extraordinaires.

D'autre part, le message du président Riesco, lu lors de l'ouverture du Congrès, le 31 mai dernier, signale des excédents budgétaires considérables : 16.036.000 piastres, soit environ 30 millions de francs en 1903. Pour 1904, les dépenses sont évaluées à 140 millions de piastres (250 millions de francs) contre un revenu estimé à 159 millions de piastres (285 millions de francs), ce qui laissera un excédent de 35 millions de francs. Enfin le budget de 1905, avec 120 millions de piastres aux recettes et 98 millions aux dépenses, promettrait un excédent de 40 millions de francs.

En ajoutant au produit de la vente des navires de guerre et aux excédents budgétaires le rendement des adjudications de terres publiques dans le territoire de Magellan, le gouvernement chilien se trouvera pourvu dans ces prochaines années de 150 millions de francs de disponibilités qui lui permettront de mener à bien l'exécution de son vaste programme de travaux et de colonisation et la conversion du papier-monnaie.

Le programme de travaux, qui exigera de quatre à cinq cents millions de francs, comporte d'abord l'achèvement du transandin, dont l'entreprise vient d'être mise en adjudication. L'ancien syndicat Clarke s'est seul présenté pour réaliser ce projet pourtant si intéressant, par lequel les deux réseaux ferrés argentin et chilien vont se souder à travers les Andes. La première ligne interocéanique de l'Amérique du Sud, Buenos-Ayres-Valparaiso, sera ainsi complétée.

Le Chili se propose, de plus, d'achever la grande ligne longitudinale parallèle à la côte, devant former l'artère de communication de la longue bande du territoire chilien jusqu'à l'extrême nord Iquique — centre de l'exploitation des nitrates de soude — avec divers embranchements et un prolongement vers la Bolivie.

D'autre part, on entreprendra l'aménagement du port de Valparaiso et autres.

Quant à la conversion du papier-monnaie, on ne sait encore exactement ce que va faire le gouvernement. Il y a quelques années, une loi a fixé comme nouvel étalon monétaire la piastre

de 18 pence ou 1 fr. 80 au lieu de l'ancienne piastre de 5 francs. Depuis lors, le gouvernement a commencé à accumuler une réserve d'or pour servir de garantie à l'émission actuelle de 50 millions de piastres de papier-monnaie et préparer le retour à la conversion sur la base de 18 pence.

Cette opération a été ajournée déjà plusieurs fois. Actuellement elle est de nouveau envisagée, mais il est probable qu'au bout du compte elle sera différée de 1905 à 1907. Le gouvernement se contentera prudemment de continuer à grossir sa réserve métallique, qui est de 22.900.000 piastres or et qui a été placée en fonds anglais et français. Déjà, par cette politique, jointe à la situation financière favorable, au relèvement des prix du cuivre et du nitrate de soude, aux bonnes récoltes et à une balance en excédent du commerce extérieur, qui a donné 202 millions de piastres aux exportations contre 146 millions aux importations en 1903, le change s'est élevé à 17 pence la piastre. La conversion immédiate à 18 pence, pair légal, viendrait troubler le change et les affaires. On s'explique donc que le gouvernement, d'accord avec le Congrès, ajourne la conversion au jour où le change pair se sera établi de lui-même. Ce qu'on s'explique moins, c'est que la commission financière de la Chambre ait appuyé une nouvelle émission de papier de 25 millions de piastres, ce qui ne peut que compromettre et retarder la conversion et peser sur le change. Il est vrai qu'il y a un parti, celui des producteurs et des exportateurs, pour lequel la dépréciation du change est une forme de protection et l'agio une prime de sortie. Ce parti est puissant et cherche par tous les moyens à retarder, avec la conversion, le retour au change pair qui détruira cette prime.

Cependant il y a lieu de croire que c'est le parti de l'intérêt général, celui de la saine finance et de la saine monnaie qui aura le dernier mot. En tout cas, une preuve de confiance dans l'avenir est l'initiative que vient de prendre la Société du Creusot de fonder à Lebu, à proximité des grands charbonnages de Lota, un vaste établissement métallurgique appelé à prendre une grande part dans les travaux publics en perspective. Des ingénieurs ont été déjà envoyés sur place. Etendant son activité à la Bolivie, le Creusot a offert au gouvernement bolivien de se charger de la construction du réseau projeté de chemins de fer, en fournissant un certain capital en plus des cinquante millions de francs d'indemnité versés par le Brésil à la Bolivie pour la cession du territoire d'Acre et destinés à cette fin.

Avec ce mouvement d'expansion de la grande industrie française vers le Chili coïncide la nouvelle de la conclusion d'un arrangement provisoire entre le chargé d'affaires du Vénézuéla, M. Mauburguet, et une banque parisienne, pour la conversion et la consolidation de la dette extérieure vénézuélienne. Vu l'instabilité politique et les antécédents financiers du Vénézuéla, cette grosse opération devra comporter de sérieuses et solides garanties. Elle consisterait dans une hypothèque sur les douanes et les salines.

LE CHAPITRE DES RÉVOLUTIONS

Passons maintenant aux révolutions, car, hélas ! il y en a toujours quelqu'une en train ou qui couve dans l'Amérique latine. L'insurrection qui sévit depuis plusieurs mois dans la république de l'Uruguay et qui menaçait de s'éterniser paraît toucher à sa fin.

La cause de cette prise d'armes est toujours la même et vient de loin. C'est l'éternelle querelle entre les *colorados*, les rouges ou libéraux, maîtres du pouvoir depuis quarante ans, et les *blancos*, conservateurs ou nationalistes, qui, périodiquement, s'insurgent contre le parti dominant, qu'ils sont impuissants à renverser.

Après la rébellion qui finit si tragiquement par l'assassinat du président Idiarte Borda, en 1897, les deux partis firent une transaction, un pacte par lequel les *blancos* étaient assurés d'une représentation proportionnelle dans le Congrès et de l'exercice des fonctions publiques dans les quelques départements où ils sont en majorité. C'est sur ce pacte que fut élu et que gouverna en paix le président Cuestas, lequel passait le pouvoir, en mars 1903, à son successeur, M. Batlle y Ordonez, élu par les *colorados* et quelques *blancos*.

A l'avènement de celui-ci, cependant, les *blancos* se montrèrent assez menaçants pour que le compromis de 1897 fût renouvelé et consolidé par le pacte de Nico Perez. Il paraît évident que ce pacte pèse aux *colorados*, et cela se conçoit.

Qu'on se figure le gouvernement actuel de la République française obligé, par une transaction avec ses adversaires, de confier la préfecture d'un département où dominent les nationalistes à M. Paul Déroulède, ou celle d'un département de Bretagne à M. de Baudry d'Asson, et ainsi de suite. C'est absolument le cas dans l'Uruguay, et c'est parce que le président Batlle y Ordonez, qui, à

tout prendre, est un brave homme, s'est permis d'envoyer deux régiments dans le département nationaliste de Rivera, à la suite d'incidents de frontières avec les Brésiliens de Rio-Grande-du-Sud, que les *blancos* ont crié à la violation du pacte de Nico Perez, à l'invasion de leurs fiefs, et ont levé l'étendard de la révolte.

Ils ont réuni de dix à quinze mille *gauchos*, recrutés dans les fermes par leur chef, Aparicio Saravia, promu « général » pour la circonstance, et opérant par bandes. Le gouvernement leur a opposé vingt ou trente mille hommes de réguliers et de milices en partie recrutées de force, et, depuis lors, ce ne sont que galopades échevelées, razzias de chevaux et de bétail dans les *estancias* ou fermes d'élevage, raids et escarmouches, sans action décisive qui mette un terme à cette guerre de ressources.

Il s'est formé en Argentine une commission de pacification, qui a tenté officieusement de mettre d'accord les deux partis. Tous les efforts ont été vains. Le gouvernement et son parti *colorado*, qui veulent en finir une bonne fois avec ce dualisme impossible de l'Etat *colorado* et de l'Etat *blanco*, exigent la soumission pure et simple des rebelles.

Ceux-ci se refusent à toute capitulation sans garantie. Ainsi obstinés dans leur attitude, les deux partis peuvent continuer indéfiniment la campagne en vivant sur le pays.

Jusqu'à présent, il n'y a encore que demi-mal.

Les finances avaient été remises sur un pied assez solide par le président Cuestas, caissier modèle, qui tint étroitement serrés les cordons de la bourse. Néanmoins, il ne faudrait pas que ce petit jeu de la guerre civile se prolongeât trop longtemps pour compromettre le crédit et la richesse économique de ce petit pays, qu'on a surnommé « le jardin de l'Amérique du Sud » et qui, avec une population d'un million d'âmes, a une dette qui dépasse cinq cents millions de francs.

On a préconisé une intervention amicale conjointe de l'Argentine et du Brésil pour faire cesser cette guerre civile, qui entretient la fâcheuse réputation collective de turbulence et d'instabilité des Sud-Américains.

Peut-être une médiation de ce genre serait-elle indiquée pour prévenir l'ingérence éventuelle de quelque grande puissance. On a parlé d'une intervention de la Grande-Bretagne, dont les nationaux commencent à se plaindre. Et grâce à de puissantes influences qui s'exercent dans les deux camps, la pacification paraît prochaine.

La république de Saint-Domingue était aussi en révolution. Là, le mal était devenu chronique, l'anarchie était à son comble, la banqueroute définitive. Il était à peu près impossible de voir clair dans cette inextricable mêlée de généraux qui se disputaient le pouvoir : les Moralès, les Jimenez, les Wos y Gil, les Cacérès, les Vasquez, etc., simples fantoches que font mouvoir les intrigues américaines et allemandes. Ce qu'on voit bien, c'est la main des Etats-Unis prête à s'abattre sur l'île, en vertu même de ce *devoir* d'intervention dont parle une lettre toute fraîche du président Roosevelt, provoquée par le second anniversaire de Cuba libre.

Mais, d'après les dernières nouvelles, la paix avait été conclue sous les auspices des États-Unis eux-mêmes entre le président provisoire Moralès et les révolutionnaires, dont les délégués se sont réunis à bord du croiseur américain *Detroit* dans les eaux de Saint-Domingue. Puisse-t-elle durer et épargner à l'île l'absorption dont elle est menacée par les Américains !

L'ANNIVERSAIRE DE CUBA ET LA DOCTRINE DE MONROE

Il y a eu deux ans le 20 mai que la république de Cuba est entrée dans la famille des nations, sous les auspices tout-puissants des Etats-Unis protecteurs. Elle s'est donné pour président un des vétérans des luttes de l'indépendance, M. Estrada Palma. Elle vient d'essayer assez avantageusement son crédit par l'émission d'un emprunt extérieur cinq pour cent de trente-cinq millions de dollars, couvert quatre fois à New-York, Londres, Francfort et Amsterdam, destiné à payer la solde de l'armée libératrice et à des travaux publics. Il est garanti par les 15 0/0 des recettes des douanes. Le traité de réciprocité commerciale avec les Etats-Unis a donné un vif essor à son trafic. Et on a célébré l'anniversaire de l'indépendance cubaine à New-York, en un banquet où le ministre de la guerre des Etats-Unis, M. Taft, a donné lecture d'une lettre extrêmement significative du président Roosevelt.

Le texte même de la lettre du président américain mérite d'être cité :

J'estime que ce que nous avons fait pour Cuba ne l'a pas été seulement pour elle, mais aussi pour montrer nos intentions et nos désirs à toutes les nations au sud de nous. Il n'est point vrai que les Etats-Unis aient soif de conquêtes et nourrissent d'autres projets à l'égard de ces nations que ceux

qui tendent à leur bien-être. Tout ce que nous désirons, c'est de voir tous nos voisins vivre dans la stabilité, l'ordre et la prospérité.

Tout pays dont le peuple se conduira bien peut compter sur notre amitié cordiale.

Si une nation montre qu'elle sait agir convenablement (*with decency*) en matière industrielle et politique, si elle maintient l'ordre et fait face à ses obligations, elle n'a nullement à craindre l'intervention des États-Unis. Mais des méfaits brutaux ou l'impuissance qui résulte d'un relâchement des liens d'une société civilisée peuvent parfaitement exiger l'intervention de quelque nation civilisée, et, dans l'hémisphère occidental, les Etats-Unis ne sauraient ignorer ce devoir.

Néanmoins, il reste exact que les intérêts de nos voisins du sud sont réellement identiques aux nôtres. Tout ce que nous demandons, c'est qu'ils se gourvernent bien, qu'ils soient prospères et ordonnés. Partout où ce sera le cas, ils ne trouveront qu'aide et secours de notre part.

Cette déclaration a été très commentée en Europe, où elle a causé un vif émoi. Elle confirme singulièrement les prévisions du livre *Greater America*, que l'écrivain anglais M. Archibald Colquhoun vient de faire paraître et qui montre des Etats-Unis militarisés, englobant politiquement l'Amérique jusqu'à l'isthme, absorbant les Antilles et s'emparant du sceptre du Pacifique. La lettre de M. Roosevelt répond aussi aux protestations plus ou moins claires de l'Allemagne contre la doctrine de Monroe. Récemment, le professeur Münsterberg, de Berlin, a publié un livre sur les Américains, où il qualifie de surannée cette doctrine et revendique les droits de l'Europe sur le nouveau monde, qu'elle colonise. Si la doctrine de Monroe était surannée, M. Roosevelt vient de la rajeunir et de lui donner une portée surprenante.

Certains publicistes en Europe estiment qu'après tout la tutelle que les États-Unis s'arrogent sur les républiques latines d'Amérique est une garantie pour les intérêts européens. Cette appréciation n'est point très judicieuse. La tutelle des États-Unis ne s'exercera pas, qu'on en soit bien convaincu, pour les beaux yeux de l'Europe ; elle tendra nécessairement à l'exclusion des intérêts économiques aussi bien que des ambitions politiques européennes dans le nouveau monde, et dans cet ordre d'idées il vient de se produire un fait très grave.

La plus importante des républiques de l'Amérique australe, le Brésil, subissant la pression des Américains, qui menaçaient de taxer ses cafés, dont ils sont les plus grands importateurs et qui sont admis en franchise, vient d'accorder aux États-Unis une détaxe de 20 0/0 sur le tarif général aux farines, lait condensé,

encres, vernis, horlogerie, articles manufacturés en caoutchouc, de provenance américaine.

Le Brésil vient donc d'abdiquer dans les mains des Etats-Unis cette indépendance économique dont il était si jaloux et qui lui faisait traiter commercialement toutes les puissances sur le pied d'égalité.

La France et d'autres nations qui ont accordé des concessions plus ou moins importantes au Brésil à l'entrée de ses cafés protestent légitimement contre le traitement privilégié obtenu par les États-Unis et qui est un pas de plus fait par eux vers ce *zollverein* panaméricain qui est un de leurs objectifs.

On peut juger par ce seul fait quelles sortes de garanties l'ascendant irrésistible que prennent les États-Unis sur tous les peuples du continent américain, dont ils se constituent à la fois tuteurs et *policemen*, apportera aux intérêts de l'Europe dans l'hémisphère occidental.

Peut-être à la longue les entreprises de plus en plus hardies de l'impérialisme américain trouveront-elles enfin une barrière dans l'union des Latins d'Amérique. En tout cas il est curieux de signaler la grande manifestation très suggestive qui vient d'avoir lieu à la Havane même, là où s'exerce le plus puissamment l'influence nord-américaine. Le 12 mai, au Théâtre Tacon, une imposante réunion, à laquelle était présent le président Palma, a acclamé avec enthousiasme le projet de formation d'une union de l'Amérique latine. M. Montero, ministre de Cuba en Angleterre ; M. Zayas, chef du parti nationaliste, et d'autres orateurs ont montré la nécessité de l'union des peuples latins pour la conservation de leur race, de leur langue, de leurs traditions. Et il est très suggestif que ce mouvement en faveur de l'union latine soit éclos au sein de cette république cubaine qui semble le plus directement, le plus immédiatement menacée d'ajouter une étoile à l'Union Jack, le drapeau constellé de la formidable confédération du Nord.

En attendant, les États-Unis, après avoir payé deux cents millions à la France et cinquante à la république de Panama pour le canal interocéanique et sa zone, viennent de prendre possession de cette zone et d'y installer un gouverneur civil et militaire, le major général Davis, placé sous la dépendance directe du ministère de la guerre de Washington. Maîtres de Panama et de Colon, ils viennent de décider d'y appliquer leur tarif protecteur Dingley,

ce que les Panamiens commencent à envisager avec une vive appréhension et même un certain ressentiment. Il y a là une violation de l'esprit du traité Hay-Bunau Varilla, par lequel la zone du canal interocéanique a été cédée aux États-Unis ; cette violation, impliquant la suppression de la liberté commerciale dans l'isthme, peut entraîner pour la nouvelle république l'impossibilité de vivre et la nécessité de s'annexer aux Etats-Unis. Une autre question plus grave se pose aussi désormais : ce système protecteur sera-t-il plus tard le régime appliqué au futur canal ?

Sans rien préjuger de l'avenir, ce que nous savons déjà de la politique américaine laisse fort à souhaiter que les garanties dont l'Europe, et surtout l'Europe latine, a besoin pour ses intérêts dans le nouveau monde lui soient données par une politique d'union, de concorde et de sagesse des républiques latines, et non par une tutelle nord-américaine qui ne s'établira sur elles — ne nous y trompons pas — qu'à leurs dépens et aux nôtres.

Les élections présidentielles qui auront lieu aux États-Unis le 8 novembre doivent avoir une portée considérable sur cette question. C'est l'impérialisme et la nouvelle doctrine de Monroe qui sont en jeu. Suivant que M. Roosevelt, le champion déterminé du panaméricanisme, ou son adversaire démocrate, le juge Parker, représentant des idées plus pacifiques, des tendances moins conquérantes, l'emportera, cette « destinée manifeste » que les mégalomanes américains ont assignée aux États-Unis d'exercer l'empire du Nouveau-Monde va précipiter ou enrayer sa marche inquiétante vers l'Amérique latine.

Aussi ne peut-on relever qu'avec satisfaction tout fait tendant à la pacification et au rapprochement de ses républiques. C'est ainsi que le conflit entre le Brésil et le Pérou, qui faillit un moment prendre les proportions d'un *casus belli* sur la question de la possession du territoire d'Acre, est réglé par un *modus vivendi*, en vertu duquel le Pérou évacuera le territoire litigieux, lequel sera neutralisé jusqu'à la solution définitive amiable ou arbitrale du différend.

Louis Guilaine.

LE

MOUVEMENT INTELLECTUEL

ITALIE

Fêtes en l'honneur de Pétrarque et de M. d'Annunzio

A quelques semaines de distance, l'Italie a fêté au mois de juillet dernier deux poètes : on a commémoré à Arezzo le souvenir de François Pétrarque, né dans cette ville il y a six cents ans (le 20 juillet 1304) ; puis on a célébré à Chieti, dans les Abruzzes, la glorieuse activité d'un fils de cette province, d'un poète plein de vie encore et d'ardeur, Gabriel d'Annunzio, l'auteur des *Laudi* et de *la Figlia di Jorio*. Pétrarque et d'Annunzio, ces deux noms que le hasard a réunis, n'offrent entre eux, assurément, qu'une médiocre ressemblance. Nous ne prendrons pas occasion des solennités récentes pour tracer entre ces poètes un parallèle oiseux : nous tenterons simplement de marquer le sens des fêtes dont ils furent les héros.

* * *

François Pétrarque doit à l'amour de Laure de survivre dans la mémoire des hommes. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages savants sur lesquels il comptait pour assurer sa gloire; il écrivait un latin élégant et pur, car il avait compris la majesté des lettres romaines et pressenti le prestige des lettres grecques ; mais ces titres devaient être de peu de poids auprès de la prostérité. François Pétrarque est illustre, François Pétrarque est immortel pour avoir aimé et pour avoir su donner à l'expression de son amour une forme poétique parfaite. Les trois coryphées de la pre-

mière renaissance italienne: Dante, Pétrarque et Boccace, aimèrent tous trois une femme par-dessus toutes les autres. Dante divinisa Béatrice, Boccace glorifia Fiammetta, Pétrarque exalta Laura. On a longuement discuté sur la nature de l'amour chez ces trois poètes. On en discutera longtemps encore et sans doute on n'identifiera jamais avec une parfaite sûreté la personnalité de ces muses; mais ceci, par exemple, est manifeste : la plus grande modernité et la supériorité littéraire des vers d'amour de Pétrarque sur la prose et les vers d'amour de ses rivaux; dans le culte de Dante pour Béatrice, un ascétisme rigoureux, le monachisme médiéval, prédominent encore. Chez Boccace, en revanche, l'amour n'est qu'un sentiment païen; le culte de ce poète pour Fiammetta n'est qu'une apothéose de la sensualité et du plaisir. Entre ces deux auteurs et ces deux philosophies, Pétrarque occupe une place à part. Sa conception de l'amour n'est plus celle de Dante. Elle ne ressemble pas davantage à celle de Boccace. Elle participe à la fois de l'un et de l'autre. En elle le christianisme et le néo-paganisme s'équilibrent harmonieusement. A *la Divine Comédie*, Pétrarque oppose justement le *drame humain* de ses amours avec Laure. De sorte que le *Canzoniere* peut être appelé le premier *roman* qu'un poète ait rêvé au sortir de la barbarie médiévale. Pétrarque entonne le chœur des poètes modernes. Et c'est pourquoi son nom demeure illustre, bien que son œuvre, à vrai dire, ne soit plus guère connue que des lettrés.

« Le premier homme moderne », telle est bien, je crois, la meilleure définition de François Pétrarque. Certes, il eut la faiblesse d'attacher à ses œuvres latines plus d'importance qu'à ses écrits en langue vulgaire ; mais il y a latin et latin. Pétrarque prit pour modèle Cicéron. Il répudia le latin monacal dont les lettrés continuaient de se servir. Son latin classique marque un progrès sur l'idiome jusqu'alors en usage. L'apparition du chantre de Laure précipite en un mot l'avènement de la Renaissance.

Par ses idées politiques, Pétrarque appartient déjà aux temps modernes. Dante, dont le génie fut autrement vigoureux, sacrifiait encore aux préjugés de son temps. Il conçut l'idée de l'unité italienne, mais cette notion chez lui demeure abstraite et vague. Hors de Florence, Dante se disait exilé. Il ne reconnaissait pas sa patrie dans les diverses provinces du pays où résonne le *si*. Combien plus large, combien plus moderne le patriotisme de Pétrarque! Ses études classiques, sa pénétration intelligente de l'anti-

quité romaine, développèrent chez lui l'esprit d'*italianité*, un idéal que nul avant lui n'avait si clairement conçu, qu'il contribua puissamment à fonder et à répandre. Pétrarque était né à Arezzo en Toscane, mais, supérieur aux haines de son siècle, il ne voyait pas dans les Florentins, les Siennois et les Pisans des ennemis héréditaires. Il saluait des compatriotes en tous ceux qui parlaient la langue italienne et les traitait comme tels. Il rêva le premier d'un jour meilleur qui réconcilierait tous les Italiens et les réunirait dans la même communauté fraternelle. Le culte de Rome prit toujours dans son cœur une grande place. « L'Italie unifiée, avec Rome, maîtresse du monde, pour capitale, » tel était son *credo* politique. A l'homme qui devança son temps de si loin et qui montra si clairement à ses compatriotes divisés le but idéal où ils devaient tendre, on comprend que les Italiens d'aujourd'hui aient éprouvé le besoin de rendre des honneurs exceptionnels.

Les fêtes d'Arezzo avaient été précédées des fêtes de Vaucluse. Pétrarque doit beaucoup, en effet, à la poésie provençale. C'est sur les bords de la Sorgue qu'il a rencontré Laure et qu'il a écrit le *Canzoniere*. Il importait que le sixième centenaire du glorieux poète italien fût célébré à Arezzo et en Avignon. A cette occasion, les drapeaux italien et français ont flotté de nouveau côte à côte. La Toscane, par orgueil; la Provence, par sympathie, ont célébré avec un élan égal une date essentiellement latine.

*
* *

C'est une pensée fort différente qui présida aux fêtes données en l'honneur de M. Gabriel d'Annunzio à Chieti, dans les Abruzzes. En commémorant le six-centième anniversaire de Pétrarque, les Italiens entendaient exalter le grand poète qui conçut le premier l'idéal unitaire aujourd'hui réalisé. En célébrant M. d'Annunzio, la ville de Chieti sacrifiait au contraire à l'esprit particulariste. Elle a glorifié dans le « divin Gabriel », comme il fut appelé en cette occasion, l'illustre fils des Abruzzes, le poète provincial, le chantre inspiré de la terre natale.

Le mythe du géant Anthée qui retrouvait une force nouvelle à chaque fois qu'il touchait le sol n'a pas cessé d'être vrai. Combien d'artistes contemporains, combien de poètes en ont fait de nos jours l'heureuse expérience! A se retremper dans l'atmosphère où s'écoula leur enfance, à revenir boire aux sources où se désaltéra

leur jeunesse, leur jeunesse a été renouvelée. Une vertu merveilleuse s'attache à l'air natal. Et M. d'Annunzio, pour ondoyant, versatile et universel que se soit montré jusqu'à ce jour son génie, en fournit, malgré tout, un exemple de plus. Deux de ses meilleurs ouvrages, le roman intitulé *le Triomphe de la mort* et son drame récent *la Fille de Jorio* (1), se déroulent dans la province où il est né, dans les Abruzzes. Universelle par le thème qu'elle développe, *la Fille de Jorio* est abruzzaise par le détail. Et l'on a pu dire avec raison que le protagoniste du drame, c'était, somme toute, la terre même, le sol abruzzais.

Dans l'œuvre si riche déjà et si complexe de M. d'Annunzio, *la Figlia di Jorio* mérite une place d'honneur. Certains critiques ont déclaré, au lendemain de la première, que c'était là un ouvrage « littéraire », non point un ouvrage dramatique. Étrange sentence, en vérité ! Depuis quand le drame a-t-il cessé d'appartenir à la littérature ? Pourquoi n'y aurait-il pas de la poésie dans un ouvrage destiné à la scène ? A de pareils jugements se manifeste la décadence du théâtre européen. La scène est tombée aux mains d'une poignée de bouffons et d'industriels qui l'exploitent et la déshonorent. L'opprobre est grand surtout dans les pays latins. Avant les récents succès dramatiques de Gabriel d'Annunzio, qui donc parmi nous supportait d'être comparé avec Henrik Ibsen, avec Bjoernsterne-Bjoernson ? Pendant un trop long espace de temps, le chef-d'œuvre scénique est venu des pays septentrionaux. Ceux d'entre nos dramaturges qui dépassaient de quelques coudées la foule ordinaire des vaudevillistes cosmopolites avaient subi à un degré inquiétant l'influence des auteurs du Nord. Quelque mérites qu'on doive reconnaître aux ouvrages d'un François de Curel et d'un E. A. Butti, leur formule est moins latine que norvégienne. Avec *Francesca di Rimini*, avec *la Figlia di Jorio*, Gabriel d'Annunzio réagit heureusement contre l'influence scandinave qui naguère put exercer une action bienfaisante, mais qui, pour l'honneur des lettres latines, avait suffisamment duré, avait trop duré déjà. On sait le noble projet que Gabriel d'Annunzio caresse depuis longtemps. Sur la rive enchanteresse du lac d'Albano, il voudrait voir s'élever un théâtre populaire et classique, un Bayreuth latin. On a raillé ce rêve, on a plaisanté ce dessein grandiose. C'est pourtant une scène

(1) *La Figlia di Jorio* (*tragedia pastorale*). Milan, les frères Treves, éditeurs, 1904.

de ce genre qui conviendrait pour mettre pleinement en valeur une œuvre comme *la Figlia di Jorio*. Pour exercer tout son effet sur le public, cette tragédie devrait être jouée sur de rustiques tréteaux inondés de lumière, tandis que résonneraient au loin la mélopée triste des moissonneurs ou les propos rieurs d'une troupe de vendangeuses empressées au travail sous un soleil de feu.

La Figlia di Jorio est une « tragédie pastorale ». Elle exprime sous une forme classique une idée romantique. L'héroïne de ce drame est une femme tombée qu'un amour vrai réhabilite.

Et ton amour m'a fait une virginité,

soupirait Marion Delorme dans la pièce de Victor Hugo. Mila di Codra, la fille de Jorio le sorcier, s'écrie en termes semblables :

Rinata fui quando l'àmore nacque.

Sa reconnaissance pour le berger Aligi, qui l'a défendue contre une foule de moissonneurs ivres acharnés à sa poursuite, est si puissante qu'elle va jusqu'à subir la mort à la place de celui qu'elle aime. Aligi, sur la montagne, a tué son père, qui tentait de posséder Mila par la force. Condamné pour parricide, Aligi est sauvé par Mila, qui revendique pour elle seule la responsabilité du crime atroce. Tel est en deux mots le thème de cette tragédie pastorale qui a valu à M. d'Annunzio son dernier et si légitime triomphe. Il y a peu d'invention dans ce nouvel ouvrage. Le sujet est d'une simplicité majestueuse, d'une nudité auguste. Le mérite en est tout entier dans le noble manteau poétique dont l'auteur l'a revêtu. Il se dégage de *la Figlia di Jorio* une double impression de pitié profonde et de terreur sacrée. C'étaient là les deux ressorts essentiels de l'antique tragédie. M. d'Annunzio les a mis en jeu avec un art merveilleux, il les a ressuscités avec un rare bonheur. On a comparé l'attitude de la foule dans son ouvrage à l'intervention du chœur dans les tragédies grecques. Et ce rapprochement est justifié. De même le réseau des coutumes et des superstitions abruzzaises contraignant étroitement les volontés individuelles fait songer au rôle de la *fatalité* dans le théâtre hellénique. *La Figlia di Jorio* est non seulement un magnifique poème dramatique et lyrique, c'est une tragédie classique, c'est une tragédie helléno-latine. On comprendra que nous l'en aimions et l'en admirions davantage.

MAURICE MURET.

ROUMANIE

Jonnesco Gion

Les lettres roumaines ont perdu un très distingué représentant en la personne de M. Jonnesco Gion, décédé à Bucarest à l'âge de quarante-six ans.

Jonnesco Gion avait fait ses études en France et en Belgique, et il avait acquis dans les universités occidentales une forte culture intellectuelle. Dans son pays, il se consacra à l'enseignement de la langue française et de l'histoire littéraire de la France. Il occupa plusieurs fonctions importantes dans le corps enseignant roumain, et il devint secrétaire général du ministère de l'instruction publique.

Jonnesco Gion s'est livré à des études historiques très remarquables tant par l'érudition dont elles témoignent que par le style dans lequel elles sont composées. Les ouvrages sur l'*Histoire de Bucarest; Bucarest au temps de la Révolution française; — la Roumanie au dix-septième siècle* et enfin son livre sur *Louis XIV et Constantin Brancovan* font autorité en Roumanie.

Il s'occupa de traduire en roumain plusieurs ouvrages de Carmen Sylva, reine de Roumanie, dont les livres étaient difficilement accessibles à beaucoup de ses sujets, et il s'essaya avec succès dans la littérature dramatique.

Jonnesco Gion laissera à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un esprit délicat et d'un causeur charmant; la France a perdu en lui un ami sincère et un admirateur; la Roumanie, un de ses plus brillants hommes de lettres.

XXX.

ESPAGNE

UN MAÎTRE DE LA JEUNE ESPAGNE : D. MIGUEL DE UNAMUNO

Paza en la guerra*, *1897*. — *Tres Ensayos*, *1900*. — *Paisajes*, *1902 Amor y Pedagogia*, *1902*. — *De mi tierra*, *1903

Il y a quelques mois, je visitais la vieille cathédrale romane de Salamanque, aujourd'hui fermée au culte, avec le jeune et déjà

célèbre recteur de l'Université, D. Miguel de Unamuno. J'admirais la structure massive de l'édifice, la pureté des lignes, la noblesse des voûtes.

— Et ne sent-on pas encore flotter dans l'air, me dit-il, les prières de tant de générations qui ont prié là?...

L'accent de la voix, un geste de regret esquissé de la main, le regard un moment perdu dans le vague, tout cela me révélait d'un seul coup une âme profondément religieuse, qui avait pu rompre avec un dogme déterminé, mais avait conservé l'essentiel de la foi et le sens mystérieux de l'idéal.

Parmi les écrivains qui débutèrent dans les lettres espagnoles depuis une dizaine d'années, D. Miguel de Unamuno est sans doute la physionomie la plus singulière. On ne peut dire qu'il se soit encore imposé au public par une œuvre définitive. Ses amis reconnaissent en lui un de ces esprits inquiets qui sont condamnés à chercher longtemps leur voie et à éparpiller leurs efforts, si bien qu'on n'ose assurer qu'ils rempliront jamais tout leur mérite. Mais je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui en Espagne un homme qui vive d'une vie intérieure plus riche, qui pense et sente d'une manière plus originale et plus profonde. Ce professeur de grec est surtout un philosophe; il porte en lui une âme d'apôtre, et sa grande ambition est de former des consciences. Il a dispersé jusqu'ici le meilleur de sa pensée en articles de revue, en conférences, en conversations particulières. Il est toujours prêt à consacrer plusieurs journées de son temps au premier venu, avec qui il aura senti quelque affinité de pensée. Nul n'est plus accueillant pour les jeunes gens, dont il stimule les aspirations généreuses et éveille les préoccupations morales. Il a pris pour lui-même le conseil qu'il donne dans un de ses *Essais :* « Prends chacun à part, si tu le peux, seul à seul dans sa chambre, et inquiète-le au fond de lui-même, car celui qui ne connaît pas l'inquiétude ne connaîtra pas le repos. Sois confesseur plus que prédicateur. Entre en communion avec l'âme de chacun et non avec la collectivité. » Il a une correspondance infinie, dans laquelle il se prodigue à ses amis personnels et à une foule d'inconnus. Personne moins que lui ne connaît cette « avarice mentale » de l'homme de lettres préoccupé de réserver ses idées et ses mots pour son prochain volume. Il se donne toujours tout entier. « Je lâche mes idées en germe, écrivait-il naguère ; que m'importe qu'elles se développent en un autre ou en moi ? Je me préoccupais jadis de mettre mon âme en bouteilles,

en un ou plusieurs livres, de léguer mon esprit, ou mieux mon nom, incarné dans une œuvre littéraire ou scientifique. Je vois aujourd'hui que le mieux est d'aller répandant cette âme au hasard de la route, par poignées, sous toutes les formes; qu'elle s'éparpille de la sorte, nous finirons toujours bien par récolter. » C'est ainsi qu'il s'est attaché des disciples passionnés. Il est de ceux qui contribuent de la manière la plus efficace aujourd'hui à la formation intellectuelle de la jeune Espagne.

M. de Unamuno approche de la quarantaine. Grand, à carrure d'athlète, une courte barbe grisonnante, dont il affile sans cesse la pointe d'un geste nerveux; un regard pénétrant, embusqué derrière un lorgnon; quelque chose d'âpre et de tendu dans toute la physionomie. On se sent du premier coup en présence d'une nature énergique, profonde, absorbée par le sérieux de l'existence. Avec cet homme-là, la conversation ne s'attarde guère aux banalités. Il la hausse d'abord aux plus graves sujets, et de si naturelle façon qu'on ne songe pas à s'en étonner. La première fois que je le vis, nous ne causions pas depuis dix minutes que nous parlions déjà de l'immortalité de l'âme.

Basque de naissance, il offre à un degré remarquable les deux traits caractéristiques de la race, l'esprit d'aventures et la curiosité des questions morales. Il y a en lui quelque chose de saint Ignace, son héros de prédilection, le plus glorieux et le plus représentatif des fils du Guipuzcoa. C'est l'action qui l'attire, l'apostolat par la plume ou la parole : il souffre de se sentir confiné à l'étroit dans la petite ville universitaire, si déchue de son ancienne splendeur, où ses fonctions le retiennent; il rêve un théâtre plus vaste à son initiative et à son énergie, — à moins que, par une de ses contradictions familières, il ne se félicite parfois de son isolement, si favorable à la méditation et la concentration en soi-même. Le pur métier de littérateur ne lui inspire que du dédain. Et d'autre part l'éducation rigide donnée dans sa famille l'a marqué d'une empreinte ineffaçable. Ses parents, catholiques de dogme, étaient de tempérament huguenot : de véritables quakers, comme il s'en trouve beaucoup dans les provinces basques. Il fut élevé non seulement dans la haine du mal, de la jouissance coupable, mais dans l'horreur du bien-être matériel et de tout plaisir permis. Ainsi fut-il plié dès son enfance à la discipline sévère de l'ascétisme.

A l'heure actuelle, dans l'art et les lettres, les provinces basques ont fourni à l'Espagne quelques-uns des meilleurs talents de la

jeune génération : c'est le peintre Zuloaga, c'est, à côté d'Unamuno lui-même, le moraliste Maeztu, l'excellent conteur Pio Baroja. Unamuno croit sincèrement à l'avenir de la race basque, et qu'elle est appelée à infuser un ferment nouveau, un principe de rajeunissement à l'âme espagnole fatiguée. Mais elle n'exercera une influence féconde que si elle renonce à sa langue, dont elle est si fière. Selon M. de Unamuno, et il semble bien qu'il ait raison, la langue basque est une langue populaire qui n'a pas assez de ressources pour suffire aux exigences de la culture moderne. Il traite de chimériques et d'artificiels tous les efforts de régionalistes trop zélés pour enrichir cette langue et l'adapter aux besoins de la science en fabriquant des termes nouveaux. De là l'opposition qu'a rencontrée parfois chez ses compatriotes ce Basque fervent : il leur a dit de ces vérités que l'on n'aime point à entendre. La langue basque, affirme-il, a formé la pensée basque, mais elle est devenue un moule trop étroit pour la contenir aujourd'hui. Le seul Basque qui ait remué le monde, c'est Ignace, qui écrivit en latin et en castillan. Le Basque doit, pour donner toute sa mesure, ne se confiner ni dans sa province, ni dans son idiome natal ; il lui faut, en conservant ses qualités héréditaires, s'humaniser largement.

Imaginez un Basque très authentique, européanisé par la culture intellectuelle la plus étendue, déraciné et transplanté en Castille, où il a poussé de nouvelles et fortes racines, et qui a entrepris d'intéresser les Espagnols d'aujourd'hui aux problèmes de la pensée religieuse contemporaine en leur faisant reprendre conscience de leur aptitude religieuse originale, — tel est à peu près le cas de D. Miguel de Unamuno.

En Espagne, plus que partout ailleurs, la question religieuse est aujourd'hui une question vitale. Les guerres carlistes ont toutes été des guerres de religion ; la littérature contemporaine de nos voisins porte la trace des luttes acharnées entre croyants et libres penseurs. Les œuvres à thèse y abondent. Un réquisitoire contre la vie monastique suffit à faire le succès d'une *Electra*. Chaque Espagnol a la conscience profonde que de la solution du conflit religieux dépend l'avenir même de la patrie. L'originalité de M. de Unamuno est d'avoir abordé le problème religieux, non pas avec des préoccupations politiques et sociales, mais du point de vue de l'homme intérieur. « Il faut, écrit-il, chercher la religion dans son cœur. Les luttes religieuses auxquelles j'assiste sont entre des gens qui voient dans la religion quelque chose qui s'appuie sur

des autorités externes. Ce n'est pas là la religion. » Il doit sa culture religieuse, d'une part, aux mystiques; de l'autre, aux écrivains protestants. Les livres qu'il a le plus médités sont l'*Histoire des dogmes*, de Harnack; *la Vie de Jésus*, de Weissmann; *l'Esquisse d'une religion*, de Sabatier. Il croit à l'évolution des dogmes : les dogmes ont été vrais en leur temps, vrais puisqu'ils se produisirent, et aujourd'hui ils ne sont ni vrais ni faux, parce qu'ils ont perdu toute substance et toute signification. Et il rêve d'écrire une œuvre où il résumerait sa conception philosophique de la religion, une œuvre analogue à celle de Sabatier, pour secouer les Espagnols de leur tiédeur spirituelle, et non pas sans doute leur offrir un dogme nouveau, mais réveiller en eux le sentiment qui fait naître les dogmes.

Nul d'ailleurs ne serait *a priori* plus hostile que M. de Unamuno à une doctrine de pure importation étrangère. Il ne veut pas mettre ses compatriotes à l'école des théologiens allemands et français. Il veut que leur religion soit espagnole et qu'ils la puisent aux sources mêmes du sol natal. Il s'agit pour eux de comprendre l'austère leçon que leur a donnée la terre de Castille et de restaurer en eux-mêmes l'individualisme religieux qui s'épanouit chez les grands mystiques. C'est à expliquer le sens de la nature castillane et à retrouver dans le peuple le meilleur de l'âme castillane qu'Unamuno a consacré une grande partie de son effort. On lui a reproché parfois de parler de ce qu'il ignore; mais il prétend au contraire être un Castillan plus vrai que maint natif de Castille. C'est parce qu'il venait des provinces du Nord, si différentes d'aspect, avec leurs montagnes et leur verdure éternelle, qu'il a été plus frappé de la sécheresse dénudée de la plaine castillane, et qu'il en a subi davantage le charme captivant. L'étranger reçoit souvent des objets une impression plus intense et plus aiguë que ceux à qui ils sont familiers. Le plus grand interprète par le pinceau de l'ascétisme et du mysticisme espagnols n'est-il pas ce Grec, formé à Venise, qui couvrit au seizième siècle les murs de toutes les églises de Tolède de ses toiles étranges et sublimes, où des corps émaciés s'étirent, comme dans un désir de se détacher de terre, et où la flamme des regards brûle du plus pur amour divin?

Des rares écrivains qui ont su décrire depuis Gautier la mystérieuse beauté du paysage de Castille, Unamuno est l'un de ceux qui en ont le mieux rendu non seulement les lignes et la couleur, mais encore l'esprit. Paysage aux lignes amples sans rien de heurté,

des solitudes immenses sur lesquelles plane une énorme tristesse, toute pleine de soleil, d'air et de ciel. On dirait une mer pétrifiée, où se dresse parfois à l'horizon une petite église, comme un navire lointain. Sous l'azur éclatant du ciel, tout a la couleur jaune de la boue desséchée. A peine distingue-t-on les villages; les maisons sortent du sol, dont elles ont la couleur. Elles sont comme sculptées en pleine terre. Parfois quelques bouquets d'arbres. Ce sont les *encinas*, les chênes verts, au feuillage sombre, immobile, métallique, qui personnifient dans leur raideur le caractère castillan. Ce paysage donne bien l'impression de l'infini et invite à l'union avec Dieu. On a dit que l'homme est plus près de Dieu dans les montagnes; sans doute, il s'élève alors vers lui. Mais dans la plaine sans fin, brûlée de soleil, c'est Dieu qui descend. L'homme veut l'absorber en lui, l'avoir pour lui seul. Le mysticisme espagnol attire Dieu vers la terre, qu'il ne veut pas quitter. Il est tout entier dans l'absorption de Dieu par l'individu.

Pour retrouver l'âme castillane dans sa pureté originelle, c'est aux simples, aux laboureurs, aux bergers qu'aime à s'adresser M. de Unamuno. De ses moindres vacances il profite pour s'échapper dans la pleine campagne et vivre là en contact direct avec les paysans. Il a des causeries sans fin avec ces gens à l'esprit neuf, que tout intéresse, et dont la naïveté a parfois des lumières étranges sur les régions de l'au-delà.

Il explique volontiers les traits essentiels du caractère castillan par une habitude séculaire de vie pastorale. Les Ibères furent originairement un peuple de pasteurs nomades, et on pourrait éclairer bien des jugements sur l'histoire d'Espagne en partant de ce caractère pastoral du peuple espagnol. Dans le fait de l'expulsion des Morisques, peuple agriculteur et laborieux, on pourrait, par exemple, ne voir que la haine traditionnelle des Abélites, descendants en esprit d'Abel le pasteur, contre les Caïnistes, descendants du laboureur Caïn. C'est la vie pastorale qui a fait les Espagnols si amoureux de l'indépendance, de la méditation solitaire, et aussi paresseux, vagabonds, désagrégés. La vie pastorale ne demande le travail intense que par à-coups ; aussi le Castillan est-il incapable d'un travail soutenu, d'un effort persévérant; son activité est intermittente.

Le fond de son sentiment religieux, c'est le besoin d'immortalité, l'horreur de l'anéantissement. La croyance à la survivance est chez lui d'une ténacité inouïe. De là son mépris du bien-être

matériel, des commodités modernes. L'attachement à la vie future l'a rendu indifférent à la vie présente. Pour le vrai Espagnol, l'enfer vaut mieux que le néant.

Si j'interprète bien la pensée de M. de Unamuno, la mission religieuse de la race espagnole serait de maintenir dans le monde l'idéal de détachement et la foi à l'immortalité. On parle beaucoup aujourd'hui de la régénération de l'Espagne. « Nous mentons tous, écrit-il, lorsque nous parlons de régénération, car personne ne songe à se régénérer lui-même. Lieu commun de rhétorique, sorti de la tête, non du cœur. Nous régénérer? Et de quoi, si de rien encore nous ne nous sommes repentis ! » La régénération de l'Espagne est une question morale. Que servira de couvrir le pays d'usines, si l'Espagne ne retrouve pas son âme? Ce qui consommerait sa ruine, c'est le triomphe du matérialisme jouisseur, qui corrompt déjà les classes dirigeantes. Mais la masse ignorée du peuple espagnol, muette et résignée, vit d'une vie plus profonde et plus noble que d'autres peuples qui semblent plus prospères. L'expérience tend bien à montrer de plus en plus que ni la richesse ni la science ne font le bonheur. Pourquoi n'appartiendrait-il pas à l'Espagne, en face, par exemple, d'une Italie sensuelle et païenne, en face de l'âpreté conquérante des Anglo-Saxons, de nous donner le spectacle réconfortant d'une nation ascétique?

M. de Unamuno est aujourd'hui, en Espagne, l'apôtre le plus convaincu de la foi idéaliste. Ses idées sont-elles bien originales? Que chacun trouve Dieu dans son cœur, que la fin de l'homme est dans la moralité, que la science ne peut assurer à l'humanité le bonheur ni donner un sens à la vie, d'autres, sans doute, l'ont répété assez souvent. Mais M. de Unamuno a repensé ces idées à sa manière, il leur a trouvé une expression personnelle, et son idéalisme mystique est de couleur très espagnole. Est-il besoin de dire que son attitude lui a suscité bien des adversaires? Il s'est rendu plus que suspect au parti catholique et n'a pas dû plaire toujours aux plus avancés des libéraux. On lui a reproché souvent ses paradoxes, ses contradictions et un certain vague dans sa pensée. Goûtons plutôt l'audace de ses boutades, louons-le de savoir se contredire et de nous présenter sa pensée, non pas figée et morte, mais mobile, vivante, en genèse perpétuelle. Il prétend moins, d'ailleurs, nous imposer ses idées que nous exciter à la réflexion. Rien de plus salutaire que le contact d'une pensée loyale qui se cherche librement.

Il me reste à dire les qualités de l'écrivain, qui sont de tout premier ordre. Je ne vois pas quel auteur espagnol l'égalerait aujourd'hui pour la verve, l'humour, l'originalité des images, la concision vigoureuse des formules. Voici quelques maximes prises au hasard, qui ne dépareraient pas le recueil du meilleur des moralistes :

Pourquoi te fixer un chemin et te tracer un plan de vie ? Pas de plan préalable, tu n'es pas un édifice. Ne cherche pas à régler ton action par ta pensée ; laisse plutôt celle-là former, informer, déformer et transformer celle-ci... L'homme d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier, ni celui de demain, et à mesure que tu changes, laisse se changer l'idéal que tu te fais de toi-même. Ta vie est devant ta propre conscience la révélation continuelle, dans le temps, de ton éternité, le développement de ton symbole ; tu vas te découvrant à mesure que tu agis.

Que jamais ton passé ne soit tyran de ton avenir ; ce ne sont pas les espérances des autres que tu dois combler.

Ils prétendent que tu te contredis ? Sois sincère toujours, aie la paix dans le cœur et ne t'inquiète de rien, car si tu es sincère et que ton cœur soit en paix, la contradiction est dans leur tête et non en toi.

Que le regret de ta faute ne soit que la résolution de mieux faire : tout autre repentir n'est que mort.

Espère, car on ne vit que si on espère ; mais crains le jour où tes espérances se convertiront en souvenirs ; et pour l'éviter, fais de tes souvenirs des espérances, car si tu as vécu, tu vivras encore.

Ce qui manque à M. de Unamuno, c'est le don de la synthèse, l'art de la composition, la patience de mettre au point. Il n'attache d'ailleurs qu'une importance relative à ces qualités toutes techniques. Il juge sévèrement la littérature française, une littérature de professionnels, d'esprits logiques, mathématiques, pour qui « c'est un métier de faire un livre, comme de faire une pendule ». L'art espagnol, au contraire, est tout de divination. L'artiste inspiré ne sait point quand son œuvre commence, ni quand elle finit. M. de Unamuno estime que le génie espagnol a moins de parenté avec le nôtre qu'avec le génie anglais, qui procède, lui aussi, par jets spontanés.

Il a écrit deux romans, dont la fortune fut médiocre. *Paix dans la guerre* nous raconte un épisode de la guerre carliste dans les provinces basques. Il a mis dans ce livre le meilleur de son âme juvénile, ses souvenirs d'enfance et la vision de ses montagnes. Mais l'œuvre reste imparfaite, maladroite, d'une lecture un peu rebutante pendant la moitié du volume : l'auteur a eu le tort d'en

rejeter toute la poésie à la fin. *Amour et Pédagogie* est une satire pleine d'humour des prétentions ridicules d'une pédagogie soi-disant scientifique. Il prépare un roman nouveau, *la Tante*, étude de psychologie féminine.

C'est dans l'essai et la composition de courte haleine qu'il a peut-être jusqu'ici réussi le mieux. Il a tout à gagner à pouvoir librement s'abandonner à sa fantaisie. L'obligation de suivre un plan le gêne et refroidit sa verve. On peut se promettre beaucoup d'un essai auquel il travaille en ce moment et qui portera ce titre : *Erostrate ou de l'immortalité*. Il a entrepris naguère un commentaire sur le *Don Quichotte*, non pas un commentaire littéraire ou grammatical, mais un commentaire libre sous forme de méditations morales à propos du texte immortel. Souhaitons qu'il ne nous fasse pas trop attendre cette œuvre curieuse, qui serait un bel hommage à la mémoire de Cervantès, à la veille des fêtes que l'Espagne prépare en son honneur.

Boris de Tannenberg.

BIBLIOGRAPHIE

FRANCE

POÉSIE

Au Clair du Rêve, par Lucile Kitzo (Plon). — Ils ont fleuri au clair du rêve, au doux rayonnement d'une âme mélancolique et pure, ces vers aux pâles corolles et aux parfums désenchantés, si douloureux dans leur fraîcheur exquise qu'on ne sait s'ils sont humides des pleurs jaillis d'un cœur de femme ou de la rosée du matin.

La Légende de Perceval le Gallois, par Henri Beslais (Vanier). — M. Henri Beslais, de l'un des mythes les plus poétiques de la Table Ronde : la Quête de Saint-Graal, nous donne ici une vulgarisation très heureuse, en beaux vers imagés, pleins de souffle épique, de couleur, de fermeté et de souplesse, et d'un sentiment gothique très artiste ; la forme moderne de la prosodie sert avec un rare bonheur le caractère archaïque de l'œuvre, d'une langue toujours limpide et exempte de pédanterie ; des assonances adroites, qui mettent de la variété dans la riche trame des rimes, ajoutent à la grâce médiévale du style, d'allure simple et forte et d'une grande variété de ton.

On ne saurait trop recommander ce noble et consciencieux travail à l'attention des lettrés.

ROMAN

La Femme à l'Enfant, par Charles Régismanset (E. Sansot). — Livre curieux et original, encore que la jalousie en soit le principal thème.

Un homme, une femme et un enfant sont en présence. Le femme ignore l'enfant. L'enfant s'ignore soi-même. L'homme, par une suggestion fatale. les fait se révéler l'un à l'autre, et il souffre, jusqu'au jour où, passant à l'acte, la suggestion se détruit d'elle-même, libérant l'âme des deux amants et leur vie.

Tel est le sujet, simple et complexe à la fois, de ce roman, écrit en un style clair et agréable, où l'auteur montre une sensibilité que tempèrent, à souhait, un peu d'ironie et quelque licence.

Mihien d'Avène, par Maurice des Ombiaux (Juven). — Avec un talent pittoresque et coloré, l'auteur a décrit au cours d'une dizaine de volumes les mœurs et les aspects du pays wallon. Un sens profond du terroir natal, une connaissance remarquable des traditions populaires, donnent une saveur particulière à ses œuvres.

Mihien d'Avène est l'histoire d'un chemineau amoureux d'une fille de fermier. Les charmantes descriptions de la vie ardennaise forment un cadre très vivant à l'idylle sanglante qui sert de trame au roman.

Adolescents, *mœurs collégiennes*, par Jean Rodes (Mercure). — Les romans sur l'enfant et la vie collégienne sont nombreux. Tous présentent la même lacune, taisent l'essentiel de la crise adolescente : l'éveil à la vie sexuelle. Rompant avec les conventions imposées par l'hypocrisie et la morale courante, Jean Rodes fait une large part à cette évolution physiologique. Les héros de son roman sont les élèves d'un collège religieux. L'auteur en profite pour dé-

crire avec une minutie rigoureuse les funestes effets d'une éducation mystique sur des âmes fragiles. En réalité, c'est tout notre système scolaire et le fond même de nos mœurs qu'il met en cause.

L'action se déroule dans le cadre d'une campagne délicieusement païenne et virgilienne. Et c'est d'ailleurs cette antithèse violente d'un milieu de nature ardemment voluptueuse et d'une règle anormale qui constitue le véritable sujet de ce livre audacieux.

L'Ensemencée, par J.-H. Caruchet (Juven). — Le jeune écrivain qui avait déjà, dans *l'Unique Maîtresse*, révélé le charme de sa sensibilité féminine et la franchise virile de sa pensée, aborde aujourd'hui un sujet particulièrement hardi et le traite avec l'autorité la plus convaincante.

Ce roman est l'histoire lamentable d'une amoureuse qui, croyant trouver dans le mariage le bonheur auquel elle a droit, se voit sans cesse torturée par la crainte d'une maternité dont elle a l'instinctif dégoût, et qu'elle subit, à plusieurs reprises, avec une horreur toujours grandissante.

Trop amante pour être mère, incapable de pardonner à ses enfants ses déchéances de femme, Armande voit, avec une rapidité atroce, sa jeunesse, sa joie, sa beauté s'anéantir sous les atteintes de cette fécondité haïe, tandis que décroît l'amour de l'amant que le mariage lui a donné.

Cette angoisse de femme ardente et tendre est rendue par Mme J.-H. Caruchet avec une sincérité d'émotion et un talent très remarquables. Le cas de sa triste héroïne, de moins en moins rare à notre époque de névrose et d'anémie, soulève un problème douloureux et inquiétant, que l'auteur expose sans réticence ni lâche hypocrisie, et qui mérite d'être étudié avec une gravité compatissante.

Pépète le Bien-Aimé, par Louis Bertrand (Ollendorff). — Jamais encore le réalisme vigoureux de M. Louis Bertrand ne s'était épanché avec une aussi riche ampleur que dans la peinture des ardentes aventures de Pépète, le beau pêcheur africain; jamais l'observation cruelle et colorée de l'auteur du *Sang des Races* ne nous avait donné aussi nette la vision des rages charnelles qu'allume dans l'homme le ciel enflammé du Sud. Ce type de beau mâle sensuel, effrayant d'inconsciente perversité, s'agite superbement parmi la populace d'Alger, bigarrée et gesticulante.

Parmi les figures de femmes, odieuses ou ridicules, qui hantent cette épopée d'amour brutal, une seule, celle de la petite Angèle, a toute la ferveur d'un cœur innocent; et c'est avec cette fille maigrelette, qui sait du moins l'aimer autrement que les autres, que Pépète se marie à la dernière page.

La Voie sans retour, par Henry Bordeaux, nouvelle édition (Fontemoing). — La réédition de *la Voie sans retour* dans la collection *Minerva* sera accueillie avec joie par les lecteurs de *la Peur de vivre*, du *Lac noir*, du *Pays natal* et de *l'Amour en fuite*. Cette idylle exquise, sensuelle et pathétique, a pour décor l'une de ces *Iles d'or* qui s'élèvent de la mer en face de Toulon, et qui ont gardé, à l'abri des vagues, un charme sauvage et mystérieux, et « tente d'exprimer cette mélancolie de la volupté qui, après avoir répandu tant de grâces émouvantes sur la nature éternelle et la vie passagère, agite comme une eau corrompue le fond ténébreux et impur de la sensibilité ».

Histoires naturelles, par Jules Renard (Calmann Lévy). — M. Jules Renard est un « chasseur d'images » qui « laisse ses armes à la maison et se contente d'ouvrir les yeux » sur la campagne où il flâne, non en paysagiste ni en animalier, mais en naturaliste amusant à qui la plus petite bête fournit l'occasion d'être spirituel; comme la Fontaine — à qui la critique a comparé M. Jules Renard — faisait de la poésie, l'auteur des *Histoires naturelles* fait des jeux de mots. Il nous donne, lui aussi, ses *Deux Pigeons* : « Viens mon grrros, viens mon grrros, viens mon grrros. » Que de verve dans ce petit dialogue : « *Les Moutons*. — Mée... mée... mée... — *Le Chien de berger*.. — Il n'y a pas de mais. » Que de piquant dans : « *L'Ecureuil.* — Du panache! du panache! Oui, sans doute; mais, mon petit ami, ce n'est pas là que ça se met. » Ou dans cet autre : « *Le Serpent*. — Trop long. »

Et l'auteur passe ainsi en revue toute la création, depuis la *Fourmi*, qui « ressemble au chiffre 3 », jusqu'à la *Baleine*,

qui « a bien dans la bouche de quoi se faire un corset, mais avec ce tour de taille ! ».

Fleur d'ombre, par Charles Foley (Fontemoing). — Cette nouvelle œuvre de M. Charles Foley va retrouver la vogue qu'elle a eue récemment en feuilleton dans un grand journal parisien. C'est que l'aimable romancier n'a rien écrit de plus tendre et de plus émouvant.

Fleur d'ombre est une aventure toute moderne, la plus extraordinaire qui soit jamais arrivée à une Parisienne de nos jours. L'héroïne de M. Charles Foley, la délicieuse Lolette, en suivant l'instinct de son cœur, se tire aussi bravement que possible, par sa seule finesse naturelle, des embarras où l'entraîna la sensibilité de son cœur.

La Cravache, par Maurice Paléologue (Plon). — C'est un recueil de nouvelles; *le Talion*, *Helena rediviva*, *Penthésilée*, *l'Impasse*, sont quatre petites œuvres très attachantes, d'un excellent style et d'une fine psychologie. *La Cravache*, qui a donné son nom au volume, est une histoire dramatique véritablement poignante : une délicieuse dame russe, victime de son mari, un boyard brutal qui l'injurie sans cesse et va même jusqu'à la cravacher, décide un médecin dont elle est aimée à la délivrer de son tyran par une ordonnance savamment élaborée. Le docteur, criminel par amour, réhabilite l'honneur du corps médical tout entier en se faisant promptement justice.

Pomme d'Anis, par Francis Jammes (Mercure). — L'adorable nouvelle que *la Renaissance Latine* a publiée dernièrement vient de paraître en volume par les soins de la Société d'édition du *Mercure de France*.

Le grand et légitime succès qu'obtint ici même le petit chef-d'œuvre de l'exquis poète prédit assez l'accueil que rencontrera partout le nouveau roman.

ÉTUDES HISTORIQUES

La Société Française pendant le Consulat, par Gilbert Stenger (Perrin). — Ce volume est le deuxième de l'histoire de la Société française pendant le Consulat. — Dans le premier, l'auteur nous faisait un tableau de la *Renaissance de la France*, sous l'impulsion de Bonaparte. M. Gilbert Stenger nous présente, aujourd'hui, une autre face de la Société française : l'*Emigration*, bercée d'abord d'illusions et d'espérances, puis déçue, triste et défaillante, après les misères de l'exil. L'auteur aborde ensuite le récit des complots qu'encouragèrent les princes et les royalistes réfugiés à Londres ; le tableau de l'audacieuse alliance de Georges, de Pichegru et de Moreau pour abattre le pouvoir consulaire; enfin la tragique aventure de l'infortuné duc d'Enghien. Telle est la première partie du volume : *les Aristocrates*.

La seconde partie : *les Républicains*, est une étude approfondie des grands fonctionnaires du Consulat, groupés autour du premier Consul, lui apportant l'appui de leurs talents, de leur énergique volonté : les portraits de Cambacérès, Lebrun, Talleyrand, Fouché, etc., sont remarquablement tracés, comme aussi ceux des opposants : Benjamin Constant, Camille Jordan.

Au total, un volume bourré de faits et agrémenté d'anecdotes qui apportent au récit un attrait passionnant de mouvement et de vie.

Le Mariage de Marie-Antoinette, par Maurice Boutry (Emile-Paul). — Il semblait impossible de découvrir des détails précis et piquants sur les années d'insouciante jeunesse vécues à Vienne par la future reine de France ; mais ni l'œuvre magistrale de M. Pierre de Nolhac, ni toute la littérature historique dont le catalogue de M. Maurice Tourneux révélait naguère l'abondance, n'ont pu intimider M. Maurice Boutry. Et nous devons nous féliciter de sa hardiesse, puisque les archives autrichiennes gardaient encore, relativement à la fille de Marie-Thérèse, des secrets précieux dont l'auteur nous fait profiter.

ÉCONOMIE POLITIQUE

Le Rachat des chemins de fer, par Edgard Milhaud (Edouard Cornély). — Nous n'avons pas à faire ici l'éloge de notre collaborateur, le jeune économiste Edgard Milhaud. Dans ce dernier ouvrage, il nous donne une preuve nouvelle de la rapidité, de l'ampleur, de

la sûreté et de l'impartialité de son information. On se rappelle l'état de la question du rachat. A la Chambre, la renvoi ayant été prononcé, la discussion a laissé le débat au point où il était. Mais « il se poursuit devant l'opinion publique ». Des ouvrages comme celui-ci sont nécessaires pour instruire et par conséquent pour fixer cette opinion. D'abord l'auteur montre d'après des documents certains comment les grandes compagnies « travaillent l'opinion publique », et ajoutent à leur publicité commerciale, retribuée par les permis de circulation, une « publicité doctrinale » (articles, brochures, traités avec les journaux). Puis, à l'aide de la méthode comparative, il examine l'état de la question dans les pays divers, selon qu'ils administrent ou non les chemins de fer par l'Etat (Russie, Belgique, Allemagne, Italie, le réseau de l'Etat en France), discute l'opinion des chambres de commerce, les conventions libératrices, le rachat de l'Ouest, et conclut sur tous ces points que le rachat est non seulement une mesure nécessaire, mais opportune. C'est justement ce qu'il y a à dire aussi de l'ouvrage.

ITALIE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

Le Dosamantisme est la religiòn scientifique (*synthèse scientifico-religieuse du maître Jésus Ceballos Dosamantes*), présenté par son disciple Gonzalo Pena y Troncoso. Mexico.

Une philosophie ou une religion à laquelle l'auteur même donne son propre nom est un phénomène qui n'est pas commun. Donc, il existe un système ou une école dosamantique, ainsi nommée de son fondateur, M. Dosamantes, qui, d'ailleurs, compte parmi ses prénoms le prénom vraiment prédestiné de Jésus. M. Dosamantes, qui a, à Mexico, un groupe de disciples convaincus et ardents, est l'auteur d'une synthèse scientifico-religieuse qui se trouve exposée dans le livre intitulé : *le Dosamantisme est la religion scientifique*, et le sous-titre ajoute, en commentaire du titre : « En opposition à l'occultisme sémitique, qui est une ligue d'anarchisme international. »

Ce livre n'est pas écrit directement ni publié par le maître lui-même, mais par un de ses plus fervents disciples, M. Gonzalo Peña y Troncoso. Dans sa préface, M. Peña prépare à la lecture du livre par une exposition résumée de la doctrine. M. Dosamantes ne vient pas abolir le christianisme; au contraire, il veut l'accomplir. Dans l'impossibilité matérielle et intellectuelle aussi d'analyser le Dosamantisme, — comment le faire, en effet, sans une étude préalable que j'avoue n'avoir pas encore entreprise ? — on peut tâcher d'en indiquer les principes et les tendances. Le principe fondamental, c'est que l'absolu ne peut exister avec le mal ; il peut donc détruire le mal et dissiper les ténèbres ; et c'est à quoi on arrivera par la synthèse scientifico-religieuse dosamantiste. Car, dans cette synthèse, M. Dosamantes restaure la vraie science, méconnue jusqu'ici par les négations présomptueuses des malintentionnés, qui ont voulu la restreindre à l'observation de faits et lui interdire la recherche des causes. Ces causes, le dosamantisme nous les révèle !

LES REVUES

FRANCE

CRITIQUE

L'Éloquence de Bourdaloue, par Ferdinand Brunetière (*Revue des Deux Mondes*, 1er août 1904). — L'éminent critique défend le Père Bretonneau, qui, de 1707 à 1734, donna, cher Rigaud, une belle édition des *Œuvres* de Bourdaloue, contre le reproche que les philologues lui font d'avoir dénaturé l'éloquence du célèbre prédicateur; en l'absence de tous manuscrits, on aurait tort, dit M. Brunetière, de préférer à l'édition officielle les éditions subreptices ou les « copies » des sténographes du temps; comme l'écrivait très justement, en 1881, le Père Lauras : « Si nous avons des doutes sur la sincérité de Bretonneau, la vulgarité de son talent d'orateur nous tirerait d'inquiétude. »

Analysant magistralement l'éloquence de Bourdaloue, l'auteur de l'étude en fait ressortir successivement la continuité, le caractère didactique ou pratique, la fécondité de l'invention oratoire, la finesse de l'observation psychologique et l'art des transitions; moins poète que Bossuet, mais peut-être plus orateur, Bourdaloue a donné, dans ses Sermons, les véritables modèles de l'éloquence française; de plus, sa langue pleine, forte, précise et sobre, est vraiment la langue de son temps et constitue un document précieux de l'histoire de notre littérature. Si notre siècle paraît l'avoir en moins grande estime que le sien même, l'influence de la rhétorique romantique et naturaliste, plus favorable à la hardiesse splendide de Bossuet, n'est, sans doute, pas étrangère à ce jugement, qui contredit celui des contemporains. Pour M. Brunetière, Bourdaloue, au même titre que son rival, est un orateur de la chaire, un de ceux chez qui les idées se manifestent le plus naturellement sous une forme oratoire; il y eut toujours une étroite convenance entre les caractères de son éloquence et les exigences de l'esprit de son temps, aussi bien qu'avec les exigences éternelles de l'enseignement moral et religieux; c'est lui qui est encore et demeurera toujours le plus « classique » de nos grands orateurs.

HISTOIRE

Les Années de Jeunesse de Madame Roland, par Ernest Dupuy (*Revue de Paris* 1er août 1904). — L'attention se reporte en ce moment sur Mme Roland; la jeunesse de la fille du maître graveur Gatien Phlipon intéressera donc le public. Sensibilité et énergie, voilà les deux traits dominants de sa physiologie d'enfant; on devine assez qu'elle fut d'une intelligence précoce; à dix ans elle raffolait de Plutarque. A vingt et un ans, elle idolâtra Rousseau. « Son génie, disait-elle plus tard, a échauffé mon âme. »

L'amitié semble avoir été le premier sentiment de son cœur, à en juger par ses lettres aux demoiselles Canet, ses intimes; elle fréquenta toute jeune un monde d'artistes et de hobereaux qui lui inspira le mépris des commerçants.

Aussi éconduisit-elle quelques prétendants qui lui semblèrent indignes d'une « fille d'artiste ». Un jeune homme de vingt-deux ans, Pahin de la Blancherie, qui se destinait à la magis-

trature, fut éconduit par le père et laissa des regrets à la fille ; deux hommes de mérite effacèrent de son cœur, en 1776, ce souvenir douloureux et tendre ; M. de Sainte-Lette, célibataire de soixante ans, qui influa beaucoup sur l'esprit de la jeune fille, et Jean-Marie Roland de la Platière, inspecteur du commerce et des manufactures, très séduisant à quarante-deux ans, qui sut inspirer à Marie-Jeanne une amitié bientôt amoureuse. En mars 1779, une solennelle promesse de mariage engagea Roland vis-à-vis d'elle, et le 4 février 1780, leur union fut bénie en l'église Saint-Barthélemy : Mlle Phlipon, à force de patience, d'énergie, d'esprit et de cœur, avait enfin « débrouillé sa fusée ».

La Société polie et les salons pendant le premier Empire, par Victor du Bled (*la Quinzaine*, 1er août 1904). — S'il est difficile de définir un « salon », c'est qu'il y en a une variété infinie, tous différents les uns des autres autant que les époques et les types dont ils sont le reflet fidèle. Mélangée et improvisée, la société sortie de la Révolution nous offre des salons à son image ; l'audace y fait souvent tort à l'aisance et on y brille par l'originalité plus que par la politesse. Mais les grands événements d'alors apportent à cette société, où le goût est peu sûr et à laquelle manque le sens du ridicule, un lustre qui compense certaines infériorités. Des figures telles que celles de l'abbé Morellet, Mme de la Briche, Mme de Rémusat, Talleyrand, et des anecdotes piquantes font bien goûter le caractère particulier de cette époque où le rôle important laissé à l'action fit injustement tort à l'esprit.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

A la Cour de Bangkok, par *** (*Revue de Paris*, 1er août 1904). — Bangkok, d'une population d'environ cinq cent mille âmes, a une colonie européenne nombreuse : Anglais, Allemands, Danois, Hollandais, Japonais, Italiens et Français, ceux-ci venant, à tous les points de vue, à la dernière place. Le palais royal, bâti sur la rive gauche du Ménam, occupe un dixième de la ville et contient le chiffre énorme de dix mille habitants. Chulalongkorn, né en 1853, est, comme tous les Siamois, de mœurs douces et hospitalières, orientaliste lettré, ayant passé par les ordres bouddhiques et ayant été bonze ; intelligent et instruit, il parle couramment l'anglais et est assez européanisé pour se montrer sensible à la vanité des titres et décorations princières ; la reine Victoria ayant refusé d'accorder l'ordre de la Jarretière à ce monarque qui avait à ses yeux le tort d'être polygame, on craignit un moment une rupture entre l'Angleterre et le Siam ; mais cette blessure d'amour-propre fut rapidement guérie. La France, moins formaliste, a accordé à son hôte d'un jour la grand'-croix de la Légion d'honneur.

Chulalongkorn reçoit somptueusement ses visiteurs dans son palais de Bangkok ; ses galas, ses chasses, ses battues d'éléphants sont particulièrement magnifiques. C'est le soir qu'il travaille avec ses ministres, qui sont tous ses demi-frères ; le prince Damrong, qui a le portefeuille de l'intérieur, est un véritable homme d'Etat au sens européen du mot, tout en restant siamois et patriote.

Le Siam ne nous a demandé, depuis dix ans, aucun conseiller de quelque importance ; cette exception peu flatteuse n'est due qu'à nous-mêmes. Après les événements de 1893 qui nous valurent la cession de la rive gauche du Mékong, nous nous montrâmes peu aimables voisins : l'Angleterre, l'Allemagne et le Japon bénéficièrent de notre maladresse. Le récent traité supprime enfin les difficultés pendantes depuis dix ans ; tout donne à croire que nos sentiments loyalement pacifiques ne se sont pas manifestés vainement : la cour de Bangkok est sincère, et la « fourberie siamoise » n'est qu'un mot dénué de sens pour l'anonyme auteur de cet article.

La Question marocaine et sa solution, par Africus (*la Nouvelle Revue*, 1er août 1904). — Un comité, dit du Maroc, qui vient de se former sous la présidence de M. Eugène Etienne, a, dans un appel adressé au public, proclamé la volonté de la France d'éviter toute conquête et, avec l'intermédiaire du sultan, dirigé par elle, de forcer le Maroc à subir la pénétration pacifique de sa civilisation. Ce comité, pour aider le gouvernement, dont la tâche consistera à créer des ports, des routes et

des voies ferrées, se réserve le soin de faire, au moyen de missions pacifiques, l'inventaire des richesses du pays.

Malheureusement, Abd-ul-Aziz semble se prêter fort peu à l'exécution de ce programme, et son pays, de tout temps hostile aux Européens, n'est nullement dans la situation où se trouvaient la Tunisie ou l'Egypte au moment d'accepter le protectorat de la France et de l'Angleterre. Tout porte donc à croire que les moyens de persuasion à employer avec le sultan et les tribus qu'il gouverne devront être particulièrement énergiques. Ces populations du Maroc, jalouses de leur indépendance et confiantes en leur sol montagneux, nous repousseront par la force, et les missions projetées échoueront infailliblement; la pacification, au moyen de troupes d'occupation, des territoires convoités exigerait des forces trop considérables; la corruption des fonctionnaires du sultan, autre moyen préconisé, coûterait fort cher et n'aurait pas de résultats positifs; toutes les méthodes pacifiques, en un mot, seront inefficaces avec ces peuples énergiques et irréductibles dans leur foi.

La seule solution possible, selon l'auteur, qui signe la présente étude du pseudonyme d'*Africus*, serait de soumettre le Bled Maghzen, c'est-à-dire le pays de plaine, de le mettre à l'abri des rebelles montagnards et de se servir des populations conquises pour pacifier le reste du pays; et cela, immédiatement, car le moment des discours est passé : il faut maintenant agir. *Acta non verba.*

QUESTIONS ARTISTIQUES

Le Droit de l'Artiste dans la vente de ses œuvres, par José Théry (*Mercure de France*, août 1904). — Au commencement de cette année, le journal *l'Eclair* a recueilli l'opinion de plusieurs artistes et jurisconsultes sur les moyens d'assurer aux artistes et à leurs héritiers une participation dans les plus-values successives que peuvent acquérir leurs ouvrages. On a unanimement approuvé un si équitable projet, mais les moyens préconisés sont nombreux et, selon M. José Théry, avocat à la Cour d'appel, ils sont tous également impraticables, ayant visé un but unique : « intervenir d'autorité dans chaque vente pour prélever, au profit de l'artiste, une part sur les plus-values. » Un tel procédé porterait aux principes du droit commercial une atteinte trop grave, tout acheteur étant propriétaire absolu de la chose acquise.

Partant de ce principe que la valeur artistique d'une œuvre est d'une évaluation impossible et que l'authenticité du nom dont elle est signée est le principal élément de sa valeur marchande, M. José Théry propose, à son tour, une solution fort ingénieuse : un *Office de garantie des œuvres artistiques* serait chargé de dresser, de chaque œuvre vendue, une sorte d'acte d'état civil, inscrit sur les registres de la société et reproduit dans un livret remis à l'acheteur, en même temps que l'œuvre elle-même, contre paiement d'un droit minime. En cas de revente, la société percevrait, au profit de l'artiste ou de ses héritiers, un tantième sur le prix et un autre sur la plus-value.

La création de cet *Office de garantie* ferait donc bénéficier les artistes du succès de leurs ouvrages, permettrait la vérification de leur authenticité, empêcherait les « faux artistiques », renseignerait sur le sort des œuvres intéressantes et fournirait à l'histoire de l'art de précieuses indications. C'est aux artistes eux-mêmes à profiter de cette idée et à s'unir pour la défense de leurs droits et de leurs intérêts.

PHILOSOPHIE

Les Emotions de Bourse, par P. Hartenberg (*Revue Philosophique*, août 1904). — L'auteur a fait, à la Bourse de Paris, une curieuse étude de psychologie collective. Ce qui frappe d'abord quiconque franchit le seuil de ce temple de la Fortune, c'est l'agitation de la population qui l'emplit : agents de change, employés, courtiers, remisiers, spéculateurs s'écrasent, se poussent, hurlent et gesticulent avec une brutalité qui étonne; pour le psychologue, la mentalité et la personnalité collectives de ce public de même éducation professionnelle offrent un caractère très particulier.

Cette foule vit dans un état de tension nerveuse et d'agitation fébrile continuelles, excitées encore par les alternatives de crainte et d'espoir que créent les nouvelles télégraphiques qui

parviennent à tout instant. A Paris, le tempérament optimiste de la race se manifeste par une tendance à la hausse, c'est-à-dire à la confiance ; cette crédulité des gens de bourse pourtant ne provient en général que d'un scepticisme parfait, qui admet que tout est possible. M. P. Hartenberg a noté encore, comme traits particuliers, la sensibilité, la suggestibilité, l'esprit d'imitation, la mobilité et l'impatience, et conclut que ces formes inférieures de l'émotivité l'emportent sur les qualités de jugement, de logique et de réflexion; c'est, en somme, une mentalité de salle de jeu.

ITALIE

SCIENCES DIVERSES

La Langue italienne, langue universelle (*la Nuova Parola*). — Dans un congrès tenu à Belfast, en octobre dernier, par la *British Association*, deux professeurs, MM. Brandwol et Bonsfeeld, ont affirmé la nécessité d'une langue universelle et ont proposé pour cette fonction la langue italienne. Cette motion sert de thèse à M. Senes pour développer, en faveur de celle-ci, des considérations d'un très grand intérêt philologique et philosophique. — M. Senes croit, lui aussi, à la nécessité et partant à la possibilité d'une langue universelle : elle est d'autant plus possible qu'il y en a déjà des réalisations partielles, qu'il étudie. Il y a deux manières de concevoir la langue universelle, ou graphiquement ou phonétiquement. L'arithmétique et la musique, par exemple, sont des langues graphiques ; les chiffres et les notes donnent le même sens à l'esprit, bien que traduits en sens différents selon la langue de ceux qui les lisent. Une langue phonétique qui exigerait de tous les gosiers l'émission des mêmes sons serait plus difficile à réaliser, si même elle était possible. La prononciation diversifie plus les langues que la syntaxe et le vocabulaire. — M. Senes, qui est un Italien de Sardaigne, en donne des preuves dialectales fort intéressantes, qu'il tire du parler de son île, où, dit-il, 97 o/o des mots sont d'origine latine, et conservés, affirme-t-il, avec l'ancienne prononciation latine. — Tout le développement de cette thèse est mené avec autant de sagacité que de compétence.

La langue anglaise, qui semble une rivale redoutable en cet office de langue universelle pour la langue italienne, a contre elle sa prononciation et les difficultés de son orthographe, qui sont telles qu'au dire du professeur Merklejohn, cité par M. Senes, 52 o/o des aspirants aux emplois publics sont *retoqués* aux examens pour leurs ignorances orthographiques. « Le désaccord entre la graphie et la phonétique anglaises est l'exemple de la plus parfaite anarchie que l'on puisse imaginer. » Cette dissidence n'existe pas en italien, dont la prononciation est presque sans caprices. Il offrirait par son vocabulaire, dont tant de mots se retrouvent plus ou moins modifiés dans presque toutes les langues européennes, les mêmes avantages que le latin, dont il n'est, en somme, que la continuation. L'italien est l'évolution du latin... A ces raisons philologiques, M. Senes en ajoute d'ordre littéraire et historique qui l'amènent à cette conclusion qu'il n'y aurait vraiment nulle impossibilité à ce que l'italien devînt la langue universelle.

Le Gérant : A. Barrois.

2521. — Colombes. — Imp. A. Barrois, 41, avenue de Gennevilliers.

LE RHONE ET L'AMOUR

PAGES INÉDITES

C'est en 1856 que Michelet fit le plan de *l'Amour*, qui ne devait paraître qu'en 1858. L'année 1855 avait été occupée par la publication de *la Renaissance* et de *la Réforme*, parues, la première, le 1er février; la seconde, le 2 juillet. La seconde partie de l'année fut consacrée aux *Guerres de religion* et à *l'Oiseau*, dont Mme Michelet avait préparé tous les matériaux et ébauché et écrit plus d'un chapitre depuis octobre 1854. *L'Oiseau* fut achevé d'imprimer la dernière semaine de février 1856. Le vendredi 7 mars, M. et Mme Michelet recevaient les premiers exemplaires des *Guerres de religion* et de *l'Oiseau*. « Hasardeuse expérience, dit Michelet dans son journal, être heureux devant le public. »

Ce fut le sentiment profond de ce bonheur qui décida Michelet à écrire le livre de *l'Amour*, dont la pensée s'était déjà présentée à lui dans sa jeunesse, et d'une manière plus précise encore en 1849. Il en esquissa les premiers linéaments du 14 au 31 mars. Mais, le 1er avril, il commençait d'écrire *la Ligue*, qui fut achevée le 15 octobre. Elle fut écrite presque entièrement en avril, mai et juin, car juillet, août et septembre furent consacrés à un voyage en Suisse, à Montreux, Interlaken et Lucerne, pendant lequel Michelet eut peu le loisir de travailler à *la Ligue* et pensa surtout à son livre de *l'Amour*. Il en méditait et en approfondissait le plan, et l'idée de la puissance de l'amour individuel pour refaire le monde et la société s'emparait de lui avec une force de plus en plus grande. Dès le 15 mars, il avait ainsi formulé le plan général de son livre :

L'Amour et la Monogamie. Introduction : { ce que fut l'amour / ce qu'il est / ce qu'il sera

L'amour *fait le progrès*
{ de l'histoire naturelle
et de l'histoire humaine;

{ Il trouve et crée la *beauté* (attraction).
{ Il accumule la *force*, la projette,
l'individualise.
Il fait la *vie* mystérieuse
{ des *sociétés*
{ et des *religions*.

L'amour *monogame* exclusif refera le monde encore ;
lui seul creuse en profondeur,
atteint les racines communes
par où se fondent les deux êtres
et par où leur vitalité mêlée
deviendra l'amour et progrès général,
l'universelle initiation.

La formule physiologique,
c'est d'UNIFIER *l'effort*
pour qu'il soit profond.
« Mais, s'il est tel, ne sera-t-il pas égoïste
et limité ? »
Non, de *fécondité infinie.*

Cette pensée le jetait dans une sorte d'extase lyrique, et le 24 juillet, à Montreux, il adressait au Rhône, qui prenait à ses yeux une beauté symbolique, une sorte d'hymne.

De même que nous venons de donner le premier plan de *l'Amour* en reproduisant, autant que possible, par la typographie, l'aspect de la page même de Michelet, pour montrer comment dans son esprit les idées se présentaient sous forme d'un tableau, où chacune avait sa place relative, de même nous conservons au morceau sur *le Rhône* la disposition qu'il a reçue dans le manuscrit original. Sans doute la distribution des lignes a plus d'une fois dépendu des dimensions mêmes du papier (de grandes feuilles de papier blanc écolier in-folio); mais on voit néanmoins comment la pensée de Michelet jaillit en lui sous une forme rythmique. Elle s'épanche en strophes, en distiques, en vers isolés, et dans chaque strophe ou dans chaque distique il est facile de saisir le rythme particulier de chaque membre de phrase. Et ici encore, la manière dont Michelet dispose ses alinéas, groupe ou souligne certains mots, nous montre comment, à ce mouvement intérieur du rythme musical et lyrique, correspondait la vision extérieure d'une sorte de tableau, où chaque idée, chaque sentiment venait se localiser et se fixer pour former une image unique, harmonieuse et équilibrée. Dans tous les brouillons de Michelet, dans les notes qu'il prenait sur ses lectures, toujours se manifeste ce besoin de vision

et de rythme, cette faculté de voir les choses dans leurs relations et leurs dépendances relatives, de les grouper selon leur importance, de les exprimer par une sorte de notation musicale. Nulle part ce don du génie de Michelet n'est plus visible que dans les pages que nous publions ici.

GABRIEL MONOD, de l'Institut.

LE LAC DE GENÈVE (1)

24 juillet 1856

Tout le monde a vu à Genève l'incomparable élan avec lequel *le Rhône*, d'un âpre azur, se précipite pour aller en France — mais à peine a-t-il passé la ville austère de Calvin, que l'Arve, d'un flot savoyard, le salit, le charge de bourbe. — Il s'en va, courant, à Lyon, endossant les alluvions dont le charge la Saône. — Plus sombre et plus furieux, il mord en passant ses rivages et se surcharge encore plus...

qui l'a vu sortir si bleu des glaciers du Saint-Gothard, en aura compassion...

Toujours je m'intéressai au sort de ce fleuve héroïque.

Ici, des vertes collines de Montreux, pleines de sources, je le vois remplir le lac, cette incomparable coupe d'un riche et profond azur qui ne doit rien au bleu du ciel. — Le ciel change, il ne change pas...

Comme une flèche, il sort du Valais dont il a percé les montagnes à force de siècles : plusieurs lieues durant, il garde sa rapidité puissante, il maintient, dans cette mer, son courant, sa vie de fleuve.

Les profonds abimes du lac, qui s'enfoncent à 2000 pieds [illegible], ne parviennent pas à l'absorber : à peine, au centre, il se calme. A Genève, vous le retrouvez, grand, puissant, terrible, mais celui qu'une mer n'a pu vaincre, un torrent va le changer — la fraternité le perd. Il ne refuse point la Savoie, il ne refuse point la France.

— N'importe. Il est glorieux de s'être gardé si longtemps.

— Ce qui m'attache à ce lac, c'est moins son extraordinaire

(1) Nous donnons à la page suivante le fac-similé de la première page, qui permettra de bien comprendre la vérité des observations qui précèdent.

(Genève) Tout le monde a vu à Genève l'incomparable élan avec
laquelle le Rhône, d'un âpre azur, se précipite pour
aller en France — mais à peine a-t-il passé la ville
austère de Calvin que l'Arve, d'un flot sauvage,
le salit, le charge de boue — Il s'en va courant
~~toujours~~, à Lyon, ~~Valence, Avignon~~, engloutissant [illegible] les alluvions
de tout le [illegible] change la Saône — Plus sombre et ~~[illegible]~~ plus furieux,
il mord en passant les rivages et se [illegible] encore plus..
qu'il a vu sortir si bleu des glaciers du S. Gothard, et
sans compassion..

Toujours, je m'intéressai au sort de ce fleuve héroïque

Ici, des vertes collines de Montreux, pleines de sources,
je le vois remplir le lac, cette incomparable coupe
d'un riche et profond azur qui ne doit rien au bleu
du ciel — Le ciel change, il ne change pas...
Comme un fidèle, il sort du Valais dont il a
percé les montagnes à force de siècles,

plusieurs lieues durant, il garde sa rapidité bouillante,
il maintient, dans cette mer, son courant,
sa vie de fleuve
Les profonds abîmes du lac qui s'enfoncent
à 2000 pieds(?) ne parviennent pas
à l'absorber –
à peine, au centre, il se calme . .
à Genève, vous le retrouvez, grand, bouillant, terrible,
mais celui qu'une mer n'a pu vaincre,
un torrent va le changer
la fraternité le perd. Il ne se refuse point à savoir il ne se refuse point à la fr.
Il n'importe. Il est glorieux de s'être gardé si longtemps –

– Ce qui m'attache à ce lac, c'est moins son extraord. beauté
que d'y sentir vivre et battre cette artère bouillante du Rhône
– Ce qui m'attache à cette terre, c'est moins le charme délicat de
ses golfes si bien découpés, ses contrastes gracieux de
~~[illegible]~~ Vevey et de Clarens et de Montreux
– c'est moins tout cela que de sentir partout des voix ~~de vie~~, à savoir
~~[illegible]~~ murmurantes, gazouillantes, qui s'agitent sous mes pieds
[illegible]

beauté que d'y sentir vivre et battre *cette artère puissante du Rhône;*

— ce qui m'attache à cette terre, c'est moins le charme délicat de ses golfes si bien découpés, ses contrastes gracieux de Vevay et de Clarens et des rochers de Savoie;

— c'est moins tout cela que de sentir partout des *veines de vie* murmurantes, gazouillantes, qui s'agitent sous mes pieds.

— De là une jeunesse invincible répandue sur toutes choses.

Ici, la sève est visible. J'en sens, au doigt et à l'œil, le fort mouvement. — Tandis que, sur les hauts sapins, pleure la résine dorée, tandis que sur les collines, le noyer, le châtaignier se chargent de leurs fruits bruns, au pied, sur le bord du lac, la vigne lentement, doucement, boit les rayons du soleil qu'elle va rendre en vins pétillants...

Puissant fleuve, *pures et vives sources*, verte verdure des montagnes, qui animez tout ceci d'un souffle de jeunesse héroïque, raffermissez dans mon cœur, remettez en moi la sève de virginité austère, dont j'aurais besoin pour ce fort et grand travail.

Tous y voient la grâce molle et les guirlandes de fleurs — moi, j'en sens tous les obstacles; je sens de quelles pointes d'acier j'ai besoin pour pénétrer cette mine dont on parle tant et qu'on a si mal explorée.

Byron a dit un mot très fort sur la vue du lac, mot qui semble contre la Julie de Rousseau : « Ce paysage est *trop grand pour l'amour individuel.* »

Quel amour convient donc ici? la Patrie et Dieu!

N'est-ce pas ici, en effet, l'éternel passage des proscrits de tous les peuples, la scène des grandes aventures de ces amants de l'Idée qui, à travers les périls, les sacrifices, la ruine, la douleur, la mort, suivirent une Julie éternelle.

Du centre même du lac, de la charmante rive, si bien soleillée, de Rolle, partit la glorieuse rentrée des 600 Vaudois qui, en plein hiver, retournèrent s'asseoir sur les Alpes, bravant à la fois deux royaumes.

Au bout du lac où je suis, au sanctuaire même de ces lieux sacrés, dans une vue recueillie, intime et mystérieuse, je vois Chillon, la tour fameuse où la liberté genevoise usa le fer, usa le roc et ne s'usa pas elle-même. Elle y entra toute petite, comme

résistance d'une ville et comme amour de la patrie, et elle en sortit toute grande, comme liberté religieuse de la Suisse et de l'Europe.

Telles furent les forces de l'amour, chez ces héros d'autrefois.

Du reste, c'est la vertu singulière de ce lieu-ci, que nulle part plus aisément *le cœur ne s'élève d'un amour à l'autre.*

« L'amour individuel », que l'austère Byron reproche à Rousseau, y monte par un degré facile à l'amour des grandes choses. — Le paysage lui-même semble un escalier colossal, de la femme à la Patrie, et de la Patrie à Dieu. —

Non, il n'y a pas d'amour purement individuel, et pas d'amour éphémère. En tout amour vrai, il y a de l'universel, du divin, du ciel et de l'Éternité.

J. Michelet.

WALDECK-ROUSSEAU

On a tout dit sur un tel homme, sur sa vie intime et sur ce qu'il laissait voir à ses amis de ses secrètes pensées. On peut encore essayer de comprendre, de saisir sa conception de l'État, la raison profonde qui guidait ses actes et la philosophie qu'il apporta dans la politique. Il eut une doctrine et qui ne l'abandonna jamais. Elle est présente dans le moindre de ses discours. L'événement du jour la sollicite. Waldeck-Rousseau partait du fait, le discutait, s'élevait bientôt à l'idée générale.

Peut-être une telle étude faite par quelqu'un qui n'eut jamais l'honneur de l'approcher, ni le plaisir de l'entendre, qui ne connaît de lui que ce qu'en connaîtra la postérité, les notes biographiques des dictionnaires, les photographies et les discours écrits, n'aurait-elle pas été pour déplaire à ce grand dédaigneux, qui méprisa les petits moyens par lesquels on trompe d'ordinaire les hommes. Peut-être eût-il mieux aimé qu'au lieu de le louer on essayât de comprendre cette pensée intime, cette âme fermée que la timidité, dit-on, ou peut-être le noble orgueil des êtres qui éprouvent une pudeur morale à étaler leurs pensées secrètes, l'empêcha de laisser voir aux indifférents. Il ne fut nullement un politicien, au sens vulgaire de ce mot, mais un philosophe et un artiste que la vie amena dans la politique et qui y surprit.

I

Et d'abord Waldeck-Rousseau fut un conservateur. Une telle affirmation pourra étonner ceux qui n'ont dans la mémoire que son dernier ministère, ce ministère où, audacieusement, il faisait entrer les socialistes au pouvoir. Un tel acte paraît une contradiction

dans sa vie. Et nous aurons à examiner pourquoi et comment il y fut déterminé, et si dans un esprit aussi logique il pouvait y avoir une défaillance de raisonnement et de conduite, si le dernier acte de sa vie publique contredit toute sa vie. Il n'était point homme à céder ni à une ambition personnelle, ni à de misérables expédients. Peut-être en examinant de près toute sa carrière d'homme d'État et toutes ses idées, trouverons-nous que la fin s'explique à la lueur des débuts et qu'en agissant ainsi qu'il agit il put croire n'avoir pas menti aux idées de toute sa carrière.

Il est conservateur : d'origine, d'éducation, de goûts. Par sa naissance, il appartient à la grande bourgeoisie provinciale. Son père était avocat, et avocat distingué, à Nantes. En 1848, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale. En 1871, maire de Nantes, Waldeck-Rousseau ne fut donc pas un aventurier de la politique. Il faisait partie d'une classe possédant des biens et des honneurs, ayant des traditions, des aspirations et un esprit historique de conduite.

Cette bourgeoisie française, pendant des siècles, a assisté la monarchie dans les luttes où elle s'efforçait de diminuer et où elle réussit à détruire les pouvoirs des classes aristocratiques : noblesse et clergé. La monarchie victorieuse oublia les services de la bourgeoisie. Elle ne lui donna pas dans l'État les places ni les honneurs auxquels celle-ci croyait avoir droit. C'est pourquoi la bourgeoisie fit la Révolution. Elle ne semble pas cependant avoir voulu, du premier coup, détruire l'organisation monarchique, mais seulement conquérir un rang égal à ses mérites. Elle avait conscience de ses richesses, de ses capacités, et par conséquent de ses droits. Elle voulait qu'ils lui fussent reconnus. Mais les éléments déchaînés suivirent leur logique. Les passions violentes entraînèrent la nation, et la bourgeoisie fut impuissante à arrêter le mouvement populaire au point qu'elle s'était promis. Il y eut réaction, selon la logique. Plus tard, à une autre époque de notre histoire, la bourgeoisie refit une révolution et tenta l'expérience d'un gouvernement de classe avec une nouvelle dynastie, puisque la branche aînée, trop fidèle au passé, l'avait trahie et avait cru ne pouvoir se priver de la noblesse et du clergé.

La bourgeoisie croyait encore à ce moment avoir besoin pour gouverner d'une dynastie, soit qu'elle crût manquer de prestige, soit qu'elle craignît de ne pouvoir contenir seule les éléments démagogiques. Cette alliance avec la famille d'Orléans dura dix-huit ans. Mais

enfin le pacte se rompit. Et en 1848, de bons bourgeois comme le père de Waldeck-Rousseau étaient décidés à essayer de la République, c'est-à-dire d'une sorte de société dont le gouvernement serait un conseil d'administration de la nation et pris parmi les bourgeois eux-mêmes. On avait fait l'expérience qu'une dynastie pesait d'un poids trop lourd, d'une influence trop grande sur la marche régulière des événements et les destinées du pays et que le monarque faussait par son intervention personnelle les rouages de la machine.

C'est cela que voulut dire au début et pendant longtemps le mot de *République :* le gouvernement de la bourgeoisie par la bourgeoisie. Et le désir d'écarter du pouvoir les deux classes encore menaçantes : la noblesse et le clergé, créait entre les républicains un lien commun. Il importe toujours de préciser, aux diverses phases de notre histoire, le sens de ce mot République. Il évolue sans cesse comme la doctrine républicaine elle-même. Et les divers partis qui se sont formés et qui se forment continuellement dans l'armée républicaine peuvent de bonne foi se reprocher d'être infidèles à la vraie doctrine, et chacun se vanter d'avoir conservé le sens de l'orthodoxie. La République fondée par la classe bourgeoise et dirigée d'abord par elle, luttant contre les anciennes puissances de l'État, ne pouvait triompher par les seules forces de la bourgeoisie. Elle devait s'appuyer sur l'armée populaire. Dès lors, il était évident que le peuple, qui avait pris part au combat, réclamerait un jour sa part des bénéfices de la victoire. Le gouvernement républicain que la bourgeoisie et le peuple avaient fondé devait donner satisfaction aux désirs des uns et des autres. Or, ces désirs ne s'accordent pas. Car des riches et des pauvres qui n'ont pas les mêmes intérêts, et donc sont ennemis, marchent confondus sous un même drapeau. Tous se réclament du même mot République et de la même devise. Et selon que les uns ou les autres triomphent, ce mot signifie des choses bien différentes. Qu'importe ! Le mot plane. Il est comme une formule mystique, comme un talisman magique dont chaque parti se dispute la propriété, comme si cette propriété devait assurer les chances du triomphe.

Mais ces divisions sur la signification du mot République ne devaient se produire qu'aux lendemains glorieux des batailles et alors qu'il fallait partager les trophées. Au début, il s'agissait seulement d'établir la suprématie de la classe bourgeoise et de lutter contre les ennemis immédiats : les nobles et les prêtres. Il s'agissait

d'éviter les réactions, c'est-à-dire les retours en arrière, les révolutions à rebours, qui sont aussi la destruction de ce qui est. Et c'est pourquoi, lorsque l'on était un bourgeois, fils de bourgeois, l'on devait venir à la République comme à son foyer naturel d'un cœur sincère et d'un esprit conservateur et modéré. Et c'est ainsi qu'y vint Waldeck-Rousseau, conservateur et modéré et qui redoutait tellement les révolutionnaires et leur désordre qu'il s'égara, pendant quelque temps, parmi la jeunesse monarchiste. Qui l'en éloigna? Sans doute le sentiment de la tradition et de ses origines, qui le ramena au parti où sa classe combattait. Et peut-être aussi que cette jeunesse, qui pouvait espérer, à ce moment-là, tous les triomphes, avait cet esprit de suffisance, d'égoïsme et d'orgueil qui lui fait volontiers considérer ceux qui n'appartiennent pas, par leur naissance, à sa propre caste comme des sortes de serviteurs, pouvant bien se considérer comme ses obligés admis à l'honneur de la servir, mais jamais comme ses égaux.

Il semble donc avoir tenté à ce moment et pour son compte personnel l'expérience que la classe bourgeoise avait faite pendant près d'un siècle, à savoir que les intérêts de la bourgeoisie seraient toujours sacrifiés si elle ne prenait le parti le plus sage et le plus sûr, qui était de les administrer elle-même.

Quoi qu'il en soit, Waldeck-Rousseau vint alors à la République, et depuis il lui resta inébranlablement fidèle par cet attachement solide qui dérive d'une conviction raisonnée, d'un intérêt bien entendu et comme par une sorte de dévouement à son clan.

II

Dans cette République de Gambetta, il apportait un esprit particulier et qui lui constitua tout de suite une originalité. Je veux dire autre chose encore que cette correction et cette distinction qui étonnèrent une bohème un peu débraillée, autre chose que ce respect de lui-même et cette hauteur volontiers dédaigneuse qui éloignait les familiarités vulgaires et les faciles tutoiements.

Pour Gambetta et ses amis, les préoccupations politiques étaient au premier plan. Ils venaient de triompher de la réaction cléricale du Seize-Mai. Ils estimaient avoir conquis la liberté. Le gouvernement républicain qu'ils voulaient fonder devait émanciper le citoyen de toutes les contraintes, de toutes les oppressions, de

toutes les tutelles morales et permettre son développement intégral. En face du gouvernement central et de l'État autoritaire, ils proclamaient les droits de l'individu libre de penser, libre de croire, libre d'agir. Leur doctrine était une sorte de *laissez faire* moral. Les droits de l'individu étaient sacrés. La notion de gouvernement et celle d'autorité en demeuraient fort affaiblies. On marquait mal les limites qui bornaient ces deux activités contraires. Les frontières de l'État reculaient sans cesse devant les droits toujours plus impérieux de l'individu. Et dans ce libéralisme généreux l'anarchie était en germe.

Ce *laissez faire* moral n'a rien qui doive étonner. Il était conforme à la tradition républicaine. Et de même que le *laissez faire* économique suppose une conception optimiste du monde, de même celui-ci entraînait une conception optimiste de l'humanité. Et en effet ce fut toute la pensée du dix-huitième siècle, dont s'inspiraient et dont s'inspirent encore inconsciemment les républicains, que l'homme est naturellement bon et que les lois seules le rendent méchant. Ainsi qu'une première fois, en 1791, la Constituante essaya une organisation de l'anarchie, si j'ose dire, et voulut briser à tous les degrés la force du pouvoir central, ainsi les républicains de 1880 rêvaient généreusement une pareille idylle.

Ils avaient vécu, au sortir du collège, loin des réalités, dans les cafés ou dans les Sorbonnes. Ils ne savaient point ce qu'est la vie et ce que sont les hommes véritables. Et, dans leurs interminables discussions, chacun créait le monde, qui était pour eux une matière abstraite et maniable à leur gré. Ils savaient de l'humanité qu'elle existait très imparfaite. Mais au lieu de la prendre ainsi qu'elle était et de voir par où il était possible de réformer lentement ce grand corps, ils préféraient n'en pas tenir compte et lui substituer une humanité parfaite ou qu'ils imaginaient telle, parce que telle ils l'avaient conçue dans leur cerveau. C'étaient des politiques idéalistes, et beaucoup de ceux de ce temps ont gardé encore aujourd'hui, et malgré l'expérience du pouvoir, les rêves d'autrefois. Beaucoup de ceux d'aujourd'hui viennent à la politique avec un pareil état d'âme tout romantique et tout chimérique. Au lieu de régler leur esprit réformateur sur le branle du monde, ils veulent conformer le monde à leur esprit et croient que la volonté des hommes et les décrets des ministres suffisent à créer des paradis. Ils s'y acharnent, risquant de détruire, par leur

fantaisie, la grandeur et la fortune de la nation qu'ils ont à administrer.

Waldeck-Rousseau, à l'encontre de tous ces hommes politiques, mettait au premier plan : la préoccupation des questions sociales, la notion des droits de l'État et le sens de l'autorité. De telles qualités furent immédiatement remarquées. Gambetta, avec la souplesse de son esprit, commençait à comprendre que les gouvernements sont liés par d'autres nécessités que les oppositions et doivent obéir à d'autres exigences. Il se rendait compte que chaque réforme ne peut venir qu'en son temps et que la masse de l'État ne se meut que lentement. Il faisait, au contact de la réalité, la théorie de l'*opportunisme*. Il distingua immédiatement ce jeune homme qui possédait si naturellement et si aisément des qualités profondes et rares dans l'entourage du tribun. Et il n'hésita pas à faire de Waldeck-Rousseau, ayant à peine dépassé la trentaine, un ministre.

Dès ce ministère, tout Waldeck-Rousseau s'affirme, et il est permis de dire qu'il n'y a pas une idée, pas un trait de caractère du président du conseil de 1900 qui ne se retrouve dans le jeune ministre d'alors.

Et tous ces traits et toutes ces idées lui viennent de son éducation et de ses origines conservatrices. De là son sens de la réalité, qui guida sa conduite politique ; d'une réalité antérieure aux rêves, contre laquelle les rêves, quelque grands et généreux qu'ils soient, viennent se heurter. Waldeck-Rousseau, parce qu'il appartenait à une famille de bonne bourgeoisie et qui possédait un patrimoine, acquit, par le souci de conserver et d'administrer ce patrimoine qu'il vit de bonne heure exercer autour de lui, l'intelligence des nécessités et des exigences matérielles. Il possédait, dans la société, des avantages et, dans la vie, des intérêts. Et ces intérêts lui faisaient un esprit différent de celui qui, ne possédant rien, n'a donc rien à perdre. Celui-là n'hésite jamais à bouleverser le monde, parce qu'il a tout à gagner à une révolution et à un changement. Et, même lorsqu'un intérêt immédiat ne le guide pas, ignorant de la réalité où rien ne l'intéresse, il construit la société en lui-même comme un système philosophique ou un roman politique. Il la forme selon ses désirs et en vue d'un bonheur facile, présentant aux citoyens un modèle du monde séduisant, parce qu'il exprime fidèlement leurs rêves et leurs désirs impatients.

Peut-être il n'est pas sans danger pour un pays que le nombre de

ceux qui n'ont aucun intérêt social à sauvegarder, qui ne possèdent aucun avantage et à qui n'incombe aucune responsabilité, croisse, et que ceux-là donnent leur avis à tout sujet dans des affaires aussi graves que le gouvernement des États. C'est le cas, lorsque les hommes de lettres ou les artistes s'occupent trop des choses de la politique. N'ayant jamais été mêlés aux affaires, ils ignorent les inflexibles nécessités de la vie. Il leur suffit qu'un but généreux et beau séduise leur imagination et les enthousiasme. Ils poussent pour y atteindre à la politique de fantaisie et de bouleversement. Ils sont habiles à critiquer ce qui est et il ne leur est pas malaisé d'en montrer la laideur. Ce qui est a déjà lassé, parce que cela est. Le rêve de l'homme passe toujours par delà le réel, qui ne suffit jamais à ses désirs. On lui trace à côté le tableau d'une félicité parfaite et on lui persuade que pour la saisir il n'a qu'à faire un effort de sa volonté et qu'à se prononcer en faveur de ce bonheur. Ainsi on l'entraîne à des illusions dangereuses et à des politiques de destruction.

Mais l'homme qui a un intérêt dans la société et dont le monde par sa ruine entraînerait sa propre ruine sent de bonne heure que tout se tient et que son sort est lié à celui de l'ordre social. Ainsi, un tel homme arrivant aux affaires sait qu'il y a des nécessités supérieures à la volonté même des électeurs. Au-dessus de l'individu et de son bon plaisir, il place la société. La société limite les droits de l'individu. Elle lui prend une part de sa liberté. Mais en échange elle lui donne une force plus grande. Sans elle, il ne serait pas lui-même. L'individu se révolte contre elle, parce qu'il ne voit que ce qui le gêne et le met à l'étroit. Mais s'il la détruisait, il se détruirait aussi, il redeviendrait misérable et nu, comme à l'origine, alors qu'il errait sans défense dans les bois. L'homme s'est contraint à la société et à ses obligations, parce qu'il en tirait l'espoir de plus grands avantages. Il est donc nécessaire de le protéger contre lui-même, en maintenant forte cette association qu'est l'État, qui laisse apercevoir seulement l'ennui de sa tyrannie et jamais ses bienfaits, qu'on n'apprécie plus, tant on est habitué à en jouir.

L'État est un organisme vivant, bien lié en ses parties. Il a comme tous les organismes des lois essentielles qui président à son fonctionnement. Si l'on touche à ces lois, on risque de le faire périr. Et avec lui tous les membres qui le composent. Il faut donc dégager ces lois.

Il ne dépend pas de l'intelligence et de la volonté des hommes de les créer ou de les détruire. Les hommes ne font pas la vie. La réalité de l'État existe, au même titre que celle d'un être vivant, parfaite ou imparfaite. Il ne reste à l'homme qu'à bien prendre conscience, puis à chercher à la réformer par les règles de l'éducation, qui sont ici les lois, et par le temps.

Cet État n'est pas une chose abstraite, ni un principe absolu. C'est une réalité vivante, avons-nous dit, et comme toutes les réalités, elle est relative. Elle est diverse selon les lieux et selon les temps. L'État français ne peut être le même que l'État allemand ou l'État anglais, et l'État du vingtième siècle, que celui du dix-neuvième. Et voilà du même coup écartées et la révolution réactionnaire, et les constructions vagues, humanitaires, internationales et universelles.

L'homme politique, pour diriger cet État, doit connaître sa constitution intime, comme le médecin pour soigner un malade. Il doit s'enquérir avec soin de ses besoins, de ses habitudes et plus encore de son passé, de ses hérédités. Car l'État est une personne vivante à travers les siècles. Il a progressé lentement. Il s'est formé avec la lenteur des choses naturelles. Comme la nature, « il n'a pas fait de bonds. » Son passé l'explique. Il ne date pas d'hier, il ne date pas du 4 Septembre, ni même de la Révolution. Waldeck-Rousseau le dira à une Chambre radicale. Devant une majorité qui croit avoir orgueilleusement le droit de créer, il invoquera la tradition des temps monarchiques, et devant un parlement anticlérical, il rappellera la grandeur du catholicisme et qu'il faut tenir compte du passé pour modifier le présent.

Telle nous semble avoir été la doctrine scientifique en politique de Waldeck-Rousseau, sa conception de l'État. Cette étude est trop limitée pour que nous puissions appuyer nos affirmations de citations prises dans ses discours. Mais cette conception se dégage remarquablement logique, remarquablement nette, de tous les actes de sa vie publique et de toutes ses paroles. C'est le lien puissant qui en fait l'unité.

Par cette doctrine, se précisent aussi les traits de son caractère. Il est conservateur, réaliste et traditionnaliste, au bon sens du mot. Que cette dernière affirmation ne choque point. Waldeck-Rousseau fut jurisconsulte. Son père l'était. Il appartenait donc à cette fraction de la bourgeoisie française d'où étaient sortis les *légistes*, ces serviteurs de la monarchie, humbles au début, qui,

savants en droit romain, furent les meilleurs auxiliaires des rois dans leurs luttes contre les pouvoirs féodaux de la noblesse et de l'Église. Ils s'efforcèrent de formuler la doctrine et la loi essentielle de l'État, sa tradition. Ils y réussirent et donnèrent à la monarchie française sa politique. Ils favorisèrent le développement du pouvoir central et sur les ruines de la féodalité établirent les principes de la monarchie absolue. Après l'essai de la Constituante et de la Gironde pour rompre la centralisation excessive et la tyrannie de l'État, la Révolution revint à la tradition historique française du pouvoir fort. Et à une heure de crise Waldeck-Rousseau la fit revivre pour combattre les troubles de la rue et restaurer l'autorité de l'État. Il justifiait le mot de M. Ranc, qui disait de lui, lors de ses débuts dans la vie publique : « Ne vous y trompez pas, Waldeck est aussi « étatiste » que Guesde. »

III

Un tel esprit, et pénétré à ce point des droits de l'État, devait heurter la conception républicaine de la liberté, telle qu'elle existait à l'origine de la troisième République. Il lui appartenait en effet de poser le problème de la liberté. Il le fit lors de la loi des associations, la plus importante de celles qu'il ait fait voter avec la loi sur les syndicats professionnels, qui découle du même état d'esprit, et la plus importante peut-être de celles qui aient été promulguées sous la République.

La loi qui déclarait l'association libre entre les citoyens était incontestablement une loi de liberté. Les républicains n'avaient cessé de la réclamer sous l'Empire. Ils l'avaient inscrite en tête de leur programme dans l'opposition, et cependant les ministres s'étaient succédé et aucun n'avait osé faire aboutir la réforme.

Waldeck-Rousseau l'entreprit et y réussit. Il faut s'y arrêter, parce que nous trouverons peut-être dans cette loi importante la manière originale dont ce ministre autoritaire entendait la liberté.

A examiner même superficiellement la carrière politique de Waldeck-Rousseau, on est frappé de l'importance qu'il attribue à l'association. Ce ministre, le plus jaloux des droits de l'État, le plus ennemi du désordre public, lutte dès son premier ministère en faveur des lois qui ont pour but de donner aux citoyens plus de

force et plus de résistance à l'arbitraire. Il fait aboutir une première fois la loi sur les syndicats. Vingt ans après il rend l'association libre pour tous les citoyens. Et l'on peut dire que ce jour-là il a contribué à délivrer les Français de la tutelle administrative et qu'il leur a fait faire un grand pas dans leur route d'émancipation. Il a avancé l'heure de leur majorité civique.

Mais comment concilier l'autorité de l'État, sur laquelle Waldeck-Rousseau veillait si jalousement, avec cet accroissement incontestable de liberté donné aux citoyens?

Nous croyons qu'en développant l'association il assurait le développement de la liberté dans un sens qui plaisait à son esprit conservateur, ami de l'ordre et du progrès harmonieux. Waldeck-Rousseau était autoritaire contre l'homme isolé, contre l'individu sans attache avec un grand corps. Il était tout prêt au contraire à faire confiance à l'homme associé. C'est qu'il est vrai qu'ils ne se ressemblent point.

L'individu isolé est un anarchiste, mal conscient de ses droits, et qui ne distingue point, parce qu'il ne sait pas, entre ses avantages essentiels et ses fantaisies. Les instincts le commandent plus que la raison ; et les instincts de l'homme le poussent à détruire. Ses passions l'entraînent à secouer le joug social que des nécessités lui ont imposé. Elles lui font paraître intolérable son obéissance à la loi.

L'association, au contraire, transforme l'homme. Elle le rend plus parfait et développe son intelligence, sa force et sa raison. Ceci est une loi qui se vérifie dans tout le règne animal. Tout organisme qui s'associe d'une façon permanente à d'autres organismes primitifs forme un animal supérieur. Il perd sa vie individuelle, mais acquiert en échange plus de force par sa participation à la vie d'un organisme plus vaste. Il bénéficie de l'union. Il abandonne les libertés premières, qui ne concourent plus au développement de l'organisme associé, et ne conserve que les forces utiles au but nouveau que l'association se propose. Il y a donc dans l'association un choix, un raisonnement instinctif, une adaptation, une discipline et un sacrifice. Cela revient à dire que les qualités utiles à la société se développent pendant que les forces anarchiques diminuent d'autant.

Il en est de même dans les sociétés humaines. Le sauvage isolé jouit de la pleine liberté. Mais le sauvage isolé périt. Dans les États civilisés, tout membre a sacrifié une partie des instincts primitifs

et des droits primordiaux : son droit de tuer, son droit de voler ou plus généralement d'obéir à toutes ses passions. Mais en revanche il en a acquis de plus précieux : la sécurité, l'assurance de conserver sa propriété et, par cette sécurité, la possibilité de mieux se développer et de profiter pour son développement individuel des efforts de tous. Les citoyens ont créé, en s'associant, l'État. L'État, à son tour, a aidé au développement des citoyens. Ils sont utiles l'un à l'autre. Et l'habileté de l'homme qui gouverne est d'établir une harmonie entre les devoirs de l'un et les droits des autres.

Cette harmonie, semble avoir pensé Waldeck-Rousseau, il n'appartient pas à un gouvernement de la décréter. Elle doit sortir de la vie même, des besoins des citoyens, elle doit se faire toute seule. Mais par qui? Le citoyen isolé y est impuissant. Son égoïsme refusera toujours les devoirs et réclamera toujours les droits. Qui donc le disciplinera? L'association, qui, sous la forme d'État, a déjà fait une partie de ce miracle. Mais un État est une trop grande association et trop générale. Les citoyens n'y mettent en commun que leurs besoins essentiels. De trop nombreux intérêts restent en dehors de ce vaste contrat. Qu'on laisse donc naître des associations particulières qui répondent à tous les besoins. Qu'elles englobent le plus grand nombre possible de citoyens. Ces associations enseigneront à leurs membres, par la vertu qui est propre à toutes les associations, la discipline, l'ordre et surtout le sens de la conservation sociale. Waldeck-Rousseau était persuadé que des hommes, ayant des intérêts communs et habitués à y réfléchir, sauraient résister aux désordres et aux séductions révolutionnaires; qu'ils apprécieraient que l'on ne gagne rien à détruire sans de graves raisons. Il n'y a de graves raisons de se soulever que lorsque l'État méconnaît les libertés essentielles. Mais l'État, précisément parce qu'il est moins fort contre des individus coalisés que contre des individus isolés, dépose ses velléités de tyrannie et d'abus de pouvoir. Ainsi, les associations maintiennent les citoyens dans l'ordre et l'État dans le respect de la loi. D'un côté, elles arrêtent la tyrannie, et de l'autre, elles développent la liberté, mais la liberté conservatrice et constructrice au détriment de la liberté révolutionnaire et de désordre.

Nous ne croyons pas que jamais l'esprit conservateur de Waldeck-Rousseau ait trouvé une plus belle occasion de s'affirmer. Il put croire sincèrement avoir résolu le plus grave et le plus diffi-

cile des problèmes, celui de la liberté. Que si ses adversaires lui reprochaient de la méconnaître au moment même où il pensait l'avoir établie sur de fortes bases, et si on lui disait que, précisément, cette loi de liberté était une loi d'exception contre certaines associations, les associations religieuses ou congrégations, il répondait que les congrégations s'étaient formées contrairement aux lois constitutives, à la tradition politique de l'État français, et dans un but qui n'était pas en harmonie avec le but que poursuit l'ensemble de la société française. Par leurs tendances, par la nature de leurs biens, par la qualité de leurs membres, elles étaient constituées de telle façon que la prospérité de l'État français leur importait peu, ou plutôt même qu'elles avaient intérêt à sa ruine. Elles apparurent à Waldeck-Rousseau comme une coalition d'esprits révolutionnaires, dont tous les efforts concouraient à renverser cette société que lui, ministre, avait mission de défendre.

Nous expliquons la pensée de Waldeck-Rousseau. Nous n'avons ni à la blâmer ni à y applaudir.

IV

Mais, enfin, un fait grave, et qui semble contradictoire avec tout ce que nous avons dit, reste à expliquer. Waldeck-Rousseau amena les socialistes dans les conseils du gouvernement et s'appuya pour administrer la chose publique sur un parti qui n'avait jamais caché ses desseins de la bouleverser et de la ruiner. Dans une carrière qui présente une telle logique et une telle suite dans ses pensées, peut-on croire qu'il va se trouver un événement dont nous ne découvrirons pas des raisons simples ? Peut-on admettre qu'un esprit si ferme et si prévoyant n'ait pas vu les conséquences d'une telle résolution et n'ait pas cru qu'elles étaient sans danger et incapables de nuire aux efforts de toute sa vie pour affermir et développer dans la République l'esprit modéré, l'esprit réaliste, qui n'est pas l'esprit de réaction, mais l'esprit de progrès ?

Nous ne le pensons pas. Et en examinant de plus près la résolution de Waldeck-Rousseau, nous verrons que peut-être il se tourna vers les socialistes à contre-cœur, mais que, du moins, se tournant vers eux, il ne partagea jamais leurs chimères et espéra gagner à la cause de l'ordre social et de la conservation les plus remarquables de leurs chefs et leur donner le sens des nécessités gouverne-

mentales. Les événements prouvent chaque jour qu'il ne s'était pas trompé. En allant au parti socialiste, il lui a porté un coup plus rude qu'en le combattant directement et violemment.

Écartons de suite cette explication qu'il n'ait eu recours aux socialistes que par une simple habileté de tacticien parlementaire, pour acquérir et conserver un pouvoir dont son ambition n'était point avide. Lorsqu'il prit le ministère, la situation ne semblait pas enviable. Il assumait des responsabilités redoutables, et il constata lui-même ce jour-là que « les avenues du pouvoir », d'ordinaire si encombrées, étaient désertes. Peut-être les difficultés que venaient de rencontrer tous les ministères républicains le piquèrent. Il y avait de l'artiste en lui, et il n'est pas impossible qu'il ne lui plût de jouer une partie réputée dangereuse. Cela le séduisit de la gagner comme une suprême élégance. Mais il y eut aussi le désir de sauver la République, à laquelle il était attaché comme au gouvernement de sa caste, et qu'il croyait menacée.

Ces moments de crise, on les avait toujours surmontés en faisant appel à la concentration. Waldeck-Rousseau avait toujours préconisé cette politique. Mais pour la première fois peut-être les républicains de gouvernement étaient profondément divisés. Et tous les efforts de conciliation avaient échoué.

Une circonstance particulière, une étrange aventure, l'affaire Dreyfus, était venue d'une façon singulière se placer au premier plan des préoccupations nationales et troubler tout le mécanisme et toute l'économie de la politique française. Pour un incident romanesque, pour un fait divers, pour une énigme où chacun avait parié et dont on attendait le mot, les partis qui avaient en commun des intérêts profonds s'étaient divisés. Le parti modéré était coupé. Waldeck-Rousseau pensait qu'il fallait clore au plus tôt cette affaire, et il avait adopté une solution, qui n'était pas celle du parti modéré, de son parti. Force lui fut donc de se rejeter vers les éléments extrêmes, et c'est ainsi qu'il offrit dans son ministère un portefeuille à M. Millerand, un des chefs les plus remarquables, les plus éloquents et les plus habiles du parti socialiste.

Ce choix n'est pas indifférent. Dans un parti où la fumée des rêves obscurcit les contours précis de la réalité, M. Millerand se faisait remarquer par un esprit ferme, net, précis. Il était juriste, comme Waldeck-Rousseau, et excellent avocat d'affaires, c'est-à-dire ayant la pratique des intérêts particuliers. Waldeck-Rousseau avait distingué en lui des qualités d'ordre, le besoin d'imposer la

discipline, le goût de l'autorité, de remarquables aptitudes de tacticien parlementaire, tout ce qu'il fallait pour conduire les hommes et devenir un chef.

Waldeck-Rousseau pensa que la pratique du gouvernement devait développer ces qualités conservatrices. Il remit à M. Millerand la clef de l'édifice auquel ce socialiste donnait l'assaut. M. Millerand, placé à la tête d'une grande administration, chargé de gérer une partie de la fortune française, comprit bien que ces grands corps ne se bâtissent point en un jour et au seul gré de la volonté des hommes. Il sut par quels longs efforts ils ont été formés et qu'il est dangereux de les bouleverser et difficile de les refaire. Il reconnut que les sentiments des peuples et leurs institutions sont le fruit des générations et le lent produit de la vie et qu'on ne les abolit ni ne les remplace avec les théories oratoires des esprits visionnaires. On peut dire que M. Millerand est sorti du ministère tout autre qu'il n'y était entré. Il a fait aux côtés de Waldeck-Rousseau son éducation d'homme d'État.

L'audacieuse tentative de Waldeck-Rousseau avait réussi. M. Millerand, entré au ministère comme chef du parti socialiste, ne compte plus aujourd'hui dans les rangs de ce parti. Les membres les plus distingués de ce même parti et qui jadis savaient seulement donner l'assaut aux ministères ont fait leur apprentissage de ministériels. Ils s'efforcent à rendre originales, à faire admettre par leurs impatientes troupes les théories que Gambetta, Waldeck-Rousseau et Ferry formulaient en 1884 sous les dédains et les injures des intransigeants et des radicaux à principes et qui ne voulaient point admettre qu'il y eût de tempérament avec la vie. Waldeck-Rousseau sourirait aujourd'hui et n'aurait pas lieu d'être mécontent de son œuvre, lui modéré, s'il voyait M. Jaurès et ses amis rejetés du parti socialiste international pour être devenus trop gouvernementaux et trop conservateurs.

Ils ont déposé leur romantisme révolutionnaire. Ils reconnaissent que leurs impérieuses réclamations n'étaient que du lyrisme et de l'utopie. N'est-ce donc rien qu'ils le reconnaissent? Waldeck-Rousseau savait bien que c'était tout et qu'en effet leur rhétorique, leurs fictions et leurs cris seuls étaient à craindre. Pour le reste il était soucieux autant qu'eux de résoudre les questions sociales; plus qu'aucun membre de son parti, il s'en était préoccupé, leur donnant toujours le pas sur les problèmes politiques et proposant souvent des solutions audacieuses. Donc, il était à l'aise avec eux.

Il y a plus. Il trouvait chez les socialistes *étatistes* une doctrine de l'autorité et des droits de l'État, qui n'était pas pour lui déplaire. L'État républicain courait à sa perte. Aucun de ces révolutionnaires ne devait hésiter à soutenir un ministre qui, pour le sauver, allait bouleverser les règles ordinaires du gouvernement et presque invoquer la maxime : *Salus populi, suprema lex.*

Voie dangereuse! Waldeck-Rousseau dut l'apercevoir sans aucun doute. Se flattait-il d'avoir assez d'autorité et de prestige personnel pour enrayer le mouvement quand il le jugerait nécessaire? Il le crut, disposant ainsi de la force, de la santé et du temps. Il n'était point le maître de ces éléments, de même qu'il ne fut pas le maître des passions humaines. Ces passions déchaînées sont aussi des puissances naturelles. L'intelligence la plus noble et la volonté la plus forte viennent se briser contre elles. Waldeck-Rousseau l'avait oublié.

L'ancien ministre crut avoir commis une erreur. Il eut le courage de l'avouer. Il s'en repentit et tint à dire lui-même publiquement que ses successeurs avaient trompé sa confiance et dénaturé sa pensée. Fallait-il s'en étonner? Il en est toujours ainsi. Les fils ne ressemblent jamais aux pères. Jaloux de leur originalité et de leur indépendance, ils ne continuent jamais fidèlement l'œuvre de ceux qui les ont précédés.

La faute de Waldeck-Rousseau fut de trop exalter le pouvoir de l'État. Il avait laissé croire à l'Assemblée qu'elle était maîtresse de tout faire. La majorité, comme autrefois le Prince, se crut la loi vivante. Elle votait des lois nouvelles, lorsque les lois existantes semblaient insuffisantes au ministre. Ainsi, elle crut que par ses votes il lui était loisible de modifier à son gré la réalité. Il n'y avait qu'un pas, et il fut bien vite franchi par ceux qui croient que l'on peut, selon ses fantaisies et ses passions, réformer le monde et décréter l'organisation de la société selon un plan bien ordonné, selon un rêve bien conçu et sans s'inquiéter des choses existantes.

V

Ainsi, ce ministre conservateur, ce grand réaliste donna l'essor à une politique idéaliste, c'est-à-dire révolutionnaire et destructrice. Après lui, entrèrent dans les conseils du gouvernement ceux qui veulent courber le monde à l'idéal qu'ils portent en leur esprit

et imposer à tous les hommes leur propre conception du bonheur.

Il en est d'autres, cependant, qui partent de la réalité existante et veulent la conserver d'abord, puis, sachant que le monde est en perpétuel mouvement, s'efforcent d'étudier ce mouvement et vers où il se dirige, pour réformer sans cesse, mais prudemment, le bâtiment social, en refaire les parties caduques et les adapter aux besoins nouveaux. Ce sont les réalistes.

Il y a à la Chambre un parti pour cette politique, qui était celle de Waldeck-Rousseau. Il grandit chaque jour. Il groupe les hommes qu'effraient les théories et les affirmations *à priori* et qui pensent que la politique est autre chose que de la théologie ou de la philosophie. On pourrait, si les mots n'avaient pas toujours un sens particulier en politique, et déformé, l'appeler proprement un parti conservateur ou mieux constructeur. Il se placerait entre les deux partis révolutionnaires et destructeurs : celui de droite et celui de gauche, dont tout l'effort, pour le plus grand malheur français, vise à détruire les choses existantes. Les uns, parce qu'ils veulent revenir en arrière, vers un impossible passé, pour la résurrection duquel il faudrait une révolution violente. Les autres, parce que, devançant le temps, ils veulent réaliser leurs désirs et leurs conceptions et, par un intolérable orgueil, prétendent que leur particulière vérité doit devenir l'universelle vérité, que l'on doit imposer à tous par la force de la loi, parce qu'il faut au besoin par la force faire le bonheur des hommes.

Entre ces deux dangers, les esprits qui ont le sens de la réalité seront bien obligés de se concentrer, selon la formule chère à Waldeck-Rousseau, pour sauver la chose publique; cette chose publique, telle qu'elle est, telle que l'ont faite les efforts des siècles, et qui est la chose française, avec ses grandes qualités, avec ses malfaçons aussi, mais qui, telle quelle, est la France. Elle ne date pas d'hier, comme osait le dire Waldeck-Rousseau, dans un de ses plus beaux discours, à une majorité radicale et gonflée de l'orgueil de sa toute-puissance. Elle vient de plus loin. Elle nous a été léguée avec toutes ses misères, avec toutes ses grandeurs, héritage précieux que nous ne pouvons renier sans nous renier nous-mêmes, qui est en nous et en qui nous sommes. Elle est notre esprit comme elle est notre corps. Il ne dépend pas de nous qu'elle soit autrement dans le passé et que nous-mêmes soyons différents de ce que nous sommes, parce que simplement nous

naquîmes Français et avec un tempérament que nous ne pouvons rendre international par la force seule de notre intelligence. Il n'est que de passer la frontière pour nous en apercevoir et que d'être choqués par les mœurs des autres, leur orgueil et leur cuisine.

Cette première vérité bien conçue, il n'est pas difficile de s'entendre sur un programme de réformes hardies pour refaire les parties trop vieilles de l'édifice, dont il y aura toujours beaucoup dans l'État français, comme en toute ancienne et riche demeure. Mais il y a aussi des parties permanentes et essentielles, qui en sont les fondements et la nécessaire armature, auxquelles on ne peut toucher sans risquer de faire écrouler tout l'édifice. Nul n'a dit mieux cela — et en combien de discours ! — que Waldeck-Rousseau. C'est par là qu'il avait le sens conservateur et traditionnaliste ; de même que nul ne fut plus audacieux dans les réformes et plus hardi quand il jugeait que ces réformes étaient devenues nécessaires. Son dernier ministère passa pour le ministère le plus avancé de la République. Ce n'était pas une nouveauté. On pourrait dire cela de tous ses ministères. Car c'est lui qui fit voter les lois les plus libérales et les plus démocratiques : loi sur les conseils municipaux, loi sur les syndicats professionnels, loi sur les associations. Peu de ceux qui se disent révolutionnaires l'eussent devancé et surtout eussent pris des mesures plus fécondes, parce que les révolutionnaires, distinguant mal le possible de l'impossible, risquent, par leurs fausses mesures, de compromettre la solidité de l'édifice et d'en hâter l'écroulement.

La carrière politique de ce grand homme d'État contient des enseignements féconds et sa doctrine sera utilement méditée. Il faut avoir confiance. Il a laissé dans le Parlement des héritiers de sa pensée, qui seront demain les continuateurs de son œuvre.

MARCEL MIELVAQUE.

PAYSAGES AFRICAINS[1]

I

LES PORTES-DE-FER

Il est un peu plus de sept heures du matin lorsque le train s'ébranle. Alger fuit derrière nous. La baie de l'Agha, arrondie comme le bassin d'un port antique, réfléchit sur ses eaux tranquilles la grâce candide de cette aube de mai.

Le ciel est tout blanc, d'une blancheur de gaze, où scintillent des gouttelettes nacrées, pluie d'atomes lumineux, dont la chute emplit l'éther d'une immense vibration qu'on dirait musicale. Le golfe, presque tout entier, semble un grand voile de soie blanche lamée d'or roux, qu'une faible brise gonfle par places. Les petites ailes triangulaires des voiles latines flottent, à demi renversées sur l'eau molle, comme des plumes de cygne. Mousselines éparses, les traînées des vapeurs s'échevèlent tout le long des plages, s'amoncellent en bosquets d'arbustes neigeux, s'étalent en parterres de fleurs printanières : grappes d'aubépines et de lilas blancs, corolles d'orangers et d'amandiers à peine rosées par les teintes purpurines de la plaine et des montagnes. Au loin, vers le cap Matifou, une bande légère de moire bleue cerne l'horizon d'un trait si fin qu'il s'évanouit dans la limpidité du ciel pâle ; et, à travers tout cet espace livré aux jeux brillants des reflets, on sent plus encore qu'on ne le voit un épanchement continu de splendeur qui revêt d'une mobile dorure jusqu'aux étoffes poussiéreuses du wagon et qui fait reluire les sémaphores de la voie comme des disques de pierreries.

(1) Nous publions sous ce titre un fragment d'un livre sur les ruines antiques et les paysages de l'Afrique du Nord.

Les aspects de la vision instable et multiforme se succèdent vertigineusement avec la vitesse qui nous emporte. Mais, sur toute la courbe du lac illusoire, persiste la même impression de neige virginale, frêle tissu de candeurs dont s'enveloppe la saison et que transpercent déjà les rayons du brûlant été.

Brusquement, la féerie s'éclipse. Les eucalyptus de la Maison-Carrée s'abattent l'un sur l'autre dans le vent de la course. Voici commencer la vaste région agricole de la Mitidja, avec ses fermes, ses plantations de vignes à perte de vue. L'Afrique est oubliée : on croirait une monotone campagne de France sans les haies de cactus et les bouquets de palmes qui, de loin en loin, s'élèvent, solitaires, au-dessus des arbres fruitiers.

Je me rassieds dans l'angle de mon compartiment et je ferme les paupières, essayant de retenir les chatoyantes images qui viennent de courir devant moi. Un flot de chaleur aride m'engourdit le cerveau. Je songe au but de mon voyage et je me dis que la figure des pays et des villes ne m'intéresse plus. Je suis rassasié de tout cela. Si je me retrouve encore une fois sur les routes d'Afrique, ce n'est plus pour l'émerveillement de mes yeux. Ce pays est le mien. J'en connais les aspects riants et tristes, fastueux et misérables. Si je suis revenu à lui, c'est pour revivre de sa vie, pour sentir mon âme plus près de la sienne, pour rapprendre la liberté du nomade, pour boire à pleine gorge l'air sauvage des régions désertiques et, en traversant ces terres sans maître, pour savoir un peu l'orgueil du conquérant. Je me dirige vers Tunis et Carthage, en poussant une pointe jusqu'au pays des Ouled-Naÿls par les steppes du Hodna et, par les monts du Zab, jusqu'au désert des Zibans, pour remonter ensuite vers le nord par Biskra, El-Kantara et Thimgad. Mon imagination s'émeut, tandis que je relis ces noms sur la carte. Et cependant je voudrais m'en aller là-bas avec la même tranquillité d'esprit et la même simplicité d'âme qu'un marchand de moutons du Sud qui s'en retourne dans sa tribu, après avoir vendu ses troupeaux aux gens des villes !

* * *

L'air se fait toujours plus lourd. Je me penche au dehors. Un souffle tiède passe sur ma bouche, ondulation affaiblie propagée à travers des plaines et des plaines par la respiration torride de ce désert où je vais. C'est le sirocco qui se lève. Le soleil s'est voilé.

Une lumière trouble, où nage une poussière impalpable, un éclairage de limbes et tel qu'on se figure la pénombre éternelle des étendues sous-marines, a rendu le ciel opaque et embué les contours des objets.

Le paysage n'est plus le même. Maintenant la ligne escalade les rampes montagneuses de la Kabylie. Nous longeons le massif du Djurjurra. Les vallées défilent après les vallées ; et, dans ces solitudes d'une verdoyance alpestre, j'ai la vision soudaine d'une Algérie pastorale dont je ne me souvenais plus. J'admire des pâturages où broutent des troupeaux de vaches sous la garde d'un bouvier en burnous. Ce sont de vraies prairies, — comme celles d'Europe, — à l'herbe haute, en ce moment de l'année, et toutes pleines d'ombelles, de graminées blanches, de digitales pourprées. Par intervalles, sur le vert sombre des prés, éclatent des myriades de coquelicots, si épanouis, si serrés les uns contre les autres et d'une chair tellement ardente qu'on dirait des mares de sang au milieu d'un champ de bataille fabuleux. Le regard s'accoutume peu à peu à cette intensité de rouge : sous la lumière terne, sans éclat ni profondeur, où s'amortissent les teintes, dans l'illusion fuyante de la course, les zones de terres qui tournoient sans cesse, avec la diaprure de leurs floraisons vernales, semblent de grands tapis d'Orient, somptueux et bourrus, qui se déroulent à l'infini.

La poussière moite du sirocco m'englue les mains et le visage ; mais, lorsque nous entrons dans les gorges, des bouffées d'air frais qui glissent très vite paraissent plus délicieuses par contraste avec cette atmosphère brûlante. La trompeuse sensation de fraîcheur se prolonge quelques instants. Voici les noirs sapins du nord, les verdures luisantes des chênes-lièges. Mais presque aussitôt la misère du sol redevient plus âpre. De maigres pins en parasol, dont les racines déterrées se recourbent comme les pattes de gigantesques araignées, tendent au-dessus de la voie leurs branchages tordus et déjetés par les bourrasques d'hiver. Un palmier rabougri, poussé là par hasard, annonce le voisinage des plateaux stériles. De grands ronds de sable fin — et si brillant qu'on dirait de la poudre de verre — étincellent parmi les herbages malingres. Les plaques jaunâtres se multiplient, telle une lèpre qui rongerait le sol appauvri : au milieu, — vivaces, résistant à la morsure des sables, — des buissons de lentisques, de cistes et de genévriers se gonflent en grosses boules vertes, qui font songer à des cabochons de jade bosselant un plateau de cuivre.

Les roches sombres s'étagent maintenant par-dessus les tranchées, en de tels entassements de murs cyclopéens que le ciel se dérobe et que le jour baisse subitement. La terre est toute noire, comme aux abords d'un puits de houillère. L'aspect des lieux a quelque chose de sinistre et de menaçant ; et, dans ces longs couloirs de pierre qui vous écrasent, on croit cheminer à travers les casemates et les retranchements d'une forteresse colossale. Tout le pays semble hérissé de défenses formidables, semé de pièges cachés : il sent la guerre et l'embuscade...

Des lignes de remparts se déroulent à la crête des montagnes, des bastions se dessinent, des créneaux ébréchés se découpent sur l'horizon livide. Je me rappelle Sagonte sur sa colline couronnée de tours et de murailles à demi démantelées, effrayant trophée qui perpétue le souvenir des grands massacres antiques et des atroces perfidies carthaginoises. C'est étrange comme cette sauvage nature des monts kabyles rivalise d'horreur avec la vieille citadelle ibérique et comme le lent travail du temps et des forces élémentaires imitent l'œuvre de l'industrie humaine.

La voie s'enfonce davantage. Un roulement de tonnerre emplit la tranchée : nous franchissons les Portes-de-Fer. Lorsque je me penche pour les voir, je n'aperçois déjà plus l'étroite ouverture du célèbre défilé. Je ne distingue que deux hautes parois granitiques en forme de herses triangulaires et terminées par une bordure de roches en dents de scie. Le spectacle est imposant. Les faits illustres de la conquête française qu'il évoque dans les mémoires le grandissent encore. Mais, aujourd'hui, l'éclairage manque. Avec cette plate lumière des jours de sirocco, les formes extérieures arrivent à l'œil à travers une atmosphère aussi lourde et aussi morte que la pâle transparence d'une vitre dépolie. Je cherche en vain l'émotion que j'éprouvai là quelques années auparavant...

C'était un soir de janvier. J'arrivais de Constantine et de Tunis. Le soleil se couchait derrière l'Atlas. Les sommets étaient couverts de neige et toute la campagne disparaissait sous un réseau de givre. Les glèbes luisaient dans les champs dévastés, comme des lingots d'argent. Les moindres pierres se détachaient en valeur sur cette coulée de métal éblouissant, et les violets, les verts, les gris délicats dont elles se teignaient avaient le doux éclat des gemmes, où des feux semblent dormir. Mais le crépuscule d'hiver répandait sur cette magnificence une opprimante mélancolie. A la

cime des montagnes, les neiges inaccessibles étaient glacées d'une couleur de mauve qui se fondait dans les rougeurs lugubres de l'Occident. Une pourpre violacée enveloppait les plaines frappées de mort. Le train s'était arrêté en face d'une petite station déserte, comme perdue dans ces régions désolées. Sur le quai, des Arabes dormaient empaquetés dans leurs burnous, — véritables cadavres raidis sous leurs linceuls. Aucun bruit. Personne ne descendait sur ce quai. Pas de voyageurs en partance. Un homme passa devant le train, en criant d'une voix machinale :

« Les Portes-de-Fer ! »

Son cri s'évanouit dans le silence et la détresse du paysage. Le sifflet de la locomotive déchira l'air d'une note stridente, et le train se remit en marche. Devant nous, se dressaient les herses farouches du défilé : nous roulions à travers cette sanglante lueur qui se réfléchissait au front des montagnes toutes blanches de frimas ; et l'on avait l'appréhension confuse d'être emporté vers la gueule béante de quelque abîme infernal, — on ne sait quelle cité de l'Érèbe ceinte de neiges et de flammes !...

*
* *

Nous sommes sortis des tunnels. Le changement est instantané et déconcertant. Plus de montagnes, plus de vallées abruptes, mais une immense plaine aux ondulations imperceptibles et d'une mortelle uniformité. Nous voici dans la Medjana, prolongement occidental du plateau sétifien. La médiocrité des horizons est désespérante. Rien que des terres à céréales, où les blés déjà mûrs s'épanchent en larges nappes d'un jaune sale, comme le lit débordé d'un fleuve boueux. De temps en temps, des étendues en friche émergent — pareilles à des îlots — dans cette mer végétale.

Le train ralentit encore sa course somnolente. Là-bas, sur une faible éminence, s'élève un clocher au milieu de quelques toits rouges. On jurerait un gros bourg de France. C'est Bordj-bou-Arréridj, la station où je m'arrête pour prendre la diligence qui va me conduire à M'Sila.

La ville est tout entière clôturée de murs d'une faible épaisseur que percent à intervalles égaux d'étroites meurtrières, juste assez larges, semble-t-il, pour y passer le canon d'un fusil. Devant cet appareil de défense permanente, je constate en moi le petit mou-

vement de crainte irréfléchie éprouvé jadis en traversant d'autres bourgades africaines semblablement fortifiées. C'est le rappel du « Garde à vous ! » si désagréable à l'oreille du civilisé. Pour la première fois, depuis mon retour en Afrique, j'ai le sentiment d'une hostilité latente qui m'entoure. Je ne suis plus chez moi, ou, si j'y suis, c'est comme un maître mal obéi et qui devine la révolte muette dans les yeux de ses esclaves. Impression salutaire pour un Français de France, en qui l'influence émolliante des doctrines altruistes et la bourgeoise quiétude engendrée par plusieurs siècles de protection administrative ont effacé jusqu'à la notion même de l'ennemi !

Je me remémore les périls et les obligations de la conquête, tandis qu'un omnibus d'hôtel m'emporte vers cette petite ville sans caractère, d'où partit, en 1871, à l'instigation du bach'-agha Mokrani, le premier signal de cette formidable insurrection qui faillit nous rejeter de l'autre côté de la Méditerranée.

Rien ne bouge aux alentours. Tout est engourdi par la chaleur du sirocco. Dans le rai d'ombre formé par le mur d'enceinte, enfouis sous un amas de linges poussiéreux, immobiles comme la pierre nue et brûlante où ils sommeillent, des corps étendus sont alignés. Ce sont des indigènes qui font la sieste ou qui jouissent délicieusement de leur paresse. On dirait des tas de chiffons semés de distance en distance, sans la chair brune des pieds qui dépassent les burnous et qui étalent en plein soleil la corne terreuse de leurs larges plantes.

Nous entrons dans Bordj-bou-Arréridj. Il me semble que je parcours un chef-lieu de canton de France. Je reconnais les maisons des notables, avec leurs bancs vernis sur le seuil des portes, leurs boules de verre dans les jardinets, leurs fenêtres basses bordées de pots de fleur et dont les rideaux de cotonnade imprimée se tirent discrètement au passage de la voiture. Et je reconnais aussi la promenade où sans doute on tourne, le dimanche, autour des cuivres de la fanfare municipale. Seul l'alignement géométrique des rues qui se coupent à angle droit rappelle la ville coloniale improvisée d'un coup par le génie militaire.

Quelques boutiques de juifs et de M'zabites font à peu près tous les frais de la couleur locale. Des mouchoirs bariolés, des cierges jaunes pendent aux solives des échoppes. Des coffres peints de fleurs voyantes, comme le fond de nos assiettes campagnardes, et tout hérissés de clous de cuivre s'empilent dans la pénombre. Des

odeurs de cannelle, de girofle et de safran s'exhalent des épiceries. Un marchand de tabac bourre dans de petits sacs de papier rouge des poignées de cet excellent chebli, qui est fin et doux au toucher comme une chevelure et qui dégage un âcre parfum de miel sauvage.

Mais la rue n'est guère longue. J'arrive tout de suite à l'hôtel, et je retombe dans la banalité européenne. De la salle à manger où je dîne, j'entends le nasillement d'un graphophone. L'instrument est installé dans le café de l'établissement. Lorsque j'entre dans le café, il moud à plein cornet le refrain rendu populaire en Afrique par le récent voyage présidentiel : *Viens, Poupoule, viens !* ce qui réjouit extrêmement les trois uniques consommateurs, à savoir deux colons et un garde forestier qui se carre sur sa chaise, tout fier de son uniforme à galons jaunes et de ses bottes éperonnées.

*
* *

Je voulais passer la nuit à Bordj-bou-Arréridj, mais les médiocres spectacles qui me sont offerts me décident à prendre tout de suite la diligence de M'Sila. On m'assure à l'hôtel qu'une voiture qui part dans la soirée m'y déposera pour minuit au plus tard.

Je vais au bureau des messageries, où j'apprends qu'il n'y a pas de courrier régulier avant le lendemain matin. Cependant on peut m'accorder une place sur le devant d'un fourgon qui transporte à M'Sila une bande de moissonneurs kabyles. L'employé ne me cache pas l'horreur du supplice qui m'est réservé si j'accepte : huit grandes heures d'immobilité sur le bout d'une planche et une société des moins délicates. Il m'exhorte même à attendre le courrier suivant, où je jouirai de tout le confort d'un coupé et où j'aurai, pour me distraire, la compagnie d'un voyageur de commerce. Mais plutôt que de subir l'ennui d'une soirée à Bordj-bou-Arréridj, je préfère tenter l'aventure.

Tandis qu'on attelle le fourgon, je fais les cent pas sur la place où se dresse une pauvre petite église décrépite, aux murs fendillés, aux vitres rafistolées de papier. Sous la lumière trouble du sirocco, ce délabrement s'étale plus lamentable. Le bon Dieu des chrétiens a l'air d'être logé en camp volant dans ce misérable pays, — un peu comme ses ouailles elles-mêmes. La mosquée que j'ai entrevue tout à l'heure paie autrement de mine que l'église, et

j'avoue que la comparaison m'humilie dans mon amour-propre de *roumi*.

La chaleur est encore si accablante qu'il n'y a personne dehors. Aucun bruit. Seulement, par intervalle, les tintements des grelots aux colliers des chevaux qu'on harnache dans la cour des diligences : ces préparatifs n'en finissent pas, — et, ce qui me surprend le plus, c'est que je n'aperçois à proximité aucun de ces terribles compagnons de route qui me sont annoncés, — ces moissonneurs kabyles avec qui je dois aller jusqu'à M'Sila.

Par hasard, un enfant européen vient à traverser la place, et, comme je songe à m'approvisionner pour mon voyage, je l'envoie m'acheter des cigarettes chez un M'zabite de la Grand-Rue. Un quart d'heure se passe, l'enfant ne revient pas. Perdant patience, je prends le parti d'aller le relancer, et je le trouve en train de jouer au bouchon avec quelques camarades devant la boutique du marchand de tabac.

— Et mes cigarettes?

— M'sieu, répond effrontément le gamin, c'est un Arabe qui m'a volé les dix sous!

Et il fait semblant de pleurnicher. Mais un autre, avec un bel accent d'honnêteté :

— C'est pas vrai, m'sieu!... C'est lui qui a volé les dix sous!...

Là-dessus le gamin se sauve à toutes jambes et la bande des petits Africains se met à rire aux éclats. La rapine est manifeste autant que ma naïveté. Pour cette fois, la leçon ne coûte pas cher. Mais je constate, à ma honte, que, malgré ma vieille expérience, je me suis conduit comme un « nouveau débarqué ».

Lorsque je reparais sur la place, le fourgon attelé est enfin sorti de la remise. Cependant on ne part toujours pas. Pour tuer le temps, j'examine en détail le bizarre véhicule où je vais monter. Il ressemble assez bien à une voiture de marchand d'étoffes ambulant, sauf que la partie postérieure est entièrement couverte. C'est une étroite caisse juchée sur quatre roues, une boîte obscure, dont le fond est garni de paille et dont les parois longitudinales sont bordées chacune d'une planche en guise de banquette. Un judas muni d'un châssis en guillotine s'ouvre dans la boiserie opposée à l'entrée et permet au cocher de surveiller ce qui se passe à l'intérieur. Le siège du cocher se compose d'une simple planche transversale posée sur les ridelles et protégée contre le soleil ou la pluie par une espèce d'auvent, mais si bas qu'il empêche le voya-

geur assis de faire le moindre mouvement, sous peine de se cogner la tête contre le bois. Tout le coffre du véhicule est blindé de plaques de tôle rapiécée en cent endroits, comme une baraque de chiffonnier. Quant à l'attelage, il se compose de cinq pauvres rosses arabes, effrayantes de maigreur, et presque toutes couronnées ou blessées au garrot. Pourtant elles se dandinent d'un air fringant entre les cordes noueuses de leurs traits, et elles rejettent en arrière, avec un mouvement belliqueux, leurs vieux colliers éventrés, d'où le crin fuit par les nombreuses déchirures. Nulle part, au cours de mes pérégrinations dans le Sud algérien, je n'avais encore rien vu d'aussi tristement grotesque que cet équipage.

Les chevaux dévorés par les mouches ont beau piaffer furieusement. Personne ne semble songer au départ. Sur le seuil du bureau, l'employé des diligences, gros homme bedonnant, me regarde avec un sourire narquois, tout en enfonçant ses bras jusqu'au coude dans les poches de son pantalon. Le temps ne coûte rien dans ce nonchalant pays d'Afrique!

Enfin un garçon d'écurie se décide à emboucher la corne d'appel. Aussitôt, il se produit une véritable levée de burnous. Il en sort de tous les coins, il en surgit du pied des murs, du seuil des portes cochères. Les paquets de chiffons qui se confondaient, au soleil, avec la blancheur des crépis recélaient des formes humaines. Ce sont les moissonneurs kabyles. Hurlant et gesticulant, ils se précipitent vers le fourgon. Les premiers arrivés se disputent les banquettes de l'intérieur, se bousculent, s'injurient et finalement se battent. L'employé des messageries, flanqué du palefrenier et du cocher, se fraie un passage dans la cohue, distribue au hasard les coups de manches de fouet et, avec des clameurs arabes et de grands gestes menaçants, il oblige à déguerpir les intrus qui se sont déjà installés aux meilleures places.

C'est un spectacle prodigieusement pittoresque que cette mêlée de corps agités par les mouvements de la passion la plus violente. Les énergies qui ont couvé et chauffé lentement pendant le sommeil de la sieste se détendent tout à coup. L'âme enfantine et barbare de l'Africain fait explosion dans les sursauts frénétiques des membres, dans les contractions féroces des visages. Entraînant des linges flottants qui amplifient la largeur du geste, les bras s'érigent, les mains se crispent; les cordes du cou se gonflent, les prunelles flamboient, les lèvres, découvrant les dents serrées, se retroussent et claquent sous les moustaches, comme des babines de

29

chiens qui vont mordre. Puis brusquement, sur une injonction de l'employé, le tumulte s'apaise. Ces gens qui allaient s'entre-déchirer paraissent plus doux et plus tranquilles que des moutons. Le changement est tellement soudain que, si je ne connaissais un peu la mobilité extraordinaire de la race, je soupçonnerais ces furieux de jouer la comédie.

Debout, au milieu des loques grouillantes, l'homme des messageries, ayant tiré un papier de sa poche, procède à l'appel nominal des voyageurs : les Mohamed, les Tayeb et les Kadour défilent interminablement, et chacun, sans trop grogner, escalade le marchepied du fourgon et gagne la place que l'individu lui assigne. On dirait un appel de condamnés qu'on entasse dans une voiture cellulaire.

J'observe le troupeau dès misérables qui piétinent devant moi. La plupart sont aussi décharnés que les haridelles de l'attelage. Les jambes grêles flageolent sous la mince cotonnade des gandouras, et par l'échancrure des aisselles j'entrevois l'affreuse saillie des côtes, qu'on croirait dépouillées comme celles d'un squelette. Ils n'ont pour toute coiffure qu'un mouchoir de couleur boudiné autour de la tête et noué sur le devant du front, de manière à former deux cornes. Quelques-uns portent des chéchias, mais si imbibées de sueur, si luisantes de crasse qu'on n'en voit plus la trame et qu'on les prendrait pour des calottes de caoutchouc. La faucille et l'étui qui contient la pierre à aiguiser luisent à leurs ceintures. Ces faucilles ont une figure étrange et archaïque. Crochues du bout, elles sont légèrement coudées en deux endroits, comme des tire-bottes de grande dimension. D'autres ressemblent à des triangles de musiciens ou à des sistres antiques... Les fers s'entre-choquent, les linges flottants se balancent, et, de tous ces pauvres burnous en laine de brebis, il monte une âcreté de suint qui est intolérable.

L'appel n'en finit pas, à cause des contestations continuelles des Kabyles. Ils sont là environ une trentaine, peut-être davantage. Je me demande, non sans inquiétude, comment toute la bande pourra tenir dans le fourgon ; et, suffoqué par l'écœurante odeur qu'ils dégagent, je tremble à l'idée d'en avoir un pour voisin. Mais ces craintes sont vaines. Avec force bourrades, l'employé des messageries vous les empile sur les banquettes, si étroitement qu'ils sont obligés de s'asseoir sur les genoux les uns des autres. Cinq ou six se couchent encore entre les banquettes, dans la paille qui jonche le caisson. Maintenant l'intérieur est tellement bondé que les

malheureux peuvent à peine remuer la tête. Il en reste encore une douzaine à caser. Rudoyés par le cocher et le palefrenier, ils grimpent au plus vite sur le toit du fourgon, chauffé à blanc par le sirocco, et les voilà qui s'étendent, qui s'arrangent de leur mieux, qui cherchent la position la moins pénible et qui s'enlacent mutuellement pour ne pas choir aux cahots du véhicule. Cela fait sur la galerie un amoncellement de corps tellement compact qu'on ne sait plus où s'emmanchent tous ces bras et toutes ces jambes. Et cependant ils rient, ils sont heureux, ils interpellent avec mépris ceux de l'intérieur, se trouvant mieux partagés, ravis de rester à la lumière et au grand air, tandis que les autres étouffent dans l'horrible boîte de tôle.

Le chargement est terminé. L'employé nous convie à monter, moi et un propriétaire de M'Sila qui vient d'apparaître inopinément. En nous baissant beaucoup, nous réussissons à nous blottir dans la niche du cocher. Lui, il s'installe tout simplement sur le rebord de l'avant-train. C'est un Kabyle aussi, mais vêtu à l'européenne, sauf le turban et le cache-nuque : veste et pantalon de velours gris, grosses bottines de chasse fortement cloutées. Il assujettit sa sacoche sur son ventre, allume une cigarette, et, rassemblant les guides, il donne enfin le coup de fouet du départ.

La lourde machine s'ébranle avec des oscillations effroyables. Ceux d'en haut, qui chavirent et glissent, poussent des hurlements auxquels répondent les rires et les quolibets de l'intérieur. La carcasse de tôle se met à grincer, tout le véhicule sonne comme un tonneau de ferrailles, une atroce puanteur nous enveloppe. Puis, peu à peu, le rythme de la course diminue les chocs et les sassements, le courant d'air emporte les odeurs. Nous filons au petit trot sur une route assez bonne qui atténue la dureté des réactions.

Je ne regarde rien autour de moi. Je suis hypnotisé par la vue d'un pied qui pend à ma droite et qui, de temps en temps, effleure mon épaule. Le tibia auquel il s'adapte a l'air d'un morceau de bois mort. La peau est brune, desséchée, plissée de mille petites rides écailleuses, sillonnée de filaments de crasse blanchâtre. Il est hallucinant à voir, ce pied, comme celui d'une momie démaillottée de ses bandelettes !... Je me penche en dehors de l'auvent et j'aperçois, avec d'autres pieds tout semblables, des bras et des mains simiesques qui ballottent contre le fourgon. Le cœur affadi par les relents de viande crue qui nous poursuivent, j'ai la sensa-

tion d'être sur une voiture d'abattoir charriant de la chair humaine!

II

CRÉPUSCULE SUR LES MONTAGNES

Mon compagnon, sitôt installé, a tiré de sa poche un journal de Constantine. Il s'absorbe dans sa lecture, tandis que j'examine le paysage. Bordj-bou-Arréridj, la ligne du chemin de fer, les constructions de la gare, tout a disparu derrière nous. La route serpente au milieu d'une vaste plaine déserte que borne vers le sud la haute chaîne du Hodna.

Il est environ cinq heures du soir. Le sirocco vient de tomber. C'est une détente délicieuse. L'atmosphère subitement allégée est d'une limpidité inimaginable, cette limpidité spéciale qui baigne les steppes d'Afrique et qui ne se rencontre à un degré pareil dans aucune région de l'Europe méridionale, même la plus ardente et la plus sèche. Tout le ciel est diaphane et brillant comme une coupe de cristal remplie d'eau pure jusqu'au bord.

Mais les grandes ombres du crépuscule qui envahissent les champs stériles et les flancs lisses des montagnes font paraître plus éclatante la belle couleur d'or de la terre... La Terre d'or! Il n'y a pas d'autre nom à lui donner, et il faut le répéter sans cesse, quand on parle de ce pays uniformément désolé et splendide. La végétation y est si peu de chose qu'elle se fond pour ainsi dire dans un rutilement perpétuel de métal. Le voyageur habitué aux horizons vivants et mouvementés du Nord trouvera sans doute celui-là mortellement vide et monotone. Qu'il se prête seulement au charme singulier de cette nudité géométrique, il n'imaginera pas de spectacle plus émouvant. Ici, le règne minéral triomphe dans toute son inflexible rigidité. Devant ces dures landes cuirassées de splendeur par les reflets de la lumière implacable, où rien ne se meut ni ne verdoie, devant les coulées de roches gigantesques, luisantes et grises comme des murs d'ardoise, on a l'illusion de pénétrer dans un monde contemporain des grands bouleversements cosmiques, un monde naissant encore chaud de l'incandescence stellaire, où il n'y a ni bêtes ni plantes et où le pied de l'homme ne s'est pas encore posé. Quel recul à travers les siècles!

et comme on se sent loin du monde habité! Mais surtout quelle impression de pureté lorsqu'on traverse ces étendues arides! Pas d'humus, pas de terreau gras, pas de glèbes retournées par la charrue et qui évoquent des idées de fécondation et de pourriture. Rien que du sable étincelant sous le soleil! On croit respirer un éther vierge de tout germe, où la pensée seule peut s'épanouir dans le resplendissement de l'or et de la lumière!

La clarté trop vive s'apaise à mesure que nous escaladons les rampes du Djebel Maadid. Nous nous engageons dans la vallée de l'Oued-Ksob, — la rivière qui arrose la petite oasis de M'Sila, — et la route s'étrangle de plus en plus entre des escarpements granitiques.

Plus nous montons, plus la température baisse. La fraîcheur du couchant est un peu tranchante sur les hauts plateaux. Aussi mon compagnon replie-t-il son journal pour se réchauffer les mains sous sa couverture. Il paraît tout excité par sa lecture et je vois qu'il cherche à lier conversation, à se soulager de l'émoi qui l'oppresse. Nous causons. Il récrimine contre la politique du gouvernement français, il n'admet aucune reculade, aucune faiblesse, et à travers le flux de ses paroles, où des griefs personnels se mêlent aux réflexions qu'il vient de lire, je comprends que lui et ses voisins, cette poignée de colons isolés et perdus sur les confins des pays nomades, ils rêvent d'une France glorieuse, d'une France vraiment impériale, dont le prestige relève leur faiblesse et leur abandon.

Cet humble vœu m'exalte et m'attendrit par tout ce qu'il contient de vaillance et de foi et je goûte une particulière douceur à sentir auprès de moi un homme de ma race et de mon sang, alors que je subis la fascination de ces solitudes africaines et que le souvenir affaibli de la terre natale m'apparaît presque comme un mirage impossible...

Nous montons toujours. L'air semble se purifier encore, et chaque bouffée que je respire est une véritable jouissance.

Nous voici au sommet d'un plateau, d'où l'on découvre un immense horizon de montagnes et de vallées qui se ramifient en profondeur dans tous les sens. Je devine le voisinage de l'Oued dont les eaux torrentueuses murmurent au fond d'une gorge. Le lieu est pastoral et verdoyant. Des herbages se déroulent au bord du chemin, des arbustes s'accrochent aux interstices des pierres. Une pénombre discrète descend sur les choses et en veloute les

contours. Le soleil vient de sombrer : heure suave entre toutes, pour qui sait l'enchantement des crépuscules d'Afrique !

Légère et fine, comme un bracelet de nacre brisé, la lune de mai dessine son croissant sur un ciel d'un vert pâle, aux transparences assombries et aux dorures apaisées de vitrail. L'or de la terre s'est rembruni jusqu'à la teinte du bronze, et les taches glauques des arbustes et des herbes y font comme une patine délicate. Sous les rayons de la lune nouvelle, toutes ces surfaces immobiles et figées s'enveloppent d'une pourpre bleuâtre qui se fonce peu à peu jusqu'au violet. Les lueurs et les ombres se pénètrent, on perd le sentiment des formes précises, et, de cette hauteur, où l'on ne voit plus, à ses pieds, qu'une couronne de reflets pâlissants et le ciel illimité au-dessus de sa tête, on se croit emporté, à travers l'espace, dans l'orbe lumineux d'une étoile !...

Une poussière ténue s'élève, un piétinement qui rappelle les premières gouttes d'une ondée se distingue à travers le tintement des grelots. C'est un troupeau qui passe. J'aperçois la silhouette noire du berger sur le fond livide du firmament. Le troupeau s'écoule lentement, s'évanouit dans les ténèbres. La campagne redevient silencieuse... puis tout à coup j'entends monter le chant de la flûte arabe !

... Oh ! qui dira la douceur et la mélancolie de ce chant ? Il me suffit de l'évoquer un instant pour qu'aussitôt se déroulent sous mes yeux les mornes étendues des steppes africaines, incendiées de soleil, écrasantes de tristesse dans leur immuable magnificence ! Ce petit bruit faiblement modulé par la flûte du roseau, ce souffle ténu qui domine à peine, pendant le jour, la vibration stridente des sauterelles, qui se confond, la nuit, avec les murmures du vent, il résonne en moi comme la plainte étouffée de ma propre détresse, lorsque je suis perdu dans le vide de ces immensités et que j'appréhende la sourde menace des éléments, l'indifférence inexorable des formes pétrifiées et sans âme qui m'entourent. Il se prolonge douloureusement, comme le souvenir à demi effacé des joies trop brèves de l'amour cueillies avec une hâte fiévreuse aux étapes de la route, — comme l'écho toujours diminué de mes soudaines émotions devant la beauté des lieux, — ces émotions si rapides, achetées souvent au prix d'un long ennui et de véritables souffrances, jouissances délicieuses déjà évanouies au tournant du chemin, voluptés qui prennent tout le cœur et qu'on ne retrouvera jamais plus ! Mais elle suscite encore tout

un monde de visions, cette mélodie bucolique qui berce les siestes et les rêves du nomade ; c'est le Sud tout entier, non pas seulement avec ses montagnes et ses plaines, ses déserts semés d'ossements, ses lacs desséchés et couverts de sel, mais avec les habitants farouches et bariolés de la tente, les cavaliers aux draperies flottantes et les filles d'amour qui se tiennent, toutes resplendissantes sous leurs bracelets et leurs voiles, devant les murs blancs des ksars !... Et c'est pourquoi je ne puis entendre le chant de la flûte arabe sans que mon âme en soit bouleversée et que des larmes nostalgiques me montent aux paupières !...

Je n'entends plus le chant de la flûte arabe. La dernière note qui vient d'expirer rend le silence plus mystérieux et plus profond. La nuit est tout à fait tombée. J'ai les mains glacées : il fait vraiment froid dans ces régions montagneuses !

Le croissant de la lune de mai s'infléchit vers l'horizon rétréci par les parois des roches à pic. Sa lumière est douce, mais pourtant si nette que les moindres accidents du sol se découpent en clair sur le fond des ténèbres. Les vallées et les ravins qui se creusent au bord de la route, les chaînes dentelées, les mamelons arrondis qui s'abaissent à perte de vue vers les plaines, — tout cela forme à l'œil les mêmes alternances de blancs et de noirs, sans éclat ni profondeur, que dans une image photographique. On dirait un paysage lunaire, aux tons sinistres de laves, avec ses cratères éteints et ses lits de fleuve taris !

* * *

Maintenant nous descendons, par des pentes assez prononcées, vers le plateau du Kodna. Puis tout à coup la route fait un coude, pour traverser un pont qui enjambe l'Oued-Ksob ; et voici que de petites flammes scintillent devant nous. Des chiens aboient, un homme accourt, portant une lanterne : c'est le relais des diligences et la gargote où nous allons souper.

L'auberge est des plus misérables, très inférieure aux hôtelleries et aux caravansérails qu'on trouve dans le sud de la province d'Alger. Je soulève la moustiquaire qui masque l'entrée et je pénètre dans la salle du débit, où je reconnais l'ordinaire mobilier des cantines coloniales : le comptoir au fond, les planches ornées de découpures en papier rouge, où s'alignent les bouteilles reluisantes que les Italiens ou les Maltais de Sétif ont remplies de leurs

alcools ; quelques tables recouvertes d'une toile cirée pour les consommateurs ordinaires ; aux murs, des illustrations criardes maintenues par quatre clous de souliers; au-dessus de la cheminée, entre deux fusils de chasse, le calendrier à effeuiller qui s'épanouit dans la réclame coloriée d'un épicier de Bordj-bou-Arréridj... Et partout des mouches, des mouches en grappes, qui s'attachent aux bouchons des carafes ; en plaques noirâtres, qui grouillent sur les résidus de boissons ; en essaims, en tourbillons, qui s'enlèvent tout à coup avec un bourdonnement de fureur, chaque fois que la gargotière déplace la lampe à pétrole.

L'hôtesse veut me faire les honneurs du « salon », la chambre réservée aux voyageurs de distinction, dont elle entre-bâille la porte devant moi ; mais il s'en exhale une odeur de vieux linge et de moisi tellement nauséabonde que je recule épouvanté.

Je demande en grâce qu'on dresse le couvert dehors, sous ce qu'on appelle pompeusement la « tonnelle », une espèce de véranda qui occupe tout le devant de la maison et qui est formée d'un treillage de roseaux. On a essayé inutilement d'y faire grimper des liserons : les tiges des plantes mortes sont collées aux bâtons desséchés comme des anneaux de ficelle pourrie.

A l'intérieur, la « tonnelle » est garnie d'une table ronde, d'un banc, de quelques chaises de paille et enfin des habituels ustensiles qui se rencontrent en cet endroit : la gargoulette suspendue au mur par ses deux oreilles, et dont le robinet de plomb distille un avare filet d'eau toujours tiède ; la peau de bouc suintante sous sa toison violette, et qui, toute gonflée d'un gros vin rouge qui dégoutte, les quatre pattes roidies et nouées de cordes, a l'air d'une bête de boucherie récemment égorgée. Il n'y manque même pas le chien slougui, hargneux cerbère au poil jaune et rêche, au museau effilé de chacal, dont la colère gronde sans cesse et dont les crocs menaçants guettent les mollets des Arabes.

Je m'assieds là avec mon compagnon,— le propriétaire de M' Sila, — autour de la table boiteuse, qu'une seule bougie éclaire chichement. Tandis que je débouche la bouteille cousue dans une gaine de drap mouillé, j'aperçois des prunelles qui luisent derrière la claire-voie de la tonnelle : ce sont les moissonneurs kabyles qui nous regardent manger. Quelques-uns s'enhardissent même jusqu'à franchir le treillage et se plantent tranquillement devant nous. Si faméliques qu'ils paraissent, les pauvres diables manifestent moins de convoitise que d'admiration pour notre festin.

Maigre repas pourtant ! Un potage aux pâtes, si épais que la cuiller y tient debout ; un morceau de bouilli coriace et les reliefs d'un civet de lapin ! Aussi l'hôtesse s'excuse : « On n'est pas à la ville, bien sûr ! Il faut savoir se contenter de peu, dans ces pays de sauvages !... » Et, tout en parlant, elle relève sur son front les mèches de ses cheveux dépeignés, d'un geste continuel et saccadé comme un tic. Ses joues maigres et pâles sont anémiées par les fièvres ; elle est franchement laide, mais ses pupilles noires se dilatent et brillent d'un tel éclat qu'à de certains moments elle en paraît presque jolie. Je l'interroge : elle est fille de Mahonnais, née à Bab-el-Oued, l'un des faubourgs d'Alger. Je connais des oncles, des tantes, des beaux-frères à elle, des camarades de son mari, — maçons ou rouliers avec qui j'ai fait jadis le voyage de Laghouat...

Une sympathie soudaine s'établit entre nous. Je suis un ami, — autant dire un parent, puisque j'ai pour filleule une petite Espagnole de Bab-el-Oued, qui est l'arrière-cousine d'un de ses cousins. Et dans la joie qu'elle éprouve à pouvoir parler de sa famille, la voilà immédiatement qui s'agite, qui s'empresse autour de moi, tâchant, à force de prévenances, de me faire oublier son mauvais dîner. Elle m'apporte une boîte de *palmers*, qu'elle tenait en réserve pour les grandes occasions, et elle m'annonce qu'elle va me préparer « un bon petit café », qui me « soutiendra » jusqu'à l'arrivée à M' Sila.

Cependant les chevaux attelés s'impatientent. Le cocher grogne, me presse de remonter en voiture. L'offre d'un verre de rhum l'apaise un instant. Tandis que l'eau du café bout sur le fourneau, la Mahonnaise m'accable de questions, elle est avide de nouvelles, comme s'il y avait des siècles qu'elle eût quitté les siens, ou comme si elle vivait exilée à l'autre bout du monde. Enfin elle me verse, dans une tasse, son « bon petit café », que je suis obligé d'avaler d'un trait, car le cocher, décidément furieux, vient de s'élancer sur le siège, et il fait claquer son fouet, en criant qu'il va partir sans moi...

Je me précipite hors de la tonnelle. L'hôtesse me poursuit jusqu'au marchepied du fourgon. Elle me charge d'une infinité de compliments pour toutes ses connaissances et ses parents de Bab-el-Oued, me fait promettre de m'arrêter chez elle si, d'aventure, je reviens par cette route de M' Sila...

Le véhicule se remet en marche avec sa cargaison humaine, et

je songe, vaguement attendri par l'accueil de cette brave femme, je songe à tous ces amis d'un jour que j'ai rencontrés sur les chemins d'Algérie et que, sans doute, je n'aurai vus qu'une fois. Ce n'est point sentimentalité puérile de ma part. Ceux qui ont parcouru les postes de l'Extrême-Sud et qui savent l'accablement de la distance et l'horreur de la solitude absolue, ceux-là comprendront l'espèce d'amertume que l'on ressent là-bas à se séparer d'un hôte ou d'un passant inconnu, — si humble soit-il, — avec qui, pendant quelques instants, on a évoqué le souvenir d'êtres vivants et chers, dans ces grands pays inhabités, où tout meurt et se consume sous l'ardeur dévoratrice du soleil!...

III

LA VILLE DE BOUE

La lune est maintenant couchée. Nous allons, pendant trois longues heures, à travers des demi-ténèbres si confuses qu'il m'est impossible de deviner la figure des lieux. Mais les roches se sont abaissées de chaque côté de la route. Nous avons descendu les derniers escarpements du Djebel-Maadid, et nous devons être enfin dans la plaine désertique du Hodna, si j'en juge par la profondeur nébuleuse de l'horizon et par les larges houles de vent qui déferlent soudain, comme en pleine mer.

Je m'assoupis peu à peu, malgré les secousses continuelles du fourgon, jusqu'au moment où la fraîcheur plus vive me réveille. Il me semble que notre attelage roule d'un pas plus allègre. La route mieux empierrée résonne plus sonore sous les sabots des chevaux. Je perçois un clapotis d'eaux courantes dans des rigoles toutes proches; les verdures se multiplient. Une grande avenue plantée d'arbres se prolonge indéfiniment devant nous, et, à voir le brouillard qui fume de partout, je me persuade que nous traversons des vergers ou des jardins remplis d'une végétation abondante. C'est l'oasis de M'Sila qui commence.

A la lueur fuyante des lanternes, je distingue les petites maisons basses des colons qui s'échelonnent, de distance en distance, le long de l'avenue. Les volets sont clos. Tout dort : il est minuit passé.

Le fourgon s'arrête devant le bureau de poste, où veille encore une lampe à pétrole que, par la porte ouverte, j'aperçois posée sur la planche du guichet. Attiré par les claquements de fouet du postillon, le receveur se décide à sortir pour prendre le sac des dépêches. Il se traîne d'un pas somnolent, et il répond à peine, en monosyllabes, aux questions du Kabyle, sur le ton maussade et avec l'air absent d'un dormeur mal éveillé. D'autres individus sont arrivés au bruit des grelots et aux claquements du fouet. Leurs silhouettes passent devant les lanternes. J'entends leurs voix qui montent dans le noir, avec ce son étrange qu'a la voix humaine à travers le silence nocturne. Les pieds nus des moissonneurs ébranlent, au-dessus de nos têtes, le toit de tôle du fourgon. De grands fantômes drapés de blanc dévalent sans cesse de la plate-forme, en crispant leurs orteils sur le rebord du siège où nous sommes assis; et, en même temps, l'atmosphère d'étable que dissipait un peu le vent de la course nous environne de nouveau. Le cocher nous dérange pour chercher des paquets dans le coffre du siège. La distribution est interminable, des discussions s'élèvent. Je suis tellement brisé de fatigue que je subis ces lenteurs sans impatience. Enfin la voiture se remet en marche, et, cinquante pas plus loin, nous débouchons sur une place assez vaste, dans la clarté brutale que jettent des becs d'acétylène accrochés à la façade d'une auberge.

Cette illumination tardive me surprend. Il vient de l'intérieur une ritournelle de violon, puis des rires, des battements de main. J'emboîte le pas derrière le *chaouch* qui s'est emparé de ma valise et qui me conduit jusqu'à la cuisine de l'établissement. Personne autour des fourneaux. Mais, dans la salle voisine, il y a toute une rumeur de gens en liesse, et soudain éclate — aigrelet et strident — le coup de gosier d'un cabotin qui racle une chanson de café-concert.

— C'est les artistes! — me dit mon *chaouch* avec un tremblement d'émotion dans la voix.

Je m'explique les illuminations, le crin-crin et les applaudissements. Cependant, comme je n'ai aucune envie de me mêler à la fête, je somme le *chaouch* d'aller me chercher le patron. L'Arabe, qui a déjà déposé la valise à ses pieds, et qui, tout épanoui, tend l'oreille à la rengaine du cabotin, ne paraît pas comprendre combien je suis pressé de me mettre au lit. Lui, il resterait là indéfiniment, planté devant mes bagages, à écouter la musique des

roumis! Je suis obligé de réitérer mon ordre. Il plonge dans la salle, d'où, l'instant d'après, il me ramène une petite bonne effrontée au minois folâtre, émoustillée par les grivoiseries qu'elle vient d'entendre et qui d'ailleurs semble furieuse d'être arrachée à une telle partie de plaisir. Elle me déclare fort sèchement qu'il n'y a pas de place pour moi et que toutes les chambres sont prises ; et à la façon dont elle me rembarre, je sens percer sa rancune d'être privée, par ma faute, de la fin du morceau.

Enfin la patronne elle-même se dérange pour me répondre. Le dernier couplet vient de s'achever dans un tonnerre d'applaudissements. L'aubergiste en rit encore à se tenir les côtes ; elle est toute rouge, les cheveux dépeignés, les yeux aussi polissons que sa servante. Entre deux gloussements jubilatoires, elle confirme la triste nouvelle : « Il n'y a plus de place nulle part ; pas un coin de chambre à me donner, pas même un matelas à étendre par terre ! » Tout en parlant, elle s'essuie les paupières avec le coin de son tablier, car elle vient de rire aux larmes. Elle se pâme de souvenir.

— Qu'est-ce que vous voulez, m'sieu ! C'est les artistes !...

Je vois qu'il n'y a rien à obtenir de ces gens, qui ont tous l'air de toqués, comme si les chansons des cabotins eussent déchaîné un vent de folie dans la maison. Je me décide à m'adresser ailleurs et je m'en vais tout penaud, avec mon chaouch et ma valise, tandis que, dans la salle pleine de monde, au milieu des trépignements d'enthousiasme, on reprend en chœur le refrain présidentiel qui me poursuit depuis le début de mon voyage :

Viens, Poupoule, viens !...

J'erre, tout désemparé, à travers la place, derrière mon Arabe, qui charrie ma valise. Nous voici sur le seuil d'une masure hermétiquement close, qui est, paraît-il, la seconde auberge du pays. Nous frappons aux volets. Rien ne remue. Je cogne plus fort, un grognement sourd parvient jusqu'à moi, et, comme je réclame énergiquement une chambre, on me crie encore une fois qu'il n'y a pas de place. Je n'ai plus d'autre ressource que de coucher à la belle étoile. Alors, affolé par cette perspective, je proteste avec une telle insistance qu'un individu aux gestes incohérents d'alcoolique finit par entre-bâiller la porte. Il me dévisage prudem-

ment. Ensuite il me déclare qu'il va disposer un matelas sur une table : c'est tout ce qu'il peut faire pour mon service !

Je ne regarde pas le local où il m'introduit et où je vais passer le reste de la nuit. Je dors debout. Mon hébétude est si grande que les objets m'arrivent aussi brouillés que dans un cauchemar. Mais je devine un taudis épouvantable. Un domestique italien, d'une laideur horrifique, vient de se lever pour aider l'hôtelier à m'apprêter mon matelas. Ils n'en finissent pas, ne trouvent pas les draps, ne savent comment les arranger, et, quand ils ont terminé tant bien que mal, il faut encore un éclat de bois pour caler la table !

Harassé, je me jette sur le grabat, où je perds immédiatement toute conscience. Mon sommeil, hélas ! est de courte durée. A la pointe de l'aube, un cocorico formidable et qui doit être tout proche me réveille en sursaut. Je m'obstine à dormir quand même. Impossible de fermer l'œil : des nuées de mouches me harcèlent, me chatouillent les mains et la figure. Dans mon exaspération, je saute à terre, et je vois se lever immédiatement des bandes de poules qui se mettent à glousser et à battre des ailes. C'est une panique dans toute la pièce. Des canards et des pintades se sauvent éperdus sous les chaises et sous les bancs. Un grand coq se dresse sur ses ergots, d'un air belliqueux, prêt à faire face à l'ennemi.

J'avais auprès de moi toute la basse-cour !

*
* *

Afin de secouer la torpeur de l'insomnie et pour me fouetter le sang, je me plonge la tête et les bras dans la vasque de la fontaine qui se dresse au milieu du marché, en face de mon auberge. Ce bain matinal est d'autant plus délicieux que le sirocco s'est remis à souffler dès le lever du soleil. J'ai la peau sèche et les lèvres gercées, et je me sens une soif inextinguible.

J'avance ma bouche sous le goulot, d'où tombe un jet glacé. Par tout mon corps c'est un frisson voluptueux au contact de cette fraîcheur tranchante qui pénètre dans ma chair. Je ne puis me décider à retirer ma bouche du goulot : je bois à perdre haleine. A côté de moi, un beau cheval blanc, qu'un Arabe tient par la bride, s'abreuve, lui aussi, avec une lenteur de gourmet. Ses babines soyeuses clapotent à petits coups réguliers, les crins de son museau se héris-

sent de plaisir et il clôt doucement les paupières sur ses grands yeux candides, où passe une expression de jouissance infinie. A regarder boire mon voisin, le cheval, j'apprécie davantage cette chose exquise et rare qu'est une gorgée d'eau pure dans l'aridité de ce pays brûlant.

Ma toilette terminée, j'estime qu'il est trop tôt pour aller faire ma visite à l'administrateur, à qui je suis recommandé par le Gouvernement général, — et je me dirige vers la ville indigène, qui se déploie presque tout entière devant moi, sur le bord opposé de l'Oued-Ksob.

C'est une brusque apparition saharienne.

Les maisons construites avec des cubes de boue durcie et percées çà et là de minuscules ouvertures semblent de grosses ruches abandonnées et dont les alvéoles desséchées vont tomber en poussière. La couleur terreuse des murs se confond avec celle de la berge, si bien que la ville et le monticule où elle est bâtie ne forment qu'une seule masse d'une même teinte jaunâtre indistincte, et qu'on dirait un énorme gâteau d'argile cuit à la chaleur d'un four et fendillé de haut en bas.

Pour mieux juger de l'ensemble, je descends dans le lit de l'Oued, qui est large et profondément raviné.

Il n'est pas encore six heures du matin. L'espace, où flotte la buée poudreuse du sirocco, a l'aspect terne et brumeux d'un carreau de verre brouillé. Les surfaces des objets émergent de cette plate lumière, comme des ilots à demi noyés sous les eaux pluvieuses d'une inondation, dans la tristesse d'un soir d'automne. L'atmosphère sans perspective pèse à l'œil, qu'elle écrase ; et les contours trop rapprochés du regard se distribuent sur un même plan, avec l'apparence purement graphique de lignes ciselées en creux sur le fond d'un plat d'argent. Pas un reflet ne rompt la tonalité mate qui règne uniformément dans toute l'étendue. Les eaux mêmes de l'Oued paraissent opaques et solides, comme la croûte pétrifiée d'une mer morte, où les images se décomposent et s'éteignent.

J'embrasse maintenant tout le paysage, qui se simplifie jusqu'à l'abstraction rigide d'une épure. Sur un ciel plus pâle qu'un globe de lampe, se dresse une colline d'argile sèche qu'on croirait aplatie par la main d'un potier et que surmontent les terrasses inégales des maisons boueuses. En bas, serpente la boucle d'une rivière étalée à fleur de sol, comme une coulée de plomb fondu et dont le

cours se perd dans un immense horizon sablonneux et trouble.

Le mouvement, aussi bien que la végétation, est banni de cette nature, qu'on croirait désertée par la vie. Rien que des cailloux polis en manière de galets. Les petites plantes rabougries qui poussent de loin en loin dans les interstices des pierres y font l'effet de moisissures ou de taches de vert-de-gris. Nulle part je n'ai mieux senti que sur cette rive la pesanteur et l'horreur de la matière inerte.

Soudain, je perçois un léger bruit de terre qui s'éboule... Une femme, vêtue d'une robe rouge et portant une amphore arabe sur son épaule, remonte silencieusement la berge. Elle gravit à pas lents un étroit sentier qui grimpe entre des touffes d'orties et des rigoles d'immondices, puis elle disparaît derrière une masure de boue. Le paysage a repris aussitôt son immobilité. Au milieu de toutes ces formes figées, la robe rouge a glissé et s'est évanouie de la même façon qu'un rai de lumière sur le crépi rugueux d'un vieux mur...

LOUIS BERTRAND.

L'ORAGE

A Madame Sabine de Fontenay.

PERSONNAGES

KIKI-LA-DOUCETTE, chat des chartreux.
TOBY-CHIEN, bull bringé.
LUI.
ELLE.

Une suffocante journée d'été, à la campagne.

Derrière les persiennes mi-fermées, la maison se tait, comme se tait le jardin angoissé où rien ne bouge, pas même les feuilles pendantes et évanouies du mimosa à feuilles de sensitive.

Kiki-la-Doucette et Toby-Chien commencent à souffrir et à deviner l'orage, qui n'est encore qu'une plinthe bleu ardoise, peinte épaissement en bas de l'autre bleu terne du ciel.

TOBY-CHIEN, *couché, et qui change de flanc toutes les minutes*

Ça ne va pas, ça ne va pas. Qu'est-ce que c'est que cette chaleur-là? Je dois être malade. Déjà, à déjeuner, la viande me dégoûtait et j'ai soufflé de mépris sur ma pâtée. Quelque chose de funeste attend quelque part. Je n'ai rien commis que je sache répréhensible, et ma conscience... Je souffre pourtant. Mon compagnon, couché, frémit longuement et ne dort point. Son souffle pressé dénonce un trouble pareil au mien... Chat?

KIKI-LA-DOUCETTE, *crispé, très bas*

Tais-toi.

TOBY-CHIEN

Quoi donc? Tu écoutes un bruit?

KIKI-LA-DOUCETTE

Non. Oh! dieux non! Ne me parle même pas de bruit, d'aucun

bruit. Au son seul de ta voix, la peau de mon dos devient semblable aux vagues de la mer!

TOBY-CHIEN, *effrayé*

Vas-tu mourir?

KIKI

J'espère encore que non. J'ai la migraine. Ne perçois-tu pas, sous la peau presque nue de mes tempes, sous ma peau bleuâtre et transparente de bête racée, le battement de mes artères? C'est atroce! Autour de mon front, mes veines sont des vipères convulsées, et je ne sais quel gnome forge dans ma cervelle. O tais-toi! ou du moins parle si bas que la course de mon sang agité puisse couvrir tes paroles.

TOBY

Mais c'est ce silence même qui m'accable! Je tremble et j'ignore. Je souhaite le bruit connu du vent dans la cheminée, le battement des portes, le chuchotement du jardin, le sanglot de source qui est la voix continue du peuplier, ce mât feuillu de monnaies rondes.

KIKI

Le vacarme viendra assez tôt.

TOBY

Le crois-tu? Leur silence à eux m'effraie davantage. Qu'il gratte le papier, Lui, c'est l'usage. Un usage révéré et inutile. Mais Elle! tu La vois prostrée en son fauteuil de paille? Elle a l'air de dormir, mais je vois remuer ses cils et le bout de ses doigts. Elle ne siffle pas, ne chante pas, oublie de jouer avec les pelotes de fil. Elle souffre comme nous. Est-ce que ce serait la fin du monde, chat?

KIKI

Non. C'est l'orage. Dieux! que je souffre. Quitter ma peau et cette toison où j'étouffe, me jeter hors de moi-même, nu comme une souris écorchée, vers la fraîcheur! O chien! tu ne peux voir, mais je les sens, les étincelles dont chacun de mes poils crépite. Ne m'approche pas : un trait bleu de flamme va sortir de moi...

TOBY-CHIEN, *frissonnant*

Tout devient terrible. (*Il rampe péniblement jusqu'au perron.*)

Qu'a-t-on changé dehors? Voilà que les arbres sont devenus bleus, et que l'herbe étincelle comme une nappe d'eau. Le funèbre soleil! Il luit blanc sur les ardoises, et les petites maisons de la côte ressemblent à des tombes neuves. Une odeur rampante sort des daturas fleuris. Ce lourd parfum d'amande amère, que laissent couler leurs cloches blanches, remue mon cœur jusque dans mon estomac. Une fumée lointaine, lasse comme l'odeur des daturas, monte avec peine, se tient droite un instant et retombe, aigrette vaporeuse rompue par le bout... Mais viens donc voir!

(*Kiki-la-Doucette marche jusqu'au perron d'un pas ataxique.*)

TOBY

Oh! mais, toi aussi, on t'a changé, chat! Ta figure tirée est celle d'un affamé, et ton poil, plaqué ici, rebroussé là, te donne une piteuse apparence de belette tombée dans l'huile.

KIKI

Laisse tout cela. Je redeviendrai digne de moi-même demain, si le jour brille encore pour nous. Aujourd'hui, je me traîne, ni peigné, ni lavé, tel qu'une femme que son amour a quittée.

TOBY

Tu dis des choses qui me désolent! Je crois que je vais crier, appeler du secours. Il vaut mieux peut-être me réfugier en Elle, quêter sur sa figure le réconfort que tu me refuses. Mais Elle semble dormir dans son fauteuil de paille et voile ses yeux, dont la nuance est celle de mon destin. D'une langue respectueuse, promenée à peine sur ses doigts pendants, je l'éveille. Oh! que sa première caresse dissipe le maléfice! (*Il lèche la main retombante.*)

ELLE, *criant*

Ah! Dieu, que tu m'as fait peur! On n'est pas serin comme cette bête!... Tiens! (*Petite tape sèche sur le museau du coupable, dont le [illegible] éclate en hurlements aigus.*)

ELLE

Tais toi! tais-toi! Disparais de ma présence! Je ne sais pas ce que j'ai, mais je te déteste! Et ce chat qui est là à me regarder comme une tourte!

KIKI-LA-DOUCETTE, *hérissé*

Si elle me touche, je la dévore!
(Ça va très mal finir, quand un roulement doux, lointain et proche, dont on ne sait s'il naît au plus bas de l'horizon ou s'il sourd de la maison elle-même, les désintéresse tous trois de la querelle. Comme obéissant à un signe, Toby-Chien et Kiki-la-Doucette, le train de derrière bas, s'abritent, qui sous la bibliothèque, qui sous un fauteuil. Elle se détourne, inquiète, vers le jardin plombé, vers la muraille violacée des nuages qui, tout à coup, se lézarde de feu bleu aveuglant.)

ELLE, TOBY-CHIEN, KIKI-LA-DOUCETTE, *ensemble*

Ha!
(Au sec fracas qui éclate, les vitres tintent. Un souffle, soudain accouru, enveloppe la maison comme une étoffe claquante, et tout le parterre se prosterne.)

ELLE, *angoissée*

Mon Dieu! et les pommes!

TOBY-CHIEN, *invisible*

On me découperait les deux oreilles en lanières plutôt que de me faire sortir de là-dessous.

KIKI-LA-DOUCETTE, *invisible*

Malgré moi, j'écoute, et c'est comme si je voyais. Elle se précipite et ferme les fenêtres. On court dans l'escalier... Aïe! encore une flamme terrible... Et tout s'écroule par-dessus! Plus rien... Sont-ils tous morts? Entre les franges du fauteuil, j'aperçois, en risquant de mourir, les premiers grêlons, graviers glacés qui trouent les feuilles de l'aristoloche. La pluie maintenant, en gouttes espacées, couleur d'argent, si lourdes que le sable se gaufre sous leur chute...

ELLE, *navrée*

J'entends tomber les pêches et les noix vertes!
(Ils se taisent tous trois. Pluie, éclairs palpitants, abois du vent, sifflement des pins. Accalmie.)

TOBY-CHIEN

On dirait que j'ai un peu moins peur. Le bruit de la pluie détend mes nerfs malades. Il me semble en sentir sur ma nuque, sur mes oreilles, la ruisselante tiédeur. Le vacarme s'éloigne. Je m'entends respirer. Un jour plus blanc glisse jusqu'à moi sous cette bibliothèque. Que fait-elle ? Je n'ose encore sortir. Si au moins le chat bougeait ! *(Il avance une tête prudente de tortue ; un éclair le rejette sous la bibliothèque.)* Ha ! ça recommence. La pluie en paquets contre les vitres ! Le tablier de la cheminée imite le roulement d'en haut ; tout s'écroule... et Elle m'a donné une tape sur le nez !

KIKI

Goutte à goutte, de la fenêtre mal jointe, filtre un petit ruisseau brunâtre qui s'allonge sur le parquet, s'allonge, s'allonge et serpente jusqu'à moi. J'y boirais, tant j'ai soif et chaud. Et puis le siège de ce fauteuil trop bas m'agace les poils du dos. Mais c'est un soulagement déjà de pouvoir penser à cela, grâce à la trêve de silence qui descend sur la maison. Le souvenir du fracas bourdonne dans mes oreilles, avec le murmure affaibli du vent et de la pluie. Que fait-il, Lui, que l'orage tourmente comme nous et qui n'a point paru pour réduire les éléments déchaînés ? Voici qu'Elle ouvre la porte sur le perron. N'est-ce point trop tôt ?... Oh ! l'odeur adorable qui vient jusqu'ici, si jeune, si verte, de feuillages mouillés et de terre désaltérée, si neuve que je crois respirer pour la première fois !

(Il sort en rampant et va jusqu'au perron.)

TOBY-CHIEN, *tout à coup*

Hum ! que ça sent bon ! ça sent la promenade ! Tout change si vite qu'on n'a pas le temps de penser. Elle a ouvert la porte ! Courons. *(Il se précipite.)* Enfin ! enfin ! le jardin a repris sa couleur de jardin ! Une tiède vapeur mouille mon nez grenu, je sens dans tous mes membres s'émouvoir le désir du bond et de la course. L'herbe luit et fume, les escargots cornus se traînent, les limaces rouges bavent. Oh ! la belle bête dorée et verte qui court dans le mouillé ! La rattraperai-je ? Gratterai-je de mes pattes onglées sa carapace métallique jusqu'à ce qu'elle crève en faisant *croc ?* Non. J'aime mieux rester contre Elle, qui, appuyée à

la porte, respire longuement et sourit sans parler. Je suis heureux. Quelque chose en moi remercie tout ce qui existe. La lumière est belle, et je suis tout à fait certain qu'il n'y aura plus jamais d'orage.

KIKI-LA-DOUCETTE

Je n'y tiens plus, je sors. Mes pattes délicates choisiront pour s'y poser, entre les flaques, de petits monticules déjà secs. Le soleil couchant, qui darde des pinceaux obliques, rencontre dans mes yeux pailletés les mêmes rayons rompus, or et vert. Au fond du ciel, encore bouleversé, une étincelante épée, jaillie d'entre deux nuages, pourchasse vers l'est les croupes fumeuses et bleuâtres, dont le galop roula sur nos têtes. L'odeur des daturas, qui rampait, s'envole, enlacée à celle d'un citronnier meurtri de grêle. O soudain Printemps! Les rosiers se couronnent de moucherons. Un sourire involontaire étire les coins de ma bouche. Je vais jouer, le cou tendu pour éviter les gouttes d'eau, à me chatouiller l'intérieur des narines avec la pointe d'une herbe parfumée. Mais je voudrais qu'Il vînt enfin et me suivît, en admirant chacun de mes mouvements. Ne viendra-t-Il pas se réjouir avec nous?

(On entend fredonner le motif du Regensbogen : *sol, si, ré, sol, la, si, — avec des bémols partout. — Une porte s'ouvre et se referme. Sous la chevelure mouillée de vigne et de jasmin qui encadre la véranda. Il paraît, en même temps que l'arc-en-ciel.)*

COLETTE WILLY.

LES CENTAURES[1]

QUATRIÈME PARTIE

A une journée de galop, au nord des Roches-Rouges, on aperçoit l'île des Tritons, séparée de la côte par un bras de mer guéable aux plus basses marées. Aux gros temps du large l'île oppose une haute barrière de granit; les goélands ont bâti leurs nids sur les cimes les plus escarpées. Du côté de la terre s'ouvre une baie paisible. Les vagues y meurent doucement sur le sable fin. C'est le refuge préféré des fils de la mer. C'est là qu'ils viennent se reposer après leurs folles parties de nage. La grève est couverte d'algues marines, de méduses mortes, de varech, d'arêtes à demi rongées, de carapaces de crabes et de coquillages vidés. Une âcre odeur de poisson pourri et de saumure emplit l'air.

Aujourd'hui toute la tribu aux mains palmées est réunie. En s'aidant maladroitement de leurs membres courts et de leurs queues, les tritons ont rampé par soubresauts depuis le bassin calme des eaux et ont gagné l'ombre des rochers qui l'encadrent. Leurs corps jaunâtres sont paresseusement allongés ; au milieu des faces polies reluisent leurs yeux d'émeraude. A côté d'eux, les sirènes sont éparses. Quelques-unes dorment. D'autres appuyées sur leurs coudes, surveillent de loin les jeux de leurs petits. Turbulents et criards, tritonneaux et tritonnettes frétillent sur le sable jonché de débris; et sous les pierres à fleur d'eau, ils dénichent les tourteaux, les oursins, les poissons de roche, et ils se les disputent à grand bruit. Accroupie dans la vase, Glousk, la vieille sirène, tient dans ses bras le petit Phloum, qui se débat, la face violette. Vorace, il a voulu d'un seul coup avaler une seiche. Les

(1) Voir *la Renaissance Latine* des 15 juillet et 15 août.

tentacules de la bête sont restés adhérents dans son gosier. Il étouffe. Grave, la vieille lui introduit dans la bouche ses doigts crochus pour en retirer le poulpe.

A les voir ainsi paresseux et lourds, nul ne soupçonnerait l'agilité des tritons quand, enivrés de vent et de mer, ils chevauchent les tempêtes. C'est que leur humeur inégale se complaît tour à tour pareillement à l'inertie et à l'exaltation démente.

Pendant trois jours, le vent d'ouest a soufflé. Gonflée et hurlante, la mer écrasait le rivage de ses vagues déchaînées. Pendant trois jours, tritons et sirènes se sont grisés de vie furieuse.

Avec des gargouillis de plaisir, tous, pêle-mêle, se sont précipités dans les flots. Adroits et souples, ils franchissent les brisants, gagnent le large en quelques brassées ; leurs torses ruisselants surgissent au-dessus des flots et s'enfoncent tour à tour. Quand ils sont assez éloignés du rivage, ils cessent de lutter et paresseusement s'abandonnent au galop des lames qui les balancent sur leurs dos monstrueux. Peu à peu les montagnes glauques se soulèvent, s'amincissent et les corps allongés se profilent dans la transparence des eaux. Bientôt emportée par son élan, succombant à son poids, la masse liquide se recourbe, s'infléchit, se couronne d'écume. Au moment où elle va déferler, les faces plates des tritons ricanent au sommet, et tous ensemble jettent un cri de joie sauvage qui domine le fracas des eaux. Et puis la vague s'écroule. Dans le tourbillon leurs queues étincellent. Il semble que leurs corps vont se fracasser sur les rochers... Avec une adresse incroyable, ils glissent, plongent, s'enfuient, regagnent le large. Au delà des brisants reparaissent leurs bustes visqueux. Ils rient aux éclats. Sur la vague prochaine recommence le même jeu.

Surtout le charme des sirènes est incomparable, multiple et mystérieux. Semblables à des fleurs, elles se laissent bercer, inertes, à la surface des flots. Un chant monotone et doux s'échappe de leurs lèvres. Leurs cheveux flottent autour d'elles. Leur splendeur de nacre et d'argent s'embrase sous les feux du soleil, illumine la masse mobile des eaux. Et tout à coup, d'un souple coup de reins, elles se redressent, et au-dessus de la transparence verte, elles élèvent leurs têtes étranges, leurs torses sveltes, leurs chevelures et leurs bras ruisselants. Un instant, elles apparaissent, reines merveilleuses des eaux, et puis elles s'engloutissent jusqu'à ce qu'un peu plus loin, de nouveau, la mer flamboie et chante, et que leurs corps onduleux reluisent et se dérobent tour à tour dans la houle.

Quelquefois, par un caprice, elles se plaisent à remonter les rivières en faisant bruire les eaux sous les coups précipités de leurs queues. Et puis, à l'abri des saules, elles se blottissent et célèbrent en chœur la beauté ondoyante de la mer. Et, sournoises, elles s'amusent à voir ramper sous les feuillages les faunes qu'attire le son mélodieux de leurs voix. Aiguillonnés par la curiosité et le désir, ils s'avancent à pas étouffés, et tout à coup leurs têtes cornues apparaissent au milieu des roseaux. Alors, avec de grands cris et des rires, les sirènes se précipitent dans l'eau, la font rejaillir autour d'elles : en deux coups de queue elles sont hors d'atteinte et narguent la convoitise déçue de Pirip.

Mais souvent, quand il s'est éloigné, les nageuses retournent au rivage pour s'y reposer avant de regagner le large. Et alors il est arrivé que Pirip, rusé, a pris sa revanche. Plus d'une fois les dormeuses ont été surprises par lui sur un lit de mousse et elles n'ont pas échappé à son étreinte lascive. Mais de ces aventures on ne parle pas. Au sortir des bras du faune, les sirènes se sont purifiées au sein des eaux et leur ruissellement a chassé le souvenir de leur esprit mobile. Et Pirip ne s'est pas vanté de sa bonne fortune qui l'a laissé déçu et honteux : car les chairs qui l'ont fasciné par leur forme admirable et leur scintillement ont une odeur saumâtre de marée et glissent poisseuses sous les caresses.

Mais aujourd'hui, fatigués, les tritons et leurs femelles restent vautrés sur le sable. Un grondement réprime de temps en temps la turbulence des tritonneaux, et puis de nouveau c'est le silence parmi le peuple aux mains palmées.

La vieille Glousk jette un cri aigre d'avertissement :

— Voyez !...

Paresseusement, les tritons soulèvent leurs têtes, et, aussitôt, réveillés tout à fait, ils s'agitent avec des exclamations. A l'entrée de la baie, voici des torses qui ne sont point ceux de leur peuple. Du premier coup d'œil, les centaures sont reconnus. Avec des rires, des battements de mains et des efforts comiques de tout le corps, les tritons se démènent sur la grève. Valvor, le premier, atteint l'eau, et, bousculant la marmaille qui patauge autour de lui, s'élance à la rencontre des dominateurs avec des saluts de bienvenue. Gurgundo, Paphlongix et Oiotoro le suivent en gambadant et en criant de toutes leurs forces : en signe de joie, Plax s'élance hors de l'eau, fait un tour sur lui-même, et retombe en éclaboussant. Curieuses, les sirènes dardent leurs yeux verts sur les nageurs,

et, malgré la gaucherie de leurs gestes, elles s'exclament et admirent leurs statures puissantes. Exaltés, les tritonneaux glapissent tous à la fois et tendent aux arrivants les crabes qui grouillent dans leurs petits poings visqueux.

Un peu essoufflés, Klévorak, Hark, Hurico, Tregg le gris et Kadilda prennent pied, font quelques pas et se secouent. Les tritons les suivent et s'asseyent à côté d'eux, leur queue repliée. Coquettes, les femelles demeurent à demi cachées dans l'eau, étendues et comme somnolentes ; mais elles écoutent l'entretien et, de temps en temps, font jaillir un éclair de leurs prunelles glauques; et Hark et Tregg distraits laissent quelquefois aller leurs regards vers la splendeur voilée de leurs corps souples, aux écailles magiques.

Pour ne point humilier ses hôtes, Klévorak s'est accroupi sur le sable. Autour de lui sont Gurgundo, Borboroum, Phlancnor, Paphlongix et Oiotoro ; les autres se pressent derrière eux. Sans perdre de temps, le chef expose le but de sa visite. Et d'abord il décrit quelle catastrophe s'est abattue sur le peuple aux six membres et comment, s'ils ne suppléent à la disette, seule la mort des anciens donnera à la tribu le moyen de subsister. De bruyants sanglots clapotent parmi les tritons. Le peuple de Gurgundo est prompt à s'émouvoir et plus prompt à oublier : avec de grands gestes, ils posent leurs mains palmées sur les bras du chef et protestent de leur amitié. Ils tiendront à honneur de pourvoir eux-mêmes aux besoins de leurs frères ; tous les jours, s'il le faut, ils leur feront part de la moitié de leur pêche. C'est un flux de paroles et d'exclamations ponctuées par des claques sonores.

Quand s'est écoulé le flot bavard, Klévorak reprend. Les centaures ne sauraient se nourrir d'algues et de poissons. Mais peut-être leurs frères marins leur viendront en aide autrement. Ils connaissent la terre lointaine où s'élève la montagne fumante ; les centaures n'y trouveraient-ils point la nourriture qu'il leur faut ?

Gurgundo se frappe la poitrine des deux mains et gonfle ses joues ; à l'envi, ses frères l'imitent. Leur vanité est exaltée que les animaux-rois recourent à eux. Certes ils connaissent toutes les terres et toutes les mers. Ils ont remonté les rivières jusqu'à leur source et ont nagé beaucoup plus loin que l'horizon. Ils ont approché de rivages couleur de sang, livré bataille à des crocodiles, mis en fuite des chauve-souris géantes. Ils connaissent le détail

de tout ce qui est ; et rien ne peut échapper à leur clairvoyance. Tous à la fois, ils s'interpellent, s'interrompent mutuellement, reprennent leur récit avec des éclats de rire. Entre Paphlongix et Borboroum il y a émulation qui couvrira la voix de l'autre. Les sirènes mêlent leurs accents plus aigus au brouhaha. Excités, les tritonneaux braillent à l'envi et vantent leurs exploits dans la vase.

Klévorak attend un instant de silence et reprend. Que pensent les tritons de la terre lointaine ? Contient-elle des arbres fruitiers ? Les tritons y ont-ils aperçu la feuille découpée et sombre du rhéki ? Pensent-ils que, à la nage, les centaures seraient capables d'atteindre l'autre rive ?

Leurs yeux verts à demi clos, les lèvres pendantes, Gurgundo, Borboroum et Paphlongix ne répondent pas. Malgré leur bonne volonté, leur pensée mobile se dérobe et erre à l'aventure. Pourquoi les centaures ne goûteraient-ils point le hareng crevé ? S'ils vivaient dans l'eau, ils ne connaitraient pas le froid ; n'auraient-ils pas pour agréable de voir leurs frères aux mains palmées lutter à la course dans le bassin limpide ? ou peut-être ils préféreraient les entendre souffler tous à la fois dans leurs conques ?... Incohérentes et saugrenues, les paroles du peuple aquatique s'entremêlent au hasard...

Klévorak soupire et se lève découragé. Il n'obtiendra rien de Gurgundo. Son esprit est plus tumultueux, sa langue plus loquace que la mer. Mais Kadilda s'obstine. S'il faut renoncer au dernier espoir, demain Klévorak remettra la massue au bras de Hark. Elle prend Valvor à part, lui parle doucement, l'interroge, presse ses mains flasques dans les siennes. Bouche bée, le triton réfléchit, et tout à coup il entrechoque ses paumes. La lumière s'est faite en son esprit. Mais oui ! au cours de l'été, il a nagé jusqu'à la terre lointaine, et quand il se reposait sur ses plages, il a admiré la richesse des bois qui la couvrent : et, tour à tour, avec des paroles nettes, comme si les paysages vivaient encore devant ses yeux, il décrit le feuillage de l'oranger, la pâleur poudreuse de l'olivier, la stature puissante des chênes, et des champs entiers de rhéki à la feuille sombre et découpée. Et, à mesure qu'il parle, voici que les autres se souviennent, et, l'un après l'autre, ils disent ce qu'ils ont remarqué. Et comme ils voient la joie illuminer les visages des centaures, leurs âmes bienveillantes se réjouissent, elles aussi, leurs souvenirs se précisent et ils redoublent d'explications.

Mais une question est grave. Gurgundo, Valvor, Oiotoro, connaissent leurs frères aux six membres. Ils savent qu'ils sont médiocres nageurs : les centaures auront-ils la force d'atteindre le rivage, de l'autre côté de la mer salée ?

Gurgundo écarquille ses prunelles. Pourquoi les centaures quitteraient-ils les Roches Rouges ? Un murmure d'étonnement passe parmi le peuple humide.

L'impatience fouette le sang des animaux-rois. Mais il s'agit de la vie ou de la mort. Klévorak explique de nouveau. Tous écoutent attentivement. Cette fois, ils ont compris. Un grand chagrin plisse les joues, abaisse les coins des larges bouches. Quoi ! les tritons auront-ils à vivre loin de leurs protecteurs ? Bruyamment ils se lamentent et geignent. Klévorak opine :

— Pourquoi le peuple aux mains palmées ne suivrait-il point les centaures ?

Les tritons s'entreregardent : et soudain une folie de joie les exalte, se communique de l'un à l'autre, soulève tous les corps en cabrioles comiques, tire des gosiers des gargouillements de plaisir. Mais oui, ils partiront. Ils serviront de guides à leurs frères. Ils soutiendront leur nage chancelante. Depuis la chute des pluies diluviennes, la mer a mauvais goût et le poisson se fait rare. Dans les parages de la terre lointaine, ils trouveront sans peine un refuge cent fois préférable, des eaux plus saines, un gibier plus abondant. Si les centaures pourront traverser à la nage le détroit ? Rien de plus aisé ! A mi-route, un ilot sablonneux leur servira de halte. Gurgundo connaît les marées, les courants, les quartiers de la lune et les vents. Il choisira le jour et l'heure propices. A l'envi, les corps visqueux s'agitent et les paumes s'entrechoquent. L'idée du prochain départ met toutes les âmes en liesse. Et tous s'étonnent qu'ils aient pu si longtemps demeurer sur cette côte stérile, loin des merveilles de la terre bienheureuse.

Klévorak et Gurgundo échangent des paroles attentives. Pénétré de la grandeur de sa tâche, le triton médite profondément, calcule sur ses doigts réunis par des peaux, regarde tour à tour l'aspect des nuages, le midi et l'occident. Enfin il parle. A la troisième aurore, toute la tribu marine sera en face des Grottes-Rouges, prête à guider ses illustres frères. Plusieurs fois Klévorak et Gurgundo répètent à leur tour les mêmes mots. Ils se sont compris.

Les centaures se remettent à la nage. Autour d'eux les tritons s'ébattent. Des queues, des torses, des bras et des têtes surgissent

et disparaissent avec une rapidité vertigineuse et font rejaillir l'eau en écume. Bientôt les dominateurs reprennent pied, serrent dans leurs mains les mains visqueuses. Et puis, secouant leurs chevelures, les centaures se lancent au galop sur la plage. Quelque temps, les clameurs des fils de la mer les accompagnent le long du rivage. Mais leur allure est trop rapide. Bientôt les tritons sont distancés.

Tout en poursuivant leur course, les animaux-rois repassent en eux-mêmes les assurances de Gurgundo. Quand leurs esprits envisagent l'avenir, ils s'effrayent de la traversée redoutable et de la terre inconnue. Mais, quand ils regardent le passé, ils se réjouissent du meurtre évité et l'espoir renaît dans leurs cœurs. Et parce que, trop longtemps, ils sont demeurés concentrés dans des pensées épuisantes, ils chassent loin d'eux les préoccupations et s'envolent insoucieux, les cheveux au vent, l'âme sereine, dédaigneux d'hier et de demain, enivrés de l'heure.

*
* *

Demain, à l'aube, les tritons se présenteront devant les Roches-Rouges. A leur appel, les centaures sortiront des grottes et derrière eux se jetteront à la mer. Si loin que remonte la tradition, d'étape en étape, les animaux-rois ont suivi le soleil, refoulés de l'orient par la marée envahissante du froid. Aux années riantes et paisibles ont succédé, d'étape en étape, les pluies diluviennes et glaciales, destructrices de toute vie, d'abord destructrices de la racine indispensable : le rhéki. A la poursuite de la plante précieuse, les centaures, de génération en génération, ont gagné l'Occident. Aussi ce n'est point seulement l'horreur du meurtre nécessaire, c'est tout l'instinct de leur race qui les entraîne vers la terre lointaine, qui les fait envisager avec sérénité l'exode solennel.

Joyeux de la décision prise, confiants dans l'avenir, ils passent leur dernière journée à se reposer, à glaner les pousses nouvelles, qui, le désastre passé, ont eu le courage de reverdir, à mâcher quelques fruits échappés à l'inondation. Seule, Kadilda s'écarte de son peuple et, une dernière fois, veut revoir les lieux où elle a vécu depuis sa première enfance, dont son cœur saigne de se séparer.

Aussi, dès le lever du soleil, elle quitte les grottes et, suivant la plage, gagne l'embouchure de la Rivière aux Cygnes, qu'elle

remonte. Depuis les pluies diluviennes, elle n'est point retournée vers la clairière aux châtaigniers. Or, voici qu'à mesure qu'elle s'en approche, une tristesse plus pénétrante descend sur elle. Ici aussi la catastrophe a fait son œuvre. Grossie par la chute des eaux, la rivière a débordé et dévasté les bois. Quand elle s'est retirée dans son lit, elle a laissé derrière elle un désert limoneux. Sous la vase puante, toute vie est morte. A la place des bosquets, des taillis et des routes familières, il n'y a plus qu'une boue sinistre, pétrie de débris végétaux, où çà et là se dressent, lamentables, quelques groupes d'arbres dépouillés. La clairière elle-même est méconnaissable. Les jeunes fûts ont été arrachés par le torrent. Le vieux tronc mort a été emporté avec tous les chers trésors qu'il contenait. Si la vierge ne se rappelait la disposition de quelques souches immuables qui ont bravé l'effort des eaux, elle se croirait dans un lieu étranger. Tout le passé est mort. Et Kadilda, dans sa douleur, éprouve une joie amère. Elle ne laissera rien derrière elle de ce qu'elle a aimé. Sans se retourner, elle s'éloigne et s'enfonce dans les bois. L'humidité sinistre la prend à la gorge. Une odeur de pourriture appesantit l'air. Pourtant, au lieu de regagner la plage, elle dira un dernier adieu aux bêtes qui la chérissent et à ses petits frères les faunes.

Mais ses amis ont été en grand nombre victimes de la pluie affreuse. Fous de terreur, ceux qui ont survécu ont pour la plupart fui la forêt inhospitalière. Pourtant, depuis plusieurs jours, la vie commence à renaitre dans les sous-bois. A peine la centauresse a fait quelques pas qu'il y a un grand bruit dans le hallier. Au-dessus des fourrés se lèvent les andouillers d'Axor. Plusieurs biches le suivent. Les museaux tièdes se frottent sur les mains de la vierge. Quelques lapins bondissent à sa suite. Krouôn, qui fouille la vase du grouin, la salue d'un grognement. Avec des miaulements de satisfaction, Squirr, la panthère, se frotte contre ses jambes. Gorgée de cadavres, elle a l'humeur débonnaire. Les mangeurs de chair ont profité du désastre. Jamais il n'y eut tant de douceur dans leurs prunelles fendues. Avec de tendres inflexions de voix, Kadilda passe ses mains sur les dos qui se tendent vers elle, dit adieu à tous. Sans doute les bêtes ne comprennent point le sens exact de ses paroles. Mais quelque chose en arrive à leur intelligence obscure. Toutes se pressent contre elle, inquiètes, plus nombreuses à chaque pas. Autour de sa tête, voltigent pinsons, mésanges et bouvreuils. Ils se perchent sur les buissons, s'appel-

lent de leurs sifflements et, quand elle a passé, s'envolent pour la rejoindre. Sans doute leurs petites âmes effarées de la catastrophe ont besoin de la protection de la vierge.

A l'approche du camp de Pirip, l'escorte de Kadilda s'arrête et la laisse seule s'avancer. Les faunes, eux aussi, ont vu se dissiper leur premier effroi. Mais la gaieté n'est pas rentrée dans leurs âmes. Oppressés par l'atmosphère humide de la forêt, ils sont occupés tout le jour à chercher malaisément leur nourriture.

Quand il aperçoit Kadilda, Pirip pousse un cri de joie et accourt vers elle. Depuis leur rencontre dans la clairière aux châtaigniers, une amitié est née entre le faune et la centauresse blanche. Ensemble ils se souviennent des Écorchés et ont des entretiens qui étonneraient tout autre. Quand la vierge a annoncé au faune l'émigration de son peuple, la face de Pirip est devenue terreuse et ses mains se sont mises à trembler. Que deviendra-t-il loin de ses illustres frères? Comment les pieds-de-chèvre fouleront-ils les forêts privées de leurs protecteurs ? Plusieurs fois il s'est fait répéter les paroles de Gurgundo, et quel jour les dominateurs affronteront les flots salés.

Aussi, quand Kadilda l'aperçoit, elle s'afflige et se réjouit du discours qu'il va tenir ; car le chagrin de Pirip d'avance la peine à la fois et la console : il est doux qu'un ami souffre pour nous. Mais, contre l'attente de la vierge, le visage du faune ne reflète nulle tristesse. A-t-il donc oublié ce qu'apportera demain? Avec une sorte d'indifférence, il écoute l'adieu de la centauresse et brièvement lui dit adieu. C'est comme si son esprit était absent, occupé d'une pensée étrangère qui, de temps en temps, met une lueur dans son œil brun.

Le cœur serré, Kadilda s'éloigne. Les faunillons tapotent gaiement ses jambes, qu'elle soulève avec précaution pour ne pas les bousculer. Les faunesses répondent à peine aux signes qu'elle leur envoie. Au moment où elle va s'enfoncer derrière les lauriers, elle jette encore un coup d'œil en arrière. Et son cœur se serre : sur l'herbe, Pirip exécute une cabriole. Et les faunillons cabriolent autour de lui. Est-ce bien là toute la tendresse des frères cornus?

Mais les bêtes se pressent de nouveau autour de Kadilda et ne la quittent pas tout le temps qu'elle chemine à travers la forêt dévastée. Quand les pins s'espacent et que, sous le soleil couchant, la mer étincelle, elles s'arrêtent. Car elles n'osent pas sur la plage

se mêler à la horde joviale des centaures. Une dernière fois, Kadilda les caresse l'une après l'autre et s'éloigne. Leurs yeux la suivent. Et elle est loin déjà qu'elle entend encore le cerf bramer et les miaulements lamentables de Squirr.

Les centaures sont couchés sur le sable et, pour la dernière fois, dans une gloire étrange, regardent le soleil se coucher derrière la Terre lointaine. Au midi, au nord et à l'orient, une voûte de nuages noirs écrase tout ce qui vit, si proche que les cimes des arbres semblent se courber sous sa masse. Mais l'astre éclatant descend au milieu d'une splendeur rose, bleue et mauve. Et les centaures sentent leur cœur tressaillir. Au soir de demain, leurs pieds fouleront peut-être l'autre terre. Leurs poitrines oppressées de froid et d'humidité respireront peut-être l'atmosphère légère, mauve, bleue et rose, attiédie des rayons merveilleux.

Peut-être... C'est que les dominateurs mesurent le long espace de la mer clapotante. Très doucement les vagues mauves succèdent aux vagues d'argent. Il en vient d'autres et puis d'autres encore. Demain, tout le jour durant, il faudra lutter contre la force profonde de la mer. Et la pensée de l'effort rend graves les plus courageux. Mais on ne meurt qu'une fois. Nul n'est maître du destin. Ce ne sera point la crainte du péril qui troublera le sommeil des dominateurs.

Le soleil s'est éteint. Plus noire, l'effroyable voûte s'abaisse davantage. Ne va-t-elle pas écraser les têtes elles-mêmes des centaures? Un vent de neige souffle de la terre. Tout est sinistre. Mais, sur un signe de Klévorak, Hurico porte à ses lèvres la conque magique. Le mugissement déchire les ténèbres qui s'appesantissent, et, guidée par une mémoire infaillible, la voix de la vieille entonne les strophes du départ qui n'ont pas vibré depuis une génération. Et, quand elle se tait, tous les centaures se lèvent, tendent les bras et, d'une seule invocation qui troue la nuit, ils appellent à leur aide la force sublime du soleil, père de toute vie.

*
* *

L'aube blêmit. Un à un, les centaures sortent des grottes, étirent leurs membres et regardent autour d'eux en silence. Tout le ciel est noir. A peine, une lueur jaunâtre vacille à l'Orient, comme si le soleil étouffait, reculait sous la masse lourde des nuées. La mer est grise. Un brouillard opaque dort sur les eaux clapotantes, dis-

simule jusqu'au panache de la montagne qui fume. L'angoisse serre les cœurs. Faudra-t-il tout à l'heure, par le froid et la brume, nager à l'aventure vers une terre invisible? Les cœurs se serrent.

Un bruit de voix distrait les pensées. Gurgundo et ses frères ont-ils devancé l'heure? Non. Les centaures lèvent les bras et s'étonnent. Du bois encore obscur surgissent des silhouettes grises qui s'approchent en se dandinant. Toute la horde aux pieds fendus est là, Pirip en tête, qui s'avance vers Klévorak.

Le vieux chef presse dans ses mains celles du capripède. Les dominateurs sont heureux, avant leur hasardeux voyage, de revoir les visages aimés de leurs frères... Mais Pirip secoue la tête. Ce n'est pas pour un adieu suprême que les faunes se sont levés avant le soleil. Du jour où la décision des centaures a été connue, la leur a été également arrêtée. Tout à l'heure, quand le peuple aux six membres prendra la mer, leurs petits frères se jetteront à l'eau avec eux.

Parmi les frustes centaures un émoi frémit. D'une si grande tendresse, leurs cœurs rudes sont touchés. Mais Klévorak s'inquiète. Son peuple, bon nageur, aura peine à gagner la terre étrangère. Comment les faunes, plus faibles, qui n'ont que quatre membres, et dont les longs poils s'alourdiront d'eau, ne succomberaient-ils pas?

Pirip regarde en face le chef avec des yeux calmes. Sans doute, beaucoup succomberont dans la traversée. Mais la mort de quelques-uns est préférable à la mort de tous. Or, quand les centaures seront partis, selon la loi antique et inéluctable, ce n'est point le froid seulement qui terrassera les pieds-de-chèvre. Partout où les animaux-rois ont disparu, avec la neige et la glace, les Écorchés sont arrivés : si la bise épargne quelquefois, l'Écorché n'épargne point. Aussi tout à l'heure les faunes tenteront l'aventure. Aucun ne dût-il survivre, ils aiment mieux périr auprès de leurs frères que sous les coups des Impurs.

Le cœur troublé, Klévorak se tait. Une clameur criarde jaillit des flots. En un instant, ils se hérissent de faces joyeuses, de thorax jaunâtres, de bras tendus, de croupes onduleuses et de queues frétillantes. Tout entière, la tribu des tritons est assemblée. Les uns poussent des acclamations et battent des mains frénétiquement; d'autres, de toutes leurs forces, soufflent dans des coquillages; les petits exécutent leurs folles culbutes à fleur d'eau. Pour le peuple de Gurgundo, la traversée n'est qu'un jeu, et leur humeur

gouailleuse s'exalte parce que tout à l'heure leurs grands frères, si robustes sur leurs quatre pieds, auront besoin de secours.

Mais Klévorak s'avance avec Pirip au bord de l'eau et appelle Gurgundo. Les vagues viennent lécher leurs sabots. Malgré lui, le faune fait un pas en arrière. Et le vieux centaure explique au triton quelle chimère a germé sous les fronts cornus et l'adjure de la dissiper. Pirip, bien qu'il grelotte sous la caresse froide de l'onde, affirme de nouveau sa volonté immuable.

Gurgundo, perplexe, claque de la langue et se tait pour réfléchir. Soudain il se représente vivement combien seront mornes les bords de rivières, si les faunes ne les égayent plus de leurs cabrioles, et il s'afflige à l'idée de les abandonner sur la terre inhospitalière. Et en un instant, déterminé, il agite le menton, bat des mains et approuve avec chaleur les paroles de Pirip.

Les tritons sont plus nombreux à coup sûr que centaures et faunes réunis. Dans leur élément, ils ne connaissent pas la fatigue. Ils seront là pour soutenir leurs frères. Klévorak ne s'obstine pas. Son cœur s'attristait d'abandonner les pieds-fourchus. La joie est générale parmi les animaux nobles qu'entre eux il n'y ait point de séparation. Evoluant à la surface des eaux, les fils de la mer expliquent comment il faut s'y prendre pour fendre les flots et ne pas avaler d'eau salée.

Cependant le jour s'est levé. Une brise de l'est souffle plus tiède et refoule les vagues. La mer est calme. Le ciel demeure gris, voilé. Mais le soleil miroitant sur les eaux fatiguerait davantage les nageurs. A l'horizon occidental, la brume s'est dissipée et la terre lointaine apparaît plus souriante sous une bande azurée. Tous, résolus, attendent le signal du départ.

Gurgundo est devenu grave. Maintenant son esprit se concentre dans la grandeur de sa tâche. Il se parle à demi-voix, médite, regarde tour à tour le ciel au-dessus de lui à l'est et à l'ouest et quelle est la forme des nuages au midi. Il regarde aussi sur la mer la direction des courants marquée par les changements de couleur de l'eau. Il faut que les émigrants atteignent l'îlot du milieu au moment où le soleil sera au plus haut point de sa course. Ainsi ils auront le temps de se reposer et d'atterrir pourtant avant la fin du jour.

Voici l'instant. Gurgundo frappe bruyamment dans ses mains. Borboroum, Oiotoro, Paphlongix, Phlancnor l'imitent. Centaures et faunes écoutent les ordres du triton. Plusieurs

fois il les répète afin d'être sûr que tous comprennent. Un murmure unanime l'approuve. Aujourd'hui Klévorak et Pirip ne commandent qu'après lui.

Alors, une dernière fois Gurgundo pose deux doigts sur son front, réfléchit, regarde l'horizon, et fait un signe. Le mugissement des conques emplit l'air. L'onde rejaillit sous l'élan des tritons. Les plus robustes, Gurgundo en tête, forment l'avant-garde. Leur tâche est de briser la force des vagues et de guider les émigrants en profitant des courants favorables.

Les centaures les suivent. Ils se précipitent à la mer en s'encourageant les uns les autres; d'abord ils ont de l'eau jusqu'au jarret, puis jusqu'au ventre, aux épaules... Ils perdent pied et se mettent à la nage. Parce qu'ils ont six membres, ils peuvent alternativement en reposer une paire, et, tour à tour, leurs torses émergent quand ils nagent de leurs quatre jambes ou disparaissent quand ils s'aident de leurs bras.

Les faunes sont derrière eux. Au signal de Gurgundo, Pirip s'est jeté à l'eau avec les plus braves. Mais, au moment suprême, les femelles et même quelques-uns des mâles ont eu peur. Il a fallu tous les encouragements de leur frères marins et la crainte d'être abandonnés pour les décider. Les tritons les environnent, soutiennent leur nage, portent sur leurs dos les faunillons qui toussent, crachent, éternuent et jettent des cris aigus de terreur. Maintenant, tout entière, la triple race a délaissé le sol antique et vogue vers ses destinées nouvelles.

Après quelques brassées, Kadilda se retourne pour apercevoir encore la terre qu'elle ne reverra plus. Et un étrange spectacle frappe ses yeux. Voici que sur la plage se presse le peuple entier des bêtes sylvestres. Immobiles sur leurs membres massifs, les aurochs meuglent en regardant la mer. Parmi eux bondissent les cerfs et les chevreuils, le mufle tendu vers le large. La gueule ouverte, Herta, la louve, hurle à la mort. Les robes rousses des renards, les rudes soies hérissées des sangliers, les corps jaunes des chacals et les silhouettes graciles des biches et des faons s'agitent, se bousculent, courent le long du rivage, s'avancent dans l'eau et reculent tour à tour. Sans doute leurs âmes simples ont, par une divination merveilleuse, pressenti leur malheur, et sur toutes les races des porte-mamelles une immense détresse s'est abattue de voir fuir ceux qui les ont protégés, qui ont établi parmi eux la paix, de ceux qui sont des frères et non des maitres impitoyables,

et, sans doute, de deviner obscurément les destins funestes qui sont suspendus sur leurs têtes... Et, avec un attendrissement inexprimable, Kadilda, à quelques longueurs derrière le clapotis des faunes, aperçoit au-dessus des vagues les andouillers d'Axor, le cerf qui hier encore posait son mufle sur l'épaule de sa grande amie. Il n'a pu se résigner à la séparation et désespérément nage à sa suite, l'angoisse dans les yeux. Un nuage d'oiseaux voltige, criard, dans les airs. Kadilda sent son cœur mollir et ses membres sans force. Une lame la surprend, lui couvre la tête. Elle s'enfonce, se débat, rejette l'eau, redresse son buste au-dessus des flots; quand elle se retourne, la plage, couverte des bêtes désolées, est déjà loin, et elle n'aperçoit plus les andouillers d'Axor dominer les vagues. Mais la houle devient plus forte parce que le promontoire du rivage ne protège plus les nageurs, et chacun concentre son âme dans l'effort dont dépend la vie.

Ainsi, à travers la mer murmurante, sous les cieux sombres, la race triple poursuit sa migration héroïque. Contre la menace du destin, les animaux nobles ont raidi leurs cœurs et, d'une seule volonté, ils combattent. Cruel est le départ, douloureuse est la tâche imposée, douteux le succès, obscur l'avenir. Mais nul ne s'est dérobé au devoir. Ceux qui doivent périr périront. Quelques-uns peut-être échapperont à la mort et sous d'autres cieux perpétueront la vie de l'espèce.

Avec de sonores éclats de rire, l'avant-garde des tritons, modérant son ardeur, fraye la route sur la plaine ondulante. Attentif, Gurgundo ne perd point de vue ses points de repère afin d'épargner à ses frères, autant qu'il peut, un surcroît inutile de fatigue. Autour de lui, Paphlongix, Oiotoro, Borboroum, pour les récréer, leur chantent les merveilles de l'océan ou se livrent à d'étonnantes gambades qui font rejaillir l'eau salée.

Vaillamment, les centaures tâchent de sourire aux facéties de leurs guides. Mais leur cœur est contristé de cheminer au milieu des eaux perfides. L'odeur salée de la mer les remplit d'angoisse. Leurs sabots s'inquiètent de ne point s'appuyer sur un fond solide. Les méduses molles qui flottent autour d'eux leur causent une répugnance invincible; ils s'effarent des poissons qui fuient; et quand tout à coup des algues gluantes s'enroulent autour d'eux, ils se débattent convulsivement. Aussi leurs membres, qui les emporteraient si vite à travers les plaines herbeuses, commencent à peiner. Leurs poitrines se soulèvent plus vite. Ils serrent les

dents pour retenir leur respiration. D'abord, afin d'apercevoir plus tôt la terre nouvelle et aussi pour éloigner d'eux l'horreur indicible de l'onde, ils nageaient le buste hors de l'eau. Leur lassitude les oblige maintenant à s'aider de leurs bras. Et alors, fréquemment, les vagues les recouvrent. Ils suffoquent sous leur masse amère et se rappellent tristement la beauté riante des prés.

Les faunes souffrent davantage. Leurs membres moins robustes sont terriblement alourdis par le poids des fourrures trempées. Ils les meuvent avec peine, se défendent mal contre la houle. A chaque instant, affolés par les lames, ils perdent la tête, barbotent au hasard, les yeux exorbités, la face convulsée. Mais autour d'eux le peuple aux mains palmées se multiplie. Tritons et sirènes rivalisent, encouragent gaiement les moins las, soutiennent au-dessus de l'eau ceux dont les forces sont épuisées.

Mais les heures passent, et peu à peu chez les animaux-rois aussi la fatigue se fait plus douloureuse. Plusieurs fois, d'une voix enrouée, Klévorak, Hékem, Hark lui-même, ont interrogé Gurgundo : aperçoit-il l'îlot désiré ? Le chef les a rassurés, leur a promis un repos prochain. Mais devant eux les centaures ne voient toujours que le clapotis des flots ; leurs membres se font de pierre, le sang leur bat aux tempes, leurs yeux se voilent. Plusieurs fois la vieille Hurico a été enlevée par une lame : d'un effort désespéré, elle a reparu, a réussi à élever au-dessus des eaux sa tête maigre où collent les mèches rares de ses cheveux déteints ; mais ses regards sont vitreux et une pâleur grise couvre sa face, Kadilda elle-même sent la détresse l'envahir. Sans doute Gurgundo s'est trompé. Ou bien, qui sait si, par une lubie de son esprit mobile, il ne les mène point au hasard sur la plaine mouvante ? et d'ailleurs les centaures trouveront-ils le moyen de vivre sur la terre étrangère ? à quoi bon tant de vaines souffrances et, au lieu de lutter contre la mort, pourquoi ne pas l'accepter dès maintenant ? La centauresse laisse ses muscles se relâcher, s'abandonne à moitié. Mais l'eau salée qui emplit sa bouche la suffoque, réveille malgré elle son énergie. Elle se débat et lutte de nouveau. Il serait plus doux de mourir dans les sous-bois par un soir de soleil.

Les conques mugissent. Gurgundo jette un long cri. Oiotoro, Borboroum, Valvor, crient après lui. Kadilda se redresse : à une portée de voix en avant des tritons, elle aperçoit une plage jaunâtre et l'écume des vagues qui s'y brisent. Sur terre, en quelques foulées, pareille distance serait franchie. Mais, sur les flots, l'effort

à faire est encore terrible. Les vagues grossissent à mesure que le rivage est plus proche. Le ressac entraîne en arrière les nageurs quand ils croient atteindre le but. Enfin les sabots de la vierge ont touché le sol. La vague l'enlève encore une fois. Mais la suivante la reporte en avant. De toute la force crispée de ses muscles, elle s'arc-boute. Hark et Kolpitru sont déjà sur le rivage et lui font signe. Quand l'eau descend à ses flancs, elle fait un suprême effort, bondit en avant, échappe définitivement à l'étreinte humide et s'abîme sur le sable sec.

*
* *

L'un après l'autre, les centaures prennent pied et se laissent aller hors d'haleine sur la grève, qui se couvre de grands corps épars. Les faunes les suivent de près. Piteux, épuisés, lamentables, grelottants, les figures défaites, les poils collés aux cuisses, ils ont à peine la force de faire quelques pas, et puis roulent à terre sans pensée. Quelques-uns vomissent sans relâche l'eau salée. Secourables, les tritons qui les ont retirés de l'onde s'empressent autour d'eux, frottent vigoureusement leurs membres raidis. Peu à peu les pieds-de-chèvre reprennent connaissance. Seuls Priul et Paianx demeurent le ventre flasque, les dents serrées, les lèvres pincées, la face bouffie et bleuie. Ce sont deux cadavres que les tritons ont dérobé à la mer. Priul et Paianx ne connaîtront pas la terre étrangère. Et combien d'autres peut-être, parmi leurs frères, qui les contemplent en claquant des mâchoires !

Mais le soleil a pitié de ses fils. Il atteint le sommet de sa course; ses rayons percent le ciel blanc, viennent réchauffer les émigrants, les préservent peut-être ainsi de la mort. Vaincus par la fatigue, faunes et centaures se sont endormis sur le sable. Leurs frères aux mains palmées se content les incidents du voyage et croquent à belles dents des crabes et des méduses échouées.

Mais Gurgundo demeure vigilant, et, dès que l'astre commence à décliner dans le ciel, il fait un signe à ses compagnons, qui enflent leurs joues et soufflent dans les coquillages.

Les dormeurs maugréent et s'étirent. Le triton gourmande leur paresse. L'heure est venue de franchir la seconde étape.

Mais quand les centaures aperçoivent toutes petites les Roches-Rouges qui brillent au pied des montagnes et que de l'autre côté ils voient également lointain un rivage abrupt et inhospitalier, leur

cœur vacille de nouveau et Klévorak, tirant sa grande barbe, interroge Gurgundo. Pourquoi sitôt quitter l'îlot protecteur? Une nuit de repos rétablirait les forces de tous. Mais, très irrité, Gurgundo fronce les sourcils, crache par terre et clappe dédaigneusement de la langue. Le froid de la nuit engourdirait les dormeurs au lieu de les délasser, et ceci encore est plus décisif : aux hautes marées l'îlot tout entier disparaît sous les vagues. Or, au midi, le triton indique des nuages jaunâtres qui se lèvent. La mer grossira vers le soir. Il faut partir. D'ailleurs le second trajet est plus aisé. Les nageurs seront portés par le courant.

Le vieux centaure incline sa tête blanchie et répète à son peuple les paroles de Gurgundo. Telle est la lassitude que plusieurs, sans doute, préféreraient courir le risque de passer la nuit sur l'îlot et d'être balayés par la tempête. Mais aucun murmure ne s'élève. Tous sont debout, prêts à lutter de nouveau.

Les faunes se résignent plus malaisément. A l'ordre de Pirip, ils geignent, se lamentent, pressent leurs têtes à deux mains, supplient leurs frères de les abandonner. Leur force est épuisée. Mourir pour mourir, ils préfèrent expirer sur cette grève, plutôt que de s'enfoncer dans les flots suffocants. Et comme les centaures les saisissent par la main et essayent de les entraîner, ils se laissent aller passifs sur le sol, refusent d'avancer... L'embarras est grand. Les animaux-rois n'abandonneront pas leurs frères derrière eux.

Gurgundo conçoit une ruse. Voici qu'un chant très doux s'élève des flots. C'est le chœur mélodieux des sirènes qui vante la splendeur de la terre étrangère. Dans l'eau transparente, elles font onduler leurs corps sveltes et reluire leurs queues nacrées. De leurs voix charmeuses elles appellent les faunes ; elles leur tendent les bras, leur font entrevoir des voluptés nouvelles. Le désir est plus fort que la peur. Fascinés, les plus ardents des pieds-de-chèvre se jettent à l'eau. Les autres suivent avec des gémissements. La mer blanchit sous les corps qui se précipitent, devient vivante. Éperdument, Oiotoro et Valvor soufflent dans leurs conques. Les sirènes chantent à gorge déployée. L'îlot est vide. Les trois tribus suivent Gurgundo vers leur destinée inconnue. Bientôt ceux qui se retournent n'aperçoivent même plus la grève plate. Seulement des rondes d'oiseaux de mer qui se rapprochent indiquent la place où Priul et Paianx ont trouvé le grand repos. Mais les animaux-nobles ne connaissent point les lamentations stériles. Leur espoir

va vers l'autre terre, et ils se concentrent tout entiers dans l'effort suprême.

. . . .

Gurgundo a dit vrai. S'ils avaient contre eux la marée et le courant, les plus vaillants eux-mêmes renonceraient à la lutte. Mais de se sentir secondés par eux rend une sorte de confiance aux meilleurs, les aide à combattre la détresse où peu à peu s'abîment les faibles. Kadilda s'est placée entre les deux vieilles, Hurico et Sihadda, et les encourage. Mais elles ne lui répondent pas. Quand la vague les soulève, leurs regards anxieux se portent sur le rivage dont elles s'approchent si lentement et leurs narines hument vainement l'odeur de la terre grasse. Quand elles s'enfoncent dans les gorges profondes qui se dressent entre les montagnes d'eau, leurs yeux roulent de détresse et elles suffoquent. Parmi le fracas des vagues, on entend le souffle haletant des poitrines.

A l'arrière-garde, le courage des pieds-de-chèvre fléchit. Déjà ils ne se laissent plus distraire par les malices des tritonneaux qui plongent à travers les vagues, reparaissent un poisson à la main, et l'offrent en riant aux nageurs. Mais, les uns après les autres, ils s'abandonnent au désespoir, et cessent de nager. Quatre ou cinq des tritons seulement sont demeurés à l'avant-garde avec Gurgundo. Tous les autres, appelés à grands cris, sont venus aider leurs frères à soutenir sur les eaux les faunes recrus de fatigue. Ils les secouent, les plaisantent, les injurient et les encouragent tour à tour. Peine perdue. Le courage des fils des forêts est à bout. Ils laissent retomber leurs têtes sur leurs poitrines et leurs membres demeurent inertes. Tritons et sirènes se relayent pour les empêcher de s'abîmer dans les flots. De temps en temps, le torse de Gurgundo, lisse comme la peau du marsouin, apparait sur le haut des vagues. Comme le soleil descend, il abrite ses yeux de sa main pour ne point perdre sa route. Et, à chaque instant, sa conque mugit en signe de ralliement.

Mais voici que les forces des centaures s'épuisent. Leurs yeux s'injectent et s'embrument. Le froid les gagne, leurs articulations se raidissent. Leurs mouvements se font convulsifs. Les respirations sont saccadées. Le bruit de la mer ronfle formidable aux oreilles. L'odeur salée emplit les narines et les bouches. D'instant en instant, la houle grossit. Les vagues énormes passent par-dessus

les têtes qui émergent plus difficilement. Quand ils descendent dans les précipices humides, les centaures perdent l'espoir de revoir le soleil et sentent tout en bas la mort qui les tire par les pieds.

Un son rauque échappe du gosier de Klévorak terrassé par un coup de mer. Avec effort il dégage sa face limoneuse au-dessus de l'écume :

— Approchons-nous ?

Gurgundo se retourne, les sourcils froncés. L'accent de souffrance du vieux centaure a touché son cœur et le rend grave. Il a de bonnes paroles pour l'encourager. Qu'il regarde et écoute au haut de la prochaine lame. La voici. L'énorme gonflement vert atteint les centaures et les soulève. Kadilda, Klévorak et Hark redressent leur taille : à quelques foulées en avant, ils aperçoivent au-dessus d'un effroyable bouillonnement d'écume des roches noires où la mer se brise furieusement. Et ils entendent le fracas des lames qui déferlent et le grondement âpre du ressac.

La vague a passé. Derrière elle, ils s'enfoncent dans le gouffre. Le spectacle qu'ils ont envisagé, au lieu de les réconforter, accroît leur détresse. Assurément Gurgundo s'est trompé. Tout à l'heure leurs corps se broieront contre la barrière de pierre.

Pourquoi s'obstiner ? La mort hurle par cent voix mugissantes. La houle a désuni la procession des nageurs... Ils se sentent perdus sur la mer immense. C'est la fin.

Mais la conque de Gurgundo domine le tumulte. Avec de grands gestes de joie, le triton crie plus fort que la mer. Sauvés ! tous sont sauvés! Oiotoro est allé en avant, a reconnu le chenal qui s'ouvre entre les rochers et conduira les centaures sur une plage paisible. Encore un effort, et la terre nouvelle, la terre chaude, riche, embaumée, est à eux !

Et dans leurs muscles épuisés, les centaures trouvent de quoi lutter encore. Les dents serrées, les yeux vitreux, ils combattent corps à corps contre la mort salée qui les assaille sans relâche. Ils n'ont plus de pensée. Mais, farouchement, de toute l'énergie tendue de leur race, ils se raidissent dans le spasme suprême. Inutilement, sans doute, car chaque fois, la lame passée, ils se sentent ramenés en arrière ; et, dans le vacarme des flots qui déferlent, qui oserait donc garder un espoir ?

Côte à côte, rapprochés par le hasard, il y a Klévorak, Hurico, Hark, Kolpitru, Kadilda et Sihadda. Mais ils ne se voient même

plus dans le vertige où sombre leur pensée. Le brouillard de la mort s'empare d'eux. Mais des mains robustes saisissent leurs bras et les secouent en même temps que des cris aigus les forcent à relever la tête. Faut-il donc encore vivre ? Les faces hilares de Gurgundo, d'Oiotoro, de Valvor, de Borboroum leur apparaissent comme dans un rêve, descendent avec eux dans l'abîme noir, remontent avec eux au haut d'une montagne mourante où tout à coup ils retrouvent le soleil... Qu'y a-t-il ? Une clameur dernière d'angoisse s'échappe des gosiers. Au milieu de l'écume, les têtes brunes des écueils apparaissent de tous côtés. Et en face d'eux, semblables à deux monstres, deux récifs énormes se dressent et attendent que la vague qui les porte vienne fracasser les os fragiles des nageurs contre leurs flancs de granit inexorables. L'eau amère emplit les bouches et les narines. Les yeux se ferment, les membres s'abandonnent. Les centaures sont vaincus.

— Hardi !

De sa main vigoureuse, Gurgundo a empoigné Klévorak. Dans une étreinte d'agonie, Kadilda s'est cramponnée à l'épaule de Borboroum. Des deux bras, Oiotoro soutient le torse inanimé de Hurico et s'avance, à furieux coups de queue, dans le chenal mugissant.

— Hardi ! Hardi !

Une montagne hurlante s'écroule ; avec une puissance irrésistible, elle entraîne les nageurs comme des fêtus et les fait tournoyer sur eux-mêmes. Une plainte se perd dans le tumulte. Ils agonisent. Et puis, brusquement, les yeux éperdus revoient le soleil. Et Kadilda s'aperçoit qu'elle vit en se sentant projeter à genoux sur un lit de galets. Une odeur de terre embaume ses narines. Les rochers et les tourbillons d'écume sont franchis. Devant elle, une petite grève monte en pente douce. Elle se relève péniblement, trébuche, fait quelques pas et, comme sur la couche la plus moelleuse, laisse aller ses membres ensanglantés sur les cailloux.

Sans dire un mot, Klévorak s'abat à côté d'elle. Hark et Kolpitru surgissent en même temps. Ils ont eu la force de soutenir entre eux Hurico. Mais, avec de grands murmures, les tritons tirent sur le sable le corps de la vieille Sihadda. Tout à l'heure, dans un remous, elle a échappé à l'étreinte de Valvor. Sa tête a frappé contre le roc. La vieille centauresse ne verra point la terre nouvelle. Sans s'attarder à de stériles regrets, les fils de la mer

replongent dans les flots. Ils vont chercher, au delà des écueils, le reste du peuple aux six membres pour les aider à franchir le chenal. Malgré leur lassitude, ceux qui ont atterri se soulèvent, regardent avec terreur le torrent d'écume qui mugit entre les berges de granit, se demandent comment tout à l'heure ils ont pu s'y laisser entrainer sans se fracasser, comment leurs frères en réchapperont.

Les instants s'écoulent, interminables. Est-ce donc que tout le reste des animaux-rois a succombé avant d'atteindre la côte désirée?... Non. Au milieu des remous se dressent les bustes des tritons. Et ils guident de leurs bras infatigables les centaures, que les tourbillons marins entrainent tantôt vers l'une des parois de granit, tantôt vers l'autre. A l'aspect de leurs frères, Kadilda, Hark, Kolpitru et Klévorak se lèvent, s'avancent dans l'eau à leur rencontre et, tour à tour, les reçoivent des mains palmées de leurs sauveurs. Hagards, ruisselants de sang, le visage méconnaissable, les jambes rompues, les centaures prennent pied l'un après l'autre et se laissent tomber sur la grève caillouteuse, où ils demeurent pantelants, le corps trop épuisé, l'âme trop brisée pour qu'ils se réjouissent d'avoir échappé à la mort.

Et, bientôt après, le fleuve d'écume se peuple de nouveau, et tritons et sirènes reparaissent, disputant aux flots les formes inanimées des faunes.

Bien peu des mangeurs de raisins ont encore la force de s'aider eux-mêmes. La plupart ont perdu connaissance. Leurs visages sont verts, leurs membres flottent au hasard des vagues. Et les centaures croient recevoir des cadavres des bras lassés des tritons. Quand Klévorak reconnait Pirip, il l'interpelle. Le faune essaye de sourire. Mais sa bouche se crispe et il retombe comme une masse. Jusqu'au moment où tous sont étendus hors de l'eau, les tritons ne cessent de replonger, d'aller jusqu'au delà de la barrière des rochers porter secours à ceux qui arrivent. Et, à mesure qu'ils atterrissent, les premiers débarqués, qui ont déjà repris connaissance, frottent les membres glacés et raidis, secouent les corps inertes, pour faire vomir l'eau de mer, les trainent au soleil, qui les réchauffera.

Avant que les rayons de l'astre s'éteignent sur la terre nouvelle, la triple race des animaux nobles est tout entière rassemblée sur la grève, et, successivement, Klévorak et Pirip appellent par leur nom chacun de leurs frères. Mais plusieurs des centaures et davantage des faunes ne répondent pas. Il en est que les vagues

ont arraché à l'étreinte des fils de la mer ; il en est qui, sans bruit, se sont enfoncés dans les gouffres humides et que nul ne reverra plus. Et d'autres, dont les corps sont étendus sur la terre nouvelle, ne la fouleront point de leurs pieds, sans force à jamais.

Avec tristesse, Pirip regarde les cadavres déformés de quatre faunillons. Et Klévorak, après l'avoir à trois reprises appelé inutilement, comprend qu'il ne reverra pas Kreps, qui naquit la même année que lui, et non plus Sihadda, et non plus d'autres encore.

Mais quand il s'agit de la vie de tous, la vie de chacun est peu de chose. Qu'importent quelques disparus, puisque la race est sauvée ! Il n'est point de victoire qui ne coûte de sang. Les animaux-rois ont vaincu la mort : s'il convient de célébrer ceux qui succombèrent, il ne convient pas de s'affliger de leur destin. Déjà les cœurs se ressaisissent et toutes les têtes se soulèvent d'un même geste de fierté, quand la voix de Klévorak commande :

— Que Hurico l'antique nous chante le chant du deuil et de la victoire.

Mais, pour la première fois, la vieille centauresse ne répond point à l'ordre du chef. Etonnée, Kadilda s'approche d'elle. Elle est demeurée comme les tritons l'ont déposée tout à l'heure sur la plage, couchée sur le côté, les jambes allongées, ses côtes faisant saillie sur ses flancs pelés et sur son torse maigre, les dents serrées, les yeux vitreux et ses cheveux gris épars sur la pierre. La vierge pose la main sur son bras et la retire avec un cri. Hurico est morte. Sa voix ne chantera ni les morts ni la victoire.

Déconcertés, les animaux-nobles se rapprochent les uns des autres pour se réchauffer par leur contact mutuel. Comme un seul peuple, centaures, faunes et tritons se couchent pêle-mêle, les membres enlacés. Et, comme la respiration énorme d'un seul être, l'haleine de la triple race monte sur la terre conquise, dans le silence de la première nuit. Çà et là les grands nuages pommelés, blancs, gris et lourds, se disjoignent, et, dans les fentes noires, quelques étoiles clignent de très haut.

CINQUIÈME PARTIE

Plusieurs fois, selon leur rite accoutumé, les saisons ont succédé aux saisons. Sur la terre d'Occident, les centaures ont établi leur empire. Les temps d'angoisse sont effacés de leurs mémoires. Ils ont recouvré la joie de vivre, l'orgueil confiant et le sentiment assuré de leur force.

Gurgundo n'avait point menti. Bornée de tous côtés par les flots, la terre nouvelle où il a guidé ses frères leur est un séjour bienheureux. A l'est et au midi, elle est hérissée de cimes abruptes. Au-dessus de toutes, s'élève la Montagne Fumante ; à cause des flammes qui quelquefois illuminent son sommet, les centaures n'osent s'approcher de ses flancs pelés ; mais le feu souterrain qu'elle recèle réchauffe le climat, et ses contreforts barrent le chemin aux vents glacés d'Orient. Aussi le reste de l'île n'est qu'un bosquet tour à tour ensoleillé et ombreux où alternent la majesté des végétations sylvestres, la richesse des arbres fruitiers, la grâce verdoyante des prés. Au printemps, dans l'air léger, le parfum des amandiers en fleurs, des orangers et des oliviers est si fort que les centaures, à cinquante pas, perdent la piste d'un faune ou d'un putois ; toutes les fleurs, tous les feuillages, toutes les herbes font de l'île entière un seul jardin embaumé. En été, quand le soleil calcine les landes et les rocs, de superbes forêts de chênes et de châtaigniers offrent leurs ombres aux animaux-rois. A l'automne, la splendeur des fruits est rayonnante. Les orangers plient sous le faix. Les olives surchargent les rameaux. Les figues des cactus jaunissent au bout des énormes raquettes. D'un tronc tordu à l'autre, les ceps de vigne serpentent et leurs pampres sont chargés de grappes. Et l'hiver lui-même s'enveloppe de tant de verdure et de senteur que ce n'est qu'au retour des pâquerettes et des oiseaux chanteurs que les centaures s'aperçoivent que l'automne est fini et que renaît le printemps.

Pendant quelque temps, ils ont erré au hasard à travers l'île, tour à tour épris de toutes ses magnificences, et puis, en dernier lieu, ils se sont établis vers son extrémité occidentale. Si chaudes sont les nuits qu'ils n'ont point eu à rechercher l'abri des cavernes. Ils reposent sous des fourrés de lauriers qu'ombragent çà et là de vieux oliviers.

Tout près, au milieu des lentisques, des tamaris, des caroubiers

et des vignes, est le refuge des faunes. Depuis qu'elles furent unies dans un péril affreux, les trois tribus vivent plus rapprochées les unes des autres. Et les tritons aussi ont établi leur camp à l'embouchure de la rivière aux tranquilles berges, couvertes de roseaux, de joncs et de nénuphars, où les centaures viennent se rafraîchir par les soirs d'été.

En une seule saison, les animaux-rois ont enseigné aux bêtes la loi de Klévorak. Sur cette terre bénie, les mangeurs de chair sont rares et timides. Ils se sont soumis sans peine à la règle imposée. Et la paix règne entre tout ce qui vit sous le ciel d'azur, dans l'air embaumé. Les enchantements de l'île merveilleuse n'ont pas seulement chassé le souvenir des terreurs passées et rendu la joie et la confiance. Au milieu de l'exubérance de vie qui environne, les animaux nobles ont senti se ranimer dans leurs veines le feu de leur sang : avec une ardeur rajeunie, ils ont connu les voluptés de l'amour, et les ventres des femelles ont tressailli sous la caresse féconde des mâles. Ce ne sont pas seulement de comiques tritonneaux qui ont grouillé sur les grèves vaseuses. Une douzaine de faunillons nouveau-nés gambadent parmi les ajoncs. Deux centaurins ont vu le jour et ont vécu. Et Klévorak vieillissant se réjouit de voir accrue la force de son peuple. Presque tous les soirs, avant le coucher du soleil, les trois tribus s'assemblent sur la plage et se livrent à des jeux, en regardant l'astre descendre dans l'air mauve et l'embraser de ses feux sanglants. Et la pensée ne leur vient point de se demander quel sera le refuge de leur race si, selon l'obscur destin qui les poursuit, la menace du froid s'abat de nouveau sur eux. Seule, une fois, Kadilda pensive, a interrogé son père à voix basse. Le vieux chef a posé sa main sur la tête blonde et a répondu gravement :

— Celui-là est fou qui dans son esprit veut concentrer la terreur du passé, les souffrances du présent et les inquiétudes de l'avenir. Aujourd'hui seul est à toi, ma fille. Et ton âme est faite à la mesure d'aujourd'hui.

Et Kadilda a reconnu la sagesse du vieux chef et s'est tue. Mais pourtant son esprit plus d'une fois est retourné aux choses d'autrefois ou de nouveau s'est élancé vers celles de demain.

*
* *

Plus d'une fois, malgré les terreurs de l'effroyable migration,

malgré l'horreur de la pluie diluvienne, des forêts dévastées et du gel, sa pensée est retournée avec une sorte de tendresse vers les lieux où elle a vécu, où, dans des temps qui ne s'effaceront point de sa mémoire, elle a connu les Écorchés, et parmi eux l'enfant Naram.

Kadilda a gardé le goût des promenades solitaires. Souvent elle se dérobe au contact bruyant de ses frères et vague à travers l'île parfumée. Comme, à cause du climat très doux, le froid des nuits n'est pas à craindre, elle demeure parfois loin de la horde trois ou quatre jours de suite. Et c'est ainsi qu'à plusieurs reprises, traversant l'île dans sa largeur, elle a revu le rivage sinistre où naguère ont atterri les centaures. Sur la petite grève pierreuse, elle a revu les os blanchis de la vieille Hurico et ceux des faunes qui succombèrent dans la traversée. Peu à peu, le vent les a éparpillés ou couverts de sable. Mais pourtant Kadilda revient. Elle gravit les hautes falaises, elle contemple de l'autre côté de la mer les silhouettes bien connues des montagnes, la masse sombre des forêts et, sur la côte, quelques taches que la distance fait grisâtres et qui sont les Roches-Rouges. D'affreux nuages noirs écrasent presque toujours l'horizon, et un vent de neige fouette le visage de la centauresse. Pourtant elle demeure immobile de longues heures, les yeux fixes. De doux souvenirs se lèvent en elle et aussi des essaims nombreux de tristes pensées. L'île bienheureuse n'est pas plus riante, plus paisible et plus fleurie que n'était jadis la terre abandonnée. Si un jour aussi la pluie dévorante vient y poursuivre les centaures, que feront-ils? Avec effroi Kadilda se rappelle l'horizon vide où s'engloutit chaque soir l'astre flamboyant. Puis la vierge se souvient des sages paroles de Klévorak et chasse de son esprit les imaginations superflues. Elle se secoue, réchauffe ses membres transis par une galopade et oublie ses soucis dans la joie des bosquets odorants.

* * *

Mais parce que, par une exaltation peu conforme aux habitudes de son peuple, la curiosité de la vierge va fréquemment au delà de l'île où elle promène ses pas et trouve sa nourriture, elle écoute avec un plaisir particulier les récits de Gurgundo et de ses frères. Les tritons ont fixé leur retraite dans la rivière aux nénuphars qui côtoie les taillis où s'abritent leurs frères aux six membres. Mais

de tout temps leur humeur fut vagabonde : et ils ont gardé le goût de s'élancer au hasard à travers les flots, de lutter à perdre haleine contre la force des vagues et de visiter les contrées étrangères. De leurs voyages, ils rapportent des contes qu'ils débitent le soir sur la plage. Sauf Kadilda, les centaures haussent les épaules et ne daignent guère les écouter. Leur langue dit au hasard ce qui est et ce qui n'est pas, et leurs esprits sont si ondoyants qu'eux-mêmes bientôt ne distinguent plus ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux ou ce qu'a inventé leur imagination tumultueuse.

Pourtant, au sujet de la terre abandonnée, tous tiennent les mêmes propos. Quand Kadilda les interroge, ils secouent mélancoliquement la tête, crachent et haussent les épaules. C'est le domaine du froid et de la pluie. Les arbres pourrissent et succombent. Les rivières y charrient en foule les cadavres des bêtes. Une seule race y pullule maintenant : celle qui se protège contre les rigueurs du climat au moyen de la toison des autres. La parole de Pirip était prophétique. Les Écorchés, frères du froid et de la mort, ont pris possession de l'antique demeure des animaux-rois. Leurs formes malingres, cachées sous la peau de l'aurochs ou celle du loup, errent à travers les forêts. L'autre jour, la bavarde Gloglé s'est approchée du rivage en face des Grottes-Rouges. Près du seuil, toute une horde blême était rassemblée, et la sirène a vu les femelles enfiler des chairs palpitantes sur des bâtons et les présenter à la chaleur terrifiante du feu qu'elles osaient regarder en face. Gloglé a détourné la tête en poussant un cri d'horreur. Aussitôt les mâles se sont levés, et, brandissant des bâtons pointus, il les ont lancés de toute la vigueur de leurs bras. Mais les fétus tombaient dans l'eau, impuissants. Quelque temps Gloglé s'est amusée à narguer leur rage déçue, et puis, deux ou trois fois, en signe de mépris, elle a culbuté sur elle-même au dessus des vagues en faisant miroiter ses écailles, et, sans regarder derrière elle, s'est enfuie vers le large.

Plusieurs fois Gloglé, fière de son aventure, l'a longuement racontée à la vierge. Il est plus difficile d'ajouter foi à celle d'Oiotoro. A la fin de l'automne dernier, il est parti avec trois de ses frères et quatre femelles, et il n'a regagné la rivière aux nénuphars que dans les premiers jours du printemps. Au cours de son voyage, il a vu d'étranges choses qu'il ne se lasse pas de redire. — Au sujet de rivages inconnus, de pêches prodigieuses, de bêtes de toute sorte, de plantes extraordinaires, il a des contes interminables.

Mais le plus incroyable se rapporte à une contrée située quelque part à huit jours vers le sud : lui-même ne serait pas sûr d'en retrouver le chemin.

Là, d'après Oiotoro et ses compagnons, vivent des Écorchés en nombre infini. Leurs propres mains ont élevé avec des pierres et des arbres taillés des grottes d'un art magique qu'ils ont remplies d'une profusion d'objets disparates, dont nul ne saurait démêler l'origine ou l'usage. Par leur malignité, ils ont établi leur empire sur les bêtes elles-mêmes ; non point comme Klévorak, en leur donnant le bienfait de la paix, mais par la terreur et la violence : Kahar le cheval, dont le bas corps est pareil à celui des centaures, est devenu leur esclave ; au moyen d'un bâton pointu et d'une liane indéchirable passée en travers de sa bouche, ils l'ont asservi à tel point qu'ils peuvent impunément s'élancer sur son dos et le guider à leur fantaisie, les lèvres déchirées et les flancs saignants. Et ils ont tenté de chevaucher la mer elle-même. Grâce à l'adresse vertigineuse de leurs mains, ils ont si singulièrement rogné et assemblé des troncs d'arbres, des écorces et des branches, qu'ils en ont formé des monstres capables de flotter, de porter leurs corps débiles, de s'avancer au moyen de pièces de bois amincies qui frappent l'eau comme des nageoires...

De tels récits soulèvent une incrédulité générale, et, après quelque temps, les voyageurs eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de rire en les redisant. Un seul trouve grâce auprès des animaux-rois : c'est celui où Oiotoro raconte comment les Écorchés furent châtiés de leur jactance.

Un soir, les tritons, blottis dans les creux de roches tapissés d'algues, regardaient le soleil décliner derrière d'énormes nuages cuivrés. Rien ne bougeait dans l'air calme, mais déjà, sagaces, les fils de la mer reniflaient la tempête prochaine et se réjouissaient de la furie des vagues. Et tout à coup, à une portée de voix du récif où ils s'abritaient, ils ont vu glisser sur les flots un de ces monstres chargé d'Écorchés : lentement ses nageoires de bois l'entraînaient sur les ondes clapotantes. Alors, filant entre deux eaux, les tritons se sont doucement approchés, et voici qu'au haut d'une crête ont apparu soudain les chevelures, les visages humides, les yeux étincelants et les torses lisses des sirènes, tandis que la vague s'allumait des reflets flamboyants de leurs queues. Un murmure de stupeur s'échappait des poitrines des Maudits. Tandis que quelques-uns précipitaient les mouvements des nageoires de

bois, les autres tendaient leurs bras vers les vierges, les appelaient avec des gestes caressants, et, sournoisement, préparaient des bâtons pointus dont ils les frapperaient tout à l'heure.

Nonchalantes, les filles de la mer s'éloignaient par d'imperceptibles flexions de la queue, tantôt se surpassant à la cime des lames et tantôt à peine devinées dans la transparence des eaux, cependant que leurs chants mélodieux et la grâce lascive de leurs gestes fascinaient l'âme futile des hommes. Tout entiers embrasés de désir, ils oubliaient la tempête prochaine, se laissaient peu à peu entraîner au milieu des têtes brunes des rochers frangés d'écume... Et soudain un grand souffle de tempête a passé, faisant clapoter les vagues, arrachant un gémissement au fragile monstre de bois. Et, au même instant, Oiotoro et ses frères sont apparus en mugissant. D'un seul coup, l'ivresse des nautonniers s'est dissipée. Ils ont vu le danger et, maniant leurs rames avec une énergie nouvelle, ils ont tenté de s'échapper. Trop tard ! Rapide comme le galop des centaures, la tempête fondait sur le frêle esquif, le secouait de ses mains de colère et soudain, avec un affreux craquement, le laissait retomber sur la crête âpre d'un écueil. A travers les poutres disjointes, les eaux voraces giclaient en tourbillonnant. En un instant, il ne restait de la nef que des débris lamentables où les Écorchés s'accrochaient en vain. Alors, avec de grands éclats de rire, les vierges marines s'élançaient vers les naufragés stupéfiés par leurs yeux verts. En se jouant, elles détachaient leurs bras des pièces de bois où ils se cramponnaient, les embrassaient d'une étreinte mortelle, s'enfonçaient avec eux d'un coup de queue jusqu'aux profondeurs de la mer. Et bientôt elles reparaissaient seules, riant plus fort. Éperdument Oiotoro et ses frères soufflaient dans leurs conques. Ainsi périrent l'un après l'autre tous ceux des Maudits qui, grâce à l'ouvrage pernicieux de leurs mains, avaient prétendu dompter la mer...

Au récit d'Oiotoro, un murmure de satisfaction circulait parmi les animaux-rois, heureux de leur force et confiants dans l'avenir. Nonchalament étendus sur la plage occidentale, repus des bienfaits de l'île nourricière, ils ne se lassaient pas de regarder les soleils s'engloutir les uns après les autres dans l'océan.

*
* *

Et cela dura ainsi plusieurs années. Mais voici qu'un printemps

fut pluvieux. Une épidémie s'abattit sur les faunes. Les plus jeunes perdaient l'appétit et maigrissaient ; leur langue se gonflait et devenait douloureuse et leur yeux se faisaient chassieux; plusieurs finirent par mourir. Il n'y eut point de naissance chez les centaures. Et le dernier né de l'année précédente fut trouvé inanimé un matin. Une fièvre malingre n'épargna point les plus robustes. Il fallut donner la mort à Périk, devenu si faible que ses jambes ne pouvaient plus le soutenir. Les tritons eux-mêmes étaient sans entrain. Ils demeuraient de longues heures inertes sur le sable et se plaignaient que l'eau de mer eût mauvais goût.

De grandes pluies tombèrent. Beaucoup d'arbres fruitiers périrent. Et même deux des plus florissants champs de rhéki furent engloutis par la crue des rivières. Plusieurs fois, regardant les nuages noirs qui roulaient à travers le ciel, les centaures se souvinrent des catastrophes passées. Les bises de l'orient franchirent pour la première fois la barrière protectrice des montagnes. La nuit, les animaux-rois n'arrivaient point à réchauffer leurs membres sous les fourrés. Et pour combattre le gel, Klévorak médita s'il ne conduirait point son peuple camper auprès de la montagne fumante. Mais lorsque les dominateurs s'en approchèrent, les grondements du sol les effrayèrent et ils préférèrent chercher un autre abri. Et après avoir parcouru l'île du nord au midi, ils revinrent, guidés par l'instinct de leur race, à la plage d'occident où se terminait la terre habitable. Et bien des soirs les centaures, les narines au vent, errèrent sur le rivage, fouettant leurs flancs de leurs queues, entrant dans l'eau jusqu'aux genoux, humant les odeurs du large comme s'ils y cherchaient le parfum lointain d'une autre terre. Mais à l'horizon le ciel et la mer se confondaient. Pendant trois jours et trois nuits, Gurgundo nagea vers le soleil couchant, sans apercevoir autre chose que les flots murmurants... Dans le crépuscule silencieux, Kadilda laissait les souvenirs se lever sinistres dans son âme...

Et puis les mauvais jours passèrent. La force victorieuse du soleil dissipa les nuages, tarit dans leur source les vents funestes. Sous sa tiède caresse reverdit la splendeur des feuillages et l'île embaumée se para de fleurs et de fruits succulents. Et le cœur des centaures ne demeura point contracté dans l'allégresse universelle : à travers les plaines et les coteaux, ils reprirent leurs courses folâtres. Les faunes turbulents se grisèrent de raisins, de prunelles et des baies du genévrier, et les tritons se pourchassèrent

de nouveau à la surface des eaux. Et Kadilda elle-même sentit se fondre sa mélancolie et dut encore se réjouir de la beauté de toute chose et que la mort fût loin d'elle.

Mais voici comment prit fin la joie de la triple race dans l'île bienheureuse.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

(A suivre.)

LE CONGRÈS SOCIALISTE INTERNATIONAL D'AMSTERDAM (1)

II

LES DÉBATS

Dimanche matin 14 août, 10 heures : Van Kol, sòcialiste hollandais, président de séance, déclare le Congrès ouvert.

Le congrès se tient dans un vaste music-hall, qui peut contenir deux mille personnes assises, — le *Concert-Gebouw*. A l'une des extrémités de la salle, une estrade, qu'occupe le bureau ; devant cette estrade, à mi-hauteur, la tribune. L'une et l'autre sont ornées de tentures rouges, de rameaux verts, de fleurs. Point de buste, point de portraits des grands devanciers, — contrairement à l'usage. L'attention est retenue tout entière par un immense panneau sur lequel est écrite, en hollandais, la parole de Karl Marx et de Frédéric Engels aux travailleurs : *Proletariers van alle landen, vereenigt u !*

Dans la salle, une dizaine de rangées de tables perpendiculaires à l'estrade. Des écriteaux indiquent la place des différentes sections ; tout près de la tribune, l'un porte l'inscription : *France, P. S. D. F.* (Parti Socialiste de France) ; un second, *England ;* un troisième, *France (P. S. F.)* (Parti Socialiste français) ; un quatrième, *Deutschland*, etc. — Les deux sections françaises sont séparées par la section britannique.

(1) Voir *la Renaissance Latine* du 15 août 1904.

Une galerie qui fait le tour de la salle, au premier étage, est accessible au public. A l'heure où le Congrès s'ouvre, une foule considérable y a pris place.

Aux bancs des congressistes, ou remarque dans la délégation allemande, : Bebel, Kautsky, — Bernstein est attendu pour le lendemain —; dans la légation anglaise : Hyndmann, Belfort-Bax, Quelch, de la *Social Democratic Federation* (le groupement marxiste orthodoxe), Keir Hardie, de l'*Independent Labour Party* (à tendances réformistes) ; dans la délégation espagnole, le fondateur du parti, Pablo Iglesias ; dans la délégation italienne, Enrico Ferri, de la tendance intransigeante, et Treves, de la tendance « transigeante » ; les deux grands leaders de la tendance transigeante, Philippo Turati et Leonida Bissolati ne sont pas venus ; — parmi les Belges : Vandervelde, Furnémont, Anseele ; parmi les Hollandais : Vliegen, Polack, Troëlstra ; parmi les Autrichiens : Adler, Pernerstorfer, Dazynski ; parmi les Russes, Plekhanoff, du Parti Ouvrier démocrate socialiste (groupement marxiste), et Roubanovitsch, du Parti Socialiste Révolutionnaire (groupement terroriste qui revendiquait, au lendemain dn meurtre de Plehwes, la responsabilité directe de l'acte) ; parmi les Polonais : Rosa Luxembourg ; parmi les Suisses : Sigg, de Genève, et Rapin, de Lausanne ; parmi les Suédois, Branting ; parmi les Norvégiens, Kringen ; parmi les Danois, Knudsen ; parmi les délégués du Parti Socialiste de France : Jules Guesde, Vaillant, Groussier, Marcel Sembat, Dubreuilh ; parmi les délégués du Parti Socialiste Français : Jaurès, Briand, de Pressensé, Rouanet, Viviani, Gérault-Richard, Amilcare Cipriani, Tarbouriech, Orry, Jean Longuet, Renaudel ; parmi les délégués du Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire, — qui forment un troisième groupement français —, Allemane, Lavaud, Willm.

Van Kol est assisté à la présidence par Plekhanoff, délégué russe, et Katayâma, délégué japonais. On a tenu à incarner ainsi l'union fraternelle des socialistes des deux pays en guerre ; et cette union apparaît plus saisissante encore lorsque, Van Kol ayant souhaité la bienvenue d'une manière toute particulière aux représentants du Japon et de la Russie, Plekhanoff et Katayama se lèvent, se donnent l'accolade, tandis que la salle entière les acclame. Après l'allocution de Van Kol, le délégué russe et le délégué japonais flétrissent la guerre, œuvre atroce de leurs gouvernants, et expriment leurs sentiments d'inaltérable solidarité socialiste et internationaliste.

Après cette séance d'ouverture, le congrès s'ajourne au lendemain. Le dimanche après-midi doit être consacré à un meeting en plein air. Les orateurs inscrits sont : Bebel, Clara Zetkin, Anseele, Vandervelde, Jaurès, Vaillant, Hyndmann, Pete Curran, Enrico Ferri, Victor Adler, Katayama, Léo Deutsch, — qui a passé seize années en Sibérie, — Plekhanoff, Roubanovitsch, Branting, Van Kol et Troëlstra...

Le meeting se tient dans un faubourg, sur le terrain de l'*Irsclub*, au Linaenspark. Des tréteaux ont été dressés, en quatre points distants de quelques centaines de mètres, et quatre orateurs parlent ainsi à la fois. Les discours sont traduits en hollandais. Quatre à cinq mille personnes sont là. Les orateurs exposent les idées les plus générales du socialisme, dénoncent l'exploitation des masses ouvrières par le capital, les antagonismes entre nations créés par les antagonismes d'intérêts des possédants: ils font entrevoir le but poursuivi, la suppression des classes, la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, la justice pour les individus et pour les peuples, l'universelle fraternité.

Le lundi matin, à dix heures, le congrès reprend ses travaux. Les différentes délégations, — qui ont chacune, au *Concert-Gebouw*, une salle spéciale de délibérations — ont vérifié leurs mandats, et le président peut faire connaître le nombre des délégués des diverses nationalités : pour l'Angleterre, 101 (*Social Democratic Federation*, 34 ; *Independent Labour Party*, 31 ; *Fabian Societies*, 5 ; trade unions, 26, groupements divers, 5) ; pour la France, 89 (P. S. D. F., 44; P. S. F., 39; Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire, 6) ; Allemagne, 66 ; Belgique, 38 ; Hollande, 33 ; Pologne, 29; Russie, 26 ; Autriche, 13 ; Suisse, 7; Danemark, 7; Suède, 6; Italie, 5 ; Espagne, 5 ; Etats-Unis d'Amérique, 5 ; Hongrie, 3 ; Bohême, 3; Norvège, 2 ; Bulgarie, 2; République Argentine, 1 ; Australie, 1 ; Japon, 1 ; — au total, 438 délégués.

On décide de nommer des commissions pour l'étude des six premières questions inscrites à l'ordre du jour : tactique, politique coloniale, émigration et immigration, grève générale, politique sociale (assurance ouvrière et journée de huit heures), trusts et chômage. Chaque section désignera deux délégués à chaque commission. Ces décisions prises, le congrès interrompt ses travaux pour permettre aux diverses sections de se réunir et aux commissions de remplir leur mandat. Les séances plénières ne reprendront

que le lendemain mardi après-midi. — En fait, les travaux de la commission de la tactique n'étant pas suffisamment avancés, elles ne devaient recommencer que le mercredi matin.

Le lundi après-midi, les différentes sections nationales délibèrent, prennent des décisions de principe, nomment leurs délégués aux commissions. A quatre heures, les commissions doivent se réunir.

*
* *

Tous les délégués ont accès à toutes les commissions. C'est dans la salle de délibérations du P. S. F. que doit siéger la commission de la tactique ; à quatre heures précises un nombre considérable de délégués y pénètrent ; bientôt la salle, spacieuse pourtant, est comble ; plus de deux cents personnes y sont réunies, et, tant que dureront les travaux de la commission, l'affluence ne fléchira pas. C'est que la question de tactique est la grande question du Congrès, celle qui passionne tous les esprits. Les leaders de tous les partis y ont été délégués : Vaillant, Guesde, Jaurès, Bebel, Kautsky, Rosa Luxembourg, Enrico Ferri, Furnémont, Vandervelde, Troëlstra, Adler, Pablo Iglesias, Plekhanoff, Roubanovitsch. Là aura lieu le grand débat.

Troëlstra est élu président. Vandervelde, Rosa Luxembourg, Jean Longuet, font office de traducteurs.

La question de la tactique, nous l'avons dit dans notre précédent article, a été inscrite à l'ordre du jour sur la demande du Parti Socialiste de France. En son récent Congrès de Lille, tenu quelques jours avant les grandes assises internationales d'Amsterdam, il a décidé de soumettre à l'approbation des délégués socialistes des deux mondes l'ordre du jour que vota en octobre 1903, pour combattre les tendances « révisionnistes », le Congrès général de la démocratie socialiste allemande, tenu à Dresde. Un court rapport distribué aux délégués leur fait connaître les raisons pour lesquelles le Parti Socialiste de France en demande l'adoption internationale. La crise qui s'est manifestée d'abord en France en 1899 s'est depuis étendue aux partis socialistes de tous les pays ; aussi, pour la combattre, une mesure internationale s'impose-t-elle. Le Congrès socialiste international ne peut mieux faire que de s'approprier la résolution de Dresde, « qui écarte toutes les équivoques et toutes les possibilités de déviation du mouvement ».

— Au rapport est jointe la résolution, dans la traduction que voici :

Le Congrès condamne de la façon la plus énergique les tentatives revisionnistes tendant à changer notre tactique éprouvée et glorieuse, basée sur la lutte de classe, et à remplacer la conquête du pouvoir politique de haute lutte contre la bourgeoisie par une politique de concessions à l'ordre établi.

La conséquence d'une pareille tactique revisionniste serait de faire d'un parti qui poursuit la transformation la plus rapide possible de la société bourgeoise en société socialiste — d'un parti, par suite, révolutionnaire, dans le meilleur sens du mot — un parti se contentant de réformer la société bourgeoise.

C'est pourquoi le Congrès, persuadé, contrairement aux tendances revisionnistes existantes, que les antagonismes de classe, loin de diminuer, vont s'accentuant, déclare :

1° Que le Parti décline toute responsabilité quelle qu'elle soit dans les conditions politiques et économiques basées sur la production capitaliste, et ne saurait, par suite, approuver aucun des moyens de nature à maintenir au pouvoir la classe dominante ;

2° Que la démocratie socialiste ne saurait accepter aucune participation au gouvernement dans la société bourgeoise, et ce, conformément à l'ordre du jour Kautsky voté au Congrès international de Paris en 1900.

Le Congrès condamne, en outre, toute tentative faite pour masquer les antagonismes de classe toujours croissants, à l'effet de faciliter un rapprochement avec les partis bourgeois.

Le Congrès compte que les représentants du Parti dans les parlements se serviront de leur puissance accrue tant par leur nombre augmenté que par l'accroissement considérable de la masse d'électeurs qui les suivent, pour persévérer das leur propagande sur le but final du socialisme et conformément à notre programme, pour défendre de la façon la plus résolue les intérêts de la classe ouvrière, l'extension et la consolidation des libertés politiques, pour revendiquer l'égalité des droits pour tous, pour continuer, avec plus d'énergie que jamais, la lutte contre le militarisme, contre la politique coloniale et impérialiste, contre toute espèce d'injustice, d'asservissement et d'exploitation et, finalement, s'employer énergiquement à perfectionner la législation sociale et à rendre possible à la classe ouvrière l'accomplissement de sa mission politique et civilisatrice.

Au nom du Parti Socialiste de France, auteur de la proposition, Jules Guesde prend le premier la parole, fait valoir les arguments résumés dans le rapport, demande le vote du projet de résolution.

Après Guesde, la commission entend Jaurès, qui commence par poser une question de compétence. La représentation du socialisme international a-t-elle vraiment qualité pour résoudre le problème qu'on lui pose?

Oui, c'est bien son devoir de définir les principes et de préciser les méthodes à mettre en pratique pour les réaliser ; — ce devoir il l'a accompli en proclamant la nécessité de la conquête des pouvoirs publics. Mais quand il s'agit de déterminer la tactique qui doit diriger la politique des diverses nationalités, j'estime qu'une extrême prudence s'impose.

La question est particulièrement délicate et complexe. Le socialisme travaille à l'émancipation de tous les prolétariats, ceux qui subissent le joug autocratique ou l'autorité plus adoucie des monarchies constitutionnelles, comme ceux qui jouissent du régime républicain. Il faut craindre, par suite, d'édicter des formules rigides qui pourraient difficilement se plier à la diversité des contingences et des milieux.

Mais, sans s'arrêter davantage à cette objection, et entrant dans le vif du débat, il s'attache à établir que ni lui ni ses amis n'ont rien abandonné de la lutte prolétarienne, qu'ils la mènent seulement selon les conditions d'un régime républicain et démocratique et avec le souci de défendre et d'assurer ce régime.

Il signale ensuite une grave erreur et une contradiction contenues dans la traduction de la résolution de Dresde soumise au Congrès. Elle dit « que la démocratie socialiste ne saurait *accepter* aucune participation au gouvernement dans la société bourgeoise »; or, le texte dit seulement « que la démocratie socialiste ne saurait *rechercher* (*erstreben*) aucune participation... » ; et cette inexactitude engendre une contradiction, car la résolution de Dresde ajoute : « et ce, conformément à l'ordre du jour Kautsky voté au Congrès international de Paris en 1900 », alors que l'ordre du jour Kautsky déclare que la participation est dangereuse et qu'elle ne peut être qu'accidentelle, mais la proclame admissible dans certains cas et sous certaines conditions.

Enfin, insistant sur l'importance de l'œuvre de laïcité entreprise en France avec le concours des socialistes dans ces dernières années, et revenant sur la considération des conditions politiques propres à la France, Jaurès, dans sa péroraison, s'exprime ainsi :

En terminant, je demande à ceux qui ont pris l'initiative de ce grand débat : Quel est votre but ? Avez-vous la prétention d'interdire, au lendemain du Congrès d'Amsterdam, aux socialistes français qui pensent comme nous de poursuivre la politique de laïcité et de réformes ?

... Vous, Allemands, vous avez eu la Réforme, qui a brisé en partie la puissance de l'Eglise catholique. En un sens, je serais tenté de me réjouir que la Réforme ait été écrasée dans notre pays ; sa défaite a contraint l'esprit français à un effort de libération totale. Vous vivez, d'autre part, sous un régime impérialiste et féodal. Nous, nous avons à lutter contre l'Eglise

catholique, la plus grande force de réaction politique et de servitude sociale autant qu'intellectuelle et morale. Mais nous vivons sous un régime de démocratie républicaine. Tous nos pouvoirs politiques relèvent de la souveraineté nationale et sont responsables devant elle : le bulletin de vote des prolétaires est la base de notre système politique.

Tenez compte de la différence des milieux. Vous commettriez une imprudence qui serait un crime si vous imposiez la même politique et la même tactique à nos deux grandes nations. Gardez-vous donc d'édicter des règles d'action qui ne sauraient s'adapter aux nécessités du régime républicain. Ne vous inspirez pas de votre esprit national, des conditions de votre action en face de l'orthodoxie protestante et de l'autocratie impérialiste, pour nous dicter, pour nous fixer des règles de conduite qui ne répondraient pas à ce que notre situation commande ou permet. Voyez de haut, élevez-vous l'intelligence des différences de milieu, de développement historique et de stade politique.

Kautsky a la parole. — Kautsky est à l'heure actuelle le grand théoricien de la démocratie socialiste allemande, le plus illustre représentant du marxisme orthodoxe. Antagoniste de Bernstein, le « revisionniste », il est le zélé gardien des principes. Directeur de la revue scientifique du parti, la *Neue Zeit*, c'est surtout un spéculatif; toutefois, il prend une part de plus en plus active aux congrès. La résolution de Dresde était, en partie au moins, son œuvre. — Physiquement, de teint très brun, de taille moyenne, mince, chauve, cheveux et barbe grisonnants; sous le lorgnon, l'œil vif. Parole brève et saccadée, mais remarquablement nette; geste brusque et court.

Kautsky plaide la compétence du Congrès. Jaurès et ses amis, dit-il, ont bien reconnu en 1900 que les congrès internationaux avaient qualité pour prononcer en matière de tactique, puisqu'ils ont voté ma motion sur la participation au pouvoir. D'ailleurs, il s'agit en l'espèce d'un rappel aux principes, méconnus par une fraction du socialisme français. La coopération du prolétariat socialiste et de la bourgeoisie, même radicale, n'est admissible que dans des cas exceptionnels et extrêmes, en cas de guerre, par exemple, ou lorsqu'il s'agit de l'accomplissement d'une œuvre révolutionnaire. Mais le socialisme parlementaire français soutient non une bourgeoisie radicale dans une œuvre révolutionnaire, mais une bourgeoisie réactionnaire, complice du tsar et des massacres de Kitschineff.

Adler succède à Kautsky. — Le docteur Victor Adler, rédacteur en chef du journal socialiste de Vienne, l'*Arbeiter-Zeitung*, est

l'un des fondateurs du parti socialiste autrichien, — homme politique constamment sur la brèche, propagandiste, tacticien, et aussi homme d'études, théoricien. Petit, le regard investigateur à travers ses lunettes, l'expression jeune sous les rides innombrables qui ravagent son front et tout son visage ; le geste ardent, parlant, pour ainsi dire ; la parole saisissante, incisive. En quelques instants, il captive l'attention, force l'adversaire au sourire par le feu redoublé de ses réparties et de ses saillies, gagne la sympathie par tout ce qu'il y a de chaleur et d'émotion vraie sous les dehors capricieux et malicieux de sa parole humoristique. Adler n'approuve pas la politique de Jaurès ; il la croit dangereuse ; mais il se refuse à la condamner par une motion de Congrès international ; il ne croit pas qu'un Congrès international soit en mesure de se prononcer sur des problèmes de tactique concernant les différents pays. Affirmons bien haut les principes, déclare-t-il ; affirmons que le parti socialiste ne doit jamais s'écarter de son terrain de combat prolétarien ; mais laissons l'application des principes aux socialistes de chaque pays. « On vous demande de poser des règles fixant la tactique dans des circonstances tout à fait concrètes, en un pays donné et pour un but donné. Or, *je considère cela comme impossible*, quelque désirable que ce puisse être. Je ne dis pas : nous ne devons pas le faire, mais : *nous ne pouvons pas le faire*. Personne ne serait plus heureux que moi si l'on me donnait une règle me permettant de me décider sans hésitation dans tous les cas douteux. Que ne pouvons-nous trouver une semblable règle, disant la seule manière dont la lutte de classe doit être menée ! Mais *la tactique dépend des circonstances*... La résolution de Dresde est une excellente déclaration de principes, on ne peut l'affirmer trop énergiquement. Mais *nous ne devons pas, à un Congrès international, prononcer une condamnation qui ne pourrait être revisée que dans trois ou quatre ans*. Nous devons nous en tenir à l'affirmation positive de notre point de vue, qui est celui de la lutte de classe, et avertir le prolétariat international qu'il ne doit pas abandonner cette voie. Mais *nous ne devons pas stigmatiser la minorité, nous ne devons pas prononcer de condamnation, pas d'exclusion*. »

Après Adler, Roubanovisch déclare, au nom de ses amis terroristes, qu'il votera la résolution de Dresde.

C'est ensuite le tour de parole de Vandervelde. Le public français connait Emile Vandervelde, membre de la Chambre des repré-

... apprécier en diverses occasions la lu-
...atie de son éloquence. Avec sa vigueur
... andervelde exprime des vues analogues
... ... Il déclare que tous les camarades
... ...ger impossibles des règles internatio-
... ...ution de Dresde peut servir de base à une
... ongrès, mais il faut lui faire subir plusieurs
... supprimer les paroles de condamnation;
... ...ne la participation au pouvoir, se référer
... ...ent à la motion Kautsky de 1900.
...in, au début de la séance du matin, Vander-
... ...n nom et au nom d'Adler le projet d'amende-
... ...ui allait jouer au Congrès un rôle non moins
... ...solution de Dresde :

... ...me de la façon la plus énergique la nécessité de main-
...ment notre tactique éprouvée et glorieuse, basée sur la
... ...e ne pas remplacer la conquête du pouvoir politique
...tre la bourgeoisie par une politique de concessions à

... ...de cette politique de concessions serait de faire d'un
... ...a transformation la plus rapide possible de la société
... ...été socialiste — d'un parti par suite révolutionnaire
... ...sens du mot — un parti se contentant de réformer la so-
... ... C'est pourquoi le Congrès, persuadé que les antago-
... ...loin de diminuer, vont s'accentuant, déclare :
... ...décline toute responsabilité, quelle qu'elle soit, dans les
... ...tiques et économiques basées sur la production capitaliste
... ...suite approuver aucun des moyens de nature à maintenir
... ...classe dominante;
... ...ocratie socialiste, en ce qui concerne les dangers et les
... ...de la participation au gouvernement dans la société bour-
... ...ie et confirme l'ordre du jour Kautsky, voté au Congrès in-
... de Paris en 1900.
... ...comme dans la résolution de Dresde.)

... ...dement était moins hostile à la participation gouver-
... ...que la résolution de Dresde, mal traduite et même bien
... On s'en convaincra en relisant le texte de la motion
... ...reproduit dans notre premier article (p. 345).
... ...part, il rappelait avec beaucoup d'énergie la nécessité
... ...s'éloigner du principe de la lutte de classe, mais ne par-
... ...de tendances revisionnistes et s'abstenait de toute con-

damnation. Enfin, après les déclarations très nettes d'Adler et de Vandervelde, il signifiait évidemment que ce n'était pas au Congrès international, mais aux organisations nationales, qu'il appartenait de régler l'application aux problèmes de tactique du principe de la lutte de classe. Citons cette nouvelle déclaration d'Adler, dans un second discours : « Plekhanoff a dit : « Ce que l'on ne veut « pas, on doit le condamner. » Je pense, quant à moi *qu'il faut laisser le soin de décider à ceux qui ont les responsabilités... Je tiens pour très difficile de porter de loin un jugement sur des questions de tactique*. Chez Plekhanoff, au contraire, cette capacité semble croître avec le carré de la distance. *(Grande hilarité.)* Nous pouvons tracer les grande lignes de la politique, de la tactique socialiste, mais pas davantage. » *(Vifs applaudissements.)*

Dans un article sur le Congrès d'Amsterdam paru quelques jours auparavant dans l'*Arbeiter-Zeitung*, de Vienne, Adler insistait longuement sur les mêmes idées, et de même Vandervelde les soutenait dans un article du journal socialiste d'Amsterdam, *Het Volk*, le 14 août, jour d'ouverture du Congrès.

Certaines choses doivent être dites, déclarait-il. Certaines règles peuvent être posées. Mais, à notre avis, le Congrès ferait œuvre aussi stérile que dangereuse, s'il prétendait trancher, sous couleur de déclaration de principe, les conflits qui divisent, jusqu'à la scission, les socialistes de divers pays.

Nous ne sommes pas, en effet, une cour d'arbitrage, et, moins encore, un Saint-Office.

Nous ne possédons même pas, nous ne pouvons pas posséder, les éléments d'appréciation, infiniment complexes, qui sont indispensables pour juger les détails d'une tactique locale ou nationale.

... Placés au point de rencontre des trois grandes nationalités de l'Europe occidentale, obligés, par notre petitesse même, de porter notre attention sur les problèmes qui se posent chez nos voisins, nous sommes, nous Belges et Hollandais, assez au courant de ce qui se passe en Allemagne, en France et en Angleterre, pour dissiper bien des malentendus *et pour comprendre, mieux que d'autres peut-être, la diversité inévitable des tactiques nationales.*

C'était la même manière de voir qu'exprimait le même jour, 14 août, dans sont éditorial intitulé : *Vive l'Internationale!* le journal central de la démocratie socialiste belge, *le Peuple* de Bruxelles :

Il y a, dans la nouvelle Internationale, une tendance très marquée à

laisser la plus grande autonomie possible aux diverses nationalités. *Et cette autonomie est nécessaire.*

Si, en effet, le prolétariat peut et doit se mettre d'accord sur des principes généraux, sur des tendances, *il n'est pas possible d'imposer la même méthode, une tactique uniforme à des pays de constitutions différentes, arrivés a des stades divers du capitalisme, vivant les uns sous le régime républicain, d'autres sous une royauté constitutionnelle et parlementaire, d'autres, enfin, subissant l'absolutisme monarchique. Il importe donc que chaque nation conserve une grande liberté dans l'adoption de sa méthode politique.*

Telle était bien — il fallait mettre cela hors de doute — la tendance que représentait l'amendement Adler-Vandervelde, tendance à laisser aux diverses nationalités, en matière de tactique, une large part d'autonomie. Pratiquement, elle excluait toute condamnation de la politique suivie par le Parti Socialiste Français.

Ceux qui entendaient condamner cette politique combattirent l'amendement Adler-Vandervelde et demandèrent le maintien dans son texte primitif de la résolution de Dresde ; tels : Enrico Ferri, Pablo Iglesias, Belfort-Bax, Rosa Luxembourg, déléguée polonaise; Rakofsky, délégué bulgare ; Némec, délégué de Bohême ; Hilquith, délégué des Etats-Unis; Bebel. L'essentiel de leur argumentation se ramène à ceci : la politique de bloc suivie par le Parti Socialiste Français aboutit à la collaboration permanente du prolétariat et de la bourgeoisie, à l'abandon de la lutte de classe. — Je ne puis songer même à résumer les discours de ces différents orateurs ; d'ailleurs, une rapide analyse ne laisserait transparaitre ni la grandiloquence enflammée d'Enrico Ferri, ni le frémissement contenu de Plekhanoff, ni la véhémence débordante et trépidante de Pablo Iglesias, ni la dialectique impétueuse et subtile de Rosa Luxembourg. Je m'en tiendrai à l'analyse du discours de Bebel, particulièrement important.

Les qualités qui font la force oratoire de Bebel sont, me semble-t-il, avec la chaleur de l'accent, avec la simplicité persuasive de l'expression, l'ampleur de l'information, la connaissance minutieuse et curieuse du détail, et par là la solidité de la synthèse ; il est grand orateur, comme il est politicien hors ligne, par son intelligence pénétrante du milieu où il vit et sur lequel il doit agir, par son intuition instinctive de l'importance respective des forces en présence, par son sens aigu des contingences et des réalités. Mais si Bebel connaît admirablement le milieu allemand — son

champ d'action normal, — il n'est point au courant, comme l'était le vieux Liebknecht, des choses internationales; bien des côtés de notre vie française lui échappent. Et il m'a semblé qu'au Congrès d'Amsterdam il s'était montré inférieur à ce merveilleux Bebel — l'ancien ouvrier tourneur — qui a si souvent étonné le Reichstag par la sûreté de sa science et l'impeccable rigueur de ses déductions.

Il suit Jaurès dans son argumentation et, pied à pied, le combat, opposant la méthode allemande à celle du Parti Socialiste Français.

Jaurès a dit : « Nous avons maintenu le principe de la lutte de « classe, mais nous devions soutenir également la bourgeoisie libérale « dans ses luttes. » Nous, Allemands, nous avons fait de même, mais il y a une différence. Nous acceptons réformes et concessions de tous nos adversaires, mais nous conservons toute notre autonomie; vous, vous n'avez pas conservé la vôtre. De là deux conséquences : vous éloignez les prolétaires conscients et vous acceptez des bourgeois dans vos rangs.

Passons à la question de la participation ministérielle. En 1900, Millerand reçut le tsar, mais il ignora le Congrès international des prolétaires. En 1889, sous le ministère Dupuy, le Congrès alla librement au Père-Lachaise; mais, Millerand étant ministre, il y eut un grand déploiement de troupes et on n'accorda que pendant cinq minutes la parole à Singer. Après un tel fait, le Congrès aurait dû protester.

Adler. — Il était clos.

Bebel. — Alors Millerand devait laisser son poste ou le Parti le blâmer.

Jaurès a dit : « Vous êtes en monarchie et nous sommes en république; « vous vivez dans un demi-absolutisme; nous, nous avons une vie parle- « mentaire. » Certes, nous vous envions votre république. Mais, dans une certaine mesure, je dois être l'avocat de la monarchie contre vous.

Quand une grève éclate chez vous, on envoie des troupes, — point chez nous. Chez vous on expédie de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, — point chez nous. C'est que la monarchie ne peut s'engager à fond dans les luttes engagées dans un intérêt de classe; elle doit compter avec le peuple.

Dans toutes les républiques, on constate l'intervention de la troupe dans les grèves. Le gouvernement français est lui aussi un gouvernement de classe. Il ne peut s'attacher un socialiste dans le dessein de transformer la société bourgeoise. En fait, on a voulu corrompre le mouvement ouvrier. Le ministre socialiste fut une pomme de discorde jetée dans le socialisme. Cette politique n'est pas nouvelle; elle découle de la vieille maxime : *Divide et impera*. Elle avait déjà produit les mêmes effets en Angleterre, où les concessions et les avances à la classe ouvrière ont tué le socialisme.

Ce n'est pas seulement dans la législation ouvrière, c'est encore dans les questions de la guerre, de la marine, de l'impôt, que s'accuse en France comme ailleurs, comme partout, l'esprit de domination de la classe bourgeoise. Pour ce qui est de l'impôt, le système prussien, qui comprend l'impôt sur le revenu, est vraiment idéal si on le compare au système fiscal appliqué en France.

Je sympathise avec les anticléricaux de France, mais je ne puis m'empêcher de constater que la bourgeoisie française n'a pas encore réussi à faire triompher la solution qui lui est chère : la séparation des Églises et de l'État. Il semble bien aussi qu'elle ait une tendance à imposer au peuple, comme un frein, la croyance dans une divinité. — Si le régime d'un nouveau *Kulturkampf* était introduit chez nous, les socialistes ne s'accoquineraient pas avec tel ou tel parti bourgeois. Nous sommes, selon les circonstances, avec les libéraux contre le centre catholique, avec le centre contre les libéraux, mais toujours d'une manière momentanée. Soutenir constamment un gouvernement bourgeois, c'est travailler pour les anarchistes.

Dans ce discours, un passage produit une grande sensation : c'est celui qui a trait à la forme républicaine et à la forme monarchique. Dans les groupes, dans les couloirs, des conversations animées s'engagent.

Jaurès répond en un grand et superbe discours. Il rappelle à Bebel, à Kautsky, à ses divers contradicteurs, qu'une œuvre politique doit être jugée non dans quelques-uns de ses détails pris à part, mais dans son ensemble, et il expose à grands traits l'œuvre du Parti Socialiste Français dans les cinq ou six dernières années, œuvre de défense républicaine, de laïcité, de législation sociale, de paix internationale. Il combat avec véhémence les vues de Bebel sur la république et la monarchie. La république est la forme logique et suprême de la démocratie, expose-t-il. Si la démocratie est déprimée en France sous sa forme logique qui est la république, elle subira, par contre-coup, un dommage dans les autres pays d'Europe.

Jules Guesde intervient, et la dialectique de ses attaques contre la politique du bloc républicain l'amène à prononcer, lui aussi, de graves paroles touchant la république :

Admettons un instant que la République ait été sauvée par vos amis. En quoi, je vous le demande, la forme républicaine sauvée avancerait-elle d'un jour l'affranchissement du prolétariat ?

Bebel vous rappelait hier que la forme républicaine est le terrain d'entente de toutes les fractions de la classe bourgeoise et qu'à certains égards la monarchie, placée au-dessus des classes, lui est supérieure. Il aurait

pu rappeler le mot de Thiers, qui est l'expression des sentiments de toute sa classe : « La République est le gouvernement qui nous divise le moins. » Donc, quand vous auriez sauvé la République, vous n'auriez rien fait pour le prolétariat. *Si pour elle celui-ci doit abandonner ses intérêts propres chaque fois qu'elle est en danger, la République est le pire des gouvernements.*

Avant de faire connaître le résultat du scrutin, signalons que plusieurs délégués se sont prononcés en faveur de l'amendement Adler-Vandervelde ou de propositions qui ont une portée analogue : le Suédois Branting, le Norvégien Kringen, le Danois Knudsen, l'Anglais Macdonald, le Hollandais Troëlstra, le Suisse Rapin. « Les Congrès internationaux ne doivent pas s'occuper des questions politiques concernant les diverses nationalités, a déclaré Macdonald en une fougueuse harangue. Le vote de la motion de Dresde amènerait une scission entre les nationalités. *Ce serait un crime.* »

Aux voix! — Le scrutin est ouvert sur la motion Adler-Vandervelde, et les délégués de chaque nationalité répondent à haute voix : « Pour » ou « Contre ». Voici le résultat :

Pour : Argentine, 2 voix; Autriche, 2; Belgique, 2; Danemark, 2; France (P. S. F.), 1; Hollande, 2; Norvège, 1; Pologne, 1; Suède, 2; Suisse, 1. — Total : 16 voix.

Contre : Angleterre, 2 voix; Allemagne, 2; Bohême, 2; Bulgarie, 2; Espagne, 2; États-Unis d'Amérique, 2; France (P. S. D. F.), 1; Hongrie, 2; Italie, 2; Japon, 2; Norvège, 1; Pologne, 2; Russie, 2; Suisse, 1. — Total : 24 voix.

La motion était donc repoussée par 24 voix contre 16. On passe ensuite au vote sur la motion de Dresde, et le scrutin donne le résultat suivant :

Pour : Angleterre, 2 voix; Allemagne, 2; Autriche, 2; Bohême, 2; Bulgarie, 2; Espagne, 2; Amérique, 2; France, 1; Hollande, 2; Hongrie, 2; Italie, 2; Japon, 2; Pologne, 1; Russie, 2; Suisse, 1. — Total : 27 voix.

Contre : Argentine, 2 voix; France, 1. — Total : 3 voix.

Abstentions : Belgique, 2 voix; Danemark, 2; Norvège, 2; Pologne, 1; Suède, 2; Suisse, 1. — Total : 10 voix.

La résolution de Dresde est donc adoptée par 27 voix contre 3 et 10 abstentions.

Bientôt après le scrutin, on apprend que la section anglaise s'est méprise sur le sens de son vote, et qu'elle entendait voter

pour l'amendement Adler-Vandervelde. On apprend d'autre part que la section suisse, dans la séance plénière, donnera ses deux voix à cet amendement. Avec ces changements, les pointages donnent: pour l'amendement Adler-Vandervelde, 18 voix ; contre, 22 voix.

Après ce scrutin, la commission vote, à l'unanimité, une motion exhortant les militants des pays où le socialisme est divisé à s'unir en une seule organisation.

Jeudi, midi. La commission — la grande commission — a terminé ses travaux.

Depuis la veille, les séances plénières du Congrès ont repris; plusieurs points de l'ordre du jour ont été étudiés; on est en train de discuter la question de la grève générale. Il est décidé que le débat sur la tactique commencera le vendredi matin, dès le début de la séance.

*
* *

Dès neuf heures, tous les délégués sont à leur place. Les tribunes sont combles. On a l'impression que le moment est solennel.

L'ordre du jour appelle la question de la tactique, règles internationales de la politique socialiste. La parole est au citoyen Vandervelde, rapporteur de la commission.

Vandervelde fait un exposé des travaux de la commission, caractérise les différentes opinions soutenues, fait appel aux sentiments d'union socialiste.

Après les traductions — anglaise et allemande — la parole est donnée à Jaurès.

Dans la salle et dans les tribunes, plus de quinze cents personnes sont réunies; pourtant, c'est au milieu d'un silence absolu, poignant, que tombent ses paroles, fortes, véhémentes, avec des sonorités métalliques.

Il fait, d'un point de vue très haut, la critique de la résolution de Dresde. Nous ne la combattons pas, déclare-t-il d'abord, pour l'usage que pourraient en faire contre nous ceux qui la soumettent à vos suffrages.

S'ils voulaient jeter en France, dans nos débats, le vote du Congrès et la résolution de Dresde, eh bien! nous accepterions la bataille, et c'est

nous qui aurions à demander des comptes sur la théorie, à mon sens étrange, par laquelle notre politique a été combattue. C'est nous qui demanderions des comptes devant le prolétariat républicain, socialiste et révolutionnaire de France à ceux qui ont dit que la république politique ne valait pas que le prolétariat perdît une heure ou une journée à la défendre, à ceux qui ont dit que l'effort pour laïciser l'école, pour émanciper les cerveaux, devait être ajourné jusqu'après la victoire automatique des forces aveugles, agissant sans le concours des intelligences et des consciences prolétariennes. C'est nous qui demanderions compte à ceux qui avaient continué parmi nous la tradition de Blanqui, au citoyen Vaillant et à ses amis, d'avoir laissé ainsi dénaturer, confisquer, abaisser les traditions de libre pensée, de révolution, de république, qui furent l'honneur du communisme français.

D'ailleurs, continue Jaurès, je suis tout disposé à admettre qu'explicitement ou implicitement la résolution de Dresde reconnaît ces deux nécessités de l'action socialiste et prolétarienne, la nécessité de l'organisation autonome du prolétariat et la nécessité de faire appel, pour l'extension des libertés politiques et de la législation sociale, à toutes les forces de la démocratie. Je la combats pour d'autres raisons.

C'est d'abord parce qu'il m'a paru qu'il était déplaisant de donner comme formule suprême aux décisions du Congrès international une motion jetée dans ce Congrès comme un moyen de guerre par une fraction socialiste contre une autre fraction socialiste; c'est ensuite, c'est principalement parce que cette résolution insiste surtout sur les formules qui restreignent l'action démocratique du prolétariat; ce que je lui reproche, c'est d'attester, qu'on le veuille ou non, qu'on le sache ou non, une sorte de défiance profonde envers le prolétariat. On a toujours peur, ce sont les mots qu'on répète, qu'il se corrompe, s'adultère, se perde; que dans la coopération, même momentanée, avec le parti démocratique il obscurcisse sa notion de classe On parle toujours du prolétariat, dans ce Congrès du socialisme international qui veut lui donner le monde, qui le proclame capable d'organiser toute la société, de la refaire, de conduire la production, de diriger toute l'humanité vers des fins plus hautes et plus nobles; on en parle comme d'un prolétariat incohérent, mineur, débile, obscur, à demi inconscient, incapable de se mêler sans se perdre à la vie qui l'enveloppe, comme un aveugle dans une cité inconnue.

Pour le prolétariat socialiste qui est conscient, qui est majeur, Jaurès réclame le droit de se conduire librement, de se jeter librement dans la mêlée des forces sociales, d'agir. La motion de Dresde est une entrave à l'action.

Jaurès jette les yeux sur la France, à laquelle on veut appliquer

rigidement la rigide motion de Dresde. Et le leader socialiste français, qui fut en diverses circonstances le leader du bloc républicain tout entier, qui sait que depuis des années son parti a imprimé sa griffe à la politique française, qui sait que le socialisme est devenu en France un grand facteur politique, un facteur souvent décisif, le leader socialiste français jette les yeux aussi sur l'Allemagne, d'où vient la motion tyrannique, la motion inhibitrice, la motion d'inaction, et il constate que la démocratie socialiste allemande, si puissamment organisée, si forte par le nombre de ses électeurs, n'agit pas, ne peut agir, est politiquement impuissante, vit en marge de la politique du pays. L'explication est là. Et cette explication, il la donne au Congrès.

Lorsque les socialistes allemands apportent devant le Congrès international leur motion de Dresde, lorsqu'ils veulent transformer les règles de tactique, peut-être provisoires, qu'ils ont adoptées pour leur propre pays en une règle de tactique internationale, ils cèdent à une funeste illusion ; ils s'imaginent que la conception politique et socialiste de l'Allemagne avec laquelle ils sont aux prises peut servir de mesure uniforme, de règle inflexible, de niveau impérieux à l'action du socialisme de tous les pays. Eh bien ! puisque, en visant, par des motions de tactique, la politique intérieure des divers pays, on nous a obligés, nous Parti Socialiste Français, — et nous ne nous en plaignons pas, — à expliquer la politique intérieure de notre pays, nos camarades de la Démocratie Socialiste allemande me reconnaîtront le droit, car nous sommes ici dans un domaine socialiste d'égalité, de parler librement de leur situation intérieure.

Je dis que, sans qu'ils s'en doutent, en universalisant, en internationalisant leur motion de Dresde, ils communiquent au socialisme international l'esprit d'incertitude, d'hésitation, dont ils sont imprégnés à l'heure actuelle. En ce moment, ce qui pèse sur l'Europe et sur le monde, sur la garantie de la paix, sur la garantie des libertés publiques, sur le progrès du socialisme et du prolétariat, ce qui pèse sur tout le progrès politique et social de l'Europe et du monde, ce ne sont pas les compromissions prétendues, ce ne sont pas les expériences aventureuses des socialistes français unis à la démocratie pour sauver la liberté, le progrès, la paix du monde, ce qui pèse sur tous, *c'est l'impuissance politique de la démocratie socialiste allemande.*

Par quels mouvements, par quels indices une assemblée traduit-elle ces sentiments très forts, ces sentiments d'étonnement violent, d'émotion intense, d'appréhension, de soulagement que suscite dans le fond des âmes, en un instant solennel, une déclaration, une révélation extraordinaire. *Sensation profonde*, disent, dans leur notation commode, les comptes rendus sténographiques.

Ces mots expriment pauvrement ce qu'éprouva en cette minute l'assemblée d'Amsterdam.

Avec calme, avec force, se tournant vers la délégation allemande, toute proche de la tribune, Jaurès poursuivit :

Certes, vous êtes un grand et admirable parti, qui a donné au socialisme international, non pas tous ses penseurs, comme on paraît le dire quelquefois, mais quelques-uns de ses penseurs les plus puissants et les plus précis, qui a donné au socialisme international l'exemple d'une action suivie, méthodique, d'une organisation graduelle et puissante, qui ne se rebute devant aucun sacrifice et ne se laisse ébranler par aucun assaut. Vous êtes un grand parti, vous êtes l'avenir de l'Allemagne, une des parties les plus nobles et les plus glorieuses de l'humanité civilisée et pensante.

Mais, entre votre apparente puissance politique, telle qu'elle est mesurée d'année en année par le chiffre croissant de vos suffrages et de vos mandats, entre cette force apparente et votre force réelle d'influence et d'action, il y a un contraste qui apparaît d'autant plus que grandit votre force électorale. Ah ! oui, au lendemain de ces élections de juin qui vous ont donné trois millions de suffrages, ceci a éclaté à tous les yeux : que vous aviez une force admirable de propagande, de recrutement, d'enrôlement, mais que ni les traditions de votre prolétariat ni le mécanisme de votre constitution ne vous permettaient de jeter dans l'action d'utilité et de réalité, dans l'action politique, cette force en apparence colossale de trois millions de suffrages. Pourquoi ? Parce que les deux moyens d'action essentiels du prolétariat vous échappent encore : vous n'avez ni l'action révolutionnaire, ni l'action parlementaire...

Ici, tandis que l'assemblée prête à cette apostrophe, à ces déclarations une attention passionnée, l'orateur est interrompu. « Je le regrette, dit le président, Troëlstra, mais la demi-heure est écoulée. La parole est au citoyen Bebel. » Des cris de protestation éclatent ; Jaurès, interloqué, attend un instant, puis regagne sa place, tandis qu'un grand nombre de délégués, debout, l'applaudissent, l'acclament. On crie de divers points de la salle : « Parlez ! Parlez ! » Enfin une motion d'ordre est faite, c'est que Jaurès et Bebel puissent parler un quart d'heure de plus que le temps fixé. C'est le délégué suisse Jean Sigg qui fait cette proposition. On applaudit. « Je ne consulte pas l'assemblée, parce qu'il n'y a pas d'opposition, dit le président. La parole est au citoyen Jaurès. » De nombreux applaudissements éclatent, très nourris. Vite, Jaurès gravit la tribune.

Je disais, répond-il, que le vice essentiel de la motion de Dresde, et qui

avait échappé à nos camarades socialistes allemands, c'est qu'elle tendait à appliquer au socialisme international les règles d'action, ou plutôt les nécessités d'inaction qui s'imposent à l'heure actuelle à la démocratie socialiste allemande. Et je disais que les deux prises par lesquelles le prolétariat peut agir sur le milieu politique et social lui font défaut à l'heure présente. D'abord la tradition révolutionnaire du prolétariat. Il y a eu des dévouements admirables dans le prolétariat allemand. Il n'a pas, historiquement, une tradition révolutionnaire. Ce n'est pas lui qui a conquis sur les barricades le suffrage universel ; il l'a reçu d'en haut. Et si on ne peut pas penser à l'arracher à ceux qui l'ont conquis eux-mêmes, puisqu'il leur serait aisé de le reconquérir, on peut, au contraire, penser à retirer d'en haut ce qu'on avait donné d'en haut. Et vous ne pouvez pas assurer, vous qui avez vu votre royaume rouge, votre « royaume socialiste » de Saxe subir sans résistance la suppression du suffrage universel... (*Vifs applaudissements.*)

Quand, au Reichstag, Bebel a prononcé contre l'empereur allemand, au sujet de l'incident Krupp, des paroles admirables d'éloquence et de courage, que nous avons traduites et répandues, vous avez été contraints, dans l'organe officiel de votre parti, dans les revues qui me dénoncent quotidiennement comme le grand corrupteur du prolétariat (*den grossen Verderber*), vous avez été contraints, lorsque les patrons allemands, dans leurs usines, ont obligé les ouvriers allemands socialistes à signer de plates adresses de félicitations à votre empereur, c'est-à-dire à vous souffleter vous-mêmes, vous avez été contraints de leur conseiller de ne pas refuser leur signature ! Et vous continuez ainsi à émousser, à obscurcir, à affaiblir dans le prolétariat allemand cette force historiquement trop débile d'une tradition révolutionnaire insuffisante

Eh bien ! parce que vous n'avez pas cette tradition révolutionnaire, vou s la regardez avec une sorte de déplaisir chez les peuples qui y recourent, et vous n'avez eu qu'outrages, vos théoricens n'ont eu que dédains pour nos camarades belges qui étaient, au péril de leur vie, descendus dans la rue pour conquérir le suffrage universel. (*Vifs applaudissements.*)

Et pas plus que vous n'avez de moyen d'action révolutionnaire, pas plus que vous n'avez la force que vous donnerait la tradition révolutionnaire du prolétariat, vous le savez bien, vous n'avez pas non plus de force parlementaire. Et quand bien même vous seriez la majorité au Reichstag, vous êtes le seul pays où vous ne seriez pas, où le socialisme ne serait pas le maître s'il avait la majorité. Car votre Parlement n'est qu'un demi-Parlement. Un Parlement n'est pas un Parlement quand il n'a pas en mains la force exécutive, la force gouvernementale, quand ses décisions ne sont que des vœux, arbitrairement cassés par les autorités d'Empire. Et alors, vous savez, vous sentez bien qu'il y a pour vous une situation difficile. Et vous cherchez une issue. Et je sais bien que vous la trouverez. On ne barre pas la route au destin. Vous, prolétariat de l'Allemagne, vous êtes le destin, vous êtes le salut de l'Allemagne ! On ne vous barrera pas la route. Mais vous ne savez pas encore, dans la pratique, quelle route vous prendrez, si vous serez révolutionnaires ou parlementaires, comment vous instituerez la démocratie dans votre pays.

On attendait de vous, l'humanité socialiste attendait de vous, de ce Congrès de Dresde qui a suivi la victoire des trois millions de suffrages, la définition d'une politique. Vous aviez crié dans vos journaux: « l'Empire est à nous ! Le monde est à nous! *Unser das Reich! Unser die Welt.* » Non ! l'Empire n'est pas encore à vous, puisque vous n'êtes même pas assurés de donner, dans votre capitale, l'hospitalité au socialisme international. *(Applaudissements.)*

Donc, vous ne savez pas quelle route vous choisirez. On attendait de vous, au lendemain de cette grande victoire, un mot d'ordre, un programme d'action, une tactique. Vous avez exploré, vous avez tâté, guetté les événements : les esprits n'étaient pas mûrs. Et alors, vous avez, devant votre propre prolétariat, vous avez devant le prolétariat international, masqué votre impuissance d'action en vous réfugiant dans l'intransigeance des formules théoriques, que votre éminent camarade Kautsky vous fournira jusqu'à épuisement vital. (*Applaudissements et rires.*)

Et alors, l'adoption dans ce Congrès international de la résolution de Dresde signifie que le socialisme international, dans tous ses pays, dans tous ses éléments, dans toutes ses forces, s'associe à l'impuissance momentanée, mais formidable, à l'inaction provisoire, mais forcée de la démocratie socialiste allemande.

Aussi, chez qui votre motion a-t-elle rencontré, en sa forme contraignante, despotique, chez qui, dans quel pays a-t-elle rencontré le plus de résistance? En France, ou au moins dans une partie de la France, en Hollande, en Belgique, en Suisse, au Danemark, en Suède, je crois aussi en Angleterre — c'est-à-dire que, plus il y a dans un pays de démocratie, de liberté, plus le prolétariat exerce d'action positive et efficace dans son Parlement, plus il est blessé par votre motion qui sera une entrave au développement de l'universelle liberté politique, et, par conséquent, au développement du socialisme international.

L'impression produite par ce discours est considérable. Beaucoup de ceux qui sont venus en adversaires demeurent pensifs.

Bebel parle ensuite. Il reprend les idées qu'il a développées à la commission. A propos de la république et de la monarchie, il dit :

Il est de toute évidence que nous sommes des républicains, des républicains socialistes. *(Approbations sur les bancs des délégués allemands).* C'est là un des griefs les plus formidables qu'aient élevés contre nous le comte de Bulow, le prince de Bismarck et toute la réaction allemande en tous temps et jusqu'à ce jour. Nous n'avons jamais contesté que nous fussions des républicains, mais nous ne sommes pas des fanatiques de la république bourgeoise. Nous vous envions beaucoup votre république, à vous Français, nous désirerions vivement la posséder : mais elle ne vaut pas que nous nous fassions tuer pour elle. *(Tonnerre d'applaudissements).* Monarchie bourgeoise, république bourgeoise, l'une et l'autre sont des Etats de classe, l'une et l'autre doivent de par leur nature viser au maintien de l'ordre capitaliste. L'une et l'autre doivent travailler de toute leur force à ce que la

bourgeoisie conserve dans le domaine législatif la toute-puissance. *La monarchie n'est pas si mauvaise que vous la faites, et la république bourgeoise n'est pas non plus si bonne que vous la dépeignez. (Vifs applaudissements.)*

Bebel s'appuie, comme à la commission, sur la considération du système fiscal de la France et de l'Allemagne, sur celle de l'intervention des troupes dans les grèves, etc. — Autres points à signaler :

Jaurès nous dit : « Vous avez obtenu aux élections trois millions de suffrages; quel résultat jusqu'ici avez-vous atteint? » Je réponds : trois millions de suffrages ne nous suffisent pas; avec onze millions d'électeurs, il nous en faut sept ou huit millions. Quand nous les aurons, nous verrons! Nous faisons des progrès continus, nous n'avons jamais reculé, cela est l'essentiel. Aujourd'hui, nous sommes au Reichstag une forte minorité; nous décidons souvent du sort des scrutins, et quand nos propositions à nous sont jetées au panier, eh bien ! elles nous servent d'autant plus pour la propagande.

Jaurès a dit encore : « Le prolétariat allemand n'a pas derrière lui comme le prolétariat français une tradition révolutionnaire; il n'a pas, comme le prolétariat français, conquis par lui-même le suffrage universel; il l'a reçu d'en haut. » En réalité, s'il est certain qu'avec le concours de la petite bourgeoisie le prolétariat français a conquis le suffrage universel aux journées de février 1848, aux journées de juin il fut vaincu, et le suffrage universel lui fut arraché. C'est l'homme de Décembre qui le lui a rendu.

Quant à la république bourgeoise, c'est à Bismarck que vous la devez.

Bebel avait été vivement applaudi à son arriveé à la tribune; une ovation salua sa péroraison.

Adler, Enrico Ferri, Vaillant prennent la parole, puis Anseele, qui soutient avec une grande chaleur la thèse réformiste. — L'assemblée prononce ensuite la clôture.

Au milieu d'un grand silence, il est procédé au scrutin. On vote d'abord sur l'amendement Adler-Vandervelde. Voici le résultat. Ont voté pour : Angleterre, 2 voix; Australie, 2; Argentine, 2; Autriche, 2; Belgique, 2; Danemark, 2; France, 1; Hollande, 2; Norvège, 1; Pologne, 1; Suède, 2; Suisse, 2. — Total, 21.

L'amendement Adler-Vandervelde obtient cinq voix de plus qu'à la commission : les deux de l'Angleterre, la seconde de la Suisse, les deux de l'Australie, — nationalité qui, à la commission, n'avait pas prit part au vote.

Ont voté contre : Allemagne, 2 voix ; Bohême, 2 ; Bulgarie, 2 ; Espagne, 2 ; Etats-Unis d'Amérique, 2 ; France, 1 ; Hongrie, 2 ; Italie, 2 ; Japon, 2 ; Norvège, 1 ; Pologne, 1 ; Russie, 2. — Total, 21.

Le président proclame le résultat : 21 voix contre 21. — Des applaudissements éclatent.

Le règlement dispose qu'en cas d'égalité des voix les propositions d'amendement sont rejetées. La motion Adler-Vandervelde, qui a la forme d'un amendement, est donc rejetée.

On vote ensuite sur la résolution de Dresde. Le président annonce que sur la proposition de la délégation allemande, et avec l'approbation du Parti Socialiste de France, un amendement est fait au texte primitif de la résolution de Dresde. Au début de cette résolution, on substitue aux mots : Le Congrès *condamne* de la façon la plus énergique les tentatives revisionnistes, etc., les mots : Le Congrès *repousse*.

Ainsi amendée, la résolution est votée par 25 voix contre 5 et 12 abstentions.

Ont voté pour : Angleterre, 1 voix ; Allemagne, 2 ; Autriche, 2 ; Bulgarie, 2 ; Espagne, 2 ; Etats-Unis d'Amérique, 2 ; Hongrie, 2 ; Italie, 2 ; Japon, 2 ; Norvège, 1 ; Autriche, 2 ; Russie, 2 ; Pologne, 2.

Ont voté contre : Angleterre, 1 ; Australie, 2 ; France, 1 ; Norvège, 1.

Les 12 abstentions se répartissent de la façon suivante : Argentine, 2 ; Belgique, 2 ; Danemark, 2 ; Hollande, 2 ; Suisse, 2 ; Suède, 2.

Le Congrès vote ensuite, à l'unanimité, la motion relative à l'unité.

***

Des journalistes, insuffisamment impartiaux peut-être, ont voulu voir, dans le résultat du débat sur la tactique, la condamnation solennelle par le socialisme international de la politique du Parti Socialiste Français et de ses élus au parlement, l'effondrement du réformisme.

Or, quelques remarques s'imposent.

D'abord, la motion Adler-Vandervelde, qui a obtenu 21 voix contre 21, n'a été repoussée que parce qu'elle avait, protocolairement, la forme d'un amendement, et qu'une disposition réglemen-

taire, évidemment arbitraire, voulait qu'à égalité de voix pour et contre elle fût, comme amendement, rejetée.

En second lieu, si l'on examine à quels pays répondent les 21 voix pour et les 21 voix contre, on s'aperçoit — Jaurès en a fait la remarque au Congrès — que parmi les premiers se trouvent ceux dont le régime, parlementaire, démocratique, libéral, se rapproche le plus du nôtre, et qui, par suite, sont le mieux placés pour comprendre les problèmes de notre vie politique. Dans un verdict dont l'importance est toute morale, une pareille considération a un grand poids.

Ajoutons que, même à la section allemande, la résolution de Dresde a rencontré des adversaires, et que 15 voix — contre 30 — ont été acquises à une proposition tendant à son abandon. Si l'on songe qu'à Dresde elle avait été votée à l'unanimité moins 11 voix, cela a un sens.

En quatrième lieu, le projet de résolution présenté au Congrès par le Parti Socialiste de France a dû subir deux modifications. Le texte même de la résolution de Dresde a été atténué par la substitution du mot *repousser* au mot *condamner*, et dans la traduction la disposition relative à la participation gouvernementale a pris une signification sensiblement différente par la substitution du mot « rechercher » au mot « accepter ». La démocratie socialiste ne doit pas se faire une politique de *rechercher* la participation ; mais il ne lui est point interdit — dans les cas et sous les réserves prévues par la motion de 1900 — de l'*accepter*.

En outre, le fait que Bebel et Guesde, pour combattre Jaurès et pour appuyer la motion de Dresde, ont été amenés à faire feu contre notre « république bourgeoise » et à dire des choses obligeantes pour la monarchie, ce fait donne, en France, à la politique de Jaurès et de ses amis une grande force. Et l'accueil fait par les adversaires du socialisme à la décision du Congrès ne peut manquer d'agir dans le même sens. Ils ont montré une joie trop grande ; ils ont accordé trop d'éloges à Guesde et à Bebel.

Il faut ajouter que le scrutin qui clôt un débat n'est pas toujours la seule chose qui en reste, ni même la plus importante, et les paroles de Jaurès sur l'impuissance politique actuelle de la grande démocratie socialiste allemande ont été la proclamation hardie d'une vérité qui sera féconde. — « Effondrement du réformisme ! » dit-on. Mais qu'on relise la résolution de Dresde, et l'on verra que le dernier alinéa réclame un effort immense en faveur

du travail de réformes. D'ailleurs, dans la discussion d'autres points inscrits à son ordre du jour, le Congrès d'Amsterdam a permis d'apprécier le progrès des préoccupations d'améliorations immédiates. Les décisions prises au sujet de la politique coloniale sont à ce point de vue très instructives. Dans ce domaine, ainsi que l'a proclamé Van Kol, un pas a été fait pour la première fois, et un grand pas, dans le sens de l'activité organisatrice et réformatrice.

Il me paraît légitime de dire qu'il n'y a eu, à Amsterdam, ni vainqueurs ni vaincus.

Et c'est l'une des raisons qui permettent de penser que la résolution relative à l'unité ne restera pas sans effet.

EDGARD MILHAUD.

CLAIRE MARET(1)

Peu de temps après, les parents arrivèrent.

D'abord, ce fut Mlle Pichon, la sœur de Mme Lévêque, vieille fille maniaque mais bienveillante, qui avait commué, en vieillissant, la frivolité optimiste de son caractère en une dévotion joviale : la dévotion des gens dont la perspicacité médiocre et la sensibilité relative n'ont pu amasser les désillusions qui forment le suc amer des piétés tardives. C'était une grande personne osseuse, aux traits réguliers, avec des pommettes saillantes qui donnaient à son visage une expression de malignité asiatique. Mais ses lèvres grasses, ses dents écartées, son bon nez fort et aquilin, démentaient l'ambiguïté perfide de son regard.

Elle s'enquit avec détails de la santé de Mme Lévêque. Elle étreignit à plusieurs reprises, dans ses bras, Mme Maret qu'elle appelait « ma petite Claire ». Elle s'excusa avec véhémence de ne pas venir plus souvent. « C'est loin, tu comprends, disait-elle. Il faut au moins trois quarts d'heure, et dame ! mes jambes mollissent... A peine puis-je aller, maintenant, à la chapelle du Saint-Sauveur qui est à cinquante mètres de chez moi. » — En quelques minutes, elle parvint à recueillir des nouvelles de toute la famille. Elle tronquait ses interrogations pour y introduire plus vite ses réponses. Elle parlait à tort et à travers, riant, gémissant simultanément, reflétant la mobilité de son âme légère qui restait la même, malgré ses cheveux blancs.

— Et ta fille ? comment se trouve-t-elle de son caprice ? En subit-elle déjà les fatals regrets? demanda-t-elle à Mme Maret. — Elle gardait une antipathie pour ce mariage qui avait déjoué ses prévisions, et qu'elle avait combattu de toute la force vaine de ses arguments versatiles.

(1) Voir *la Renaissance Latine* du 15 août 1904.

— Jeanne m'a annoncé sa grossesse, répondit avec un tressaillement, Mme Maret.

— Sa grossesse ! En voilà une bonne histoire ! s'écria la vieille demoiselle. — Voilà déjà deux fois qu'elle nous l'annonce, et puis, jamais rien ! Non, ma chérie, — elle se tourna vers sa nièce, — évite-toi cette déception : tu ne seras jamais grand'mère !

— Hé ! hé ! qui sait ! qui sait ! fredonna derrière elle une voix inconnue.

— Tiens, ma tante ! Je ne vous reconnaissais pas. Comment allez-vous ?

C'était Jacques Lévêque, le cousin germain de Mme Maret qui venait d'arriver.

— Eh bien ! comment ça va ? Vous savez que vous ne m'avez pas encore répondu ?.. fit-il en s'adressant pour la seconde fois à sa tante, habituée à être la victime de ses continuelles taquineries, ce qui enchantait la vieille fille.

— Tout doucettement, tout doucettement... Mais tu sais, mon cher, — elle lui jeta un regard admiratif, — que tu deviens de plus en plus « homme » !

— Il est temps, observa Mme Maret, à trente ans !

Ils rirent.

Tout à coup, encadré par la porte du salon, le fauteuil roulant de Mme Lévêque apparut.

L'impression fut effroyable !

Jacques, avec son insouciance ordinaire, l'avait oubliée, et une angoisse le saisit. Elle était parée, en ce jour de fête, comme un pompeux cadavre qui assisterait à ses funérailles. Mme Maret, en sa sollicitude, n'avait su quoi lui mettre comme bijoux, dentelles, rubans, et ces parures qui, malgré leur profusion, ne pouvaient suppléer à leurs qualités médiocres et mesquines, lui donnaient le lamentable aspect d'une vieille courtisane.

Derrière le fauteuil surgit M. Lévêque. Il était plus cassé, plus caduc encore que de coutume. Mme Maret ne put s'empêcher de détourner de lui son regard chargé d'une répulsion désolée. Il semblait las des multiples questions sur sa santé, que se parents lui prodiguaient avec des déférences excessives.

— Mais, il est bientôt midi, et ton père, et Églantine qui n'arrivent pas ? remarqua Mme Maret en interrogeant son cousin.

— C'est étonnant, répondit celui-ci. Il m'avait dit, pourtant, qu'il prendrait le train de neuf heures quarante-cinq. Peut-être papa a-t-il

rencontré sur son chemin quelque sirène enchanteresse qui l'a capté au passage !...

Jacques Lévêque avait la manie détestable, sous le prétexte qu'il était parisien, d'émailler ses conversations d'une insipide « blague ». Chez ses parents de province surtout, il exhibait tous les trésors de sa gouaillerie qui contribuaient, croyait-il, à le faire passer pour « un jeune homme lancé ». Il continua donc à plaisanter à propos de ce retard qui n'avait en soi rien de suggestif, riant de tout l'éclat de ses dents blanches, sous ses fines moustaches retroussées. De plus, secrétaire d'un journaliste en vogue, il tirait de cet emploi littéraire, providentiellement lucratif, étant donnée sa petite origine bourgeoise, des effets de vanité d'une drôlerie indicible.

Enfin, son père arriva avec Eglantine, une orpheline qu'en sa qualité de tuteur il avait recueillie, et qu'il élevait avec une touchante tendresse. « Mon père a manqué sa vocation, il eût été nourrice, » disait son fils, quand on parlait des soins minutieux dont le vieillard avait entouré la prime enfance de la fillette.

On se mit à table. Un rayon de soleil traversait la nappe, fardant les fruits d'une poussière dorée.

Dans un silence solennel, Léonie apporta le homard. Il fit pousser, par son bel aspect, des petits cris de contentement parmi les convives.

— J'ai une faim de loup, déclara Jacques Lévêque.

— Moi aussi, fit gaiement Mlle Pichon.

— Oh ! ma tante, osez-vous parler ! vous qui prenez une quantité de nourriture équivalente à celle d'un serin !

— Merci de ta comparaison, mon ami, riposta enjouée, la vieille fille. Mais enfin, nous expliquerez-vous, mon cher Hector, continua-t-elle en s'adressant au frère de M. Lévêque, pourquoi ce retard ?

— D'abord, à cause du train qui a perdu dix minutes à la station précédente ; ensuite parce qu'Eglantine, malgré ses « longues jambes » — et il sourit à la fillette — ne marche pas vite.

— Nous croyions que tu avais rencontré quelqu'un... reprit Jacques, en lançant une œillade à sa tante et à sa cousine.

— Ma foi non, je n'ai vu personne. N'est-ce pas Eglantine ?

Églantine ne répondit rien.

— Ah ! mais si, au fait ! s'écria-t-il, se souvenant tout à coup, nous avons croisé sur le trottoir (mais il ne nous a pas arrêtés) le capitaine... Comment s'appelle-t-il donc ?

— Le capitaine Petit ? dit M. Lévêque. En général, nous l'appelons tout court « le capitaine ».

— Eh bien! le « capitaine » n'a pas eu l'air de nous reconnaitre.

Mme Maret ne broncha pas. La déception rapide qu'elle avait éprouvée à son sujet, augmentée des préoccupations domestiques et des émotions qui venaient encore de bouleverser sa vie, lui avait fait oublier la scène de l'avant-veille. Le capitaine était subitement devenu pour elle, malgré ses premières tendances à le considérer bienveillamment, le monsieur que l'on rencontre à la façon des innombrables passants croisés sur son chemin, et qui ne laissent dans l'âme qu'un souvenir indifférent ou fastidieux.

— Cette langouste est excellente, ma petite Claire, dit Mlle Pichon à sa nièce.

— Et la mayonnaise n'est pas mal réussie, ajouta M. Lévêque, tentant de combattre, par un effort de bonne humeur, l'oppression qu'involontairement le regard douloureux de sa fille produisait sur lui, sans qu'il se l'expliquât.

— Tu n'en fais pas goûter un peu à ta mère? demanda l'oncle Hector, en désignant la paralytique qui, étalée sur son fauteuil, près de la fenêtre, assistait passivement au déjeuner.

— Oh! son repas est déjà fini, s'empressa de répondre Mme Maret. Il faut lui donner à manger peu, mais souvent, et des aliments extrêmement légers. Ceci serait trop lourd pour elle.

— En somme, elle va beaucoup mieux, crut indiqué de déclarer Mlle Pichon. Je la trouve infiniment mieux que la dernière fois.

Mme Maret sourit avec mélancolie. Cet artifice de consolation était puéril; aussi, négligeant de protester, dit-elle simplement :

— Nous avons maintenant un très bon médecin, un médecin de Paris qui remplace avantageusement notre pauvre Brousset.

— C'est vrai! il est mort, ce brave homme! fit Jacques. — Et comment s'appelle-t-il, votre nouveau médecin?

— Le docteur Fresnaud.

— Le docteur Fresnaud? Pierre Fresnaud?... Mais c'est tout ce qu'il y a de plus connu! s'exclama le Parisien, enchanté de l'occasion qui s'offrait de parler d'un personnage qui venait de faire du bruit dans un certain milieu, et de se montrer là-dessus fort renseigné. — C'est tout ce qu'il y a de plus connu... répéta-t-il avec une légère réticence, en se versant à boire, tandis que, comme les vrais conteurs, il faisait précéder sa narration d'un court silence :

— Le docteur Fresnaud est l'objet d'interprétations les plus diverses. Aux yeux de certains, il passe pour un vulgaire charlatan, tandis que pour d'autres, il revêt un prestige héroïque. Voici de

quoi il s'agit : le docteur Fresnaud, après de remarquables débuts dans la carrière, après avoir produit quelques ouvrages retentissants, étant à la veille d'entrer à l'Institut, lâche, du jour au lendemain, notoriété, fortune, tous les avantages d'une situation brillante, pourquoi? — Pour se faire de la réclame, disent les uns; avec un désintéressement sublime, au contraire, expliquent les autres, pour échapper, se sentant une supériorité profonde, à la glu corruptrice de la société parisienne et, retiré dans l'ombre, travailler consciencieusement à se faire un nom et une gloire plus durables.

— Allons, allons, tout ça, c'est de la blague, interrompit, incrédule, l'oncle Hector. Il y a un motif plus sérieux, plus profond, que nous ignorons tous. La passion désintéressée de la science ne rivalise pas avec les séductions de la vanité!

— Vous êtes sceptique, mon oncle, dit Mme Maret que cette histoire captivait.

— Bref, reprit le conteur, sans tenir compte de l'interruption, — à mon point de vue, tous ces mobiles ne sont vrais qu'en partie, et j'attribue bien davantage à des griefs personnels, à des raisons d'ordre intime, son coup de théâtre. Il y a pour moi des aventures de femmes là dedans...

La rougeur imperceptible de Mme Maret, et le mouvement évasif de Mlle Pichon lui désignant Eglantine, lui firent comprendre de ne pas insister.

— C'est, en tout cas, — et il soupira, — un homme bien excentrique et bien étrange!

Le filet saignant, baigné d'un jus doré, fit son apparition sur la table.

— Mais c'est un festin de roi! s'écria l'oncle Hector.

L'oncle Hector était un petit vieillard rougeaud, rond et doux, dont les yeux de bon chien, trahissaient son aptitude essentielle à la paternité. C'était l'homme qui aime également sa femme, sa maîtresse, son ami, son enfant, avec une même tendresse paisible, indulgente et dévouée.

Il était délicieux de le voir auprès de sa petite nièce (une frêle fillette, aux yeux pleins de silence, et à la bouche rose contournée en pétales, ce qui lui avait valu son surnom d'Églantine), épiant ses moindres désirs, attentif à ses gestes, comme une mère passionnément vigilante.

On mangea le filet avec recueillement. Seul, quand Léonie, rogue et empourprée, passa les pommes de terre, Jacques Lévêque, qui trouvait le mutisme pesant, lui dit pour plaisanter :

— Sapristi ! Léonie, vous rajeunissez de jour en jour !

— Monsieur trouve? Tant mieux. — Et, laconique contre son ordinaire, elle brisa là.

M. Lévêque, tout fébrile, renversa à ce moment son verre sur la nappe. Quant à Mme Maret, après un léger trouble, elle se rasséréna assez facilement, car le récit de Jacques sur le docteur Fresnaud avait fait dévier l'obsession dont elle souffrait.

M. Lévêque, le premier, reprit la conversation suspendue.

— Je ne comprends pas pourquoi ce médecin exerce, puisqu'en se retirant en province, son intention était de se livrer à des travaux purement spéculatifs?...

— Ses moyens, sans doute, ne le lui permettent pas, répondit Mlle Pichon.

— Mais, à Paris, il ne professait pas ?

— Pardon, il professait aussi. Il gagnait même de l'argent, beaucoup d'argent, mais il n'amassait rien. C'était un gaspilleur !

— Un morticole ! fit l'oncle Hector, hasardant sa littérature.

— Non pas, rectifia son fils qui, en sa qualité de secrétaire, savait estimer la valeur des mots.

— Mais ce sont tous des morticoles, insista le vieux monsieur qu'irritait la contradiction. Ils sont tous des charlatans, des ganaches !

— Oh ! oh !... n'allez pas si loin !

— Si fait, si fait. Je soutiens que je dois ma santé à ce que jamais un de ces misérables n'a franchi le seuil de ma porte!

— Mon père, permets-moi de te dire, — proféra Jacques prétentieusement, — que tu pousses toujours tes théories à l'extrême. Tu ne peux nier les immenses, les incontestables progrès que la pathologie a réalisés en ce siècle. Mais... passons une énumération qui serait fastidieuse, et dis-moi si les travaux d'un Claude Bernard, d'un Pasteur, d'un Charcot, etc., sont les œuvres d'une secte de charlatans comme tu te plais, un peu légèrement, à les qualifier?

Et, satisfait de son petit discours, Jacques Lévêque promena un regard circulaire autour de lui.

Le visage ovale et mince d'Églantine était figé d'admiration, et ses yeux d'enfant, pleins d'obscures et énigmatiques pensées, semblaient scruter les paroles de son cousin.

L'oncle Hector trouva ces arguments décisifs, ou bien il dédaigna de les discuter ; toujours est-il qu'il se pencha sur son assiette, sans répondre.

Au bout de quelques minutes, cependant, il reprit :

— La preuve, la preuve que ce sont tous des ignares et des imbéciles, c'est que malgré leur pédante phraséologie, pas un seul n'est capable de guérir une fillette atteinte d'anémie. Regardez Églantine ! Voyez ce teint fadasse, ces traits tirés, ce petit air souffrant... Est-ce naturel, cela, dites-moi ? On la bourre cependant de fer, de quinquina, de phosphates, que sais-je encore !... C'est-il concluant, hein ?

Doucement, Mme Maret objecta :

— C'est de son âge, oncle Hector. Ma fille elle-même, qui était très robuste, a passé par cette phase.

A ces mots, Églantine pâlit, et comme on s'inquiétait de sa sensibilité maladive, une larme perla aux tiges de ses cils, et vint rayer sa joue joliment rebondie.

— Voyons, ma chérie, qu'as-tu ? Qu'est-ce qui te prend ? fit Mme Maret tout émue.

— Ce n'est rien... cela va passer... c'est une petite averse... N'est-ce pas, Tine, que tu ne veux pas faire de chagrin à cousin Jacques en pleurant comme ça ? Petit sot, va !

Alors, un faible sourire distendit ses petites lèvres contractées, et elle articula un « merci » doux et honteux, quand Léonie déposa sur son assiette un peu de crème au caramel.

— Eh bien ! dit M. Lévêque, cette scène vient de m'apprendre quelque chose : c'est Paris qui étiole cette fillette. Elle aurait besoin de la campagne ; l'air des champs lui fortifierait les nerfs, lui donnerait de l'appétit. Je vous garantis que ce serait un meilleur reconstituant que tous les toniques qu'elle absorbe !

Il prononça cela avec une voix tremblotante et usée ; mais, néanmoins, son opinion parut juste, car tout le monde acquiesça.

— Hélas ! je ne peux pas m'absenter, gémit l'oncle Hector.

— Eh ! c'est justement pour cela que j'en parle ! reprit le vieillard avec un air triomphant. Pourquoi ne nous la laisserais-tu pas pendant un bon mois ? Voici l'automne qui vient, elle pourrait manger du raisin, Claire s'occuperait d'elle, et je t'assure qu'elle serait bien soignée.

Une lueur de plaisir traversa les prunelles mornes, les prunelles couleur d'étain de Mme Maret.

— Oh oui ! mon oncle, donnez-la-nous ! implora-t-elle. J'en serais si touchée... elle me rappellerait ma petite fille...

L'oncle Hector hésita, puis répondit :

— Certes, je ne doute pas de ta sollicitude; mais quel embarras! tu as déjà assez de tracas avec ta pauvre mère!

— Qu'à cela ne tienne, riposta-t-elle vivement. Ce serait au contraire pour moi un vrai bonheur, une vraie récompense!

Et se tournant vers la fillette :

— Veux-tu, Églantine?

— Je veux bien, zézaya avec timidité l'enfant, mais... mes robes... mes petites affaires?

Cette naïveté les charma. Même Mlle Pichon qui se taisait, renfrognée, parce qu'on avait omis de la consulter, se dérida et sourit.

— N'aie pas peur, je te les renverrai tout de suite, demain même si tu veux, dit le bon oncle Hector, qui ne perçut pas, à travers l'égoïsme ingénu de cette réflexion, une ingratitude ou un manque de tendresse.

— Ma robe en linon rose, surtout, celle que j'aime tant, dis, tu ne l'oublieras pas, Tonton?

Et, câline, elle vint frôler de ses cheveux l'épaule de son oncle.

— Fi! quelle petite coquette! s'écria Mlle Pichon. Cette génération est d'une précocité!

— Alors, c'est entendu, nous gardons Églantine?

L'accent de Mme Maret parut raffermi soudain, comme trempé de vigueur par la joie.

Après le café, servi sous la charmille dans le jardin, Jacques Lévêque prétexta une affaire urgente : des épreuves à corriger, pour partir.

— Comment! tu ne restes pas à dîner? dit M. Lévêque, feignant une vive déception.

— Impossible, mon oncle. Il faut absolument que je sois à Paris à six heures. Rendez-vous d'affaire, redoublement d'activité en ce moment où les procès, la politique, les scandales affluent et se compliquent de jour en jour! Bientôt notre journal sera insuffisant pour contenir toutes les matières des événements quotidiens. Je suis harassé par une écrasante besogne!

— Alors, je n'insiste pas, je n'insiste pas... Au revoir. Viens donc dîner avec nous bientôt, au hasard, nous y sommes toujours...

— Je viendrai savoir comment l'enfant se trouve de la campagne.

En disant ces mots, du bout des doigts, il envoya un baiser à la fillette en train d'émonder les plates-bandes, et dont le visage s'incendia, comme au flux de la sève les fleurs de pêchers.

Une fois Jacques disparu, tandis que les vieillards somnolaient, Mlle Pichon et Mme Maret, en attendant les visiteurs, se mirent à exécuter des ouvrages manuels dont la délicatesse réclamait une habileté légère.

— Ça m'ennuie... soupira, pendant l'intervalle où leurs doigts mobiles, qui semblaient danser à travers les réseaux de la dentelle, s'arrêtèrent, brisés en leur essor, — ça m'ennuie... soupira Mlle Pichon, qu'il vienne du monde tout à l'heure.

— Pourquoi? Je t'assure que ce sera très intime. Nous n'attendons que des amis que tu connais déjà : les d'Harcourt, les Frioul, peut-être Mme Lepic, les Fresnaud (le docteur m'a promis de nous présenter sa femme), et c'est tout.

— Ça ne fait rien, reprenait la vieille demoiselle, je ne me suis pas habillée en conséquence. Si seulement tu m'avais prévenue...

Et tous ses anciens instincts de coquetterie, de badinage, tous ses souvenirs remontaient en elle, soulevés par la mémoire, cette mer intérieure où surnagent les épaves du passé et dont le parfum tenace et âcre corrode, douloureusement, le cœur des vieilles femmes.

Quand trois heures sonnèrent au clocher de l'église, elle tressaillit, comme quelqu'un qui, ayant fixé sa résolution à un délai, se trouve l'avoir atteint brusquement, et elle balbutia :

— Claire?

— Quoi?

— Tu ne voudrais pas me montrer ton cabinet de toilette? J'en ai tant envie...

Mme Maret trouva singulier le ton humble et suppliant avec lequel elle manifestait un désir aussi simple.

— Mais si, tante, pourquoi pas? Nous pouvons y monter tout de suite. Laisse-moi auparavant donner à maman sa tasse de lait.

Pendant ce temps, M. Lévêque et son frère s'apprêtaient à sortir, et Mme Maret s'en étonna, ayant rappelé à son père, le matin même, que c'était leur jour de réception.

— Nous allons seulement à la gare, expliqua l'oncle Hector, pour savoir l'heure des trains, car, moi aussi, il faut que je sois, pour dîner, à Paris.

— Tu ne m'emmèneras pas, alors? murmura Églantine, qui s'était rapprochée.

— Mais non, ma chérie, puisque tu m'abandonnes...

— Oh! je ne t'abandonne pas, Tonton, je... mais sa timidité

et ses sentiments trop concentrés l'empêchèrent de proférer rien d'autre.

— Demain soir, tu auras ta robe de linon.

Églantine accompagna sa tante et sa cousine dans le cabinet de toilette. Il était d'une simplicité rustique : un papier blanc à fleurs bleues sur les murs, un étroit lavabo, une commode en pitchpin sur laquelle était aligné un nécessaire en corne chiffré (un cadeau de mariage), un flacon d'eau de Cologne, une boîte à poudre, et un petit onglier dans un écrin de satin rose.

— Voilà où s'élabore la magie de mon élégance! dit en plaisantant Mme Maret.

Mlle Pichon ne répondit rien. Elle semblait préoccupée, elle fureta çà et là, examinant chaque objet avec une moue gourmande infiniment cocasse; puis, elle osa déplacer le démêloir, lissa ses bandeaux blancs, poudra ses traits ridés; enfin, elle essaya tous les menus objets de l'onglier, depuis la lime jusqu'au polissoir, la face empreinte d'une surprise naïve, comparable, étant donnée la rigoureuse austérité de sa vie, à l'étonnement du sauvage devant certains bibelots européens, dont il ne comprend ni la signification ni l'utilité. Elle combina l'accord de deux glaces se réfléchissant, afin de se voir de dos. Sa vieille taille osseuse et courbée, ses omoplates saillantes, l'inexorable loi de caducité qui roidit, ankylose les membres les plus rebelles, lui apparurent, alors, en toute leur détresse, et elle eut un peu peur.

Cependant Mme Maret et surtout Églantine s'amusaient énormément! Les minauderies candides de la vieille demoiselle éveillaient leur allégresse, et de plus, sa vétusté, par rapport à leurs jeunesses relatives, excitait en elles de réflexes sensations de béatitude vitale, de joie alerte, que seul le contraste fait sensiblement éprouver.

Quand elles redescendirent, Mme Maret dit à Églantine :

— Ma chérie, il doit venir, par hasard, aujourd'hui, une dame qui ne peut pas voir les enfants, parce que cela lui fait de la peine, ayant perdu un petit garçon... Tu seras donc tout à fait gentille...

— ... d'aller lire dans le jardin, acheva gravement la fillette. Je comprends.

— C'est cela. Mais quel livre veux-tu?

— Un livre qui fasse pleurer...

Cette réponse déconcerta Mme Maret. Elle se dirigea néanmoins vers la bibliothèque, choisissant parmi les volumes aux reliures

disparates, quelque histoire sentimentale qui, tout en la satisfaisant, correspondît à son enfantine mentalité.

— Veux-tu un roman anglais? Il y en a de très jolis : *la Case de l'oncle Tom*, par exemple; *la petite Dorrit*, l'as-tu lu?

— Non, répondit-elle, donne.

Et elle s'en alla, le livre sous le bras, la démarche ailée, sa silhouette gracile ennuagée par les blancs frissons de sa robe légère, telle, disait Mme Maret, « une vivante miniature ».

CHAPITRE IV

A cinq heures, quand le Dr Fresnaud et sa femme arrivèrent, le petit salon était déjà presque comble. Sur les sièges en tapisserie, entre les guéridons surchargés de bibelots et de vases aux fleurs artificielles, des groupes, au hasard, s'étaient formés, et il en jaillissait des bruits de bavardages, des chuchotements qui semblaient des froissements de soie dans l'ombre, des syllabes rompues, entrecoupées de petites toux, de courts silences et de soupirs.

Il y avait de vieilles dames, vêtues de noir, dont l'expression et le maintien sévère semblaient indiquer la gravité de quelque solennel entretien, mais, en vérité, elles n'échangeaient que des potins. D'autres plus jeunes, souvent grasses, habillées avec des étoffes trop neuves, des robes chastes, à travers lesquelles le corps ne se révèle pas, parlaient de leurs ménages, ou s'exerçaient à cet art de la médisance qui n'atteint vraiment sa perfection, qu'à l'âge où l'intelligence affaiblie ne discerne plus que les détails de la vie.

Quant aux hommes, ils étaient représentés par quelques types distincts, que l'on pourrait ramener à des catégories initiales : il y avait de vieux messieurs taciturnes, longs, chauves et maigres, aux silhouettes bizarres, des échassiers moisis en l'atmosphère poussiéreuse de bureaux d'administration. D'autres courts, chevelus, virulents, sectaires et versatiles. Enfin, des mélancoliques opiniâtres, dont le dégoût se trahissait au moindre de leurs gestes, confondaient leurs doléances sur l'amertume des temps actuels, sur la vanité du progrès, sur la dégénérescence de la race.

Le père de Mlle d'Harcourt était un de leurs plus fidèles partenaires. C'était un ancien juge de paix sous l'empire, dont l'accent nostalgique traînait on ne sait quels souvenirs troublants,

aux cendres demeurées collées à sa voix sèche et quinteuse. Il soutenait de violentes discussions avec M. Charru, un conseiller municipal à l'âme encombrée de superstitions démagogiques, qui opposait aux dithyrambes rétrospectifs du vieillard, la solidité d'une théorie justifiée par la réussite. Ces discussions excitaient ces deux hommes, à la façon de ces coqs qui combattent dans l'arène; aussi, dès qu'ils ébauchaient un dialogue, — le plus inoffensif parfois, — plusieurs têtes se retournaient, des regards se braquaient sur eux, et suivant les avantages alternatifs qu'ils remportaient, des murmures d'acquiescement se propageaient parmi les auditeurs.

Ce jour-là, chez M. Lévêque, ils parlaient religion. Le sujet était si grave, que les femmes elles-mêmes avaient cessé leurs babillages, pour se nourrir, comme dit « l'Ecclésiaste », du « suc de vérité », et humilier, par de sourdes réprobations, l'adversaire qui oserait contrarier leur foi.

— Dieu est une hypothèse inventée pour calmer l'avidité mystique de chaque être, comme un morceau de pain rassasie un affamé.

Des exclamations brèves et minces jaillirent.

— Fi ! quelle horreur!

M. d'Harcourt, avec dignité, se sentant soutenu par l'assentiment général, riposta :

— Vos comparaisons, monsieur, sont d'un goût... je ne dirai pas blasphématoire... mais en tout cas, d'une rhétorique douteuse... Vous auriez pu dire, plus philosophiquement: Dieu est « l'aliment spirituel », le « pain céleste », « la sainte manne », que sais-je encore!... mille autres formules s'adaptaient davantage au caractère du sujet grandiose que nous traitons, plutôt que cette locution... vulgaire.

— Pardon, monsieur, répondit le conseiller municipal, congestionné par l'offense. Je ne connais pas le charabia théologique, moi! Je suis un homme simple. Je suis un homme qui entend parler avec un langage humain! Le mot, sachez-le, monsieur, ne m'impressionne pas!

— Il s'agit bien de mots! s'écria Mme Lepic (la veuve du notaire) soulevée de sa chaise par l'indignation. Il s'agit bien de mots, quand on ose toucher à de pareils sujets avec autant de suffisance! Mais, messieurs, c'est le cœur rougissant, en un état de contrition absolue, que l'on aborde des questions sacrées! La justice future réduira trop tard, hélas! vos inconséquences humaines, vos orgueils d'argile, vos prétentions de poussière... Pauvres gens! — Et en sif-

flant l'interjection finale de ces mots, elle se rassit, au milieu d'un écrasant silence, car la méchanceté de cette dévote farouche exerçait autour d'elle une autorité redoutable.

Au bout d'un instant, quelqu'un, timidement, osa reprendre la parole :

— Pour moi, je crois avec Malebranche que Dieu est un principe immatériel, illimité, subtil, dont nous ne pouvons saisir la vraie nature qu'avec notre cœur, et non avec notre raison. Il est la force et le génie dont nous sommes l'instrument.

C'était M. Frioul qui venait d'émettre ce lieu commun.

M. Frioul était un frais vieillard, qui par son sentimentalisme, par sa galanterie, par la charmante fadeur de ses propos, appartenait à cette espèce d'hommes factices et tendres, que le dix-huitième siècle immortalisa en parachevant leurs traits. Il s'harmonisait admirablement au style de sa femme, dont le type bourbonien, l'affectation et la mise étaient si démodés, que l'ombre pâle qu'elle projetait en vivant, semblait illusoire. Ce couple toujours dispos, toujours une fleur d'amabilité et de coquetterie à l'angle du sourire, détonnait curieusement en ce milieu provincial, où l'archaïque roideur des traditions bourgeoises coudoyait la vulgaire turbulence de l'ostentation républicaine.

C'est alors que M. et Mme Fresnaud firent leur apparition, Il y eut un petit brouhaha parce que Mme Maret, très agitée, bouscula un peu la symétrie des groupes, en se précipitant vers eux.

Après les présentations et les compliments d'usage, M. Lévêque prit la parole.

— Vous arrivez fort à propos, mon cher docteur. Nous étions en pleine discussion, une discussion que, peut-être, vous allez résoudre.

— On ne résoud jamais une discussion, répondit-il, même quand on apporte l'argument de vérité, car l'argument de vérité est toujours contestable.

Il s'assit dans un nouveau silence, tandis que Mme Maret, dont l'imagination s'était exaltée depuis la conversation du déjeuner, le dévisageait avec une sorte de curiosité violente.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il enfin.

— De la définition de Dieu.

Il sourit imperceptiblement : ces provinciaux ne doutaient de rien !

Alors, avec lenteur, calculant son jeu et savourant son effet, il déclara :

— D'abord, Dieu n'est pas, et sa définition, en conséquence, s'annule d'elle-même, étant donné qu'elle n'existe que par rapport à un terme aboli.

Avec un tact profond, il compliqua sa phrase à souhait, ayant deviné que s'il n'obscurcissait pas la simplicité de son raisonnement ses naïfs adversaires le taxeraient d'imposteur.

— Permettez, dit M. d'Harcourt, suffoqué par l'intervention de ce tiers, permettez... Dieu n'est pas. C'est vite dit! Or, nous avons l'habitude de discuter à l'appui de démonstrations et de preuves, et quand vous sapez, avec aisance, la base d'une des plus vastes et plus profondes doctrines qu'ait jamais sanctionnées l'humanité, j'avoue que cette négation rapide est peu convaincante.

Fresnaud sourit encore. Ils s'aperçut, aux visages consternés, aux expressions stupéfaites, de l'effet désastreux que son « apostasie » venait de produire sur ces bourgeois. Mais il était d'une race trop orgueilleuse, et dans une situation trop exceptionnelle, pour regretter son imprudence; il ne pouvait, au contraire, qu'en sourire. Courageusement, il esquissa donc sa profession de foi.

— Oui, messieurs, Dieu, tel que vous le concevez, spiritualistes, orthodoxes, réformistes, etc., n'est pas. La plus précieuse victoire de notre époque est celle d'avoir réussi à extirper de quelques cœurs nobles et sincères, les derniers germes morbides de la superstition. Au regard du penseur qui voit et comprend, l'horizon d'espoir s'est déplacé. L'idéal mystique, avec ses lignes ardentes et fragiles, s'est transformé en une saine et solide croyance en la Beauté: la Beauté, issue de l'accord de l'Energie et de l'Intelligence; la Beauté, dont la signification infinie se révèle aussi éloquente en la merveilleuse composition d'un atome chimique qu'en la majesté des danses sidérales dans l'éther. C'est parce que nos yeux et nos oreilles se sont affinés, c'est parce que les pulsations les plus infimes, les plus imperceptibles, les plus profondes de la Vie immanente ne se heurtent plus à des esprits réfractaires ou muets; c'est parce que nous avons saisi « le sens de la terre », que nous pourrons un jour crier: Nous avons volé le génie du Kosmos, nous savons l'initial secret!... Adorez donc plutôt la Matière, avec ses réalisations, ses caprices, ses gouffres, ses splendeurs, ses efforts, ses avortements. Tout est beau en elle. La laideur n'est qu'un passage de l'évolution esthétique incessante. C'est pour nourrir de radieuses fleurs que nos corps se putréfient : ceci est l'axiome primordial. Sanctifiez — si vos instincts religieux réclament des symboles

— le corps de la Femme, car il est l'œuvre synthétique et suprême de la nature. C'est un temple éclairé d'une flamme plus vive et plus brillante que celle des torches célestes allumées aux rêves troubles des fanatiques, et aux bûchers des martyrs... Qui donc a dit (un voltairien, sans doute) que la beauté de la femme était la vengeance de Dieu!... Eh bien! profitez de cette métaphore: acceptez ce témoignage du courroux divin avec vénération. Vos cœurs seront pleins de joie et vos volontés étincelantes, si vous avez vaincu l'ombre que le préjugé projette sur la vie.

Tout à coup, il se tut. Un délire l'avait entraîné à parler, à exhiber devant ces gens aux âmes de plomb le brûlant lyrisme de sa foi, lui, qui conservait avec recueillement, aux cimes de son existence solitaire, les précieux lambeaux de ses pensées! Et devant des bourgeois il s'était profané! Devant ces sots, ces hypocrites, ces ricaneurs, dont il voyait, maintenant, les masques grimacer, aux lueurs crépusculaires montantes en la pièce.

Distinctement, près de lui, une voix lourde proféra : « C'est un hérésiarque! »

Cette réflexion le désarma; ils étaient encore plus bêtes qu'il ne l'avait prévu! Son amertume ne fut plus que du mépris.

Seules, deux prunelles ardentes, à l'angle de la cheminée, fixaient sur lui leurs obstinés éclairs. Le visage où luisait un tel feu était recouvert d'ombre, et quand il s'approcha, curieux de discerner qui le fixait ainsi, il ne trouva qu'un siège vide : la personne avait disparu.

Alors, comme nul ne ripostait à son audacieuse tirade, comme tous, d'un commun accord, s'étaient détournés de lui, il se leva.

M. Lévêque accourut, dissimulant sous une courtoisie obséquieuse la terreur d'avoir introduit dans son salon ce « dangereux libre penseur », et il ne respira que dans l'antichambre, lorsque Fresnaud, en lui disant adieu, ajouta :

— Demain, je pourrai fermer mon cabinet de consultation.

— Pourquoi, cher docteur? fit le vieillard, avec un étonnement voulu.

— Vous me demandez pourquoi? répondit-il en riant. Mais je suis investi désormais d'un prestige satanique, je suis la brebis galeuse de ce troupeau!

L'obscurité était complète, quand M. Lévêque rentra dans le salon.

Il dit à sa fille :

— Claire, demande de la lumière.

Mais Mme Maret ne bougea pas. Elle semblait hynoptisée par une rêverie profonde.

— Entends-tu, Claire ? répéta-t-il.

Cette fois, elle répondit.

Lorsque les lampes furent allumées, et que des insectes nocturnes vinrent du jardin heurter leurs ailes aux verres brûlants, la conversation, qui s'était ralentie, se ranima.

Ce fut alors une scène de vengeance acharnée et grotesque. Ces gens attaqués en leurs opinions, ou plutôt en leurs préjugés, ce qui était plus grave, bafouèrent, avec des raffinements de méchanceté inconcevable, l'imprudent orateur qui, tout à l'heure, les avait confondus. Sa femme ne put échapper à leurs outrages. Ils furent tous deux jetés à la rage de ces médisants féroces, qui se repaissaient de mots envenimés, avec une gloutonnerie dans l'accent et une rapacité dans le regard.

— Quand on a une touche pareille ! s'écria Mme Lepic, oser se montrer !

— Avez-vous remarqué ses cheveux? ses cheveux rouges, ma chère ?

— Des cheveux teints, secs et raides comme des câbles.

— Et sa taille ! mais elle est bossue ?

— Elle marche en se dandinant comme une dinde.

— C'en est une, en vérité. Elle n'a pas ouvert la bouche. Elle regardait niaisement, la lèvre pendante, son horrible mari, tandis qu'il nous débitait ses inconvenantes, ses scandaleuses théories !

— Hélas ! c'est grâce à des gens pareils que la France marche à sa ruine.

— Il n'y aura donc personne qui protestera ! Il n'y a donc plus de dignité, plus d'honneur, pour mettre tous ces gredins là à la porte de notre pays ?

— C'est du propre, le progrès !

— Ah oui ! Et veuillez réfléchir une minute, à l'influence que des individus, comme ce Fresnaud, peuvent avoir dans un régiment quand ils sont soldats. C'est la fin de tout ; la négation de la religion, de la patrie, de la morale, de la famille ! C'est l'anarchie imminente ! C'est la France vendue à l'ennemi ! C'est la société déchirée par les communards !

— Moi, si j'avais le pouvoir, ah bien ! je n'hésiterais pas : je ferais fusiller tous ces gueux-là !

C'était le démagogue rubicond dont l'opportunisme était indéfectible qui venait d'émettre cette proposition radicale.

— Ce n'est pas sous l'Empire que l'on aurait supporté que ces va-nu-pieds, ces intellectuels morveux, viennent vous faire la leçon sous votre nez, contaminer votre atmosphère.... Ah non! on n'aurait pas toléré ça! A ce propos, je me souviens d'une anecdocte, il y a quelque quarante ans, quand j'étais clerc de notaire à Reims: Monsieur X... (commissaire de police, alors) entre un soir à l'étude, escorté de deux agents, pour saisir un de nos camarades, un pamphlétaire, qui s'était permis d'écrire une blague sur le dogme de l'Immaculée Conception. Ah bien! je vous jure que ça n'a pas traîné! Il se démenait dans l'escalier comme un beau diable, invoquant qu'il était le seul soutien de sa famille, qu'il avait écrit ça pour gagner un peu d'argent... Ah! ouste! Pour ces crapules-là, pas de merci! Au bahut!

— Cependant, hasarda le doux M. Frioul, qui parmi ce chœur d'énergumènes s'était encore abstenu de parler, l'Empire était déjà un régime libéral... Napoléon protégeait les sciences et les arts..

— Tais-toi, mon ami, tais-toi, lui chuchota sa femme en lui frappant l'épaule. Tu vois bien qu'ils sont démontés; laisse-les se remettre.

Mais la phrase avait été entendue.

— Comment? vous appelez ça des savants, des artistes? Eh bien! elle est raide celle-là! Vous appelez savants, des fainéants qui trouvent plus facile et moins fatiguant de renier, d'un bloc, toutes choses : tous les principes que nos pères ont vénérés, toutes les lois qu'ils ont établies? On leur demande qui a fait la terre, les étoiles, les animaux, les hommes, et ils vous répondent, en levant un doigt, avec un air de mystère : Personne. C'est court, hein? et c'est surtout commode!

Alors, il se passa un fait si extraordinaire, que les gens qui assistaient à cette réunion se souvinrent toute leur vie de leur stupeur, quand ils virent Mme Maret, renommée pour son caractère timoré à l'excès, se lever, pâle et rigide, puis prononcer en s'échauffant progressivement :

— Quoique chez moi, malgré les devoirs que l'hospitalité m'impose, je tiens à vous prévenir que je considère comme une indignité, le rôle que vous jouez en ce moment.... Je ne souffrirai pas une seule autre parole de calomnie sur ces personnes qui

viennent de partir... car j'estime comme un attentat à mon honneur propre, et à celui de mon père, d'oser insulter les amis que nous recevons... Vous êtes des lâches!... tous des lâches!!...

Ensuite, on ne sut pas au juste ce qui se passa. Certaines dames furibondes se dirigèrent vers la porte, en jurant qu'elles ne remettraient plus jamais les pieds chez « ces odieux Lévêque ». D'autres, au contraire, se précipitèrent vers Mme Maret, qui après sa brève harangue, était tombée comme une masse sur le tapis, en proie à une attaque de nerfs ; tandis que les hommes invectivaient M. Lévêque, qui, les larmes aux yeux, mâchonnait des excuses, retenant par les basques de leurs redingotes ses plus chers amis.

— C'est... c'est une nerveuse... Elle est sujette à des crises. Il faut l'excuser... Quand elle est dans cet état, elle se monte, elle s'exalte, elle ne sait plus ce qu'elle dit! Je vous en prie, mes bons, mes bons amis, restez, ne m'en veuillez pas...

Quelques-uns se laissèrent attendrir; mais d'autres, irréductibles, se déclarant grièvement offensés, se retirèrent avec arrogance.

L'un d'eux, M. Charru, essaya même de provoquer en duel M. Lévêque, sous le prétexte qu'il avait failli à son rôle de maître de maison d'une « façon irrémédiable » ! C'étaient ses termes.

Enfin le salon fut évacué. Dans la chambre voisine, les sanglots de Mme Maret transperçaient la cloison.

Grave et alerte, la petite Eglantine passait et repassait, portant dans ses mains frêles du linge, de l'éther, une tasse de tilleul fumant que Léonie venait de préparer.

Mme Maret ne se rétablit que le soir. Les charmantes prévenances de la petite fille l'apaisèrent.

Quant à Mlle Pichon et à l'oncle Hector, partis dans le courant de la journée, ils n'avaient pas assisté à la scène.

Vers neuf heures, Mme Maret descendit au jardin et s'étendit sur une chaise longue. Il faisait chaud, le ciel était nuageux, l'atmosphère semblait épaissie par le vol d'innombrables insectes et par l'odeur de soufre que dégageait la terre. La lune, alternativement voilée et découverte, était cerclée d'un brouillard roux. Une grande torpeur immobilisait les feuillages; les bestioles se taisaient, hormis quelques crapauds cachés dans les roseaux au bord de la rivière.

— Il va y avoir de l'orage, — murmura Mme Maret. — L'air vous étreint. As-tu peur de l'orage, Tine?

La petite fille se retourna.

— Oh non ! je ne crains rien, répondit-elle.

— C'est bien cela, ma chérie. Il faut être brave. Ce n'est pas comme moi, j'ai toujours peur !

A ce moment la lune l'éclaira, et Églantine l'aperçut frissonnante, le visage obscurci d'angoisse, les dents claquantes...

— Oh ! qu'as-tu, cousine, qu'as-tu ?

Elle fut en son effroi sur le point d'appeler, mais un tact secret la retint : cet appel l'épouvanterait davantage, il fallait mieux attendre, elle allait se remettre.

Soudain Mme Maret se redressa, et avec un accent déchirant :

— Maman ! je l'avais oubliée ! Quel malheur ! qui l'a soignée ? qui l'a couchée ? qu'a-t-elle dit en ne me voyant pas ? Je veux aller près d'elle tout de suite... tout de suite... Je veux me lever...

Et malgré sa faiblesse, elle tâcha de se soulever, agrippant la chaise longue dont l'osier geignit sous ses doigts.

Il fallut lui obéir. Chancelante, elle s'appuya à l'épaule d'Églantine, et sa silhouette noire, dans le jardin nocturne, apparut démesurée, spectrale.

Elles gravirent l'escalier en tâtonnant. En traversant le couloir, elles virent par la porte ouverte, la fenêtre du cabinet de toilette, blêmie par la lune, comme si une avalanche de neige venait de s'abattre et enlizait de ses couches superposées la maison jusqu'au faîte. Un rais pâle, oblique, tremblait sur le parquet; puis, de nouveau, il passa un nuage, et le féerique décor polaire s'abîma dans l'ombre.

Cet effet de lune les troubla.

Leurs cerveaux étaient si surexcités que tout leur apparaissait étrangement tragique. Pour se rassurer, elles voulurent allumer des bougies, mais les allumettes ne prenaient pas : des traînées de phosphore scintillaient sur la boîte, sans que l'étincelle jaillît. A la fin, cependant, elles réussirent à accrocher la flamme à la mèche noirâtre issue de la cire blanche ; puis, glissant doucement, retenant leurs souffles, leurs jupes relevées pour éviter des frôlements qui eussent importuné les vieillards, elles parvinrent à la chambre de Mme Lévêque.

Sur la table, clignotait une veilleuse. Intronisée entre deux buis, une vierge en métal luisait, au-dessus d'un gros chapelet à grains bruns, qui pendait en serpentant.

Mme Lévêque était endormie ; son buste et ses jambes, dessinés

sous les draps, avaient les inflexions arquées et roides de ces cadavres pompéiens exhumés de la cendre. Sa respiration était inégale, obstruée. Par instants, son haleine était si faible qu'elle semblait impuissante à monter jusqu'à ses lèvres. Son visage était pâle. Ses paupières disjointes laissaient filtrer des reflets bleuissants qui nuançaient la cime de ses joues. Ses mains abandonnées étaient gourdes. Elle était terrible !

Églantine en eut, durant la nuit, des cauchemars. Quant à Mme Maret, ce sommeil la rassura, car il indiquait que la paralytique avait été calme, qu'elle n'avait pas souffert de son absence.

D'un baiser elle effleura le front de la vieille dame, puis, après avoir prié quelques minutes au chevet de son lit, elle gagna sa chambre, non sans avoir, au préalable, veillé avec soin à ce que rien ne manquât au confortable d'Églantine, qui couchait dans une pièce contiguë.

CHAPITRE V

Le lendemain elle se réveilla lasse, courbaturée, comme si des coups eussent meurtri ses membres. Moralement, toutefois, elle se sentait mieux. Le brouillard qui ternissait sa mémoire se dissipa, et les événements de la veille se retracèrent en elle avec une intensité moins cruelle qu'elle ne l'avait craint. Son attaque de nerfs, en épuisant son énergie, avait comme séché l'âcreté de son âme. Elle se trouvait dans le cas des convalescents dont l'organisme est tonifié par le mal vaincu. Elle considérait avec plus d'élévation l'importance relative des faits passés, et sans ce pessimisme habituel qui lui faisait juger irréparables les accidents de son destin.

La journée fut morne.

Il plut beaucoup ; et elle resta à coudre dans la salle à manger, tout l'après-midi.

Vers cinq heures, M. Lévêque profitant d'une éclaircie s'en alla prendre un apéritif.

Elle se trouvait seule pour la première fois depuis le matin, et ses pensées purent librement s'enchaîner, n'ayant plus le souci de proférer par instants une phrase oiseuse pour distraire son père.

A travers les carreaux, le jardin trempé, les arbres ruisselants, les feuillages flétris, le gravier boueux, et surtout la mélancolie de

l'atmosphère transpercée de longues aiguillées d'eau, lui parurent le paysage symbolique de son état d'âme. Tout à coup, le vent s'apaisa. Une accalmie morne où semblaient s'affadir sous un pinceau grisaille les nuances humides et les odeurs mouillées, succéda à l'emphase véhémente de la rafale.

N'était-ce pas l'image de la vie, cette tempête? — Des bruits, des cris, des râles, des grondements... Des pauses, des silences, des vides... des lueurs qui s'éteignent... des sons qui meurent... des pas qui s'éloignent... d'oppressants crépuscules derrière une lucarne, où l'on sent qu'on suffoque d'un désir d'horizon...

Mme Maret pensait à Léonie.

Que faire? La renvoyer sans aucun doute. Et pourtant des scrupules la retenaient. Quels droits et quels griefs alléguerait-elle devant son père pour pouvoir agir? D'ailleurs, cette fille, en sa colère, la trahirait, avouerait le honteux motif! Et puis, s'il allait s'opposer, fort de son autorité légitime, à ce renvoi? Quelle scène atroce s'ensuivrait... Les perplexités étaient si obsédantes qu'elles lui faisaient oublier l'autre sujet cuisant : le souvenir de son accès de folle audace de la veille.

Seules, les paroles de Fresnaud, résonnant encore en elle, lui donnaient l'impression d'être éclaboussée de soleil! Il avait entr'ouvert, en quelques phrases hâtivement esquissées, de vastes perspectives, où son âme éprise d'idéal pouvait pleinement s'assouvir.

Car Mme Maret, si elle était mystique, ne l'était qu'en partie. Le dualisme de sa nature ardente et contenue, prude et passionnée, fantasque et pratique, ne pouvait à cause de ses antagonismes se dépenser totalement en un sens déterminé vers un but précis. Elle était obligée de se créer une double activité, l'une chimérique, l'autre positive; ses illusions étaient les fleurs de sa tendance imaginative, ses vertus étaient les fruits de son instinct moral. Or, elle voulait lier à ses appétits psychiques ses besoins sentimentaux. Le catholicisme, avec son prestige transcendantal et ses stimulants émotionnels, paraissait convenir à ses aspirations. Elle s'y jeta avec cette frénésie sourde qui la caractérisait, quand, au bout d'un certain temps, elle se lassa d'un idéalisme qui n'excitait plus directement sa sensibilité; elle continua, toutefois, à s'efforcer de croire, se dissimulant le doute qui gangrenait sa conscience.

Fresnaud, en lui laissant percevoir à travers ses suggestives paroles, des images d'une plasticité neuve, devait, nécessairement, émouvoir cette exaltée que le mirage mystique ne troublait plus.

Et puis, il apportait le rayonnement de la pensée moderne qui, dans ce milieu provincial où les idées moisissent et se dessèchent sur les claies des traditions, empruntait un éclat d'originalité.

Il avait donc suffi de quelques phrases jetées au hasard, mais investies de la propriété d'être « actuelles », c'est-à-dire de s'adapter à l'état intime d'un être, pour que ces paroles acquissent un pouvoir miraculeux sur la volonté et l'intelligence.

Tel était le cas de Mme Maret, lorsque la veille, après s'être pénétrée de la capiteuse idéologie de Fresnaud, son mouvement réflexe fut un acte d'audace que jamais elle n'aurait pu froidement préméditer. Il avait fallu le facteur d'une émotion irrésistible, pour que cette femme guindée par un respect exagéré des convenances, eût osé défendre l'homme qui venait de provoquer autour de lui, haines et scandales! Or, elle avait senti qu'inutile eût été l'effort de résister à son impulsion, et c'est, sans doute, pour cela que le lendemain, en ce jour de pluie où elle cousait dans la salle à manger, elle n'attarda pas sa réflexion à commenter l'acte accompli et à en retirer de vains remords.

Lorsque M. Lévêque rentra, elle remarqua, immédiatement, la tristesse empreinte sur sa face.

Sans rien dire il se dévêtit, ôta son chapeau, son mac-farlane, porta sa canne dans l'antichambre, puis vint s'asseoir pour lire devant la table, sous la lampe, dont les reflets dansaient sur son crâne poli comme une boule d'ivoire.

Le chat quitta le coussin, près de l'âtre, où il s'était étalé, s'étira en ronronnant, vint frotter ses poils aux jambes du vieillard, engourdi d'un immense ennui qui flottait dans ses glauques prunelles, à l'état de fluides corpuscules noircissants. Sa langue rose lécha son poitrail, coula le long de son ventre, lissa avec ferveur ses fines pattes velues, tandis que par pauses brèves il interrompait sa besogne, guettant, le corps tendu, les oreilles dressées, le regard circonspect, des impressions d'une ténuité insaisissable.

Eglantine, qui continuait à lire près de la fenêtre aux lueurs faibles du crépuscule, fut interpellée par sa cousine.

— Tu vas te faire mal aux yeux à lire ainsi dans l'ombre ! Rapproche-toi donc de la lumière, viens t'asseoir à côté de ton oncle, tu y verras clair.

L'enfant obéit, quand, à sa vive surprise, elle s'aperçut que M. Lévêque pleurait.

Deux larmes lourdes, glonflées, informes, ralenties dans leur

chute par les rainures des rides, pendaient le long de son visage, puis, s'égouttaient, lentement, jusqu'à son journal, tachant le papier de petits ronds jaunes.

— Tu pleures, mon oncle? dit-elle en posant sa main sur le poing du vieillard appuyé sur la table. Tu pleures? Pourquoi donc?

A ces mots, Mme Maret se retourna.

— Qui pleure? ... Papa!... Mon Dieu, qu'y a-t-il encore?

Le vieillard sanglotait maintenant. C'était un sanglot frénétique et débile, un sanglot qui semblait moudre la douleur.

A force d'insistances, Mme Maret parvint à lui faire avouer le motif de sa peine. Alors, en s'essuyant les yeux, il raconta, la voix enrouée de larmes:

— Tu sais que, comme d'habitude, j'allais au café tout à l'heure. Quelle pluie! J'étais trempé; j'arrive grelottant. J'entre; le gaz était déjà allumé, et j'aperçois, jouant au billard, Étienne, Pinon, le jeune Lepic et le colonel de Franqueville. Dans un angle de la salle, d'Harcourt, Rollet et un autre que je ne connais pas, faisaient une partie de manille. Je m'approche d'eux, tout naturellement, n'ayant pas remarqué qu'ils ne m'avaient pas encore salué, quand, à ma stupéfaction, d'Harcourt, mon ami d'Harcourt... — un sanglot l'interrompit — détourne la tête, tandis que Rollet me dit, sans me tendre la main, avec un ton, un ton d'un sec, d'un coupant que je n'oublierai jamais: « Nous ne jouerons pas aux dominos aujourd'hui ». Je t'assure que j'ai cru tomber. Enfin, pour ne pas avoir l'air, je suis allé m'asseoir à une petite table plus loin, demandant une consommation que je n'ai pas pu prendre. Aucun n'a eu le courage de venir vers moi. J'étais comme un paria, relégué dans mon coin, tout seul, la mort au cœur! — Bref, n'y pouvant plus tenir, je me suis levé, et pas un seul, entends-tu, pas un (ils se sont tous donné le mot) ne m'a salué au passage. A mon âge, subir cet affront, c'est le coup de mort!

Et il se remit à sangloter, le buste replié sur la table, la tête dans les mains, tout secoué d'un inconsolable désespoir.

Mme Maret souffrait mille angoisses. Elle se sentait coupable de cette détresse, car c'était elle dont l'absurde emportement avait suscité la catastrophe qui arrachait à son père ses dernières distractions, l'isolait en la situation cruelle d'un banni. Elle s'étonnait, tant elle exagérait sa responsabilité, qu'il ne la maudît pas; et le fait de s'être félicitée, tout à l'heure, de ne pas éprouver de regrets pour l'acte commis la veille, lui parut l'indice d'une âme

de toute pudeur. Ah! elle pouvait se vanter d'être inaccessible au remords! Elle pouvait braver la destinée en prétendant n'être que la seule victime susceptible de supporter les représailles de son méfait! Elle pouvait, avec un orgueil dérisoire, mépriser l'opinion, alors que celle-ci se vengeait d'elle de la façon la plus pénible, la plus perfide, en atteignant, par un choc en retour, la quiétude de son père!

Sa gorge était contractée, ses yeux secs, elle errait de long en large dans la salle à manger, sans parvenir à maîtriser sa complexe souffrance.

Églantine, le front appuyé à la vitre, rêvait.

Le chat, d'un bond, grimpa sur la table et vint caresser avec inquiétude, les mains frémissantes du vieillard.

Mme Lévêque, qui dormait, se réveilla. Elle parut un peu effarée de voir la lumière de la lampe, car, s'étant endormie dès le déjeuner, elle avait perdu la notion du temps, la filière de ces heures d'après-midi qu'elle savait discerner à cause des incidents de la promenade et du goûter, qui les lui rendaient distinctes et familières.

Mme Maret arrangea l'oreiller sous sa tête, lui couvrit les genoux d'un léger molleton, la rapprocha de la table pour qu'elle pût s'amuser à manier et à renverser les objets inoffensifs qui, par hasard, lui tombaient sous les doigts.

L'infirme dévida une bobine de soie noire. Le chat, voyant se balancer un fil, crut à un jeu et commença à gambader, tirant avec ses ongles la bobine mobile... mais Mme Lévêque se fâcha.

Par instants elle semblait aimer les animaux, elle tendait la main pour les caresser, elle leur murmurait des mots doux et incohérents, puis d'autres fois elle s'en effarouchait.

Mme Maret, voyant que le jeu allait mal finir, fit signe à Églantine d'emporter le chat.

Ensuite, Léonie prépara le couvert.

M. Lévêque se leva. Sa fille cherchait en vain des paroles touchantes, de ces paroles qui fuient toujours aux moments critiques de la vie, alors que le cœur saigne de commisération et que les lèvres se taisent, incapables de proférer le mot consolateur. Enfin, elle lui dit :

— Pourquoi n'irais-tu pas en face, au café des Patriotes? C'est un endroit bien famé : le maire et M. Juliard, le grand industriel, y vont chaque soir.

— Aller au café des Patriotes, moi! Moi, qui depuis vingt ans suis le client inamovible du café de la Boule d'Or! A mon âge, changer d'habitudes! Et puis, risquer de rencontrer cette canaille de Charru, qui, hier, a failli m'insulter! Ah! ma pauvre Claire, tu me connais bien mal!

Mme Maret fut interloquée de la violence avec laquelle il s'exclama. Son chagrin plaintif, humilié, était supplanté par une rage soudaine qui décuplait ses forces ralenties. Ce n'était plus l'amertume bénigne du vieillard qui boit encore une fois, avant de mourir, à la coupe des désillusions, c'était une révolte juvénile qui embrasait son âme, qui ravivait une animosité éteinte, qui ressuscitait à travers son spectre caduc, une virilité disparue, la virilité saine et noble de l'être qui refuse d'accepter la souffrance, et préfère la lutte à la résignation. Mais cet état dura peu. L'homme dont la volonté est foncièrement usée, est sujet à des rescousses d'énergie qui ne sont qu'éphémères. Une dépression inévitable s'abattit donc sur M. Lévêque. Depuis ce jour, son humeur taciturne s'accentua, et il ne parut bientôt plus dans la vie qu'un être d'importance secondaire, comme sa femme, dont la réalité ne subsistait que physiquement.

Mme Maret, lorsqu'elle réfléchit quelques heures plus tard à la scène qui venait de s'accomplir, comprit que ses incertitudes, à propos de Léonie, étaient abolies à jamais. Il ne fallait, sous aucun prétexte, aggraver l'irritabilité chagrine de son père, quitte même à en être déloyale vis-à-vis de sa conscience. Supporter la présence désormais répugnante de cette fille serait pour elle un sacrifice, mais n'était-ce pas juste qu'elle expiât par une continuelle mortification, la faute que son imprudence lui avait fait commettre? Et toutes les tortures des scrupules mystiques vinrent éprouver cette laïque passionnée, qui, par la nature même de son âme, appartenait à la secte des éternelles martyres!

CHAPITRE VI

Eglantine-Louise-Marie Lévêque était née à Paris en 1888.

Son père, Henri Lévêque, venait de fonder, en association avec son frère Hector, une maison de soieries en gros, installée dans un vaste local, au premier étage d'une de ces gigantesques bâtisses de rapport, sise rue du Quatre-Septembre.

Primitivement employé chez un fabricant concurrent, Henri Lévêque avait assez rapidement amassé la somme fondamentale qui devait réaliser l'ambition de sa vie : devenir patron.

Il avait épousé une jeune et jolie femme rencontrée, un soir de hasard, rue de la Paix, tandis qu'embarrassée d'un gros carton, elle trottait dans la boue gluante. Galamment, il lui avait offert de porter son paquet, la jeune fille avait rougi, hésité, puis, réfléchissant qu'elle était fatiguée, et qu'après tout, sa proposition n'était pas déshonnête, elle accepta.

En marchant, ils causèrent. Elle était vendeuse chez Mlle Daniel, la célèbre modiste. Son gain était modeste, elle soutenait sa mère, mais la vie était bonne tout de même, et ses lèvres blêmies par le froid de janvier, riaient, comme des fruits tentants, sous sa voilette.

Henri Lévêque, brave garçon, naïf et sensible s'en éprit. Et comme les renseignements recueillis sur son compte étaient favorables, on célébra leurs noces avec fracas, chez Véfour, un mois après.

A l'occasion de cette cérémonie, M. et Mme Lévêque, accompagnés de Mme Maret, récemment mariée, vinrent de province. On fut très gai, on porta beaucoup de toasts au bonheur des époux, enfin les demoiselles d'honneur improvisèrent un cotillon qui creusa en elles d'intarissables sources de joyeux souvenirs.

Pendant six ans, au grand chagrin de la jeune femme, ils n'eurent pas d'enfants. Cependant, l'année où Henri Lévêque, soutenu par son frère aîné, se lança dans une entreprise personnelle, une fille leur naquit. Elle fut accueillie comme l'enfant du miracle ! Or, l'hiver suivant, sa mère, dont la fine beauté provenait en partie d'une morbide délicatesse, fut emportée par la phtisie. Le désespoir de son mari fut intraduisible ! Il eût laissé péricliter ses affaires, si le devoir de laisser à sa fille une situation n'eût soutenu son existence délabrée.

Lui-même, à quelques mois d'intervalle, fut atteint d'une pneumonie et, à son lit de mort, il remit Églantine à son frère Hector, l'investissant des droits tutélaires les plus absolus.

Ainsi Églantine, privée prématurément de ses parents, ne conservait d'eux, grâce aux anecdotes et aux souvenirs dont on l'en entretenait, que de vagues notions, avec lesquelles elle se plaisait à reconstituer leurs figures, à imaginer leurs caresses, à s'enivrer d'une espèce de nostalgique amour qui adoucissait ses premiers

chagrins, mais aussi inoculait en elle une profonde mélancolie.

Son enfance se passa à rêver. Elle se forgeait des choses une conception embuée de poésie, à travers laquelle elle ne percevait qu'une réalité amortie, décolorée, douce et harmonieuse. Elle ne s'amusait pas, quoique l'oncle Hector, désolé de sa précoce gravité, la comblât de distractions, de gâteries, de jouets. Son plaisir préféré était de contempler, derrière la fenêtre, la rue, les passants, les voitures, l'animation de la foule, dont elle savait discerner les indéfinissables transformations suivant la qualité de la lumière.

Puis, parfois, elle descendait au magasin. Elle assistait à l'activité commerçante. Elle voyait des commis, dont les mises prétentieuses dissimulaient mal les intimes misères d'un linge raccommodé, remuer des pièces d'étoffe, les déplier devant l'acheteur, parler avec volubilité en un jargon technique qu'intuitivement elle comprenait, monter sur des escabeaux, entasser des piles sur des rayons, tout en glissant un mot furtif à l'oreille d'une vendeuse, pendant que l'oncle Hector, un crayon à l'oreille, se promenait çà et là, dictant d'un ton bref quelques ordres.

Parmi les vendeuses, il y avait une vieille demoiselle et sa nièce, pour qui Églantine s'était prise de sympathie. Ces deux femmes avaient connu sa mère, et leurs éloges ne tarissaient pas sur la grâce et la bonté de la défunte.

Églantine les écoutait en silence. Rarement des pleurs trahissaient son émoi. Son caractère se concentrait de jour en jour davantage, car elle éprouvait le bizarre sentiment d'être jalouse de ses impressions, comme d'une propriété dont on sait la valeur et la fragilité. Et puis aussi, elle appréhendait d'être plainte. Encourir la pitié d'autrui lui semblait une humiliation ; même envers son oncle qu'elle aimait avec tendresse, elle cachait ses petites souffrances, ses petites déceptions, ses peurs indéfinissables de vivre... Son cousin seul lui inspirait confiance. Jacques Lévêque lui paraissait loyal, sincère, parce qu'il débitait de franches impudences avec un flegme parfait. Il rapportait, le soir, à dîner, une série de racontars recrutés dans tous les mondes, depuis celui des coulisses jusqu'au judiciaire, qui divertissaient l'oncle Hector et émerveillaient la petite fille.

Ainsi, dénuée d'éducation, s'étiolant au contact de l'existence artificielle de demoiselles de magasin, d'un journaliste pédant, et d'un vieillard obsédé par ses affaires, elle ignorait le sens véritable

de la vie, elle ignorait la joie de plénitude qu'éprouvent les enfants à dilater leurs jeunes forces en dépensant du rire, de l'exubérance, du mouvement, elle vivait comparable à ces petites « Infantes », peintes par Vélasquez, dont le sourire figé et le regard éteint évoquent de sépulcrales virginités...

Un rêve, cependant, parfumait l'anormale gravité de son âme. Comment était-il né ? — Elle ne le savait pas. Toujours est-il qu'il croissait en elle comme une plante, absorbant la sève de ses jeunes espoirs et lui donnant, en échange, de secrètes félicités.

Vers sa douzième année, Églantine s'alanguit. Son petit corps devint débile, son ossature sembla fondre, comme usée par le frottement des délicats tissus de sachair amincie ; sa gorge enfantine fut sillonnée de réseaux bleuâtres et ses bras trop fins prirent des modelés d'albâtre. Alors, l'oncle Hector s'inquiéta. L'atavisme maternel guettait-il cette proie frêle ? Il la conduisit chez des spécialistes, la contraignit à se saturer d'odieux médicaments, bref, n'aboutit à rien, sinon à l'anémier davantage, quand son frère et Mme Maret proposèrent de la garder à la campagne.

. . . .

Églantine s'amusa réellement ces premiers jours où elle connut la liberté, le plein air, le vaste ciel, les fleurs vivantes qui semblent souffrir des atteintes des doigts, les fruits aux arbres qui oscillent comme des joyaux balancés par le vent, les champs où vibrent les éclairs héroïques des épis mûrs, la limpide rivière bordée de petits saules, enfin, l'ombre exquise de la nuit, que ne déchirent pas les inévitables lueurs des réverbères.

Depuis dimanche, M. Lévêque n'avait paru qu'aux heures des repas ; Mme Maret se taisait, minée par un secret chagrin ; l'impotente, plus irritable, pleurnichait sans cesse. Malgré la tristesse ambiante, Églantine, par un besoin de réaction sans doute, se sentait gaie. Et c'était une sensation nouvelle et délicieuse ! Il lui semblait qu'elle renaissait ! La nature dessillait ses yeux par l'intérêt de ses mobiles et captivants spectacles ! Dans le verger voisin, elle s'étendait amoureusemnent sur l'herbe, fleurant les grappes violettes des ceps fléchissants, s'aplatissant le plus possible au ras du sol, envahie du désir étrange de s'unir à la terre, de s'enfoncer en elle, de se dissoudre en sa poussière magique où s'accomplit le divin sortilège des germinations.

Elle revenait de ses courses à travers la campagne, plus rose, le teint ambré d'un léger hâle, la parole plus vive, stimulée par une

ardeur vitale, moins encline à demander des livres mélancoliques pour distraire ses soirées passées entre Mme Lévêque, somnolente, et le chat accroupi qui lustre son pelage.

Une semaine environ après son arrivée, l'oncle Hector vint dîner à l'improviste.

Il parut décontenancé de l'abord triste, de l'amabilité forcée, de l'enjouement suspect, avec lesquels on l'accueillit. Il sentait flotter entre eux un malaise vague qu'il ne parvenait pas à définir. Cependant, la gaieté inattendue d'Églantine le réconforta. Il résolut de ne pas se laisser abattre par la dépression latente, et de tâcher de les dérider par la bonne nouvelle qu'il apportait.

Au dessert, il la révéla. L'effet prévu fut prestigieux! Le visage de Mme Maret s'éclaircit; M. Lévèque exigea des détails; Léonie oublia de changer les assiettes en sa préoccupation d'écouter.

— Vous me demandiez tout à l'heure, pourquoi Jacques n'était pas venu? Eh! mon Dieu, le cas est important et vous l'en excuserez.

Mme Maret se demandait avec inquiétude à quoi allaient aboutir ces mystérieux préliminaires.

— Jacques se marie.

Des interjections jaillirent!

— Mon Dieu! oui. Il se marie, et il a raison, le cher enfant! Il épouse une demoiselle de son monde : la fille d'un des rédacteurs de *la Gazette du XXe siècle.* Excellent parti, dot assez ronde, surtout avantage de se consolider dans un milieu où doit se fixer définitivement sa carrière. J'ai vu la demoiselle; elle est gentille, pas excentrique, elle m'a paru aimer les enfants, être entendue en ménage, d'où j'en conclus qu'elle sera une bonne épouse.

— Alors, dit M. Lévêque ragaillardi, nous allons donc aller à la noce! Et... à quand la cérémonie?

— On ne sait pas encore. Peut-être en décembre. Il y a quelques complications à cause d'un oncle de la fiancée, un vieil oncle à héritage qu'il s'agit d'amadouer, parce qu'il s'était fourré dans la tête, ce bonhomme! qu'elle n'épouserait qu'un officier de marine. C'est un fameux type! Il prétend que seules les périodiques absences entretiennent l'amour!

— Drôle de conception du mariage! s'écria Mme Maret, moi, si j'aimais mon mari, je voudrais être auprès de lui à tous les instants de la vie, partager chacune de ses souffrances, chacune de ses joies.

Elle proféra ces paroles avec conviction, car dès que l'on touchait à certains sujets sentimentaux, l'enthousiasme de sa nature vibrait comme un instrument dont on ébranle les cordes.

M. Lévêque sourit avec aigreur. Il considérait fréquemment les idées de sa fille comme celles d'une « exaltée », n'ayant nulle valeur positive, et d'ailleurs, il trouvait grotesque qu'elle parlât en termes aussi émus du mariage, elle, qui plus que toute autre en avait essuyé les déceptions. Il redevint morose ; Églantine monta se coucher.

L'oncle Hector se retira ensuite, et promit de revenir bientôt.

La soirée était belle et scintillante. Mme Maret en l'accompagnant à la grille, s'étonna de la splendeur de cette nuit d'automne remplie de voluptueux parfums, qui montaient en mystérieuses spirales vers les astres, comme si les fleurs eussent brûlé dans les cassolettes de leurs calices des essences capiteuses.

Quelque temps après la série de tous ces événements, Mme Maret eut une douloureuse hallucination. Elle était dans le jardin, par une de ces chaudes après-midi d'octobre qu'aromatisent les senteurs des vergers, quand elle sentit la lettre qu'elle parcourait lui glisser des mains, une sueur froide perler à sa chair, et comme si un grand vent insolite s'élevait tout à coup. Elle lisait à ce moment-là, une lettre de sa fille, dans laquelle étaient relatés divers épisodes d'une excursion dans le Sud-Oranais qu'elle venait d'accomplir avec son mari.

Naturellement, ainsi que la tante Pichon l'avait prévu, sa grossesse n'avait encore été qu'illusoire, et cette déception agissait sur l'imagination pessimiste de Mme Maret, quand le phénomène eut lieu.

Elle vit s'allonger devant elle une route crayeuse, bordée de cactus. Çà et là, des groupes de dattiers se profilaient sur l'horizon avec une netteté métallique. Une énorme torpeur pesait. La terre, prostrée, exhalait des buées brûlantes qui desséchaient les plantes par les racines. Des sauterelles crissaient. Le ciel était d'un violet sombre, et le soleil ruisselait d'or.

Cependant, au milieu de cet implacable paysage, une jeune femme dont la démarche, la chevelure, la silhouette rappelaient textuellement Jeanne Bartau, apparut sur la route, accompagnée d'une petite fille. Elles marchaient toutes deux sans détourner la tête lorsqu'un Arabe, puis deux, puis trois, surgirent d'entre des massifs de figuiers, derrière des tronc d'aloès, parmi des touffes

d'alfa, peuplant inopinément l'immense solitude de cette plaine dont la surface paraissait unie comme le désert.

La jeune femme et la petite fille s'avançaient toujours sans remarquer l'apparition de ces hommes dont le nombre se multipliait de minute en minute, tels les soldats embusqués derrière des broussailles qui, à l'instant de l'attaque, se redressent innombrables, quand... (le cauchemar devint atroce : Mme Maret perçut distinctement le crime qui allait s'accomplir) les brigands se précipitèrent sur la route, les étreignirent, les égorgèrent !

Ce fut net et foudroyant !

Mme Maret défaillit. On la trouva sur le sol, l'écume aux lèvres, serrant un papier chiffonné que l'on reconnut être la lettre de sa fille. Fresnaud, appelé en hâte pour la soigner, se fit expliquer plusieurs fois en détail l'hallucination. Elle décrivit avec précision la torture qu'elle avait subie en voyant ces individus apparaître, un à un, dans cette solitude, comme si par une maléfique métamorphose, les formes végétales se fussent soudain animalisées. La peur indicible que cette vision lui inspira fut peut-être la souffrance la plus aiguë de tout le rêve. Puis, cette impossibilité d'agir, cette nécessité inexorable d'assister, passivement, à l'assassinat de sa fille, alors qu'on la voit, qu'on la touche presque. sans pouvoir articuler un cri, faire un geste, séparée du présent par un abîme inconcevable ! C'était, disait-elle, la torture que doit éprouver le damné qui, une fois mort, participe d'une manière invisible à la vie terrestre, dénué de tout moyen de communication, de tout pouvoir d'efficacité sensible.

Fresnaud essaya de reconstituer rationnellement les idées motrices qui avaient dirigé le cauchemar. Il lui fut aisé d'attribuer à l'action que la description du voyage de sa fille avait exercée sur sa pensée, l'anomalie d'avoir placé ce drame dans un pays qu'elle ignorait, en un cadre qu'elle ne pouvait imaginer qu'intuitivement, aidée de quelques photographies. Ensuite, l'émotion d'avoir reçu le jour même la missive d'une personne chère, devait fatalement obséder un être aussi excitable que Mme Maret, d'autant plus que sa sensibilité maladive ébranlée, récemment encore, par une crise hystérique (on lui avoua la scène de dimanche) contribuait à occasionner des accidents de ce genre. Mais ce qu'il ne parvenait guère à élucider, c'était la présence de cette petite fille. Mme Maret disait ne pas la reconnaître, elle était incapable de rattacher son image à une association d'idées antérieures. Elle semblait provenir d'une

mystérieuse réminiscence que Fresnaud expliquait par le dépit de Mme Maret de ne pas se savoir encore grand'mère, et qui avait engendré en sa sub-conscience une série de rêveries obscures évoluant autour de la notion centrale de « l'enfant ».

Il n'était pas superstitieux et n'accorda pas à ce phénomène purement pathologique importance occulte de divination ou d'avertissement.

Néanmoins, Mme Maret voulut à tout prix envoyer une dépêche à sa fille, et seul, le télégramme rassurant, daté d'Alger, qu'elle reçut dans la nuit, la calma tout à fait.

CHAPITRE VII

— Madame a-t-elle vu sortir Mlle Eglantine? C'est l'heure de son goûter, et elle n'est pas là. J'ai cherché au jardin, au grenier, elle n'y était pas.

C'était Léonie — dont l'humeur s'était rassérénée depuis qu'elle s'était convaincue qu'on ne la renverrait pas — qui venait d'entrer dans la lingerie où Mme Maret repassait des mouchoirs d'une batiste trop fine pour les abandonner au lavage grossier du blanchisseur.

— Tiens, fit-elle sans se retourner, c'est étonnant! Elle est si exacte d'habitude. Cherchez encore. Elle doit être à lire dans quelque coin. D'ailleurs j'ai fini, je vais y aller moi-même.

Elle plia les mouchoirs, les noua avec une faveur rose, car c'était un petit cadeau qu'elle destinait à Églantine avant son départ, et elle savait le goût de la fillette que ravissait le moindre objet enveloppé avec précaution.

Elle était presque heureuse, ce jour-là, Mme Maret. D'abord, elle se sentait bien portante. Fresnaud était venu deux fois depuis son hallucination, et durant les courts instants qu'il avait passés près d'elle, quelques phrases habiles avaient agi sur ses nerfs d'une manière bienfaisante.

Lorsque Mme Maret se décida enfin à chercher sa petite cousine, il faisait déjà presque nuit. Octobre finissait. Les journées étaient brèves, les crépuscules brusques, les soirées froides.

Penchée sur la rampe de l'escalier elle l'appela, mais Léonie seule répondit.

— C'est à n'y rien comprendre, à c'te gosse. Y a pas une heure, elle furetait partout dans ma cuisine me demandant l'heure qu'il était. Et moi que j'lui dis : « C'est y donc que vous avez faim, m'amzelle Églantine, pour demander déjà l'heure? ». — Ma foi non, qu'elle me dit, c'est pour rien, c'était pour savoir...

Mme Maret haussa les épaules. Elle rentra dans la chambre de la fillette. Quel doux souvenir de maternité y rôdait! C'était dans cette chambre que couchait sa Jeanne bien-aimée... c'était dans ce lit couvert d'un édredon rose qu'elle venait, chaque soir, lui joindre les mains, baiser son front, border son petit corps gracile blotti sous les draps frais.

Une nuit, elle avait eu un accès de faux croup. Quelle détresse que cette veille passée au chevet de ce pauvre être qui ramait dans l'air avec de grands gestes éperdus, qui se cabrait sous la morsure du mal, dont le visage puéril tordu par les spasmes de la toux, sertissait des yeux agrandis, vieillis étrangement par la souffrance! Ah! comme elle s'en souvenait de l'anxiété qui avait laminé son cœur de mère! Et ces heures lentes, ces heures qu'elle écoutait sonner dans la nuit comme des larmes funèbres, ces heures qu'elle entendait encore, tombant, lourdes et noires, de quelque gothique cadran.

Puis, une autre nuit encore, comme elle avait pleuré! Elle se sentait au fond du désespoir! C'était après une scène de famille. Sa mère avait été injuste et cruelle, son père égoïste et implacable. Elle était alors veuve depuis six mois; sa fille avait huit ans. Ah! comme elle avait pleuré, la tête appuyée au petit lit où reposait l'enfant, amortissant dans l'oreiller l'éclat de son sanglot, se sentant quelque chose de mort au fond d'elle-même, comme si une pierre avait troué son cœur.

A l'aube cependant, une aube lilas qui filtrait à travers les rideaux de mousseline, elle s'était sentie renaître, parce que sa fille avec une de ces troublantes divinations qui rendent les enfants augustes et mystérieux, lui avait passé les bras autour du cou et murmuré cette phrase, inconsciemment prophétique :

— N'aie pas de chagrin, petite mère! Le bon Dieu t'ôtera ton mal pour t'en donner un autre bien meilleur, que tu ne sentiras plus.

Elle n'avait pas compris ces obscures paroles, et aujourd'hui en y songeant, elle souriait encore de leur naïveté. Enfin, un dernier et poignant souvenir restait imprégné aux murailles de cette pièce.

C'était la veille du mariage de Jeanne. La jeune fille, inspirée

par un de ces délicats sentiments si caractéristiques chez les femmes, avait voulu parer sa chambre, en signe d'adieu, de fleurs, d'énormes quantités de fleurs ! Et c'était dans ce décor asphyxiant de volupté comme la chapelle d'une madone espagnole, qu'elle était venue, le soir, l'embrasser une dernière fois. La jeune fille, assise devant son petit bureau, cousait sa photographie à un scapulaire, afin que sa mère le portât désormais.

Leur adieu fut déchirant. Il semblait que des câbles tiraient en sens contraires leurs cœurs qui voulaient se joindre... Et ces fleurs ces bouleversantes fleurs répandant des parfums à flots, comme elles pénétrèrent leur amour navré d'une tragique ivresse !

Le lendemain elles se séparèrent.

. . . .

Cependant, Mme Maret après avoir inspecté d'un regard circulaire la pièce vide, s'apprêtait à redescendre, quand la surprise de voir la malle d'Églantine entr'ouverte l'arrêta.

Alors, une épouvante inexplicable l'étreignit. Sur le casier de cette malle, le linge épars, les robes chiffonnées, les chapeaux renversés, et surtout l'enveloppe de mousseline qui recouvrait la fameuse robe de linon, flasque, vide, lui suggéra l'impression qu'un malheur allait ou venait d'avoir lieu... Ce n'était pas du délire, c'était une certitude fixe et inébranlable qui l'immobilisait devant ces objets en désordre, devant cette malle béante...

Elle était vraiment douée d'une susceptibilité extraordinaire, pour éprouver de l'effroi ou de la stupeur, en des circonstances que nul n'aurait trouvées pathétiques, pas même étranges ! Or, elle restait là, pétrifiée, anéantie par l'intuition d'un drame mystérieux.

. . . .

A quatre heures, Eglantine était montée dans sa chambre. C'est à ce moment que Léonie, après avoir préparé comme d'habitude, son goûter dans la salle à manger, s'étonnait qu'elle ne survînt pas d'un instant à l'autre.

Une excessive nervosité rendait tremblants les gestes de la fillette, aussi dérangea-t-elle toute sa malle pour y chercher sa robe de linon. Elle la revêtit avec soin. Elle était très pâle et sa lividité, en se regardant dans la glace, s'accentua. Quand elle fut prête, avant d'ouvrir la porte, elle s'agenouilla devant un petit bénitier en biscuit, qu'un ange peint en bleu surplombait, les ailes étendues.

Ensuite, elle descendit au jardin. La fraîcheur de l'air la fit

tressaillir. Une brise colla l'étoffe légère à son corps mince, telle une Anadyomène adolescente enveloppée de voiles mouillés. Sans bruit elle tira la grille. La route était solitaire. Un chien brun passa, la queue basse, le museau flairant quelque vague ordure.

Eglantine traversa la route, et avec un joli geste de gratitude, elle envoya un baiser à la maison qui venait de l'abriter. Puis elle choisit les sentiers peu fréquentés qui dévalaient vers la rivière. L'un surtout était resserré entre une haie de peupliers et un immense champ de luzerne. On pouvait à peine s'y frayer un passage. La luzerne débordait, et les racines des arbres paraissaient les grosses veines de la terre.

Enfin, elle aperçut l'eau grise, ternie par le crépuscule, qui coulait lentement, froissée de courts remous; puis la berge nue et pelée, où de rares plaques d'herbe verdissaient de place en place. Personne. Le soleil mourait, là-bas, à l'horizon, derrière des brumes rougeâtres, comme un blessé bandé avec des linges sanglants.

Son courage fut prompt et décisif. Elle ne s'attarda pas à analyser sa résolution; elle éloigna d'elle tout inutile regret; mais pour distraire sa pensée suprême, elle contempla un petit nuage vert, d'un vert printanier, qui voguait gaiement dans le ciel... A ce moment elle n'avait plus d'âge. Elle était jeune et vieille simultanément, parce que son âme portait la prescience inouïe de la destinée passionnée et douloureuse que l'avenir lui réservait si elle avait vécu.

D'un effleurement de doigts, elle rétablit les plis de sa robe dérangés par le vent. Un attendrissement la saisit en pensant à cette robe, à ce petit bout de chiffon qu'elle aimait, peut-être parce qu'elle devinait qu'il serait son linceul... Petite robe rose qui flotterait comme un gigantesque nénuphar sur l'eau croupie de la rivière!...

Mais il n'y avait pas de temps à perdre. On allait s'apercevoir de sa disparition, on la rechercherait. Alors, elle se coucha sur le bord extrême de la rive escarpée, puis, d'un mouvement sec elle se retourna et son corps, en dégringolant, fit tomber une grêle de pierres, à laquelle succéda le bruit mou et visqueux du plongeon.

Sinistre Ophélie! quand, un quart d'heure plus tard, des hommes qu'elle n'avait pas aperçus, dans le crépuscule, sur la berge, la repêchèrent! Sa robe était fangeuse comme si pendant des mois elle eût séjourné au fond des lits aquatiques; son visage était blafard; dans ses yeux largement ouverts, les lueurs de l'agonie commençaient à stagner; et, horrible détail! une algue accrochée par

ses dents en un spasme pendait au coin de sa bouche, sinueuse et verte comme un reptile.

Les hommes la couchèrent sur la rive. Avec un canif, ils lacérèrent la robe. Son cœur battait encore.

L'un d'eux partit en courant vers la ville, à la recherche d'un médecin. Un autre qui la reconnut, malgré sa défiguration, pour être la petite pensionnaire de chez les Lévêque, s'en alla les prévenir.

Enfin, la nuit était opaque et les étoiles épinglaient le ciel sombre, quand le docteur Fresnaud et Mme Maret arrivèrent sur les lieux, découvrant avec peine, dans l'obscurité, le petit tas informe qui gisait sur l'herbe, répandant une odeur humide et fade.

Fresnaud lui prodigua des soins énergiques : les frictions, les insufflations d'air, la traction rythmée de la langue, et il parvint à lui faire reprendre connaissance. Mais cette reviviscence fut éphémère. Elle balbutia quelques mots, indiqua d'un geste tremblant qu'elle voulait parler à sa cousine, seule à seule. On l'avait transportée sur son lit, dans cette chambre où trois heures auparavant ignorant les affres de la mort, elle se préparait au suicide avec la grâce tranquille et la coquetterie radieuse d'une fiancée.

Les volets étaient demi-clos.

Au dehors, la nuit très noire semblait porter le deuil de cette virginale agonie.

Des fioles, des paquets de ouate éventrés, des drains en caoutchouc, un ballon d'oxygène, des instruments d'acier, des bandes de flanelle encombraient la commode et les sièges.

Ce désordre désola la petite moribonde. Elle était si délicieusement futile de par l'instinct même de sa race, que mourir en une pièce où le luxe de l'harmonie ne rythmait pas l'accord des choses lui causait un indéfinissable malaise. Elle eût voulu décéder parmi les fleurs et ses chers petits objets bien ordonnés, aux lumières de bougies dont les cires diaphanes lui semblaient des cols de cygnes. Elle eût aimé qu'il fît un clair de lune qui magnifiât les aspects de sa chambre et vînt jusqu'à son lit pour caresser ses mains... Mais surtout la présence d'un être aimé aurait été pour elle la joie incomparable, celle dont il faut mourir pour ne pas l'altérer ! Elle ne définissait pas à quel genre d'affection elle aspirait, elle était trop primitive et trop pure pour différencier en l'amour humain un, indivisible, ineffable, les formes arbitraires du sentiment. Non. Elle eût désiré avant de se roidir en l'éternel repos l'étreinte passionnée

de quelqu'un de cher et de perspicace qui l'eût consolée de ses désillusions.

Or, la vie, qu'elle avait méconnue, se vengeait de son dernier rêve en opposant à ses désirs suprêmes la plus morne des réalités. Cette chambre puante d'éther, ce désarroi, ces objets lugubres posés sur cette table, cette lampe à pétrole qui tachait de reflets gras les claires nuances de ces meubles, enfin l'assistance de gens plus ou moins indifférents, envers qui elle n'éprouvait qu'une vague gratitude, n'était-ce pas l'œuvre d'un destin moqueur?

Quand le docteur Fresnaud et M. Lévêque se furent retirés dans la pièce voisine, Mme Maret s'agenouilla auprès de l'enfant. Elle paraissait souffrir, elle respirait avec difficulté, et durant quelques minutes, elle fut en proie à un intime combat de volonté d'où elle ressortit victorieuse.

Très bas, avec une voix oppressée, brisée de fréquentes pauses, elle murmura :

— Pardon... cousine... de t'avoir fait de la peine... Pardonne-moi... car... vois-tu... j'aurais été trop malheureuse...

Une rougeur colora ses joues exangues, et plus bas encore, elle reprit :

— J'avais peur de vivre...

Mme Maret se recula brusquement, comme si une flamme venait de lui lécher le visage! Elle crut n'avoir pas entendu, mais Églantine répéta :

— J'avais peur de vivre...

Alors, elle poussa un cri qui fit accourir le médecin et son père.

Cette fois, il n'y avait plus d'erreur, elle avait bien compris : Églantine s'était tuée! Et eux tous qui croyaient à un accident!

L'enfant perdit de nouveau connaissance. Ses traits se pincèrent, sa tête retomba mollement sur l'oreiller, mais au bout d'un instant elle se ranima. Elle ne dit plus rien toutefois, jusqu'à l'aube. Seuls, quelques monosyllabes insaisissables glissaient entre deux râles; puis, au matin, elle s'éteignit, exhalant avec un souffle un nom qu'ils eurent peur de comprendre, car ce nom, qui était le secret de son rêve, était aussi le secret de sa mort : c'était Jacques!

On parla pendant une semaine, en visites, dans les cercles mondains de M..., de l'enterrement d'Églantine. Il avait été resplendissant de fleurs. Le petit cercueil disparaissait sous une avalanche de roses, et plusieurs couronnes furent portées sur des brancards, à cause de leur importance. Naturellement, les médisances pimen-

taient les propos, et quelques langues bien affilées prétendirent que la défunte devait être une enfant naturelle de Mme Maret, car il était inadmissible que l'on fît tant de frais en l'honneur d'une cousine!

Détail bien remarquable : à partir de cet enterrement, dont la munificence avait produit un grand effet, la plupart des amis des Lévêque, qui, depuis la scène du néfaste dimanche, s'étaient détournés d'eux, tentèrent la réconciliation. Différentes dames, et des plus rogues, accoururent chez eux, le jour même des funérailles, glissant, sur un ton condescendant, quelques paroles pacificatrices que Mme Maret s'empressa d'accepter au nom de son père.

Celui-ci put donc renouer avec ses anciennes relations, mais il n'osa jamais retourner au café de la Boule d'Or.

La douleur de l'oncle Hector fut encore pour Mme Maret une épreuve cruelle. Il vieillit littéralement de plusieurs années en quelques heures. Sous le frimas du désespoir ses cheveux blanchirent, il se voûta, une ride griffa sa tempe, ses orbites devinrent caves, son regard s'hébéta, ses mâchoires parurent déchaussées, enfin il perdit le goût de tout travail.

On avait obtenu sans difficulté un enterrement religieux car personne ne supposait que cette sinistre fin fût due au suicide. L'oncle Hector désira qu'Églantine fût inhumée au pays natal de son père, c'est-à-dire en le cimetière de cette ville même où elle avait expiré.

Jacques Lévêque n'assista pas à l'enterrement. Grâce à cette largesse de vue et à cette indépendance de cœur dont jouissent les utilitaires, il trouvait ridicules les cérémonies funèbres, propices aux larmoyantes tartufferies.

En vérité, sous la justesse de ce paradoxe, la raison profonde de ce mépris des conventions était un égoïsme formidable qui l'incitait à supprimer toutes les vaines entraves.

« A quoi sert, même pour les héritiers, se disait-il, de jouer cette comédie? Les corvées qui rapportent, certes, sont appréciables, mais les devoirs stériles, pourquoi les accomplir?

Cependant, Mme Maret éprouva douloureusement l'indécence de son abstention. Elle qui savait le puéril et tragique secret d'amour de la mort de la fillette, trouvait cynique l'indifférence de cet homme qui en était, pour ainsi dire, inconsciemment responsable. Elle sentait que lui surtout aurait dû être présent, qu'il aurait dû l'accompagner jusqu'à la fosse, jeter au moins sur elle la pelletée d'adieu!

Même l'oncle Hector, qui ne partageait pourtant pas le pénible secret, souffrit de l'absence de son fils. Il prévit mélancoliquement quoique sans rancunes, la probabilité qu'il ne l'assisterait pas davantage à ses derniers moments, et que son agonie halèterait dans le lamentable silence d'une chambre abandonnée, ou parmi les éclats de voix des domestiques...

. . . .

A la suite de toutes ces émotions, et surtout à cause de la dernière secousse que Mme Maret éprouva, après l'enterrement d'Églantine, lorsque ayant retrouvé sa lucidité, elle constata, avec stupeur, que sa mystérieuse hallucination avait coïncidé heure pour heure avec le suicide du surlendemain, elle fut frappée d'une fièvre cérébrale.

Toutefois, grâce aux soins dévoués du docteur Fresnaud, elle se rétablit au bout de quelques mois, singulièrement transfigurée, comme si pendant sa maladie une autre personnalité s'était substituée à la sienne.

CHAPITRE VIII

C'était une journée de fin mars poétisée par l'approche du renouveau.

La nature attendait le miracle ! Les ossatures des arbres, provoquantes en leur nudité, ressemblaient à des mendiantes qui réclameraient des guenilles...

Le ciel était encore indécis en sa pâleur, tantôt troublé par des nuées folles et cotonneuses qui passaient par larges essaims, telles des mouettes traversant la mer, tantôt épuré de tout nuage comme l'eau limpide d'un clair saphir.

A midi, la température était exquise. Il faisait bon frôler les murailles tièdes, léchées d'or.

M. Lévêque s'en allait par les rues, bien couvert sous sa pelisse, et parfois attardait ses mains gercées et tremblotantes à tâter la douce chaleur des murs ensoleillés.

Il se sentait ravivé par la sensation du printemps latent. Jouir encore une fois de la grande fête annuelle lui causait une petite excitation délicieuse. Il était pareil à un thésauriseur qui additionne les chiffres de sa fortune, comptant avec minutie les moindres satisfactions de ses ultimes années.

Ainsi, il se sentait tout réconforté par cette belle journée de mars où, marchant d'une allure plus vive, il se dirigeait vers la poste, afin de réclamer une lettre de sa petite fille, Jeanne Bartau.

Soudain, une idée allègre, une idée d'une folâtrerie bien sénile, lui traversa l'esprit : Pourquoi, au lieu d'aller en ville faire une course d'une importance relative — puisque cette lettre égarée était antérieure à celle qu'ils avaient reçue récemment — n'irait-il pas plutôt se promener à la campagne? L'herbe commençait à verdoyer, la sève jaillissait de toutes parts, et même quelques boutons précoces devaient rougir au sein des amandiers... Pourquoi n'irait-il pas faire un tour dans les champs, humer la brise acidulée de la saison adolescente ?... Cela lui rappellerait sa jeunesse, quand il vagabondait à travers plaines et forêts, le cœur craquant de désirs comme un bourgeon.

Il rebroussa chemin.

Oh! que ces courses juvéniles lui paraissaient savoureuses, maintenant que ses jambes flageolantes refusaient de le porter! Comme il regrettait de ne pas avoir su profiter davantage de ces heures de liberté et de plénitude, où toute la vie extérieure dégagée des mille forces obscures de l'eau, de l'air, de la végétation, de l'humus même du sol affluaient vers lui comme pour le remplir d'une surabondante énergie! Comme il avait entravé cette exubérance magnifique avec des soucis mesquins et des mélancolies veules! Combien de fois, l'âme chargée de dépit, de tristesse, de révolte, était-il venu exhaler sa rage de revendications devant ce large paysage, cet horizon bleu où les fines frondaisons arborescentes semblent des dentelures tracées à la plume, sur un vélin japonais. A l'évocation de tous les détails de cette époque lointaine, le pas de M. Lévêque se ragaillardissait. Il était arrivé à la lisière de la ville, où les maisons s'espacent progressivement plus humbles et plus délabrées, avant de s'isoler, rares et éparses, en la solitude des grandes plaines maraîchères. Il prit, à droite, un étroit sentier, longé par un ruisseau couvert encore d'un mince gel. Plus loin, les rayons du soleil avaient craquelé sa surface lisse, et des glacons aux formes brisées nageaient mollement sur l'eau quiète.

Les haies étaient épineuses, noires, embrouillées comme des barbes de cyclopes. Par-ci, par-là, le petit dard vert d'une feuille nouvelle surgissait roulé et pointu au nœud de la branche.

M. Lévêque s'étonna que le printemps fût si retardataire. Comme

tous les vieillards, aimant à comparer le passé avec le présent, il se persuadait que l'inexactitude des saisons était un phénomène particulièrement moderne.

Soudain, un nuage farceur, un de ces sournois petits nuages qui vagabondent à travers les ciels de mars, s'entr'ouvrit, et une averse bondit et sautilla sur la terre duvetée, parfilant l'or du soleil entre ses réseaux fluides. Chaque brin d'herbe accrochait une bulle diamantine qui s'évaporait au bout de quelques secondes. Des lymphes gluantes suintaient de l'écorce des arbres. L'eau vive du ruisseau accélérée par les picotements de la pluie murmurait une chanson dolente.

M. Lévêque se ratatina sous sa pelisse. Il sentait les agaçantes gouttelettes gicler sur son nez et ses joues, et l'envie rageuse de les chasser, de les refouler, lui faisait inconsciemment lever la main vers son visage.

Oh! l'irritante pluie, comme elle gâtait le charme de sa promenade! Il était si dispos, tout à l'heure, en respirant cette atmosphère clarifiée et tiède, que froissait à peine la brise. Il avait oublié, au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la ville, les aspects de sa vie morose, et les silhouettes toutes deux différemment tragiques de sa femme et de sa fille. Et puis, avoir osé modifier le plan quotidiennement pareil de l'emploi de sa journée lui paraissait une prouesse! Il avait dompté le gnome-despote de l'habitude, il venait de connaître la fantaisie, cette fée aux ailes d'or, qu'il n'avait jamais rencontrée dans l'ornière de sa rampante existence!

Malgré la pluie, M. Lévêque continuait à avancer. Tout le tréfonds romantique de sa nature, maintenant, bouillonnait d'aise!

Marcher ainsi, au hasard, sans se soucier de l'heure pâlissante, de l'intempérie, de la solitude, n'était-ce pas d'une indépendance grandiose, digne d'être assimilée à celle de ces obscurs aventuriers dont il avait lu l'histoire?... Cependant, les grandes vagues d'ombre de la nuit roulaient dans la campagne.

M. Lévèque se décida à rentrer.

Il était fatigué et traînait un pas ralenti, cahoté par les cailloux importuns qui geignaient sous sa semelle, ou bien éclataient, s'ils étaient en matière friable, en poudre crayeuse.

Sagement, il reprit le sentier de l'aller.

La clarté livide d'un croissant de lune illuminait les ajoncs d'un marais, et dessinait de blêmes entrelacs sur la houle crêpelée d'un champ de céréales.

L'enthousiasme de M. Lévêque diminuait peu à peu. Il commençait à avoir très froid. Ses mains s'engourdissaient au fond de ses poches. Des pierreries de givre s'accrochaient aux poils drus et ras de son menton imberbe. Son haleine s'évaporait en buée chaude de ses bronches congestionnées. Il parvint enfin à la grande route, et la suivit.

A travers les rangées parallèles des platanes qui la bordent, il aperçut, à gauche, la masse noire de la ville, piquetée de jaunes lueurs. Cela lui infusa de l'énergie, il essaya de courir.

Les premiers réverbères apparurent. Leur flamme clignotait derrière leurs verres ternis de bruine.

Puis ce fut le faubourg, dont les masures le soir, avaient l'air consumées. Par endroits, elles s'agglomёraient en tas compacts; les poutrelles de leurs faîtages s'étayaient mutuellement; entre leurs murs, des ruelles s'approfondissaient, traversées par le lit fétide d'un ruisseau; parfois un rayon de lune stagnait sur leurs toitures, éclairant une gouttière, une cheminée tordue, un carreau fêlé. Le sommeil les hantait déjà.

Huit heures sonnèrent quand M. Lévêque arriva sur la grande place. Dans un angle, l'église grimaçait de par toutes ses gothiques sculptures aux verves macabres et bouffonnes.

Sous la voussure du portail, dans chaque compartiment, un épisode de la Bible était relaté : de hideux gnomes lutinaient saint Antoine assis sur un roc conique, et dont la barbe vénérable était d'une rugosité de pierre ponce. A l'ombre de l'arbre paradisiaque, aux rameaux symétriquement taillés, Adam mangeait la pomme, tandis qu'étreinte par le serpent, Ève placide, le regardait. Salomé dansait devant Hérode avec des cambrures hiératiques, des lascivités réticentes, comme un Javanaise. Elle était vêtue d'une courte tunique, rappelant une cotte de mailles ! Noé dormait sous un figuier enlacé de pampres. Un de ses fils, irrévérencieux, surgissait inopinément, derrière le tronc du figuier. Puis c'était l'Arche d'alliance autour de laquelle gambadaient des adolescents aux moues dégoûtées, aux traits ravagés, comme si des larves eussent rongé le modelé de leurs visages. Enfin, sur le tympan supérieur un « Couronnement de la Vierge » suscitait une folle chevauchée d'anges et de séraphins, équilibrée par une foule cataleptique de bienheureux agenouillés en extase. Dans les niches latérales, les « Vierges folles » esquissaient de provoquantes attitudes : le ventre saillant, les cheveux épars, l'œil aguicheur, enveloppées de

draperies roides aux cassures naïves, elles étaient intensément comiques ! De l'autre côté. les « Vertus théologiques » brandissaient leurs attributs avec des gestes vengeurs !

M. Lévêque passa frémissant devant l'église.

Ses arcs-boutants semblaient les ailes mystérieuses du silence qui planait sur la ville. Des matités patinaient la qualité du granit ; son ossature était articulée comme celle d'une chauve-souris gigantesque !

M. Lévêque en eut peur.

Il ne se sentit rassuré que dans la « rue de Paris ». en voyant les boutiques éclairées.

Les reflets jaunes, verts, bleus, rouges des bocaux pharmaceutiques, dansaient sur le trottoir.

La loque écarlate accrochée à la devanture du teinturier, claquait au vent.

Les boucheries étaient closes, mais à travers leurs grilles on les discernait avec leurs carrelages saupoudrés de sciure, leurs patères en cuivre, leurs étals en bois mordus par l'oxyde du sang, les larges coutelas enfoncés dans la rainure des billots, les gigots pendus aux solives empapillotés de collerettes.

Il ne rencontra personne.

A la hauteur du « café de la Boule-d'or » il traversa, mais il ne put s'empêcher d'y jeter un coup d'œil.

Un globe électrique oscillait sous son enseigne. Une flèche de feu indiquait l'entrée. A l'intérieur, la fumée bleuissait l'atmosphère et noyait les contours précis des silhouettes, que l'on voyait se déplacer autour d'un billard, puis par instant se courber, abaisser horizontalement les queues fardées de craie, ajuster une boule invisible que l'on imaginait entendre caramboler. Auguste, un des garçons, après avoir servi à des clients quelconques une consommation, s'approcha machinalement de la porte vitrée et regarda dans la rue.

M. Lévêque — qui, pétrifié sur le trottoir en face, contemplait avec attendrissement ce café où, si douce, une partie de sa vie s'était écoulée — tessaillit.

« Quelle honte, si ce garçon allait l'apercevoir ! Pour qui le prendrait-on ! Demain il serait l'objet de risée de toute la ville ! »

Il s'enfuit comme une voleur.

En arrivant chez lui, il se sentit penaud, car c'était la première fois qu'il faillissait à sa ponctualité coutumière. Son cœur se bar-

bouillait, sa tête était lourde, enfin il rassembla son courage et entra. Naturellement, on l'avait attendu pour dîner.

Mme Maret lisait près d'une petite table, à l'ombre parfumée d'un énorme bouquet de violettes. Elle était habillée d'une robe de laine grise ornée de garnitures mauves. Ces couleurs douces, frottées d'argent lunaire, seyaient à la chaude pâleur de son teint. Elle avait embelli depuis sa maladie. Ses traits s'étaient affinés, une lumière secrète brûlait en ses pupilles cerclées de velours fauve, et sa bouche avait perdu son rictus souffrant tout en restant mince et sinueuse. Il semblait qu'une flamme intime l'eût transfigurée. Des rayons de béatitude, des éclairs d'intelligence illuminaient, par instant, sa physionomie, où l'expression avait durci, comme le métal après l'épreuve du feu. Ses gestes n'étaient plus aussi nerveux : ils se nimbaient d'une nonchalance qui harmonisait les proportions de son corps et attachait à ses bras mobiles les voiles invisibles de la grâce...

Elle paraissait rajeunie, ou plutôt, elle était différente. Une métamorphose indubitable s'était accomplie en elle durant ces derniers mois. Ce n'était plus Mme Maret, cette femme insignifiante, à l'âme grise, traînant l'ingrat fardeau des dévouements obscurs, c'était une femme soudainement épanouie au contact de quelque mystérieux soleil ! Elle avait conscience, désormais, de son droit et de sa raison d'exister. Le but de sa vie n'était plus l'idéal lointain de la sœur de charité dont l'effort escompte des bénéfices futurs, le but de sa vie était sensible, terrestre, elle pouvait y raviver directement son énergie.

On la voyait à présent, souple, alanguie, le regard suspendu au fil oscillant d'une pensée ténue, suivre les capricieux méandres d'une chimère. La préoccupation mesquine de la réalité. celle que ne perçoivent que les sens aveugles n'accaparait plus toute son intelligence. Si elle continuait de vaguer à ses occupations pratiques, elle y apportait maintenant un esprit de poésie qui embellissait le résultat de ses moindres efforts. Par exemple, elle avait compris que les soins qu'elle prodiguait à ses parents décupleraient leur valeur si elle savait y imprimer une forme élégante. Elle s'ingénia donc, avec les modestes ressources dont elle disposait, à améliorer le confortable de leur intérieur, à en adoucir la sécheresse par un luxe discret. Elle-même devint coquette ! Ses idées étaient si étrangères à celles d'autrefois qu'elle considérait la coquetterie non plus comme une futilité, mais comme un devoir : ne pas

rebuter, par la négligence de sa tenue, les regards suprêmes de ceux qui vont bientôt mourir est un acte de piété nécessaire. Elle se teignit les cheveux, se commanda deux robes et ne déjeuna plus en matinée !

Cependant M. Lévêque, en mangeant sa soupe bien chaude, où flottaient de petits croûtons, était envahi par la détente délicieuse que fait éprouver le bien-être du « home » quand on vient du dehors par une nuit d'hiver. Décidément, le risque des aventures à un certain âge manque de charme ! Quel froid il faisait ! brrou ! Il avait envie de souffler dans ses mains. Et quel silence ! quelle solitude ! Allons, le ronflement du poêle valait mieux.

Il raconta en termes pathétiques à sa fille les incidents de sa promenade. Il en souligna l'intérêt, en faisant allusion à des ombres insolites qu'il avait vues remuer derrière un arbre.

Mme Maret, terrorisée, poussait des exclamations.

— Mon Dieu ! quelle imprudence ! Mais c'est fou ! Qu'as-tu ressenti en te trouvant si loin et seul dans la nuit ?

Et le vieillard, grisé par ses propres paroles, la béatitude de la digestion, la tiédeur de l'atmosphère, racontait, emporté par une volubilité irrésistible, exagérant les dangers qu'il avait courus jusqu'à des proportions fantastiques.

Enfin ils passèrent dans le salon, car le docteur Fresnaud devait venir. Depuis la convalescence de Mme Maret, il avait pris l'habitude de leur rendre de temps en temps visite. C'étaient les seuls amis qui avaient courageusement continué à le recevoir depuis le jour où il avait dévoilé ses théories, et malgré son scepticisme il en était reconnaissant,

Et puis, cette provinciale, qui sous sa pruderie cachait un tempérament passionné, l'intéressait.

Quoiqu'en général il dédaignât la vanité, il n'était pourtant pas insensible à l'admiration violente que lui vouait Mme Maret. Ce géant d'orgueil était pusillanime par certaines faiblesses sentimentales ! Il était flatté de sentir son prestige subtil et si déconcertant apprécié par une femme inculte, mais vibrante. Un soir de confidences, il lui avait avoué l'énigme de sa destinée, et depuis lors elle le vénérait à l'égal d'un demi-dieu.

Il préférait sa société à celle de sa femme, créature timide, sans volonté, qui dissimulait ses impressions par effroi de les lui laisser pénétrer. Il était cependant bon pour elle, mais elle se contractait si douloureusement, lorsqu'il essayait de la comprendre,

qu'il s'en abstenait. Elle s'étiolait donc de consomption dans l'ambiance de cet homme supérieur qui, pareil à une plante parasite et monstrueuse, accaparait tous les éléments viables.

Quant à Mme Maret, ses relations avec le docteur Fresnaud accomplissaient en elle des miracles. C'est sous l'influence de ses idées que sa nature s'était transformée aussi profondément en l'espace de quelques mois. Il la modelait comme une cire. Son âme s'offrait à son toucher impérieux et délicat, comme un violon amoureux des doigts qui font vibrer ses cordes... Il lui était devenu aussi indispensable que l'oxygène ou la lumière. Les jours où elle ne le voyait pas, ses prunelles revêtaient le ton d'étain de jadis et ses mouvements perdaient la fringance voluptueuse qu'ils devaient au rythme du bonheur.

Or, l'état de Mme Lévêque avait empiré. La paralysie progressait au point de l'immobiliser toute, et sa fille passait son existence au chevet de son lit.

La situation de Mme Maret aurait donc été de plus en plus pénible, si la providentielle coïncidence d'avoir rencontré à ce moment-là un incomparable ami n'eût ravivé en elle l'espoir vital.

Il lui semblait, depuis qu'elle connaissait Fresnaud, avoir vécu jusque-là dans une gangue. Le souvenir des années moroses, sillonnées d'épisodes tragiques, qui avaient été sa jeunesse, lui causait des stupéfactions.

Comment avait-elle pu supporter la compression d'un pareil milieu sans réagir, sans parvenir à s'évader vers ce plein ciel ensoleillé, où son intelligence se dilatait aujourd'hui pour la première fois ?

Ah ! le malaise de ne pouvoir rêver, le désespoir de se savoir incomprise, la honte de laisser crier sa sincérité, tous ces préjugés dus à une éducation stérilisante, comme elle se rendait compte, maintenant, de l'importance qu'ils avaient tenue dans sa détresse ! Elle confessait tout à Fresnaud, avec une délicieuse simplicité à travers laquelle les abîmes profonds de l'âme humaine s'entr'ouvraient par instants aux lueurs jaillies des mots.

Il l'écoutait gravement, surpris de découvrir chez cette femme médiocre de telles délicatesses de sensibilité. Parfois, il l'aidait à gravir la pente escarpée de ses souvenirs. Il cherchait à coordonner les traits de sa physionomie mentale, à harmoniser les clairs-obscurs de sa pensée toujours embuée d'émotion. Il se sentait nécessaire dans sa vie, et ce motif seul suffisait à la lui rendre sympathique.

Pourtant, elle exerçait aussi sur lui un puissant ascendant.

Elle était si maternelle de par la générosité incluse au cœur de ses sentiments les plus divers, qu'il aimait à se reposer à l'abri de sa mansuétude. Et puis son opulente et défaillante beauté où s'attardait une fraîcheur de jeunesse, excitait étrangement ses sens; de sorte que peu à peu ces deux êtres d'ordre différent, d'intellectualités inégales, étaient parvenus, en vertu d'affinités mystérieuses, à nouer entre eux le lien d'un attachement exceptionnel.

Elle adorait en lui le héros, l'unique, celui qui correspond au rêve que chaque imagination se forme d'un type supérieur, tandis que lui aimait en elle non pas seulement sa personnalité, mais la femme, c'est-à-dire l'expression de son sexe inconséquent, ingénieux, complexe et intuitif, dont l'âme ondule et chatoie.

— Bonsoir, docteur. Quel froid ! Brrou !!... Vous semblez gelé!

M. Lévêque se frotta les mains.

— Tu devrais ranimer le feu, Claire. La grosse bûche est déjà consumée.

Mme Maret prit les pincettes et se pencha vers l'âtre.

Les cendres croulèrent, une branchette brasilla; puis, une flamme bleue jaillit entre les margotins, éclairant le tapis d'une lueur fugace.

Le docteur Fresnaud ôta son pardessus.

Il avait un peu maigri, et la nerveuse distinction de son torse et de ses membres imprimait à ses vêtements des plis mobiles.

Mme Maret se releva pour lui donner la main.

— Comment va Mme Fresnaud ?

— Pas mal, je vous remercie.

C'était deux phrases sacramentelles qu'ils considéraient comme un devoir de proférer. D'ailleurs nulle ironie n'en acérait l'accent. Mme Maret, loin de jalouser sa rivale, la trouvait au contraire sympathique, à cause des points de réciprocité qui les unissaient en une commune adoration pour Fresnaud.

Elle avait été lui rendre visite quelque temps après sa maladie. Elle l'avait trouvée admirablement installée dans une petite maison située aux confins de la ville, vis-à-vis d'un vaste horizon où l'on pouvait contempler les luttes épiques des nuages.

Les goûts artistiques du médecin se révélaient à travers la sobre élégance de son intérieur. Le confort était réduit à sa plus stricte expression de simplicité. Ni tapis encombrants, ni tentures asphyxiantes, ni bibelots inutiles n'altéraient la netteté de l'ensemble.

Çà et là, bien mis en valeur d'après la tonalité du jour, l'harmonie des accointances, quelques objets d'art surgissaient. Il y avait un Rodin pathétique dont les magnifiques spasmes se figeaient en la chair moisie d'un bronze vert. Un rutilant Besnard éclaboussait un mur de ses reflets inouïs ! Un portrait de Carrière éclairait de sa flamme grise un fond de pièce. C'était un portrait de femme, où l'âme ténue de la physionomie se dégageait peu à peu, montait se décalquer à fleur d'expression, projetait un éblouissement mystérieux... puis disparaissait de nouveau dans la pénombre charnelle, comme, au fond d'un puits, l'image de la lune brille alternativement, suivant le caprice des nuages...

Ce portrait captiva Mme Maret. Elle n'en comprit pas la prestigieuse facture, mais l'éloquence du visage la frappa. Auprès d'elle, Mme Fresnaud semblait gênée de ses exclamations enthousiastes, et comme, s'étant rassise, Claire s'informait de son trouble, la jeune femme lui raconta, avec une résignation triste dans la voix, que ce portrait était celui d'une personne fort belle que son mari avait aimée.

Mme Maret fut ébahie de cette révélation ! Les préjugés provinciaux dont, à cette époque, elle ne s'était pas encore affranchie, lui firent trouver scandaleuse une telle indulgence conjugale. Fresnaud, qu'elle connaissait à peine, ne lui avait pas encore enseigné que la beauté prime tout, que la beauté est la loi de la morale, et que s'il est des êtres assez inférieurs pour souffrir des licences et des hardiesses que ce paradoxe tolère, on ne peut guère leur accorder qu'une condescendante commisération. Or, après cette petite confidence, Mme Fresnaud avait rougi, mais la compassion manifeste de Mme Maret la rassura, et elles se séparèrent très bonnes amies.

Depuis ce jour, elles se virent peu. Fresnaud parut hostile à un projet d'intimité entre elles. Il s'arrangea de façon à ce que leurs sympathies réciproques se refroidissent graduellement en une bénigne indifférence.

. . . .

Ce soir-là, M. Lévêque était décidément guilleret. Les péripéties de sa promenade l'avaient surexcité. Il raconta pour la seconde fois au docteur Fresnaud les détails de son exploit.

Quand il eut fini, Mme Maret dit en plaisantant :

— N'est-ce pas, docteur, que c'est dangereux à son âge, de commettre de telles imprudences ? Vous devriez le gronder... A-t-on jamais vu quelqu'un d'aussi déraisonnable !

Fresnaud, irrité, ne répondit pas. Elle s'en aperçut et son visage s'assombrit...

Leur conversation traîna jusqu'au moment où M. Lévêque monta se coucher. Il était tout désolé de la mélancolie ambiante, et marmottait :

— Allons, la jeunesse n'existe plus. Il n'y a que les vieillards pour avoir encore de l'exubérance et de l'entrain. Quels glaçons que ce docteur et ma fille ! On les dirait en proie à un irrémédiable spleen.

Je crois que je ferais mieux de les quitter. Mieux vaut lire de l'Edgar Quinet bien au chaud, dans mon lit, plutôt que d'attendre les monosyllabes qui tombent tous les quarts d'heure de leurs bouches !

— Bonsoir. Mes hommages à Mme Fresnaud, n'est-ce pas ?

— Je n'y manquerai pas. Au revoir, monsieur Lévêque.

Quand son père fut parti, Mme Maret se rapprocha du docteur Fresnaud.

Un reflet de lumière embrasait ses cheveux, et son masque pâli et griffé d'anxiété se releva vers lui, interrogateur.

— Qu'avez-vous donc, mon ami, ce soir ? Vous êtes tout drôle... Seriez-vous contrarié ? Votre silence m'inquiète...

— Je n'ai rien du tout. Quelle folie ! Ah çà ! Quand ne vous forgerez-vous plus des craintes imaginaires à propos de tout et de rien ?

— Si, insista-t-elle. Je suis sûre que ce soir vous avez quelque chose ?...

— Décidément, on ne peut rien vous dissimuler ! Eh bien ! oui. Je vais vous avouer ce qui m'ennuie. Cela vous tranquillisera peut-être. Un de mes anciens amis de Paris, le docteur Herns, est venu me voir.

— Ah ! — fit-elle douloureusement.

— Et... que vous-t-il dit ? A-t-il été surpris de vous trouver ici ?

— Il le savait déjà. Après ma démission, pendant deux ou trois jours, on s'est occupé de moi, ainsi qu'il est d'usage. Puis d'autres événements, d'autre intérêts sont survenus, et dans cette grande chaudière de Paris, qui consume environ quelques centaines de potins par semaine, l'étrange abdication du docteur Fresnaud n'a guère laissé de traces. Cependant, passant par hasard dans cette ville, il s'est souvenu du nom de ma retraite, et curieux de savoir pour quel motif...

— Vous le lui avez dit ! s'écria-t-elle.

Il rit avec amertume.

— Vous plaisantez ! Vous voudriez que, pour l'ironique plaisir de me faire moquer de moi, j'avoue le secret de ma vie, le secret en l'honneur duquel j'ai immolé le plus cher de moi-même ! Non, vraiment, vous plaisantez !...

Une rougeur enfiévra son visage et fit gonfler sous son œil gauche une veine bleue. Il semblait trépider d'une agitation contenue, sa voix était rauque, un sourire forcé tordit sa bouche.

Mme Maret, muette, se renfonça dans son fauteuil. Pourtant, au bout d'un silence, il reprit plus calme, sur un diapason plus bas.

— Excusez-moi. Je suis absurde de m'emporter ainsi. Mais...

D'un geste, elle l'empêcha d'achever sa phrase. Toute l'indulgence de sa belle âme afflua à son regard, l'illumina, et, avec un accent ému et chaleureux, elle lui dit :

— Mon ami, ne me parlez jamais d'excuse. C'est moi qui suis maladroite avec mes sottes questions, qui vous agacent et vous troúblent. Je vous en prie, ne parlons plus de cela.

— Si, j'en veux parler, au contraire. Je suis las, à la fin, de me laisser dominer par cette nervosité ridicule qui m'empêche de regarder froidement le réel. Je suis en proie à des crises de sensiblerie devant le passé, comme une femme qui s'adonne à la volupté perverse du regret. Tout l'héroïsme de ma nature se rouille comme une épée oisive ! J'ai voulu me payer la fantaisie de surmonter la destinée, de piétiner sous mon orgueil sa bienveillance envers moi... et, aujourd'hui que le prestige du geste a poudroyé... je m'aperçois que je n'ai été que le pantin de ma propre bravade ! Ah ! pourquoi ne pas rester humain, simplement ? Si seulement je vous avais connue plus tôt, comme j'aurais su que gravir la colline de la vie patiemment, appuyé sur le bâton de la résignation, est plus héroïque que de vouloir escalader l'obstacle ! Ah ! ma chère amie, si je vous avais connue, vous qui personnifiez ces mortels pèlerins revêtus du froc sublime des simples, ah ! je n'aurais pas commis cette folie !

Elle buvait ses paroles, la gorge oppressée, accrochant son regard à ses lèvres, tendue par la passion comme un fauve qui chasse et guette le moment suprême pour bondir.

Il s'arrêta ; puis, doucement, il continua :

— J'aurais accepté ma destinée. Je serais devenu célèbre, ainsi

que l'entend le vulgaire, au prix, sans doute, de ma personnalité démonétisée, de mon intelligence éparpillée, de ma loyauté compromise... Mais qu'importe ! J'aurais réussi, c'était l'essentiel ! Or, au lieu de cela, je travaille naïvement, à l'ombre de l'anonymat, au profit de plagiaires ! Je suscite le sarcasme des uns, le dédain des autres et surtout l'indifférence de la plupart, au lieu de rédiger des articles de foi pour les sinistres thuriféraires qui hantent l'antichambre des illustres !... Et, entre ces alternatives également séduisantes, je suis assez ingrat pour me plaindre, au lieu de rire éperdument, d'un rire géant qui ferait craquer toute mon âme, de cette cocasserie phénoménale qu'est la vie...

Il s'était échauffé progressivement, et son rire éclata en prononçant sa dernière phrase.

Mme Maret était fébrile. Elle avait envie de poser ses mains sur son front tumultueux, où les veines saillantes s'entre-croisaient sous l'épiderme. Elle se sentait des velléités maternelles de le calmer, de prendre sa tête sur ses genoux en lui murmurant des mots apaisants et consolateurs. Son rire lui déchira les nerfs. Elle ne l'avait jamais vu dans un tel état d'effervescence, et les pulsations de son cœur s'écrasaient dans sa poitrine.

Enfin, elle put prononcer :

— Votre ironie me bouleverse... Je sens sourdre en votre âme un si âcre ferment que je me demande avec angoisse si je parviendrai jamais, malgré la ferveur de mon désir, à vous soulager... Ah ! voyez-vous, le grand remède serait un grand amour ! Si pour quelqu'un... pour quelque chose, vous trouviez moyen de dépenser la trop abondante énergie qui vous étouffe, vous seriez guéri ! Je voudrais que les parois de votre cœur éclatent comme celles d'un vase rempli d'un liquide brûlant ! Si vous aimiez comme moi...

Un étouffement l'arrêta.

En l'élan de sa conviction elle venait d'outrepasser la frontière sacrée de l'aveu. Cet aveu que sa pudeur lui faisait juger plus redoutable que la mort...

Lui, étonné de son interruption, la fixait avec insistance, hésitant à deviner le sens de la phrase suspendue.

Enfin elle se ressaisit, et très pâle, cherchant ses mots, elle balbutia :

— Oui... si vous aimiez... comme... j'aime... ma fille, par exemple...

Alors, il se leva et cria presque :

— Ne mentez pas! Vous ne vouliez pas dire cela!

Elle ferma les yeux.

— Ce n'est pas de votre fille que vous vouliez parler...

Elle niait obstinément de la tête à mesure qu'il affirmait avec un accent superbe d'impudence :

— Ce n'est pas de votre fille que vous vouliez parler...

— Si...

— Non... je vous jure que vous pensiez à quelqu'un d'autre... à quelqu'un d'ici présent... à quelqu'un tout près de vous... qui vous aime... qui vous adore...

Sa voix défaillit. Il tomba à genoux, lui prit les mains avec force. Elle sentait qu'elle allait s'évanouir. La conscience du présent lui échappait. Elle se croyait transportée très loin, dans un endroit inconnu, transsubstantiée en une autre chair, une chair frémissante douée d'une sensibilité aiguë pour aspirer les enchanteresses paroles qui la prenaient, la roulaient, l'enveloppaient comme la mer...

Quand il se tut, et qu'un peu dégrisée par le silence elle reprit la notion de ce qui l'entourait, l'aiguille de la pendule dorée du salon marquait minuit.

Il la quitta sans parler, laissant sur elle le reflet d'un regard d'amour qui la brûlait délicieusement, tandis qu'inerte, épuisée de bonheur, elle resta toute la nuit prostrée dans le salon, sans oser regagner sa chambre.

YVONNE VERNON.

(A suivre.)

OU EN EST M. PAUL BOURGET

UN DIVORCE

Disons-le tout de suite : voici que la maîtrise artistique de M. Paul Bourget touche au merveilleux, et c'est à craindre qu'il ne vienne de faire encore un progrès ! *Un Divorce* est un ouvrage d'architecture qui étonne même après *l'Etape.* Les figures des personnages s'y groupent comme des statues et les péripéties s'y superposent comme des étages. C'est une manière qui se perd.

Après Dumas, et surtout après Paul et Victor Margueritte, après *les Tenailles* et *le Dédale*, ces deux témoignagnes si divers d'un impartial observateur, il a pu paraître à M. Paul Bourget détenir le succès en concluant aujourd'hui que dans notre triste société contemporaine nous ne savions plus au juste à quoi nous en tenir sur le mariage. A côté du mariage religieux et indissoluble, il y a le mariage civil et le divorce ; il y a même l'union libre. Cela fait trop d'espèces ! Il était donc nécessaire que, pour en suivre les effets dans un même drame et pour nous en dire enfin son avis, M. Paul Bourget figurât par des personnages chacune de ces trois conceptions.

Mme Gabrielle Darras, ex-Mme de Chambault, est divorcée, remariée, et, comme de juste, remariée à la mairie seulement ; ayant perdu momentanément sa foi chrétienne, elle a pu se contenter d'abord de la cérémonie laïque ; mais voici que, retrouvant cette foi de son enfance avec la première communion de sa petite fille, elle aspire derechef au sacrement. Son second mari, l'ingénieur Darras, est anticlérical, mais respectueux des lois de l'État, et il tient aussi énergiquement pour le mariage civil que sa femme, quand l'idée lui en est revenue, pour le mariage religieux. Enfin, Lucien de Chambault, fils du premier mari, élevé

par le second, est anticlérical comme son beau-père, mais plus jeune, et par suite impatient de toute contrainte, même laïque. S'étant épris d'une étudiante en médecine, autrefois mise à mal par un socialiste, il tient pour l'amour libre. Ainsi, un personnage central formant moyen-terme entre deux extrêmes, ayant à sa droite un groupe pieux, et à sa gauche un groupe émancipé, voilà pour l'ordonnance des personnages et des caractères; puis un conflit individuel entre les époux à propos du prêtre, un conflit entre les deux époux réunis contre les deux amants ensemble à propos du maire, voilà pour l'intrigue et le mouvement de l'action; enfin, planant sur tout cela, symbolisée dans la personne d'un moine proscrit, le père Euvrard, cette idée fondamentale que la cause première et unique des événements matériels et des désordres moraux dans cette famille a été le remariage de Mme Darras et que tous, à commencer par elle, supportent simplement les conséquences nécessaires et indéfinies de la faute qui lui a fait violer la loi de l'Eglise, voilà pour la composition.

Je ne m'attarderai donc pas à louer ce que tout le monde admire. Je discerne un intérêt plus général et plus haut, dépassant l'œuvre elle-même, à rechercher pourquoi aussi tous ceux qui ont lu ce dernier plaidoyer de M. Paul Bourget n'ont pu se défendre, après leur premier éblouissement, d'une gêne secrète. Certes, le droit à la thèse est imprescriptible pour l'écrivain. Il est juge de ce qu'il veut démontrer et nous ne sommes juges que de sa démonstration. Qu'il aille où il veut par les chemins de la vie! Je ne prétends l'obliger qu'à l'humaine vérité de l'observation; et si je me risque à faire aujourd'hui à M. Paul Bourget une querelle aussi respectueuse que mélancolique, c'est uniquement parce que sa connaissance de la vie intérieure, autrefois si précise et si sûre, semble devenir, d'œuvre en œuvre, plus hasardeuse et plus tâtonnante.

*
* *

En septembre 1899, écrivant une nouvelle préface pour son œuvre maîtresse, ses *Essais de psychologie*, M. Paul Bourget constatait lui-même « la position d'analyste sans doctrine où il s'était placé volontairement au cours de ces études ». Et il ajoutait avec une juste emphase : « La psychologie est à l'éthique ce que l'anatomie est à la thérapeutique. » Mais il en était bientôt venu à ne voir dans cette heureuse attitude qui fit sa réputation qu'un

analogue « du doute méthodique de Descartes » (en quoi, d'ailleurs, il s'est gravement trompé, car il n'y a aucune ressemblance entre une science qui constate des faits et qui, comme telle, connaît ces faits avec certitude, et une forme quelconque du doute, surtout s'il s'agit de celui de Descartes, qui, dans l'espèce, n'en fut jamais un. Enfin !...) De cette enquête M. Paul Bourget a donc jugé utile de tirer finalement une conclusion, « à savoir que, pour les individus, comme pour la société, le christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaire de santé ou de guérison. » — Soit !

Seulement, qu'est-il arrivé ? Devenu propagandiste, M. Paul Bourget, malgré sa haute intelligence et sa sûre méthode, a dû subir la loi de toute propagande ; il a mis la charrue avant les bœufs ou, pour parler sa langue, l'éthique avant la psychologie. S'étant imposé une politique à soutenir, il a ployé la vie à ses principes. Or, il n'est point de psychologie qui résiste au choc des partis, et c'est ainsi qu'on a vu dans *l'Etape* ce courtois académicien accumuler naïvement, — c'est bien naïvement qu'il faut dire, — tous les vices chez ses adversaires et toutes les vertus chez ses amis.

Il en éprouva bien vite quelque confusion et il a juré, mais à temps, qu'on ne l'y reprendrait plus. Dès lors, il ne semble avoir eu d'autre préoccupation que de faire belle la part à ses ennemis et, dans *un Divorce*, il vient justement de traiter la peinture de son libre penseur avec une complaisance non moins ingénue et périlleuse que sa première injustice. Il s'est jeté d'un excès dans l'autre et, cette fois, c'est par trop de bonne grâce qu'il a péché.

Ah ! ce *combiste* de Darras, est-il assez généreux, assez tendre, assez paternel ! De quelle douce autorité il entoure sa femme et de quel dévouement son beau-fils ! Il a, comme M. Brisson, la religion de la conscience. Il est tolérant jusqu'au scrupule, jusqu'à la faiblesse, jusqu'à l'incohérence : libre penseur résolu, il laisse élever sa fille, sa vraie fille, dans la religion qu'il réprouve. Pourquoi ? C'est une inconséquence, dites-vous. — Non pas, c'est une perfection. Il convient que les libres penseurs de M. Paul Bourget aient aujourd'hui toutes les grandeurs, et c'est ici, en vérité, que la probité immodérée de l'auteur nuit à sa logique. Il semble qu'il ait perdu de vue sa thèse par considération pour ses adversaires, comme précédemment il les avait méconnus par excès de faveur pour ses propres idées. Et c'est pourquoi, en vérité, il nous sera

si penible de voir que sa femme veut soudain bouleverser la vie d'un radical aussi excellent que celui-ci. Quoi donc ? Ils sont mariés depuis douze ans. Ils ont vécu en communauté de croyances et d'opinions. Ils ont été heureux. Ils ont eu l'amour et l'estime d'eux-mêmes, et il faudrait que tout cela, soudain, fût anéanti, compté pour rien, avili! « Nous ne sommes pas mariés! s'écrie l'épouse inopinément reconvertie. — Qu'est-ce qui te prend? répond justement l'époux qui n'a pas changé. Et je ne puis résister au plaisir de citer ces belles paroles d'une impartialité si touchante :

— N'insiste pas davantage, répondit-il d'une voix plus impatiente encore, c'est inutile. Si je t'avais épousée jeune fille, j'aurais accepté cette condition du mariage à l'église que tes parents auraient exigée. Je ne l'aurais pas fait sans une grande lutte intérieure. A cette époque, je ne croyais pas plus que je ne crois à présent, et ces concessions de conscience sont toujours funestes. C'est par elles que sont nées ces hypocrisies de mœurs qui prolongent indéfiniment les pires mensonges sociaux. Mais à ce moment-là ce mariage n'eût signifié qu'un préjugé de ta famille et que ma complaisance. Il n'aurait pas constitué un outrage à tout un passé d'honneur et de loyauté. Voilà ce qu'il serait aujourd'hui, la condamnation publique et solennelle de notre vie commune, le désaveu de notre ménage actuel. Je ne me ferai pas, même pour te plaire, le renégat de cette vie dont je garde, moi, la fierté, si tu m'empêches d'en garder la joie. Es-tu ma maîtresse ? suis-je ton amant, pour que nous ayons à nous marier, après avoir vécu ensemble ? Tu es ma femme. Non, je ne suis pas ton amant. Je suis ton mari. Jamais, jamais, je ne nous infligerai, à toi et à moi, cette flétrissure. Jamais je n'insulterai à notre foyer.

Voilà donc un homme que nous ne comprenons pas toujours, mais que nous admirons sans cesse. Il est le personnage *sympathique* du roman, et ainsi se trouve expliquée notre gêne, — celle de l'auteur, au fond, celle du sujet, celle de la thèse, celle, peut-être, de toute littérature tendancieuse et plaidoyante. Nous sentons que nous devons prendre parti contre ce Darras, c'est-à-dire contre nous-mêmes, et nous ne le pouvons pas. Notre instinct nous tire d'un côté, l'auteur de l'autre. Le cœur va à gauche et la tête à droite. C'est intolérable. Pour cette fois, nous nous plaignons de ce que le marié soit trop beau. Nous nous en voulons d'être avec lui contre sa femme et contre l'écrivain, et, puisqu'aussi bien l'œuvre exige que Gabrielle Darras ait raison, c'est donc que M. Paul Bourget a de graves torts envers elle.

*
* *

Il est un groupe de savants qui, dans ces derniers temps, ont commencé d'étudier scientifiquement la psychologie religieuse. Si vous prenez la très belle et très accessible étude de M. Th. Ribot sur *les Sentiments*, vous y verrez qu'il n'est point de manifestation plus complexe, plus confuse, plus difficile à démêler que celle-ci, dans la formation et le développement de laquelle entrent tant d'éléments naturels et historiques. La vie religieuse est la forme la plus large, la plus compréhensive, la plus intense, la plus continue aussi, de la vie intérieure Elle modifie toute la pensée et toute l'activité. Elle est individuelle et sociale et, pour les écrivains, elle est pleine de prestige et de périls. Les très grands seuls se sont aventurés à la peindre. M. Bourget lui-même, dans sa pénétrante étude sur Ernest Renan, a bien marqué, pour l'avoir retrouvée chez ce sceptique, la nuance particulière de cette sensibilité qui persiste au delà de la croyance.

Or, dans *le Disciple*, M. Paul Bourget consacre quelques très belles pages à la crise intérieure de Robert Greslou. Seulement il s'agissait de suivre dans une âme desséchée par l'analyse, comment se perd la foi. C'était alors justement le contraire d'aujourd'hui. Dans les lignes que je citais plus haut, M. Bourget affirmait avec force sa conviction en l'utilité pratique du christianisme. Mais cette adhésion au christianisme est-elle chez lui instinctive ou voulue ? Tout est là. Est-ce une attitude de sa sensibilité ou de son intelligence? Dans *l'Étape*, il se montrait conservateur et traditionnaliste en général. Dans *un Divorce*, il conclut en faveur de l'indissolubilité du mariage, où il trouve une condition de la stabilité dans la famille et que garantit seule la cérémonie catholique. Je me demande donc si dans toute son œuvre, on pourrait trouver de quoi conclure que M. Paul Bourget soit attaché au christianisme, qu'il veut défendre, pour des motifs personnels et profonds, par une pratique intérieure de la vie religieuse et autrement que pour des raisons sociales de conservation et de fixité. Peut-être, au fond, est-il plus éloigné de l'adoration et de la prière que ne le demeurent, en effet, certains sceptiques, à qui la religon fut d'abord plus familière et plus intérieure. De là, sans doute, l'étrange pyschologie de cette Gabrielle Darras; et si, dans le roman, l'aversion du sociologue pour la loi laïque du divorce est manifeste, il est moins évident que l'artiste ait ardemment sym-

pathisé avec la vie profonde de son héroïne catholique. Une seconde fois, la logigue et l'observation se sont heurtées là chez M. Paul Bourget.

Car enfin, qu'est-ce que la foi? Est-ce une chose qui va et qui vient, qui se perd et qui se retrouve comme un objet égaré? Sans doute, la vie et l'histoire foisonnent de conversions soudaines ou lentes et nous sommes en un temps où les plus éclatantes ne nous sont pas épargnées: ce sont alors des révélations. Ce sont des yeux qui s'ouvrent et qui voient ce qu'ils ne voyaient pas.

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.

Il y a aussi, dans une âme croyante, des heures d'égarement et des repentirs. Mais d'une foi qui doit revenir, il reste toujours quelque chose, une inquiétude ou une hostilité, une haine qui n'est qu'une angoisse et, en tout cas, rien n'a pu l'éclipser dans les consciences les plus pieuses que de violent et de paroxysmatique. C'est une crise. Or, Gabrielle Darras n'a pas eu de crise. Elle était mal mariée. Elle veut refaire sa vie avec un autre homme qui l'adore. Elle divorce et se remarie le plus tranquillement du monde. Pendant douze ans, elle continue d'être tranquille, sans une anxiété, sans un remords, sans un souvenir, et c'est cette femme-là qui va se raviser tout d'un coup et revenir en arrière de si loin!... Quel est donc le catholique averti et conscient qui ne protestera ici conson fidèle interprète! La vie intérieure des êtres normaux et bien portants — si Gabrielle est une malade, dites-le! — est plus continue et plus profonde. Il était naturel que la foi de Gabrielle s'attiédit et lui parût à elle-même un moment oubliée. Il était humain que cette créature malchanceuse et tourmentée désirât l'amour et une vie nouvelle. Il était même possible que, dans un élan de passion, elle passât outre à sa piété chancelante pour s'en désespérer aussitôt; mais si cette foi doit reparaître avec la violence que nous lui voyons, il n'est pas admissible que Gabrielle, ayant reçu des habitudes sociales qui survivent nécessairement à la pratique religieuse, conservant des attaches et des relations avec tout son milieu, accomplisse justement l'acte le plus audacieux qui soit pour une conscience catholique, le remariage, en affichant aux yeux de tous son incrédulité et son apostasie. A défaut de la foi, les mœurs nous gardent. Et c'est ici que l'habileté même du romancier se retourne gravement contre l'observateur. Ayant besoin pour ravi-

ver un jour cette ardeur chrétienne d'une circonstance vraisemblable, vous avez inventé, industrieux architecte, la première communion de la petite fille. Gabrielle, dans son mariage civil, a donc demandé que ses enfants à venir fussent élevés religieusement? Elle, qui se mariait sans le prêtre, continuait d'avoir besoin de lui. Par quel mystère que vous n'expliquez pas, nous forcerez-vous d'admettre chez la même femme un endurcissement aussi scandaleux et une fidélité aussi craintive? Est-ce donc là l'âme chrétienne?

*
* *

Après cela, n'est-il pas à craindre que M. Paul Bourget, à qui nous sommes redevables du roman psychologique, ne s'égale pas lui-même dans le roman social? Et surtout, à l'âge qu'il a, avec la place qu'il s'était faite dans la littérature de ce temps où nulle influence n'aura été plus profonde que la sienne, avec son prestige et son autorité, ne se hâte-t-il point trop de s'écarter de la jeunesse qui, autrefois, était avec lui, et de défier ses jugements et ses sympathies? Sa gloire d'hier est encore toute fraîche et l'analyste *sans doctrine* des *Essais, du Disciple*, l'observateur de *Mensonges* a toujours sa place magnifique à tenir et son grand rôle à jouer. Mais le doctrinaire *sans analyse* des *derniers romans?*... Que pensent de lui ses amis mêmes?

GASTON RAGEOT.

LA VIE LATINE

BULLETIN POLITIQUE

EUROPE

ITALIE : *l'Approche des élections; l'Arrangement commercial avec l'Autriche.* — ESPAGNE : *la Situation politique; Projets de voies ferrées transpyrénéennes.* — *La Situation au Maroc.*

PRÉPARATIFS D'ÉLECTIONS EN ITALIE

La Chambre italienne a pris ses vacances après avoir adopté par 205 voix contre 26 un ordre du jour de confiance en faveur du cabinet Giolitti.

L'approche des élections générales occupe l'opinion publique italienne. On parle beaucoup de réformes à faire dans le système électoral.

Actuellement le droit de vote pour l'élection des députés appartient à tous les citoyens mâles âgés de 21 ans au moins qui remplissent les conditions suivantes : savoir lire et écrire; ou pour les propriétaires, payer au moins 19 fr. 80 d'impôts directs; ou, pour les fermiers, payer au moins 500 francs de fermage annuel, pour les métayers, exploiter une ferme qui paye au moins 80 francs d'impôts directs; ou, pour les habitants des villes, occuper une boutique ou un appartement de 150 à 400 francs de loyer minimum suivant l'importance de la commune. Les députés sont élus au scrutin uninominal. L'Italie en a 508, soit un par 65.000 habitants.

On se plaint que le nombre des abstentions soit trop considé-

rable. Aux élections générales, en juin 1900, il s'élevait à 42 0/0 du nombre des inscrits. Dans certaines circonscriptions, celle de Bergame par exemple, il dépassait 70 0/0. On a proposé plusieurs fois, et dans divers partis, d'établir le vote obligatoire. On en parle aujourd'hui encore, mais le gouvernement ne fait pas connaître son opinion à ce sujet.

On réclame aussi le scrutin de liste pour réduire l'influence des passions et des intérêts locaux dans les élections. Un événement scandaleux vient de montrer une fois de plus que la popularité des politiciens locaux ne tient pas toujours à des raisons avouables. L'ex-député sicilien Palizzolo accusé de complicité avec une association de malfaiteurs, condamné d'abord, puis renvoyé devant une autre cour d'assises après cassation de son procès a été dernièrement acquitté. Son procès avait passionné toute l'Italie et réveillé l'éternelle discussion de moralité entre le nord et le midi. Palizzolo acquitté, mais déshonoré aux yeux des gens du nord par plusieurs témoignages, a été reçu en triomphe dans sa terre natale de Sicile. Les partisans du scrutin de liste assurent que la réforme demandée par eux permettra aux honnêtes gens de lutter plus facilement contre les adhérents de la *maffia* sicilienne ou de la *camorra* napolitaine.

Le président du conseil, M. Giolitti a déclaré que le scrutin de liste lui paraissait préférable au scrutin d'arrondissement, mais qu'il ne croyait pas pouvoir changer le système de vote à la veille d'élections générales.

Le renouvellement de la Chambre passionne les catholiques italiens. Jadis les catholiques ne pouvaient, par ordre du pape, prendre part à aucune élection. Sous Léon XIII. on leur a permis de voter dans les élections municipales. Depuis, la fraction jeune, démocratique et sociale du parti catholique n'a cessé de réclamer qu'il lui fût permis de voter aux élections législatives. Le dernier congrès catholique italien a été agité par les luttes entre les partisans de l'action politique et les conservateurs. Tout récemment l'Œuvre des congrès catholiques, qui est comme la fédération permanente des sociétés catholiques en Italie, s'est divisée sur cette question. Le comité de l'Œuvre se scinda; les conservateurs déclarèrent qu'ils restaient intransigeants sur la question romaine, l'abstention politique, et qu'ils repoussaient, conformément aux volontés exprimées par le pape dans un *motu proprio,* l'action démocratique et sociale pour se borner à une action exclusivement religieuse.

C'était désapprouver la conduite du président, le comte Grosoli, favorable aux libéraux. Le comte Grosoli se rendit à Rome pour exposer la situation au pape. Pie X hésita quelque temps. Puis *l'Osservatore Romano* publia une note du secrétaire d'État (M. Merry del Val) qui déclarait dissous le comité de l'Œuvre des congrès, défendait de réunir aucun congrès catholique sans l'autorisation du Saint-Siège et plaçait tous les congrès catholiques sous l'autorité immédiate des évêques. Toutefois, par une concession minime faite au comte Grosoli, la circulaire déclarait indépendant le groupe d'action populaire chrétienne, qui représente les tendances nouvelles : il était au reste interdit aux ecclésiastiques d'en faire partie sans l'autorisation de leurs évêques.

Ces mesures sont très discutées en Italie. Les catholiques démocrates les interprètent comme une marque de défiance à leur égard. Ils croient y reconnaître l'action de conseillers espagnols intransigeants et autoritaires, le secrétaire d'État Merry del Val et le cardinal Vives y Tuto, auxquels on attribue aussi une grosse part dans les mesures qui ont causé la rupture avec la France.

Les libres penseurs de toutes les nations occidentales se préparent à tenir un grand congrès dans la ville de Rome. La France, l'Italie, l'Espagne, la Belgique et la Suisse seront représentées à ce congrès par des hommes politiques et des publicistes connus. On annonçait que la séance d'ouverture serait présidée par le ministre italien de l'instruction publique. Mais le gouvernement italien, toujours préoccupé d'un rapprochement possible avec le Vatican, vient de faire annoncer que le ministre ne donnerait pas officiellement son concours aux libres penseurs. Néanmoins l'Italie comptera parmi ses représentants des députés et des journalistes ministériels; les délégués français seront presque tous ministériels; ceux des autres nations latines font partie des minorités opposantes.

ITALIE ET AUTRICHE

Les longues négociations entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie, au sujet des rapports commerciaux, sont près d'aboutir à une transaction. L'Autriche accepte de laisser entrer 200.000 hectolitres de vins italiens à un tarif de faveur ; elle abaisse les droits sur les fruits et primeurs d'Italie ; en échange, elle obtient un tarif de faveur pour l'entrée de ses farines et de ses tissus en Italie.

Ainsi se termine un long débat montrant, après tant d'autres faits, que l'alliance austro-italienne n'est due ni à des inclinations réciproques ni à des intérêts économiques communs.

Il semble, à certains signes, que l'Autriche ait cessé de faire une opposition intransigeante aux velléités italiennes de politique balkanique. Tout récemment, l'Italie a inauguré les communications télégraphiques sans fils qui la joignent au Montenegro. Auparavant, les deux pays ne correspondaient qu'en utilisant le réseau austro-hongrois. Après avoir échangé des compliments avec le roi d'Italie, le prince de Montenegro a envoyé un télégramme respectueux à l'adresse de l'empereur d'Autriche.

On parle beaucoup de récentes commandes faites en Italie par la marine de guerre ottomane. Les chantiers italiens espèrent trouver de ce côté un client qui remplacera l'Argentine et le Chili, dont les armements ont cessé. On annonce aussi que les importations d'Italie dans les pays ottomans augmentent tous les ans et on parle, en escomptant un peu l'avenir, du débouché que l'industrie naissante italienne pourrait trouver en Orient. Les journaux officieux ont beaucoup insisté sur ce point, sans doute pour rassurer le public, qui espérait obtenir des avantages plus grands dans l'arrangement commercial avec l'Autriche.

En tout cas, les relations de l'Italie et de la Turquie deviennent extraordinairement cordiales. On attend à Rome une mission extraordinaire envoyée par le sultan pour porter des présents au roi et à la reine. Le chef de la mission inviterait, assure-t-on, le roi d'Italie à venir visiter officiellement Constantinople.

LA POLITIQUE ESPAGNOLE

Les Cortès ont pris des vacances, laissant en suspens jusqu'au mois d'octobre diverses propositions de lois qui comptent parmi les plus conservatrices. De ce nombre sont les lois réformant l'administration civile et le régime électoral, réduisant la liberté de la presse et la liberté de réunion, le nouveau règlement des Cortès rendant l'obstruction plus difficile, enfin et surtout le nouveau *convenio* (concordat) avec le Vatican pour assurer la situation légale des congrégations, acte dont j'ai donné la substance dans le numéro de juillet.

Le *convenio* sera discuté dès la rentrée d'octobre. Déjà les oppo-

sants, libéraux de diverses nuances et républicains, se sont concertés pour le combattre au nom de la souveraineté de l'État laïque. Pendant les vacances, ils continuent de se préparer à la lutte. M. Salmeron, chef du parti républicain, actuellement uni, a envoyé une circulaire à tous les groupes placés sous sa direction pour leur rappeler la nécessité de l'entente avec les libéraux. Les libéraux restent divisés en deux fractions : les modérés de l'école Sagasta, sous la direction de M. Moret; avec une gauche menée par le comte Romanones ; le groupe de MM. Montero Rios et Vega de Armijo, avec une fraction radicale commandée par M. Canalejas. Mais il semble qu'ils restent d'accord contre la politique ultramontaine du cabinet Maura.

Le ministère a gagné les catholiques et les carlistes, mais il n'a pu rallier autour de lui les conservateurs dissidents comme M. Villaverde, partisan des économies et d'une réforme financière. D'autre part, les derniers débats parlementaires ont montré que M. Romero Robledo, président de la Chambre, affectait à l'égard du ministère une indépendance extrême. M. Maura songerait, dit-on, à le faire remplacer par un conservateur plus docile, M. Dato, ancien ministre. En tout cas, le roi vient de témoigner sa faveur à M. Dato en allant visiter une exposition organisée par lui. Si le changement annoncé se produisait, M. Romero Robledo et ses amis grossiraient le petit clan des dissidents.

Outre les campagnes contre la politique financière du ministère et le projet de *convenio*, on signale des protestations contre l'établissement de congrégations françaises en Espagne, des réunions de groupes libres-penseurs pour envoyer des délégués au Congrès de Rome et pour rédiger des adresses anticléricales qui seront lues à ce Congrès, enfin des meetings anarchistes à Barcelone.

On se rappelle que les anarchistes et les socialistes avaient fait, dans toute l'Europe occidentale, une agitation pour protester contre la répression d'une grève agraire à Alcala della Valle. Ils affirmaient que la police était intervenue sur la demande de propriétaires qui sont en même temps des *caciques* ou agents électoraux, que ces propriétaires voulaient terroriser les salariés et les empêcher de mettre en pratique le droit de coalition. Ils affirmaient aussi que les ouvriers arrêtés avaient été torturés en prison. Le gouvernement vient de mettre en liberté, après plusieurs mois de détention, la plupart des personnes arrêtées à Alcala della Valle.

On a annoncé qu'on avait découvert des cartouches de dynamite

dans le train préparé pour porter le roi à Saint-Sébastien. Ce bruit a été officiellement démenti.

LES VOIES FERRÉES TRANSPYRÉNÉENNES

Les Pyrénées ne sont traversées par des voies ferrées qu'à leurs deux extrémités. Depuis longtemps, il est question d'établir une ou plusieurs communications par rail entre la France et l'Espagne à travers les Pyrénées centrales. En 1885, déjà, les gouvernements des deux nations s'étaient mis d'accord sur deux tracés, l'un joignant Bordeaux à Saragosse par Oloron (France) et Jaca (Espagne), l'autre joignant Toulouse à Barcelone par Saint-Girons (France) et Lerida (Espagne). Une convention fut conclue à ce sujet, mais aucun des deux gouvernements ne la soumit aux Chambres.

Après un long arrêt, les négociations furent reprises en 1903. La France et l'Espagne confièrent chacune le soin de leurs intérêts à un diplomate, un ingénieur et un colonel du génie : les deux délégations se réunirent d'abord à Madrid, puis à Paris, où leurs délibérations se poursuivent. Elles se sont mises d'accord pour présenter à leurs gouvernements les deux projets de 1885, plus un troisième tracé qui mettrait en communication Ax-les-Thermes (France) avec Ripoll (Espagne) et qui serait la voie la plus directe entre Toulouse et Barcelone.

Il est infiniment probable que ces propositions seront acceptées par les deux gouvernements, présentées par eux aux Parlements et votées par les représentants de la nation. Alors il deviendra possible de construire les trois lignes ou l'une d'entre elles; l'exécution en sera coûteuse, le trafic médiocrement rémunérateur au début; l'avantage moral de cette jonction serait considérable, mais les départements français et les provinces espagnoles directement intéressés ne sont pas riches et les deux gouvernements, surtout celui de l'Espagne, ne se résoudront peut-être pas facilement à prendre à leur charge la plus grosse part des frais.

Aussi doit-on prendre bonne note de l'offre qu'on prête à la députation provinciale de la Navarre. Cette assemblée aurait demandé au ministère espagnol de prendre en considération un quatrième projet, unissant Pampelune à Bayonne, et elle aurait proposé de le faire exécuter sans demander aucune subvention à l'État.

LA SITUATION AU MAROC

Les négociations relatives au Maroc, qui ont commencé entre la France et l'Espagne depuis la conclusion de l'accord anglo-français (8 avril), se poursuivent pendant les vacances. On ne peut prévoir quand elles aboutiront. L'Espagne voudrait qu'on lui reconnût immédiatement, en dehors des *presidios* qu'elle occupe, une zone d'influence nettement délimitée. La France fait valoir l'engagement qu'elle a pris de ne pas annexer le Maroc pour refuser de le partager sans le consentement du sultan; elle voudrait maintenir le *statu quo*, avec les avantages qu'il comporte pour elle, sans contester les droits que revendique l'Espagne et sans prétendre nullement l'empêcher de plaider pour eux dans l'avenir, quand le moment sera venu.

Pour le moment, la France continue à prendre peu à peu, non sans prudence, les avantages qui lui ont été assurés par l'accord du 8 avril. Un emprunt marocain a été fait en France. Les porteurs de titres ont obtenu comme garanties les recettes de la douane marocaine, et il a été convenu que les douanes des principaux ports seraient contrôlées par des Français. Les contrôleurs sont au service du syndicat des porteurs de titres, mais on les a choisis dans le personnel diplomatique et dans le personnel tunisien du gouvernement français; ils sont installés aujourd'hui à Tanger et dans six autres ports marocains.

La police de Tanger, la ville internationale du Maroc, continue d'être insuffisante. Le gouvernement français a envoyé deux croiseurs mouiller dans le port; un détachement de marins français, descendu pour faire de l'eau, a été reçu à coups de fusils, qui n'ont tué ni blessé grièvement personne; le gouverneur a fait des excuses, il a déclaré que l'incident était dû à l'habitude que ses soldats ont de tirer en l'air pour décharger leurs armes; il a promis que de pareils faits ne se renouvelleraient plus.

Les canonniers du sultan, à Fez, ont reçu pour chef un officier algérien musulman de la mission militaire française. Un officier français de la même mission vient d'être chargé, seul, de former un régiment qui servira à la police de la campagne tangérienne.

ALBERT MÉTIN.

AMÉRIQUE LATINE

Un traité de commerce franco-argentin. — Uruguay et Paraguay. — Au Pérou. — Accords internationaux. — Amérique centrale.

UN TRAITÉ DE COMMERCE FRANCO-ARGENTIN

La mission officielle, à Buenos-Ayres, du sénateur de la Charente-Inférieure, M. Auguste Calvet, qui a été précédemment signalée dans *la Vie latine*, commence à porter ses fruits. Le principe d'un traité de commerce franco-argentin est accepté; l'envoyé français en étudie les modalités avec le gouvernement argentin, de concert avec la Chambre de commerce française de Buenos-Ayres; il projette aussi, d'accord avec la Ligue d'action latine, qui vient de se fonder sous la présidence de M. Paul Doumer, de provoquer la venue en France, dès que sera installé le nouveau président de la République Argentine, M. Manuel Quintana, le 12 octobre prochain, d'une délégation du Congrès argentin comme une manifestation de cet intéressant rapprochement qui s'opère entre la France et la grande République du Rio de la Plata.

Le traité de commerce franco-argentin en préparation inaugurera une nouvelle politique économique de la part des républiques sud-américaines.

Jusqu'à présent, le système douanier de ces républiques s'était généralement borné à faire de leurs douanes la source essentielle de leur revenu public, la base de leur organisation budgétaire. Les taxes sur l'importation étrangère n'avaient guère que le caractère de droits d'accise, fort élevés d'ailleurs, ayant surtout pour but de procurer des ressources certaines au Trésor; celui-ci, en effet, vu l'état embryonnaire, économiquement parlant, de ces

pays neufs, ne pouvait compter sur des revenus intérieurs provenant de contributions directes frappant une population pauvre et clairsemée, d'impôts sur d'immenses *latifundia* en friche et improductifs, ou de taxes sur l'activité sociale naissante.

L'assiette de leur système tributaire a donc été et est encore l'importation et la consommation de toutes sortes d'articles de production étrangère. C'était en même temps un moyen indirect et subsidiaire de protection pour leur industrie dans l'enfance; mais, dans ces dernières années, l'idée de faire de leur tarif douanier une arme de défense pour leurs produits d'exportation s'est manifestement développée.

Ces républiques n'ont pas de conventions commerciales spéciales avec les puissances étrangères. La République Argentine, notamment, comme presque toutes ses sœurs latines, a, depuis sa reconnaissance officielle comme nation indépendante, conclu des traités d'amitié et de commerce, par lesquels elle se bornait à garantir à toutes les nations qui ont traité avec elle, entre autres la France, la clause de la nation la plus favorisée, gratuitement, si la concession en faveur de l'autre nation était gratuite, et avec la même compensation, si la concession était conditionnelle.

Partant de là, presque toutes ces républiques traitent sur un pied d'égalité toutes les puissances importatrices d'après un tarif uniforme, de caractère plutôt fiscal, et jouissent ainsi d'une sorte d'indépendance économique.

Cependant, une certaine évolution s'est produite dans cette politique en ces dernières années. Préoccupées de ménager des débouchés à leurs produits, dont la masse va croissant, ces nations inaugurent le système des droits différentiels, à l'exemple du tarif protectionniste nord-américain : elles offrent des faveurs à qui leur en accorde et s'arment de surtaxes contre les puissances qui ne traitent point favorablement leurs produits.

C'est ainsi que la République Argentine, en 1897, a introduit dans ses lois financières un article qui dit que les droits d'importation fixés dans ces lois constituent le tarif minimum pour les marchandises et produits de toute nation qui appliquera le même tarif aux produits de la République Argentine, qui n'augmentera point les taxes qui les frappent, ni n'établira de droits sur ceux qui sont admis en franchise, ni n'abaissera exceptionnellement le tarif actuel sur les articles similaires d'autres provenances, ni,

enfin, n'entravera l'importation de produits argentins par des mesures restrictives.

Dans tout cas contraire, le pouvoir exécutif est autorisé à appliquer aux marchandises et produits provenant de cette nation le tarif maximum, ce qui équivaut à une surtaxe de 50 0/0 sur les articles qui paient des droits et à une taxe de 15 0/0 sur les articles exempts de droits d'importation.

Le pouvoir exécutif est également autorisé à accorder une réduction exceptionnelle de 50 0/0, au plus, des droits établis dans cette loi, sur quelques articles du pays qui offrira, à son sens, des avantages équivalents.

Ces dispositions indiquaient alors que la République Argentine considérait comme une base acceptable, comme un point de départ satisfaisant pour le développement de ses relations commerciales avec l'étranger, la situation de son commerce extérieur, en 1897, tant au point de vue de sa valeur que des droits d'importation réciproques existants.

La conséquence de cette nouvelle politique commerciale, déclarait, il y a quelques mois, le ministre de l'agriculture de la République Argentine, était que si les droits d'importation sur les articles argentins dans tel ou tel pays étaient augmentés, la République Argentine était armée pour répondre immédiatement à cette hostilité douanière en élevant proportionnellement les taxes sur les marchandises provenant du pays en question. Et, *vice versa*, le gouvernement argentin était en mesure d'accorder des détaxes d'importation à quelques articles de telle ou telle nation en échange de celles dont elle ferait bénéficier les produits argentins.

Cette disposition de la loi de douane pour 1898 a été reproduite successivement dans les lois financières de chaque année, avec cette seule altération introduite pour l'exercice courant, à savoir : que les avantages qui seront stipulés s'étendront à une période déterminée et avec cette réserve que ces conventions cesseront de porter leurs effets six mois après leur dénonciation de part ou d'autre.

Telles sont les bases de la nouvelle politique économique argentine qui permettent à la France d'entrer en négociations avec la grande république latine du Rio de la Plata, en vue d'améliorer ses relations commerciales avec elle et d'y consolider des débouchés qui lui échappent de plus en plus.

Un récent rapport adressé au ministre du Commerce de France par la chambre de commerce française de Buenos-Ayres sur les causes de la diminution des importations françaises dans la République Argentine, et le rapport de M. Clémentel, sous-rapporteur de la commission des douanes à la Chambre des députés, inspiré de cette enquête, fournissent des données terriblement suggestives et inquiétantes sur la décadence de nos intérêts commerciaux dans une des plus importantes républiques sud-américaines, celle où nous avons la plus belle et la plus nombreuse colonie. Deux chiffres suffiront pour apprécier toute l'étendue de cette reculade : il y a trente ans notre importation dans l'Argentine atteignait 23 0/0 de l'importation totale, presque le quart; aujourd'hui elle ne dépasse guère 9 0/0, moins du dixième. Nous tenions le deuxième rang parmi les nations importatrices, nous n'avons plus que le cinquième.

Sur une importation générale de 655 millions de francs qu'a faite l'Argentine en 1903, nous ne figurons plus que pour 63 millions et demi. Nous avons à peine augmenté nos expéditions de marchandises de 50 0/0 en trente ans, tandis que l'Allemagne a décuplé les siennes, que l'Angleterre les a quintuplées, que les États-Unis les ont deux fois quadruplées, que l'Italie les a septuplées, que la Belgique les a quadruplées.

Nous n'avons tiré aucun parti de notre influence morale dans ces pays, de notre nombreuse colonie de la Plata, des avis compétents et autorisés que les missions Calvet (1886) et Wiener (1898) nous ont prodigués et qui n'ont pu prévaloir sur les tendances d'esprits trop enclins, comme le dit le rapport de la chambre de commerce de Buenos-Ayres, à traiter avec désinvolture tout ce qui est de ce côté-là de l'Atlantique.

Les causes de notre décadence commerciale dans l'Argentine sont d'ailleurs très complexes. Il y a d'abord l'exagération des droits dont beaucoup d'articles français sont frappés par le tarif argentin, puis la concurrence industrielle locale pour certains produits, puis la concurrence habile, avisée, de nos rivaux, favorisée par une main-d'œuvre moins chère et le perfectionnement de leur outillage, puis nos procédés commerciaux routiniers se refusant à accorder de longs crédits et à sacrifier aux goûts de la clientèle, ensuite l'insuffisance technique de nos voyageurs, enfin, la cherté de l'armement et du fret maritimes.

La chambre de commerce française de Buenos-Ayres, en expo-

sant franchement et crument cette situation, aura donné un coup de fouet de plus à notre inertie. Les rapports de MM. Calvet, Wiener et Clémentel ont concouru également à élucider la question de nos relations commerciales avec l'Argentine et à préparer le terrain à l'entente qui s'élabore.

Les intérêts communs et diverses considérations la favorisent. L'Argentine tiendra compte certainement que la France est presque à l'égal de l'Angleterre son principal débouché, et qu'elle lui achète trois fois plus qu'elle ne lui vend : 170 millions contre 63 millions et demi. Nos articles sont plus particulièrement atteints que ceux des autres pays concurrents, non seulement par le droit d'entrée en soi mais aussi par la *tarifa de avaluos*, c'est-à-dire les estimations de valeur sur lesquelles les taxes sont calculées et qui sont généralement arbitraires et très majorées, au point de doubler parfois, en réalité, la proportionnalité du droit acquitté. De notre côté, nous imposons au bétail et aux viandes de la République Argentine, soit par les droits de douane, soit par les mesures restrictives, sanitaires ou autres, un traitement peu favorable, alors que nous pourrions en alimenter avantageusement notre consommation.

De part et d'autre, on est intéressé à se faire des concessions ; il y a des éléments d'accord, un terrain d'entente. Les hommes d'État de la République Argentine, le consul argentin en France, M. Torcuato de Alvear, la presse de Buenos-Ayres, abandent dans ce sens. En outre on parait enfin se rendre compte chez nous de la valeur économique de l'Argentine, de son immense avenir et de l'importance qu'il y a pour nous à y garder notre place pour prendre notre part de cet avenir.

Tout milite donc en faveur de la convention de réciprocité projetée.

URUGUAY ET PARAGUAY

Les noms de ces deux petites républiques de la Plata se joignent aujourd'hui dans une regrettable fraternité révolutionnaire.

L'insurrection de l'Uruguay, qu'on espérait voir se terminer à bref délai par un compromis entre les *colorados* ou gouvernementaux et les *blancos* ou nationalistes insurgés, continuait, n'ayant d'autre perspective que d'aboutir à appauvrir les campagnes sans rien changer à l'état de choses.

Le président, Batlle y Ordoñez, convaincu de l'impuissance de l'insurrection, la laissait s'épuiser en efforts inutiles ; le chef de la rébellion, Aparicio Saravia, comptant que la lassitude des populations imposerait au gouvernement une transaction avec lui, poursuivait avec ses *gauchos* ses chevauchées hyperboliques à travers le *campo*. En vain les intérêts lésés s'efforcent-ils de trouver une formule de pacification ; ils se heurtent à la conviction des deux partis que leur calcul, à défaut des armes, impuissantes de part et d'autre pour écraser l'adversaire, finira par triompher. Quant à la fortune, au commerce, au crédit du pays, qui commencent à souffrir sérieusement de cette lutte interminable d'appétits, qui n'a même pas l'excuse, même apparente, de se livrer autour d'un idéal ou d'un principe, les partis n'y songent guère. C'est uniquement leur part du pouvoir et de ses bénéfices qui est en jeu.

L'excitation des esprits a provoqué un attentat contre le président Batlle. Peut-être ses auteurs comptaient-ils dénouer la situation en supprimant le chef de l'État, d'après le précédent de l'assassinat du président Idiarte Borda qui termina la guerre civile en 1897, mais cette fois-ci le plan a échoué. La machine infernale de Montevideo a manqué son coup et peut-être la défaite sanglante que vient d'éprouver à la Cuchilla Negra le gros de l'insurrection, dont le chef Saravia a été grièvement blessé, a-t-elle porté un coup décisif au mouvement.

Le funeste exemple de l'Uruguay porte ses fruits chez une autre république sœur du bassin du Rio de la Plata. Le Paraguay, lui aussi, est en pleine ébullition. Son président, le colonel Ezcurra, qui renversa le docteur Emilio Aceval, est à son tour menacé dans sa capitale, L'Assomption, par un mouvement révolutionnaire dont est sorti un gouvernement provisoire rival, installé à Villa del Pilar. Le président en est le général Ferreyra.

Le Paraguay est donc affligé à cette heure de deux gouvernements.

Les insurgés, qui paraissent maîtres d'une bonne partie du pays, se sont emparés de deux vapeurs du gouvernement à l'aide desquels ils ont bombardé L'Assomption, en provoquant une intervention du corps diplomatique.

A quoi rime cette nouvelle commotion politique ? C'est ce qu'on ne voit pas bien clairement. Autant que les antécédents de la situation actuelle permettent d'en juger, les rouges et les bleus ou, si l'on veut, les libéraux et les républicains, dénominations vides

de sens, se disputent une fois de plus *manu militari* la présidence. Tout au moins l'opposition réclame-t-elle sa part du pouvoir et demande-t-elle trois portefeuilles dans le ministère.

L'éducation politique du Paraguay est encore rudimentaire. Le régime despotique des Francia et des Lopez, à la féroce tyrannie desquels la théocratie instituée sous la domination espagnole par les missions des jésuites avait préparé ce malheureux pays, pèse encore sur lui moralement bien qu'il soit aboli depuis une génération. Ce régime oppressif était tombé en 1870 sous l'effort collectif des armées de la triple alliance du Brésil, de la République Argentine et de l'Uruguay, après une guerre de cinq années (1865-1870), dans laquelle les Paraguayens, en majeure partie de doux Indiens Guaranys fanatisés, se firent massacrer pour la défense du tyran Solano Lopez. La lutte ne finit que par sa mort. L'infortuné Paraguay était sorti de cette lutte mutilé, dépeuplé, ruiné. Depuis cette épreuve, un vague régime constitutionnel a fini par s'implanter, mais dominé par un triumvirat de trois militaires, anciens présidents de la république, les généraux Caballero, Escobar et Egusquiza. Ce triumvirat aurait pu fonder un régime sinon très libéral tout au moins stable et de tendance progressiste, mais les dissensions se sont mises dans son sein, et de la tyrannie le Paraguay, livré à toutes les ambitions, est tombé dans l'anarchie. Dans ces dernières années, les présidents Gonzalez et Aceval ont été renversés et bannis, et aujourd'hui le même sort attend peut-être le président Ezcurra. Cette république n'a pas encore réparé les ruines de 1870. De plus, évoluant dans l'orbite économique de la République Argentine, elle subit encore les effets du krach argentin de 1890 ; elle a dû passer un concordat onéreux pour ses créanciers extérieurs et elle souffre d'un agio de 90 0/0 sur la valeur de son papier-monnaie. La nouvelle révolution qui vient d'éclater n'est point faite pour aider à sa réhabilitation morale et à son relèvement matériel.

La République Argentine s'est émue de ces deux révolutions à ses portes et chez les deux petites républiques qui avec elle forment le système de La Plata. A une récente interpellation dans le Congrès, le ministre des Affaires étrangères, M. Terry, a répondu en montrant combien serait désirable une entente entre les républiques sud-américaines pour mettre fin aux révolutions qui les déshonorent et les discréditent.

AU PÉROU

Heureusement, à côté de ces deux turbulentes « républiquettes » de l'Uruguay et du Paraguay, dont les désordres entretiennent la réputation d'ingouvernables qu'on a faite injustement et sans distinction à tous les peuples latino-américains, les principales nationalités, comme le Brésil, la République Argentine, le Chili, le Mexique, le Pérou lui-même, continuent à donner des témoignages de sagesse et des preuves de stabilité qui, à la longue, feront du régime de l'ordre et de la paix la règle générale pour cette Amérique latine dont le passé est si lourd à porter et à racheter.

En regard des deux insurrections qui sévissent dans deux républiques secondaires, on peut placer divers faits récents d'ordre politique intérieur et extérieur qui en dissipent, au point de vue général, les fâcheuses impressions.

C'est ainsi que le Pérou — après les élections présidentielles pacifiques de l'Argentine, de la Bolivie, du Mexique — vient de fournir une nouvelle démonstration probante de l'heureuse évolution politique qui s'est accomplie chez lui en donnant, sans les nouvelles dissensions civiles que faisait redouter une élection imprévue, un successeur au président Candamo, décédé.

M. José Pardo, chef du parti civiliste fondé par son père, président lui-même et mort assassiné il y a une génération environ, a été élu par la majorité des civilistes et des constitutionnels (parti du général et ancien président Cacérès). Il avait un redoutable compétiteur dans la personne de M. Nicolas de Pierola, un homme dont la vie d'agitateur et de révolutionnaire a été un roman d'aventures. Ambitieux et audacieux au possible, M. de Pierola est une de ces personnalités typiques de l'histoire sud-américaine. Tour à tour insurgé, proscrit, réfugié au Chili et en Bolivie, ministre des finances, brassant les millions des guanos, puis dictateur renversant le président Prado et conduisant le Pérou aux désastres de la guerre du Pacifique (prise de Lima par les Chiliens et traité d'Ancon), de nouveau banni, conspirateur, insurgé et parvenant une seconde fois par la révolution à la présidence, il y a une dizaine d'années, don Nicolas de Pierola paraît avoir ouvert une nouvelle ère moins agitée, plus ordonnée pour le Pérou et pour lui-même. Cette ère réparatrice a été continuée par son successeur, M. de la Romana, et enfin par le feu président Candamo.

Après avoir été, jadis, l'adversaire déconfit du président Manuel Pardo, il était dans la récente élection le concurrent très puissant de son fils, M. José Pardo. Il a posé sa candidature appuyé par son fidèle parti démocrate et par les éléments cléricaux qui l'ont soutenu toute sa vie, car Pierola a été peu ou prou séminariste.

La campagne fut chaude tout d'abord : pardistes et piérolistes, à en juger par leurs bruyantes démonstrations à Lima et au Callao, paraissaient résolus à porter la lutte pour la présidence jusqu'au recours aux armes. Il n'en a rien été. Suivant l'exemple du général Cacérès, qui a laissé le terrain libre à la candidature civiliste, en lui apportant même l'appui des constitutionnels, M. de Pierola s'est abstenu de prendre part aux élections et s'est résigné, sans combat, à la victoire de son rival, fils d'un ancien rival. Il n'en garde pas moins une influence très considérable sur la situation.

Le général Cacérès et don Nicolas de Pierola, les deux protagonistes des révolutions de jadis qui, avec la guerre du Pacifique, valurent au Pérou le démembrement et la banqueroute, semblent avoir compris la dure leçon du passé. Quoique ayant goûté tous deux aux séductions du pouvoir, qu'ils se disputèrent autrefois au prix de la tranquillité et de la fortune de leur malheureux pays, ils ont préféré cette fois laisser le chef du civilisme triompher paisiblement aux urnes. Ils ont contribué ainsi à consolider le régime d'ordre et de régénération civile qui l'emporte enfin sur ce militarisme ambitieux et turbulent et cet esprit révolutionnaire grâce auxquels le Pérou, dont le nom fut jadis synonyme de richesse fabuleuse, était tombé à ce degré de faiblesse et de ruine dont il commence heureusement à se relever.

Le nouveau président poursuivra cette œuvre de relèvement. Agé de quarante ans, il est en pleine maturité de ses capacités. Il est préparé par une active carrière politique et diplomatique à exercer la première magistrature. Avocat, puis professeur de droit à la Faculté des lettres et sciences politiques de Lima, il était en 1888 chargé d'affaires du Pérou à Madrid où il soutint les droits de son pays dans l'arbitrage du différend de frontières avec l'Équateur, et le feu président Candamo lui confiait le portefeuille des affaires étrangères. Il s'y est particulièrement distingué en préparant la solution de diverses questions territoriales avec les républiques voisines. Sa présidence sera sans doute principalement consacrée au règlement de ces litiges. Déjà un accord provisoire est intervenu, comme on le verra plus loin, avec le Brésil pour

la solution amiable ou par arbitrage des contestations de frontières avec ce pays dans le haut Jurua et le haut Purus. M. Pardo songe en outre à mettre un terme honorable à l'irritante question des provinces péruviennes d'Arica et de Tacna, détenues provisoirement par le Chili victorieux depuis la guerre du Pacifique. Le différend territorial avec l'Équateur dans les régions de Tumbez, du Putumayo et d'Aguarico va s'imposer aussi à son attention, d'autant plus qu'on signale un conflit armé entre les troupes péruviennes et équatoriennes sur ce dernier point. En ce qui concerne les limites avec la Bolivie, l'arbitrage du président de la République Argentine est chose convenue.

ACCORDS INTERNATIONAUX

En ce qui concerne le *modus vivendi* intervenu entre le Brésil et le Pérou instituant des commissions mixtes d'administration dans les territoires litigieux des affluents du haut Amazone dont la possession a failli susciter un conflit armé entre les deux pays, il est stipulé qu'un accord direct définitif serait négocié à partir du 1er août et que si les deux diplomaties n'arrivent point à s'entendre le différend de frontières sera soumis à l'arbitrage. Une convention d'arbitrage a été en même temps conclue pour le règlement des réclamations des résidents de la région contestée.

Il vient d'être signé, d'autre part, à Rio-de-Janeiro, une convention sanitaire internationale entre les délégués du Brésil, de la République Argentine, de l'Uruguay et du Paraguay. Le fait est en soi plus important qu'il ne parait tout d'abord au point de vue des bonnes relations de ces républiques. On ne se doute pas des effets déplorables que les quarantaines, les formalités de l'hygiène dans les ports, avec toutes leurs tracasseries et leurs vexations, ont eus notamment sur les rapports entre le Brésil et la République Argentine. Les mesures sanitaires prises contre leurs provenances réciproques ont été souvent interprétées, à tort ou à raison, comme un moyen de concurrence déloyale pour détourner du voisin et rival les courants d'émigration et de capitaux et le mouvement commercial transatlantique, en discréditant son climat et sa salubrité.

Maintenant, cette guerre sanitaire va faire place à la paix sanitaire, et c'est un pas de plus vers la politique de confraternité et

... solidarité que ces républiques ont le plus grand intérêt à faire ... entre elles pour imposer l'estime au monde civilisé.

AMÉRIQUE CENTRALE

Il n'est point jusqu'aux cinq petites république de l'Amérique centrale qui n'inspirent quelque espoir de les voir unies et en paix. On apprend, en effet, que les présidents du San Salvador, du Honduras et du Nicaragua viennent de signer à Corinto, port de cette dernière république, un accord par lequel ils s'engagent à assurer le maintien de la paix entre les républiques de l'Amérique centrale.

Cette tentative de reconstitution partielle (car elle ne comprend pas le Guatemala et le Costa-Rica, bien qu'il y eût aussi à Corinto un représentant du Guatemala) de la fédération du Centre-Amérique n'est point la première. Déjà en 1895, les trois mêmes républiques qui ont conclu l'accord ci-dessus, signèrent le « pacte d'Amapala », en vertu duquel elle se constituèrent en 1898, sous le nom d'Etats-Unis du Centre-Amérique.

Cette union s'est bientôt dissoute mais la tendance fédérative persiste. Elle se manifeste par des assemblées et des congrès fréquents qui ont pour objet de préparer sa future unification : congrès juridique pour établir l'unité de la législation et du droit, congrès des journalistes et congrès des étudiants pour l'unité de l'enseignement.

Dans le même ordre d'idées, le Guatemala a accordé l'entrée en franchise à tous les produits naturels et manufacturés des quatre autres républiques centrales, sauf le sel et le tabac qui sont un monopole de l'Etat. Comme l'indique M. Ricardo Beltran y Rozpide, membre de l'Académie historique espagnole, dans l'ouvrage fort intéressant et très documenté qu'il vient de faire paraître (1) sur la situation politique et économique des peuples hispano-américains, au début du vingtième siècle, c'est un grand pas vers l'union douanière, base principale de la fédération à venir.

Ce n'est pas tout : en 1902, à la suite des conférences de Corinto entre les présidents du Honduras, du Salvador, du Nicaragua et

(1) *Los Pueblos hispano-americanos en el siglo XX (1901-1903).* Imprimerie de l'administration militaire, Madrid.

de Costa-Rica, ces quatre républiques adoptèrent le principe de l'arbitrage obligatoire pour la solution des différends et conflits qui viendraient à s'élever entre elles et instituèrent un tribunal d'arbitrage qui fut installé à San José, capitale du Costa Rica, en septembre 1902. Le Guatemala invité à adhérer au traité d'arbitrage de Corinto ne donna qu'une vague adhésion.

Depuis, la révolution du Honduras, à l'occasion de l'élection d'un président, qui s'est faite les armes à la main au profit du général Bonilla, puis une insurrection au Nicaragua, ensuite le bruit que les républiques signataires du pacte de Corinto prétendaient imposer par les armes au Guatemala l'Union Centre-américaine, puis aussi les intrigues que les réfugiés révolutionnaires de chacune de ces républiques entretiennent dans le pays voisin, enfin le conflit qui faillit éclater entre le Salvador et le Guatemala, sont venus contrarier, retarder encore l'œuvre d'unification. Mais celle-ci se poursuit avec persistance comme le démontre le nouvel et récent accord pacifique de Corinto conclu le 20 août entre le Salvador, le Honduras et le Nicaragua.

Les républiques centrales ont senti, à la suite des récents événements de Panama, leur existence de plus en plus menacée, si la division et l'anarchie subsistent chez elles et entre elles. Déjà un syndicat américain qui exporte en grandes quantités les bananes pour les Etats-Unis, l'*United Fruit Company*, exerce une puissante influence qui n'est contre-balancée que par le voisinage de la colonie anglaise de Bélize ou Honduras britannique.

De là la nécessité plus pressante que jamais pour ces républiques de travailler à leur union, sous les auspices de la paix intérieure et extérieure.

Au Guatemala, le président Estrada Cabrera, porté à la première magistrature en 1898, à la suite de l'assassinat du général Reyna Barrios, vient d'être réélu pour six ans, à la faveur d'une revision de la constitution faite par le parti libéral. M. Estrada Cabrera a assuré jusqu'ici au Guatemala une certaine stabilité et a particulièrement développé l'instruction publique; il a même institué les fêtes de Minerve pour exalter les bienfaits de l'éducation de la jeunesse. Il active la construction du chemin de fer interocéanique et il vient d'envoyer un agent en Europe pour négocier la reprise du service de la dette extérieure. Un projet de concordat a été signé à Londres *ad referendum*.

Au Nicaragua, le général Santos Zelaya a réussi également à se

consolider au pouvoir et à se faire réélire par les libéraux pour la période de 1902-1906. Son gouvernement a provoqué récemment un conflit assez grave avec l'Angleterre, en saisissant six goélettes de pêche de la Jamaïque qui, soutient-il, pêchaient indûment la tortue dans les eaux nicaraguéennes. Le croiseur anglais *Retribution* a paru devant Bluefields. Le président Zelaya a relâché les goélettes et les pêcheurs et le conflit, après avoir un moment ému Washington, toujours inquiet de la moindre intervention européenne dans cette Amérique latine passée à l'état de prolongement des Etats-Unis, en est resté là.

Au Honduras, sous le président Bonilla, au Salvador, avec le président Escalon et au Costa-Rica, avec le président Esquivel, ces deux derniers élus régulièrement à l'expiration des pouvoirs de leurs prédécesseurs respectifs, règne une paix qu'on doit souhaiter plus que jamais de voir s'affermir dans ces régions dont l'indépendance et l'intégrité sont plus que jamais à la merci des Etats-Unis. Ils ont déjà jalonné à Panama le champ de leur expansion future : le Mexique et l'Amérique centrale sont dans l'aire circonscrite par ces ambitions impérialistes ; mais le danger portera peut-être en soi-même son remède : l'expansion de l'union américaine par l'absorption excessive d'éléments latins pourrait entraîner sa propre dissolution.

LOUIS GUILAINE.

LE

MOUVEMENT INTELLECTUEL

ITALIE

Villégiatures d'écrivains. — M. Giacomo Boni. — Le centenaire de F. D. Guerrazzi

M. Giannino Antona-Traversi, le spirituel auteur de *l'Escalade de l'Olympe* et des *Jours les plus heureux*, me déclarait un jour du printemps dernier, à Rome : « C'est un véritable métier, un dur métier, celui d'auteur dramatique en Italie. Le travail de composition, la production littéraire ne représentent que la moindre partie de notre labeur. Notre pièce écrite, il faut mille démarches, mille transactions avant qu'elle arrive à être jouée dans les principales villes italiennes. L'instabilité des troupes en notre pays nécessite une foule de contrats particuliers. Puis il importe que nous assistions aux dernières répétitions de notre ouvrage pour prévenir de la part de nos interprètes des trahisons trop douloureuses. Il est également de bonne politique que nous nous trouvions sur les lieux le soir de la première, pour répondre aux applaudissements du public s'il applaudit, pour réchauffer le zèle de nos interprètes et pour expliquer nos intentions aux critiques influents. Que de corvées, que de labeurs ! Et voici, tandis que nous nous livrons à cette ingrate besogne à Naples, qu'une dépêche nous parvient, portant le timbre de Turin : la représentation de notre pièce dans cette ville est avancée, on y réclame notre présence à cor et à cri. Et nous quittons Naples pour gagner d'une traite l'autre extrémité du royaume. A Turin, la même besogne, les mêmes ennuis nous attendent. De tout le temps que dure la saison, les

dramatistes italiens ne sauraient prendre un jour de repos : ils se doivent à leur besogne de commis voyageurs en art dramatique. Aussi, avec quelle impatience nous attendons l'été, qui nous arrachera pendant trois mois aux travaux de la vie active! Enfouis dans quelque retraite inaccessible, nous nous adonnons alors de tout cœur à la joie de produire. C'est pendant ce court répit que nous concevons et que nous élaborons nos ouvrages. Le *temps utile* est de courte durée dans notre profession. » Ces mélancoliques propos me sont revenus en mémoire comme je lisais récemment, dans une des élégantes chroniques que M. Lucio d'Ambra envoie à *la Gazzetta di Venezia*, l'énumération des diverses villégiatures des meilleurs dramatistes italiens. Tous demeurent pour l'instant terrés dans quelque retraite où ils se livrent aux délices de la parturition littéraire. Au frémissement des sapins alpestres, au murmure des lacs, au rythme des flots méditerranéens, les chefs-d'œuvre prennent une âme et les « fours », hélas! prennent un corps.

Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu?... M. Giuseppe Giacosa se trouve sur les bords du lac de Côme où il met la dernière main à son drame *Più forte*, qui sera joué à Turin au mois de novembre. M. Gerolamo Rovetta séjourne en Suisse. Il travaille avec ardeur, dix heures par jour, à une nouvelle comédie historique intitulée *le Roi s'amuse*. M. Rovetta a emprunté le titre de son drame à Victor Hugo, mais la fable de son nouvel ouvrage lui appartient en propre. Le roi en question est un de ces Bourbons de Naples dont l'histoire rapporte qu'ils n'aimaient pas moins que François I[er] à « s'amuser » aux dépens de leurs fidèles et respectueux sujets. M. Roberto Bracco travaille à Castellamare di Stabia, dans une retraite hermétique et salubre. Sa fenêtre, dit-on, reste illuminée jusqu'à une heure très tardive de la nuit, mais le vulgaire ignore encore le titre et le sujet de sa nouvelle comédie. Réfugié à Santa Maria Maggiore, dans la province de Novare, « en un lieu frais, solitaire et presque sauvage, » M. E. A. Butti achève une comédie en quatre actes : *Passions dans l'ombre*. Dramaturge épris de théologie, casuiste subtil à la fois et vigoureux, M. E. A. Butti, cette fois encore, se propose l'étude d'un cas de conscience : un prêtre hésite entre le devoir que lui dicte sa foi religieuse et le devoir que lui impose un sentiment d'humanité. Le comédien Talli créera le principal personnage de ce drame dont la première représentation aura lieu à Rome dans la deuxième quinzaine d'oc-

tobre. Quant à Giannino Antona-Traversi, il se repose à Meda, sa villégiature habituelle, des mots d'esprit qu'il a semés l'hiver dernier dans les villes principales du royaume. Il écrit un drame tragique et vigoureux, *Voyage de noces*, qui doit montrer son sympathique talent sous un jour tout nouveau. Qu'adviendra-t-il de ces divers ouvrages ? M. Giacosa retrouvera-t-il le succès qui accueillit *Comme les feuilles?* Sera-ce un autre *Romanticismo* que la nouvelle comédie historique de M. Rovetta? La saison prochaine nous renseignera. Nous saurons bientôt si les mois caniculaires de l'an 1904 sont appelés à marquer dans les fastes du théâtre d'outremonts.

M. GIACOMO BONI

D'autres Italiens de marque consacrent la « saison morte » à des voyages plus lointains. Tel M. Giacomo Boni, dont la présence a été signalée au mois d'août à Paris. On l'a vu au musée du Louvre, à la Bibliothèque nationale, dans les principales églises parisiennes, pèlerin passionné d'archéologie et d'art.

M. Giacomo Boni — nul ne l'ignore — dirige, depuis quelques années, les fouilles entreprises sur l'emplacement du Forum romain. Sa nomination à ce poste remonte à l'époque où M. Baccelli présidait aux destinées de l'instruction publique en Italie. Et ce choix causa naguère un grand scandale. Un essaim nombreux d'archéologues briguait la place vacante. Montés sur une pile poussiéreuse de lourds in-folios et de brochures érudites, cent candidats tentaient d'attirer l'attention du ministre. D'une plume autoritaire, Guido Baccelli signa le décret qui nommait Giacomo Boni. Un architecte, un simple amateur, un dilettante qui ne s'était jamais « spécialisé » dans les études archéologiques allait donc bouleverser à son aise le Forum ! Le scandale fut grand, la consternation indicible dans la coterie savante. M. Baccelli laissa dire. Et le bruit s'apaisa. De la démarche nonchalante qui lui est habituelle, M. Giacomo Boni, cependant, descendit au Forum. L'ère des miracles était ouverte.

On ne tarda pas à reconnaître, en effet, que le ministre de l'instruction publique avait eu la main heureuse. En dépit du mépris superbe des archéologues, l'architecte Boni justifia pleinement la confiance que M. Baccelli lui avait témoignée. Jamais encore les fouilles du Forum n'ont été menées avec tant d'ardeur,

avec tant de sagacité, avec un tel respect religieux du passé et, en même temps, avec des résultats si heureux. Depuis que M. Boni règne en ces lieux, ce coin de la Ville Éternelle semble transformé. On dirait le château de la Belle au bois dormant arraché à son sommeil séculaire. En quelques années, M. Boni a exhumé le *lapis niger* sur l'emplacement du tombeau de Romulus, il a reconstitué le tracé de la Voie sacrée, il a découvert l'autel de César, les rostres de César, le piédestal de l'*Equus Domitianus*, il a déterminé l'emplacement du *Lacus Curtius*, il a retrouvé des vestiges de cloaques inconnus, il a sondé des tombes préhistoriques. M. Giacomo Boni est un magicien incomparable, un merveilleux poète. Sous sa baguette enchantée, le sol le plus vénérable du monde livre aujourd'hui ses plus intimes secrets. Incarnés par leurs plus illustres héros, des éons d'histoire défilent sous les yeux du touriste ébloui. Des vers d'Horace, des descriptions de Stace vous reviennent en mémoire et s'illustrent au contact de ces ruines augustes. Parmi ces débris sacrés, la gloire de Rome devient quelque chose de vivant, de tangible, de presque contemporain. Le gouffre du *Lacus Curtius* semble s'ouvrir à nouveau. Et l'on croit voir la noble victime de la colère des dieux chevauchant, dans l'appareil décrit par Tite-Live, vers l'abîme. Un silence religieux règne. La monture de Curtius, magnifiquement harnachée, excite l'admiration du peuple. Curtius lui-même est couvert d'une cuirasse étincelante et coiffé d'un casque au cimier pourpre, que fait ondoyer la brise de la campagne romaine...

M. le président Loubet, qui visita le Forum sous les auspices de M. Boni, a fait remettre à son cicerone de naguère la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Tous ceux à qui les travaux accomplis par l'éminent architecte procurèrent d'inoubliables émotions ont applaudi à cette distinction si méritée.

LE CENTENAIRE DE F.-D. GUERRAZZI

L'Italie commémorera, en 1908, le centenaire de Mazzini, qui fut l'âme du *Risorgimento*. En attendant, nos voisins rendent des honneurs d'un moindre éclat à divers écrivains et artistes qui prêtèrent jadis le concours de leur talent aux revendications patriotiques de l'Italie asservie et terrorisée. De semblables honneurs échurent au mois d'août dernier à F.-D. Guerrazzi. La ville de

Livourne, où il vint au monde il y a cent ans, célébra, du 12 au 15, diverses cérémonies publiques en souvenir de cet enfant terrible et glorieux. Un monument fut inauguré. Des discours officiels retentirent. Dans les journaux, des articles s'étalèrent, où l'œuvre de F.-D. Guerrazzi était rappelée et louée.

Il n'y a rien que de fort justifié dans ces manifestations. Dès qu'il sut parler, dès qu'il sut écrire, Guerrazzi parla et écrivit pour la cause de l'indépendance italienne. Il conspira, il polémiqua, pour ainsi dire, dès le berceau. Sur le tard, quand la révolution qu'il prêchait triompha, il devint ministre, mais le temps qu'il passa aux honneurs fut de courte durée, en regard de celui qu'il avait passé à la peine. Sa jeunesse tumultueuse s'écoula en grande partie dans les prisons autrichiennes. Et ceux de ses ouvrages qui célèbrent le plus dignement la liberté sont nés en un temps où l'auteur lui-même était captif. Guerrazzi ne distinguait pas entre la littérature et la politique. Ses livres sont autant de plaidoyers. Il disait avoir écrit *l'Assedio di Firenze* « dans l'impossibilité où il se trouvait de livrer bataille ». On connaît le mot d'ordre d'Alfieri : « Faire la guerre aux tyrans sur la scène. » Guerrazzi assignait, lui aussi, à la poésie un but vengeur. De génie plutôt lyrique que dramatique, il préféra, toutefois, au théâtre le roman. Il a écrit des drames, mais la *Battaglia di Benevento* et *l'Assedio di Firenze* restent ses meilleures ouvrages, ceux où ses qualités de rhéteur passionné s'expriment le plus heureusement.

Il faut reconnaître, du reste, qu'on les lit peu. J'ai retrouvé dans une bibliothèque poussiéreuse un exemplaire piqué et jauni de *la Bataille de Bénévent*. J'en ai entrepris la lecture, désirant commémorer de la façon la plus glorieuse pour un écrivain le centième anniversaire de sa naissance : en prenant plaisir à son œuvre vieille d'un siècle. Hélas ! *la Bataille de Bénévent* n'a pas résisté à l'épreuve. Le livre bientôt m'est tombé des mains.

Manzoni, Foscolo, Leopardi, ont victorieusement supporté le poids des ans. Guerrazzi n'a pas eu le même bonheur. Son nom est assuré de vivre en raison des services politiques qu'il a rendus, mais ses écrits sont d'une lecture insupportable. Tous les défauts spécifiques du romantisme les déparent : l'emphase, la redondance, le désordre, la négligence. Guerrazzi admirait passionnément lord Byron. Il vénérait en lui non seulement le poète, mais encore le dandy satanique, l'amant enthousiaste de la liberté, le philhellène qui s'en fut mourir à Missolonghi. Byron a exercé sur Guerrazzi

une influence évidente, mais désastreuse. Ce qu'il y a de byronien chez cet auteur ne contribue pas médiocrement à le faire paraître démodé. Il convient d'ailleurs d'observer que les défauts romantiques de Guerrazzi furent pour beaucoup naguère dans le succès de ses œuvres. Son langage a vieilli ; mais c'était le langage de l'époque ; c'était le plus « adéquat » au grand but qu'il s'agissait d'atteindre. A s'exprimer autrement, Guerrazzi ne fût pas allé droit au cœur des foules comme il a fait. Et c'est quelque chose pourtant d'avoir remué la masse populaire, d'avoir soulevé la jeunesse, d'avoir contribué pour une petite part à faire d'un peuple asservi une grande nation libre. Alors que Manzoni se résignait chrétiennement, alors que Leopardi se contentait de railler avec amertume et scepticisme, Guerrazzi prêchait l'action révolutionnaire, maudissait, suppliait. Ses livres veulent défendre une cause sacrée. Ils ne visent qu'en second lieu au titre d'œuvres d'art. C'est le patriote, c'est le tribun que Livourne a glorifié au mois d'août dernier. La prose et les vers de l'homme de lettres ont vieilli. C'est à l'homme d'action que la patrie reconnaissante vient de tresser des couronnes.

MAURICE MURET.

ROUMANIE

LA TERRE ET LA RACE ROUMAINES, PAR A. C. STOURDZA

Il en est des petits pays comme des petites gens. On les passe généralement sous silence. A force de les oublier volontairement, on arrive à les ignorer, et si un jour quelque esprit curieux s'avise de vous en entretenir, on est tout surpris d'apercevoir que non seulement les petits pays offrent autant de sujets d'intérêt que les puissances qualifiées grandes, mais encore qu'ils constituent des facteurs de civilisation extrêmement actifs et étonnamment productifs.

Parlez de la Roumanie à un Français de la classe moyenne, il vous répondra : « Ah! oui, la Roumanie, c'est un pays de Turcs, n'est-ce pas? ou de Slaves? » Il croira que vous vous moquez si

vous dites que les principaux journaux roumains sont rédigés en français, que les habitants du pays comprennent notre langue et qu'ils se réclament des mêmes ancêtres que nos compatriotes. Cette ignorance, qui n'est pas d'ailleurs particulière aux Français et que possèdent à un degré plutôt plus élevé tous les peuples occidentaux, n'est pas répandue seulement dans les classes peu instruites. Elle est quasi générale dans la partie la plus cultivée de la nation. Aussi quelles inepties n'a-t-on pas prononcées ou imprimées au sujet de la Roumanie?

M. Alfred Rambaud a écrit cette phrase charmante : « Il y a dans Edgar Quinet une page qui venge les Roumains de toutes les sottises qui ont pu être débitées ou le seront encore sur leur compte. » M. Alfred Rambaud est bien bon, mais je suis obligé de lui faire savoir que si quelque chose est en France plus ignoré que les Roumains, c'est certainement Edgar Quinet. Quelques érudits et un petit groupe d'admirateurs ont profité, l'an dernier, d'un anniversaire pour rappeler que cet homme fut un historien remarquable, un écrivain merveilleux et un grand citoyen. Leurs paroles n'ont pas été sans causer des surprises, et à l'heure présente Edgar Quinet est aussi oublié qu'il l'était il y a trois ans. Les pages qu'il a écrites vengent bien peu les Roumains, et Edgar Quinet lui-même aurait grand besoin d'être vengé définitivement de l'ignorance humaine et de l'ingratitude française.

Il est donc sage de ne pas s'en tenir à Quinet et de travailler à faire connaître la Roumanie à une Europe qui l'ignore, et particulièrement à la France, qui fait depuis si longtemps la sourde oreille aux témoignages d'affection et de reconnaissance qui lui parviennent de Moldavie et de Valachie. C'est pourquoi il convient de féliciter M. Alexandre A. C. Stourdza de l'ouvrage qu'il vient de publier en français sous ce titre : *la Terre et la Race roumaines*. L'auteur s'est proposé « de mettre entre les mains de l'étranger un volume de références et de connaissances précises et exactes sur tout ce qui concerne la Roumanie, tant au point de vue économique, géographique et scientifique qu'au point de vue historique, littéraire et artistique ». Il faut reconnaître qu'il y a parfaitement réussi. Son livre est une excellente mise au point de toutes les questions qui intéressent la Roumanie. C'est moins un travail scientifique dans le sens exact et précis que l'on doit donner à cet adjectif, qu'une œuvre de vulgarisation bien documentée et agréablement écrite.

Et cependant il serait faux de croire que le livre de M. Alexandre A. C. Stourdza n'a pas les qualités et la portée d'un manuel soigneusement fait et intelligemment compris. Écrit par un Roumain qui paraît aimer passionnément sa patrie, cet ouvrage est en quelque sorte un reflet de l'âme roumaine. Elle s'y traduit avec son énergie, son enthousiasme et son caractère de latinité affinée. Ce qui m'a le plus frappé à la lecture de ces pages, c'est le sentiment de continuité qui s'y manifeste dans l'effort séculaire accompli par le peuple roumain pour atteindre un état de développement unitaire et intégral. Je ne crois pas que ce soit en général l'idée qui se dégage de l'étude incomplète et superficielle que l'on fait de l'histoire roumaine dans nos universités. Le livre de M. Alexandre A. C. Stourdza montre d'une façon claire comment la somme des efforts accumulés pendant des siècles a amené le Roumanie au stade de développement politique et social auquel elle est parvenue au début du vingtième siècle, et il indique qu'en raison même de l'élan acquis et des volontés inlassables, la race roumaine tend vers une unité nationale plus parfaite que celle qu'ont bien voulu lui accorder des diplomates devisant autour d'un tapis vert. A cet égard, le livre de M. Alexandre A. C. Stourdza me paraît donc particulièrement précieux.

Mais il y a plus. Les Français ne le liront pas sans émotion, car son auteur s'applique tout particulièrement à montrer ce que le peuple roumain a emprunté par affinité à l'esprit et à la culture de leur pays. Il insiste aussi sur l'aide prêtée par la France à la nationalité roumaine, lorsque celle-ci a désiré s'affranchir et se constituer en un État autonome.

Enfin, de la lecture attentive de ces 700 pages ressort avec une parfaite netteté l'importance de la Roumanie comme facteur de civilisation. Ce royaume est vraiment le seul État balkanique qui jouisse d'une vie politique saine, le seul qui travaille sans relâche, sans à-coups, sans réaction, à se mettre en harmonie avec les progrès de la civilisation occidentale; le seul qui puisse avoir une politique extérieure indépendante. « Imbue non seulement de l'esprit de solidarité latine, de solidarité française, mais encore de l'esprit de solidarité universelle, caractéristique de l'ère actuelle, l'âme roumaine reflète en elle l'âme moderne, se réchauffe à son foyer de civilisation et devient, à son tour, un foyer d'où émanent des rayons bienfaisants du progrès et de la paix vers les autres races d'Orient moins avancées. »

On doit être reconnaissant à M. Alexandre A.C. Stourdza d'avoir montré dans son livre que la race roumaine a le droit de revendiquer une tâche à la fois si lourde et si nécessaire, et que son activité passée est un sûr garant de son activité future.

MARCEL ROUFFIE.

ESPAGNE

UNE ANTHOLOGIE DES POÈTES ESPAGNOLS, PAR D. JUAN VALERA (1).

D. Juan Valera est aujourd'hui le patriarche des lettres espagnoles. Agé de près de quatre-vingts ans, aveugle, presque cloué à son fauteuil, il a conservé intacte, avec la beauté d'un visage qui a comme celui de Gœthe vieillard quelque chose d'olympien, toute la vigueur de sa lumineuse intelligence. Les articles qu'il publie dans les *Lundis* de l'*Imparcial* sont toujours le régal des lettrés. Son imagination n'a rien perdu de sa fraîcheur, et il n'y a pas longtemps qu'il nous contait encore avec sa verve d'autrefois une de ses plus jolies histoires andalouses. Qu'un bijou de style comme cette *Juanita la Grande*, dont la maison Hachette prépare une traduction, ait été dicté et non composé la plume à la main, c'est ce qui paraîtra sans doute invraisemblable à tout lecteur initié au labeur d'écrire. Je conserve pieusement le souvenir de la dernière visite que je fis à M. Valera au printemps dernier. Il m'émerveilla par son esprit toujours jaillissant, par la richesse et la précision de sa mémoire. Il s'amusa à me citer (et avec quelle flamme !) des tirades entières de vers en toutes les langues. La poésie fut toujours et reste encore son goût favori. Il débuta dans les lettres en 1858 par un volume de vers, pour lequel il conserve une toute particulière tendresse ; et son dernier ouvrage est une copieuse *Anthologie*, où il s'est plu à élever un monument à la poésie castillane du dix-neuvième siècle.

Lope de Vega constatait que de son temps à chaque coin de rue on rencontrait quatre mille poètes : *en cada esquina cuatro mil poetas*. Les choses ne semblent guère avoir changé en Espagne, et

(1) *Florilegio de Poesias castellanas del siglo XIX*, con introduccion y notas biograficas y criticas por don Juan Valera. 5 vol., Madrid 1902-1904.

la métromanie y fleurit toujours. M. Valera fait place dans son *Florilegio* à cent cinquante-deux poètes, et il s'excuse, avec une douce ironie, de n'en avoir pas accueilli le double. On peut trouver que son indulgence a été plutôt excessive ; mais enfin les *Anthologies* doivent profiter surtout aux *poetæ minores*, dont elles sauvent de l'oubli telle ou telle pièce bien venue. Si la platitude et le fatras ne font point assez défaut dans la collection de M. Valera, remercions-le pourtant de nous offrir une gerbe poétique aussi riche et aussi variée.

L'introduction de l'ouvrage nous présente un tableau de la poésie lyrique en Espagne au dernier siècle. Le cinquième volume est consacré à des notices biographiques d'autant plus curieuses que M. Valera a connu personnellement tous les écrivains dont il traite et nous fournit sur eux des détails inédits.

Nul ne sait donner à la critique plus d'agrément que D. Juan Valera. Il juge des choses de l'esprit non en critique de profession, mais en lettré délicat, dont le goût a été formé par de sérieuses études classiques et par une culture toute cosmopolite. Chez lui, pas l'ombre de pédantisme : il évite par-dessus tout de dogmatiser et de parler *ex cathedra*. Et il n'a pas non plus ce genre de pédantisme honteux, que nous connaissons bien, et qui consiste à éviter avec trop d'affectation l'air pédant. Il a cette bonne grâce, cette aisance naturelle d'un Anatole France, où l'on ne sent pas le moindre effort pour être piquant et léger.

M. Valera, à qui sa carrière de diplomate a fourni l'occasion de bien apprendre les langues étrangères et de connaître à fond les principales littératures modernes, n'hésite pas à affirmer que l'Espagne a produit au dix-neuvième siècle une pléiade de poètes, dignes de rivaliser avec les plus grands des autres pays. Voilà une affirmation qui pourra sembler un peu téméraire de la part d'un homme qui se donne pour ennemi des jugements trop catégoriques et inclinerait volontiers au scepticisme.

Les comparaisons littéraires sont sans doute chose extrêmement délicate, et nous admettrons que prévenus en faveur des écrivains de notre langue, les seuls que nous entendions pleinement, nous demeurons toujours un peu injustes à l'égard des étrangers. Les Espagnols ne goûteront jamais nos poètes comme nous pouvons le faire, et nous ne saurons jamais goûter complètement les leurs. On a dit qu'on ne pouvait écrire que dans une langue ; sans doute ne peut-on aussi sentir que dans une seule langue toutes les mys-

térieuses suggestions des mots et du rythme. Il me revient à l'esprit une jolie boutade de Campoamor. C'était à l'époque où Sarah Bernhardt donnait des représentations à Madrid. Il déclarait à qui voulait l'entendre qu'il n'aimait pas la grande tragédienne. Et pourquoi ? lui demanda un ami étonné. *Parce qu'elle parle en français.* Que répondre à cela? Qu'un Espagnol préfère Zorrilla à Victor-Hugo parce qu'il écrit en castillan, on ne saurait y trouver à redire, et rien de plus légitime.

Je crois cependant qu'il faut à un Espagnol une dose peu commune d'optimisme pour être convaincu que les meilleurs poètes de l'Espagne moderne peuvent aller de pair avec leurs rivaux de France, d'Angleterre, d'Allemagne ou d'Italie; et je doute que cette opinion de M. Valera soit partagée aujourd'hui par beaucoup de ses compatriotes. L'Espagne ne nous offre pas une seule personnalité poétique de grande envergure, comme nos romantiques, comme un Leopardi, un Heine, un Tennyson. Le génie certes n'a pas manqué aux poètes castillans, il court les rues en Espagne; mais ce qui leur a fait défaut le plus souvent, c'est la culture générale, la vigueur de la pensée, la richesse de la sensibilité, l'effort laborieux pour atteindre la perfection de la forme. Ni dans la description de la nature, ni dans l'expression de l'amour, ni dans la méditation philosophique ils n'ont poussé en général bien loin. Ils n'ont excellé et ne se sont montrés incomparables que dans le récit en vers, dans la légende romantique, avec Espronceda, le duc de Rivas et Zorrilla, et sans conteste aussi, avec Campoamor, dans la poésie humoristique. Voilà ce qui est à signaler surtout au lecteur français désireux de chercher dans la poésie castillane la note vraiment originale. Nos voisins sont très épris et avec raison de leur Bécquer, le seul peut-être de leurs poètes qui ait su exprimer la tendresse; mais ne peut-on pas dire que Bécquer n'enseigne rien et paraît froid à ceux qui savent par cœur le *Buch der Lieder* de Heine?

Des plus illustres poètes espagnols du dix-neuvième siècle, le dernier disparu est Nuñez de Arce, qui mourut il y a quelques mois. C'était un noble et vigoureux poète, très respectueux de son art, qui chanta toujours en beaux vers sonores la liberté et l'idéal. M. Valera prononça son éloge dans une séance publique de l'Académie espagnole (1). Les critiques de la jeune Espagne semblent

(1) Le 15 novembre 1903.

aujourd'hui lui refuser tout mérite (V. la récente revue *Helios*, août 1903, article de Martinez Sierra) ; ces jeunes gens sont un peu sévères.

L'occasion ne me manquera pas de signaler ici les tendances de la nouvelle génération poétique, qui reconnaît pour maîtres le raffiné descripteur andalou Salvador Rueda et le poète argentin Ruben Dariò, habile imitateur de notre Verlaine.

LES DERNIERS ROMANS DE M. BLASCO IBAÑEZ

M. Blasco Ibañez a peut-être mieux réussi auprès du public français que les autres romanciers de son pays, que ceux même qui comme Galdos ou Pereda lui sont supérieurs. Je ne crois pas qu'aucun roman espagnol, pas même *Sotileza*, qui fut fort appréciée dans *la Revue des Deux Mondes*, ait obtenu une faveur aussi unanime que la *Barraca*, traduite sous le nom de *Terres maudites*. M. Blasco Ibañez a eu l'heureuse fortune de trouver en M. Hérelle le plus habile des interprètes ; mais si c'est là une cause importante de son succès, ce n'est pas la seule. Ce qui l'a servi surtout auprès de notre public, c'est d'avoir appris son métier d'écrivain à l'école de nos romanciers : ses romans, si espagnols de couleur, le sont fort peu de facture ; ils sont généralement courts, bien composés, sans cette abondance un peu diffuse dont le *Don Quichotte* nous donne l'exemple et impose presque la tradition. Or le lecteur français, qui ne souffre guère d'être choqué dans ses habitudes littéraires, accepte surtout de l'étranger les œuvres marquées de l'estampille française.

La meilleure partie de l'œuvre de M. Blasco Ibañez est celle où il peint au naturel, pour l'avoir mille fois observée, la rude vie des pêcheurs de Valence ou de la population de la *huerta*. *La Barraca*, *Fleur de Mai*, que vient de publier *la Revue de Paris*; *Fange et Roseaux*, dont la traduction manque encore, révèlent un rare talent descriptif et un sentiment profond d'humanité. La palette de M. Blasco Ibañez n'a pas moins de couleurs que celle de son compatriote Sorolla.

En revanche, il est moins bien inspiré chaque fois qu'il s'aventure en dehors du domaine de son expérience familière. Son roman historique, *Sonnica la Courtisane*, où il nous décrit la

catastrophe de Sagonte, n'est qu'un pastiche médiocre de *Salammbô*, bien qu'agrémenté de quelques scènes voluptueuses qui étaient une nouveauté dans le roman espagnol. Le roman à thèse ne lui convient guère davantage ; lorsqu'il s'avise de se souvenir qu'il est député républicain de Valence et que le cléricalisme est l'ennemi, il semble perdre du coup ses plus précieuses qualités de romancier. On ne saurait rien imaginer de plus lourd, de plus ennuyeux que ses deux derniers romans anticléricaux, où il a sans doute voulu rivaliser avec Galdos, dans un genre que celui-ci avait su rendre littéraire.

La Cathédrale (1) nous transporte à Tolède, la ville morte qui symbolise la décrépitude espagnole sous l'influence de la superstition et de l'intolérance. Tout le roman se passe en descriptions interminables, à la manière de Zola, et en longues dissertations sur l'histoire d'Espagne et sur l'avenir du pays, placées par l'auteur dans la bouche d'un anarchiste qui a parcouru le monde. On pardonnerait encore à la pauvre philosophie de l'auteur s'il avait fait un livre vraiment évocateur de cette inoubliable Tolède ; mais vraiment, malgré quelques belles pages, son roman nous laisse une complète déception, accrue encore par le souvenir présent à notre mémoire de l'*Angel Guerra* de Galdos.

L'Intrus (2), qui vient de paraître, est une satire du jésuitisme. L'auteur nous montre avec quelle habileté machiavélique les jésuites arrivent à faire la conquête d'un libre penseur millionnaire. Un critique avisé observe avec esprit que M. Blasco Ibañez démontre exactement le contraire de ce qu'il se propose d'établir. Son héros, devenu victime des jésuites, trouve la paix de l'âme et la joie qu'il ne connaissait pas jusqu'alors. « Si l'objet suprême de la vie, et c'est le critérium de Blasco, qui se proclame athée à bouche que veux-tu, est de passer du bon temps, ne devons-nous pas nous réjouir ici de l'intervention, ou, si l'on veut, de l'intrusion des jésuites? Quand le capitaliste était loin d'eux, il fut vilement trompé par une créature, il allait triste, les joues creuses, et sa femme le regardait comme un étranger. Il se fait ami des Révérends Pères, et voilà aussitôt notre potentat frais comme une rose et plein de joie de voir que sa femme et sa fille l'aiment mieux qu'auparavant. Il faut convenir que tout cela pourrait être signé

(1) *La Catedral*, novela. — Valencia, 1903.
(2) *El Intruso*, novela. — Valencia, 1904.

par le P. Coloma (1) lui-même. Si le jésuitisme fait de telles merveilles et peut donner aux hommes la santé du corps et la paix de l'esprit, pourquoi le regarder avec mauvaise humeur et lui fermer les portes de nos maisons? » (V. *la Lectura*, août 1904, article de Zeda.) Le romancier ne nous épargne pas, d'ailleurs, dans ce roman, ses déclamations habituelles sur la philosophie, la sociologie ou la politique : elles valent à peu près ce que valent par tout pays les discours de réunions publiques.

Décidément c'est une fréquentation déplorable pour l'auteur de *la Barraca* que celle de M. Blasco Ibañez, homme politique et député aux Cortès espagnoles.

BORIS DE TANNENBERG.

(1) Auteur du roman de mœurs mondaines *Pequeñeces* (*Bagatelles*).

BIBLIOGRAPHIE

FRANCE

ROMAN

C'est servi, par Henri Lavedan (Flammarion). — Le spirituel conteur réunit sous ce titre appétissant une douzaine de croustillants propos de table, petits dialogues piquants et pimentés, d'une vérité tout à fait heureuse : fils à papa et cocodette débutante à la *première bisque ;* jeunes mariés faisant à la terrasse de Roubion le déjeuner du *lendemain matin ;* petit vicomte tentant sous la tonnelle d'une guinguette *de corrompre* son maréchal des logis ; cercleux de deux générations soupant nuitamment d'une *tranche de viande froide ;* époux que la maturité condamne à un *double régime*, ou fiancé conviant à *l'enterrement* de sa vie de garçon « le tout Gotha des traversins », tout ce monde bariolé rythme du tintement des fourchettes les conversations les plus divertissantes et les plus intimes. C'est un petit régal que donne M. Lavedan aux gourmets d'esprit et de gaieté. *C'est servi...* chaud et relevé à souhait, mais sans outrance.

La Joie d'aimer, par l'Auteur d'*Amitié amoureuse* (Calmann-Lévy). — C'est *la torture d'aimer* que nous décrit minutieusement l'écrivain dans des pages où palpite toute l'angoisse d'un cœur aux abois; une mère qui devient la maîtresse du mari de sa fille unique et adorée, ce sujet hardi entre tous était bien fait pour tenter la plume du psychologue subtil et cruel de *Mater dolorosa*. L'auteur a traité ici avec une sincérité douloureuse ce délicat problème qui n'épouvantera sans doute que les préjugés et les hypocrisies.

La facture du livre est simple et sûre ; c'est à travers des dialogues dont le ton léger est toujours celui de la conversation journalière, que nous percevons les échos poignants de ce drame intime tout vibrant d'émotion contenue et de passion déchaînée.

HISTOIRE

Cent années de rivalité coloniale. L'Afrique, par Jean Darcy (Perrin). — L'auteur, qu'a déjà fait connaitre un livre sur la conquête de l'Afrique, possède admirablement les questions coloniales à l'ordre du jour, et sait les exposer avec netteté. L'Afrique, qui est le cœur de notre empire, fera seule l'objet de la présente étude, où l'auteur ne craint pas, si peu de temps après la triomphale visite du roi Édouard, de rappeler nos différends passés avec l'Angleterre et les alternatives de bouderies et d'ententes cordiales qui marquèrent au siècle dernier une longue période de paix.

L'histoire de nos conquêtes, en Algérie, en Tunisie, au Sénégal, au Niger, au Congo, au Soudan, semble bien le récit d'un duel continuel entre les deux nations. L'incident de Fachoda, selon M. Jean Darcy, a eu pour conséquence le triomphe complet de notre rivale, le traité du 21 mars 1899 consacrant la faillite de notre politique égyptienne, et le traité du 15 mai 1902 avec le négus assurant la prépondérance de l'Angleterre en Abyssinie. Livre utile, en somme, car, si l'auteur condamne un peu trop sévèrement les actes de notre puissante voisine, il dénonce du moins avec justice les fautes de notre politique coloniale.

POÉSIE

Poésies religieuses, de Paul Verlaine (Vanier). — C'est un doux et

cher revenant que ce livre, et avec joie les lecteurs de Verlaine y retrouveront pieusement réunies les incomparables strophes qu'il leur fallait jadis glaner un peu partout.

M. Huysmans présente ce volume au public catholique dans une préface pleine de sens et de goût, mais dont il semble que Verlaine aurait pu se passer; la sincérité d'un tel poète n'avait pas besoin d'être garantie, même par l'auteur de l'*Oblat* : il suffit de lire ses vers pour sentir qu'il est le plus simple et le plus naïf de tous, et pour ne point le confondre avec ceux qui font de la littérature aux dépens de la vérité. C'est la foi humble et vraie d'un cœur repentant qui donne aux poésies religieuses de Verlaine leur surnaturelle beauté. On aurait tort de mettre en doute la valeur de cette conviction sous le prétexte qu'elle n'a pu rendre édifiante la vie vagabonde du pauvre Lelian. Si jamais foi accomplit un miracle, n'est-ce pas celle-là, qui rendit à un vaincu de notre époque l'accent candide d'un prophète et l'ardeur naïve des premiers chrétiens pour célébrer la Vierge Marie et espérer la joie du ciel?

ÉTUDES LITTÉRAIRES

L'Enfance de Victor Hugo, par Gustave SIMON (Hachette). — S'il est peu d'existences célèbres aussi connues que celle de Victor Hugo, on n'avait eu jusqu'ici, sur ses premières années, que des récits disséminés et fragmentaires; M. Gustave Simon les a réunis, coordonnés, et, compulsant les œuvres du poète et les archives de sa famille, réussit à édifier une histoire complète et définitive de l'Enfant sublime.

C'est de Paris que datent ses premiers souvenirs. Nous le suivons dans l'appartement que sa mère loua rue de Clichy, 24; en Italie, où il vint à cinq ans; aux Feuillantines, dont il a chanté plus tard le beau jardin, et qu'il quitta pendant deux ans pour aller en Espagne retrouver son père à l'armée.

M. Gustave Simon nous raconte les devoirs d'écolier et les premiers travaux poétiques de « Victor »; c'est de ce seul prénom qu'est signée sa première tragédie : *Irtamène* (1816), dont il nous est donné une analyse et des extraits, comme d'ailleurs du *Déluge*, poème en trois chants, et de la seconde tragédie : *Athélie ou les Scandinaves, par Victor-Mary Hugo* (1817).

L'historien quitte son héros en 1822, au moment de l'apparition de ses *Odes et Poésies diverses*, dont le premier exemplaire est dédié « A mon Adèle bien-aimée, à l'ange qui est ma seule gloire et mon seul bonheur ». La publication de ce volume hâta le mariage du génial débutant, lui ayant rapporté une pension de 1.000 francs et 700 francs de droits d'auteur! Heureux temps, où un poète lyrique pouvait, du produit de son premier travail, offrir un cachemire des Indes à sa fiancée!

ESPAGNE

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Visions d'Espagne, par Manuel UGARTE (Sempere, éditeur, Valence, Espagne). — Décidément, il y a une littérature et une langue hispano-américaines, et cette littérature et cette langue sont parties à la conquête de la « vieille » Espagne, et sont en train de l'américaniser : qui sait si la régénération de l'Espagne ne lui viendra pas de ses colonies, affranchies des traditions qui la paralysent, et plus promptes qu'elle à se moderniser? — M. Manuel Ugarte est un Argentin, dont l'esprit est orienté vers toutes les idées qui annoncent et préparent une société nouvelle. Ses « visions d'Espagne » ne sont pas seulement les visions d'un paysagiste et d'un psychologue qui observe les choses et les hommes en simple curieux, elles sont celles d'un combatif qui en tout ce qu'il voit, sous les apparences mêmes de la mort, cherche passionnément les symptômes et les espérances d'une *re-vie* possible. — Après avoir étudié la « terre de don Quichotte », il étudie quelques-uns des hommes qui l'expriment actuellement en politique, en littérature, etc. Et le livre a pour conclusion une « belle vision » pleine d'espérance « sur l'avenir ». — « Ayons foi en l'avenir ; développons notre volonté comme nous développons nos muscles ; ne l'appliquons pas à défendre des mots, mais à réaliser l'essence des mots. Et faisons de l'équité, du désintéressement, de la justice et du sacrifice les quatre bases de notre vie ! »

LES REVUES

FRANCE

PHILOSOPHIE

Waldeck-Rousseau, par François Maury (*Revue Bleue*, 20 août 1904). — Waldeck-Rousseau joignit au « sentiment démocratique » le « sens de l'autorité ». Grâce à un labeur acharné il se fit très vite la place qu'on sait. « Il vit la force des socialistes, leur concours indispensable, et imposa tout de suite sa maîtrise à l'opinion de la France et de l'étranger. Grand légiste, politique éprouvé, orateur, Waldeck-Rousseau est une des figures les plus originales et les plus hautes de la troisième République. Il incarna quelques-unes des vertus du régime : l'esprit réaliste, l'aptitude à comprendre tout effort et à lui donner son statut légal, l'ambition de la justice pour tous, le désir d'union. »

Article excellent. Jugement exact.

Herbert Spencer et la Philosophie de la vie (*Revue des Deux Mondes*, 15 août 1904). — Nous ne pouvons que signaler l'important travail que notre collaborateur Gaston Rageot a consacré à la formation intellectuelle et à la philosophie d'Herbert Spencer. Il s'est efforcé, contrairement à l'idée courante qui rattache l'évolution à la physique, d'en rechercher les origines sociologiques et d'en déterminer la valeur dans ce domaine des sciences de l'homme où elle était née. Cette valeur fut celle d'un admirable et compétent vulgarisateur, et il ressort de cette étude que Spencer fut en effet un philosophe, — le plus grand de l'Angleterre, — mais qui n'a pu compter dans les sciences particulières que postérieurement.

Lettres à Georg Brandes, de Henrik Ibsen (*Revue de Paris*, 1er septembre 1904). — Ces lettres, dont la publication commence, sont extrêmement vivantes, pittoresques et instructives. Elles sont datées de 1870. Ibsen et Brandes ne se sont encore jamais vus. Ibsen, qui a besoin d'une représentation concrète, demande une photographie de son ami et l'on sent perpétuellement chez lui la crainte de malentendus possibles. Il y affirme pourtant très énergiquement son individualisme et sa haine de l'État qu'il faut abolir : « Prenez la nation juive, élite de la race humaine. Comment a-t-elle conservé sa noblesse, ses particularités qui l'isolent, sa pensée, et cela en dépit de la barbarie du dehors ? Tout simplement parce qu'elle n'est pas organisée en État. » Ce qu'il appelle « la lutte pour la liberté » n'est que l'incessante et vivante conquête de l'idée de liberté. C'est pourquoi il fait bon marché des libertés politiques et hait les politiciens. « Ils veulent les révolutions partielles, révolutions toutes de surface, d'ordre politique, etc. Niaiseries que tout cela. Ce qui importe, c'est la révolte de l'esprit humain. » Tout ou rien, c'est la devise de Brandes.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Le Centenaire de Sainte-Beuve, par Emile Faguet (*la Revue*, 1er septembre 1904). — C'est un critique qui juge ici un critique ; aussi l'article n'est-il vraiment sévère que pour l'homme privé, qui, chez Sainte-Beuve, n'était pas extrêmement sympathique.

M. Emile Faguet lui reproche tout d'abord d'avoir « été dominé éternellement par l'amour des femmes et par le désir de passer pour être aimé des

femmes ». Dans ce rôle de don Juan, il réussit quelquefois, mais ne se tut jamais assez.

Moins condamnable dans sa vie publique, Sainte-Beuve manqua pourtant un peu trop « d'un certain tour d'esprit chevaleresque ». Fonctionnaire satisfait et dévoué sous Louis-Philippe, il s'empressa trop, aussitôt l'Empire établi, de crosser les partisans du défunt gouvernement de Juillet. Sénateur en 1867, après quinze ans de panégyriques ardents à l'adresse du césarisme, il s'empresse, par un trop vif désir de popularité, d'y faire des discours d'opposition. Ce serait de minces titres à la commémoration, si Sainte-Beuve n'avait été encore et surtout « un grand savant, un grand critique, un grand homme de goût et un véritable fondateur de la critique en France ». Mais les défauts de l'homme ont fait tort chez lui à l'écrivain : désolé de n'avoir été qu'un mauvais prosodiste, il a été jaloux de tous les grands poètes de son temps et ne leur a rendu que demi-justice, alors qu'il dressait des piédestaux à maints rimeurs médiocres.

Mais il eut pourtant, outre son talent, sa science et son labeur, une conscience très forte; il fut incorruptible et énergiquement épris de vérité. « Nous honorons en Sainte-Beuve, conclut son éminent émule, un savant, un homme de goût, un homme si intelligent qu'à ce degré l'intelligence commence à s'appeler du génie; mais nous honorons surtout une des plus belles consciences professionnelles que l'on ait jamais vues. »

POLITIQUE EXTÉRIEURE

La Question du Maroc, par Marcel Dubois (*le Correspondant*, 10 août 1904). — L'accord franco-anglais nous donne-t-il gain de cause dans l'affaire marocaine, en compensation de l'Egypte, prospère et féconde grâce à nous, et que nous laissons à l'Angleterre ?

Le Maroc est pour nous l'inconnu, son territoire étant appauvri, désorganisé et en pleine anarchie ; la majeure partie de ses productions iront vers les ports de l'Atlantique ; or, nous concédons à la Grande-Bretagne des droits de cabotage qui lui permettront de capter tout le commerce de la nouvelle colonie. « Un Maroc commercialement neutre est un Maroc commercialement antifrançais et de toute nécessité concurrent. » La durée de trente ans assignée au régime de l'égalité commerciale avec les autres nations est excessive; pendant ce temps, de nombreuses colonies étrangères pourront prospérer sur ce sol nouveau, où nous aurons ramené l'ordre au prix de grands sacrifices.

Le traité, donc, n'est pas avantageux pour nous, mais on peut peut-être remédier aux maladresses de la rédaction par une action vigoureuse et habile. Il faudra envoyer là-bas « un homme de sens national très ferme ». Dès que le Maroc sera associé à nos destinées, il faut que les Français montrent qu'ils s'y intéressent avec passion, et disent fièrement aux Anglais : « Vous avez joué serré en Egypte et vous avez gagné cette manche de la partie ; nous allons jouer serré au Maroc et vous verrez bien que, même économiquement, nous y deviendrons les maîtres. » Les Anglais, dit M. Marcel Dubois, « savent comprendre l'ambition d'un peuple qui se défend autrement que par des phrases Donnons-leur cet exemple pour gagner leur amitié, et cela vaudra mieux que des voyages parlementaires ou commerciaux. Ce sera plus digne de la fierté des deux peuples : et il n'est rien de tel que deux peuples fiers pour se bien entendre. »

ÉCONOMIE POLITIQUE

Le Secours jaune, par Gabriel d'Azambuja (*la Quinzaine*, 1er septembre 1904). — Le péril jaune est fort à la mode : beaucoup le craignent, beaucoup en rient ; mais on laisse trop dans l'ombre la considération des avantages que la race blanche pourrait tirer du développement de ses relations avec les peuples d'Extrême-Orient; peut-être en tirera-t-elle plus de profit que de dommage. Sans parler des journalistes, des voyageurs, des économistes, des archéologues, des historiens, des linguistes qui vivent depuis des mois de la question à l'ordre du jour en ce moment, les commerçants et manufacturiers d'Europe trouvent dans le Jaune un consommateur précieux; le Japon, particulièrement, en trente ans a porté le chiffre de ses achats de 50 millions à un milliard; beaucoup d'Européens,

émigrés aux pays jaunes y font fortune, tandis que le bas prix de la main-d'œuvre jaune permet chez nous beaucoup d'entreprises irréalisables sans elle. Dans un avenir peut-être prochain, l'Européen, plus raffiné et plus riche, trouvera sans doute dans les jaunes d'excellents domestiques, et peut être des soldats mercenaires ; ne nions donc pas le péril jaune, qui existe réellement, mais, avec M. d'Azambuja, pensons à un « secours » jaune, qui peut-être se manifestera bientôt.

L'Œuvre de Jules Barbey d'Aurévilly, par Péladan (*la Nouvelle Revue*, 15 août 1904). — M. Péladan trouve qu'on n'a pas rendu justice au « grand Normand » et appelle l'attention sur son œuvre « puissante, souvent admirable, originale toujours, œuvre quadruple de poète, de romancier, de critique et de polémiste ». Comme poète, il est aussi admirable qu'inconnu ; comme romancier, il est mort dix ans trop tôt pour que la gloire qu'il méritait lui échût; comme critique, cet « écrivain de combat auquel le parti conservateur refusa des troupes », ce « dernier gonfalonier de l'Église », fut plus méconnu encore, malgré les mille plaidoyers superbes que fit pour les causes perdues ce grand avocat de la tradition. Il apporta dans la critique historique un sens politique remarquable, et, au jugement de M. Péladan, se montra vraiment un homme d'État. « Mieux que de Maistre, mieux que Bonald, mieux que Saint-Bonnet, il a rendu sensible l'esprit papal et l'esprit monarchique, sans les farder, sans pallier les fautes, sans fausser la vérité des hommes et des temps. » L'étude de ce dernier témoin de la Tradition peut fournir le commentaire de cette tradition même.

ITALIE

QUESTIONS LINGUISTIQUES

Le Latin, langue universelle. — La recherche de la langue universelle commence à préoccuper beaucoup d'esprits ; la multiplicité des langues et des idiomes est évidemment un obstacle à la commodité et à la rapidité aussi bien des idées que des échanges commerciaux. Une langue générale commerciale et scientifique apparaît si rationnelle et si nécessaire qu'il parait impossible qu'elle ne se réalise pas. M. F. Porro, qui s'occupe de la question dans *la Nuova Parola* (d'août), constate que l'adoption d'une langue vivante serait une expérience utopique. Ce ne sont pas seulement les susceptibilités nationales qui s y opposent : une langue vivante est une expression créée en de telles conditions de race, de tempérament, de milieu, d'événements, de traditions, qu'elle ne peut s'universaliser à toute l'humanité. Une langue morte ou artificielle peut seule remplir cette fonction. M. Porro se prononce pour le latin, non certes pour le latin classique, immobilisé dans ses règles grammaticales, dans son vocabulaire et dans son purisme littéraire, mais pour un latin modifié et qui offrirait tous les avantages d'une langue artificielle sans en présenter aucun des inconvénients. Le professeur Daniel Rosa, de Modena, est l'inventeur d'un idiome neutral ou pan-roman dans lequel il simplifie la structure du latin, d'où il élimine les flexions grammaticales de la déclinaison et de la conjugaison. M. Peano, professeur de mathématiques à Turin, propose un autre système, moins radical : il n'élimine pas systématiquement toutes les flexions, il ne veut les éliminer qu'au fur et à mesure de la graduelle application du latin à sa fonction de langue universelle. Il est d'ailleurs à noter que l'idée n'est pas nouvelle. Elle remonte à Liebnitz.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Conflit de la France et du Vatican. — Le conflit de l'Eglise et de la République passionne ou intéresse l'opinion en dehors de France, surtout en Italie, presque autant qu'en France même. Dans le numéro du 16 août de la *Nuova Antologia*, XXX consacre une étude à l'historique de la question. Il la prend, naturellement, dès son origine, c'est-à-dire dès le moment où Bonaparte « conçut le dessein de se servir de